


8
10-c
BIBLIOTECA NAZIONALE VITTORIO EMANUELE
6
12 H
6

LES OEVVRES DE THEOPHILE,

DIVISEES EN TROIS PARTIES.

LA PREMIERE.

Contenant l'Immortalité de l'Ame, auec pluſieurs autres pieces.

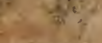
La ſeconde, les Tragedies.

Et la troiſieſme, les pieces qu'il a faites pendant ſa priſon, iuſques à preſent,

Enſemble pluſieurs pieces nouuelles; qui n'ont eſté miſes és precedentes impreſſions.

A PARIS,
Iouxte la Copie imprimée à Roüen, chez IEAN DE LA MARE, aux degrez du Palais.

M. DC. XXXIII.



EPISTRE AV LECTEVR.

PVis que ma conuersion est publique & que mon nom ne se peut cacher, ie suis bien aise de faire publier mes escrits qui se trouueront assez cõformes à ma vie,& tres esloignez du bruit qu'on à fait courir de moy. Ie sçai bien que dans l'aueugle confusion d'vne reputation ignorante on a parlé de moy comme d'vn homme à perir pour exemple, sans que iamais l'Eglise ny le Palais ayent repris ny mon discours, ny mes actions. Et depuis qu'il me souuient d'auoir vescu parmi les hommes, ie n'en ay iamais pratiqué qui ne me soient encores amis. Tous ceux qui parlent mal de moi ne sont ny de ma conuersation, ny de ma connoissance. Ie me puis vanter d'auoir assez de vertu pour imputer à l'enuie les

meſdiſances qui m'ont perſecuté. Ces outrages ne m'ont point affligé l'eſprit, ny deſtourné le train de ma vie: Ie ſçai que les iniures de ma fortune ont fait celles de ma reputatiõ en mon banniſſement. I'eſtois infame & criminel, depuis mon rappel innocent, & hõme de bien, & la meſme façon de viure, qui s'appelloit autres-fois deſbauche, s'appelle auiourd'hui reformation, Les eſprits des hommes ſont foibles & diuers par tout, principalement à la Cour, où les amitiez ne ſont que d'intereſt ou de fãtaiſie. Le merite ne ſe iuge que par la proſperité, & la vertu n'a point d'eſclat que dans les ornemens du vice: l'eloquẽce n'a plus de grace qu'à perſuader la liberté, & les mauuaiſes mœurs: la pointe & la facilité de l'eſprit ne paroiſt plus qu'à meſdire: eſtre habile c'eſt bien trahir: la raiſon eſt inconneuë, la Religion encore plus: le Roy ne voit que des reuoltes: Dieu n'entend que des impietez tout le ſiecle eſt maudit du

Ciel & de la terre : les gens de lettres ne sçauent rien : la pluspart des iuges sont criminels, passer pour honneste homme c'est ne l'estre point. Dans ce rebours de toutes choses, i'ay de l'obligation à mes infamies, qui au vrai sens se doiuent expliquer des faueurs de la renommée. Sur cette foi ie ne changerai ny mon nom, ny mes pensées : & veux sortir sans masque deuant les plus censeurs des escholes les plus Chrestiennes, Ie ne sçache ny Latin, ny François, ny Vers, ny Prose, qui redoute la presse ny la lecture des plus delicats: Ie parle pour la conscience, du style & de l'imagination, ie ne suis, ny fol, ny presomptueux: & cette publication est plustost de l'humilité de mon ame, que de la vanite de mon esprit.

SVR LE TRAICTE' DE L'IMMORTALITE DE L'AME, DE MONSIEVR THEOPHILE.

ESprits qui cherchez curieux
Comment ſe meuuent tous les Cieux,
Et qui meſures les planettes:
Hommes debiles de pouuoir,
Qui dans le ſoin de tout ſçauoir
Encore ignorez qui vous eſtes.
Ne portez plus vos yeux ſi haut,
Conſiderez en leur defaut
Vos curioſitez extrémes,
Quittés le ſoin que vous prenez,
Et dans ce diſcours apprenez,
A vous bien connoiſtre vous meſmes.
C'eſt en vain que vous recherchez
Ces ſecrets qui vous ſont cachez:
Si par cét air meſlé de flame,
Et par ces eternels reſſorts,
Qui font mouuoir tout voſtre corps,
Vous ne connoiſſez voſtre ame.
C'eſt par elle que nous viuons,

C'eſt par elle que nous ſçauons
Noſtre bien & noſtre dommage:
C'eſt elle qui dans ce bas lieu
S'oſe dire ſemblable à Dieu,
Comme eſtant ſa viuante image.

Bien qu'elle ſoit ſans liberté
Dans ce pauure corps agité
Qu'elle ſouſtient & qui la porte,
Elle aime ſi fort ſa priſon,
Qu'elle deffend à ſa raiſon
De iamais en ouurir la porte.

C'eſt ce que vous en pouuez voir,
Mais ſi vous deſirez ſçauoir
Comme hors de ſon domicile,
Elle vit eternellement
A la gloire, ou dans le tourment,
Apprenez-le de Theophile.

Ce diſcours qu'il en a tracé,
Si docte, & ſi bien agencé.
Monſtre qu'il ſçait bien ſon eſſence,
Sa gloire, & ſon eternité,
Et cét adueu de verité
Fait enrager la mediſance.

Bois-robert Metel.

A

LVY-MESME

ESprits de feu, ſçauants genies,
Qui charmez de vos harmonies
Tout ce qui vous peut eſcouter,
Et qui pouuez faire reſoudre:
L'ire meſme de Iupiter
A n'vſer iamais de la foudre.
Poëtes qui nous enchantez,
Par les doux airs que vous chantez
Quand amour en fait les paroles,
Qui ne viuez que de plaiſirs,
Et n'adorez que les idoles
De vos agreables deſirs.
Vous qui d'vne façon hardie
Faites marcher la tragedie
En ſa pompeuſe grauité,
Et qui d'vn los tout magnifique
Conſacrez à l'eternité
La grandeur d'vn acte heroique,

Peintre dont les pinceaux parlans
Auecque des traits excellens
Tirent les choſes inuiſibles,
Le bruits, les penſers, les accords,
Les vents courroucez ou paiſibles,
Et l'ame au trauers de ſon corps.
Vous qui dans la ſolitude
D'vn bois, d'vn autre, ou d'vn eſtude
Imaginez vos beaux eſcrits,
Lors que la ſaincte Poëſie
Vous anime, & vous rend eſpris
De ſa plus douce freneſie.
Venez rendre hommage en ce lieu
A cét eſprit que voſtre Dieu
Reconnoit meſmes pour ſon maiſtre:
Ploiez tous ici les genoux,
Vous deuez bien le reconnoiſtre,
Puis qu'vn Dieu l'a fait deuant vous.
Tirez à ce coup des merueilles
De vos laborieuſes veilles
Pour honorer d'vn iuſte los
Ce grand & ce diuin Oracle,
Qui fait voir en tous ces propos
Les effects de quelque miracle.

C'eſt vous acquerir du bon-heur,
C'eſt trauailler à voſtre honneur,
Que de chanter à ſa loüange,
Puis qu'ainſi vos noms & le mien
Seront placeZ en tiltre d'Ange
Pour iamais auecques le ſien.
Ie mets pour viure en la memoire
Le plus riche habit de ma gloire
Dedans ce liure tout expres:
En reconnoiſſant la nature,
Comme en vn coffre de cyprés:
Pour le garder de pourriture.
Mais vraiemen c'eſt bien ſans raiſon,
Que i'en fais la comparaiſon:
Puis qu'en ces choſes l'on remarque
Vne contraire qualité:
Car l'vn ſe dedie à la parque,
Et l'autre à l'immortalité.
Beaux vers, les Demons de ma ioie,
Qui par vne ſecrette voie
EmporteZ mon ame en des lieux
Où vont les plus hautes penſees,
Demander audience aux Dieux
Pour en eſtre recompenſées.

Que le Ciel ne m'a-il doüé
D'vn eſprit qui fut aduoué
Du iugement le plus ſeuere,
I'eſcrirois les perfections
De voſtre Autheur que ie reuere,
Sans me ſeruir de fictions.
Muſe aurois-tu bien le courage
D'entreprendre vn ſi grand ouurage?
Sonde ta force, eſprouue toy,
Où l'on diroit voiant mon ſtyle,
Que pour faire parler de moi,
Ie parlerois de Theophile.
Arreſtons nous doncques icy,
Et ne ſoyons plus en ſouci
Comme i'accorderai ma lyre,
Puis qu'à ce coup ſans en parler,
Ie dirai tout ce qu'on peut dire,
Et ce que l'on ne doit pas celer.

S. A.



A
MONSIEVR
THEOPHILE.

TOy qui te sens loüer, qui reçois des la vie,
Cette seule faueur qui vient apres la mort.
Theophile, *ioüis librement de ce sort,*
Qui te met au dessus du pair & de l'enuie.
Quand ton ame sera de la Parque rauie.
Dés qu'elle aura franchi ce naturel effort,
Vn souci plus diuin la saisira d'abord,
Et ta ioie en sera pleinement assouuie.
Tu fouleras aux pieds les feux & les destins
Tous les Dieux à l'enui te feront des festins,
Mais si la soif te prēd, si ta bouche s'allume:
Quel breuage assez doux fera rire tes yeux,
Puis qu'estant icy bas tu fais boire à ta plume
Ce *qui se boit au* Ciel *de plus delicieux?*



A THEOPHILE

SVR SA PARAPHRASE

DE LA MORT DE SOCRATE.
ou de l'Immortalité
de l'Ame.

ODE.

TOy qui leuant le cœur aux Cieux,
Iadis remercias les Dieux,
D'estre HOMME, d'estre GREC, &
SAGE:
PLATON, grand nombre de sçauoir,
Si ton ombre peut conceuoir
L'honneur qu'on te fait en nostre âge,
Il t'apprend que c'est ton deuoir
De rendre aux Dieux vn autre hommage.
Peu s'en falloit que le plus beau
De tes enfans, dans le tombeau

N'accreust le rang des ombres vaines:
Ta gloire alloit perir aussi,
Dont tous les Dieux en grand souci,
T'ont consacré les doctes peines
D'vn grand esprit qui est icy
Ce que tu estois dans Athenes.

Tu dois à tes diuins escrits
L'honneur d'auoir raui le prix
A tous les sages de ta ville,
A parler comme vn homme fait:
Mais ores si ta langue sçait
Des Dieux le parler & leur style,
Il faut aduouer en effect,
Que tu le dois à THEOPHILE.

Oyant le parler des mortels,
Ioint à celui des immortels,
Dedans ces cahiers: il me semble
Qu'à bon droit cét esprit fasché
De voir à tort son nom taché,
Comme dans vn Concile assemble,
Pour estre absous de ce peché,
Les hommes & les Dieux ensemble.

Ces discours si bien agencez,
Sont tout autant de traicts lancez

Dans le cœur de la calomnie,
C'eſt vn prodige de bon-heur
Qu'en meſme temps ce grand ſonneur
Donne à Platon nouuelle vie :
Et fait triompher ſon honneur
De la malice & de l'enuie.

Lors que ta vertu ſans t'aider
Se vid contrainte de ceder
A tes mauuaiſes deſtinées :
Apollon dans ſes pleurs baigné,
Si toſt qu'il te veit eſloigné,
Te ſuiuit iuſqu'aux Pyrenées,
Où tu te vis accompagné
Des Muſes qu'il auoit menées,

Les rochers meſmes ſe fendoient,
Les neiges meſmes ſe fondoient,
Lors que tu formois ta complainte:
Aux premiers accens de ta voix,
L'horreur des antres & des bois
Fut de compaßion atteinte :
Et touſiours depuis cette fois
La douceur leur demeure emprainte.

Quelle cruauté ne gemit,
Quelle conſtance ne fremit,

Quand tu deſcris ce lieu funeſte?
Mais auec ces belles couleurs,
Voiant eſclatter tes douleurs,
Pardonne moi ſi ie proteſte,
Qu'ainſi t'obligeant aux mal-heurs,
Encore tu leur dois de reſte.

En fin laiſſant ces aſpres monts
Et ces rochers, de qui les fronts
Seruent de buttes aux tonnerres:
Laiſſant les ſangliers & les loups,
Et les corbeaux, & les hiboux,
Hoſtes de ces ſteriles terres:
Tes Muſes ſous vn Ciel plus doux,
Se vindrent loger a BOVSSERRES,
Là ſe voit vn petit chaſteau,
Ioignant le pied d'vn grand coſteau,
Où Bacchus ſeant en ſon throne,
Haut eſleué ſur vn arceau,
Eſtend ſes bras au bord de l'eau,
Le long des riues de Garone:
Qui glorieux de ton berceau,
Meſpriſe la Seine & le Rhoſne.

TRAICTE

TRAICTE' DE

L'IMMORTALITE' DE L'AME, OV *LA MORT DE SOCRATE,*

PAR THEOPHILE.

PHÆDON.

MOY qui dans la Cité d'Athenes
Visitai Socrate en prison,
Et qui vis comment le poison
Acheua ses dernieres peines;
Ie t'adiure par le discours
Dont il voulut finir ses iours
De le voir peint dans mon ouurage,
Où i'ay fait aussi peu d'effort
Qu'en fit ce genereux courage,
Dans les atteintes de sa mort.
Quelques Dieux, comme par enuie:
Le voiant si bien raisonner
Apres l'auoir faict condamner,
Alongerent vn peu sa vie,

Afin que la mort eust loisir
Auparauant que le saisir,
De se peindre plus effroiable;
Et sans cesse luy discourir
De son Arrest impitoiable,
Pour le faire long-temps mourir,
Vne aduenture inopinée
Tenant sa resolution,
Laissa sans execution.
La sentence desia donnée.
Ce nauire qui dure tant
Où Thesée mit en partant
Quelques voiles noires & blanches,
Qui rendu mille fois nouueau,
Et changé de toutes ces planches,
Encore est le mesme vaisseau.
D'vne Religion fidelle,
Ce nauire auec des presens,
Partoit d'Athenes tous les ans,
Pour faire vn voiage en Dele:
En l'attente de son retour,
Les arrests mortels de la Cour
Retenoient leur sanglant tonnerre,
Et ne donnoient iamais la mort,
Au plus coulpable de la terre,
Que le vaisseau ne fust au port.
Ce Nauire estoit lors sur l'onde,
Et pendant son esloignement
Socrate sans estonnement

Attendoit à ſortir du monde.
Dans ces importunes langueurs
ncore parmi les rigueurs
De la iuſtice inexorable,
Il m'eſtoit permis de le voir
Et d'vn confort peu ſecourable
Luy rendre mon dernier deuoir,
Quelques-vns que les mœurs & l'âge,
Attachoient à ſon amitié,
Par vn meſme effort de pitié.
Luy rendoient meſme teſmoignage,
Tous à l'obiect de ſon ennui
Eſtoient moins reſolus que luy:
Et conſolez à ſa parole
Le voiant ſec parmi nos pleurs,
Comme moy venoient à l'eſcole
De bien viure dans les mal-heurs.
Tous les iours dans cet exercice
Il nous enſeignoit de moûrir,
Sans perdre temps à diſcourir
Des cruautez de la iuſtice,
A la fin quand le iuſte cours
De ſes incomparables iours
Fut acheué par les Eſtoiles,
Le peuple ſur le bord de l'eau
Reuid blanchir les triſtes voiles,
Et moüiller l'ancre du vaiſſeau.
Le iour venu que la nature auare
Redemandoit vne choſe ſi rare,

C'est vous acquerir du bon-heur,
C'est trauailler à vostre honneur,
Que de chanter à sa loüange,
Puis qu'ainsi vos noms & le mien
Seront placez en tiltre d'Ange
Pour iamais auecques le sien.
Ie mets pour viure en la memoire
Le plus riche habit de ma gloire
Dedans ce liure tout expres:
En reconnoissant la nature,
Comme en vn coffre de cyprés:
Pour le garder de pourriture.
Mais vraiemen c'est bien sans raison,
Que i'en fais la comparaison:
Puis qu'en ces choses l'on remarque
Vne contraire qualité:
Car l'vn se dedie à la parque,
Et l'autre à l'immortalité.
Beaux vers, les Demons de ma ioie,
Qui par vne secrette voie
Emportez mon ame en des lieux
Où vont les plus hautes pensees,
Demander audience aux Dieux
Pour en estre recompensées.

Que le Ciel ne m'a-il doüé
D'vn esprit qui fut aduoué
Du iugement le plus seuere,
I'escrirois les perfections
De vostre Autheur que ie reuere,
Sans me seruir de fictions.
Muse aurois-tu bien le courage
D'entreprendre vn si grand ouurage?
Sonde ta force, esprouue toy,
Où l'on diroit voiant mon style,
Que pour faire parler de moi,
Ie parlerois de Theophile.
Arrestons nous doncques icy,
Et ne soyons plus en souci
Comme i'accorderai ma lyre,
Puis qu'à ce coup sans en parler,
Ie dirai tout ce qu'on peut dire,
Et ce que l'on ne doit pas celer.

S. A.



A MONSIEVR THEOPHILE.

TOy qui te sens loüer, qui reçois des la vie,
Cette seule faueur qui vient apres la mort.
Theophile, ioüis librement de ce sort,
Qui te met au dessus du pair & de l'enuie.
Quand ton ame sera de la Parque rauie.
Dés qu'elle aura franchi ce naturel effort,
Vn souci plus diuin la saisira d'abord,
Et ta ioie en sera pleinement assouuie.
Tu fouleras aux pieds les feux & les destins
Tous les Dieux à l'enui te feront des festins,
Mais si la soif te prẽd, si ta bouche s'allume:
Quel brauage assez doux fera rire tes yeux,
Puis qu'estant icy bas tu fais boire à ta plume
Ce qui se boit au Ciel de plus delicieux?



A
THEOPHILE
SVR SA PARAPHRASE
DE LA MORT DE SOCRATE.
ou de l'Immortalité
de l'Ame.

ODE.

TOy qui leuant le cœur aux Cieux,
Iadis remercias les Dieux,
D'estre HOMME, d'estre GREC, & SAGE:
PLATON, grand nombre de sçauoir,
Si ton ombre peut conceuoir
L'honneur qu'on te fait en nostre âge,
Il t'apprend que c'est ton deuoir
De rendre aux Dieux vn autre hommage.
Peu s'en falloit que le plus beau
De tes enfans, dans le tombeau

N'accreuſt le rang des ombres vaines:
Ta gloire alloit perir auſsi,
Dont tous les Dieux en grand ſouci,
T'ont conſacré les doctes peines
D'vn grand eſprit qui eſt icy
Ce que tu eſtois dans Athenes.

Tu dois à tes diuins eſcrits
L'honneur d'auoir raui le prix
A tous les ſages de ta ville,
A parler comme vn homme fait:
Mais ores ſi ta langue ſçait
Des Dieux le parler & leur ſtyle,
Il faut aduouer en effect,
Que tu le dois à THEOPHILE.

Oyant le parler des mortels,
Ioint à celui des immortels,
Dedans ces cahiers: il me ſemble
Qu'à bon droit cét eſprit faſché
De voir à tort ſon nom taché,
Comme dans vn Concile aſſemble,
Pour eſtre abſous de ce peché,
Les hommes & les Dieux enſemble.

Ces diſcours ſi bien agencez,
Sont tout autant de traicts lancez

Dans le cœur de la calomnie,
C'est vn prodige de bon-heur
Qu'en mesme temps ce grand sonneur
Donne à Platon nouuelle vie:
Et fait triompher son honneur
De la malice & de l'enuie.
Lors que ta vertu sans t'aider
Se vid contrainte de ceder
A tes mauuaises destinées:
Apollon dans ses pleurs baigné,
Si tost qu'il te veit esloigné,
Te suiuit iusqu'aux Pyrenées,
Où tu te vis accompagné
Des Muses qu'il auoit menées,
Les rochers mesmes se fendoient,
Les neiges mesmes se fondoient,
Lors que tu formois ta complainte:
Aux premiers accens de ta voix,
L'horreur des antres & des bois
Fut de compaßion atteinte:
Et tousiours depuis cette fois
La douceur leur demeure emprainte.
Quelle cruauté ne gemit,
Quelle constance ne fremit,

Quand tu deſcris ce lieu funeſte?
Mais auec ces belles couleurs,
Voiant eſclatter tes douleurs,
Pardonne moi ſi ie proteſte,
Qu'ainſi t'obligeant aux mal-heurs,
Encore tu leur dois de reſte.

En fin laiſſant ces aſpres monts
Et ces rochers, de qui les fronts
Seruent de buttes aux tonnerres:
Laiſſant les ſangliers & les loups,
Et les corbeaux, & les hiboux,
Hoſtes de ces ſteriles terres:
Tes Muſes ſous vn Ciel plus doux,
Se vindrent loger a BOVSSERRES,
Là ſe voit vn petit chaſteau,
Ioignant le pied d'vn grand coſteau,
Où Bacchus ſeant en ſon throne,
Haut eſleué ſur vn arceau,
Eſtend ſes bras au bord de l'eau,
Le long des riues de Garone:
Qui glorieux de ton berceau,
Meſpriſe la Seine & le Rhoſne.

TRAICTE' DE L'IMMORTALITE' DE L'AME, OV *LA MORT DE SOCRATE,*

PAR THEOPHILE.

PHÆDON.

MOY qui dans la Cité d'Athenes
Visitai Socrate en prison,
Et qui vis comment le poison
Acheua ses dernieres peines;
Ie t'adiure par le discours
Dont il voulut finir ses iours
De le voir peint dans mon ouurage,
Où i'ay fait aussi peu d'effort
Qu'en fit ce genereux courage,
Dans les atteintes de sa mort.

Quelques Dieux, comme par enuie:
Le voiant si bien raisonner
Apres l'auoir faict condamner,
Alongerent vn peu sa vie,

Attendoit à ſortir du monde.
Dans ces importunes langueurs
ncore parmi les rigueurs
De la iuſtice inexorable,
Il m'eſtoit permis de le voir
Et d'vn confort peu ſecourable
Luy rendre mon dernier deuoir,
Quelques-vns que les mœurs & l'âge,
Attachoient à ſon amitié,
Par vn meſme effort de pitié.
Luy rendoient meſme teſmoignage,
Tous à l'obiect de ſon ennui
Eſtoient moins reſolus que luy:
Et conſolez à ſa parole
Le voiant ſec parmi nos pleurs,
Comme moy venoient à l'eſcole
De bien viure dans les mal-heurs.
Tous les iours dans cet exercice
Il nous enſeignoit de mourir,
Sans perdre temps à diſcourir
Des cruautez de la iuſtice,
A la fin quand le iuſte cours
De ſes incomparables iours
Fut acheué par les Eſtoiles,
Le peuple ſur le bord de l'eau
Reuid blanchir les triſtes voiles,
Et moüiller l'ancre du vaiſſeau.
Le iour venu que la nature auare
Redemandoit vne choſe ſi rare,

Et que la loy pressante du destin
Deuoit sa proie à l'infernal mastin,
Sans espargner non plus cette belle ame,
Que le plus sot du populaire infame:
Nous reuenons pour la derniere fois
A l'entretien d'vne si docte voix.
Ce cœur diuin se tint tousiours plus ferme,
Lors qu'il se vid plus proche de son terme,
Sans que l'horreur de son trespas certain
Y fist paroistre vn mouuement humain.
L'esprit plus fort voiant sa derniere heure,
Et qu'on le presse à changer sa demeure,
S'il n'est celeste ou tout à fait brutal,
Quoy qu'il discoure il craint le coup fatal.
Il falloit bien qu'vne diuine essence
Au grand Socrate eust donné la naissance.
Vn sens humain n'est iamais assez fort
Pour se resoudre à soustenir la mort.
Luy dans l'obiet de sa fin toute proche,
D'vn front de marbre, & d'vne ame de roche,
Monstroit de l'œil, du geste, & du propos,
Qu'il demeuroit dans vn profonds repos,
Et que pour voir des pleurs à son martyre
Il eust fallu quelque chose de pire,
Et ne souffrit iamais dans la prison
Qu'vn seul souspir fist honte à sa raison,
A ses genous sa femme desolée,
Les yeux troublez, affreuse, escheuelée,
Qui ne pouuoit à force de douleur,

Se soulager d'vne goutte de pleurs,
Tenant le fils vnique de Socrate,
Luy reprochoit vne ame presque ingrate,
De ne laisser au bord du monument
A tous les siens vn souspir vn seulement.
Mon cher espoux, Socrate disoit elle,
Pourquoy ne m'est cét heure aussi mortelle?
Helas! apres que le dernier sommeil
T'aura priué des clartez du Soleil,
Dans les horreurs du Cocite effroiable.
Tes tristes yeux n'auront rien d'agreable.
Fussions nous mesme en ces lieux pleins d'effroy,
Tu ne verras ny tes amis, ny moy.

Socrate sans s'esmouuoir pour la desolation de sa femme, comme du tout insensible à sa perte & à la douleur des siens: Ie vous prie (dit-il) ramenez moy cette femme en la maison. Vn des domestiques de Criton qui se trouua, là la conduisit chez elle.

Puis il s'assit, & tout se reposant,
D'vn esprit graue & d'vn discours plaisant,
Auant se taire il nous fit prendre enuie.
De l'aller suiure au sortir de la vie.

Tout au mesme instant qu'on luy eut osté les fers, il porta les mains sur les meurtrisseures qui luy demangoient, & goustant sans estre diuerti, la douceur de ce soulagement.

Voiez (dit-il) comme au plus grand mal-heur
La volupté suis de pres la douleur,

I'ay ce soulas à cause de la chaisne,
Et ce plaisir à cause de ma peine.

Que c'est vne chose merueilleuse (disoit-il) que ce sentiment que les hommes appellent plaisir, & qu'il a vn estrange rapport à la douleur qui semble son contraire · car ils ne peuuent estre ensemble, & si nous ne sçaurions gouster de l'vn sans participer à l'autre, & s'entre touchent tous deux, comme s'il tenoient à quelque bout. Esope sans doute s'il eust iamais resué là dessus, eust fait quelque fable de cette meditation. Que Dieu voulant accorder deux choses si ennemies,&n'en faire qu'vne,comme il ne le peut du tout, au moins les auroit-il fait ioindre par leurs extremitez, si bien que l'vne se trouuast tousiours à la suitte de l'autre; ce qui me vient d'arriuer tout maintenant; car les chaisnes qui me faisoient mal aux pieds, n'ont pas esté si tost laschees, que i'en ay eu de la ioye, & de l'allegement.

Là dessus vn des amis nommé Cebes,l'interrompit pour sçauoir de luy, à quel suiet il s'estoit amusé à faire des vers en la prison;car il en auoit fait depuis peu, ce qui ne luy estoit arriué iamais auparauant. Cebes l'interrogeoit de cela, & pour sa curiosité, & pour celle de quelques autres, mais notamment d'vn certain Euenus Poete qui l'auoit fort

prié de s'enquerir.

Tu respondras à Euenus, dit Socrate, que ce que i'en ay fait n'a esté ny pour luy plaire, ny pour faire des vers à l'enui de luy, ce qui n'estoit pas aisé, mais seulement pour me purger l'ame, & pour tirer experience de quelque songe qui m'auoit ordonné de faire des chansons, car vn songe qui m'est reuenu souuent, tantost d'vne forme, tantost d'vne autre m'a tousiours dit, fay Socrate, fay Socrate, fay des vers.

Moy sans cognoistre l'aduenture
De ces mysteres trop couuerts,
Ie voulois voir si ma nature
Seroit propre au mestier des vers.
Lors les Deesses des Poëtes,
Au parauant pour moy muettes,
Pousserent leurs charmantes voix,
Et passans par ma fantaisie
Firent vn peu de Poësie
D'vn peu de fureur que i'auois,

Plus cette vision reuenoit à moy pour me soliciter à cét exercice, plus ie me trouuois disposé à l'entreprendre.

Comme des bouts de la barriere
Ceux qui vont courir pour le prix
Sont suiuis auecques des cris
Iusqu'à la fin de la carriere.
Cette importune vision,

D'vne pressante affection,
Me commandoit que i'escriuisse,
Et me parloit à tout propos,
Des douceurs de mon exercice,
Sans me donner iamais repos,

Si bien que m'estant resolu de luy obeïr, & voulant aussi que mon esprit se rendist net auant que partir du monde, iay pris le temps de versifier pendant les festes qui ont retardé l'execution de mon arrest, i'ay commencé mon Poëme par Apollon à qui on faisoit alors des sacrifices.

Et cette influence la mesme
Qui nous met les vers dans le sein,
Comme ayant formé mon dessein,
A reçeu mon premier poëme.

Apres ie me mis à escrire des fables, iugeant qu'vn Poëte doit trauailler en cette matiere plustost qu'en autre discours, & m'en ressouuenant de quelques vnes, ie les ay traittées en l'ordre qu'elles me sont venuës à la memoire, ce sont des fables que i'ay prises d'Esope: car de moy, ie ne me trouue point l'esprit inuentif pour cela, c'est ce que tu as à respondre à Euenus, salue-le de ma part.

Et de grace conseille luy
Que s'il est sage il me doit suiure,
Car sans plus c'est pour auiourd'huy
Que ie veux acheuer de viure.

Qu'il me ſuiue donc, mes Iuges veulent que ie parte à ce ſoir. Simias tout esbahi de cette recommandation : & quoy ? Socrate, dit-il, qu'eſt-ce que tu enuoies dire à ce Poëte?à ce que ie cognois de luy, ie ne penſe pas qu'il te croie, Comment, dit Socrate, n'eſt-il point Philoſophe? Simias luy reſpondit qu'il eſtoit tel. Il approuuera de là mon conſeil, dit Socrate, & luy & tous ceux qui tiennent quelque choſe de la bonne Philoſophie, non pas qu'il ſe doiue tuer luy-meſme:car on dit qu'il ne le faut pas faire, & ſur ces mots, il aduança ſur les bords de ſa couchette tout aſſis, & appuiant ſes pieds à terre il continuë à s'entretenir auec nous.

Comment accordes-tu cela, luy dit Cebes, qu'vne perſonne ne ſe doiue point donner la mort, & qu'vn Philoſophe doiue deſirer de ſuiure celui qui s'en va mourir?

SOCRATE.

N'auez vous iamais rien appris de ceci en conferant auec Philolaüs, qui vous a eſté ſi familier?

SIMIAS.

Rien pour tout d'aſſeuré, ny de facile.

SOCRATE.

Ny moy non plus(dit Socrate:)car i'en parle par oüi dire, & ne laiſſerai de vous en dire de bon cœur tout ce que i'en ay oüi, auſſi ne ſera

il point hors de propos, que sur le point de mon depart, ie songe vn peu quel il doit estre & m'imagine & me represente ce que ie dois croire & penser de l'autre seiour : c'est la plus seante, & plus vtile, & la plus necessaire occupation qui nous puisse entretenir depuis le matin iusqu'à la nuit.

On ne doit point songer ailleurs,
Et de tous les discours des hommes,
Ce sont sans doute les meilleurs
De penser tousiours d'où nous sommes.

CEBES.

Et pourquoy, Socrate, n'est-il pas permis & loisible de se tuer? car il est tresveritable que Philolaüs & d'autres auec luy m'ont dit autresfois qu'il ne le faut pas faire, mesmes qu'il est tres-expressement deffendu : mais ils ne m'en ont point laisse aucune raison qui me contente.

SOCRATE

Il faut que vous m'escoutiez attentiuemẽt mesme apres m'auoir bien entendu, ne doutez pas que vous ne trouuiez fort estrange pourquoy c'est vne chose pure, simple, & sans exemple, & qui est seule sans arriuer iamais à l'homme, que la permission de se tuer, com-

me lui arriuent toutes autres choses, veu mesme qu'il est beaucoup meilleur & plus expedient à quelques-vns de mourir, que de viure.

Lors que nos destins sont pressez
Des malices de la fortune,
Et que nos yeux sont offencez
Du Soleil qui nous importune.
Lors qu'on ne vit qu'à la douleur,
Que iamais l'Astre du malheur
Ne se peut lasser de nous nuire.
Et qu'au lieu de nous secourir,
Nostre esprit tasche à nous destruire,
Se doit-on point faire mourir?
Et pourquoy des mains estrangeres,
Me gueriront-elles demain,
Puis qu'auiourd'huy ma propre main,
Peut finir toutes mes miseres.

Cebes sousriant, ha Iupiter, dit-il, voila la coustume des Thebains: cela veritablement (dit Socrate) semble fort ridicule & bien absurde. & si peut estre a-il quelque bonne & suffisante raison: car le discours de ses secrets qui nous apprend que les hommes sont dans cette vie comme en vne prison, dont il n'est permis de se sauuer, c'est a mon sens vn discours bien haut, & tres-difficile a com-

prendre. Toutes-fois Cebes, tu crois bien qu il y a de l'apparence que les Dieux ont ſoin de nous,

CEBES.

Ouy.

SOCRATE.

Et que les hommes ſont vne des poſſeſſions dont les Dieux ioüiſſent.

CEBES:

Ie le croi.

SOCRATE.

Conſidere Cebes, que ſi quelqu'vn des eſclaues qui ſont à toy, ſe tuoit luy-meſme ſans ta permiſſion, tu t'en faſcherois, & le ferois meſme punir apres ſa mort.

CEBES

Sans doute.

SOCRATE.

Ainſi trouue-ie raiſonnable que les hommes ne ſe tuent point eux meſmes, & qu'ils doiuent attendre de Dieu la neceſſité de mourir comme tu vois qu'il me l impoſe maintenant par l'arreſt qu'il m'a prononcé.

CEBES

Il eſt tres-clair, mais ce que vous diſiez vn peu auparauant, que les Philoſophes aiment le deſir de la mort, n'eſt point receuable, ſi ceci à lieu que Dieu eſt noſtre curateur, & que nous ſommes en ſa poſſeſſion: il n'y a point d'appa-

rences que les hommes qui sont sages fussent faschez de se laisser gouuerner aux Dieux qui le sont encores plus qu'eux: car l'homme prudent doit plus craindre en sa propre conduite & lors qu'il est en sa liberté, qu'alors que Dieu prend la peine de le gouuerner & le conduire. Mais bien vn fol sãs doute trouueroit bon de quitter son maistre, sans cõsiderer qu'il se faut tousiours tenir à ce qui est bon & celuy qui a bon sens, veut tousiours demeurer ou il faict meilleur. Or se departir de la vie, c'est sortir de la tutelle en laquelle Dieu nous tient, & où les sages aiment à demeurer, c'est pourquoy ils ne peuuent mourir qu'à regret, & les fols seulement se peuuent resiouïr à la mort. Socrate aiant ouy cela, prit plaisir à la subtilité de Cebes & se tournant vers nous, tousiours, dit-il Cebes examine tout iusqu'au bout, & ne se laisse point facilement persuader à qui que ce soit. Et moy, Respondit Simias, ie croy que ce que Cebes nous vient de dire est quelque chose: car à quel propos les hommes qui sont sages, voudroient ils laisser ceux qu'ils trouuẽt estre plus sages qu'eux, & les fuir? Là Cebes dit à Socrate, c'est à vous à qui parle Simias, qui nous abandõnant sans regret, quittez aussi sans remord les Dieux que vous cõfessez vous mesmes estre bons & capables de vous gouuerner. Vous auez raisõ

rer, que de craindre.

La les hommes sont d'vne race
Presque pareille au sang des Dieux,
C'est où les grands Iuges des Cieux,
Feront interiner ma grace,

Pour estre bien asseuré de rencôtrer au sortir de cette vie vne societé d'hommes tât excellens, ie ne m'en oserois point vâter, mais d'y trouuer des Dieux tous puissans & tous bons ie le tiens tout certain, & l'afferme autant que ie puis affermer chose du monde.

C'est pourquoy sans aucun remords
Visitant le pais des morts,
Mon esprit ioyeux s'imagine,
Qu'il est icy comme estranger,
Et qu'il va de ce lieu passer
Vers le lieu de son origine.

Voudrois-tu bien, dit Simias, t'en aller d'auec nous, auec cette cognoissance, sans nous en faire part, puis que c'est vn bien qui nous touche à tous aussi bien qu'à toy? Ne pense point t'estre acquité enuers nous d'aucune sorte de deuoir, si tu ne nous apprẽs cette doctrine, & ne nous persuade point ton opiniõ

SOCRATE.

I y ferai tout ce que ie pourrai, mais sçachons vn peu plustost ce que Criton nous veut dire, car ie voy qu'il y a desia long-temps qu'il veut parler de moy. Ie n'ai autre chose à vous

dire respondit Criton, que ce que le bourreau m'a desia dit cēt fois, que vous ne deuez point tant parler, pource que cela vous eschauffe, & peut empescher l'operatiō du poison, il s'en est trouué à qui il a fallu reïterer la prise deux ou trois fois pour ce suiet. Laissez le là, dit Socrate, qu'il fasse sa charge, & apreste du poison pour trois ou quatre fois s'il veut. Ie sçauois bien, dit Criton, que ie tirerois autre chose de vous pour cet aduis, mais le bourreau m'en importune, il y a desia long-temps.

SOCRATE.

Laissez-le là. Or mes Iuges, ie m'en vai vous rendre raison, pourquoi vn homme qui a consommé tout son aage en l'estude de la Philosophie, doit attendre la mort auec asseurance & qu'il doit esperer de grands biens au sortir de ce monde: & voiez mes amis, comme quoi il me semble que cela se doit entendre.

Celuy qui dans les solitudes
De trop d'amour de discourir,
S'enseuelit en ses estudes,
Semble-t'il pas tousiours mourir:
Perclus des appetits du monde,
Dans la stupidité profonde,
Où se tient sa forte raison?
Il a tousiours la mort dans l'ame,
Et ne songe que de prison,

De precipices & de flamme
Dans le cours de l'aage mortel,
Le philosophe est desia tel,
Qu'vn autre apres l'ame rauie,
Le mal luy passe pour le bien
Et quand il meurt il ne fait rien
Que ce qu'il fait toute sa vie.

Il faudroit donc bien trouuer estrange que les Philosophes qui ne trauaillent toute leur vie qu'à chercher la mort, fussent faschez de la trouuer, & qu'ils se plaignissent d'auoir en fin obtenu ce qu'ils auoient tant demandé. Simias riant, dit à Socrate, vous me faites rire & si ie n'en ai point d'enuie: car plusieurs à mon opinion, s'ils auoient ouï ceci, le trouueroient fort à propos contre les Philosophes. Et nos Atheniens auoüeroient infailliblement que les Philosophes meurent à la verité, & que pourtant ils n'ignorent pas qu'ils meritent la mort. Ils ne le diroient pas peut-estre sans raison, dit Socrate, s'ils adioustoient qu'ils ne l'ignorent pas, c'est à dire, que les Philosophes n'ignorent point qu'ils meritent l'honneur de mourir; car veritablement ils n'ont iamais sçeu comme quoi les Philosophes s'estudient à mourir, & sont dignes de la mort: mais laissons ces gens-là, & parlons à nous-mesmes. Pensons nous que la

mort soit quelque chose ? sans doute c'est quelque chose, dit Simias.

SOCRATE.

Est-ce autre chose que la separation de l'ame auec le corps ? & si estre mort, ce n'est point auoir le corps à part sans ame, & l'ame aussi separée du corps se soustenant d'elle-mesme, la mort peut-elle estre quelque chose ? Rien du tout, dit Simias. Socrate : Prenez bien garde, si nous sommes bien d'accord vous & moi en ceci, & vous trouuerez plus aisément ce que vous demandez. Croïez-vous que ce soit à faire au Philosophe de s'estudier aux voluptez, & emploier son soin à la desbauche, comme au plaisir des viandes delicates, & des vins ?

Est-ce pour le plaisir infame.
D'engloutir des mets precieux
Et pour des vins delicieux,
Que ie dois trauailler mon ame?

SIMIAS.

Cette volupté est trop lasche pour occuper vn Philosophe.

SOCRATE.

Crois-tu que le plaisir d'aimer
Qui ne vient point dans la pensée
Sans rendre nostre ame insensée,
Soit digne de nous animer?

SIMIAS.

Non, ie crois que cette molesse est indigne d'vn homme de bon sens, & qu'vn esprit pour robuste qu'il soit, demeurant lõgtemps en ceste frenesie, est en danger de s'affoiblir & de se mettre en fin hors d'esperance d'amendement.

SOCRATE.

L'aise d'estre vestu de soye
De voir l'or & les diamans,
Esclatter sur ses vestemens,
Est-ce vne veritable ioye.

SIMIAS

Ny cela encore : car vn Philosophe ne se doit point empescher l'esprit du soin de ces petites choses, ny s'en seruir qu'en la necessité de l'vsage de la vie.

SOCRATE.

Vous sçauez bien que l'estude & l'occupation d'vn Philosophe ne doit point estre apres le corps : mais qu'il s'en doit esloigner pour vaquer seulemẽt à la culture de l'esprit.

SIMIAS.

Il me semble ainsi.

SOCRATE.

De là vous voiez comme le Philosophe plus que nul autre homme, tasche de separer & d'affranchir l'esprit de la contagion, & du commerce du corps.

SIMIAS.

Il est vrai.

SOCRATE.

Et cependant, la plus part estiment vn homme mort qui n'a point le goust des voluptez corporelles.

Ceux que la vanité n'a iamais peu saisir
Ceux à qui les thresors n'ont iamais fait d'enuie
Qui ne languissent point dans l'amoureux plaisir,
Dont le ieu ny le vin n'ont touché le desir,
On les estime morts au milieu de la vie,

SIMIAS.

C'est veritablement l'erreur de la plusparț des hommes.

SOCRATE.

Au reste il ne faut point penser que l'esprit se puisse en aucune sorte aider du corps, pour paruenir à la connoissance des choses, car les sens corporels ne sont point entiers ny asseurez. La veuë & l'oüie sont les principaux, & puis que ceux-là nous trompent manifestement, que faut il attendre des autres. Il faut donc que l'ame se retire à part, & que les yeux fermez & les oreilles closes sans aucun diuertissement de douleur ny de ioie, elle se ramasse en soi-mesme, laisse-là le corps à part, & sans doute en cét estat, elle se dispose à sentir la verité des choses, & à la con-

noistre. C'est où tu vois combien l'esprit d'vn Philosophe tient le corps à mespris, car il fuit de lui, & meine sa vie à part. Encore Simias, ie te veux faire aduiser de ceci, ce que nous appellons, ou iuste, ou bon, ou beau, est-ce quelque chose, ou si ce n'est rien?

SIMIAS.

C'est sans doute quelque chose.

SOCRATE.

Cela se peut-il voir des yeux corporels, non plus que santé, grandeur, force, & toute autre essence, c'est à dire, ce qu'est vne chose, les yeux le voient-ils? ou quelque autre sens corporel le peut-il comprendre? Certes nullement: car c'est vn effet de la pensee & de la meditation de l'ame, & pour y venir il faut se porter entierement dans l'imagination, s'esloigner de tous les obiects par où le corps nous peut destourner, & resuer profondement dans l'ame, sans rien communiquer du discours aux facultez du corps qui ne faict que troubler l'esprit, & lui mettre des nuees au deuant de la verité. De là, tu vois que les Philosophes se doiuent tenir en leur opinió, & raisonner ainsi entr'eux mesmes. Il est dóc clair & facile à trouuer par la voie de nostre propre sens, que tant que nous aurons vn corps, & que nostre ame sera meslee à la cótagion de tant de mal, il nous est impossible

tagion de tant de mal, il nous est impossible de bien obtenir ce que nous desirons. Car le corps nous donne des empeschemens sans nombre, qui nous viennent de la necessité de sa nourriture, & quel moien de venir à la pure connoissance de la verité au trauers des conuoitises, amours, craintes, esperances, & d'vne infinité d'images que les vapeurs donnent au cerueau, d'air & de fumée? Les guerres & seditions ne nous entrent dans l'esprit que par la cupidité, ou par l'alteration du corps; car tout se fait pour l'amour de l'argẽt, & on est contraint de chercher de l'argent pour l'amour du corps, d'autant qu'il est necessaire à son vsage, & cela ne laisse point à l'esprit la liberté qu'il lui faut pour l'estude de la Philosophie. Vn object aimable peut à l'instant destourner l'ame la plus tenduë à son discours.

Qu'vne beauté vienne à passer
Deuant les yeux d'vn homme sage,
L'effort que fait vn beau visage
Luy diuertira le penser,
Et luy saisira le courage.

Et telles autres nuées qui s'esleuent ordinairement du corps, pour faire ombre à l'esprit & troubler l'imagination.

L'homme n'a point de liberté
Et ce que la diuinité

Nous donne d'ardeur & de flame,
Relasche ses plus beaux efforts,
Tant que le sentiment du corps,
Participe à celui de l'ame:
Ce que nostre espoir à de beau,
Est renfermé dans le tombeau,
C'est où le sage doit attendre,
L'euenement de ses desirs,
Que l'Enfer ne luy peut deffendre.

Ainsi la contagion du corps estant si contraire à la contemplation, ils s'ensuiuroit que nous ne pouuons estre sçauans, ou que c'est apres la mort, & que tant que nous viuons, à mesure que nous nous tenons separez du corps, nous faisons plus de chemin vers cette science que nous attendons parfaite apres cette vie.

Quittans la masse de la chair
Parmi les Vers enseuelie,
Le sçauoir qui nous est si cher,
Alors succede à la folie.

C'est alors que nous allõs recueillir les fruits de la Philosophie, & que nous-mesmes, sans trauail, nous trouuerons la vraie sagesse, & la connoissance de ce qui est entier, c'est à dire du vrai, & nostre ame simple & pure, loing de la contagion du corps, & de ses frenesies, se trouue dans vne conuersation

bien heureuse d'autres esprits ainsi purs & sages : autrement pleins d'infection & des grossieres humeurs que le corps tire de la terre, serions-nous dignes de la societé des esprits purs qui demeurent là haut?

SIMIAS.

Ceux qui ont enuie d'apprendre, doiuent sans doute ainsi parler & croire. S'il est ainsi dit Socrate, celui qui s'en va en l'autre monde où ie vai, doit estre bien aise : car il s'en va où il est asseuré de trouuer en abondance, ce qu'il a cherché icy auec tant de soin durant la vie.

Et ne crois point que ie m'estonne,
Pour la contrainte de partir
Ny que ie pense à diuertir
Le congé que la mort me donne.
Ie beni le Iuge & la Loy,
Ceste rigueur ne m'est point dure,
Et quiconque aura l'ame pure,
Aimera la mort comme moy.

Et ceste purification d'esprit n'est autre chose que le retirer d'auec le corps autant qu'on peut.

L'ame n'est point nette & purgee,
Tant qu'elle demeure engagee
Sous la stupidité du corps.
Et languit tousiours asseruie
Aussi bien dans la nuit des morts,

Que dans les clartez de la vie,
Il lui faut donner des objects
Loing des ressentimens abiects,
Dont la masse du corps la pique
Sans cela le raisonnement
Dont sa diuinité s'explique,
Ne paroit iamais clairement.

Aussi nette de cette contagion ; elle void la verité, & trouue en elle mesme de grandes & pleines matieres de se contenter. Le mestier du Philosophe est de la rẽdre telle, il ne trauaille qu'à cela : aussi estant paruenu à son dessein, il faut croire qu'il en a bien de la ioie, & que cela est incompatible qu'il mette tant de soin à rendre son ame toute separee du corps, mesme dés le temps de sa vie, & qu'il fust fasché de la mort ou son esprit ne peut estre autre chose que ce qu'il a desiré qu'il fust tant qu'il viuoit, c'est à dire parfaitemẽt sçauant, & libre du commerce du corps, comme il taschoit à s'en depestrer, & dauantage pour ne trouuer point absurde que les Philosophes se plaisent dans la mort, considerons

Si pour l'amour d'vne maistresse,
D'vn ami, d'vn fils, d'vn parent.
Vn violent desir nous presse
De le suiure mesme en mourant:
Et iusques dans les bords funestes
D'vn ruisseau qui n'a point de fons ;

Au trauers des feux & des pestes,
Reuoir des Manes vagabonds,
Laissans à nos molles pensées
Pleines d'amour & de pitié,
Rabaisser dans les Elizées,
Les ombres de leur amitié.
Vn Philosophe de qui l'ame
N'a d'ami, de parent, de femme,
Que la sagesse & le sçauoir,
Ne craint point de finir sa vie:
Car c'est ainsi qu'il pense voir,
Tout ce dont il auoit enuie.
Et sans doute alors que nos yeux,
Laissent leur clarté coustumiere
Ils trouuent en des plus beaux lieux,
De plus beaux esclats de lumiere.
Et nostre esprit qui void icy
La verité dans vne nuë,
Apres la mort mieux esclairé,
La void entiere & toute nuë.

C'est bien donc hors d'apparence qu'vn Philosophe se fasche de mourir, puis qu'il est passionnément amoureux de la vraie sagesse qui ne lui peut arriuer qu'en la mort. De là il s'imagine veritablement que ceux qui aiment tant la vie, & ne peuuent la perdre qu'auec douleur, ne sont pas Philosophes.

Le sage auec plaisir eschappe son lien,
Et n'est iamais fasché de renoncer du bien,

Où l'auare se fie,
Et quiconque finit auecque du regret,
N'a iamais entendu le bien-heureux secret
De la Philosophie.

Celui qui a du regret à la vie tesmoigne ouuertement que sa passion estoit moins à l'estude de la sagesse qu'au seruice de quel que beauté & la recherche d'vne vaine gloire, ou à la poursuite des richesses. Au reste, ceste vertu de resister aux affections, est de ne se point lascher aux voluptez l'vne desquelles on appelle courage, & l'autre temperance n'appartiennent proprement qu'aux Philosophes : car dans l'esprit des autres hommes, ces vertus à les bien entendre, sont absurdes puis qu'il est vrai qu'ils estiment la mort vn des plus grands mal-heurs du monde. S'ils viennent à souffrir constamment, & auoir moins d'horreur, il faut que ce soit pour la crainte de plus grands maux, si bien qu'ils sont vaillans de peur, & sans l'apprehension d'vn plus grand mal, il auroient moins de courage à supporter la mort. Pour la vertu de temperance, ils ne la sçauroient auoir, car la temperance proprement

C'est donner la borne au desirs,
Et parmi les honteux plaisirs,
Où la chair languit endormie,
Tenir l'ame à sa liberté.

Et la sauuer de l'infamie,
Où la presse la volupté.

Ceste vertu ne se donna iamais qu'à vn Philosophe: les autres en l'estude de là temperance s'ils s'abstiennent d'vne volupté, c'est pour se rendre plus capables d'vne autre, & ne surmontent iamais vne mauuaise passion, qu'apres estre vaincus d'vne pire, aussi ne sont-ils iamais temperans que par intemperance. Or prenons garde ici que nous ne pensions que ce soit la voie de la vertu, que ce chãgement de voluptez, de craintes ou douleurs l'vn de l'autre, & de la moindre à la plus grande, comme vn change de monnoie: mais que la bonne piece est seulement celle qui faict changer le reste, & le mettre en vente: c'est à sçauoir, la sagesse, & la prudence, pour laquelle & auec laquelle toutes choses sont achetees & venduës, & que c'est aussi la fortitude ou courage, la temperance & iustice; & en somme la vraie vertu auec la sagesse, & la prudence sans en oster les voluptez ou craintes, & autre sorte de passions qui suruiennent; ou si separee de la sagesse, elle ne vient point à changer en elle mesme & que telle vertu ne soit qu'vne vertu seruile, vne ombre, & vne apparence qui n'ait en soy rien de sain ny de vrai, & que la pureté & verité de la vertu soit en la purifi-

cation de toute cela, & que la temperance la iustice, fortitude & sageſſe ſoit vne ſorte de purification.

Ie croi que les premiers mortels,
Meritent preſque des Autels
Tant leur ame fut curieuſe
D'obliger la poſterité,
En nous laiſſant la verité,
Sous vn'ombre myſterieuſe,
Leurs preceptes nous ont appris,
Que les lourds & vilains eſprits
Dont l'humeur peſante & groſsiere,
En viuant ne ſe purge pas,
Se trouuant apres le treſpas
Enſeuelis dans la pouſsiere.
Ces froides horreurs de l'Enfer,
Cette nuict, ces vieux lits de fer,
Où ſe vont coucher les Furies
Ce gros chien qui iappe au portail,
Ces grandes pleines de voiries
Sont leur eternel hoſpital:
Mais vn eſprit que la vertu
A ſçeu picquer de ſon eſtude,
Et qui tient dans la ſeruitude
Le deſir du corps abbatu.
Quittant le monde il quitte la miſere
Et prenant au ciel ſon quartier,
Au lieu de rencontrer ou Charon ou cerbere,
Il ne void que des Dieux en ſon heureux ſentier.

Pour trouuer hors de cette vie vn seiour heureux, il faut estre homme de bien, & n'auoir point l'esprit soüillé des vices du monde: c'est comme on dit, il y en a beaucoup qui portent le Tyrse, mais peu qui soient des Bacchus. Par ces Baccus, i'entens ceux qui ont Philosophé de bonne sorte, parmi lesquels ie ne pense point estre des derniers, ce que ie sçaurai bien tost, si Dieu le permet: car ie n'ay plus gueres à l'essaier: Voila mon excuse, ô Cebes. Pour la constance que tu me reproche lors que ie laisse ainsi mes amis sans regret, c'est que i'espere en trouuer d'autres, où ie vai, qui ne valent pas moins que ceux-cy. Ie sçai bien que peu de gens ont ceste creance: mais si les discours que ie vous viens de faire pour ma deffense, vous ont mieux persuadé qu'aux Atheniens, me voila content & tout va bien. Tout cela, dit Cebes, est tres-bien discouru, tu as traitté toutes ces matieres tres-bien à mon gré: il faut que ie te face vne question, & que ie te mette en discours pour ce qui est de l'ame particulierement: car plusieurs doutent qu'elle soit immortelle, & quelques-vns croient.

Que l'ame dans vn corps viuant
Qu'vn peu de feu tient allumé,
En la mort n'est qu'vn peu de vent,
Qui se perd comme vne fumée

Que si tout l'homme ne meurt pas
Du coup de ce commun trespas
Ie crois qu'apres cette lumiere
L'ame est en sa perfection,
Et trouue vne condition
Plus heureuse que la premiere.
Socrate ce que tu promets
Des biens qui durent à iamais,
Dedans le logement celeste,
Aduiendra comme tu le dis,
S'il est vray que nostre ame reste,
Quand le tombeau tient refroidis,
Sous vne glace à tous funeste,
Les organes qu'elle eut iadis.

Voyons donc, dit Socrate, ce que nous trouuerons de probable en cette matiere: ie là trouue serieuse; & ne pense point qu'on puisse dire que ie m'amuse ici en des discours qui n'en vallent pas la peine. Considerons premierement, s'il faut aduoüer que les ames des morts sont aux Enfers, ou si elles n'y sont point.

On croit de longue main que les esprits des morts.
Que les siecles passez ont appellez des ombres,
Apres auoir quitté la despoüille du corps
Occupent dans l'Enfer quelques demeures sombres:
Et que n'estant point asseruies
Dans vn trespas perpetuel,
Par vn changement mutuel

Elles font des nouuelles vies,
Et quittans les roiaumes vains
Reuiennent dans les corps humains.

Que si cela est vrai, que de morts les viuans puissent encore renaistre, nos ames seroient là sans doute : car elles ne sçauroient reuenir à la vie, si elles n'estoient en quelque part. C'est donc vne coniecture assez suffisante, pour nous faire entendre que nos ames sont là, s'il est vrai que les viuans ne puissent venir que des morts. Que si cela n'est point, il nous faudra trouuer vne autre raisō, & pour bien comprendre ceci, ne prenons pas garde seulement à ce qui est des hommes : mais encore de toutes sortes d'animaux & de plātes, & de toutes les choses au monde qui s'engendrent, considerons s'ils n'est pas vrai, que chaque chose se fasse de son contraire par tout ce à quoi il eschet d'auoir vn contraire, cōme le beau & le laid, le iuste & l'iniuste sont contraires, & mille autres choses comme cela, sçauoir s'il est necessaire que ce qui a vn contraire ne puisse en aucune chose estre faict que de son contraire, par exemple ce qui se faict plus grand, il est necessaire que de ce qu'il estoit auparauant c'est à dire d'vne chose moindre, il soit ainsi deuenu plus grand, & de mesme ce qui ce faict à cétheure moindre, c'est faict moindre en

se dimi

ſe diminuant de quelque choſe plus grande: de meſme ce qui ſe fait plus robuſte, c'eſt d'auoir eſté plus foible: ou plus meſchant d'auoir eſté meilleur, ou plus tardif, d'auoir eſté plus viſte. C'eſt ainſi que nous trouuons que toutes choſes ſe font de leur contraire. Or il ſe trouue vn milieu entre les deux contraires, qui eſt la generation, le progrez ou paſſage de l'vn à l'autre, comme entre ces deux cõtraires plus grand & moindre, le milieu c'eſt l'accroiſſement & le deſcroiſſement: ainſi nous diſons que l'vn diminuë & que l'autre croiſt, comme du froid & du chaud, on dit auſſi eſchauffer & refroidir, & cela comme tous autres contraires, ſe diſcernent ainſi, & ſe confondent mutuellement. Et combien que le nom des choſes en pluſieurs endroits vienne à manquer, tenons en effect que tout ſe faict de ſon contraire, & que leur milieu c'eſt la generation qui paſſe de l'vn à l'autre. Au reſte ce que nous appellons viure, n'a-il point ſon cõtraire, cõme veiller à pour ſon contraire dormir, auſſi viure a pour ſon contraire mourir; ces deux choſes ne ſe font-elles pas l'vn de l'autre, puis qu'elles ſon contraires? Et n'ont-elles, point deux generations ou progrez, comme elles ſont deux pour reuenir de l'vne à l'autre? Ainſi comme le veiller & dormir ſont

deux contraires mourir & viure le sont aussi, comme du sommeil se fait la veille, & de la veille le sommeil, ainsi de la vie se faict la mort, & de la mort aussi la vie. (Et puis qu'il est ainsi, & que si necessairement il se faict quelque chose du mort, il faut que ce soit vn viuant, nos ames sont sans doute aux enfers) & comme la generation & progrez du veiller au dormir s'appelle s'endormir, & comme le progrez & generatiõ du dormir au veiller s'appelle s'esueiller, ainsi le progrez de la vie à la mort s'appelle trespasser, & le progrez & la generation de la mort à la vie se trouuera-il point? la Nature seroit-elle manque & defectueuse en ce seul point; Il ne le faut pas croire. Nous trouuerons donc la generation de la mort à la vie, & ce progrez s'appellera ressusciter? si bien que des morts viennent les viuans, aussi biẽ que des viuans se font les morts. Et de là s'ensuit qu'il faut necessairement que les ames des morts soient en quelque lieu d'où elles puissent reuenir sans ce rechãgement d'vne chose à l'autre, & sans ce progrez de generation, par lequel les choses se refont ainsi d'elles-mesmes, & reuiennent dans la nature, comme par vn tour de cercle: tout à la fin tõberoit en mesme figure, & rien ne se feroit plus, comme si toutes choses venoient à tõber dans vn profond sommeil dõt elles ne peussent se releuer iamais. Tu crois

bien que toutes choses seroient à la fin reduites en vn mesme estat, & sans doute.

Ce qu'on dit d'vn Berger amoureux de la Lune,
Dont iamais le sommeil n'a peu fermer les yeux
Ce n'est que le discours d'vne fable importune,
Et le foible entretien d'vn esprit ocieux.

Que si toutes choses venoient à se confondre, & se mettre en estat de n'estre point discernees, il arriueroit ce que dit Anaxagoras que toutes choses sont ensemble.

L'ombre estcindroit ceste lumiere,
Et les Elemens desmolis,
Se trouueroient enseuelis
Dans la difformite premiere;

Car si ce qui est en vie, meurt, & qu'estant mort il ne puisse ressusciter, il s'ensuiura que tout finit, & que rien ne peut viure,

Tout ce que le Soleil void naistre,
Est contraint de laisser son estre
Dans les laçs d'vn mortel sommeil,
Si de là rien ne nous deliure,
Pour reuenir vers le soleil;
En fin tout cesseroit de viure.

Mesme bien que les viuans donnent vie à d'autres, si tous sont suiets à perir sans renaistre à la fin, pourroit-on voir aussi tout esteint? Ie le crois, dit Cebes, & ne pẽse point auoir esté surpris pour mettre à cecy: qu'il y a vne resurrection; que des morts il reuient

d'autres viuans, & que les ames suruiuent apres le corps, & qu'apres cette vie les bons en trouuerõt vne meilleure, & les meschans vne pire. Ceci me remet au souuenir de ce que tu as accoustumé de dire, que toute nostre discipline n'est qu'vne reminiscẽce. S'il est ainsi, il faut qu'en vn autre temps auant qu'estre en ce monde, nous aions appris ce dont il nous souuient maintenant.

Ce qui vient dans les fantaisies
Des plus belles ames saisies
D'vn desir ardent de sçauoir,
Est comme vne leçon seconde,
Par où nostre esprit va reuoir
Ce qu'il vid en vn autre monde,
Et ne fait que s'entretenir,
Des choses autresfois conneuës,
Que l'ombre d'vn ressouuenir
Auoit encore retenuës.

Ce qui ne se peut, sans que nos ames ayent esté ailleurs auparauant que de venir en ceste forme humaine.

De là se tire vn iugement,
Que nostre ame a vescu chez elle,
Loin de ce mortel logement,
Pour monstrer qu'elle est immortelle,

Ie te prie, ô Cebes, dit Simias, di moi quelles demonstrations tu as pour nous prouuer ton dire? En voici vne tres-belle raison, res-

pond Cebes, que les hommes quand on leur demande quelque chose, si c'est quelqu'vn qui les sçache bien interroger, ils respondēt à propos, & disent les choses comme elles sont, ce qu'ils ne sçauroient faire, s'il n'en y auoit dans leur esprit quelque certaine science, & vne raison droicte; & si on les applique à la Geometrie en ses figures & descriptions, on verra que nos esprits ont certaines connoissances desia acquises.

Alors qu'vne diuine flame
Auec des incognus ressorts,
Pousse les mouuemens de l'ame
Dedans la masse de nos corps,
Des communes intelligences.
Que l'esprit ne sçauroit cacher,
Et les sentimens des sciences
Se communiquent à la chair.

Les raisons que Cebes amena contenterent Simias. & luy remirent dans l'esprit la persuasion qu'il auoit euë auparauant tout autre, & creut que leur discipline n'estoit autre chose qu'vne reminiscence, il eut toutesfois enuie d'en ouir parler Socrate, en discourant ainsi.

SOCRATE.

Pour se ressouuenir de quelque chose, il faut l'auoir sçeu auparauant, quand la science de quelque chose nous vient de ceste façon, il faut aduoüer que c'est vne reminiscence, &

voicy comment ie le prends : si quelqu'vn apres auoir veu quelque chose, ou entendu, vient à se ressouuenir, non seulement de cela, mais encore de quelque autre chose ensuitte, dont la connoissance est differente, le ressouuenir de ceste chose plus esloignee s'appelle reminiscence, comme par exemple la connoissance d'vn homme & d'vn luth sont de choses differentes, & lors qu'vn amoureux vient à voir le luth dont il a veu ioüer sa maistresse, il se souuient d'icelle,

Si ie passe en vn iardinage
Semé de roses & de lis,
Il me ressouuient de Philis,
Qui les a dessus son visage.
Diane qui luit dans les cieux
Tousiours ieune, amoureuse & belle
Me la remet deuant les yeux,
Pource qu'elle chaste comme elle.
Ie la vois si ie vois l'Aurore,
Et quand le Soleil luit icy,
Il me ressouuient d'elle aussi,
Pour ce que l'Vniuers l'adore,
Les Graces dedans vn tableau,
Le petit Amour & sa flamme,
Bref tout ce que ie voi de beau,
Me la fait reuenir dans l'ame,

Ainsi pensant à Cebes, on peut aussi penser Simias, & cela s'appelle reminiscence:

mesme lors qu'il arriue qu'on se ressouuient des choses que la longueur du temps, & la nonchalance auoient effacees de la memoire, & ne se peut-il pas faire que voiant vn cheual peint, ou vn lict peint on vienne à se ressouuenir d'vne personne; & qu'à voir la peinture de Simias, on se represente aussi Cebes, & sans doute aussi voiant Simias peint, on se ressouuient de Cebes. Ainsi voions nous que la reminiscence arriue par le moien de ce qui est approchant & semblable, & par le moien aussi de ce qui est dissemblable.

Au seul ressouuenir d'auoir couru les eaux,
Nos rapides pensers volent dans les estoiles,
Et le moindre instrument qui sert à des vaisseaux,
Nous fait ressouuenir des cordage & des voiles.

Mais alors qu'on vient à se rememorer d'vne chose, par quelque chose qui luy ressemble, il faut sçauoir reconnoistre là dessus du deffaut en la ressemblance de la chose qui nous vient au souuenir. Vn peu d'attention icy: disons-nous pas qu'il y a quelque chose qui s'appelle egal; ie n'entends point d'vn bois esgal, à vn autre, ou vne pierre à vne autre, ou autres choses de mesme: mais i'entends quelque chose hors de tout cela qui s'appelle l'esgal, & cet esgal est-ce quelque chose? Sans doute, respond Simias, & la co-

gnoissance de l'egal nous est venuë pour auoir veu des bois & des pierres ou autres choses esgales ; nous auons imaginé cet esgal qui est autre chose que les bois ou pierres, ou autres choses esgales : car ce mesme bois ou pierres se disent quelquefois esgaux. & quelquefois inesgaux pour diuers respects mais ce qu'on appelle esgal ou inesgal esgalité ou inesgalité, est tousiours & ne change point. C'est pourquoy les choses esgales & l'esgalité ne sont pas mesme chose, & ce pendant de ces choses esgales qui ne sont point l'esgal, nous auons tiré la connoissance de l'esgal. Ainsi soit du semblable ou dissemblable. Alors que par vn obiect vous vous representez quelqueautre chose, soit semblable ou non; il se faict necessairement vne reminiscence. Or voions si nous procedõs enuers les choses qui sont dãs celles que nous appellons maintenant esgales, bois, pierres & autres choses, faut il penser qu'elles soient aussi esgales que l'esgal mesme ? il s'en faut beaucoup. Ne confessons nous point qu'vn homme qui void & considere attentiuement vne chose laquelle il desire estre pareille tout à fait à vne autre chose qui l'est en effect, s'il void que ce qu'il desire ne deuienne tel, & est deffectueux, & qu'il connoisse qu'il differe, & est esloigné de beaucoup de ce qu'il voudroit

qu'il peuſt deuenir, il faut que cet homme ait veu & conneu autrefois la choſe & la perfectiō à laquelle il cōnoit que ceſte autre choſe reſſemble vn peu, où il connoiſt qu'elle ne peut paruenir entierement. Il nous en arriue de meſme en ce diſcours de l'eſgal, car il faut que ce que nous appellons eſgal, que nous auons connu d'abord par les choſes eſgales, & qui eſt plus qu'elles & à la perfection duquel les autres taſchēt d'atteindre, il faut que ce ſoit neceſſairement quelque choſe que nous auōs eu autrefois dans l'eſprit: mais que nous ne l'auons ſçeu cognoiſtre que par quel qu'vn de nos ſens, veuë, ouye, attouchement ou quelqu'autre ſemblable, Il faut faire voir, ô Socrate, que ce dont il eſtoit queſtion s'en va là, & ſe traicte de meſme. Et ſans doute de la faculté des ſens nous entendons, que toutes les choſes qui ſont ſouſmiſes au ſēs, appellent ce qui eſt eſgal, combien qu'elles ne le puiſſent atteindre, il eſt ainſi, dit Socrate, car auant que nous commençaſſions à voir, ny ouyr, ou vſer de quelque autre ſens, il falloit bien que nous euſſions la connoiſſance du vrai égal, c'eſt à dire, ce qu'eſt l'eſgalité puis que nous lui voulons rapporter tellement les choſes eſgales ſouſmiſes au ſens, que nous ſçachions iuger qu'elles taſchent à deuenir iuſqu'à ce poinct où eſt l'eſgal meſme: mais

qu'elles demeures imparfaites, & n'y peuuēt paruenir. Cela, dit Simias, suit necessairemēt de ce que nous auōs dit cy dessus. Or dit Socr.

Aussi tost qu'vne creature
Vient à paroistre en l'Vniuers,
Chacun des sens de la nature,
Trouue les obiects descouuerts.
Nostre ame d'abord est despourueuë
Dans vn corps sans empeschement
D'ouye, de goust, & de veuë,
D'odorat & d'attouchement.

Des le moment que nous nasquimes, nous commençames à voir & ouyr, & d'entrer en la connoissance de tous les autres sens, & falloit qu'auparauant nous eussions eu la cognoissance de ce qui s'appelle esgal. Partant il est necessaire que nous l'ayons compris auant que de naistre. Que si nous auons eu ceste connoissance deuant nostre natiuité, il est probable que nous l'auons aussi en la naissance, & que nous sçauions deuant que de naistre, & aussi tost apres estre nais, que c'est que l'esgal plus grand ou moindre, beau, bon, iuste, sain & autres, ausquels nous assignons proprement & attribuons vn estre veritable, & en interrogeant, & en respondant. Si bien qu'il est necessaire que nous ayons eu la cognoissance de tout cela, auant que de naistre. Que si apres auoir receu des sciences, nous

venions à ne point oublier comme nous faisons, il s'ensuiuroit que nous serions nais auec les sciences, & que durant tout le cours de nostre vie, nous les garderiõs & sçaurions tous. Or oubli n'est autre chose que perte de sçauoir. Que s'il est vray qu'estans nais nous aions perdu le sçauoir que nous auions auparauant, & apres par l'aide des sẽs nous recouurions ce sçauoir, ce que nous appellons apprẽdre, seroit-ce point recouurer nostre propre sçauoir qui estoit à nous auãt que de naistre: & ce recouurement se peut-il point appeller vn ressouuenir? car il aduient aussi cõme nous auons desia fait voir, qu'en oyant ou voiant quelque chose, on se remet souuent en l'esprit de quelque autre chose soit semblable ou non, à celle qu'on void ou qu'on oit, ce qui s'appelle le ressouuenir. Ainsi de deux choses l'vne, ou nous naissons sçauans, & le sommes toute nostre vie, ou ce que nous apprenons s'appelle ressouuenir, & toute la discipline n'est autre chose qu'vne reminiscence, & lequel des 2. Simias, aimes-tu le mieux aduouer, ou que nous naissons sçauans, ou que nous venions apres à nous ressouuenir des choses que nous auons sceuës autrefois. Ie ne sçay, respond Simias, lequel des deux ie dois choisir: & nous pourrois-tu bien dire quel en est le meilleur choix à tõ auis. Cõ-

ment, dit Socrate, vn hõme sçauant ne peut-il point rendre raison de ce qu'il sçait? Il le faut bien, respond Simias que tous soient capables de rendre raison de ce que nous traitons ici? Pleust à Dieu, dit Simias.

Mais tout sera fini demain,
Et des que l'Arrest inhumain,
T'aura fait aualler le Verre,
Ceste matiere va perir
Car qui peut en aller querir
En tous les endroits de la terre,
Qui nous puisse ainsi discourir?

I'ay grand peur que demain il ne se trouue plus personne qui puisse dignement discourir de ce suject. Socrate; Tu crois donc bien que tout le monde ne l'entend point. Certes, c'est mon opinion. Il faut donc puis qu'ils ne le sçauent pas, & que tous l'ont sçeu autresfois, s'ils viennent à l'apprendre, que ce soit vn ressouuenir, & quand est-ce que nos ames ont receu autresfois les sciences? Ce n'est apres que nous fusmes nais, mais, auparauant. C'est pourquoi, Simias, il faut que auparauant de venir en ceste forme humaine, que nos ames ayent esté quelque part auec sçauoir & intelligence, si ce n'est que peut estre, ô Socrate, nous aions reçeu le sçauoir au propre momẽt de la naissance. Peut-estre, dit Socrate. Mais si nous les auons receuës

en ce temps-là, où eſt le temps, auquel nous les auons perduës en les receuant? Ne ſçaurois-tu trouuer quelqu'autre temps, dit Socrate. Nul que ie ſçache, dit Simias, & ceſte derniere doute que ie te viens de dire, n'eſt rien du tout. Apres tout, dit Socrate, ſi ce que nous appellons beau, iuſte, & toute autre eſſence eſt quelque choſe en noſtre entendement: & que cela ait eſté autresfois en nous &que reuenant à le rechercher nous l'apprenions, & la faſſions reuenir en l'eſprit: il eſt auſſi vrai que noſtre ame a eſté autresfois, meſmes auparauant noſtre naiſſance: ſi bien que comme il eſt certain que ces choſes-là, beau, iuſte, bon, & autre eſſence ſont quelque choſe, c'eſt auſſi vne neceſſité que nos ames ayent eſté auant que nous vinſſions ſur la terre. Il eſt aſſez clair, dit Simias, perſonne n'en peut gueres douter apres ton diſcours, là deſſus ma curioſité.

Laiſſe mon eſprit en repos
Et tire de tes vrais propos,
Des conſequences neceſſaires,
Meſme Cebes de qui la foi.
Chancelle es choſes les plus claires,
Pren tes raiſons pour vne loy,
Chacun de nous qui les eſcoute,
Y trouue ce qu'il a voulu,
Et demeure tout reſolu,

Sans oucun ombrage de doute

Sçache donc que nous tenons infailliblement que nos ames ont esté auant nos corps mais pour ce qui est de l'aduenir, sçauoir si elles soit apres la ruine des membres ou elles viuent auiourd'huy.

Quand nos corps trespassez d'vne pierre couuers
Changent les os en poudre, & la charongne en vers.

C'est dequoy personne de nous à mon aduis, ne se trouue encore persuadé. Car il n'est point incompatible qu'elles ayent esté auparauant la vie corporelle, & pendant la vie: & que nonobstant elles cessent en la mort, puis que nous demeurons d'accord, que les ames ont esté auant que d'entrer dans le corps, Nous auons à demi monstré qu'elles sõt aussi apres qu'elles en sont sorties: car si du viuant s'est fait le mort, du mort aussi se doit faire le viuant, & si l'esprit est venu pour animer le corps, & qu'il soit venu du païs des morts! il faut aussi que sortant de ceste vie, il s'en aille vers les morts, & qu'il soit la en quelque lieu d'où il puisse encores reuenir, & quand il faudra: Mais peut estre estes-vous dans les craintes des petits enfans.

Il vous semble qu'vn peu de vent
Aupres des leures se leuant,

Parmi ses tourbillons emporte
La flamme qui s'en va dehors,
Et que l'ame demeure morte,
En la sepulture des corps.
Mesme que si la douce haleine
De quelque delicat Zephir
Reçoit nostre dernier souspir,
L'Ame passe auec moins de peine
Et que ce petit traict de feu
S'esuanouissant dure vn peu,
Mais si d'auanture il arriue,
Que l'esprit courant aux sablons
Qui couure l'infernale riue,
Trouue en chemin des Aquilons,
Sa route discontinuee,
D'abord il bronche au monument,
Et se dissipe en vn moment,
Bien plus viste que la nuee.

Ie ne sçai si parmi vous il n'y a point quelque esprit malade de ces imaginations d'enfant Pour vous purger de telles fantaisies,

Et pour vous empescher de craindre
Les chimeres d'vne vapeur,
Que l'esprit troublé de la peur,
Ne se peut empescher de feindre,
Si la vertu de discourir,
N'est capable de vous guerir,
Il ne faut qu'vne medecine
De breuets & d'enchantemens,

Pour oster toute la racine
De vos sots espouuantemens.

Mais apres que tu seras parti, dit Cebes, où trouuerons nous vn Medecin, qui nous sçache appliquer ces remedes?

Si vous auez bien ce desir.
La Grece vous donne à choisir,
Des esprits qu'on estime au monde les plus rares,
Et s'il vous plaist de voir ailleurs,
Visitez les pais des nations barbares,
Si vous pensez que là se trouuent les meilleurs.
N'espargnez ny soin, ny fortune,
Cherchez en terre & sur Neptune,
Les riches cabinets de ses diuins thresors,
Apprenez comme quoy l'on meurt & ressuscite,
Et pour l'amour de l'ame accoustumez le corps
Adormir dans le bruit du fabuleux Cocite.
Mais quoy qu'vn estranger vous puisse auoir appris
Et que son sçauoir vous contente,
Examinez aussi vous-mesmes vos esprits
En ceste matiere importante,
Et possible que parmi tous,
Quoy que nostre pais se vante.
Il s'en trouuera peu qui vaillent mieux que vous.

Mais reuenons à nostre premier propos, & enque-

enquerons-nous premierement, qu'est-ce à qui il eschet cette passiõ, que d'estre dissoult? Et qu'est-ce qui doit craindre tel accident ou passion & par quelle partie? Il faut considerer apres, qu'est-ce que nostre ame: & ne prendre de ces choses-là, ny crainte, ny esperance qu'en faueur de nostre ame. Il est certain que ce qui compose, & ce qui est desia composé entant que composé, est suiect naturellement à estre dissoult. Et quand il se trouue quelque chose qui n'est point cõposée, c'est cela seulement qui se trouue exẽpt de se voir dissoult: or ce qui enuers les mesmes choses se trouue tousiours de mesme sorte, cela sans doute doit estre simple, & ce qui ne chãge de diuers respects cõposez. Reuenons à ces discours que nous auons desia laissez. L'essence qu'on appelle, dont la definition par interrogatoires & par responses, nous a faict l'estre veritable de quelque chose se trouue tousiours de mesme: & selon mesmes choses, comme l'esgal, le beau, & tout autre estre né, demeure tousiours par soy-mesme de mesme sorte, & enuers mesmes choses, sans estre iamais capable d'aucune sorte de changement. Car pource qui est de mille autres choses que nous appellons belles, comme cheuaux, hommes, habillemẽs, & mille autres que nous disons, ou belles, ou

esgales, & d'autres synonimes: ceux-là se trouuent d'vne nature contraire à ses essences: car tout ceci est changeant & pour son respect, & pour celui d'autres choses, ne se trouuãt iamais vn ny de mesme sorte, & sont choses toutes perceptibles aux sens corporels. Mais ces estres veritables, & tousiours constans ne peuuent estre apprehendez ny connus que par les seules facultez de l'entendement. Ainsi sera-il bon que nous posions deux especes de choses, vne des visibles, l'autre des inuisibles, & que l'inuisible est tousiours de mesme sorte: la visible non: nous sommes sans plus composez de deux parties de l'ame & du corps: Le corps est visible, l'ame ne se peut voir, au moins des hommes: nostre discours n'est icy que de ce qui touche la nature humaine, selon laquelle veritablement l'ame ne peut estre veuë. Le corps est de l'espece des visibles, l'ame des inuisibles. Et nous auons desia dit, que l'ame se voulant aider du corps pour venir à l'intelligence de quelque chose, elle est trompee, & considere tout faussement.

L'Ame courant apres la verité,
Parmi la nuit de tant d'obscurité
Ou nostre chair la tient enuelopee
Trouue nos yeux à son aide impuissans,
Et sans se voir honteusement trompee,

Ne suit iamais la conduite des sens.
L'esprit serré de la mortelle escorce
Dans ses liens n'a point assez de force,
Pour bien tenir ses organes sujets,
Et corrompu dans ceste masse impure,
L'entendement discerne des obiects,
Tout au rebours de sa propre nature.

C'est la foiblesse du corps qui fait ainsi pencher l'ame vers les choses que nous disons sujetes à mutations, & qui ne se trouuent iamais de mesme.

Vne eau bien claire & d'vn roc decoulée
Ne se peut voir à des torrens meslée,
Sans se troubler par des bourbeux destours;
Et nostre esprit tant soit-il pur & sage,
Parmi le sens ne passe son discours,
Sans le corrompre en ce vilain passage.

Mais quand l'esprit se tient de son appui;
Que tous les sens sont esloignez de lui,
Quand son discours à soy-mesme se fie,
Loin des obiets de basse qualité,
Par les sentiers de la Philosophie,
Il va tout droict à l'immortalité.

Son mouuement le porte aux connoissances
Des vrais obiets des plus simples essences,
Qu'on ne void point sujettes à changer,
C'est où l'esprit de luy-mesme se range,
C'est ce qu'il aime & fuit comme estranger,
Ce que nature assuietit au change.

Ceste affection de l'esprit, & ceste dispositiõ à se tenir aux choses qui sont tousiours vnes, s'apelle Sapience & Prudence. Sans doute, il nous faut aduoüer de là que l'esprit doit necessairement estre rangé en l'espece de ces choses incapables de mutations, & le corps au contraire. Au reste il faut remarquer encore,

Que l'esprit est le plus puissant,
Et qu'au dessein de quelque chose,
Le corps par tout obeissant,
Se trouue tousiours agissant
Ainsi que l'ame le dispose.
Cet honneur de commandement
Est vne glorieuse marque,
Et les rigueurs de Rhadamant,
Et les puissances de la Parque,
Ne mettent point au monument
Ce braue & cet heureux Monarque.

Nous pouuons bien iuger d'vne apparence assez claire, que cet aduantage de conduire & de commander est quelque chose de diuin, & que ces necessitez d'obeir & de suiure tiennent du terrestre & du mortel. Ainsi de la suitte de tous nos discours precedens, nous trouuerons que l'ame est tres-semblable à ce qui est diuin, immortel, intelligible. d'vne seule forme, indissoluble, qui est tousjours de mesme sorte, & en mesme estat, &

que le corps au contraire se rapporte du tout à ce qui est humain, mortel non intelligible, changeant de forme, subiect à estre dissoult & qui ne se trouue iamais de mesme sorte, ny en mesme estat. Sçaurois-tu, ô Cebes amener des raisons au contraire, & prouuer comme quoi il peut estre autrement, que ce que nous disons? Nullement, dit Cebes.

SOCRATE.

Puis donc qu'il est ainsi, il s'ensuit que le corps est vne chose qui s'en va estre bien tost dissoulte, & qui apres la separation doit aussi-tost n'estre plus, & que l'ame est quelque chose qui ne se peut aucunement dissoudre, ou quelque chose bien approchante de ce qui est indissoluble. Ie le crois comme cela, dit Cebes.

Et tu crois cependant qu'apres l'heure supréme
Quand l'esprit s'esloignant d'vne charogne blesme,
Nous à laissé sans mouuement,
Le corps demeure encore auant que se dissoudre,
Et que mesme l'effroi du pasle monument
Trauaille assez long-temps à le reduire en poudre.
Mesme quand la fureur d'vn sort trop insolent

Rauit des corps bien sains par vn coup violent,
Leurs puissantes temperatures
Auec vn peu de soin se conseruent assez,
Et les Egyptiens font bien des sepultures,
Qui des siecles entiers gardent les trespassez.
Et combien que la chair cede à la pourriture,
Comme estant de plus de molle & plus fresle nature
Le corps ne se dissipe pas:
Mais les nerfs & les os durent apres le reste,
Si bien que tout cela dure apres le trespas,
Combien que tout cela ne soit rien de celeste.

Cela Cebes, ne te donne-il point de doute, car nous disions que le corps comme mortel: visible, estoit dissoluble, & deuoit selon l'apparence finir tout aussi-tost apres le trespas: & qu'au contraire l'ame immortelle & inuisible, deuoit seulement estre indissoluble, & s'en alloit sortant du corps se sauuer en quelque excellente retraite.

Que nostre ame toute inuisible,
Soudain que le corps expiroit,
Bien-heureuse se retiroit,
Comme par vn vol insensible:
Et viuant apres le trespas,
Elle auoit au Ciel sa demeure,
Où les Dieux ne permettent pas
Que iamais quelque chose meure,

Quoy? penserions nous dōc qu'elle se trompast en cette esperance, & que pour ne rien

voir d'elle apres sa separatiõ d'auec le corps, il s'ensuiue qu'elle ne soit plus? Nullement, mes amis. Mais bien au contraire.

L'Ame dressant son vol vers la loge Eternelle,
Moins il se peut trouuer de pesanteur en elle,
Mieux elle à despoüillé la masse de la chair,
Plus viste elle remonte en sa diuine source,
Et ne peut rien trouuer capable d'empescher
Les mouuemens heureux de sa legere course.

Apres de beaux obiects où l'œil n'a rien à voir,
Dans le profond souci d'acquerir du sçauoir,
Des paßions du sang dans le sang depoüillee,
Elle demeure ferme en des pas bien glissans,
Elle fuit de la chair qu'elle connoit soüillee
Et vit en deffiance auecque tous les sens.

Ainsi viuant tousiours auec soi retiree,
De la contagion de son corps separee,
Elle n'emporte rien de ses mauuaises mœurs,
Les desirs, les amours, la crainte, la folie,
Et tout ce qui prouient des charnelles humeurs,
Demeure dans la chair au monde ensevelie.
Pure & nette qu'elle est aiant trouué son port
Dans le ciel où iamais n'a peu venir la mort,
Elle y trouue sa part de repos & de gloire,
Elle n'a de confort que les Dieux seulement:

Et (ce que tout mortel) est obligé de croire
Cette felicité dure eternellement.
Mais l'autre à qui les sens ont donné des delices,
L'Ame à qui les Vertus ont esté des supplices.
Que le soin du sçauoir n'esmeut que par horreur,
Qui s'est auec le corps estroittement liée,
Et qui de sa [illegible]ieté suiuant le vain erreur,
Fait gloire de se voir à la chair alliée.
Dans les plaisirs trompeurs dont nos sens abrutis,
Ne peuuent sans effort estre ici diuertis,
Elle est comme assoupie, & languit dans des charmes
Sa volupté se rend insensible au remors
Et tout ce qui l'oblige à recourir aux larmes,
Ce n'est que le souci d'abandonner le corps.
Ainsi dans les desirs de la chair enniurée,
Elle n'en est iamais que fort peu deliurée;
Et laissant vn seiour qui lui fut si plaisant,
Elle ne void plus rien quittant cette lumiere,
Et traine en l'autre monde vn fardeau si pesant,
Que son vol ne vient point au bout de sa carriere.
Dans le chemin du ciel où l'esprit veut aller.
Des grossieres humeurs l'arrestent parmi l'air,
Qui souffre à contre-cœur ces impures matieres

Si bien que ces esprits à la merci des vents,
Vagabonds sans retraite autour des cimetie-
res,
Sont le rebut des morts & l'effroi des viuans.

Ce ne sont que les ames des meschans qui sont tousiours tourmentées, & auec des playes visibles, & des gemissemens qui semblent partir de quelque chose de corporel, aussi ont elles retenu beaucoup de la chair qu'elles ont habitée auec tant d'affection & de familiarité.

Leur essence au trespas de cette chair sortie,
De ses lourdes vapeurs emporte vne partie
Qui l'empesche d'aller où les bons ont leurs
rangs,
Ainsi son vol rebrousse en la basse contrée,
Et parmi les tombeaux ces fantosmes errans
Recherchent dans les corps vne seconde entrée.
Que si le cours du temps ramenant les sai-
sons.
Redonne à ses esprits encore des maisons,
Selon leurs sentimens ils trouuent des orga-
nes,
Ils habitent les corps de diuers animaux,
Alors les ignorans ont la formes des asnes
Et reuiennent au iour pour souffrir mille maux
L'vn qui de son viuant auoit l'humeur en-
cline
Au vol, à l'iniustice, au sang, à la rapine,

Il reuient dans le monde en forme d'espreuier
Il guette dans les airs où fondra sa furie,
Il sifle à la vapeur d'vn charongneux grauier
Et de ces corps puants qu'on iette à la voirie.
Ceux qui n'ont fait viuans que boire & que manger,
Dans les corps des pourceaux se viennent tous loger,
Et dans la mesme humeur qu'ils ont iadis suiuie,
Sans cognoistre que c'est de souci ni de pleurs ;
Faisant à leur retour vne pareille vie,
Vn bourbier leur plaist mieux, qu'vn pré semé de fleurs.

Ainsi chacun selon le naturel qu'il a retrouue des corps disposez à le receuoir : & les corps des bestes mourans reçoiuent encore leur vie des hommes qui retiennent les mesmes complexions,

Les vns qui sans venir à des sciences claires,
Ont exercé viuans des vertus populaires.
Et qui moralement ont esté bonnes gens,
Qui par bonne coustume ont abhorré le vice,
Qui pour le bien public ont esté diligens,
Et dont les affligez ont tiré du seruice,
Au retour de la mort ie croi qu'ils sont remis
Dans quelque petit corps d'abeille ou de fourmis,

Qui viuans doucement en la terre où nous sommes,
Remplissent leurs cachots de froment ou de miel,
Ces petits animaux refont de mesmes hommes.
Mais rien de tout cela ne va iamais au Ciel.
Ce riche firmament où brillent tant de flammes,
Est vn chemin ouuert aux bien-heureuse ames
Pour passer au seiour où les Dieux sont logez,
Nous entrons pour iamais en leur saincte alliance,
Apres que nos esprits ont esté bien purgez,
Et qu'ils ont surmonté la chair par la science.

Il faut donc bien philosopher tout le temps de nostre vie, pour atteindre à ceste pureté qui nous porte au Ciel, & l'esprit qui se vouë de bonne sorte à la profession d'vn estude si excellent, ne se mesle iamais aux affections corporelles, & ne prend point de part aux soucis dont le reste des hommes sont ordinairement trauaillez.

Le soin d'enrichir sa famille,
Ne le rend point plus diligent
Il lui chaut fort peu qu'on le pille,
On ne le void iamais changeant
Pour la perte de son argent,
Ny de son fils, ny de sa fille.
Il ne fut iamis suborneur,
Pour briguer la Magistrature,

Aussi l'infamie & l'honneur,
Sont pour lui de mesme nature,
Et la peur & la sepulture,
Ne troublent iamais son bon-heur
C'est le seul sçauoir qui l'asseure,
Et qui l'empesche de trembler,
Au moment de la derniere heure:
Car son esprit sans se troubler,
Se void du corps de s'assembler,
Sçachant bien son autre demeure,
Il est bien aise de mourir
Et les ignorans au contraire,
Qui n'ont iamais sceu discourir,
Alors ne sçauent plus que faire,
Et loin du iour qui les esclaire,
Pensent entierement perir.

La raison pourquoy les Philosophes ont à la mort vne asseurance que les autres n'ont point, & qu'il sçauent bien le lieu de leur retraitte, apres estre sortis de ceste vie, c'est que leur esprit s'estant commis absolument au soin & à la conduite de la Philosophie, il a peu à peu cogneu d'elle qu'il est attaché dans le corps par des liens bien dangereux, & qui le retient aux mouuemens dont il se veut esleuer à la connoissance des choses pures. La Philosophie le de pestre & dégage de ceste contrainte par vn estude continuele, à cela il lui fait entendre que dans la familiarité

qu'il a parmi le sang & la chair ; il est à craindre qu'il ne lui naissent des conuoitises, qui l'aident à se ruiner luy-mesme, seruant au corps pour corrompre l'ame. Ceste consideration que la discipline de la philosophie luy fait venir insensiblement, l'oblige de se retenir tant qu'il peut de ceste cõuersation & estre tousiours en deffiance chez son hoste, comme auec vn estranger, & ne se communiquer iamais aux sens par la recherche de quelque science : car il n'y a ny œil, ny oreille qui soit assez fidele à rapporter quelque obiect à l'entendement. Mais se retirãt chez elle, & se cultiuant toute seule, elle doit venir en fin à la connoissance des choses qui ont vn estre veritable, & qui sont d'elles-mesmes : comme tout au rebours elle ne doit point croire veritable, ce quelle apprend ou considere par l'aide & par la communication du corps: car se sont choses qui ne sont point d'elles-mesmes, mais par autrui, & sensibles & visibles, où ce que l'ame comprend de soy est intelligible & inuisible. Vn vrai Philosophe iugeant que son esprit doit obeir à ce dessein que la Philosophie fait en luy, & qu'il est à propos de se fier en elle, & de la croire, il tasche, comme elle lui ordonne, de s'affranchir de toutes sortes de voluptez, cõuoitises, craintes & douleurs, iugeant bien

que dans les plaisirs, dans la crainte, dans la douleur & la conuoitise, outre ces maux ordinaires, comme perte d'argẽt, ou maladies qui leur sont attachez, il y a sans doute vn plus grand mal: c'est que dedans tout cela l'ame patit & n'y prẽd pas garde: car alors que l'ame vient à se picquer de plaisir ou de douleur apres quelque chose, & qu'elle croit ce faux objet des choses visibles, quelque chose de beau, manifeste, & veritable, sans doute alors elle est bien prise & bien engagée dans le corps, pource que toute sorte de volupté ou de douleur est maistresse dans le corps, & se prenant à l'ame, elle l'assubietit: & la plongeant dans les sentimens charnels, elle l'oblige à participer à mesmes mœurs, & à mesme nourriture, la rẽd incapable de toute pureté, & la faict sortir du corps toute sale de ses tasches & de ses ordures, d'où elle renaist encore, comme si on l'eust semée & entée dans quelque autre corps bien loin du cõmerce de ses essences diuines, pures & vniformes: & c'est pour l'amour d'elles, & pour le bon-heur de les cõuerser, que les vrais amateurs de la science s'appliquent à l'estude de la vertu, & non point pour les cõsiderations qui esmeuuent les esprits du populaire à la rechercher. Le Philosophe connoist assez qu'apres que la Philosophie l'a desia deliuré

des liens du corps, & nettoié de ses ordures, il ne lui faût plus retomber dans ce bourbier ny se remettre au trauail d'vne mesme estude, comme Penelopé apres sa toile. Mais pensant au repos de toutes ses affections, suiuant sa raison & se tenant ferme en elle s'il s'esleue en la contemplation de ce qui est par dessus l'opinion, & qui est infailliblement vrai & diuin, duquel aiant esté nourri, il croit qu'il lui faut passer la vie de mesme, esperant qu'au sortir d'ici, il ne faudra iamais de passer vers quelque chose de pareil, où il se verra exempt de toutes les miseres humaines.

Dans ceste bonne nourriture,
Quoy que menace la nature,
Le Sage deslogeant d'icy,
Ne craint point que le Vent l'emporte
Et ne meurt point dans le souci,
Que son ame demeure morte.

Apres que Socrate eut ainsi acheué son propos toute la compagnie fut assez long-temps sans parler, lui mesme sembloit repasser dâs l'esprit les discours qu'il venoit de faire Cebes & Simias furent les premiers qui rompirent le silence, & s'estans parlez vn peu l'vn à l'autre, Socrate les regarda. Et qu'estce qu'il vous semble, leur dit-il, de ce que nous auons dit ? N'auez-vous point encore

là dessus quelque chose à vous enquerir? Car il y reste encor bien des doutes & des obiections à qui voudroit traitter cela bien plainement. Si vostre deuis est sur quelque chose de particulier entre vous ie ne vous di mot: mais si c'est sur quelque difficulté de nostre discours, qui vous donne de la peine, dittes-le hardiment, & repassez, s'il vous plaist, ce traitté si vous pensez voir qu'en quelque endroit on y puisse dire quelque chose de mieux, & si vous croiez que ie vous puisse seruir à cette conference, faisons ensemble cét examen.

SIMIAS.

Pour ne te point mentir, Cebes & moy, il y a desia long-temps que nous nous entrepoussons l'vn l'autre, pour te faire parler encore: mais nous craignons de faire vne inciuilité & vne imprudence en l'estat de la calamité presente, ou tu es. Socrate riant à eux, Vraiment, dit-il, il me seroit bien mal aisé de faire croire à d'autres, que cét accident ne me donne point d'affliction, puis que vous ne me croiez pas vous-mesmes; car il vous semble que ie dois estre auiourd'huy plus fascheux & plus triste que ie n'estois au reste de ma vie.

Vous ay-je bien donné des signes,
Que i'eusse peur du monument

Croiez

Croiez-vous que mon ſentiment,
Vaille moins que celuy des cygnes?
Lors que la mort les vient querir,
Et qu'ils en ſont deſia la proie
Ils ſont bien aiſe de mourir,
Et ne font que chanter de ioie.

Quelques-vns diſent que c'eſt de douleur que les Cygnes chantent aux approches de la mort: mais ie ne trouue point cela probable, car il n'y a point d'oyſeau qui puiſſe chanter en la moindre incommodité qu'il ait: n'y les roſſignols ny les arondelles qu'on feint eſtre encore en la memoire de leur ioie, la faim ou le froid les rends muets. Ie croi pour moy que c'eſt d'aiſe que les Cygnes chantent, & qu'aians comme vne inſpiration du Dieu Apollon, a qui ils ſont conſacrez, ils bruſlent du deſir d'approcher de leur maiſtre, & en font des chants de ioye,

I'ay comme eux l'eſprit prophetique;
Et penſe que le Dieu des Vers,
Ne m'aura pas moins deſcouuert
Les ſecrets de ſa pronoſtique,
Et qu'vne beſte ne peut pas,
Moins que moi craindre le treſpas.

Ne craignez donc point de m'interroger ſur ce qu'il vous plaira & me faire emploier ce peu de temps que les Iuges me donnent. Tu parle bien, luy dit Simias. Ie ne craindray

point maintenant à te dire, ſurquoi je doute, & ou ie puiſſe trouuer moins à me reſoudre en tout ce diſcours. Or ie ne penſe pas, ny poſſible toy non plus, que la verité s'en puiſſe bien trouuer en cette vie.

Durant le cours mortel que Dieu donne la vie,
Il eſt bien mal-aiſé de contenter l'enuie,
Que nos eſprits ont de ſçauoir,
Au moins ce peu de iours que nous auons au monde
Emploions tout noſtre pouuoir,
A diſſiper l'horreur de ceſte nuict profonde.
Et de ce peu de clarté
Que l'eſtude nous apporte.
Taſchons à ouurir la porte
Qui meine à la verité.

Ce ſeroit donc vne laſcheté ô Socrate, de t'eſpargner au beſoin que nous auons icy de toy. Il faut que tu eſpluches & examines derechef ce traitté, deuſſes-tu te rendre & defaillir au trauail: de nous inſtruire en cette matiere, & que nous puiſſions penetrer auſſi auant que peut l'entendement de l'homme: car dans vn ſi profond Ocean, ſi nous n'y pouuons pas voir toute la facilité que nous y deſirons, nous y deuons prendre pour le moins toutes les aſſeurãces que nous y pourrons trouuer.

On a recours à des vaisseaux,
Ne pouuant vser de carrosses,
Pour fendre les humides bosses
Qui grossissent le dos des eaux,

Asseure nous donc le mieux que tu pourras, & nous instruits en toute cette question, afin que ie ne me repente point vn iour d'auoir perdu cette occasion de m'en esclaircir auecques toy. Il est vrai que Cebes & moy auons des difficultez. Et peut estre, dit Socrate auec suiet, commencez à me dire, en quoy vous estes moins satisfaits. En cét endroit luy dit Simias, où tu as parlé de l'inuisible diuin, & tres-beau, qui se peut, ou semble aussi bien dire de l'harmonie d'vn luth bien accordé & bien touché : car on dira que l'harmonie de ces accords parfaits sont quelque chose de diuin, de pur, & d'immortel, & que les cordes & le bois du luth sont choses corporelles, cõposées, & terrestres, & de la nature de ce qui est mortel, si bien qu'apres auoir rompu les cordes, & cassé le luth, on prouuera par tes raisons, que ce qui est de celeste, c'est à dire, ceste harmonie demeure encore, & ne se dissipe point : car il n'y a nulle imagination que le luth demeure apres les cordes rõpuës, & que les cordes qui sõt de ce qui est mortel demeurẽt aussi mais que l'harmonie qui est de l'immortel, & du diuin estoit

perduë, & auoit cessé desia plutost auant que le luth & les cordes ; & que cependant l'harmonie demeurast quelque part, & que le bois du luth & les cordes se pourrissoient plustost que ceste harmonie peust souffrir quelque chose; Car ie pense bien, ô Socrate! que tu as prins garde que c'est nostre opinion, que ce qui est de l'ame, qu'elle est quelque chose de tel que ceste harmonie, sentant qu'il y a dans nostre corps vne certaine disposition & complexiō du chaud, du froid, du sec, & de l'humide, & telles autres choses? & que le temperament, & consonance de ces choses là, c'est l'ame qui agit ainsi dans le corps, & faict ses fonctions lors que ces temperatures vont bien. Que s'il est donc ainsi que nostre ame soit vne harmonie, toutes les fois que les maladies ou les passions viennent à rompre l'ordre de ses temperamens, & ruiner ses organes, pour diuine qu'elle soit, il faudra qu'elle perisse aussi bien que ces autres harmonies & consonances de luth ou de bois, & autres que peuuent faire des artisans, & que le corps & la grossiere partie de ces choses là demeurent iusqu'à tant qu'elles sont tousiours de plus de durée que l'ame, & les plus subtiles parties. Considere donc, ie te prie, qu'est-ce qu'on respondra à qui vou-

dra croire que l'ame est vn temperament de la composition du corps & qu'en la mort c'est elle qui desloge la premiere, & qui perit plustost.

La Socrate se print à rire,
Et iettant des traits allumez,
De ses regards accoustumez,
Sur ce qu'on luy venoit de dire.
Ces difficultez nous dit il,
Sont d'vn raisonnement subtil,
Qu'il faudra que ie vous explique:
Pourquoi donc quand vous m'escoutiez,
Sur ces discours où vous doutiez,
Auez-vous esté sans replique?
Quelqu'vn plus eloquent que moy
Deuoit renforcer mes paroles,
Et mieux faire voir comme quoy
L'on dispute dans nos escoles,
Ce discours à bien merité
Qu'on apporte vn peu de clarté
Dans vne si crasse ignorance,
Puis que vraiement son apparence
Est proche de la verité.
Sçachons-le, quoy qu'il nous en coute,
Mais auant que de refuter
L'erreur de la premiere doute,
Encore faut-il que i'escoute.
Sur quoy Cebes veut disputer,
Afin que mieux sur chaque chose,

Partageant nostre peu de temps,
Sans permettre que ie repose,
Ie vous rende tous plus contens,
Aux matieres que ie propose.
Ainsi traittant tout posément,
Nous cognoistrons bien aisement,
Si c'est l'opinion premiere;
Où la raison nous va ranger,
Au moins suiuons quelque lumiere,
Pour recognoistre le danger.

Puis se tournant vers Cebes, il le pressoit de luy proposer aussi ses doutes comme Simias auoit faict, & lui dit;

A quoi crains-tu de consentir?
Qu'est-ce en fin si difficile,
A quoy ton esprit indocile,
Est resolu de repartir?

Il me semble respondit Cebes, qu'il en est de l'ame, comme de son harmonie. Or pour ce qui est de son estre, auant que de venir dan le corps, ie ne nie point qu'il ne puisse estre vray, & m'en rapporte fort à la preuue des discours que tu nous as faits: mais qu'elle soit apres nostre mort, c'est ce que ie ne croi pas de bon cœur. Et si ie ne suis pas pourtant de l'opinon de Simias, qui ne croit pas que l'ame vaille mieux que le corps, ny qu'elle soit de plus lõgue durée: car mõ yie pense que l'ame

eſt plus excellẽte,ſans cõparaiſõ que tout cela,& partant voici comme quoy ie voudrois expoſer la raiſon precedente de Simias; puis qu'apres vn hõme mort,on void ce qui eſtoit de moindre en lui demeurer encor, pourquoy n'aduoüra-t'on point que ce qui eſtoit en luy de plus ferme & de plus durable, demeure auſſi bien & ſubſiſte au meſme momẽt que le reſte? Mais voions de quel poids ſera la reſponſe que ie faits à cela. Il me faut pour m'expliquer vne comparaiſon auſſi bien qu'à Simias. Il me ſemble que ce diſcours eſt preſque de meſme,que ſi quelqu'vn diſoit apres la mort d'vn vieux Tiſſeran, que cét homme eſt encore, pource que l'habit qu'il auoit demeure encore, & pour toute preuue il diroit, que puis qu'vn homme doit durer plus qu'vn habillement de toile, il faut que cét habillement demeurant apres la mort du Tiſſeran, le Tiſſeran ſoit auſſi puis qu'il eſt plus de durée que ſon habillement. Pour moy, Simias, ie croi que cela eſt foible, & que peu de gens ſe voudroient paier de telles raiſons: car le Tiſſeran qui aura vſé pluſieurs habillemens, & en aura tiſſu pluſieurs il eſt mort apres beaucoup d'habillemens, & ſeulement pluſtoſt qu'vn, & ſi ne s'enſuit nullement pour cela, qu'vn homme ſoit quelque choſe de plus vil

& de plus debile qu'vn habillemẽt. On peut ce me semble faire la mesme comparaison de l'ame au corps moins fort & moins durable: mais que chaque ame consume plusieurs corps, mesme en celles qui viuent long-tẽps car si le corps s'en va & deperit tous les iours mesme durant la vie, & que l'ame repare tousiours ce qui se consume: & remet ce qui ce perit ; Alors que l'ame perit, c'estoit son dernier habillement ; deuant lequel elle meurt, ayant suruescu à plusieurs autres, & qu'apres la fin de l'ame le corps qui n'a plus dequoy se refaire, est contraint de monstrer l'imbecillité de sa nature, & pourrit & esuanoüit bien tost. De tout ce discours on ne trouue point que l'ame demeure apres que nous ne sommes plus: car quand bien on t'accorderoit que non seulement l'ame estoit auant le corps, qu'apres la mort de quelques-vns, leurs ames reuiendroient encore dans les corps, & qu'il se trouuast des esprits qui vinssent ainsi à quitter & reprẽdre des corps, comme la nature de l'ame est excellente & puissante, si peut-on dire pourtant que l'ame en fin lasse de tant de generations, & d'esteindre & de r'allumer tant de vies, pourroit rencontrer vne mort derniere, dont elle ne reuinst iamais. Outre qu'il n'y a personne qui se puisse apperçeuoir qu'elle sepa-

ratiõ de l'ame auec le corps est celle où l'ame doit perir: que s'il en est ainsi, c'est vne folie d'auoir des confiances en la mort, ne pouuant faire voir que l'ame est immortelle & indissoluble, & selon l'apparence, on tire de là vne necessité que chacũ doit craindre pour son ame, quand elle est proche de son partement, ne sçachant si elle prend son congé pour tousiours, & si c'est là ceste separation qui la doit acheuer.

Ce fut là ce discours où nostre ame attachee,
De sentimens douteux diuersement touchee,
Dans vn estonnement nous laissa tous rauis,
Nous vismes des raisons par d'autres renuersees
Et desia bien penchans vers ce dernier aduis,
Nous ne sçauions à quoy resoudre nos pensees,
Socrate nous aiant persuadé si bien,
Que nul sur son discours ne doutoit plus de rien,
Nos esprits balancez souffroient vne contrainte
Et de ceste dispute à demi rebutez,
Nous creusmes que la chose estoit douteuse ou feinte,
Ou que nos iugemens estoient trop hebetez.

Ce n'est point sans suiet, Phædo que vous demeurastes en ce doute, & en cét estõnemẽt car seulement à t'oüir parler, il m'a prins vne mesme deffience des persuasiõs de Socrate, & m'esbahi pourquoi ie commence à me

desdire de son opinion veritable. C'a esté tousiours mon aduis qu'il y a vn grand rapport de l'ame à cette harmonie, & comme ie l'ay tousiours creu auparauant, ton discours m'a remis encore plus auant en cette creance, si que i'ai besoing tout à fait d'autres preuues que les premieres, pour cognoistre que l'ame soit immortelle. Partant ie te coniure de me dire si Socrate se trouua aussi esmeu que les autres pour ces obiections, s'il eut des raisons pour bien appuier sa doctrine, de quelle façon il se prit à la disputer, & comme quoi il s'en acquita.

Vraiement depuis le temps que ie connois sa vie
I'admire de l'oüir parler si sainement
Toutesfois la vertu de mon ame rauie,
Ne me saisit iamais de tant d'estonnement.
Du trouble de son dueil mon esprit se rapaise,
Et le ressentiment que i'ay de son trepas,
Ne sçauroit m'empescher que ie ne sois bien aise
D'auoir veu l'accident de ce mortel repas.
Les raisons qu'il tiroit de son esprit fertile,
Contre les mouuemens de nos esprits douteux,
Rendirent tout l'effort de l'horreur inutile,
Et nos difficultez nous rendirent honteux,
Sans qu'aucun desplaisir luy parust au visage,
Il vid bien comme quoy le faux nous esmouuoit
Et d'vn cas complaisant comme estoit son langage,

Il oüit proposer les doutes qu'on auoit.
Puis à chaque blessure apportant vn dictame.
Il donna ses raisons auecques tant de poids,
Qu'il fut assez puissant pour affranchir nostre ame.
A qui desia l'erreur auoit donné ses loix.
Comme dans vn combat les troupes estonnées,
Quand l'ennemi vainqueur a dissipé les leurs,
Ont besoin d'vn bon chef pour estre ramenées
Et refaire le gros de leurs soldats errans.
Socrate doucement auecques sa conduite,
De ces mauuais obiects rompant la trahison,
Ramena ses esprits qui s'estoient mis en fuite,
Et leur fit trouuer le train de sa raison,
Combien que son propos d'vn sens incomparable,
Parust vne merueille au iugement de tous,
Il sembloit toutesfois encor plus admirable,
En ceste gaye humeur dont il parloit à nous,
I'estois lors d'aduenture au pied du lit funeste,
Où ses yeux attendoient le somme du trespas,
Socrate estoit assis plus haut que tout le reste,
Et moy sous sa main droicte en vn siege assez bas.
Passant dessus mes yeux son regard venerable,
Et ioüant de sa main auecques mes cheueux,
Il sembloit à le voir que le Ciel fauorable
En son affliction eust accompli ses vœux.
Comme chacun de nous à l'escouter s'apreste.

Encore sur mon poil il repassa la main,
Et possible, dit-il en me pressant la teste,
Phœdon, ces beaux cheueux seront coupez demain.

Ie respondis qu'ouy, ne sçachant pas entendre
Pour quel dueil il vouloit que ie les fisse choir,
Ha! dit-il, cher Phœdon, ce seroit trop attendre
Si nous auons icy plus pres le desespoir.

Tous deux si tu me crois tant que Phœbus demeure
Sur l'Orizon dernier dont ie dois voir le cours,
Razons nous s'il aduient que la raison nous meure,
Et monstrons par ce dueil la mort de nos discours.

Comme au pais d'Argos au milieu des batailles,
Les soldats font serment d'estre tousiours rasez
Iusqu'a tant que leur glaiue ait fait les funerailles
eux ou des combattans qui leur sont opposez.

Moy si i'estois Phœdon auant que de me rendre
Au deffi de Simie & de Cebes aussi,
Ie les mettrois au point de ne s'oser defendre.
Ou mon dernier souspir s'acheueroit icy.

Ha! dis-ie, mon dessein seroit bien ridicule
De me prendre moy seul à ces deux forts esprits,
Ie serois temeraire, & le puissant Hercule
D'vn si sot desespoir ne fut iamais repris.

Si tu te vois dit-il trop foible d'auenture,

Phœdon, prens vn second, Hercule en fit autant,
Demande moy secours tant que ce iour me dure,
Ie serai l'Iolas auec toy combattant.
Oüi dis-ie, vous Hercule, *& moy trop foible encore,*
Pour faire l'Iolas en ce combat icy,
Et de peur que mon bras vos coups ne deshonore,
Vous en prendrez tout la gloire & le souci.
Apres ces complimens ventrans dans la matiere,
Il retrancha le fil d'vn discours si fecond,
Que parmi tout le cours de la dispute entiere,
Il fit voir qu'il n'auoit que faire d'vn second.
Afin que nostre esprit plus clairement regarde,
Dans le vrai qui souuent se couure de l'erreur,
Deuant tous, nous dit-il, chers amis prenez garde,
Que iamais la raison ne vous soit en horreur.
Chacun deuient subiet à ceste maladie
Lors que par la raison il s'est trouué seduit,
Et que des faux obiects dans vne ame estourdie,
Au lieu de la lumiere ont fait venir la nuict.
La meilleure raison nous vient en deffiance,
L'ame vne fois trompée a tousiours de la peur,
Et n'ose apprehender l'obiect de la science,
Quand celuy qui le donne est supçonne trompeur.

Ainsi dans l'amitié que nous auons voüée
A quelqu'vn dont l'humeur se forme à nos desirs,
Nostre ame auec la sienne estroitement noüée:
Se laisse innocemment surprendre à ses plaisirs,
Mais l'infidelité qui demeuroit cachée,
En fin se descouurant fasche vn homme de bien.
Et l'ame auec effort d'vn tel ioug destachée.
Se deffie tousiours d'vn si traistre lien.

Mesme apres que plusieurs ont abusé nostre ame
Que nous auons glissé souuent au mesme pas,
Et que ceux dont nos cœurs estimoient plus la flamme,
Ont eu le plus funeste & le plus feint appas.

Nostre esprit rebuté ne croit point des courages,
Capables de donner ny de garder la foy.
Les plus sacrez sermens luy laissent des ombrages,
Et le font incredule à tout autre qu'à soy.

C'est pourquoy vn deffaut de la foiblesse humaine,
Qu'vne infidelité nous doiue ainsi picquer,
Et l'homme de qui l'ame est vigoureuse & saine,
Iamais de tels rebuts, ne se laisse choquer,
Il faut vn peu d'adresse à bien cueillir des roses,
Il faut bien du mystere à gouuerner les gens,
Il faut de l'artifice à discerner les choses,
Que n'ont iamais cogneu tous ces esprits changeans

Or si les entendemens foibles qui se trouuẽt ainsi suiets à se rebuter, auoient vn peu de finesse à se seruir des hommes, ils cognoistroient la chose comme elle est, c'est à dire, qu'il se trouue peu d'hommes extremement bons ou extrémement mauuais, mais il y en à vne infinité de mediocres. Pourquoy, luy dis-ie, me dites-vous cela? Tout ainsi, dit-il, qu'il en arriue aux choses petites ou grandes, vois-tu pas qu'il n'y a rien de si rare que de trouuer vn homme ou vn chien, ou autre chose bien grande ou bien petite?

Les obiets d'estrange mesure,
Sont rares parmi les humains,
Il se trouue dans la nature,
Peu de Geans & peu de Nains,
Bien peu de beauté comme Helene,
Peu de freres comme Castor,
Peu d'yurongnes comme Silene,
Peu de sages comme Nestor.
Peu de chiens comme estoit Cerbere,
Peu de fleuues comme Acheron,
Peu de femmes comme Megere,
Peu de Nochers comme Charon,
Aucun teinct beau comme Hyacinthe,
Rien de si clair que le Soleil,
Rien de plus amer que l'Absinthe,
Rien de plus doux que le sommeil.
Peu de bruits comme le tonnerre.

Peu de monts comme Pelin,
Et des animaux de la terre,
Peu si fiers comme le Lion;
Peu de felicitez supremes,
Peu d'incomparables malheurs,
Peu de ressentimens extremes,
De voluptez ou de douleurs.

En fin tu trouueras que les choses extremes sont fort rares, & que les mediocres sont frequentes. Que si on venoit à proposer vn prix à la meschanceté & au crime, il s'en trouueroit peu qui vinssent à l'extremité, & qui se trouuassent entierement meschans,

Si le Ciel ostoit les tortures,
Dont il punit les forfaictures
Et qu'il y proposast vn prix,
Comme à des choses legitimes.
Il se trouueroit peu d'esprits
Qui sceussent bien faire des crimes;

Est-ce pas ton aduis, ô Phœdon! Ie luy respondis que ie le croiois ainsi. Tu fais bien, me dit-il, ce n'est pas pourtant tout vn des raisons & des hommes, pource qu'elles ne sont pas ainsi differentes & rares aux extremites entre elles, comme nous disons des hommes extremement meschans ou bons, mais ie me suis emporté en te suiuāt iusques à ce discours: toutefois voicy ou est nostre similitude, en ce que nous auons dit au commence

mencement, qu'il y a vn certain artifice à se seruir des hommes, & à les cognoistre de peur de s'y tromper. Tout de mesme, il y a du mystere à se bien seruir de quelques raisons & à les cognoistre. Sans doute si quelqu'vn vient à prendre vne creance, & apperceuoir vne raison sans s'y estre serui de l'art des raisons, il est suiet à se tromper, se confondre, & se rebuter, & qu'apres que ceste creãce se trouue fausse, & qu'il la descouure telle luy-mesme, comme il peut estre qu'elle sera fausse, & peut-estre aussi qu'elle ne le sera point & ce mesconte luy estant arriué plusieurs fois, il ne peut estre qu'il ne se rebute, & ne vienne en deffiance de toutes les raisons. Cét inconuenient est ordinaire à ceux qui aiment à traicter des raisons contradictoires: car tu sçais qu'ils s'imaginent estre les seuls parfaictement sçauants, & que ce sont eux seulement qui ont descouuert qu'il n'y a rien de sain ny de ferme dans les choses ny dans les raisons, mais que tout est sans dessus dessus, pesle mesle, comme en l'Euripe, & qu'il n'y a rien ou il y ait d'arrest pour vn moment, & toute discipline de verité leur semble suspecte & dangereuse.

Comme Euripe en ses eaux mouuantes,
Qu'aucun vaisseau n'ose toucher,
Et qui donnent tant d'espouuantes,

Qu'on fremit à les approcher.

Et n'est-ce pas ô cher Phędon, vne honteuse & miserable maladie, que se trouuant des raisons bonnes & fermes, & bien capables d'appuier nostre creance, vn homme vienne à s'en deffier par la deprauation, & le degoust de son esprit, & que ces discours ainsi contradictoires l'ont empieté, & luy ont persuadé que tout est tantost vrai, & tantost faux; & qu'estant deuenu ennemi de toutes les raisons, il fasse comme le malade qui impute l'amertume de son goust aux viandes, & cestuicy sa foiblesse & son deffaut aux raisons pour les haïr apres toute sa vie, & se priuer de la verité, & de la cognoissance des choses.

Son sens gasté se persuade
Qu'il ne faut plus rien affermer,
Comme l'appetit d'vn malade
Qui ne trouue que d'amer.

Cher Phœdon, croions ie te prie,
Que souuent l'ame des humains
A bien besoin d'estre guerie,
Et taschons à nous rendre sains.
Milles choses sont veritables,
Et peuuent par le fondement,
De leurs preuues indubitables,
S'appuier sur l'entendement.

Les deffauts sont dans nos pensées,
Il se trouue peu de mortels,

Dont les ames ſoient bien ſenſées,
Mais taſchons à deuenir tels.
Moy pour auoir cét aduantage,
De mourir ſur vn vrai diſcours,
Et vous pour engarder l'vſage
En tout le reſte de vos iours.
Auiourd'hui que ma mort eſt proche,
Et que ie cours à mon repos,
Ie veux éuiter le reproche,
De diſputer mal à propos.
Que ie hai l'humeur enragée
Des ces eſprits contentieux,
Qui geſnent vne ame engagée
Dans les diſcours ambitieux.
Toutes choſes paroiſſent ſombres,
A qui les veut ouïr parler,
Leurs ſubtilitez ſont des ombres,
Et leurs voix du vent & de lair.
Tout le ſouci de leur eſtude
N'eſt qu'vne ſotte vanité,
De donner vne incertitude,
Sous couleur de verité.
Laiſſant là le vrai d'vne choſe,
Ils n'ont que des diſcours menteurs,
Pour rendre ce qui ſe propoſe,
Apparent à leurs auditeurs.
Moy d'vne humeur toute contraire,
Laiſſant libres vos iugemens,
Ie ne taſche qu'à ſatisfaire,

Par raison à mes sentimens.
Ennemi d'vn discours qui tente,
Et qui suborne les esprits,
C'est assez que ie me contente,
Car ie n'ay plus rien entrepris.
Cognoissant la chose à mon aise,
Ie suis quitte de mon deuoir,
S'il aduient que mon sens vous plaise
C'est à vous de le receuoir,

Et voici, mon ami, le profit qui me reuient en disputant de la sorte. C'est que mon opinion & ce que i'entreprens de prouuer se trouuant veritable, il sera bon de s'y arrester si ie me trompe en ma creance,& qu'il soit faux qu'apres la mort il demeure encore quelque chose de nous, au moins ce peu de temps que i'ay auant que de mourir, passera auec moins d'ennui, & pour vous, & pour moy. Et apres toute l'ignorance de ces choses-là ne me peut pas durer beauçoup: car ie n'ai plus gueres à m'en esclaircir: & voila de quel dessein ie reuiens, ô Simias, & vous Cebes, tout prest à disputer: mais pour vous, si vous me croiez, ne vous en rapportez point à Socrate, mais à la verité. Quand vous iugerez que ie dis vrai, accordez-le, sinon, niez le,& me repliquez hardiment,& prenez garde pour moy que me trompant moi-mesme, ie ne vous trompe aussi, & separé d'auec vous

cõme la guespe, apres vous auoir laissé mon aiguillon. Reuenons donc à vos obiections, & s'il ne me ressouuient pas bien, aidez-moy à les repeter. La doute de Simias, si ie ne me trompe c'est que l'ame, quoi que plus belle, & plus diuine que le corps, ne laisse pas pourtant de perir plustost que le rapport qu'elle a auec ces harmonies dont nous auons parlé. Cebes, ce me semble, accordoit bien que l'ame estoit de plus de duree que le corps : mais il adioustoit que personne ne peut sçauoir si l'ame apres auoir consommé plusieurs corps laissant en fin le dernier n'ait fini aussi elle mesme, & que telle sorte de mort seulement soit la fin de l'ame mais que le corps est subiect à se dissoudre & de perir continuellement. Simias & Cebes accorderent tous deux, que c'estoient là leurs doutes: mais dit Socrate, niez vous ce qui a esté dict au traitté precedent : ou si vous en accordez vne partie, & en niez l'autre? Il y a (luy dirẽt-ils) des choses que nous trouuons bonnes, & d'autres que nous n'approuuons point. Mais, dit Socrate, touchant la reminiscence, qu'est-ce qu'il vous semble? Croiez-vous qu'elle est? & si elle est, estes vous d'accord auec moy, qu'il en faille tirer vne consequence necessaire, que l'ame a esté en quelque lieu auparauant que de venir dans le corps? Pour

cela, dit Cebes, i'ay pris vn grand plaisir au discours que tu en as fait, & me tiens ferme en ceste creance: Et moy (dit Simias) i'en suis tout de mesme, & serois fort estonné, s'il estoit possible qu'on me persuadast le contraire, Si tu es pourtant obligé, hoste Thebain, à prendre vne autre opinion, si tu crois que l'harmonie soit quelque chose de composé, & que l'ame soit vne harmonie de temperature, & de la constitution du corps: car tu ne sçaurois aduoüer que ceste consonance composée de quelque chose, ait esté plustost que la chose dont il falloit qu'elle se composast. Tu ne sçaurois iamais auoüer cela. Iamais, dit Simias. Et vois-tu pas bien cependant que tu es contraint de le confesser, quand tu dis que l'ame a esté plustost que le corps & qu'elle est vne consonance composée du corps? ton dire reuient à cecy; qu'elle se fait des choses qui ne sõt point. Encore mesme l'harmonie du luth peut estre de la sorte, c'est à dire, auant les choses dont elle est composée: car le bois & les cordes, encores qu'elles soient rudes & mal accordantes precedent ceste douce & parfaite consonance qui vient apres tout cela, & se perd plustost que le reste, Vois donc cõme quoy ce que tu dis ici reuient fort mal à ce que tu disois auparauant, & que sur ce propos de ces harmonies & de ces con-

cordantes tes diſcours ſe trouuent tres-mal d'accord. Tres-mal (dit Simias) ſi eſt-ce qu'en cette matiere de conſonances, il faut ſur tout que les paroles ſoient bien concertées, & qu'elles ne diſcordent point en propos : le deſordre au langage ne doit pas eſtre ſi remarquable.

Dans vne paſſion de douleur ou de rage,
Quand l'eſpoir d'vn Amant eſt troublé d'vn refus,
Ou qu'vn paſle Nocher gemit parmi l'orage,
L'Ame ne peut fournir que des propos confus,
N'importe qu'vn bouuier en eſcorchant la terre,
Parle auec eloquence à ſes taureaux rebours,
N'y qu'vn braue ſoldat en parlant de la guerre,
Cherche de l'artifice à ranger ſes diſcours,
Au lieu de bon diſcours & de voix eloquantes,
On ne peut eſcouter qu'vn diſſolu caquet,
Sur le Mont Cytheron ou s'en vont les Bacchantes,
Quand leur Dieu les appelle à ſon vineux banquet,
Mais celuy dont l'eſprit n'eſt iamais en deſordre.
Et que les paßions laiſſent en ſon repos,
Afin que les Cenſeurs n'aient dequoy le mordre,

Il doit auoir le ſoin d'accorder ſes propos.

C'eſt à dire, ô Simias, qu'vn Philoſophe doit faire en ſorte que ces diſcours ſe trouuent de bon accord, les tiens à preſent ſe trouuans tres-diſcordans, il faut que de deux tu choiſiſſes lequel tu aimes le mieux, ou receuoir la diſcipline de la reminiſcence, ou croire que l'ame eſt vn harmonie. Ie choiſis le premier, dit-il, car ie ne ſçache point qu'on m'ait iamais prouué ſuffiſamment que l'ame ſoit comme vn harmonie. Ie ne l'ai iamais veu faire apparoiſtre que par des choſes vrai-ſemblables, & les opinions qui s'impriment par des apparences trompent ordinairement & en la Geometrie, & en autres choſes : mais la preuue de la reminiſcence eſt appuiée (ce me ſemble) ſur des fondemens aſſeurez : Car nous auons dit que l'ame deuant que d'entrer dans le corps eſt autre-part, en telle ſorte que ſon eſſence a le ſurnom d'vn vrai eſtre, & pource poinct-là, ie m'en troue bien perſuadé. C'eſt pourquoi ie ne ſçaurois croire ny à perſonne ny à moi-meſme, que l'ame ſoit ceſte harmonie. Quoi encore Simias luy dit Socrate, te ſemble-il qu'vne conſonance ou autre compoſition de quelque ſorte qu'elle ſoit, puiſſe eſtre autrement & auoir d'autres diſpoſitions que celles des choſes dont elle eſt faite, ny patir, ny agir

que ces choses ne patissent & agissent? Ie croi que non, dit Simias.

SOCRATE.

L'harmonie à mon aduis sans la matiere, dont elle composée, n'est rien du tout.

Tout cela n'est qu'vn peu de bois,
Qui de soy ne sçachant rien dire
Emprunte la vie & la voix,
Et des cordes & de nos doigts,
Et de la façon de la lyre.
Mais lors que le bois est cassé,
Tous les joüeurs les plus habiles,
R'appellans le son tres-espissé,
Sur vn instrument enfoncé,
Touchent des cordes inutiles,

Il n'y a point donc d'apparence, dit Socrate, que telle consonance precede, & fasse suiure les choses dont elle est composée, mais bien plustost qu'elle suit, en telle sorte qu'elle ne peut auoir, ny son, ny mouuement contraire à ses parties. Sans doute dit Simias.

SOCRATE

Et la consonance n'est point consonance en sa nature, sinon entant qu'elle est temperée. Simias trouua cecy d'abord vn peu obscur, & luy dit, qu'il ne l'entendoit point. C'est (luy dit Socrate) que la consonance à mesure qu'elle est ou plus ou moins contemperée, qu'elle reçoit ou plus, ou moins elle

est, ou plus, ou moins consonance : comme en vn concert, à mesure qu'il est bon ou mauuais, on dit qu'il y a, ou plus ou moins d'harmonie, ce qui ne se peut dire de l'ame entant qu'ame, que pour le respect de quelque chose ou grande ou petite, elle soit, ou moins, ou plus ame. Prens garde encore à ceci, disons-nous pas de l'ame, que l'vne a du sens & de la vertu, & celle-là nous l'appellons bonne, & que l'autre à de la folie & du vice, & nous l'appellons mauuaise ? & celuy qui croit les ames estre des harmonies, dira-t'il en cét endroit que ceste ame a de la vertu, ou que cette autre a du vice; ou si au lieu du vice & vertu, il dira que cette ame a de la consonance, ou de la dissonnance, & que la bonne est consonance, & estant vne consonance elle-mesme, elle ait des consonances, qu'elle possede, la mauuaise soit dissonance elle-mesme, & n'en ait point d'autre en soy? Ie n'ay point dequoy repartir là, dit Simias.

SOCRATE.

Tu vois bien que ceux qui croient que l'ame soit vne harmonie, ne sçauent respõdre contre cela. Or nous auons desia, concedé qu'vne ame n'est ny plus ny moins ame, ny à moins de degrez de consonance, l'vne que l'autre, & que l'ame qui n'est ny plus ny moins con-

ſonances, n'eſt ny plus ny moins temperée l'vne que l'autre. Et ie te prie, l'ame qui n'eſt ny plus ny moins temperée, peut elle eſtre participante de la conſonance à moins ou plus de degrez, ou pluſtoſt eſgalement? Ie croi qu'elle y participe eſgalement, reſpond Simias.

SOCRATE.

Par conſequent l'ame, puis qu'elle n'eſt ny plus ny moins ame l'vne que l'autre, elle n'eſt auſſi ny plus ny moins temperée l'vne que l'autre. Eſtant donc de la ſorte, elle n'eſt pas plus participante à la conſonance qu'à la diſſonance, ſi bien qu'eſtant telle, vne ame ne ſçauroit auoir plus de vices ny plus de vertus l'vne que l'autre, ſi le vice eſt vne diſſonãce, & la vertu vne conſonance. Il me le ſemble, dit Simias. Mais bien au contraire, dit Socrate, car la raiſon veut que ſi l'ame eſt vne conſonance, elle ſoit incapable de vice, pour ce que la vraie conſonance, entant qu'elle eſt conſonance, ne participe iamais à la diſſonance, & par là on prouue qu'vne ame ſi elle eſt bien ame, n'eſt point capable d'auoir de vice, & par ces raiſons, on trouue que les ames de toutes ſortes d'animaux. eſtans auſſi bien ames l'vne que l'autre ſont toutes bonnes Cela ſemble: Il t'a bien dit, & s'enſuiuroit ſi ceſte propoſition eſtoit vraie que

l'ame soit vne consonance. Encore plus Simias : de toutes les choses qui sont en l'homme, ne pense-tu point que celle qui tient l'Empire c'est l'ame ? mesme alors qu'elle est prudente, & pour obtenir ceste maistrise, faut-il qu'elle obeïsse au corps, ou qu'elle luy resiste, comme en vne extreme soif ou faim, où l'appetit du corps est pressé de boire & de manger souuent l'ame le retient & l'empesche d'obeïr à son desir ? Il est vrai, dit Simias.

Souuent que le corps aueuglé.
De son appetit desreglé,
Cherche de contenter sa rage,
L'esprit resiste à ses desirs,
Et pour euiter son dommage,
Le destourne de ses plaisirs.
Aupres d'vne eau claire & coulante,
Alors qu'vne soif violente,
Nous a mis les poulmons en feu,
La crainte d'vne maladie,
Nous fait bien arrester vn peu,
Quoi que nostre appetit nous die,
En chasque paßion extreme,
L'ame se combat elle mesme,
Et quelque forte liaison
Que nostre corps ait auec elle,
Nos sentimens & la raison
Se font guerre perpetuelle.

Et ce combat ne seroit point, si l'Ame estoit vne harmonie composée des temperatures du corps, car en ce cas elle seroit obligée de suiure ce temperament, comme nous auons dit, & n'agir, ny ne patir qu'auec les choses dont elle seroit composée, sans iamais en produire qui leur fust contraire: où tout au rebours, nous voions que l'Ame ordinairemẽt contraire au corps, tantost le pressant à des exercices qui luy donnent de la peine contre son gré: tantost en le forçant par des medecines, tantost par des censures contre ses vices & des admonitions contre les douleurs, craintes ou autres passions.

Lors que la crainte du danger
Nous a fait paslir le visage,
L'ame afin de nous soulager
Raisonne auecque le courage,
Et semble adresser vn langage,
A quelque chose d'estranger.

Voici vn endroit d'Homere, où Vlysse touche de quelque desplaisir, exhorte son courage par sa raison, & semble faire parler vne partie de son ame auec l'autre, lors que se battant la poictrine, il se prend à dire.

Quoi? ma constance est-elle morte
Où dort auiourd'hui ma valeur?
Arme toy mon courage & porte
Le faix de ce nouueau mal-heur,

Ie t'ai veu vaincre la douleur
D'vne calamité plus forte.

Pense-tu Simias, qu'Homere ait ainsi parlé croiant que l'ame fust vne harmonie, & quelque chose de subjet aux passions du corps, ou s'il a creu qu'elle fust quelque chose de plus diuin & plus excellent? Il entendoit sans doute, dit Simias, que l'ame estoit quelque chose de plus diuin que l'harmonie. Il n'est point donc raisonnable que nous tenions l'ame pour vne harmonie, car nous serions de contraire opinion à ce Poëte diuin Homere, & à nous-mesme. Il est vrai, dit Simias, me voila content.

En fin auec assez de peine,
La nuit fait place à la clarté
Et la consonance Thebaine,
Nous laisse sans difficulté.

Te voila donc appaisé, hoste Thebain, mais comme quoy appaiserons-nous Cebes?

De quels si rares sentimens
Faut-il auoir l'ame animée,
Pour refuter les argumens
De la subtilité Cadmée?

A t'ouïr respondre aux obiections de Simias, i'ay bien cogneu que tu trouueras le chemin de me contenter, car ie ne pensois pas qu'il fust possible de tenir contre ses obiections, & me suis tout esbahi de la raison que tu as

imaginé contre l'harmonie dont il n'a peu souſtenir le preſent aſſaut, ſibien que ie m'attends fort à voir le diſcours Cadiné en renuerſe auſſi bien que l'autre. Eſpargnez moy, dit Socrate, ne me loüez pas ſi toſt, peut-eſtre qu'on nous enuoira l'explication du reſte, & que ie ne m'acquitterai pas ſi bien du diſcours ſuiuant, Dieu y pouruoira, mais nous qui (comme dit Homere) ſommes aux priſes, voions ſi ce que tu as dit eſt quelque choſe. La ſomme de ce que tu propoſe eſt qu'on te faſſe voir, comme quoy l'ame eſt indiſſoluble & immortelle.

Afin que paſſant chez les morts,
Et quittant la priſon du corps,
Où ſon ame eſtoit aſſeruie,
Le ſage ne ſe trompe pas,
En eſperant qu'vne autre vie
Luy vient naiſtre d'autre treſpas.
Tant de voluptez meſpriſées,
Tant de nuits ſagement vſées,
L'enfer ſi long-temps combattu,
Et tant de ſainctes reſueries,
Pour l'eſtude de ſa vertu,
Ne ſeroient que des mocqueries.
Ces ſupremes felicitez,
Qui ſuiuent les aduerſitez,
Dont la vie terreſtre abonde,
Seroit vn eſpoir deceuant,

Et les plaisirs de l'autre monde,
Ne se trouueroient que du Vent.

De sorte que le Philosophe qui auroit bien estudié à la sagesse toute sa vie, se trouueroit à sa mort vn vray fol de s'estre attendu à des choses vaines & fausses. C'est le danger, Cebes auquel tu crois qu'il est suiet, ne cognoissant pas encore comme quoy personne ne se peut asseurer de l'immortalité de l'ame : car pour estre de plus longue durée, & plus excellente que le corps, & semblable à quelque chose de diuin, comme aussi pour auoir esté auant le corps, & auoir cogneu & faict toute seule plusieurs choses, tu dis qu'il ne s'ensuit pas pour cela qu'elle soit immortelle, & que mesme cette entrée qu'elle faict dans ce corps humain, luy est comme vne maladie, par où elle commence à se ruiner, si bien que dans la vie du corps elle ny trouue que des miseres pour elle, & en la mort elle y trouue aussi sa ruine; quoy qu'elle ne se loge qu'en vn corps, ou qu'elle reuiue dans vn ou plusieurs, cela ne sçauroit asseurer personne en sa mort, car il faut estre fol pour n'auoir point de peur en ce moment, si on ne sçait point parfaitement les raisons qui prouuent l'immortalité. Voila ce que tu dis Cebes. Ie l'ay tout repeté, afin que tu y adioustes, ou que tu en ostes encore si bon te sẽble.

Il n'y a rien, Cebes, pour le present que i'y vueille adiouster ny diminuer. Lors Socrate s'arrestant vn peu, & comme appellant ses esprits: ce que tu demande, dit-il, ô Cebes! n'est pas peu de chose. Il nous faudra traitter à ce suiet la cause de la generation & de la corruption. A ce propos, ie te raconterai ce qui m'est arriué, & si tu iuges que de ce que ie dirai il y ait quelque chose qui fasse pour descouurir la verité de la question que tu proposes, tu t'en seruiras. Escoutes moy.

I'auois en mon ieune aage vn merueilleux desir,
De voir de l'Vniuers l'admirable structure:
Et mon esprit touché d'vn iuste desplaisir,
D'ignorer les secrets qui sont dans la nature,
Creut que c'estoit l'obiet qui me falloit choisir.

Mon ame auec effort combattoit l'ignorance,
Ie bruslois d'vn ardeur de deuenir sçauant,
Et de peu de profit paissant mon esperance,
Mes curiositez alloient tousiours auant,
Pour voir si mon estime auoit quelque asseurance.

Ie croiois que c'estoit vn desein glorieux,
De sçauoir comme quoy toutes choses arriuent,
D'entendre qu'elle force ont les flambeaux des Cieux,
Pourquoy les animaux çabas meurent & viuent,
Et ce soin me rendoit tousiours plus curieux.

Tournant de toutes parts mon ame vagabonde,
Selon le sens d'aucuns ie voulois discourir,

Si ce n'est point le feu la terre, l'air & l'onde,
Quand le froid & le chaud viennent à se pourrir,
Qui donne la vigueur aux maux du monde.

Apres cela i'allois imaginer si du feu, de l'air ou du sang, nous venoit le sçauoir, ou si c'estoit le cerueau qui nous fournissoit les facultez de l'oüie, de la veuë, & de l'odorat, & que de tels sens se faisoit la memoire & l'opinion & que de la memoire & de l'opinion mis à repos, se faisoit la science. Ainsi considerant & les corruptions de ces choses-là, & les passions qui arriuerēt autour du Ciel & de la terre, i'ay trouué à tout cela mon entendement fort defectueux, & me mis à considerer ces choses-là, si stupide que rien plus. Ie m'en vay vous en apporter vne coniecture suffisante, c'est que ceste consideration & cesté resuerie m'offusqua tellement, qu'elle ne m'empeschoit pas seulement d'apprendre quelque chose de nouueau; mais encore me faisoit-elle oublier ce que i'auois appris, & ce que ie croiois auec d'autres, auoir tres-bien sçeu auparauant comme cecy, de sçauoir de quelle sorte croist vn homme, car ie pensois qu'il estoit clair à vn chacun, que le boire & le manger font croistre l'homme, & qu'adioustant chair sur chair, & os sur os; de mesme qu'en toutes choses y mettant ce qu'il leur faut, & les traitant selon que leur na-

ture le requiert premierement d'vne petite masse s'en fait vne grande, & qu'ainsi d'vn petit homme s'en faict vn grand. C'estoit alors mon opinion, te semble-t'il pas qu'elle est bonne ? Pour moy ie la trouue bonne, dit Cebes. Prens garde encore à cecy, ie croyois que c'estoit assez bien penser à moy, lors que voiant vn homme ou vn cheual grand aupres d'vn petit, ie iugeois qu'il estoit plus grand de toute la teste, & ie cognoissois fort clairement que dix estoient plus que huict, pource qu'il y en a deux dauantage, & qu'vne mesure de deux coudées estoit la moitié plus grande que celle d'vne coudée. Et maintenant, luy dit Cebes, qu'est-ce que tu en iuges ? Ie suis veritablement luy respondit Socrate, bien loin de croire que i'entende aucune cause de toutes ces choses-là, qui ne me peut pas bien persuader, encore que lors que quelqu'vn adiouste vn à vn, si c'est vn à qui on adiouste, à cause de la conionction de l'vn à l'autre deuient deux : car i'admire comment puis qu'estans separez, l'vn & l'autre n'estoient qu'vn, & n'estans point alors deux, pourquoy s'estans ioincts, ceste congression qui les faict mettre l'vn apres l'autre, soient la cause qu'ils soient deux, & ne puis me persuader non plus, pourquoy si quelqu'vn vient à

diuiser vn, ceste diuision soit cause qu'il en soit deux : car il se trouueroit là vne cause pour laquelle ce deux se faict, toute contraire à celle d'auparauant. La premiere cause estoit, pource que l'vn approchoit de l'autre, & celle-cy pource que l'vn s'esloigne de l'autre, & ne pense point sçauoir encore pour quoy vn se fait, ny pour dire en somme pourquoy quelque chose se faict, ou perit, ou est. Ie ne le pense iamais entendre par ceste voie, mais i'y mesle en vain quelque autre moien, & ne reçois nullement celuy-là : Mais aiant oüy lire vne fois d'vn liure à Anaxagoras, vne opinion qu'il auoit que l'entendement estoit la cause de toutes choses, & disposoit de tout.

Que nostre entendement disposoit toutes choses,
Qu'il en estoit la cause, & qu'il auoit ouuert
Les abysmes plus creux où demeuroient encloses
Toutes les raretez qui sont dans l'Vniuers.

Aussi tost son aduis arresta ma creance,
Car c'estoit le meilleur que i'eusse encore veu,
Ie croiois que l'esprit ayant ceste puissance,
Auroit tout disposé le mieux qu'il auroit peu.

Et que pour voir la cause & la raison plus seure,
Pourquoy dedans le monde vne chose perit,
Pourquoy l'autre n'est plus & celle-cy demeure,
Puis que le bien estoit le but de nostre esprit.

Il faut s'enquerir comment tout deuoit estre,

Comme il estoit meilleur que cecy ne fust point,
Que ceste chose fust que l'autre vint à naistre,
Et nous eussions cogneu les causes de tout point.

Car si l'entendement ne dispose iamais la chose bien, qu'en cognoissant comme quoi vne chose seroit bien disposee, ou cognoit comme quoy elle est disposee, & que ainsi vn homme ne deuoit rien considerer ny de soy, ny des autres que ce qui est de plus à propos & de meilleur. Or il est necessaire que celuy qui sçait ce qui est bon, sçache aussi ce qui est mauuais, pource que c'est vne mesme science. Dans ceste pensee, ie me resioüissois d'auoir trouué vn Anaxagoras, vn Maistre qui m'apprist ce que i'auois tant desiré sçauoir, c'est à dire les causes des choses : Et que premierement il me dist si la terre estoit ou planiere ou ronde, & qu'apres il m'en eust apporté la cause & la necessité, c'est à dire, qu'il m'eust monstré comme quoy il estoit mieux qu'elle fust, & pourquoy elle estoit telle, si bien que s'il me disoit que la terre estoit au milieu du monde, ie m'attendois qu'il me fist entendre qu'il estoit meilleur qu'elle fust ainsi, & que m'ayant monstré cela, ie ne serois plus en peine de chercher vne autre espece de causes.

Qu'il apprendroit à mon sens curieux,
Pour quel suiect la terre est toute ronde,

Et s'il falloit afin qu'elle fust mieux,
Qu'elle se tinst au beau milieu du monde.
Ie m'attendois qu'il me diroit aussi,
Pourquoy se monstre & se cache la Lune,
Pourquoy le iour penetre iusqu'icy,
Et ce que peut le Ciel sur la fortune.
Qu'il me monstrast pourquoy tant de flambeaux,
Qui dans le Ciel font leurs courses legeres,
Deuoient paroistre, & si grands & si beaux,
Et nous monstrer leurs clartez passageres.

Ie m'imaginois qu'il me feroit voir tout cela, & qu'il m'instruiroit clairement de quelle sorte, & pour quelle raison il estoit meilleur que cette chose, ou cette autre patist ou agist en cecy ou en cela. Car ie ne pensois qu'apres m'auoir dit au commencement que nostre esprit disposoit toutes choses: il n'allast apres assigner autre chose des choses, sinon la cause d'estre bien; c'est à dire, que chaque chose est ainsi, pource que pour estre bien, il faut qu'elle soit ainsi. Si i'estois donc persuadé que nommant particulierement les causes, il assigneroit à chaque chose pour sa cause, ce qui estoit meilleur pour elle, & generalement pour la cause de toutes choses, ie croiois qu'il allegueroit le bien commun.

Animé de cette esperance.

Iurant desia sur mon autheur,
Ie trouuai que cét imposteur,
Auoit pis que mon ignorance.
D'vn aueuglement qui tenoit
Les fantaisies esgarees,
Quelques natures ætherees,
Sont les causes qu'ils amenoit.
Des essences imaginaires,
L'vne d'air, & l'autre de feu,
Bref, ie fus honteux d'auoir leu
Des discours si peu necessaires.

Apres auoir leu tout son liure que i'acheuai auec vne grande impatience, ie me repentis d'en auoir pris la peine, car il n'alleguoit pour les causes des choses que des fantaisies, & des choses incroiables, & enseignoit vne cause aussi hors de propos, que qui diroit: tout ce que Socrate fait, il le fait par son entendement, & que voulant apres alleguer la cause particuliere de chaque chose que ie fais, il diroit premierement que ie suis maintenant assis icy, pource que mon corps est composé d'os & de nerfs, & que les os sont solides, & qu'ils ont vne espace de l'vn à l'autre entre les iointures, & que les nerfs sont dans nostre corps en telle sorte qu'il s'y peuuent estendre & retirer, & qu'ils lient les os auec la peau & la chair, où ils sont si bien que mõtant les os en leurs conionctions, les nerfs

qui tirent & laschent communement, font que i'ay la faculté de plier chacun de mes membres, & que pour cela ie suis ainsi abbaissé dans ce siege : ou si voulant alleguer la cause de la conference que ie fais icy auec vous, il diroit que c'estoit la voix, l'air, ou l'oüye, & des mauuaises raisons comme cela, sans toucher à la cause veritable, qui est la volonté des Atheniens qui ont trouué bon de me condamner, & moy de subir la peine qu'ils m'ont ordonnee.

Et Vraiement ces nerfs & ces os,
Dont auiourd'huy la mort s'empare,
S'il se fust peu bien à propos,
Tiendroient Cam, Beote, ou Megare,
Mais puis qu'il plaist à la Cité,
De me condamner que ie meure,
Ie crois que la necessité
Veut borner icy ma demeure,
Et i'endure plus doucement
Vn trespas qu'vn bannissement.

Il n'y a donc nulle sorte d'apparence qu'il faille tenir toutes ces choses-là pour des causes : mais sans doute si quelqu'vn dit que sans les nerfs & les os, ie ne sçaurois executer ce que i'aurois dessein de faire, il diroit vray : ce seroit pourtant vne extréme nonchalan-

causes de ces choses d'autant que ie le fai par mon entendement, sans amener la cause d'estre bien, & sans dire que ie le fai auec ces choses, & par l'entendement à dessein de faire, comme quoy il faut que cela soit pour estre bien : & ceux qui ne s'expliquent pas comme cela ne sçauent pas discerner la vraie cause d'vne chose d'auec ce, sans quoy la cause ne peut point estre cause, & que les ignorans appellent fausse cause, en prenant l'vne pour l'autre.

Comme dans vne nuit obscure,
Où nostre veuë est en defaut,
Et chaque chose est sans figure,
On ne prend iamais ce qu'il faut.

C'est pourquoy quelques vns qui veulent que la terre tourne tousiours en rond, disent qu'elle ne bouge iamais de dessous le ciel. Les autres qui la font comme vne grande maist de pastissier, tiennent qu'elle est soustenuë de l'air comme d'vn fondement.

Ceux-cy croient la terre vne pesante boule,
Qui sans aucun repos autour de soy se roule,
Mais que tousiours son siege est ferme sous les Cieux,
Les autres qui la font comme vne grande buye
Soustiennent d'vn discours qui ne vaut guere mieux.
Que le vague de l'air est le fonds qui l'appuie.

Et ne s'enquerent ny les vns ny les autres de la puissance par laquelle elle a esté disposée au mieux qu'elle le pouuoit estre, & ne pensent qu'elle ait vne vertu & force demonique.

Et ceux-cy pour porter ceste pesante charge,
Pensoient auoir trouué quelque puissant Atlas,
De qui l'espaule estoit plus vigoureuse & large,
Et que ce grand fardeau ne rendoit pas si las.

Mais ils s'imaginent auoir rencontré quelque plus robuste & plus immortel Atlas, & de plus larges espaules qui puisse mieux porter tout que l'autre: & ne croient point que la bien-seance, & le bon conioignent ny contiennēt aucune chose du monde. Parmy tant d'incertitudes, ie me rendrois volontiers disciple de qui que ce fust, qui me voulust enseigner la vraie cause des choses: Mais puis que ie ne la cognois point, & qu'il m'est imposible de la trouuer, ny de moimesme, ny par autrui, i'ay entrepris vne seconde nauigation pour aller querir, & tenter vne autre voie pour paruenir à la cognoissance de la cause. Et veux-tu, ô Cebes, que ie te communique l'intention dont ie me suis aidé? De bon cœur, respondit Cebes.

SOCRATE.

Comme ie fus lassé de considerer les choses sans rien aduancer.

Mon esprit rebuté de ce trauail penible,
Poursuiuant vn dessein qui n'estoit pas possible,
Craignit de s'aueugler par vn obiect si beau,
Comme quand le Soleil dans l'Ocean arriue,
Nos regards qui tout droict contemplans ses flambeaux.
Se sentent esbloüir d'vne clarté trop viue
Et l'vnique moien de le toucher des yeux,
C'est de le voir dans l'eau qui le nous monstre mieux.

Ainsi pour sauuer mon esprit d'vn tel esbloüissement, ie creus qu'au lieu de porter mes sens tout droict, & immediatement à mon subiect, ie ferois mieux de le contempler, comme en vn miroüer, & m'imaginai qu'il falloit recourir aux raisons, pour considerer la verité par elles. Mais peut-estre que nostre comparaison ne respond point à toutes ses parties : car ie n'accorde pas entierement que celuy qui contemple les choses dãs les raisons, les regarde plustost dans des images, que celuy qui les void dans les œuures: car ie crois que cestuy-cy les regarde aussi bien dans des images, que l'autre qui les void dans les raisons : si est-ce toutesfois que i'ay pris cette addresse, & choisi mon chemin par là. Voici comme quoy ie fay supposant vne raison que ie trouue la plus

valable. Ie tiens pour veritable ce qui se rapporte le mieux, à elle i'obserue cela, & touchant les causes des choses, & touchant autre chose. Et comme i'approuue ce qui est selon la raison que i'ay posee, aussi ie desapprouue & tiens pour faux tout ce que i'en trouue esloigné. Ie te veux mieux expliquer ce que ie te dis: car ie ne pense pas que tu l'entende bien encore. Non pas beaucoup, dit Cebes. Ie n'ameneicy rien de nouueau, dit Socrate, mais seulement ce que i'ay repeté souuent en la dispute precedente. Ie m'en vai donc continuer à te faire voir cette espece de cause que i'ay tant traittée, & reuiens à ce que i'ay si souuent presché. Ie suppose donc qu'il y a quelque chose qui de soy est, beau, bon, & grand & telles autres choses. Que si tu m'accordes cela, i'espere de te faire voir ce qui est proprement cause, & de trouuer l'immortalité de l'ame.

CEBÉS.

Conclus quand il te plaira. Ie te l'accorde

SOCRATE.

Mais considere en ce qui s'ensuit, si tu veux y consentir aussi, car ie pense que s'il y a quelque chose de beau outre le beau mesme, que ceste chose belle, quelle qu'elle soit, n'est belle, que d'autant qu'elle participe au beau: & c'est ainsi que ie dis du reste. Ne crois-

tu point que c'est pour ceste cause?

CEBES.

Ie le crois.

SOCRATE.

Pour moy ie ne vai point plus auant, & ne suis point capable de comprendre toutes ces autres causes excellentes. Si quelqu'vn me demande, pourquoy cecy ou cela est beau, ie luy dirai que c'est à cause qu'il a ou la couleur esclatante, ou figure belle, ou quelque autre chose comme cela: ie ne sçaurois luy respondre autre chose, & si ie cerche des causes plus auant, ie me trouble. Cecy crois-ie bien absolument & sans doute, combien que peut-estre sans raison, que rien ne fait vne chose belle que la presence ou la communion du beau ou de quelque façon & pour quelle raison qu'il arriue, & cela n'ose-ie pas bien asseurer encor, mais que tout ce qui est beau est beau à cause du beau. C'est ce qu'on peut respondre plus asseurement, & appuié sur ce fondement, ie ne pense pas tomber, & ie puis dire asseurement que toute chose belle est faicte belle par le beau mesme. Ne le crois-tu point comme cela? Si fay, dit Cebes. Par mesme raison ce qui est grand est grand par la grandeur, & ce qui est plus petit, est ainsi plus petit par la petitesse. C'est comme cela, dit Cebes. Ainsi, dit Socrate, tu n'approuue-

ras point celuy qui diroit que cét homme icy est plus grand que l'autre de toute la teste, & que cet autre est plus petit que luy de toute la teste comme si leur grandeur & leur petitesse se deuoient cognoistre & discerner par la teste. Mais tu diras que tout ce qui est plus grand n'est plus grand d'autre chose que de la grandeur, & plus grand à cause de la grãdeur aussi: & ce qui est plus petit n'est aussi plus petit que de la petitesse & à cause de la petitesse. Tu raisonneras sans doute ainsi, de peur que si tu viens à dire que quelqu'vn est plus grand ou plus petit de la teste on ne t'obiecte, que premierement par ceste raison vne mesme chose se faict de plus gtand grand, & de plus petit plus petit, apres que de la teste dont cecy sera moindre, cela aussi qui est plus grand en est plus grand? & que c'est vne chose monstrueuse que ce qui est grand, soit grãd à cause de ce qui est petit. Ne craindrois-tu pas aussi de dire que dix sont plus que huict à cause des deux plustost qu'à cause de la multitude ou numeralité? & semblablement qu'vne mesure de deux coudées est plus grande que celle d'vn coude, à cause de ceste moitie, plustost qu'à cause de la grandeur? c'est-ce que tu deuois craindre de dire. Et ne craindrois-tu point de dire aussi que si vn est adiousté à vn, que cét adiouste-

ment eſt la cauſe qu'il s'en faict deux & ſi vn ſe diuiſe, ceſte diuiſion eſt la cauſe qu'ils ſont deux: Mais tu dois crier tout haut, & aſſeurer que tu ne ſçais comme quoy autrement, ou cecy, ou cela ſe faict que par la participation de l'eſſence qui luy eſt propre, à laquelle il participe; & que tu ne ſçais point autre choſe pourquoy il faut que ces vns qui doiuent eſtre deux ſoient participans, & comme auſsi tout ce qui doit eſtre mis à vn, doit eſtre participant à l'vnité, & laiſſeras ces adionctions & diuiſions, & toutes ces ſubtilitez à de plus ſçauants que toy, pour faire des reſponſes pareilles à leur fantaiſie. Mets toy touſiours en deffiance, & craignant, comme on dit, ton ombre meſme, tu te tiendras touſiours ferme en la raiſon que tu auras poſée, & feras tes reſponces de ſorte, que ſi quelqu'vn ſe tenant à la meſme raiſon que tu aurois poſée, venoit à te preſſer tu le laiſſeras là ſans luy reſpondre qu'apres auoir conſideré, ſi ce qui ſuit de ceſte raiſon s'accorde auec elle ou non. Que ſi tu eſtois obligé à rendre raiſon de la raiſon meſme que tu aurois poſée, il te faudroit recourir à d'autres poſitions & choiſir celle qui te sembleroit la meilleure de toutes les precedentes, & ne confondrois iamais comme font les contentieux & les principes & ce qui deriue des principes, ſi pour le moins tu voulois trouuer

quelque chose de vrai : car pour ces contentieux ils n'ont ny sens ny discours qui tende à cela, & si ne laissent point à faute de sapience de plaire & trouuer leur conte dans cest embroüillement dont ils confondent tout. Mais toy, ô Cebes ! si tu es du nombre des Philosophes, tu feras ie pense ce que ie dis.

PHÆDO.

Cebes & Simias approuerent là tout ce que Socrate disoit.

ECHECRATES.

Ils auoient sans doute raison d'y consentir, car ie ne pense pas que ce discours ne soit maintenant assez clair aux hebetez.

PHÆDO.

Aussi n'y eut-il personne en la compagnie qui ne le trouuast fort aisé.

ECHECRATES.

Ce n'est pas merueille, puis que moy qui n'y estois point, ie comprens fort bien, & le trouue facile seulement à te l'oüir dire. Mais apres cela, comme quoy est-ce qu'il poursuiuit ?

PHÆDO.

Apres que Socrates les eut rangez à son opinion, & qu'ils luy eurent accordé que chacun des especes est quelque chose, & que ce qui leur participe prend d'elles sa denomination, il se mit encore à les interroger de ceste sorte.

SO-

SOCRATE.

il en est ainsi que nous auons monstré, ad-
oüeras-tu point alors que tu dis que Simias
t plus grand que Socrate, & plus petit que
hædon, que ces deux choses-là sont en Si-
ias, c'est à dire, la grandeur & la petitesse?

CEBES.

ſſeurement,

SOCRATE.

t tu confesses toutesfois que Simias surpas-
e Socrate, non pas en la sorte que les paro-
es le disent, car tu ne crois pas qu'il ait esté
insi ordonné par la nature, que Simias en-
ant que Simias surpasse Socrate: mais à cau-
e de la grandeur de stature qu'il a, ny que
Socrates aussi soit moindre que Simias entãt
qu'il est Socrate, mais à raison de sa taille qui
est petite, au respect de celle de Simias.

CEBES.

Ie le crois comme cela.

SOCRATE.

Et semblablement Phedon ne surpasse point Simias, entant que Phædon: mais en tant qu'il est de grande stature aupris de Simias qui se trouue de petite taille, au respect de Phædon.

CEBES.

Il est ainsi.

SOCRATE.

Si bien que Simias aura la denomination de

:car vn contraire tant qu'il demeure tel-
il estoit ne peut iamais deuenir son con-
re, mais il faut qu'il fuie ou perisse aussi
: que son contraire arriue.
CEBES.
est iustement mon opinion.
PHÆDON.
ors quelqu'vn de la cõpagnie, (ie ne sçau-
: dire maintenãt qui ce fut) comme tout
ahi se prit à dire, bons Dieux, ne nous a
point accordé dans les discours prece-
s tout le contraire de ce qu'on nous vient
lire icy? car on nous a monstré que du
ndre se faisoit le plus grand, & du plus
ıd le moindre & que sans doute il y auoit
generation des contraires les vns des
es, & maintenant il semble que vous di-
que cela ne se peut. Socrate aduançant
eu la teste, escouta cela, & tout à l'in-
t; tu as (dit-il) bonne memoire d'auoir
nu cela, mais tu n'entens pas pourtant
fference qu'il y a de ce que nous disons à
: heure à ce que nous auons dit aupara-
:: car alors nous disions que d'vne chose
raire se faisoit vne chose contraire, &
ous disons qu'vn contraire ne peut ia-
: deuenir son contraire, ni touchant ce
st en nous de contraire, ou en la natu-
Nous parlions des choses qui ont

des contraires, & les appellations du nom de contraires? & maintenant nous parlons des contraires qui sont en elles, desquels elles prennent la denomination, & disons que les contraires ne s'engendrent iamais l'vn l'autre. Lors tournant les yeux vers Cebes, & toi dit Socrate, ne te trouue-tu point troublé pour ceste objection?

CEBES.

Nullement.

SOCRATE.

Nous auons donc simplement aduoüé qu'vn contraire ne se faict iamais de son contraire.

CEBES.

Il est vrai.

SOCRATE.

Prends garde si tu n'es point aussi d'accord auec moy en cecy; Appelles-tu cela quelque chose, la chaleur & le froid?

CEBES.

Sans doute.

SOCRATE.

Mais appelles-tu simplement le chaud & le froid, neige & feu?

CEBES.

Non vraiement.

SOCRATE.

Tu dis donc que la chaleur est quelque autre chose que le feu, le froid quelque autre

ose que la neige.

CEBES.

le pense.

SOCRATE

ais tu crois bien aussi que la neige tant
elle est neige ne peut point receuoir de
leur comme nous disions ; & quelle ne
ut estre ensemble, & neige & chaude; mais
e la chaleur venant il faut qu'elle fuie ou
elle cesse d'estre, & que le feu tout de
sme le froid venant, se desrobe ou s'estei-
e, & qu'il ne sçauroit estre ensemble & feu
froid.

CEBES

u dis vrai.

SOCRATE.

Remarque donc qu'il y a certaines choses
i non seulement honorent tousiours l'es-
ce de leur nom, mais encore quelque au-
chose qui n'est pas à la verité ce qui est
premier, mais qui en à la forme tãdis qu'il
, & voici en quoy tu trouueras, peut-estre
is clair ce que ie te dis, Non-pair garde
usiours ce nom de non pair: mais n'en à-
point aussi d'autre? car c'est ce que ie cher-
e, sçauoir s'il n'y a point quelque autre
ose qui n'est pas à la verité proprement ce
i est non pair, mais qui cependant auec vn
tre nom qu'il a, est obligé aussi de porter

ou perissent. Ne dirons-nous point que trois deffaudroiēt plustost,& patiroient toute autre chose plustost que d'estre faits pairs, entant qu'ils sont trois?

CEBES.

Il est vrai.

SOCRATE.

Si est-ce pourtant que la duité n'est pas contraire à la ternité.

CEBES.

Nullement contraire.

SOCRATE.

Si bien que non seulement les especes contraires ne se reçoiuent iamais entr'elles mesmes: mais qu'outre les especes, il y a des choses qui ne souffrent point l'entrée des contraires.

CEBES.

Tu dis tres-vrai.

SOCRATE

Veux-tu donc que nous definissions, s'il nous est possible, ces choses-là comme elles sont?

CEBES

Ie le desire fort.

SOCRATE.

Ces choses, Cebes, ne serōt-elles point choses qui occupans quoy que ce soit, le rendent tel qu'il est contraint de retenir non seu-

lement l'Idée de soy-mesme, mais d'auoir aussi son contraire?

CEBES.

Comme quoy est-ce que tu dis cela?

SOCRATE.

Comme ie disois vn peu auparauant, car tu sçais que ce qui est contenu dans l'Idee de trois, doit estre non seulement trois, mais aussi non-pair.

CEBES

Il est vrai,

SOCRATE

A cela nous disions qu'vne Idée contraire à la forme qui par fait cela, n'arriue iamais.

CEBES

Iamais.

SOCRATE

C'est pourquoy le nombre de trois est exẽpt d'estre pair.

CEBES.

Il est vrai.

SOCRATE.

Il s'ensuit donc que la ternité ou nombre de trois est necessairement non-pair.

CEBES

Ie l'aduoüe.

SOCRATE.

Ainsi ce que i'auois pris à definir, à sçauoir quelles choses ce sont qui n'estans contrai-

es à rien ne reçoiuent pas pourtant le contraire: Cela, dis-ie, est de mesme que la ternité, qui n'estant point contraire au pair, ne le reçoit pourtant iamais, pource qu'il luy apporte tousiours ce qui luy est contraire. Tout de mesme en est-il du nombre de deux au non-pair, & du feu au froid, & de la neige à la chaleur & de beaucoup d'autres choses comme cela. Vois donc maintenant Cebes, si tu ne penses point qu'il faille definir ainsi, que non seulemẽt le cõtraire ne reçoit point son contraire: mais aussi ce qui apporte quelque chose de cõtraire à ce où il va. Ce qui apporte ne receura iamais vne forme cõtraire à ce qui est apporté, retiens-le donc bien encore car il n'est pas inutile de le redire: iamais le nombre de cinq ne receura l'espece du pair, ny dix qui est le double du non pair: car celuy-cy qui est contraire à l'autre ne reçoit pourtant iamais l'espece du non-pair, ny au nombre de douze, les six, moitié de ce douze ne reçoiuent iamais la forme du tout, ny tous autres qui ont cõme cela la moitié d'vn nombre, ou qui ont vne troisiesme partie ne reçoiuent iamais la forme du plus grand nõbre, car en la receuant ils periroient, & ne seroient plus ce trois ou cette moitié qu'ils estoient. M'entends-tu bien, & te trouues-tu bien de mon aduis en tout cela?

CEBES

Fort bien.

SOCRATE

Derechef, di-moy comme depuis le commencement & me respons; non point par ce que i'interroge, mais par autre chose à mon imitation. Or ie dis outre ceste response asseuree que nous auons posee dés le commencement, rends moy quelque autre response aussi asseurée qui soit tiree de ce que nous auons dit, plus franchemẽt, comme si tu m'interroges de la sorte, di-moy Socrate, qu'est ce qui estant dans le corps, l'eschauffe? Ie ne t'iray pas rendre ceste grossiere response, que c'est la chaleur: mais vne plus exquise, tiree de nos discours plus recẽs, ie te dirai que c'est le feu. De mesme, si tu me demandes qu'est-ce qui estant dans le corps, le rend malade; Ie ne te respondrai pas la maladie, mais la fievre: & si tu me demandes qu'est-ce qui estant dans vn nombre le rend impair? ie ne te respondray pas l'imparité, mais l'vnité: & comme cela en autres choses, prens garde donc si tu comprends bien mon sens.

CEBES

Entierement.

SOCRATE.

Respons-moy donc; qu'est-ce qui estant

dans le corps le rend viuant?

CEBES.

L'Ame.

SOCRATE.

Et cela n'eſt-il pas touſiours?

CEBES.

Il ne peut eſtre autrement.

SOCRATE.

L'Ame donc, lors qu'elle occupe quelque choſe, lui apporte ſans doute la vie.

CEBES.

Sans doute.

SOCRATE.

N'y a-il point quelque choſe contraire à la vie?

CEBES.

S'y à.

SOCRATE.

Et qu'eſt-ce?

CEBES.

C'eſt la mort.

SOCRATE

Or l'ame ne reçoit iamais le contraire de ce qu'elle ameine, comme nous auons accordé aux diſcours precedens.

CEBES

Il eſt ainſi.

SOCRATE.

Et comment appellions-nous tantoſt ce qui ne reçoit point l'Idee du pair?

CEBES.

Non-pair.

SOCRATE.

Et ce qui n'eſt point capable de iuſtice ou de muſique, nous l'appellions iniuſte ou non muſicien, & ce qui n'eſt point capable de la mort, & qui n en reçoit point, comment l'appellerons-nous? ſans doute immortel, Or l'ame veritablement ne reçoit iamais la mort, elle eſt donc immortelle.

CEBES.

Il s'enſuit, ſans doute, qu'elle eſt immortelle.

SOCRATE.

Et l'ame veritablement ne reçoit i'amais la mort?

CEBES.

Iamais.

SOCRATE.

Auons-nous donc fait voir cela aſſez clairement?

CEBES.

Tres-bien & tres-ſuffiſamment.

SOCRATE.

Ne te ſemble-t'il point auſſi, ô Cebes, que ſi le non-pair eſtoit exēpt de ruine, & de mort. trois le ſeroit auſſi; & ſi ce qui n'eſt point capable de receuoir la chaleur ne periſſoit iamais, que la neige auſſi demeureroit aupres

u feu ſans ſe fondre, & qu'elle ne periroit oint, & ne receuroit point de chaleur.

CEBES.

: Ie croy

SOCRATE.

'ar meſme raiſon, ſi ce qui n'eſt point capable de deuenir froid, ne mouroit iamais lors ue le feu attaque le froid, le feu ne s'eſteinroit pas pour cela, & ne s'eſuanoüiroit oint: mais il ſe retireroit ſans danger.

CEBES.

l le faudroit par neceſſité.

SOCRATE.

Par vne pareille neceſſité pouuons-nous onclurre touchant l'immortel, que ſi ce qui ſt immortel ne perit point, il eſt impoſſible ue l'ame periſſe à la veuë de la mort: car omme nos diſcours precedens ont monſtré, elle ne peut point receuoir la mort: & e peut point perir, comme le ternaire ne eut point eſtre pair, ny le non-pair ne peut oint eſtre pair ny le feu froid, ny la blancheur qui eſt au feu froide.

Au reſte quelqu'vn pourra dire, que cōbien que le non-pair ne deuienne iamais pair, our l'arriuée du pair en luy, comme nous uons eſté d'accord, que toutesfois apres le on-pair, diſons le pair ſuccede à ſa place. Et ſi quelqu'vn nous diſoit que le non-pair eſt

des contraires, & les appellations du nom de contraires? & maintenant nous parlons des contraires qui sont en elles, desquels elles prennent la denomination, & disons que les contraires ne s'engendrent iamais l'vn l'autre. Lors tournant les yeux vers Cebes, & toi dit Socrate, ne te trouue-tu point troublé pour ceste objection?

CEBES.

Nullement.

SOCRATE.

Nous auons donc simplement aduoüé qu'vn contraire ne se faict iamais de son contraire.

CEBES.

Il est vrai.

SOCRATE.

Prends garde si tu n'es point aussi d'accord auec moy en cecy; Appelles-tu cela quelque chose, la chaleur & le froid?

CEBES.

Sans doute.

SOCRATE.

Mais appelles-tu simplement le chaud & le froid, neige & feu?

CEBES.

Non vraiement.

SOCRATE.

Tu dis donc que la chaleur est quelque autre chose que le feu, le froid quelque autre

ſe que la neige.

CEBES.

e penſe.

SOCRATE

is tu crois bien auſſi que la neige tant
elle eſt neige ne peut point receuoir de
leur comme nous diſions ; & quelle ne
t eſtre enſemble, & neige & chaude; mais
la chaleur venant il faut qu'elle fuie ou
elle ceſſe d'eſtre, & que le feu tout de
ſme le froid venant, ſe deſrobe ou s'eſtei-
, & qu'il ne ſçauroit eſtre enſemble & feu
roid.

CEBES

dis vrai.

SOCRATE.

Remarque donc qu'il y a certaines choſes
non ſeulement honorent touſiours l'eſ-
ce de leur nom, mais encore quelque au-
choſe qui n'eſt pas à la verité ce qui eſt
premier, mais qui en à la forme tãdis qu'il
, & voici en quoy tu trouueras, peut-eſtre
is clair ce que ie te dis, Non-pair garde
ſiours ce nom de non pair : mais n'en a-
point auſſi d'autre? car c'eſt ce que ie cher-
e, ſçauoir s'il n'y a point quelque autre
oſe qui n'eſt pas à la verité proprement ce
i eſt non pair, mais qui cependant auec vn
tre nom qu'il a, eſt obligé auſſi de porter

ou perissent. Ne dirons-nous point que trois deffaudroiēt plustost, & patiroient toute autre chose plustost que d'estre faits pairs, entant qu'ils sont trois ?

CEBES.

Il est vrai.

SOCRATE.

Si est-ce pourtant que la duité n'est pas contraire à la ternité.

CEBES.

Nullement contraire.

SOCRATE.

Si bien que non seulement les especes contraires ne se reçoiuent iamais entr'elles mesmes: mais qu'outre les especes, il y a des choses qui ne souffrent point l'entrée des contraires.

CEBES.

Tu dis tres-vrai.

SOCRATE

Veux-tu donc que nous definissions, s'il nous est possible, ces choses-là comme elles sont ?

CEBES

Ie le desire fort.

SOCRATE.

Ces choses, Cebes, ne serōt-elles point choses qui occupans quoy que ce soit, le rendent tel qu'il est contraint de retenir non seu-

lement l'Idée de soy-mesme, mais d'auoir aussi son contraire?

CEBES.

Comme quoy est-ce que tu dis cela?

SOCRATE.

Comme ie disois vn peu auparauant, car tu sçais que ce qui est contenu dans l'Idee de trois, doit estre non seulement trois, mais aussi non-pair.

CEBES

Il est vrai,

SOCRATE

A cela nous disions qu'vne Idée contraire à la forme qui par fait cela, n'arriue iamais.

CEBES

Iamais.

SOCRATE

C'est pourquoy le nombre de trois est exēpt d'estre pair.

CEBES.

Il est vrai.

SOCRATE.

Il s'ensuit donc que la ternité ou nombre de trois est necessairement non-pair.

CEBES

Ie l'aduoüe.

SOCRATE.

Ainsi ce que i'auois pris à definir, à sçauoir quelles choses ce sont qui n'estans contrai-

es à rien ne reçoiuent pas pourtant le contraire: Cela, dis-ie, est de mesme que la ternité, qui n'estant point contraire au pair, ne le eçoit pourtant iamais, pource qu'il luy apporte tousiours ce qui luy est contraire. Tout le mesme en est-il du nombre de deux au non-pair, & du feu au froid, & de la neige à la haleur & de beaucoup d'autres choses comme cela. Vois donc maintenant Cebes, si tu e penses point qu'il faille definir ainsi, que non seulemẽt le cõtraire ne reçoit point son ontraire: mais aussi ce qui apporte quelque hose de cõtraire à ce où il va. Ce qui apporte ne receura iamais vne forme cõtraire à ce qui est apporté, retiens-le donc bien encore ar il n'est pas inutile de le redire : iamais le ombre de cinq ne receura l'espece du pair, y dix qui est le double du non pair : car cestuy-cy qui est contraire à l'autre ne reçoit ourtant iamais l'espece du non-pair, ny au ombre de douze, les six, moitié de ce doue ne reçoiuent iamais la forme du tout, ny ous autres qui ont cõme cela la moitié d'vn ombre, ou qui ont vne troisiesme partie ne eçoiuent iamais la forme du plus grand nõre, car en la receuant ils periroient, & ne eroient plus ce trois ou cette moitié qu'ils stoient. M'entends-tu bien, & te trouues-u bien de mon aduis en tout cela?

CEBES

Fort bien.

SOCRATE

Derechef, di moy comme depuis le commencement & me respons, non point par ce que i'interroge, mais par autre chose à mon imitation. Or ie dis outre ceste responce asseuree que nous auons posee dés le commencement, rends moy quelque autre responce aussi asseurée qui soit tiree de ce que nous auons dit, plus franchemẽt, comme si tu m'interroges de la sorte, di-moy Socrate, qu'est ce qui estant dans le corps, l'eschauffe? Ie ne t'iray pas rendre ceste grossiere responce, que c'est la chaleur: mais vne plus exquise, tiree de nos discours plus recẽs, ie te dirai que c'est le feu. De mesme, si tu me demandes qu'est-ce qui estant dans le corps, le rend malade; Ie ne te respondrai pas la maladie, mais la fievre: & si tu me demandes qu'est-ce qui estant dans vn nombre le rend impair? ie ne te respondray pas l'imparité, mais l'vnité: & comme cela en autres choses, prens garde donc si tu comprends bien mon sens.

CEBES

Entierement.

SOCRATE.

Respons-moy donc; qu'est-ce qui estant

dans le corps le rend viuant?

CEBES.

L'Ame.

SOCRATE.

Et cela n'est-il pas tousiours?

CEBES.

Il ne peut estre autrement.

SOCRATE.

L'Ame donc, lors qu'elle occupe quelque chose, lui apporte sans doute la vie.

CEBES.

Sans doute.

SOCRATE.

N'y a-il point quelque chose contraire à la vie?

CEBES.

S'y à.

SOCRATE.

Et qu'est-ce?

CEBES.

C'est la mort.

SOCRATE

Or l'ame ne reçoit iamais le contraire de ce qu'elle ameine, comme nous auons accordé aux discours precedens.

CEBES

Il est ainsi.

SOCRATE.

Et comment appellions-nous tantost ce qui ne reçoit point l'Idee du pair?

u feu sans se fondre, & qu'elle ne periroit oint, & ne receuroit point de chaleur.

CEBES.

e le croy

SOCRATE.

Par mesme raison, si ce qui n'est point capable de deuenir froid, ne mourroit iamais lors que le feu attaque le froid, le feu ne s'esteindroit pas pour cela, & ne s'esuanoüiroit point: mais il se retireroit sans danger.

CEBES.

Il le faudroit par necessité,

SOCRATE.

Par vne pareille necessité pouuons-nous conclurre touchant l'immortel, que si ce qui est immortel ne perit point, il est impossible que l'ame perisse à la veuë de la mort: car comme nos discours precedens ont monstré, elle ne peut point receuoir la mort: & ne peut point perir, comme le ternaire ne peut point estre pair, ny le non-pair ne peut point estre pair ny le feu froid, ny la blancheur qui est au feu froide,

Au reste quelqu'vn pourra dire, que cõbien que le non-pair ne deuienne iamais pair, pour l'arriuée du pair en luy, comme nous auons esté d'accord, que toutesfois apres le non-pair, disons le pair succede à sa place. Et si quelqu'vn nous disoit que le non-pair est

dissoult, & n'est plus, nous ne luy sçaurions rien dire en cela. A la verité ne sçaurions nous aussi: car il n'en est pas du non pair cōme de ce qui est indissoluble! & s'il en estoit de mesme, nous trouuerions facilement que pour le pair venant, le non-pair, ny les trois ne periroient point, & pourriōs tenir le mesme: & du feu & de la chaleur, & de tout le reste. Ne le pourrions-nous pas bien à ton aduis?

CEBES.

Fort aisément.

SOCRATE

Mais pour ce qui est de l'immortel, s'il nous appert qu'il est incapable de perir, il nous appert aussi que l'ame outre qu'elle est immortelle, est aussi incapable de perir. Si cela n'estoit point accordé, il faudroit trouuer vne autre raison, mais il n'en est nullement besoin touchant cela, car qu'est-ce qui seroit indissoluble, si ce qui est immortel & d'eternel, le duree se pouuoit dissoudre?

Nostre ame deslogeant du corps,
Auecques ses organes morts,
Ne seroit que vers & que poudre,
Et tout l'enclos de l'Vniuers
N'auroit plus rien exempt de vers:
Si l'immortel se peut dissoudre,
Les Cieux mesmes seroient dissous,
Et les Dieux mourroient comme nous.

lais puis que ce qui est immortel est aussi in-
orruptible, pourquoy est-ce que l'ame si elle
t immortelle, ne seroit-elle point aussi in-
orruptible?

CEBES.

l s'ensuit necessairement.

SOCRATE.

Ainsi quand la mort nous separe,
a fureur prend pour son obiect,
'out ce que l'homme a de suiect,
A sa possession auare,
Mais ce que nous auons de beau,
D'indissoluble & D'inuisible.
D'immortel & d'incorruptible,
Ne passe point dans le tombeau,
Et nos esprits sans leurs organes,
Logeront heureux chez les Manes.

Il ne me reste nulle sorte de difficulté qui
n'empesche de consentir à ton opinion: mais
i Simias ou quelqu'vn de la compagnie a
quelque chose à dire, ils n'ont que faire de se
aire: car il me semble qu'on ne doit laisser
asser le temps ne l'occasion d'oüir parler de
elles choses ou d'en discourir.

Qui voudra proposer sa doute,
Pour se rendre tout esclairci
Et le temps est bien cher aussi,

tousiours ce nombre non-pair, pource qu'il est ainsi ordonné par la nature, qu'il ne peut iamais estre abandonné du non-pair, comme le nombre de trois qu'appellons le ternaire, ne te semble-t'il point qu'il est tousiours appellé ternaire, & non-pair? lequel non-pair n'est pas cependant la mesme chose que ternaire: car il est dict aussi bien & de cinq, & de sept, comme de trois; & autre medieté de nombres ou imparité: car chacun de ces nombres là est aussi bien non pair que le ternaire, & n'estant pas cela mesme qu'est non-pair, chacun d'eux ne laisse pas d'estre non-pair semblablement & deux & quatre, & autre ordre de nombre quel qu'il soit, combiē qu'il ne soit pas cela mesme qu'est pair, chaque deux pourtant est pair.

CEBES.

Sans doute.

SOCRATE.

Regarde donc icy ce que ie demande, c'est qu'il semble veritablement que non seulement les contraires entr'eux ne se reçoiuent iamais l'vn l'autre: mais aussi que les choses qui sont de telle sorte que n'estans point contraires entr'elles mesmes, ce pendant possedant tousiours des contraires ne reçoiuent iamais vne espece contraire à l'espece qu'elles ont, mais qu'à son arriuee elles s'en vont

ou perissent. Ne dirons-nous point que trois deffaudroiēt plustost, & patiroient toute autre chose plustost que d'estre faits pairs, entant qu'ils sont trois?

CEBES.

Il est vrai.

SOCRATE.

Si est-ce pourtant que la duité n'est pas contraire à la ternité.

CEBES.

Nullement contraire.

SOCRATE.

Si bien que non seulement les especes contraires ne se reçoiuent iamais entr'elles mesmes: mais qu'outre les especes, il y a des choses qui ne souffrent point l'entrée des contraires.

CEBES.

Tu dis tres-vrai.

SOCRATE

Veux-tu donc que nous definissions, s'il nous est possible, ces choses-là comme elles sont?

CEBES

Ie le desire fort.

SOCRATE.

Ces choses, Cebes, ne serōt-elles point choses qui occupans quoy que ce soit, le rendent tel qu'il est contraint de retenir non seu-

lement l'Idée de soy-mesme, mais d'auoir aussi son contraire?

CEBES.

Comme quoy est-ce que tu dis cela?

SOCRATE.

Comme ie disois vn peu auparauant, car tu sçais que ce qui est contenu dans l'Idee de trois, doit estre non seulement trois, mais aussi non-pair.

CEBES

Il est vrai,

SOCRATE

A cela nous disions qu'vne Idée contraire à la forme qui par fait cela, n'arriue iamais.

CEBES

Iamais.

SOCRATE

C'est pourquoy le nombre de trois est exẽpt d'estre pair.

CEBES.

Il est vrai.

SOCRATE.

Il s'ensuit donc que la ternité ou nombre de trois est necessairement non-pair.

CEBES

Ie l'aduoüe.

SOCRATE.

Ainsi ce que i'auois pris à definir, à sçauoir quelles choses ce sont qui n'estans contrai-

res à rien ne reçoiuent pas pourtant le contraire: Cela, dis-ie, est de mesme que la ternité, qui n'estant point contraire au pair, ne le reçoit pourtant iamais, pource qu'il luy apporte tousiours ce qui luy est contraire. Tout de mesme en est-il du nombre de deux au non-pair, & du feu au froid, & de la neige à la chaleur & de beaucoup d'autres choses comme cela. Vois donc maintenant Cebes, si tu ne penses point qu'il faille definir ainsi, que non seulemẽt le cõtraire ne reçoit point son contraire: mais aussi ce qui apporte quelque chose de cõtraire à ce où il va. Ce qui apporte ne receura iamais vne forme cõtraire à ce qui est apporté, retiens-le donc bien encore car il n'est pas inutile de le redire: iamais le nombre de cinq ne receura l'espece du pair, ny dix qui est le double du non pair: car cestuy-cy qui est contraire à l'autre ne reçoit pourtant iamais l'espece du non-pair, ny au nombre de douze, les six, moitié de ce douze ne reçoiuent iamais la forme du tout, ny tous autres qui ont cõme cela la moitié d'vn nombre, ou qui ont vne troisiesme partie ne reçoiuent iamais la forme du plus grand nõbre, car en la receuant ils periroient, & ne seroient plus ce trois ou cette moitié qu'ils estoient. M'entends-tu bien, & te trouues-tu bien de mon aduis en tout cela?

CEBES

Fort bien.

SOCRATE

Derechef, di-moy comme depuis le commencement & me respons, non point par ce que i'interroge, mais par autre chose à mon imitation. Or ie dis outre ceste responſe aſſeuree que nous auons poſee dés le commencement, rends moy quelque autre responſe auſſi aſſeurée qui ſoit tiree de ce que nous auons dit, plus franchemẽt, comme ſi tu m'interroges de la ſorte, di-moy Socrate, qu'eſt ce qui eſtant dans le corps, l'eſchauffe? Ie ne t'iray pas rendre ceſte groſſiere reſponſe, que c'eſt la chaleur: mais vne plus exquiſe, tiree de nos diſcours plus recẽs, ie te dirai que c'eſt le feu. De meſme, ſi tu me demandes qu'eſt-ce qui eſtant dans le corps, le rend malade; Ie ne te reſpondrai pas la maladie, mais la fievre: & ſi tu me demandes qu'eſt-ce qui eſtant dans vn nombre le rend impair? ie ne te reſpondray pas l'imparité, mais l'vnité: & comme cela en autres choſes, prens garde donc ſi tu comprends bien mon ſens.

CEBES

Entierement.

SOCRATE.

Reſpons-moy donc; qu'eſt-ce qui eſtant

dans le corps le rend viuant?

CEBES.

L'Ame.

SOCRATE.

Et cela n'est-il pas tousiours?

CEBES.

Il ne peut estre autrement.

SOCRATE.

L'Ame donc, lors qu'elle occupe quelque chose, lui apporte sans doute la vie.

CEBES.

Sans doute.

SOCRATE.

N'y a-il point quelque chose contraire à la vie?

CEBES.

S'y à.

SOCRATE.

Et qu'est-ce?

CEBES.

C'est la mort.

SOCRATE

Or l'ame ne reçoit iamais le contraire de ce qu'elle ameine, comme nous auons accordé aux discours precedens.

CEBES

Il est ainsi.

SOCRATE.

Et comment appellions-nous tantost ce qui ne reçoit point l'Idee du pair?

du feu sans se fondre, & qu'elle ne periroit point, & ne receuroit point de chaleur.

CEBES:

Ie le croy

SOCRATE.

Par mesme raison, si ce qui n'est point capable de deuenir froid, ne mouroit iamais lors que le feu attaque le froid, le feu ne s'esteindroit pas pour cela, & ne s'esuanoüiroit point: mais il se retireroit sans danger.

CEBES.

Il le faudroit par necessité,

SOCRATE.

Par vne pareille necessité pouuons-nous conclurre touchant l'immortel, que si ce qui est immortel ne perit point, il est impossible que l'ame perisse à la veuë de la mort: car comme nos discours precedens ont monstré, elle ne peut point receuoir la mort: & ne peut point perir, comme le ternaire ne peut point estre pair, ny le non-pair ne peut point estre pair ny le feu froid, ny la blancheur qui est au feu froide,

Au reste quelqu'vn pourra dire, que cõbien que le non-pair ne deuienne iamais pair, pour l'arriuée du pair en luy, comme nous auons esté d'accord, que toutesfois apres le non-pair, disons le pair succede à sa place. Et si quelqu'vn nous disoit que le non-pair est

Mais puis que ce qui est immortel est aussi incorruptible, pourquoy est-ce que l'ame si elle est immortelle, ne seroit-elle point aussi incorruptible?

CEBES.

Il s'ensuit necessairement.

SOCRATE.

Ainsi quand la mort nous separe,
Sa fureur prend pour son obiect,
Tout ce que l'homme a de suiect,
A sa possession auare,
Mais ce que nous auons de beau,
D'indissoluble & D'inuisible.
D'immortel & d'incorruptible,
Ne passe point dans le tombeau,
Et nos esprits sans leurs organes,
Logeront heureux chez les Manes.

Il ne me reste nulle sorte de difficulté qui m'empesche de consentir à ton opinion: mais si Simias ou quelqu'vn de la compagnie a quelque chose à dire, ils n'ont que faire de se taire: car il me semble qu'on ne doit laisser passer le temps ne l'occasion d'ouïr parler de telles choses ou d'en discourir.

Qui voudra proposer sa doute,
Pour se rendre tout esclairci
Et le temps est bien cher aussi,

Quand on traite, ou quand on escoute.
Des discours pareils à ceux-cy.

SIMIAS.

Ie n'ay rien à dire, non plus que toy, ô Cebes! contre les raisons precedentes, toutesfois la grandeur de la chose dont il s'agit, & la foiblesse humaine me donnent assez de deffiances sur ces discours.

SOCRATE.

Tu as raison, Simias, & nos premieres positions, combien qu'elles vous semblent dignes de foy ont besoin pourtant d'estre plus diligemment considerées: que si vous le pouuez vne fois assez comprendre, vous suiurez ceste raison autant qu'il est possible de le faire, & cela estant rendu clair, vous n'auez plus rien à demander.

SIMIAS.

Tu dis vrai.

SOCRATE.

Amis si l'ame est eternelle,
Il est bien iuste de songer,
Comme quoy nous deuons purger
Tout le mal qui se trouue en elle,
Ce mystere à qui l'acompris,
Est bien vtile à nos esprits,
Et deuant que nostre corps meure,
Et lors qu'ayant perdu le iour,
Nous eschangeons ceste demeure.

A quel-

A quelque plus heureux sejour,
Et s'il faut que la pourriture
Fasse manger nostre ame aux vers,
Lors que les membres sont couuers
Du fardeau de la sepulture,
Les mauuais ont le bon destin,
Car ou se trouueroit en fin,
La peine ou le plaisir de l'homme,
Si quand les corps sont demolis?
L'ame languit & se consomme
Auec les os enseuelis?
Mais puis que son esprit s'esloigne,
Quand la mort saisit nostre chair,
Qu'il ne se laisse point toucher,
Et ne deuient iamais charongne,
Tous ces esprits pernicieux,
Que des actes plus vicieux,
Rendent l'ame & la chair complices,
Ne sçauroient fuir leur tourment,
Et rencontrent mille supplices,
Dans les horreurs du monument.
Et les ames les mieux sensées,
Dont la prudence & la bonté
Gouuernent à leur volonté
Les mouuemens & les pensées,
Auec le sçauoir qui les suit,
Elle s'en vont gouster le fruit
De leurs attentes arriuées.
Rien ne les suit que leurs sçauoir.

Quand le trespas les a priuées
Du corps qu'elles souloient auoir.

Dés les premiers pas de la fuite,
Qu'elles prennent à leur depart,
L'ame qui porte pour sa part,
La gloire d'estre bien instruite,
Trouue bien de l'auancement,
En son heureux commencement,
Mais celles qui n'ont pour partage,
Que l'ignorance & que le mal
Trouuent bien du des-aduantage,
En ce deslogement fatal.

Vn Demon qui durant la vie,
Habite l'esprit d'vn chacun,
Par la loy d'vn destin commun,
Conduit l'ame qu'il a suiuie,
Et la meine dedans vn lieu,
Où du commandement de Dieu,
Toutes les ames ramassées,
Vont receuoir leur iugement,
Aussi-tost qu'elles sont passées,
Dans leur eternel logement.

Ces Demons comme ils ont la charge
De les prendre au sortir d'icy,
Apres leur iugement aussi
Leur font voir vne plaine large,
Où l'ame vefue de son corps,
Attendant de nouueaux ressorts,
Long-temps errante & vagabonde,

Se traine aux bords des fleuues noirs,
Dont les peuples de l'autre monde
Arrousent leurs hideux manoirs.
Leurs fatalitez acheuées,
Elles rompent ce dur sommeil,
Et retournent vers le Soleil
Dont elles ont esté priuées,
Vn Demon aussi les conduit
Hors de cette profonde nuit,
D'où leur iuste sort les renuoie,
Et dans ces incognus quartiers,
Leur passage au lieu d'vne voie,
Trouue de differens sentiers.
Milles destours, milles trauerses,
Dans ces lieux s'offrent à leurs pas,
Quoy que Telephe ne creut pas,
Tant de routes, ny si diuerses:
Aeschile qui l'a fait parler,
Entendit qu'il falloit aller
Par vne carriere assez droite,
Et qui ne se monstroit de rien,
Ny plus large ny plus estroite,
Au meschant qu'à l'homme de bien.
Mais ses opinions le trompent,
Ces chemins sont pleins de marests,
Mille gouffres, mille forests,
Mille precipices le rompent
Sans doute Aeschile estoit menteur,
Et sans l'aide d'vn conducteur,

Qui n'ignore pas vne addresse,
Les esprits ne sçauroient passer,
Et parmi la nuict & la presse,
Se verroient tous embarrasser.
Il est bien clair des sacrifices
Que les hommes font tous les iours,
Que ces chemins ont des destours,
Et qu'ils sont pleins de precipices,
Si bien qu'vn esprit moderé
S'estant commis de son bon gré,
Au demon qui le veut conduire,
Trouue son voiage plaisant,
Et se laisse si bien instruire,
Qu'il n'ignore rien de present.
Au contraire vne ame enchaisnée
Des liens de la volupté,
Et d'vn sentiment enchanté,
Parmi la chair contaminée,
Quand la mort finit ses plaisirs,
Brusle encores des vains plaisirs,
Dont le sang l'auoit chatoüillée,
Et cherche au tour des os pourris.
Ceste charongne despoüllée,
Où ses vices estoient nourris.
A la fin quand de longues gesnes,
Pires que flammes & que fers,
La reiettent dans les Enfers,
Pour y continuer ses peines,
Le vieux demon qui l'introduit,

Dedans l'Empire de la nuit,
La quitte dans ces riues sombres,
Où tout le temps de son erreur,
Ny l'Enfer ny les autres ombres.
Ne la souffrent qu'auec horreur.
Chaque esprit gronde à ses approches,
Tous les manes troublent sa paix,
Et pour les crimes qu'elle a faicts,
La perçent toute de reproches,
Il faut des siecles infinis,
Auant que ses forfaits punis,
Elle eschappe de sa torture,
Et sort par la necessité,
Du grand ressort de la nature,
Par qui tout est ressuscité.

Ces vilaines ames apres de lõgues erreurs & des peines infinies, retrouuent dans le monde des habitations toutes conformes à leurs mauuais sentimens & les bonnes au contraire, sans estre obligées à l'erreur ny au supplice des autres, ioüissent bien tost apres leur trespas d'vne demeure fortunée, capables d'exercer leurs iustes & prudentes volontez, elle s'en reuont sans doute en des lieux bien heureux car ce sont les Dieux qui prẽnent la peine eux-mesmes de les y conduire.

Or la terre a beaucoup de lieux & de bien admirables, & n'est pas si grande ny telle que disent quelques-vns, au moins à ce que i'en

ay appris par d'autres.

SIMIAS.

Commēt me dis-tu cela ? pour moy i'ay bien ouy dire beaucoup de choses du Globe de la terre, mais non pas ce que tu dis en auoir appris de veritable ; & serois bien aise que tu prinses la peine de le raconter.

SOCRATE.

Veritablemēt il me semble que l'art de Glaucus ne raconte pas quelles choses ce sont, & que de trouuer qu'elles sont vraies, c'est ce qui surpasse sa faculté. Ie ne pense pas aussi moy-mesme y suffire, & quand bien i'en serois parfaitement sçauant, ma vie seroit trop courte pour vn compte si long, ie te diray biē pourtant la forme du Globe de la terre, & ces lieux de la sorte que ie crois qu'ils sont.

SIMIAS.

Ce sera bien assez.

SOCRATE.

Ie croy que cette masse est ronde,
Que les Cieux luy sont à l'entour,
Et que ferme dans son seiour ;
C'est son propre poids qui la fonde :
Les Cieux qui sont égaux par tout,
La balançent de bout en bout,
Elle-mesme en soy soustenuë,
Par tout pesante également,
Se tient sans s'aider de la nuë,

De son contrepoids seulement.

Car vne chose qui est ainsi d'esgale pesanteur, si elle est mise au milieu de quelque chose aussi égale par tout, elle ne sçauroit pancher ny d'vn costé ny d'autre: & se trouuant auecques tant de rapport, elle demeure & tient par l'inclination, & la disposition d'autruy: C'est ce que ie me suis premierement persuadé.

SIMIAS.

Auec beaucoup de raison.

SOCRATE.

Ceste masse ainsi suspenduë,
Est, comme ie pense sçauoir,
Et comme il est aisé de voir,
D'vne merueilleuse estenduë:
Nous icy comme des fourmis,
Et des grenoüilles sommes mis,
Autour des marests & de l'onde,
Entre le Phaside, & ce lieu
Où les piliers d'vn demy Dieu,
Creurent auoir borné le monde.

En plusieurs endroits de la sorte,
Habitables comme ceux-cy,
Elle a des logemens aussi,
Pour d'autres mortels qu'elle porte,
Car selon la forme & le fais
Qui de l'eau ou de l'air espais
Dedans ceste grandeur s'escoule,

Ses flancs deuiennent enfoncez,
Et fournissent de lieux assez,
Pour faire peupler ceste boule,
Vne plus excellente terre,
Pleine de douceur & de paix,
Où l'air ne fait venir iamais
L'importunité du tonnerre,
Pure & parfaite en tous ses lieux
Est assise dedans les Cieux,
Ou tout est pur, tout admirable.
Là les astres sont arrangez,
Là tout est plaisant & durable.
Ce grand palais de la nature,
Comme ie crois s'appelle Æther,
Par ceux à qui i'ay veu traiter,
Des secrets de cette structure,
Les astres apres ces obiects,
Qui demeurans ainsi subiets,
Penetrent les airs comme verre,
Et iusqu'au font de l'Vniuers,
Cherchent les chemins entr'ouuers,
Pour passer au sein de la terre,
Nous icy comme dans vn autre,
Vn peu touchez de leurs raions,
Assez imprudamment croions
Estre bien esloignez du centre
Nous pensons que nostre sejour
Est au plus haut du large tour,
Qui ceint l'enclos de ceste masse,

Que la terre est toute dessous,
Et que les bestes auec nous,
N'en habitent que la surface.
Aussi les Tritons & Nerée,
Qui dedans l'abysme des eaux
Voient le Ciel & ses flambeaux
Au trauers de l'Onde azurée,
Imagineroient sans raison,
Que leur moite & basse prison,
Seroit tout au dessus de l'onde,
Et que les lumieres des cieux,
Ne sçauroient apparoitre mieux,
En quelque quartier du monde.
Ils croiroient que dedans Neptune
Les astres s'iroient allumer,
Et qu'ailleurs que dedans la mer,
Ne loge ny soleil ny lune,
Mais s'il auoient tant seulement,
Du dessus de leur Element
Contemplé le siege ou nous sommes,
Leurs erreurs s'euanoüiroient,
Et leurs regards s'esbloüiroient,
De la clarté qui luit aux hommes.
Nous icy comme dans des caues.
Trop pesants pour nous enuoler,
Sous le grand Empire de l'air,
Demeurons comme des esclaues,
Nous croions que les feux luisans,
Au trauers de l'air conduisans

Tant de lumieres incogneuës,
N'ont autre siege que les airs,
Et d'où partent leurs esclairs,
De là partent aussi les nuës.
Mais si iamais quelque aduenture
Nous esloignoit d'vn coup de vent,
Pour nous faire voir plus auant
Les merueilles de la nature,
Nous irions iusqu'où le Soleil
Paroist si clair & si vermeil,
Iusqu'où ces nuageuses toiles
N'ont encores iamais monté,
Et dans vn Ciel où sa clarté,
S'accorde auecque les estoiles.
Là bien plus haut que le tonnerre,
Dans vn Palais si glorieux,
Si quelqu'vn abaissoit les yeux
Sur les ordures de la terre,
Il seroit honteux de la voir,
Et raui du nouueau sçauoir
De tant de merueilles si rares,
Voiant qu'au prix de tant de bien,
Tous nos thresors sont moins que rien,
Se mocqueroit bien des auares.
Les poissons hors de la cauerne,
Où la bize & les Aquilons,
Renuersans l'onde & les sablons,
Troublent le Dieu qui la gouuerne,
Hors des creux puants de la mer,

Où tout est vilain tout amer,
Tout rongé de sel & d'escume,
Trouueroient beaux ces lieux icy,
Comme nous les Palais aussi,
Où la torche du iour s'allume.
Les marbres qui font nos murailles,
Les ioyaux qui parent nos doigts,
Et tout ce que les champs Indois
Se laissent tirer des entrailles:
Bref tant de biens de tant de prix,
Ou des conuoiteux esprits
L'insensé desir se limite,
Ne sont rien en comparaison,
De ce qui luit dans la maison,
Où la troupe des Dieux habite.

Sur ces propos icy ie vous raconteray vne fable tres-belle, si vous la voulez ouyr, pour vne plus claire intelligence des contrées de ceste excellente terre qui est au dessous du Ciel.

SIMIAS.

Nous serons tous bien aises de l'entendre.

SOCRATE.

Qui de ce lumineux Royaume,
Que iamais la nuict ne voila,
Pourroit voir ceste terre-là,
Il la verroit comme vne Paume,
De qui le dessus est couuert
De iaune, de blanc, ou de vert,

Et mille autres couleurs encore,
Comme celle de l'arc d'Iris,
Comme l'esmail des prez fleuris,
Et du Chariot de l'Aurore.
Tout ce qu'on void dans la peinture,
Des pourtraits qui se font icy,
Comme tous nos obiects aussi
Imitent vn peu leur nature,
Nos sombres & basses couleurs
N'approchent point l'esclat des leur
Ny la neige, ny l'escarlatte,
Ny la iaune du lourd metal,
Qui dedans l'ame du brutal,
Si dangereusement esclate.
Mille autres couleurs incogneuës
A la faculté de nos yeux,
Brillent en ces sublimes lieux,
Au trauers de l'onde & des nuës,
Et le creux d'vn seiour si beau,
Qui s'emplit de l'air & de l'eau
Que tousiours la nature y verse,
Luy d'vn esclat tout different,
Si bien que la terre reprend
Tousiours quelque couleur diuerse.
Là sont peints les fruits & les arbres,
Chaque fleur vaut vn diamant,
Là c'est bastir heureusement,
Que de faire seruir les marbres
Les escarboucles, les rubis,

Et ce qu'vn Roy sur ses habits
Peut faire voir de plus superbe
Se trouue parmi les forests,
Comme icy dedans nos marests
Se trouue du sable & de l'herbe.
L'argent y donne peu de ioye,
Et les metaux de plus de pris,
Y viennent si fort à mespris,
Qu'on n'en fait point de la monnoye:
Là toute sorte d'animaux,
Franche de la rigueur des maux
Où nostre terre est asseruie,
Viennent auec liberté,
Et dans les lieux pleins de santé,
Iöüissent d'vne longue vie.
On void là des plaisans riuages,
Affranchis de la loy du sort,
Et iusqu'où la faim de la mort
N'estendit iamais ses rauages;
On y void des Isles aussi,
Bien plus belles que celles-cy,
Ce n'est point la mer qui les touche,
Elles ont au lieu de rempars,
Vn air serain de toutes pars,
Où iamais Phœbus ne se couche,
Ceux qui de ce païs de grace,
Occupent ce palais heureux,
Sont plus grands & plus vigoureux,
Que n'est cette mortelle race;

Les elemens leur ſont plus doux ;
L'air leur eſt ce que l'onde à nous ;
Et dans ce merueilleux Empire
Au lieu de noſtre air infecté,
Vn beau Ciel tout plein de clarté,
Eſt-ce que leur poulmon reſpire.
Ils ont l'eſprit & le viſage,
Plus aimables que nous n'auons ;
Et des choſes que nous ſçauons ;
Vn plus grand & meilleur vſage :
Ils ont les ſens en leur vigueur ;
Et la deſplaiſante langueur
Que nous donnent les maladies,
Ne troublent pas vn de leurs iours,
Non plus que les faſcheux diſcours
Que font nos ames eſtourdies,
D'autant que l'air vaut mieux que l'onde ;
Et que le Ciel vaut mieux que l'air,
Tout ce qui fait viure & parler,
Eſt meilleur en cét autre monde :
Ainſi des ces heureux humains,
Les eſprits & les corps bien ſains,
Dans leur forte temperature,
Peuuent heureuſement ſçauoir ;
Iuſques où s'eſtend le pouuoir,
Et la volonté de nature.
Là ſont tous ces fameux miracles
Que nous oïons dire des Cieux,
Et ces vrais organes des Dieux,

ue les mortels nomment Oracles,
es vrais Temples & des Autels,
A l'entretient des immortels,
eur donnent vne libre entrée,
t dans cét admirable lieu,
l est aisé de voir vn Dieu,
omme vn homme en cette contrée.

Sans aucun ombrage des nuës,
oin de la nuit & du sommeil,
On y void & Lune & Soleil,
t toutes les estoiles nuës,
amais aucun trait de mal-heur,
N'y fit venir vne douleur,
es Dieux ne sont là que propices,
On ne void point là de prison
N'y de peste, ny de poison,
N'y de fers, ny de precipices.

Des canaux de diuerses sortes,
Retiennent des eaux là dedans,
D'où saillent des ruisseaux grondans,
Par les plis de leurs veines tortes:
Ces fossés en diuers endroits,
Sont ores larges, ores estroits,
Leur embouchеure est toute ronde,
Ils different de ceux d'icy;
Ores du bord plus estressi,
Ou de la baze plus profonde.

Chacun dans les creux qui le serre,
Suiuant vn poids qui va dessous:

Ces canaux se rencontrent tous
Dans le centre de cette terre :
Là mille merueilleux ruisseaux
Changent l'vn l'autre de vaisseaux,
Ils meslent mille fois leur course,
Et chacun forcé de changer
Laisse dans vn gouffre estranger,
Ce qu'il a porté de sa source.
Icy des eaux viues & fortes,
Vomissent le souffre & le feu,
Icy d'autres qui coulent peu
Laissent geler leurs vagues mortes,
Ces fleuues eternels & grands,
Sont l'vn de l'autre differens
L'vn est fascheux, l'autre facile,
L'vn est clair, l'autre est vn torrent,
Tousiours parmi la bourbe errant,
Comme fait celuy de Sicile.
Depuis le haut iusqu'à la baze,
L'vn dedans l'autre renuersez,
Ces fleuues sont tous balancez
Dans vn profond & large vase,
Qui panche indubitablement
De tous costez également
Le vase est ce fossé d'Homere,
De tout ce globe se couurant,
Que tous ces fleuues vont ouurant,
Comme le ventre de leur mere.
Ceste masse d'eaux passagere

ans ce vase ainsi suspendu,
y trop serré, ny trop fendu
'est ny pesante ny legere
este humeur est sans fondement,
omme aussi sans nul firmament,
lle s'abbaisse, elle se leue,
lle s'enfuit, elle reuient,
lle s'estance, & se retient
ans se donner iamais de treue.

L'air qui vient dans son ouuerture,
Et qui la suit de bout en bout,
Allant & reuenant par tout,
Est aussi de mesme nature,
Suiuant ces eaux & ces limons,
L'air comme il fait en nos poulmons,
Incessamment soufle & respire,
Et poussé dans ces flots mouuans,
Il y fait naistre de grands vens,
Soit qu'il s'en aille ou se retire.

Ce canal tire son haleine,
Lors que nos eaux coulent là bas
Et la soufle quand il est las,
Et que sa caue est toute pleine,
Resouflant ce qu'il a puisé,
Vn grand amas d'eaux diuisé,
Amplement nos terre abreuue;
Vn de ses bras fait des marests,
Et l'autre arrache des forests,
Pour y faire passer vn fleuue,

Vers l'Acheron ſans s'y meſler,
Puis au grand canal ſe deſcharge.
A cauſe de l'onde enflammee,
Qui boult dedans ce gros vaiſſeau,
Ceſte grande chaudiere d'eau,
Eſt Pyriphlegeton nommee:
Du ſoin de ſes fangeux torrens,
Mille petits ruiſſeaux errans,
Par des conduites incertaines,
Regliſſent dans ce lieu profond,
Et par toute la terre font
Des ruiſſelets & des fontaines.
Le dernier fleuue eſt le Cocyte,
Dont le cours d'abord fluctueux,
Eſt fier, grondant, impetueux,
Et rien que ſon flot ne l'excite:
Il eſt entre bleu, rouge & noir
Comme on void dans ce creux manoir
La couleur de l'onde ſtigide,
Stix ſur les fleuues couronné,
Sans que Iupiter dethroné,
Euſt perdu le foudre & l'Aegide.
Comme les dieux en ceſte guerre,
Cocyte prend là du ſecours,
Et paſſe d'vn plus roide cours
Dans les entrailles de la terre,
Puis par mille deſtours roulant,
Vers Pyriphlegeton coulant,
Il trouue l'Acheron en teſte,

sans se mesler à pas vn,
se rend en ce lieu commun,
ui leur tient sa cauerne preste.
Le grand Conseil de la nature,
aiant ainsi bien ordonné,
regne est le lieu destiné,
Où les morts font leur aduanture:
eur Demon les a là logez,
est où les Dieux les ont iugez,
sont là les lieux redoutables,
nsacrez aux droicts de la mort,
ù se donne l'arrest du sort,
ur les iustes & les coupables.
Qui ne rend pas bien son seruice,
u sainct deuoir de la vertu,
t n'est aussi tout abbatu,
us l'infame empire du vice,
ous ceux de qui les sombres iours
'vn fade & mediocre cours,
nt passé ceste vie humaine,
rouuent vn pareil sort pour eux,
y bien-heureux ny mal-heureux,
e dans ceste commune plaine.
Ils sont mis dans vne charette,
ù le Demon leur passager,
nduisant ce fardeau leger,
u marest d'Acheron, s'arreste,
s sont là comme tous noyez,
squ'à tant qu'ils soient nettoyez.

Des ordures de leurs offences,
Et quelques supplices souffers
Les Dieux leur vont oster les fers,
Pour leur donner des recompenses.
Les ames de sang enniurées
Toutes noires de trahison,
Ont le Tartare pour prison,
Et n'en sont iamais deliurées.
Là sont mis les tueurs des Rois,
Comme ceux qui iusqu'aux abois,
N'ont aimé que le sacrilege
Et pour les tirer de ce lieu,
La misericorde de Dieu
N'a point assez de priuilege.
D'autres ames bien criminelles,
Mais pour qui les Dieux moins faschez
Ne condamnent point leurs pechez,
A des tortures eternelles,
Ceux qu'vn brutal aueuglement,
Prouoque irraisonnablement
A fascher le pere & la mere,
Sont dans cét espoir de guerir,
S'estans purgez auant mourir,
Par vne repentance amere.
Vn desgoust des lieux adorables,
Vn meurtre faict mal à propos.
Dont limage oste le repos,
A l'ame de ces miserables.
Ce sont là ces crimes pesans,

ont les Dieux ne se rapaisans
s'apres vne vengeance rude,
ennent les esprits affligez
edans le Tartare obligez,
'vn effroiable seruitude,
Il faut que la Lune accomplisse
ouze-fois au Ciel son sentier
our le terme de leur supplice,
e temps arriue qu'vn tourment
durable & si vehement
eur promet vn peu de relasche,
e destin à demi content,
t lassé de leur nuire tant;
Iors de ces cachots les arrache,
Auant leur deliurance entiere
ortans de ce canal commun,
's sont tous renuoiez chacun
Dedans le sein d'vne riuiere,
'eux que le meurtre a condamnez,
Au Cocyte sont amenez,
C'est autre fleuue plein de flamme,
Reçoit ces hommes violens,
Qui contre leur Pere insolens,
En ont eu des remors dans l'ame,
Lors ces forçats auec licence,
Suiuant les flots qui les ont pris
S'en vont visiter les esprits,
Dont ils ont blessé l'innocence,

Les elemens leur sont plus doux ;
L'air leur est ce que l'onde à nous ;
Et dans ce merueilleux Empire
Au lieu de nostre air infecté,
Vn beau Ciel tout plein de clarté,
Est-ce que leur poulmon respire.
Ils ont l'esprit & le visage,
Plus aimables que nous n'auons ;
Et des choses que nous sçauons ;
Vn plus grand & meilleur vsage :
Ils ont les sens en leur vigueur ;
Et la desplaisante langueur
Que nous donnent les maladies,
Ne troublent pas vn de leurs iours,
Non plus que les fascheux discours
Que font nos ames estourdies,
D'autant que l'air vaut mieux que l'onde;
Et que le Ciel vaut mieux que l'air,
Tout ce qui fait viure & parler,
Est meilleur en cét autre monde :
Ainsi des ces heureux humains,
Les esprits & les corps bien sains,
Dans leur forte temperature ;
Peuuent heureusement sçauoir ;
Iusques où s'estend le pouuoir,
Et la volonté de nature.
Là sont tous ces fameux miracles
Que nous oïons dire des Cieux,
Et ces vrais organes des Dieux,

Que les mortels nomment Oracles,
Des vrais Temples & des Autels,
A l'entretient des immortels,
Leur donnent vne libre entrée,
Et dans cét admirable lieu,
Il est aisé de voir vn Dieu,
Comme vn homme en cette contrée.
Sans aucun embrage des nuës,
Loin de la nuit & du sommeil,
On y void & Lune & Soleil,
Et toutes les estoiles nuës,
Iamais aucun trait de mal-heur,
N'y fit venir vne douleur,
Les Dieux ne sont là que propices,
On ne void point là de prison
N'y de peste, ny de poison,
N'y de fers, ny de precipices.
Des canaux de diuerses sortes,
Retiennent des eaux là dedans,
D'où saillent des ruisseaux grondans,
Par les plis de leurs veines tortes:
Ces fossés en diuers endroits,
Sont ores larges, ores estroits,
Leur emboucheure est toute ronde,
Ils different de ceux d'icy;
Ores du bord plus estreßi,
Ou de la baze plus profonde.
Chacun dans les creux qui le serre,
Suiuant vn poids qui va dessous:

Ces canaux ſe rencontrent tous
Dans le centre de cette terre :
Là mille merueilleux ruiſſeaux
Changent l'vn l'autre de vaiſſeaux,
Ils meſlent mille fois leur courſe,
Et chacun forcé de changer
Laiſſe dans vn gouffre eſtranger,
Ce qu'il a porté de ſa ſource.
Icy des eaux viues & fortes,
Vomiſſent le ſouffre & le feu,
Icy d'autres qui coulent peu
Laiſſent geler leurs vagues mortes,
Ces fleuues eternels & grands,
Sont l'vn de l'autre differens
L'vn eſt faſcheux, l'autre facile,
L'vn eſt clair, l'autre eſt vn torrent,
Touſiours parmi la bourbe errant,
Comme fait celuy de Sicile.
Depuis le haut iuſqu'à la baze,
L'vn dedans l'autre renuerſez,
Ces fleuues ſont tous balancez
Dans vn profond & large vaſe,
Qui panche indubitablement
De tous coſtez également
Le vaſe eſt ce foßé d'Homere,
De tout ce globe ſe courant,
Que tous ces fleuues vont ouurant,
Comme le ventre de leur mere.
Ceſte maſſe d'eaux paſſagere

Dans ce vase ainsi suspendu,
Ny trop serré, ny trop fendu
N'est ny pesante ny legere
Ceste humeur est sans fondement,
Comme aussi sans nul firmament,
Elle s'abbaisse, elle se leue,
Elle s'enfuit, elle reuient,
Elle s'eslance, & se retient
Sans se donner iamais de treue.
L'air qui vient dans son ouuerture,
Et qui la suit de bout en bout,
Allant & reuenant par tout,
Est aussi de mesme nature,
Suiuant ces eaux & ces limons,
L'air comme il fait en nos poulmons,
Incessamment soufle & respire,
Et poussé dans ces flots mouuans,
Il y fait naistre de grands vens,
Soit qu'il s'en aille ou se retire.
Ce canal tire son haleine,
Lors que nos eaux coulent là bas
Et la soufle quand il est las,
Et que sa caue est toute pleine,
Resouflant ce qu'il a puisé,
Vn grand amas d'eaux diuisé,
Amplement nos terre abreuue;
Vn de ses bras fait des marests,
Et l'autre arrache des forests,
Pour y faire passer vn fleuue,

s vouloient deualer du centre,
Dans ce large espace du monde
atre grands fleuues principaux,
'entour des champs infernaux,
ainent le vieux cours de leur onde:
grand Ocean en est vn,
ui sous l'empire de Neptun,
che de poissons & de barques,
oüille la terre à l'enuiron,
second fleuue est Acheron,
ui fait vn grand marets aux Parques.
Apres ces courses vagabondes
n estang nommé comme luy,
ans ces lieux de ioye & d'ennui,
rreste ses rapides ondes
ans ces obscurs & tristes bors,
uelquesfois les ombres des mors,
ont accomplir leurs destinees,
t noyez que sont tous leurs maux,
animent d'autres animaux,
Dans les lieux dont elles sont nées.
Vn fleuue de nature estrange,
Entre ces deux-là faict son cours,
Et tombe en vn lac où tousiours
L'onde brusle parmi la fange,
On void là dedans s'enflammer,
Bien plus d'eau que n'en a la mer,
Aussi ce fleuue est-il plus large,
Il ceint la terre, & va couler

Vers l'Acheron sans s'y mesler,
Puis au grand canal se descharge.
A cause de l'onde enflammee,
Qui boult dedans ce gros vaisseau,
Ceste grande chaudiere d'eau,
Est Pyriphlegeton nommee:
Du soin de ses fangeux torrens,
Mille petits ruisseaux errans,
Par des conduites incertaines,
Reglissent dans ce lieu profond,
Et par toute la terre font
Des ruisselets & des fontaines.
Le dernier fleuue est le Cocyte,
Dont le cours d'abord fluctueux,
Est fier, grondant, impetueux,
Et rien que son flot ne l'excite:
Il est entre bleu, rouge & noir
Comme on void dans ce creux manoir
La couleur de l'onde stigide,
Stix sur les fleuues couronné,
Sans que Iupiter dethroné,
Eust perdu le foudre & l'Aegide.
Comme les dieux en ceste guerre,
Cocyte prend là du secours,
Et passe d'vn plus roide cours
Dans les entrailles de la terre,
Puis par mille destours roulant,
Vers Pyriphlegeton coulant,
Il trouue l'Acheron en teste,

t sans se mesler à pas vn,
se rend en ce lieu commun,
ui leur tient sa cauerne preste.
Le grand Conseil de la nature,
'aiant ainsi bien ordonné,
e regne est le lieu destiné,
Où les morts font leur aduanture:
Leur Demon les a là logez,
C'est où les Dieux les ont iugez,
Ce sont là les lieux redoutables,
Consacrez aux droicts de la mort,
Où se donne l'arrest du sort,
Pour les iustes & les coupables.
Qui ne rend pas bien son seruice,
Au sainct deuoir de la vertu,
Et n'est aussi tout abbatu,
Sous l'infame empire du vice,
Tous ceux de qui les sombres iours
D'vn fade & mediocre cours,
Ont passé ceste vie humaine,
Trouuent vn pareil sort pour eux,
Ny bien-heureux ny mal-heureux,
Dedans ceste commune plaine.
Ils sont mis dans vne charette,
Où le Demon leur passager,
Conduisant ce fardeau leger,
Au marest d'Acheron, s'arreste,
Ils sont là comme tous noyez,
Iusqu'à tant qu'ils soient nettoyez.

Dont les Dieux ne se rapaisans
Qu'apres vne vengeance rude,
Tiennent les esprits affligez
Dedans le Tartare obligez,
D'vn effroiable seruitude,

Il faut que la Lune accomplisse
Douze-fois au Ciel son sentier
Pour le terme de leur supplice,
Le temps arriue qu'vn tourment
Si durable & si vehement
Leur promet vn peu de relasche,
Le destin à demi content,
Et lassé de leur nuire tant;
Hors de ces cachots les arrache,

Auant leur deliurance entiere
Sortans de ce canal commun,
Ils sont tous renuoiez chacun
Dedans le sein d'vne riuiere,
Ceux que le meurtre a condamnez,
Au Cocyte sont amenez,
C'est autre fleuue plein de flamme,
Reçoit ces hommes violens,
Qui contre leur Pere insolens,
En ont eu des remors dans l'ame,

Lors ces forçats auec licence,
Suiuant les flots qui les ont pris
S'en vont visiter les esprits,
Dont ils ont blessé l'innocence,

Et les trouuans pres des palus,
Qui d'vn large & tranquile flus,
Arrousent vne heureuse plaine,
Desireux de s'y resioüir,
Les couiurent de les oüir
Et d'auoir pitié de leur peine.

Si ces Manes leur font la grace
De les receuoir à mercy,
Il s'en vont auec eux aussi,
Posseder vne heureuse place,
Et pleins de franchise & d'honneur,
Participent à leur bon-heur:
Mais tant que leur iustice auare,
Leur veut retenir leurs forfaits
Sans auoir ny tréfue ny paix
Ils s'en reuont dans le tartare.

Leur peine se rend infinie
Leur douleur ne cuit pas assez,
Et tant qu'il plaist aux offencez
Leur faute n'est iamais punie,
Mais soudain qu'ils sont pardonnez
Ils vont au rang des fortunez,
Le malheur calme son orage;
L'Enfer est las de les punir
Et chacun perd le souuenir,
D'en auoir receu de l'outrage,

Mais ceux qui d'vne saincte vie
Ont suiui le train glorieux,
Et dont la volonté des Dieux

A tousiours limité l'enuie:
Sçauans & sans aucun deffaut,
Ils volent bien-heureux la haut,
Ou parmi des grandeurs surpémes.
Ils n'ont plus de corps comme icy,
Et francs de tout humain souci,
Ils deuiennent des Dieux eux-mesmes,
A des felicitez si rares
Se doit donner tout nostre soin,
Car ceste gloire de bien loin;
Passe la pompe des Thiares,
Nul sans prudence, & sans bonté
Encore n'est iamais monté,
Dans ce grand palais de lumiere,
Où nostre parfaicte raison,
Doit habiter vne maison
Plus heureuse que la premiere,

PHÆDON.

Il finissoit ainsi sa fable dans le discours de ces beatitudes eternelles, que les esprits bien purgez par la Philosophie, doiuent esperer, & dont il ne pouuoit, disoit-il, exprimer la magnificence faute de loisir & de capacité d'vn homme, qui ne suffit pas au discours des choses si merueilleuses au bout de son compte, il dit à Simias.

Toutes ces choses-là comme ie les ay rangées, ne sont pas dignes sans doute qu'vn homme de bons sens y arreste entierement

que ie m'en aille pour lauer : car auant que de prendre le poison, ie me veux netoyer pour n'incommoder point les femmes qui s'amuseront à lauer ce corps mort. Là dessus Criton luy demanda s'il ne vouloit rien commander à personne touchant ses enfans, ou pour quelque autre chose, où on lui peust faire plaisir. Ie n'ay rien à vous recommander, dit-il, que ce que ie vous presche il y a long-temps, que si vous prenez garde à vous, vous me seruirez de beaucoup, & à vous mesmes, quoy que vous ne m'en voulussiez pas ici donner vostre parole & que si vous ne suiuez en toute vostre vie les traces qui ont esté marquees, par tous les discours que nous auons faicts, asseurez vous que vous n'y gaignerez rien, quoy que vous vueillez icy accorder à nostre conference. Nous y prendrons garde, luy dit Criton: mais cóme quoy veux-tu qu'on t'enseuelisse? Comme il vous plaira dit-il, au moins si apres vous me pouuez atteindre, & tout soufriant il se tourna vers nous. Ie ne sçaurois, dit-il, persuader à Criton, que c'est moy ce Socrate qui dispute icy, & qui range ainsi mes discours : mais il croit que ie suis ceste charongne, qu'il doit voir incontinent, & se soucie peu de la consolation que ie vous ay voulu donner; & de l'opinion que i'ay d'estre au-

iourd'huy bien loin de vous, & de paruenir à la condition des biens heureux. Asseurez-en donc Criton, ie vous prie, & soiez mes cautions enuers luy autrement qu'il n'a esté pour moy enuers mes Iuges: car il a respondu que ie comparoistrois en iugement, & vous luy respondrez, s'il vous plaist, qu'apres que ie seray mort, ie ne cōparoistrai plus pour tout, mais que ie m'en iray persuadez-le ie vous prie, afin qu'il ait moins de regret à ma mort, & que voiant brusler ou enseuelir mon corps, il ne soit pas si fol que de me plaindre comme si i'endurois beaucoup, & qu'il ne die point aux funerailles que c'est Socrate qu'on porte au tombeau, & qu'on me va mettre sous la terre. Sçaches aussi Criton, que ce qui est si mal dit, ne manque pas seulement en cela: mais qu'il nuit aussi en quelque façon à nos esprits: mais biē il faut dire que mon corps doit estre enseueli, & de la sorte qu'il te semblera bon. Cela dit, il se leua, & passa dans vne chambre pour se lauer, Criton le suiuit, & nous pria de les attendre. Nous estions là cependant à nous entretenir sur les discours qui auoient esté tenus, & à desplorer nostre fortune en la perte de cét homme là, qui estāt nostre Pere à tous, nous laissoit à la mort tous orphelins. Apres que Socrate fut laué, on lui apporta ses fils: car il en auoit deux petits, &

n desia grand, il y vint aussi des femmes ses
omestiques. Socrate leur ayant parlé tout
euant Criton, & leur ayant ordonné ce
u'il vouloit, il leur commanda de se retirer,
z à ses fils aussi, puis il reuint à nous enuiron
heure que le Soleil s'alloit coucher : car il
uoit esté là dedans assez long-temps. Com-
ne il nous fut venu trouuer tout laué, il s'assit,
z sans qu'il eust presque loisir de nous plus
ien dire : voicy le bourreau qui arriue, & se
enant aupres de Socrate, il lui dit : Ie ne pen-
e point trouuer en toy l'estonnement que i'ay
ccoustumé de trouuer aux autres : car ils se
lepitent à moy, & me disent des iniures, lors
jue faisant ma charge, par le commandement
les Magistrats, ie leur viens annoncer qu'il
eur faut aualler le poison : & i'ay reconnu à te
oir icy, que tu auois l'ame grande & gene-
euse, & l'humeur paisible, que tu es le meil-
eur homme qui iamais soit entré dans cette
prison, & sçay bien que tu ne m'imputeras
point ton mal-heur, mais à ceux qui en sont
a cause. Tu connois assez maintenant la nou-
uelle que t'apporte. Adieu, & tasche à te pre-
parer à ceste necessité. Apres luy auoir dit ce-
a, il se retira tout pleurant. Socrate tour-
nant les yeux sur le bourrreau, Adieu, luy
dit-il, toy-mesme, ie me vai preparer. Et

ner le poiſon qu'il apporta tout preſt dãs la cou
pe, Socrate le regardant. Et ie te prie, dit-il toy
qui entens cecy, qu'eſt-ce qu'il faut que ie faſſe
autre choſe? Que te promener, apres auoir
beu iuſqu'à tant que tu ſentes affoiblir les iam-
bes, apres tu te coucheras; & luy diſant cela il
luy rendit la coupe. Socrate veritablement, ô
Echecrates, la print fort ioyeuſemẽt ſans chã-
ger de couleur: mais regardant viuement cõ-
me il auoit accouſtumé, il dit au bourreau. Eſt-
il pas permis d'en reſpandre vn peu par manie-
re de ſacrifice? Il n'y en a, luy dit l'autre, iuſte-
ment que ce qu'il faut: I'ay tout beu, dit Socra-
te, mais ſi eſt il permis au moins de prier les
Dieux qu'ils me rẽdent ma mort fauorable, &
ceſte ſeparation heureuſe, ie les prie de bon
cœur: & ainſi ſoit-il. Diſãt cela, il porte le ver-
re à la bouche & boit gayement. Pluſieurs de
la cõpagnie s'eſtoient empeſchez de pleurer
iuſques alors: mais le voiant cõme il beuuoit.
Apres qu'il eut beu il nous fut impoſſible de
nous retenir: pour moy ie me laiſſai-là telle-
ment emporter à la douleur, que les larmes
me tomboiẽt à force de regret que i'auois, nõ
pas tant pour lui que pour moy-meſme, & la
perte que ie faiſois d'vn tel ami. Criton auſſi
auant que de commencer de pleurer s'eſtoit
leué, & Appollodorus qui n'auoit tout le

Cela se fera, lui dit Criton: mais ne te plaist-il point encore quelque chose ? A cela Socrates ne respondit point: mais aiant demeuré coy tout vn temps il remua vn peu, le bourreau le descouurit: lors Socrates fischa sa veuë & la perdit. Criton lui ferme les yeux & la bouche,

Voila, Echecrates, la fin de nostre ami, homme sans doute à mon iugement le meilleur, le plus sage, & le plus iuste que i'ay iamais pratiqué.

AV ROY SVR SON EXIL.

ODE.

CElui qui lance le tonnerre,
Qui gouuerne les elemens,
Et meut auec les elemens,
La grande masse de la terre,
Dieu qui vous mit le Sceptre en main
Qui vous le peut oster demain,
Lui qui vous preste sa lumiere,
Et qui malgré les fleurs de lis,
Vn iour fera de la poussiere
De vos membres enseuelis,
Ce grand Dieu qui fit les abismes
Dans le centre de l'vniuers,

Et qui tient tousiours ouuers
A la punition des crimes:
Veut außi que les innocens
A l'ombre de ses bras puissans
Trouuent vn asseuré refuge,
Et ne sera point irrité
Que vous tarißiez le deluge,
Des maux où vous m'auez ietté.

Esloigné des bords de la Seine,
Et du doux climat de la Cour,
Il me semble que l'œil du iour
Ne me luit plus qu'auecque peine:
Sur le faist' affreux d'vn rocher
D'où les ours n'osent approcher.
Ie consulte auec des furies,
Qui ne font què solliciter
Mes importunes resueries
A me faire precipiter.

Auiourd'huy parmi des Sauuages
Où ie ne trouue à qui parler,
Ma triste voix se perd en l'air,
Et dedans l'echo des riuages:
Au lieu des pompes de Paris,
Où le peuple auec des cris
Benit le Roi parmi les ruës,
Ici les accens des corbeaux,
Et les foudres dedans les nuës
Ne me parlent que de tombeaux.

I'ai choisi loing de vostre Empire

Vn vieux desert ou des serpens
Boiuent les pleurs que ie respans,
Et soufflent l'air que ie respire:
Dans l'effroi de mes longs ennuis,
Ie cherche, insensé que ie suis,
Vne Lionne en sa colere,
Qui me deschirant par morceaux
Laisse mon sang & ma misere,
En la bouche des lionceaux.

Iustes Cieux qui voiez l'outrage,
Que ie souffre peu iustement,
Donnez à mon ressentiment
Moins de mal, ou plus de courage:
Dedans ce lamentable lieu,
Fors que de souspirer à Dieu,
Ie n'ai rien qui me diuertisse:
Iob qui fut tant homme de bien
Accusa le Ciel d'iniustice,
Pour vn moindre mal que le mien.

Vous grand Roi si sage & si iuste,
Qu'on ne void point de Roi pareil,
Suiurez-vous le mesme conseil
Qui fit iadis faillir Auguste:
Sa faute offence ses nepueux,
Et faict perdre beaucoup de vœux
Aux autels qu'on doit à sa gloire:
Mesmes les astres auiourd'hui
Font des plaintes à la memoire,
De ce qu'elle à parlé de lui.

Encore dit on que son ire,
L'auoit bien iustement pressé
Et qu'Ouide ne fut chassé
Que pour auoir osé mesdire.
Moy dont l'esprit mieux arresté:
D'vne si sotte liberté
Ne se trouua iamais capable,
Aussi-tost que ie fus banni,
Ie souhaittai d'estre coupable,
Pour estre iustement puni.

Mais iamais la melancolie
Qui trouble ces mauuais esprits,
N'a faict paroistre en mes escrits
Vn pareil excez de folie:
Et si depuis le premier iour
Que mon deuoir & mon amour,
M'attacherent à vos seruices.
Ie n'ay tout oublié pour eux,
Le ciel pour chastier mes vices
Fasse vn Enfer plus rigoureux.

Ie n'ay point failli que ie sçache,
Et si i'ay peché contre vous,
Le plus dur exil est trop doux,
Pour punir vn crime si lasche:
Aussi quels lieux ont ce credit,
Où pour vn acte si maudit
Chacun n'ait droit de me poursuiure?
Quel Monarque est si loing d'icy.
Qui me vueille souffrir de viure,

non Roy ne le veut aussi.
Quoy que mon discours execute
ferai-ie à mon mauuais sort:
appliqueray-ie que la mort,
mal-heur qui me persecute:
u qui se plaist à La pitié;
qui d'vn sainct veu d'amitié
ict vos volontez à la siene,
s qu'il vous a voulu combler
vne qualité si Chrestienne,
s oblige à luy ressembler.
Comme il faict à l'humaine race,
se prosterne à ses autels,
s ferez paroistre aux mortels,
ins de iustice que de grace:
y dans le mal qui me poursuit
ais des veux pour qui me nuit,
iamais vne telle foudre,
sbransle l'etablissement
ceux qui vous ont fait resoudre,
igner mon banissement.
'n iour leur haines appaisées
nt carresse a ma douleur,
non sort loing de mon mal-heur,
uera des routes aisees:
clarté me dure assez,
voir apres ces maux passez,
ciel plus dous à ma fortune,
ame ne rencontrera

iourd'huy bien loin de vous, & de paruenir à la condition des biens heureux. Asseurez-en donc Criton, ie vous prie, & soiez mes cautions enuers luy autrement qu'il n'a esté pour moy enuers mes Iuges: car il a respondu que ie comparoistrois en iugement, & vous luy respondrez, s'il vous plaist, qu'apres que ie seray mort, ie ne cóparoistrai plus pour tout, mais que ie m'en iray persuadez-le ie vous prie, afin qu'il ait moins de regret à ma mort, & que voiant brusler ou enseuelir mon corps, il ne soit pas si fol que de me plaindre comme si i'endurois beaucoup, & qu'il ne die point aux funerailles que c'est Socrate qu'on porte au tombeau, & qu'on me va mettre sous la terre. Sçaches aussi Criton, que ce qui est si mal dit, ne manque pas seulement en cela: mais qu'il nuit aussi en quelque façon à nos esprits: mais biẽ il faut dire que mon corps doit estre enseueli, & de la sorte qu'il te semblera bon. Cela dit, il se leua, & passa dans vne chambre pour se lauer, Criton le suiuit, & nous pria de les attendre. Nous estions là cependant à nous entretenir sur les discours qui auoient esté tenus, & à desplorer nostre fortune en la perte de cét homme là, qui estãt nostre Pere à tous, nous laissoit à la mort tous orphelins. Apres que Socrate fut laué, on lui apporta ses fils: car il en auoit deux petits, &

vn desia grand, il y vint aussi des femmes ses domestiques. Socrate leur ayant parlé tout deuant Criton, & leur ayant ordonné ce qu'il vouloit, il leur commanda de se retirer, & à ses fils aussi, puis il reuint à nous enuiron l'heure que le Soleil s'alloit coucher : car il auoit esté là dedans assez long-temps. Comme il nous fut venu trouuer tout laué, il s'assit, & sans qu'il eust presque loisir de nous plus rien dire : voicy le bourreau qui arriue, & se tenant aupres de Socrate, il lui dit: Ie ne pense point trouuer en toy l'estonnement que i'ay accoustumé de trouuer aux autres : car ils se depitent à moy, & me disent des iniures, lors que faisant ma charge, par le commandement des Magistrats, ie leur viens annoncer qu'il leur faut aualler le poison: & i'ay reconnu à te voir icy, que tu auois l'ame grande & genereuse, & l'humeur paisible, que tu es le meilleur homme qui iamais soit entré dans cette prison, & sçay bien que tu ne m'imputeras point ton mal-heur, mais à ceux qui en sont la cause. Tu connois assez maintenant la nouuelle que t'apporte. Adieu, & tasche à te preparer à ceste necessité. Apres luy auoir dit cela, il se retira tout pleurant. Socrate tournant les yeux sur le bourrreau, Adieu, luy dit-il, toy-mesme, ie me vai preparer. Et

ner le poison qu'il apporta tout prest dãs la coupe, Socrate le regardant. Et ie te prie, dit-il toy qui entens cecy, qu'est-ce qu'il faut que ie fasse autre chose? Que te promener, apres auoir beu iusqu'à tant que tu sentes affoiblir les iambes, apres tu te coucheras; & luy disant cela il luy rendit la coupe. Socrate veritablement, ô Echecrates, la print fort ioyeusemẽt sans chãger de couleur: mais regardant viuement cõme il auoit accoustumé, il dit au bourreau. Est-il pas permis d'en respandre vn peu par maniere de sacrifice? Il n'y en a, luy dit l'autre, iustement que ce qu'il faut: I'ay tout beu, dit Socrate, mais si est il permis au moins de prier les Dieux qu'ils me rẽdent ma mort fauorable, & ceste separation heureuse, ie les prie de bon cœur: & ainsi soit-il. Disãt cela, il porte le verre à la bouche & boit gayement. Plusieurs de la cõpagnie s'estoient empeschez de pleurer iusques alors: mais le voiant cõme il beuuoit. apres qu'il eut beu il nous fut impossible de nous retenir: pour moy ie me laissai-là tellement emporter à la douleur, que les larmes me tomboiẽt à force de regret que i'auois, nõ pas tant pour lui que pour moy-mesme, & la perte que ie faisois d'vn tel ami. Criton aussi auant que de commencer de pleurer s'estoit leué, & Appollodorus qui n'auoit tout le

Cela se fera, lui dit Criton: mais ne te plaist-il point encore quelque chose ? A cela Socrates ne respondit point: mais aiant demeuré coy tout vn temps il remua vn peu, le bourreau le descouurit: lors Socrates fischa sa veuë & la perdit. Criton lui ferme les yeux & la bouche,

Voila, Echecrates, la fin de nostre ami, homme sans doute à mon iugement le meilleur, le plus sage, & le plus iuste que i'ay iamais pratiqué.

AV ROY SVR SON EXIL.

ODE.

CElui qui lance le tonnerre,
Qui gouuerne les elemens,
Et meut auec les elemens,
La grande masse de la terre,
Dieu qui vous mit le Sceptre en main
Qui vous le peut oster demain,
Lui qui vous preste sa lumiere,
Et qui malgré les fleurs de lis,
Vn iour fera de la poussiere
De vos membres enseuelis,
Ce grand Dieu qui fit les abismes
Dans le centre de l'Vniuers,

Et qui tient tousiours ouuers
A la punition des crimes:
Veut aussi que les innocens
A l'ombre de ses bras puissans
Trouuent vn asseuré refuge,
Et ne sera point irrité
Que vous tarissiez le deluge,
Des maux où vous m'auez ietté.

Esloigné des bords de la Seine,
Et du doux climat de la Cour,
Il me semble que l'œil du iour
Ne me luit plus qu'auecque peine:
Sur le faist' affreux d'vn rocher
D'où les ours n'osent approcher.
Ie consulte auec des furies,
Qui ne font que solliciter
Mes importunes resueries
A me faire precipiter.

Auiourd'huy parmi des Sauuages
Où ie ne trouue à qui parler,
Ma triste voix se perd en l'air,
Et dedans l'echo des riuages:
Au lieu des pompes de Paris,
Où le peuple auec des cris
Benit le Roi parmi les ruës,
Ici les accens des corbeaux,
Et les foudres dedans les nuës
Ne me parlent que de tombeaux.

I'ai choisi loing de vostre Empire

Vn vieux desert ou des serpens
Boiuent les pleurs que ie respans,
Et soufflent l'air que ie respire:
Dans l'effroi de mes longs ennuis,
Ie cherche, insensé que ie suis,
Vne Lionne en sa colere,
Qui me deschirant par morceaux
Laisse mon sang & ma misere,
En la bouche des lionceaux.

Iustes Cieux qui voiez l'outrage,
Que ie souffre peu iustement,
Donnez à mon ressentiment
Moins de mal, ou plus de courage:
Dedans ce lamentable lieu,
Fors que de souspirer à Dieu,
Ie n'ai rien qui me diuertisse:
Iob qui fut tant homme de bien
Accusa le Ciel d'iniustice,
Pour vn moindre mal que le mien.

Vous grand Roi si sage & si iuste,
Qu'on ne void point de Roi pareil,
Suiurez-vous le mesme conseil
Qui fit iadis faillir Auguste:
Sa faute offence ses nepueux,
Et faict perdre beaucoup de vœux
Aux autels qu'on doit à sa gloire:
Mesmes les astres auiourd'hui
Font des plaintes à la memoire,
De ce qu'elle à parlé de lui.

Si mon Roy ne le veut aussi.
Quoy que mon discours execute
Que ferai-ie à mon mauuais sort:
Qu'appliqueray-ie que la mort,
Au mal-heur qui me persecute:
Dieu qui se plaist à La pitié;
Et qui d'vn sainct veu d'amitié
Ioinct vos volontez à la siene,
Puis qu'il vous a voulu combler
D'vne qualité si Chrestienne,
Vous oblige à luy ressembler.
Comme il faict à l'humaine race,
Qui se prosterne à ses autels,
Vous ferez paroistre aux mortels,
Moins de iustice que de grace:
Moy dans le mal qui me poursuit
Ie fais des veux pour qui me nuit,
Que iamais vne telle foudre,
N'esbransle l'etablissement
De ceux qui vous ont fait resoudre,
A signer mon banissement.
Vn iour leur haines appaisées
Feront carresse a ma douleur,
Et mon sort loing de mon mal-heur,
Trouuera des routes aisees:
Si la clarté me dure assez,
Pour voir apres ces maux passez,
Vn ciel plus dous à ma fortune,
Mon ame ne rencontrera

Aucun souci qui l'importune,
Dans les vers qu'elle vous fera.
De là veine la plus hardie,
Qu'Apollon ait iamais rempli,
Et du chant le plus accompli
De sa parfaite melodie,
Dessus la feüille d'vn papier,
Plus durable que de l'acier,
Ie ferai pour vous vne image,
Où des mots assez complaisans,
Pour bien parler de mon ouurage,
Manqueront à vos courtisans.
Là suiuant vne longue trace
De l'histoire de tous nos Rois,
La Nauarre & les monts de Foix
S'estonneront de vostre race:
Là ces vieux pourtraits effacez,
Dans mes poëmes retracez,
Sortiront des vieilles Chroniques
Et ressuscitez dans mes vers
Ils reuiendront plus magnifiques
En l'estime de l'vniuers.
Depuis celui que la fortune
Amena si pres du Liban,
Et sous qui l'orgueil du Turban,
Vid fouler le front de la Lune,
Ie ferai parler ces Rois morts,
Et renouuellant mes efforts
Dans le discours de vostre vie,

Ie ferai si bien mon deuoir,
Que la voix mesme de l'enuie
Vous parlera de me reuoir.

AV ROI.

CHer obiect des yeux & des cœurs,
Grand Roi dont les exploits vainqueurs
N'ont rien que de doux & d'auguste,
Vsez moins de vostre amitié
Vous perdrez ce tiltre de Iuste
Si vous vsez trop de pitié.
Quand vn Roi par tant de projets
Void dans l'ame de ses subiects
Son authorité dissipée,
Quoi que raisonne le conseil,
Ie pense que les coups d'espée
Sont vn salutaire appareil.
L'honneur d'vn iuste Potentat,
Est de faire qu'en son estat,
La paix ait des racines fermes,
Par là se doit-il maintenir,
Et demeurer tousiours aux termes
De pardonner & de punir.
Contre ces esprits insensez
Qui se tiennent interessez
En la calamité publique,
Selon la loi que nous tenons,

Il ne faut point qu'vn Roy s'explique
Que par la bouche des canons.
Les fors brauent les impuissans,
Les vaincus sont obeïssans,
La iustice estouffe la rage:
Il les faut ronpre sous le faix,
Le tonnerre finit l'orage,
Et la guerre apporte la paix.
HENRY; *destourne icy tes yeux,*
Et regardant ces tristes lieux
Consacrez à ta sepulture;
Considere comme ton cœur
Se lasche, & contre sa nature
Reçoit vn ennemi vainqueur.
Toutesfois grand Astre des Rois
Celle qui te print autrefois
Encore impunement te braue,
Ton cœur ne luy resiste pas,
Et demeure tousiours esclaue
De ses victorieux appas.
Grande Roine, en faueur des lis
Auec luy presque enseuelis,
N'offencez point ces funerailles,
Pour l'auoir, à quoy le dessein
De venir rompre des murailles,
Si vous l'auez dans vostre sein.
Merueilleux changement du sort,
Ce grand Roy que deuant sa mort.
Vous gaigniez auecques des larmes,

Est-il si puissant aujourd'huy,
Qu'il vous faille emploier des armes
Pour auoir empire sur luy.
Quoy que ce grand cœur genereux,
Forcé d'vn respect amoureux
Ait flechi deuant vostre face;
Il n'est point si fort abbatu,
Que son fils ny troune vne place
Ou faire luire sa vertu.
Nous croions que ces reuoltez,
A nostre abord espouuentez,
Se deffendront mal à la breche
Et qui fera comparaison
De vingt canons contre vne fleche,
Dira que nous auons raison.

SVR LA PAIX DE L'ANNEE M. DC. XX.

ODE.

LA paix trop long-temps desolée
Reuient aux pompes de la Cour,
Et retire du Mausolée
Les ieux, les dances, & l'amour
Au seul esclat de nos espées.
Les tempestes sont dißipées,
Tous nos bruits sont enseuelis,
Mon Prince a fait cesser la guerre,
Et la grace a rendu la terre,
Pleine de palmes & de lis.

Nostre estat d'vn triste visage
Desesperé de son salut,
Sans le Roi ne trouuoit l'vsage
D'aucun remede qui valust.
Grand Roi que vos vertus sont grandes
Et bien dignes de nos offrandes!
Que vos trauaux ont eu de fruit!
Toute la terre en est semée,
Et la voix de la renommée
N'en sçauroit faire assez de bruit.
Et bien races desnaturées,
Qu'aurez-vous plus à murmurer:
Les fureurs se sont retirées,
Le desordre n'a peu durer.
Vos estendars sont nostre proie,
Vos flammes sont nos feu de ioye,
Le Roi triomphe du malheur,
Et iamais on n'a veu Monarque
Qui grauast de meilleure marque
Son iugement, ny sa valeur.
La trahison confuse & blesme
Ne sçait plus sur quoi rauager,
Le Roi a mis tout ce qu'il aime
Loin de la honte & du danger,
Il a reprimé la licence
Dont on pressoit son innocence,
Et ses desseins laborieux,
Qui ne vont point à l'aduenture,
Ont fait voir que sa creature

Estoit aussi celles des Dieux.

Dans nos victorieuses armes,
Si la clemence l'eust permis,
Et plus de sang, & peu de larmes
Eussent marqué ses ennemis:
Et dirois bien à quels supplices
S'attendoient leurs noires malices:
Mais il est las de les punir,
Il est honteux de leur diffame,
Et seroit fasché que son ame
En eust gardé le souuenir

Il suffit que la paix est ferme,
Que ces esprits audacieux
Ont en fin acheué le terme
De leurs complots seditieux:
Il suffit que rien n'importune,
Ny sa vertu, ny sa fortune,
Que le ciel rit à son plaisir,
Que sa gloire à lassé l'enuie,
Et que sa grandeur assouuie
Ne trouue ny but, ny desir.

Traistres outils de nos folies,
Instrumens de flamme & de fer
Que vos races enseuelies
Se recachent dedans l'Enfer:
Aussi bien nos Dieux tutelaires,
Dont ces reuoltes ordinaires
Ont armé nos mains tant de fois
Iurent que le premier rebelle

Sera la victime eternelle
De l'iniure de tous nos Rois.
Esperer encore des graces,
Et croire en des pareils forfaits,
Que vous ny vos futures races
Puissiez iamais trouuer de paix:
C'est douter que vos felonnies
Ne soient proches d'estre punies,
C'est ne sçauoir point de prison,
S'imaginer qu'vn a deux testes,
Que le ciel n'a point de tempestes,
Où qu'il aime la trahison.
Mais ie fauts en mes deffiances,
Nostre mal vous a fait patir,
Et ie croy que vos consciences
L'ont fait auec du repentir.
Auriez-vous bien la barbarie
De confesser que la furie
Vous ait fait venir sans remors
Au trauers du feu & des flammes,
Où tant de genereuses ames.
Ont accreû le nombre des morts?
Ie vis de quel sanglant orage
L'Enfer se desborda sur nous,
Et voulu mal a mon courage
De m'auoir fait venir aux coups.
La campagne estoit allumée,
L'air gros de bruict & de fumée,
Le Ciel confus de nos debats,

Le iour triste de nostre gloire,
Et le sang fit rougir la Loire
De la honte de vos combats,
C'est assez faict de funerailles
On void vn assez grand tableau,
De cheuaux, d'hommes, de murailles,
Que la flamme a jetté dans l'eau?
C'est assez, le Ciel s'en irrite,
Et de quelque si grand merite
Dont l'honneur flatte nos exploits,
Il n'est rien de tel que de viure
Sous vn Roy tranquile, & de suiure
La sainste Majesté des loix.

AV ROY.

ESTRENNE.

LE dessein que i'auois de saluër le Roy
Et de luy faire vn don de mes vers & de moy
D'vne vielle coustume aux presans ordonnée,
Attendoit que le temps recommençast l'année:
Mais mon iuste deuoir ne s'est pû retenir,
Ie trouue que ce iour est trop long à venir,
Et ce n'est point icy le temps, ny la coustume,
A qui ie donne loy de gouuerner ma plume:
Quelques iours de l'année où ie respire l'air,
C'est de ce fils des Dieux de qui ie dois parler,
Mon ame en adorant à cét objeEt s'arreste,
Et mon esprit en faict mon trauail & ma feste,

Que la terre apres luy demeureroit deserte,
Que l'air seroit tousiours de tempeste allumé,
Que le ciel dans l'Enfer se verroit abismé,
Et que les elemens sans ordre & sans lumiere,
Reuiendroient en l'horreur de la masse premiere:
Sa gloire alloit du pair auec les immortels,
Et pour luy tous nos cœurs n'estoient que des Autels:
Tous les peuples Chrestiens l'auoient fait leur arbitre,
Iamais autre que lui ne possedace tiltre:
Sa vertu lui gaigna tous ces noms glorieux,
Que nostre fantaisie accorde aux demi dieux
Les plus grands Rois trouuoient du merite à lui plaire,
Tout aimoit sa faueur, tout craignoit sa cholere.
Ainsi que ce soleil penchant vers le tombeau,
Iettoit sur l'Vniuers l'œil plus grand & plus beau,
Sa valeur trop long-temps honteusement oisiue,
Meditoit d'arracher son myrthe & son oliue:
Le bruit de ses desseins par l'Europe voloit,
Chacun de ses proiects differemment parloit
Tous les Rois ses voisins pendoient sur sa balance,
Esgalement douteux où fondroit sa vaillance:
Son courage rioit, de voir que la terreur
Se mesloit parmi tous dans leur confuse erreur
Son bien s'alloit borner de la terre & de l'onde,
Et sans vous c'eust esté le plus grand Roi du mõde,

Que sans vous son trespas eust causé de mal-heurs
Qu'il nous eust faict verser & de sang, & de pleurs:
Mais grace au Roy des Cieux, tout preuoiant & sage,
Dont vous estes icy la plus parfaite image,
Nous sommes consolez, & le mesme cercueil,
Qui renferma ses os, renferma nostre deüil:
Les arts & les plaisirs, les Autels, & les armes,
Ont presque du regret d'auoir ietté des larmes.
Quel de tous les plus grands, & des plus braues Rois,
Asseure mieux que vous l'authorité des loix?
Vostre Empire nous sçait si doucement contraindre,
Que les plus libertins ont plaisirs à vous craindre:
L'ame la plus sauuage, a pour vous de l'amour
Quel si grand Roy n'est point jaloux de vostre Cour?
Et les Dieux contemplans vostre adorable vie,
Si vous n'estiez leurs fils vous porteroient enuie:
Le Soleil est raui quand son œil vous reluit,
Et ne voudroit iamais de repos ny de nuit:
Ses raions n'aiment point à chasser le nuage
Que pour n'estre empeschez de vous voir en visage:
C'est pour l'amour de vous qu'il bastit ses maisons,
Qu'il rompit ses chaos, qu'il changea les saisons;

Qu'il

Qu'il nous fait discerner le Ciel d'auec l'onde,
Et mit le grand esclat de la lumiere au monde;
Pour vous son feu s'occupe à ce metal poisant,
Par tout dedans le Louure à vos yeux reluisant,
Pour vous sa fantaisie en nos vergers errrante,
Forme le gris de lin, l'orangé, l'amarante,
Et sçachant que vos yeux se plaisent au couleurs,
Il vous peint son amour dans la face des fleurs:
Que cét astre fut gai, quand aux riues de Loire,
Il vid les monumens grauez pour vostre gloire,
Sentant que son deuoir touchoit vostre grandeur,
Il n'esclaira iamais auec tant d'ardeur,
Et reçeut comme Encens l'honorable fumée,
Que le Canon donnoit à vostre renommée:
Le fleuue de son lict alors fit vn cercueil,
Qui de vos ennemis fut le sanglant accueil,
Et redoubla ses pas pour conter à Neptune,
Ce que vostre vertu fit faire à la fortune:
Neptune resioui de vos succez heureux,
Rendit de vostre nom tous ses flots amoureux,
Et d'vn char empané fendant ses routes calmes,
Vint planter sur ses bords vne forest de palmes,
Et le Ciel glorieux d'vn si iuste bon-heur,
Auec affection fit feste à vostre honneur
Mars n'a pas fait encor vne si belle proie,
Et vante ce iour-là, plus que la nuict de Troie,
Voiant vostre ieunesse en nos sanglants combats,
Dans le sein du peril rechercher ses esbats.
Que nous eusmes de peur qu'vn excez de courage

Il ne faut point qu'vn Roy s'explique
Que par la bouche des canons.
Les fors brauent les impuissans,
Les vaincus sont obeïssans,
La iustice estouffe la rage:
Il les faut ronpre sous le faix,
Le tonnerre finit l'orage,
Et la guerre apporte la paix.
HENRY, *destourne icy tes yeux,*
Et regardant ces tristes lieux
Consacrez à ta sepulture,
Considere comme ton cœur
Se lasche, & contre sa nature
Reçoit vn ennemi vainqueur.
Toutesfois grand Astre des Rois
Celle qui te print autrefois
Encore impunement te braue,
Ton cœur ne luy resiste pas,
Et demeure tousiours esclaue
De ses victorieux appas.
Grande Roine, en faueur des lis
Auec luy presque enseuelis,
N'offencez point ces funerailles,
Pour l'auoir, à quoy le dessein
De venir rompre des murailles,
Si vous l'auez dans vostre sein.
Merueilleux changement du sort,
Ce grand Roy que deuant sa mort.
Vous gaigniez auecques des larmes,

Eſt-il ſi puiſſant auiourd'huy,
Qu'il vous faille emploier des armes
Pour auoir empire ſur luy.
Quoy que ce grand cœur genereux,
Forcé d'vn reſpect amoureux
Ait flechi deuant voſtre face,
Il n'eſt point ſi fort abbatu,
Que ſon fils ny trouue vne place
Ou faire luire ſa vertu.
Nous croions que ces reuoltez,
A noſtre abord eſpouuentez,
Se deffendront mal à la breche
Et qui fera comparaiſon
De vingt canons contre vne fleche,
Dira que nous auons raiſon.

SVR LA PAIX DE L'ANNEE M. DC. XX.

ODE.

LA paix trop long-temps deſolée
Reuient aux pompes de la Cour,
Et retire du Mauſolée
Les ieux, les dances, & l'amour
Au ſeul eſclat de nos eſpées
Les tempeſtes ſont diſſipées,
Tous nos bruits ſont enſeuelis,
Mon Prince a fait ceſſer la guerre,
Et la grace a rendu la terre,
Pleine de palmes & de lis.

Nostre estat d'vn triste visage
Desesperé de son salut,
Sans le Roi ne trouuoit l'vsage
D'aucun remede qui valust.
Grand Roi que vos vertus sont grandes
Et bien dignes de nos offrandes!
Que vos trauaux ont eu de fruit!
Toute la terre en est semée,
Et la voix de la renommée
N'en sçauroit faire assez de bruit.
Et bien races desnaturées,
Qu'aurez-vous plus à murmurer:
Les fureurs se sont retirées,
Le desordre n'a peu durer.
Vos estendars sont nostre proie,
Vos flammes sont nos feu de ioye,
Le Roi triomphe du malheur,
Et iamais on n'a veu Monarque
Qui grauast de meilleure marque
Son iugement, ny sa valeur.
La trahison confuse & blesme
Ne sçait plus sur quoi rauager;
Le Roi a mis tout ce qu'il aime
Loin de la honte & du danger,
Il a reprimé la licence
Dont on pressoit son innocence,
Et ses desseins laborieux,
Qui ne vont point à l'aduenture,
Ont fait voir que sa creature

Estoit aussi celles des Dieux.
Dans nos victorieuses armes,
Si la clemence l'eust permis,
Et plus de sang, & peu de larmes
Eussent marqué ses ennemis:
Et dirois bien à quels supplices
S'attendoient leurs noires malices:
Mais il est las de les punir,
Il est honteux de leur diffame,
Et seroit fasché que son ame
En eust gardé le souuenir
Il suffit que la paix est ferme,
Que ces espris audacieux
Ont en fin acheué le terme
De leurs complots seditieux:
Il suffit que rien n'importune,
Ny sa vertu, ny sa fortune,
Que le ciel rit à son plaisir,
Que sa gloire a lassé l'enuie,
Et que sa grandeur assouuie
Ne trouue ny but, ny desir.
Traistres outils de nos folies,
Instrumens de flamme & de fer
Que vos races enseuelies
Se recachent dedans l'Enfer.
Aussi bien nos Dieux tutelaires,
Dont ces reuoltes ordinaires
Ont armé nos mains tant de fois
Iurent que le premier rebelle

Sera la victime eternelle
De l'iniure de tous nos Rois.
Esperer encore des graces,
Et croire en des pareils forfaits,
Que vous ny vos futures races
Puissiez iamais trouuer de paix:
C'est douter que vos felonnies
Ne soient proches d'estre punies,
C'est ne sçauoir point de prison,
S'imaginer qu'vn a deux testes,
Que le ciel n'a point de tempestes,
Où qu'il aime la trahison.
Mais ie fauts en mes deffiances,
Nostre mal vous a fait patir,
Et ie croy que vos consciences
L'ont fait auec du repentir.
Auriez-vous bien la barbarie
De confesser que la furie
Vous ait fait venir sans remors
Au trauers du feu & des flammes,
Où tant de genereuses ames
Ont accreu le nombre des morts?
Ie vis de quel sanglant orage
L'Enfer se desborda sur nous,
Et voulu mal a mon courage
De m'auoir fait venir aux coups:
La campagne estoit allumée,
L'air gros de bruict & de fumée,
Le Ciel confus de nos debats,

Le iour triste de nostre gloire,
Et le sang fit rougir la Loire
De la honte de vos combats,
C'est assez faict de funerailles
On void vn assez grand tableau,
De cheuaux, d'hommes, de murailles,
Que la flamme a jetté dans l'eau?
C'est assez, le Ciel s'en irrite,
Et de quelque si grand merite
Dont l'honneur flatte nos exploits,
Il n'est rien de tel que de viure
Sous vn Roy tranquile, & de suiure
La saincte Majesté des loix.

AV ROY.

ESTRENNE.

LE dessein que i'auois de saluër le Roy
Et de luy faire vn don de mes vers & de moy
D'vne vielle coustume aux presans ordonnée,
Attendoit que le temps recommençast l'année:
Mais mon iuste deuoir ne s'est pû retenir,
Ie trouue que ce iour est trop long à venir,
Et ce n'est point icy le temps, ny la coustume,
A qui ie donne loy de gouuerner ma plume:
Quelques iours de l'année où ie respire l'air,
C'est de ce fils des Dieux de qui ie dois parler,
Mon ame en adorant à cét obiect s'arreste,
Et mon esprit en faict mon trauail & ma feste,

Que la terre apres luy demeureroit deserte,
Que l'air seroit tousiours de tempeste allumé,
Que le ciel dans l'Enfer se verroit abismé,
Et que les elemens sans ordre & sans lumiere,
Reuiendroient en l'horreur de la masse premiere:
Sa gloire alloit du pair auec les immortels,
Et pour luy tous nos cœurs n'estoient que des Autels:
Tous les peuples Chrestiens l'auoient fait leur arbitre,
Iamais autre que lui ne possedа ce tiltre:
Sa vertu lui gaigna tous ces noms glorieux,
Que nostre fantaisie accorde aux demi dieux
Les plus grands Rois trouuoient du merite à lui plaire,
Tout aimoit sa faueur, tout craignoit sa cholere.
Ainsi que ce soleil penchant vers le tombeau,
Iettoit sur l'Vniuers l'œil plus grand & plus beau,
Sa valeur trop long-temps honteusement oisiue,
Meditoit d'arracher son myrthe & son oliue:
Le bruit de ses desseins par l'Europe voloit,
Chacun de ses proiects differemment parloit
Tous les Rois ses voisins pendoient sur sa balance,
Esgalement douteux où fondroit sa vaillance:
Son courage rioit, de voir que la terreur
Se mesloit parmi tous dans leur confuse erreur
Son bien s'alloit borner de la terre & de l'onde,
Et sans vous c'eust esté le plus grand Roi du mõde,

Qu'il nous fait discerner le Ciel d'auec l'onde,
Et mit le grand esclat de la lumiere au monde;
Pour vous son feu s'occupe à ce metal poisant,
Par tout dedans le Louure à vos yeux reluisant,
Pour vous sa fantaisie en nos vergers errrante,
Forme le gris de lin, l'orangé, l'amarante,
Et sçachant que vos yeux se plaisent au couleurs,
Il vous peint son amour dans la face des fleurs:
Que cét astre fut gai, quand aux riues de Loire,
Il vid les monumens grauez pour vostre gloire,
Sentant que son deuoir touchoit vostre grandeur,
Il n'esclaira iamais auec tant d'ardeur,
Et reçeut comme Encens l'honorable fumée,
Que le Canon donnoit à vostre renommée:
Le fleuue de son lict alors fit vn cercueïl,
Qui de vos ennemis fut le sanglant accueil,
Et redoubla ses pas pour conter à Neptune,
Ce que vostre vertu fit faire à la fortune:
Neptune resioui de vos succez heureux,
Rendit de vostre nom tous ses flots amoureux,
Et d'vn char empané fendant ses routes calmes,
Vint planter sur ses bords vne forest de palmes,
Et le Ciel glorieux d'vn si iuste bon-heur,
Auec affection fit feste à vostre honneur
Mars n'a pas fait encor vne si belle proie,
Et vante ce iour-là, plus que la nuict de Troie,
Voiant vostre ieunesse en nos sanglants combats,
Dans le sein du peril rechercher ses esbats.
Que nous eusmes de peur qu'vn excez de courage

Ne nous mist au hazard d'vn general naufrage:
Benit soit ce grand Dieu, qui d'vn soin paternel
Garde à vostre genie vn bon-heur eternel:
Il a fait vil pour vous ce que la terre admire,
Et n'a pas mieux fondé le Ciel que vostre empire.
Ce sage & grand esprit, que vostre sainct desir
Pour le salut commun nous a daigné choisir;
Ce grand Duc nous fait voir auec trop d'asseu-
rance,
Que le destin du Ciel & celuy de la France,
Que vos plus grands desseins arriuent à leur port,
Et que vous & les Dieux n'auez qu'vn mesme
sort,
On dit que ce grand Siege où tous les Dieux repo-
sent,
Et d'vn conseil secret de nos desseins disposent,
Ce grand pourpris d'azur, d'où cent mille flam-
beaux
Esclatent à nos yeux si puissans & si beaux,
Eut autrefois besoin, qu'vn mortel prit l'audace
De se charger du faix de sa pesante masse,
Atlas s'auantura de soustenir les Cieux,
Autrement la nature eust veu tomber les Dieux.
Ce n'est point qu'en effect la celeste machine
Se trouuast quelques-fois proche de sa ruine,
Ny que iamais vn homme à nostre sort pareil,
Ait penetré les airs, ny touché le Soleil:
Cette fable au vrai sens que la raison luy donne,
Nous enseigne qu'Atlas eut la trempe si bonne,

Et l'esprit si hardi qu'il osa s'esleuer
Iusqu'où mortel que luy ne pouuoit arriuer:
Il sçauoit les secrets d'Iris & du Tonnerre,
Et comme chasque estoile a pouuoir sur la terre,
L'Vniuers le croioit son general appui,
Et plusieurs potentats se reposoient sur luy,
La nature y reprit vne vertu seconde,
Le destin luy laißa la conduite du monde,
Et les Dieux par plaisir mirent entre ses mains
L'ineuitable droict qu'ils ont sur les humains.
Grand Roi, vous auez fait vn Ciel de vostre Empire,
Il eut vn bon Atlas, le vostre n'est pas pire,
Et chacun void assez qu'en sa comparaison,
Vostre amitié s'accorde auecque la raison:
Tant que vostre faueur esclaire à ses pensées,
Nos fortunes ne sont d'aucun dueil menacées:
Quoy que les factieux retrament de nouueau
Leurs complots en naißant trouueront leur tombeau,
Et vous verrez tousiours durer à la Couronne
La paix, qu'à nostre esprit vostre innocence donne:
Ainsi fasse le Ciel, & iamais son courroux
N'approche aucun danger, ny de luy, ny de vous:

AV PRINCE D'ORANCE.

ODE.

VN esprit lasche & mercenaire,
Qui d'vne gloire imaginaire,
Flatte les cœurs ambitieux,
Lors qu'il parle de vos loüanges,
Met les hommes plus vicieux
A la comparaison des Anges.
Aussi bien nuë & sans appas,
La pauure Muse n'ose pas,
Parmi les pompes où vous estes
Faire venir la verité,
Et si les bouches des Poëtes
Ne quittent leur seuerité,
Elles demeureront muettes.
Prince ie dis sans me loüer,
Que le Ciel m'a voulu doüer
D'vn esprit que la France estime,
Et qui ne faict point mal sonner
Vne loüange legitime;
Quand il trouue à qui la donner.
Mais le vice à qui tout aspire,
Maistrise auecques tant d'Empire,
Ceux qui gouuernent l'Vniuers;
Que chez les plus heureux Monarques,
O honte de ce temps peruers!

A peine ay-ie trouué des marques
Qui fussent dignes de mes vers.
Et depuis que la Cour aduoüe,
Ces ames de cire & de boüe,
Que tout crime peut emploier:
Chacun attend qu'on le corrompe,
Et les grands donnent le loier
Tant seulement à qui les trompe.
Lors que la force du deuoir
Pousse mon ame à deceuoir
Quelqu'vn à qui ie fais hommage:
Si quelques-fois pour vn mortel,
Ie tire vne immortelle image,
C'est afin qu'il se rende tel
Qu'il se void peint en mon ouurage
Mais quand ie pense à ta valeur,
O que mon sort a de mal-heur!
Car mesme de nouueaux Orphées
Ne pourroient en flattant les Dieux,
Dire si bien que tes Trophées
Ne meritent encore mieux.
Quels vers faut-il que ie prepare?
En quel si beau marbre de Pare
Dois-ie grauer des monumens,
Qui soient fidelles à ta gloire?
Quels si religieux sermens,
Iurant tes faits à la memoire,
Feront croire que ie ne mens?
L'Espagne mere de l'orgueil,

Ne preparoit vostre cercueil,
Que de la corde & de la roüe,
Et venoit auec des vaisseaux
Qui portoient peintes sur la proüe
Des potences, & des posteaux.

Ses troupes à pleine licence
Venoient fouler nostre innocence,
Et l'appareil de ses efforts
Craignoit de manquer de matiere,
Où vos champs tapissez de corps
Manquoient plustost de cimetiere,
Pour le sepulchre de ses morts.

Les vostres que mordit sa rage,
Mourants disoient en leur courage:
O nos terres, ô nos clartez,
Si vous n'estes plus asseruies,
Aiant gaigné vos libertez,
Nous voulons bien perdre nos vies.

O vous que le destin d'honneur,
Retira pour nostre bon-heur:
Belles ames soiez apprises,
Que l'honneur de vos corps destruits,
N'a point rompu nos entreprises,
Et que nous recueillons les fruits
Des peines que vous auez prises.

Nos ports sont libres, nos rampars
Sont asseurez de toutes parts,
Picorans iusqu'au bout du monde,
Si nos victorieux nochers.

Trouuent des ennemis ſur l'onde
Ce ſont les vents & les rochers.
Ainſi ta gent victorieuſe
Deſſus la tombe glorieuſe
Des braues dont tu fus le chef:
Maurice vante ta proüeſſe,
Et dans les pleurs de ſon meſchef,
Verſe des larmes de lieſſe.
Toy ſeul grand prince es le vainqueur
Car ſi les tiens monſtrent du cœur,
Tout ce qui les y fait reſoudre
Sont tes yeux, dont le feu reluit
Dans le ſang, & parmi la poudre,
Comme aux orages de la nuict
Brillent les flammes de la foudre.
Sans toy qui oſeroit douter,
Que ce peuple au lieu de gouſter
La douceur d'vn repos durable,
De ſa foible rebellion,
Retomberoit plus miſerable
En la vengeance du Lion?
La liberté qu'on a veu naiſtre
Du grand Mars, dont tu pris ton eſtre
Apres luy vefue de ſupport,
Si tu n'euſſes eſté ſon frere:
Par quel ſecours que de la mort,
Eſperoit elle ſe deffaire
Des mains d'vn ennemi ſi fort?
Tu l'arrachas du precipice,

Faiſant voir que tout eſt propice
A qui tu daigne ſecourir,
Et qu'aiant ton deſtin pour elle,
Parce que tu ne peux mourir
La liberté n'eſt pas mortelle.
Mais que pour te deifier,
Il te falut ſacrifier
Du ſang au tenebreux Monarque
Que pour eſpargner le denier
Qu'on paie aux riues de la Parque,
Tu fis riche le nautonnier
Qui conduit la mortelle barque.
Hercule à qui les immortels
Ont donné rang à leurs Autels,
N'a pas mieux merité ſa feſte,
Et ſi le ſort l'euſt aſſailli
Des forces qui t'a mis en teſte,
Il euſt ſans doute défailli.
Oſtende où les ſoldats d'Ibere,
En riant de voſtre miſere,
Pleuroient la cauſe de la leur:
Voiant le ſort qui t'accompagne
Vendre tant meſme le mal-heur,
A creu que le demon d'Eſpagne
S'entend auec ta valeur.
Les ans qu'on met pour ſes ruines
Furent les iours dont tes machines.
Regaignerent vn plus beau lieu:
Et c'eſt ainſi que tes iournées.

Comme on les conte pour vn Dieu,
Valent autant que des années.
A Nuiport où ton œil charmoit,
La fraieur, & la desformoit,
On vid Bellone au sang trempée:
Dans le choc se precipiter,
Et parfois qu'elle estoit frappée,
Au lieu de Mars, & Iupiter,
Ne reclamer que ton espée.
Aux coups que le canon tiroit,
Le Ciel de peur se retiroit,
La mer se vid toute allumée,
Les astres perdirent leur rang,
L'air s'estouffa de la fumée,
La terre se noia de sang.
Parmi la nuict de ces tumultes
Quelque grand Dieu que tu consultes,
Alors que tout semble perir,
Vint aux coups afin de te suiure
Sans besoin de te secourir:
Car pour ne t'empescher de viure
La Parque auroit voulu mourir.
L'ennemi battu sans retraite,
N'auoit au bout de sa deffaite
Que ta clemence pour support;
Ainsi parfois apres l'orage,
Les nochers ont trouué leur port.
Sur les rochers de leur naufrage.
A bien chanter tant de combats.

Où iamais tu ne ſuccombas,
Ie voudrois conſacrer mes veilles:
Mais ton eſprit trop retenu,
Se faſcheroit à tes oreilles,
Si ie l'auois entretenu
De la moindre de tes merueilles.
Außi n'eſt-il pas beſoin,
Que mon Poëme ſoit teſmoin
De tes exploicts ſi manifeſtes:
Car quelque part qu'on puiſſe aller,
Si quelqu'vn n'a point veu tes geſtes,
Il en a bien oüi parler,
L'horiſon de la gent ſauuage
N'a point de mont ny de riuage,
Où ne ſoit adoré ton los,
Que dans ton nom l'Hyperboree
A faict voir à nos matelots,
Haut eſcrit en letre dorée
Sur le fer de ſes iauelots.
Puis que ſa gloire eſt accomplie,
Grands deſtins ie ne vous ſupplie,
Que de faire continuer
L'honneur où ie le vois paroiſtre
Sans le faire diminuer,
Quand vous ne le pouuez accroiſtre.
Mais le Ciel que tu dois orner
Maurice taſche de borner
Le fil marqué de tes iournées:
Il t'a deſia marque le lieu,

Où tu dois apres cent années,
Aßis vn peu plus bas que Dieu,
Fouler aux pieds les destinées.
Les Muses en m'ouurant les Cieux
M'ont fait voir que ces demi-Dieux,
A qui la terre fait offrande:
Fors le bien de ton amitié,
N'ont point felicité si grande,
Qui ne te peust faire pitié.
Les astres, dont la bien-veillance
Se sent forcer de ta vaillance,
Sont apprestez pour t'accueillir:
Desia leur splendeur t'enuironne,
Dieu comme fleurs les vient cueillir.
Pour t'en donner vne couronne
Qui ne pourra iamais vieillir.

A MONSIEVR
LE DVC DE LVYNE.
ODE.

ESCriuains tousiours empeschez
Apres des matieres indignes
Coupables d'autant de pechez,
Que vous auez noirci de lignes,
Ie m'en vai vous apprendre icy,
Quel deust estre vostre souci,
Et dessus les iustes ruines
De vos ouurages criminels,

Auecques des vers eternels
Peindre l'image de Luyne.
Ie confesse qu'en me taisant
D'vne si glorieuse vie
Ie m'estois rendu complaisant
Aux iniustices de l'enuie,
Et meritois bien que le Roy,
En suitte du premier effroy,
Dont me fit pallir sa menace,
M'eust fait sentir les cruautez,
Qui n'ont point merité de grace.
A qui plus iustement qu'à luy,
Se doiuent nos sainctes l'oüanges?
Quel des humains void auiourd'huy,
Sa vertu si proche des Anges?
Ceux que le Ciel d'vn iuste choix
Fait entrer dans l'ame des Rois,
Ils ne sont plus ce que nous sommes,
Et semblent tenir vn milieu
Entre la qualité de Dieu,
Et la condition des hommes.
Vn chacun les doit estimer,
Ainsi qu'vn Ange tutelaire,
La vertu c'est de les aimer,
L'innocence est de leur complaire,
Les mouuements de la bonté
C'est proprement leur volonté:
Les suiure c'est fuir le vice,
Bien viure c'est les imiter,

Et ce qu'on nomme meriter,
C'eſt de mourir pour leur ſeruice.
Grand Duc que toutes les vertus
Recommandent à noſtre eſtime,
Et que les vices abatus
Tiennent pour vainqueur legitime,
Benits ſoient par tout l'Vniuers
Les doctes & les ſages vers,
Où ta gloire ſera ſemée:
Et iamais ne ſoient innocens
Ceux qui refuſeront l'encens
Aux autels de ta renommée.
Vn nombre d'eſprits furieux
De ta proſperité s'irrite,
Et fait des querelles aux Cieux,
Pour auoir paié ton merite,
Appaiſez-vous foibles mutins,
En deſpit de vous les deſtins
Luy ſeront à iamais propices,
Puiſque mon Prince en prend le ſoin,
Sçachez que ſa fortune eſt loing,
Du naufrage & des precipices.
Si ſon ame eſtoit ſans appas,
Si ſa valeur eſtoit ſans marques,
Et que ſa vertu ne fuſt pas
Neceſſaire aupres des Monarques,
On pourroit auec moins de tort
Blaſmer ſon fauorable ſort,
Mais toutes nos ingratitudes

S'accorderont à confesser,
Que sa prudence à faict cesser
La honte de nos seruitudes.
Quand le Ciel parmi nos dangers,
Auoit horreur de nos prieres,
Que les yeux des plus estrangers
Donnoient des pleurs à nos miseres,
Quand nos maux alloient iusqu'au bout,
Què l'estat branlant de par tout
Estoit prest à changer de maistre,
Il fit mourir nostre douleur,
Et perdre esperance au mal-heur
De la faire iamais renaistre.
Ce grand iour, où tant de plaisirs
Succederent à tant de peines,
Qui fit changer tant de desirs,
Et qui rappaisa tant de haines:
Tous nos cœurs sans fard & sans fiel,
Enclinans où l'amour du Ciel
Poussoit vos volontez vnies,
Rauis de ce commun bon-heur,
Firent des vœux à son honneur,
Pour nos calamitez finies.
Ceux qui mieux ont senti l'effect,
D'vne si löüable victoire,
Honteux du bien qu'il leur a faict
Ont du mal à souffrir sa gloire:
Ils arrachent à leurs esprits
Le ressentiment du mespris,

Dont la grandeur estoit foulée,
Quand leur foiblesse auec raison,
Souhaittoit l'heureuse saison,
Que ce grand Dieu a r'appellée.
Le remords vous doit bien punir,
Vostre ame est bien peu liberale,
De lui nier le souuenir
D'vne grace si generale,
Que vos fureurs changent d'obiect,
Aussi bien cherchant le subiect,
De la haine qui vous anime,
Vous ne trouuerez point dequoy,
Sinon que la faueur du Roy
Tiennent lieu de honte & de crime.
Ceux qui veillent à rechercher
Quelque iuste subiect de blasme,
Ne peuuent point lui reprocher
Vn deffaut du corps, ny de l'ame;
Pour moy lors que ie pense à luy,
Ceste enuie qui pousse autruy
De mes sens bien loing se retire,
Tous mes vers vont au compliment,
Et ne sçaurois trouuer comment
Il se faut prendre à la satyre.
S'il est coulpable, c'est d'auoir
Trop de iustice, & de vaillance,
D'aimer son Prince, & receuoir
Les effets de sa bien-veillance:
Grand Duc laisse courir le fruict

Et gouſte doucement le fruict
Que la bonne fortune apporte,
Tous ceux qui ſont tes ennemis,
Voudroient bien qu'il leur fuſt permis
D'eſtre criminels de la ſorte.
Iamais à leurs funeſtes vœux
Vn Dieu propice ne reſponde:
Iamais ſinon ceque tu veux
Ne puiſſe reüßir au monde
Que touſiours de meilleurs ſuccez
Te donnent de nouueaux accez
A des felicitez plus grandes,
Et qu'en fin les plus enragez
A ta deuotion rangez,
Te viennent paier des offrandes.

A MONSIEVR DE MONT-MORENCY.

ODE.

Lors qu'on veut que les Muſes flattent
Vn homme qu'on eſtime à faux
Et qu'il faut cacher cent deffaux,
Afin que deux vertus eſclattent;
Nos eſprits d'vn pinceau diuers,
Par l'artifice de nos vers
Font le viſage à toutes choſes:
Et dans le fard de leurs couleurs,
Font paſſer de mauuaiſes fleurs

Sous le teinct des lis & des roses.
Ce vagabond de qui le bruit,
Fut si cheri des destinées,
Et si grand que trois mille années
Ne l'ont point encore destruit:
Auecques de si bonnes marques
N'eust foulé la rigueur des Parques,
Ny peuplé le païs Latin,
Si depuis qu'on brusla la ville
Auguste n'eust prié Virgile
De lui faire vn si beau destin.
Tout de mesme au siecle où nous sommes,
Les richesses ont achepté
De nostre auare lascheté,
La façon de loüer des hommes:
Mais ie ne te conseille pas,
De presenter aucun appas,
A tant de plumes hypocrites:
D'autant que la posterité
Verra mieux dans la verité
La memoire de tes merites.
Laisse-là ces esprits menteurs,
Sauue ton nom de leurs ouurages
Les complimẽs sont des outrages,
Dedans la bouche des flatteurs:
Moi qui n'ai iamais eu le blasme
De farder mes vers ny mon ame,
Ie trouuerai mille tesmoins
Que tous les censeurs ne regoinẽt.

Que le ciel n'en est ialoux
Aiant trouuer mes vers si doux,
Il fera redire aux Anges.
Ie sens vne chaleur d'esprit,
Qui vient persuader ma plume,
De tracer le plus grand volume
Que François ait iamais escrit.
Tout plein de zele & de courage
Ie m'embarque à ce grand ouurage,
Ie sçai l'Antarctique & le Nort,
I'entends la carte & les estoiles,
Et ne fais point enfler mes voiles
Auant qu'estre asseuré du port.
Par les rochers & dans l'orage
De l'onde où ie me suis commis,
Ie prepare à mes ennemis
L'esperance de mon naufrage:
Mais que les Astres irritez
De toutes leurs aduersitez
Persecutent mon entreprise
Ie ne cognois point de mal-heur;
Qu'au seul renom de ta valeur
Ie ne vainque, ou ie ne mesprise.

A FEV MONSIEVR DE LOSIERES

ODE.

MOn Dieu que la franchise est rare,
Qu'on trouue peu d'honnestes gens!

Que la fortune & ses regens
Sont pour moi d'vne humeur auare,
LOSIERES, personne que toy
Dans les troubles où ie me voy,
Ne me monstre vn œil fauorable,
Tout ne me fait qu'empeschement,
Et l'ami le plus secourable
Ne m'assiste que laschement.
Si i'estois vn homme de fange,
Ou d'vn esprit iniurieux,
Qui ne porta iamais les yeux,
Sur le suiet d'vne loüange,
Ou qu'on m'eust veu desobliger
Ceux qui me veulent affliger
Ie ne serois point pardonnable,
I'approuuerois mes ennemis,
Et trouuerois irraisonnable,
Le secours que tu m'as promis.
Mais iamais encore l'enuie,
D'escrire vn Pasquin ne me prit,
Et tout le soin de mon esprit
Ne tend qu'à l'aise de ma vie,
I'aime bien mieux ne dire mot
Du plus infame & du plus sot,
Et me sauuer dans le silence,
Que d'exposer mal à propos,
A l'effort d'vne violence,
Ma renommée & mon repos.
O destin que tes loix sont dures

L'innocence ne ſert de rien:
Que le ſort d'vn homme de bien:
A de cruelles aduentures!
Ce grand Duc redouté de tous,
Dont ie ne ſouffre le courroux,
Pour aucun crime que ie ſçache,
Me menaſſe d'vn chaſtiment,
Contre qui l'ame la plus laſche
Fremiroit de reſſentiment,
Il eſt bien aiſé de me nuire
Car ie ne puis m'aſſuiettir
Au ſouci de me garantir,
Quoi qu'on faſſe pour me deſtruire:
Ie ſçai bien qu'vn aſtre puiſſant,
A tous ſes vœux obeiſſant,
Force les plus fiers à lui plaire,
Et que c'eſt plus de dépiter
La menace de ſa colere,
Que le foudre de Iupiter,
Mais que la flamme du tonnerre
Vienne eſclatter à mon treſpas,
Et le Ciel faſſe ſous mes pas
Creuer la maſſe de la terre,
Mon eſprit ſans eſtonnement,
S'appreſte à ſon dernier moment.
Plus ie ſens approcher le terme,
Plus ie deſire aller au port,
Et touſiours d'vn viſage ferme,
Ie regarde venir la mort.

Ainsi quoy que ce fier ouurage
Menace mon foible destin,
Sans estre poltron ny mutin,
Ie verrai fondre cét orage,
Et coniurer ton amitié,
De n'auoir ny soin ny pitié,
Quelque mal-heur qui m'importune:
Dieu nous blesse & nous sçait guerir:
Et les hommes ny la fortune,
Ne nous font viure ny mourir.

A

MONSIEVR LE MARQVIS DE BOQVINKANT.

ODE.

VOVS pour qui les raions du iour
Sont amoureux de cét Empire,
Que Mars redoute & que l'amour
Ne sçauroit voir qu'il ne souspire:
C'est bien auecques du subject
Qu'vn grand Roy vous à faict l'obiect
D'vne affection infinie,
Et que toutes les nations
Ont permis que vostre genie
Forçast leurs inclinations.

Les faueurs que vous meritez
Ont obligé mesme l'enuie

D'accroistre vos prosperitez,
En disant bien de vostre vie,
Lors qu'elle veut parler de vous,
Sans artifice, & sans courroux,
Elle se produit toute nuë,
Et ses vains desir abatus,
Faict gloire d'estre recogneuë
Pour triomphe de vos vertus.
Personne n'est fasché du bien,
Dont vostre sort heureux abonde,
D'autant qu'il ne vous sert de rien
Qu'à faire du plaisir au monde.
Ainsi le celeste flambeau,
Qui fut l'ornement le plus beau
Qu'enfanta la masse premiere,
N'a iamais eu des enuieux;
Car il n'vse de sa lumiere
Que pour en esclairer nos yeux.
Chaque saison donne ses fruits:
L'Autonne nous donne ses pommes,
L'Hyuer donne ses longues nuits,
Pour vn plus grand repos des hommes:
Le Printemps nous donne des fleurs,
Il donne l'ame, & les couleurs
A la feüille qui semble morte:
Ils donne la vie aux forests,
Et l'autre saison nous apporte,
Ce qui fait iaunir nos guerets,
La terre pour donner ses biens

Se laisse foüiller iusqu'au centre:
Et pour nous les champs Indiens
Se tirent les thresors du ventre,
L'on enrichit de cent façons,
Nos vaisseaux & nos hameçõs,
Et cét element si barbare,
Pour se faire voir liberal,
Arrache de son sein auare,
L'Ambre, la perle, & le Coral.
Ce qu'on dit de ce grand thresor
Decoulant de la voix d'Alcide,
C'estoit vraimẽt des chaisnes d'or
Qui tenoient les esprits en bride.
Cognoissant ces diuins appas
Alexandre donnoit-il pas
Tout sõ gain de paix & de guerre?
Ce Prince auec tout son bon-heur,
S'il n'eust donné toute la terre,
Ne s'en fust iamais fait Seigneur.
Les Zephirs se dõnent aux flots,
Les flots se donnent à la Lune,
Les nauires aux Matelots,
Les matelots à la fortune:
Tout ce que l'vniuers conçoit
Nous apporte ce qu'il reçoit
Pour rendre nostre vie aisée:
L'abeille ne prend point du ciel
Les doux presens de la rosee.
Que pour nous en donner le miel:

Les rochers, qui ſont le tableau
Des ſterilitez de nature,
Afin de nous donner de l'eau,
Fendent-ils pas leur maſſe dure?
Et les champs les plus impuiſſans
Nous donnent l'yuoire & l'encens:
Les deſerts les plus inutiles
Donnent de grands tiltres aux Rois,
Et les arbres les moiens fertiles
Nous donnent de l'ombre & du bois.

Marquis, tout donne comme vous,
Vous donnez comme celui meſme,
Dont les animaux ſentent tous
La liberalité ſupreſme,
Dieu nous donne par ſon amour,
Auecques les preſens du iour
Les traits meſme de ſon viſage:
Ce monde ouurage de ſes mains,
N'eſt point baſti pour ſon vſage,
Car il l'a faict pour les humains.
Que le ciel reçoit de plaiſir
Alors qu'il void ſa creature
Viure dans vn ſi beau deſir,
Et ſi conforme à ſa nature,
Ie voudrois bien vous imiter,
Mais ne pouuant vous preſenter
Ce que la fortune me cache,
Puiſque tout donne en l'Vniuers,

La racine comme le faiste.
Mais si ta crainte ou ta pitié,
Veut flechir mon inimitié,
Sois lui plus doux que de coustume,
Ronge nos vignes de muscats,
Dont les Muses font tant de cas,
Mais à la faueur de ma plume,
Dans ses membres si delicats
Ne rameine iamais le reume.
Promeine tes froids Aquilons.
Par la campagne des Gelons,
Gresle dessus les monts de Thrace:
Mais si iamais tu reprimas,
La violence des frimas,
Et la dureté de ta glace
Sur les plus temperez climats,
Le sien tousiours ait cette grace,
Sa maison commme le sainct lieu,
Consacré pour le nom d'vn Dieu,
Rien que pluie d'or ne possede,
La neige fonde sur le toict,
Vn sacré nectar qui ne soit
Ny bruslant, ny glacé, ny tiede,
Mais tel que Iupiter le boit
Dans la coupe de Ganimede.
Si tu m'accorde ce bon-heur,
Par cét œil que i'ay fait Seigneur,
D'vne ame à l'aimer obstinée,
Ie iure que le Ciel lira;

Comme le ſouhaittoit Ouide.

Ceres ne void point ſans fureur
Les miſeres du Laboureur,
Que ta froidure à fait reſoudre
A bruſler meſme les Foreſts,
Les champs ne ſont que des mareſts.
L'eſté n'eſpere plus de moudre
Le reuenu de ſes guereſts,
Car il n'y trouuera que poudre.

Tous nos arbres ſont deſpoüillez,
Nos promenoirs ſont tous moüillez,
L'eſmail de noſtre beau parterre
A perdu ſes viues couleurs:
La gelee à tué les fleurs,
L'air eſt malade d'vn caterre.
Et l'œil du ciel moite de pleurs
Ne ſçait plus regarder la terre.

La Naſſelle attendant le flux
Des ondes qui ne courent plus,
Oiſiue au port eſt retenuë,
La tortue & les limaçons.
L'oiſeau ſur vne branche nuë,
Attend pour dire ces chanſons,
Que la feuille ſoit reuenuë.

Le Heron quand il veut peſcher,
Trouuant l'eau toute de roche,
Se paiſt du vent & de ſa plume,
Il ſe cache dans les roſeaux,
Et contemple au bord des ruiſſeaux,

La bize contre sa coustume,
Souffler la neige sur les eaux,
Où boüilloit autrefois l'escume.
Les poissons dorment asseurez,
D'vn mur de glace remparez,
Francs de tous les dangers du monde,
Fors que de toi seulement,
Qui retiens leurs moitte element,
Iusqu'à la goutte plus profonde,
Et les laisses sans mouuement
Enchassez en l'argent de l'onde.
Tous les vents brisent leurs liens
Et dans les creux Aeoliens,
Rien n'est resté que le Zephire,
Qui tient les œillets & les lis,
Dans ses poulmons enseuelis,
Et triste en la prison souspire,
Pour les membres de sa Philis,
Que la tempeste lui deschire.
Auiourd'huy mille mattelots,
Où ta fureur combat les flots,
Deffaillis d'art & de courage,
En l'auenture de tes eaux,
Ne rencontrent que des tombeaux,
Car tous les astres de l'orage,
Irritez contre leurs vaisseaux,
Les abandonnent au naufrage.
Mais tous ces maux que ie descrits,
Ne me font point ietter de cris,

Car eusses tu porté l'abysme,
Iusques où nous leuons les yeux.
Et d'vn debord prodigieux,
Trempe le Ciel iusqu'à la cime,
Au lieu de t'estre iniurieux,
Hyuer ie loüerois ton crime.
Helas! le gouffre des mal-heurs,
D'oùie puise l'eau de mes pleurs;
Prend bien d'ailleurs son origine,
Mon desespoir dont tu te ris,
C'est la douleur de ma Cloris,
Qui rend toute la cour chagrine,
Les Dieux qui tous en sont marris,
Iurent ensemble ta ruine.

Ce beau corps ne dispose plus
De ses sens dont il est perclus
Par la froideur qui les assiege:
Espargne hyuer tant de beauté,
Remets sa voix en liberté,
Fais que cette douleur s'allege,
Et pleurant de ta cruauté,
Fais distiler toute la neige.

Qu'elle ne touche de si prés
L'ombre noire de tes Cyprés,
Car si tu menassois sa teste,
Le laurier que tu tiens si cher,
Et que l'esclair n'ose toucher
Seroit suiet à la tempeste,
Et les Dieux lui feroient secher

Ie veux que tout le monde ſçache
Que ie vous ay donné des vers.

CONTRE L'HYVER
ODE.

PLein de cholere & de raiſon
Contre toy barbare ſaiſon
Ie prepare vne rude guerre
Malgré des loix de l'Vniuers,
Qui de la glace des hyuers
Chaſſent les flammes du tonnerre:
Aujourd'huy l'ire de mes vers
Des foudres contre toy deſerre.
Ie veux que la poſterité
Au rapport de la verité
Iuge ton crime par ma haine,
Les dieux qui ſçauent mon mal-heur
Cognoiſſent qu'il y va du leur,
Et d'vne paßion humaine,
Participans à ma douleur
Promettent d'alleger ma peine.
La Parque retranchant le cours,
De tes Soleils bien que ſi cours
Rien que nuit ſur toy ne deuide,
Puiſſe-tu perdre tes habits,
Et ce qu'au parc de nos brebis
Peut ſouhaitter le loup auide,
T'arriuent tous les maux d'Ibis,

Ton nom qu'on enſeuelira,
Qu'au tombeau de la deſtinée,
Et par moy ta loüange ira,
Plus loin que la derniere année.

LE MATIN.

ODE.

L'Aurore ſur le front du iour,
Seme l'azur, l'or & l'iuoire,
Et le Soleil laſſé de boire,
Commence ſon oblique tour.
Les cheuaux au ſortir de l'onde,
De flamme & de clarté couuerts,
La bouche & les naſeaux ouuerts,
Ronflent la lumiere du monde.
La Lune fuit deuant ſes yeux,
La nuit a retiré ſes voiles,
Peu à peu le front des eſtoiles,
S'vnit à la couleur des Cieux.
Deſia la diligente Auette,
Boit la marjolaine & le thyn
Et reuient riche du butin,
Qu'elle a pris ſur le mont Hymette.
Ie voi le genereux Lion,
Qui ſort de ſa demeure creuſe,
Heriſſant ſa perruque affreuſe,
Qui fait fuir Endimion.
Sa Dame entrant dans les boccages,
Contre les Sangliers qu'elle apris,

Ou deuale chez les esprits
Errant aux sommbres marescages.
Ie voi les Agneaux bondissans,
Sur ces bleds qui ne sont que naistre:
Cloris chantant les meine paistre,
Parmi ces costaux verdissans.
Les oiseaux d'vn ioieux ramage,
En chantant semblent adorer;
La lumiere qui vient dorer,
Leur cabinet & leur plumage.
La charuë escorche la plaine
Le bouuier qui suit les seil'ons
Presse de voix & d'aiguillons,
Le couple des bœufs qui l'entraine.
Alix apprefte son fuseau,
Sa mere qui lui fait la tasche,
Presse la chanure qu'elle attache,
A sa quenoüille de roseau.
Vne confuse violence,
Trouble le calme de la nuit,
Et la lumiere auec le bruit,
Dissipe l'ombre & le silence.
Alidor cherche à son resueil
L'ombre d'Iris qu'il a baisée,
Et pleure en son ame abusée
La fuite d'vn si doux sommeil.
Les bestes sont dans leur taniere
Qui tremblent de voir le Soleil:
L'homme remis par le sommeil,

Reprend son œuure coustumiere.
Le forgeron est au fourneau
Oy comme le charbon s'alume;
Le fer rouge dessus l'enclume,
Estincelle sous le marteau,
Ceste chandelle semble morte,
Le iour la faict esuanoüir,
Le Soleil vient nous esbloüir,
Voy qu'il passe au trauers la porte:
Il est iour, leuons nous Philis,
Allons à nostre iardinage,
Voir s'il est comme ton visage,
Semé de roses, & de lis.

LA SOLITVDE.

ODE.

DAns ce val solitaire & sombre,
Le cerf qui brame au bruit de l'eau,
Panchant ses yeux dans vn ruisseau,
S'amuse à regarder son ombre.
De ceste source vne Naiade,
Tous les soirs ouure le portail
De sa demeure de crystal,
Et nous chante vne serenade.
Les Nymphes que la chasse attire
A l'ombrage de ces forests,
Cherchent des cabinets secrets,
Loing de l'embuche du Satyre.

Iadis au pied de ce grand chesne,
Presque außi vieux que le Soleil,
Bacchus l'Amour & le Sommeil,
Firent la fosse de Silene.
Vn froid & tenebreux silence,
Dort à l'ombre de ses ormeaux,
Et les vents battent les rameaux,
D'vne amoureuse violence.
L'esprit plus retenu s'engage,
Au plaisir de ce doux seiour,
Où Philomele nuit & iour,
Renouuelle vn piteux langage.
L'orfraie & le hibou s'y perche,
Icy viuent les loup-garoux:
Iamais la iustice en courroux,
Icy de criminels ne cerche.
Icy l'amour faict ses estudes,
Venus y dresse des Autels:
Et les visites des mortels,
Ne troublent point ces solitudes.
Ceste forest n'est point profane,
Ce ne fut point sans la fascher,
Qu'Amour y vint iadis cacher,
Le berger qu'enseignoit Diane.
Amour pouuoit par innocence,
Comme enfant, tendre icy des rets,
Et comme Reine des forests,
Diane auoit ceste licence.
Cupidon d'vne douce flamme,

Ouurant la nuict de ce vallon,
Mit deuant les yeux d'Apollon,
Le glaçon qu'il auoit dans l'ame.
A l'ombrage de ce bois sombre,
Hyacinthe se retira,
Et depuis le Soleil iura
Qu'il seroit ennemi de l'ombre.
Tout aupres le ialoux Boree,
Pressé d'vn amoureux tourment,
Fut la mort de ce ieune amant,
Encore par lui souspiree.
Saincte forest ma confidente,
Ie iure par le Dieu du iour,
Que ie n'aurai iamais amour,
Qui ne te soit tout euidente.
Mon Ange ira par cét ombrage,
Le Soleil le voiant venir,
Ressentira du souuenir,
L'accez de sa premiere rage.
Corine ie te prie approche,
Couchons-nous sur ce tapis vert,
Et pour estre mieux à couuert,
Entrons au creux de ceste roche.
Ouure tes yeux ie te supplie,
Mille amours logent là dedans,
Et de leurs petits traicts ardans,
Ta prunelle est toute remplie.
Amour de tes regards souspire,
Et ton esclaue deuenu

Se void luy-mesme retenu
Dans les liens de son Empire.
O beauté sans doute immortelle,
Où les Dieux trouuent des appas,
Par vos yeux ie ne croiois pas,
Que vous fußiez du tout si belle.
Qui voudroit faire vne peinture,
Qui peust ses traits representer,
Il faudroit bien mieux inuenter,
Que ne fera iamais nature.
Tout vn siecle les destinées,
Trauaillerent apres ses yeux,
Et ie croi que pour faire mieux,
Le temps n'a point assez d'années.
D'vne fierté pleine d'amorce,
Ce beau visage a des regards
Qui iettent des feux & des dards,
Dont les Dieux aimeroient la force.
Que ton teint est de bonne grace,
Qu'il est blanc, & qu'il est vermeil,
Il est plus net que le Soleil,
Et plus vnique de la glace.
Mon Dieu que tes cheueux me plaisent,
Ils s'esbattent dessus ton front,
Et les voiant beaux comme ils sont,
Ie suis ialoux quand ils te baisent.
Belle bouche d'ambre & de roze,
Ton entretien est desplaisant,
Si tu ne dis en me baisant,

Qu'aimer est vne belle chose.

D'vn air plein d'amoureuse flame
Aux accens de ta douce voix,
Ie voy les fleuues & les bois,
S'embrazer comme a fait mon ame.
Si tu moüilles tes doigts d'yuoire,
Dans le crystal de ce ruisseau,
Le Dieu qui loge dans ceste eau,
Aimera s'il en oze boire.
Presente lui ta face nuë,
Tes yeux auecques l'eau riront,
Et dans ce miroir escriront,
Que Venus est icy venuë.
Si bien elle sera depeinte,
Les Faunes s'en enflammeront,
Et de tes yeux qu'ils aimeront,
Ne sçauront decouurir la feinte.
Entend ce Dieu qui te conuie,
A passer dans son element,
Oy qu'il souspire bellement
Sa liberté desia rauie.
Trouble luy cette faintaisie,
Destourne toy de ce miroir,
Tu le mettras au desespoir,
Et m'osteras la ialousie.
Voy-tu ce tronc & ceste pierre,
Ie croi qu'ils prennent garde à nous,
Et mon amour deuient ialoux
De ce myrthe & de ce lierre

Sus ma Corine, que ie cueille,
Tes baiſers du matin au ſoir,
Voy comment pour nous faire aſſeoir,
Ce myrthe à laiſſé choir ſa feuille.
Oy le Pinçon & la Linotte,
Sur la branche de ce roſier,
Voy branſler leur petit goſier,
Oy comme ils ont changé de notte.
Approche, approche ma Driade,
Icy murmureront les eaux,
Icy les amoureux oiſeaux,
Chanteront vne ſerenade.
Preſte moy ton ſein pour y boire,
Des odeurs qui m'embauſmeront,
Ainſi mes ſens ſe paſmeront,
Dans les lacs de tes bras d'yuoire.
Ie baignerai mes mains folaſtres,
Dans les ondes de tes cheueux,
Et ta beauté prendra les vœux
De mes œillades idolatres.
Ne crains rien, Cupidon nous garde
Mon petit Anges és tu pas mien,
Ha! ie voi que tu m'aimes bien,
Tu rougis quand ie te regarde,
Dieux que ceſte façon timide,
Eſt puiſſante ſur mes eſprits,
REGNAVLD ne fut pas mieux eſpris,
Par les charmes de ſon Armide.
Ma Corine que ie t'embraſſe,

Personne ne nous void qu'Amour,
Voi que mesmes les yeux du iour
Ne trouuent point ici de place.
Les vents qui ne se peuuent taire,
Ne peuuent escouter aussi,
Et ce que nous ferons ici,
Leur est vn incogneu mystere.

ODE.

VN fier demon qui me menace,
De son triste & funeste accent,
Contre mon amour innocent,
Gronde la haine & la disgrace.
On m'a rapporté que tes yeux
Dans leurs paupieres languissantes,
N'auoient plus ces flammes puissantes
Qui blessoient les ames des Dieux.
Nature est vraiement bien hardie,
Et le sort bien faux & malin
D'assuiettir le sang diuin,
A l'effort d'vne maladie.
En detestant ces cruautez,
Quelque peu qui m'en diuertisse,
Ie crie contre l'iniustice,
Que le ciel fait à tes beautez.
Depuis ce mal-heureux message,
Qui m'a priué de tout repos,
La tristesse a mis dans mes os,
Vn tourment d'amour & de rage.

Malade au lict d'où ie ne sors,
Ie songe que ie vois la Parque,
Et que dans vne mesme barque,
Nous passons le fleuue des morts.
Si tu te dueils de mon absence,
C'est vn supplice d'amitié,
Qui merite autant de pitié,
Qu'elle a de peine & d'innocence,
Ie mourrai si tu meurs pour moy.
Autrement ie serois bien traistre,
Puis que le sort ne m'a fait naistre,
Que pour mourir auecque toy.

SVR VNE TEMPESTE QVI s'esleua comme il estoit prest de s'embarquer pour aller en Angleterre.

ODE.

PArmi ces promenoirs sauuages
I'oi bruire les vents & les flots,
Attendant que les mattelots,
M'emportent hors de ces riuages,
Ici les rochers blanchissans,
Du choc des vagues gemissans,
Herissent leurs masses cornuës,
Contre la cholere des airs,
Et presentent leurs testes nuës,
A la menace des esclairs,
I'oi sans peur l'orage qui gronde,

Et fust-ce l'heure de ma mort,
Ie suis prest à quitter le port,
En depit du ciel & de l'onde,
Ie meurs d'ennui dans ce loisir:
Car vn impatient desir,
De reuoir les pompes du Louure,
Trauaille tant mon souuenir,
Que ie brusle d'aller à Douure,
Tant i'ay haste d'en reuenir.

Dieu de l'onde, vn peu de silence,
Vn Dieu fait mal de s'esmouuoir,
Fais moi paroistre ton pouuoir,
A corriger ta violence,
Mais à quoi sert de te parler,
Esclaue du vent & de l'air,
Monstre confus qui de nature,
Vuide de rage & de pitié,
Ne monstre que par aduenture,
Ta haine, ni ton amitié?

Nochers qui par vn long vsage,
Voicz les vagues, sans effroi,
Et qui cognoissez mieux que moi,
Leur bon & leur mauuais visage:
Dites-moi, ce ciel foudroiant.
Ce flot de tempeste aboiant,
Les flancs de ces montagnes grosses,
Sont-ils mortels à nos vaisseaux:
Et sans applanir tant de bosses,
Pourrai-ie bien courir les eaux?

Alons Pilote où la fortune
Pousse mon genereux dessein,
Ie porte vn Dieu dedans le sein,
Mille fois plus grãd que Neptune.
Amour me force de partir
Et deust Thetis pour m'engloutir
Ouurir mieux ses moites entrailles
Cloris m'a sceu trop enflammer,
Pour craindre que mes funerailles
Se puissent faire dans la mer.

O mon Ange, ô ma destinee
Qu'ai-ie fait à cet element,
Qu'il tienne si cruellement
Contre moi sauage obstinee?
Ma Cloris ouure ici tes yeux,
Tire vn de tes regards aux Cieux,
Ils dißiperont leurs nuages,
Et pour l'amour de ta beauté,
Neptune n'aura plus de rage,
Que pour punir sa cruauté.

Desia ces montagnes s'abaissent
Tous les sentiers sont aplanis,
Et sur ces flots si bien vnis,
Ie voi des Alcions qui naissent.
Cloris que ton pouuoir est grand
La fureur de l'onde se rend
A la faueur que tu m'as faite,
Que ie vai passer doucement,
Et que la peur de la tempeste,

Me donne peu de penſement.
L'ancre eſt leuée, & le Zephire,
Auec vn mouuement leger,
Enfle le voile, & fait nager
Le lourd fardeau de la Nauire,
Mais quoy le temps n'eſt plus ſi beau,
La tourmente reuient dans l'eau,
Dieux que la mer eſt infidele,
Chere Cloris ſi ton amour,
N'auoit plus de conſtance qu'elle,
Ie mourrois auant mon retour.

A CLORIS,

ODE.

AVßi franc d'amour que d'enuie,
Ie viuois loin de vos beautez
Dans les plus douces libertez,
Que la raiſon donne à la vie:
Mais les regards imperieux,
Qu'amour tire de vos beaux yeux,
M'ont bien fait changer de nature,
Ha! que les violens deſirs
Que me donna ceſte aduenture,
Furent traiſtres à mes plaiſirs.
Le doux eſclat de ce viſage,
Qui paroiſſoit ſans cruauté,
Et des ruſes d'vne beauté,

Me surprit d'vn si doux mal-heur
Et m'affligea d'vne douleur
Si plaisante à ma frenesie,
Que destors i'aimai ma prison
Et deliurai ma fantaisie,
De l'empire de ma raison.

Contre ce coup ineuitable,
Qui me mit l'amour dans le sein:
Ie ne sçay prendre aucun dessein,
Ny facile, ny profitable,
Embrasé d'vn feu qui me suit
Par tout où le Soleil me luit,
Ie passe les monts Pyrenées,
Où les neiges que l'œil du iour,
Et les foudres ont espargnées,
Fondent au feu de mon amour.

Sur cés riuages où Neptune
Fait tant d'escume & tant de bruit
Et souuent d'vn vaisseau destruit,
Fait sacrifice à la fortune,
I'inuoque les ondes & l'air,
Mais au lieu de me consoler,
Les flots grondent à mon martyre,
Mes souspirs vont auec le vent,
Et mon pauure esprit se retire,
Aussi triste qu'auparauant.

Mes langueurs, mes douces furies,
Quel sort, quel Dieu, quel element,
Nous ostera l'aueuglement,

De vos charmantes resueries?
La froide horreur de ces forests,
L'humidité de ces marests,
Ceste effroiable solitude,
Dont le Soleil auec des pleurs,
Prouoque en vain l'ingratitude,
Que font-elles à mes douleurs?
Grands deserts, sablons infertiles,
Où rien que moy n'ose venir,
Combien me deuez-vous tenir,
Dans ces campagnes inutiles?
Chauds regards, amoureux baisers,
Que vous estes dans ces desers,
Bien insensibles à ma memoire?
Philis, que ce bon-heur m'est doux
Et que ie trouue de la gloire,
A me ressouuenir de vous!
En fin ie croy que la tempeste
Me permettra d'ouurir les yeux,
Et que l'inimité des Cieux,
Me laissera leuer la teste,
Apres tous ces maux acheuez,
Les faueurs que vous reseruez
A ma longue perseuerance,
Reprocheront à mon ennuy,
D'auoir creu que mon esperance
Me quitteroient plustost que luy.
Au retour de ce long voiage,
La terre en faueur de Philis,

D'œillets, de roses, & de lis,
Semera par tout mon passage:
Ces grands pins deuenus plus beaux,
Ioignans du faiste les flambeaux
Dont la voûte du ciel se pare,
Iront aux astres s'enquerir
Si quelque autre bien s'accompare,
A celuy que ie vai querir.
Ce iour sera filé de soie,
Le Soleil par tout où i'irai
Laissera, quand ie passerai,
Des ouurages dessus ma voie,
Les Dieux à mon sort complaisans
Me combleront de leurs presens,
I'aurai tout mon saoul d'ambrosie,
Les Deesses me viendront voir,
Au moins si vostre courtoisie,
Leur veut permettre ce deuoir.
Ceste triste nuit acheuée,
Mon ame quittera le dueil,
Si les tenebres du cercueil,
Ne preuiennent mon arriuée:
A l'aise du premier abord,
Lors que tous nos destins d'accord,
Permettront que ie vous reuoie,
Si ie n'ay pour me secourir,
Des remedes contre ma ioye,
Ie dois bien craindre de mourir.
Ie sçay qu'à la faueur premiere

Que vos regards me ietteront,
Mes esprits rauis quitteront
Le doux obiect de la lumiere:
C'est tout vn, i'aime bien mon sort,
Car les cruautez de la mort.
N'ont point de si cruelle gesne,
Que des Rois ne voulussent bien,
Se trouuer en la mesme peine,
Pour vn mesme honneur que le mien.
Cloris ma franchise est perduë,
Mais quand pour guerir mon ennui,
Quelque Dieu me l'auroit renduë,
Mon ame se plaindroit de lui,
Toute la force & l'industrie,
Que i'opposois à la furie,
De mes trauaux trop rigoureux,
A faict des efforts inutiles:
Car mes sentimens indociles,
En deuiennent plus amoureux.
Ce qui peut finir ma souffrance,
Et recommencer mon plaisir,
S'esloigne de mon esperance,
Aussi bien que de mon desir,
Les destins, & le ciel lui-mesme,
Qui reconnoissent comme i'aime,
Au seul obiect de mes douleurs
Ne me presentent point leur aide,
Car ils sçauent que tout le remede,
Est plus foible que mes langueurs.

Ie cognois bien que l'œil d'vn Ange,
Que le Ciel ne gouuerne pas,
Et qui tient à peu de loüange,
Qu'amour brusle de ses appas,
S'il veut vn iour à ma priere,
Ietter l'esclat de sa lumiere,
A l'aduantage de mes vœux,
Faire naistre au sort qui m'irrite,
Plus de bien que ie ne merite,
Et plus d'honneur que ie ne veux.

Tandis que ma flamme, ou ma rage
Attendoit apres sa beauté,
Vn faux & criminel ombrage,
Embarasse sa volonté,
Ce feint honneur, ceste fumee,
Vient estonner sa renommée,
De l'impudence des mortels,
Cloris perdez ceste foiblesse,
Si vous ne viuez en Deesse,
Dequoy vous seruent mes Autels?

Le plus audacieux courage,
Deuant vous ne fait que trembler,
Qui void vostre diuin visage,
N'est plus capable de parler,
Vos yeux gouuernent les pensées
Des ames les plus insensees,
Et les bornes de toutes parts:
Et la plus aigre mesdisance,
N'est qu'honneur, & que complaisance,

Aux

Aux attraits de vos doux regards.
Moy qui suis deuenu perfide,
Contre les Dieux que i'adorois
Et dont l'ame n'a plus de guide,
Sinon l'Empire de vos loix,
Ie vous croy parfaite & diuine,
Et mon iugement s'imagine,
Que les faits les plus odieux,
Lors que vous leur donnez licence,
Sont plus iustes que l'innocence,
Et que la saincteté des Dieux.
Mais quand les ames indiscrettes;
S'amuseroient à discourir,
De nos flammes les plus secrettes.
Elles ne doiuent pas mourir,
O Dieux qui fistes les abysmes,
Pour la punition des crimes,
Ie renonce à vostre pitié,
Et vous appelle à mon supplice,
Si iamais mon ame est complice,
De la fin de nostre amitié.
Cheres Cloris ie vous coniure,
Par les nœuds dont vous m'arrestez,
Ne vous troublez point de l'iniure,
Des faux bruits que vous redoutez.
Comme vous i'en ay des atteintes
Et mille violentes craintes,
Me persecutent nuit & iour,
Ie croy que les Dieux & les hommes,

Dedans le climat où nous ſommes,
Ne parlent que de noſtre amour.
Ie ſuis plus craintif que vous n'eſtes,
Et crains que les deſtins ialoux
Ne donnent vn langage aux beſtes,
Pour leur faire parler de nous.
Vne ombre, vn rocher, vn zephire
Parlent tout haut de mon martyre
Et quand les foudres murmurans
Menacent le peché du monde,
Ie croy que le tonnerre gronde,
Du ſeruice que ie vous rends.
Mais quoy que le Ciel & la terre
Troublaſſent nos contentemens,
Et nous fiſſent ſouffrir la guerre
Des aſtres & des elemens,
Il faut rire de leurs malices,
Et dans le fleuue de delices,
Noier les ſoins iniurieux,
Qui priuent nos ieunes années.
Des douceurs que les deſtinées,
Ne permettent iamais aux vieux.

ODE.

HEureux tandis qu'il eſt viuant,
Celuy qui va touſiours ſuiuant,
Le grand maiſtre de la nature,
Dont il ſe croit la creature.
Il n'enuia iamais autruy

Quand tous les plus heureux que luy,
Se mocqueroient de ſa miſere,
Le rire & toute la colere,
Celuy-là ne l'eſueille point.
Auſſi-toſt que l'Aurore peint,
Pour venir des Soucis du monde
Importuner la terre & l'onde,
Il eſt touſiours plein de loiſir,
La iuſtice eſt tout ſon plaiſir,
Et permettant en ſon enuie,
Les douceurs d'vne ſainƈte vie,
Il borne ſon contentement,
Par la raiſon tant ſeulement.
L'eſpoir du gain ne l'importune,
En ſon eſprit eſt ſa fortune,
L'eſclat des cabinets dorez,
Où les Princes ſont adorez,
Luy plaiſt moins que la face nuë,
De la campagne ou de la nuë
La ſottiſe d'vn courtiſan,
La fatigue d'vn artiſan,
La peine qu'vn amant ſouſpire
Luy donne eſgalement à rire,
Il n'a iamais trop affeƈté
Ny les biens, ny la pauureté
Il n'eſt ny ſeruiteur, ny maiſtre,
Il n'eſt rien que ce qu'il veut eſtre,
Ieſus-Chriſt eſt ſa ſeule Foy,
Tels ſeront mes amis & moy.

A PHILIS.

STANCES.

HA! Philis que le Ciel me fait mauuais visage
Tout me fasche & me nuit,
Et reserué l'amour & le courage,
Rien de bon ne me suit.
Les Astres les plus doux ont coniuré ma perte,
Ie ne sçay plus nul soustien,
La Cour me semble vne maison deserte,
Où ie ne trouue rien.
Les hommes & les Dieux menacent ma fortune,
Mais en leur cruauté,
Pour mon soulas tout ce qui m'importune,
Ce n'est que ta beauté.
Les traits de tes beautez sont d'assez fortes armes,
Pour vaincre mon mal-heur,
Et dans la gesne assisté de tes charmes,
Ie mourray sans douleur.
Dedans l'extremité de la peine où nous sommes,
Souspirant nuit & iour,
Ie feins que c'est la disgrace des hommes,
Mais c'est celle d'amour.
Parmi tant de danger c'est auec peu de crainte,
Que ie prens garde à moy,
En tous mes maux le suiet de ma plainte,
C'est d'estre absent de toy.

Pour m'oster aux plus forts qui me voudroient
suiure,
Ie trouue assez de lieux:
Mais quel climat m'asseurera de viure
Si ie quitte tes yeux.
Le Soleil meurt pour moy, vne nuit m'enuironne,
Ie pense que tout dort,
Ie ne voy rien, ie ne parle à personne,
N'est-ce pas estre mort?

STANCES.

QVand i'aurai ce contentement
De te voir sans empeschement,
Obiect vnique de ma ioye,
Cher maistre de ma volonte,
A quoy voudras-tu que i'emploie
Les heures de ma liberté?
Ie ne veux point seruir de nombre,
Suiuant apres toy comme vne ombre:
Dés qu'vn maistre que i'aimois bien
M'eut traité dans ceste coustume:
Les douceurs de son entretien
Me tournerent en amertume.
Il est vrai qu'vn sort mal-heureux,
Par vn astre bien tenebreux,
Conduisoit le train de ma vie,
Quand les Dieux touchez de pitié,
Malgré les hommes & l'enuie
Me donnerent ton amitié,

Depuis vn insensible orgueil
De voir mes mal-heurs au cercueil,
M'a donné tant d'ingratitude,
Que ie ne puis sans desplaisir,
Permettre que la seruitude
Prenne vne heure de mon loisir.

STANCES.

QVe mon espoir est foible, & ma raison confuse
C'est bien hors de propos
Bruslant comme ie fais, que mon esprit s'amuse
A chercher du repos
Les remedes plus doux qui touchent à ma playe
Irritent ma douleur;
Et ie suis en fureur quand mon discours s'essaie
De ruiner mon mal-heur.
Car si vn cher ennui combat ma violence,
Ie meurs si doucement,
Que pour me secourir ie ferois conscience
De parler seulement.
Philis dans les tourmens que ta rigueur me donne
Quoy que ie meure à tort,
Ie me dirai coulpable, afin qu'on te pardonne
L'iniure de ma mort:
Amour a resolu que ie sois ta victime,
Mais que ta cruauté
A son occasion ne fasse point de crime,
Qu'auecque ta beauté,
Non mon sort est meilleur, Philis veut que ie viue,

Et ſans compaſſion,
Ne ſçauroit endurer qu'vn deſplaiſir arriue
A mon affection.
On void ſur ſon viſage animé de ſa flamme
Qu'elle a de la pitie,
Et ma fureur me trouble, où ie vois que ſon ame
Entend mon amitié.
Ie ſçay bien que l'honneur, & les loix de la vie
Combattent ſon deſir,
Et que ſa chaſteté reſiſte a mon enuie
Auecques deſplaiſir,
Son cœur dans cét effort ſauuant ſon inncence
Languit pour mon ſubiect,
Et donne ſes ſouſpirs ſans doute à mon abſcence,
Pluſtoſt qu'a ſon obiect.
Vn riual me trauerſe, elle qui s'en afflige
Se défferoit de luy,
Mais la condition de ce faſcheux l'oblige,
De ſouffrir auec luy:
Cét amant importun, dont elle eſt offencee,
Peſe à ſon entretien,
Et recognoit aſſez qu'elle a dans la penſee
Autre feu que le ſien.

STANCES.

MOn eſperance refleurit,
Mon mauuais deſtin perd courage,
Auiourd'huy le Soleil me rit,
Et le ciel me fait bon viſage,

Mes maux ont acheué leur temps.
Maintenant ma douleur se range
A la fin mes vœux sont contens,
Amour à ramené mon Ange.
Dieux que i'ay si souuent priez
Sans me vouloir iamais entendre,
Ie vous ay bien iniuriez,
D'estre si longs à me la rendre.
I'excuse vostre cruauté.
Ie perds le soin de vous desplaire,
Le retour de ceste beauté
A fini toute ma cholere.

A MADAMOISELLE DE ROHAN, sur la mort de Madame la Duchesse de Neuers.

IE vous dõne ces vers pour nourrir vos douleurs:
Puisque ceste Princesse est digne de vos pleurs,
Et ne veux point reprendre vn dueil si legitime:
Pour elle vos regrets prennent vn iuste iuste cours,
Et de les arrester, ie croirois faire vn crime,
Aussi bien que la mort en arrestant ses iours.
Ie sçay bien que vostre ame assez robuste & saine,
Auecques son discours a combatu sa peine,
Et qu'elle a vainement cherché sa guerison,
Y tascher apres vous on ne le peut sans blasme,
Car ie ne pense pas qu'on trouue en la raison,
Ce que vous ne pouuez trouuer dedans vostre ame.

Les plus cuisans malheurs trouuent allegement,
Apres que le deuoir à rendu sagement
Tout ce que l'amitié demande à la nature:
Mais lors que mon esprit songe à vous consoler,
Contre les sentimens d'vne perte si dure,
Plus ie suis preparé, moins i'ay dequoy parler.

Tandis que la memoire à vos sens renouuelle
L'esclat de la vertu qui reluisoit en elle,
Vous nourrissez en vain quelque espoir de guerir,
Et quand le souuenir d'vne amitié si ferme,
Pour guerir vostre ennui se laissera mourir,
Croiez que vostre vie est proche de son terme,

Aussi ceste Princesse estant loing de vos yeux,
Le iour de tous vos maux est le plus odieux,
La mort de vos langueurs est la moins inhumaine,
Quelque part de la terre où vous faciez seiour,
Il ne vous reste plus que des obiects de haine,
Apres auoir perdu l'obiect de vostre amour.

De moy, si la rigueur d'vn accident semblable
M'auoit osté le fruict d'vn bien si desirable,
Ie croirois que pour moy tout n'auroit que du mal,
Mes pieds ne s'oseroient asseurer sur la terre,
Le iour m'offenceroit, l'air me seroit fatal,
Et la plus douce paix me seroit vne guerre.

Aigrissez vous tousiours d'vn chagrin plus recent,
Que vostre ame en flattant l'ennui qu'elle ressent,
Pour si chere compagne incessamment souspire,
Iamais son entretien ne vous sera rendu,

Et le ciel reparant vos pertes d'vn Empire,
Vous donneroit bien moins que vous n'auez perdu

A ELLE MESME.

PVis qu'en cét accident le sort nous desoblige,
Ie croy que tout le mõde auecques vous s'afflige,
Et ce commun mal-heur qui trouble l'Vniuers,
Reprocheroit vn crime aux loix de la nature,
Sinon que ceste mort à faict naistre nos vers,
Dont l'aimable douceur efface son iniure.
A voir vos sentimens escrits si doucement,
A voir vostre douleur peinte si viuement,
Ie croy qu'en vain la mort de ce butin se vante,
Car comme la raison m'apprend à discourir,
Celle que vous plaignez est encore viuante,
Puis qu'elle est dans vos vers qui ne sçauroient
mourir.
Vous meslez dans ce dueil tant d'agreables charmes
Que c'est estre insensé que luy donner des l'armes,
Ie la croi bien-heureuse en si rare tombeau,
Et regarde sa gloire auecque tant d'enuie,
Que si l'on m'eust deu faire vn monument si beau,
Ie mourrois de regret de ne l'auoir suiuie.
I'ay creu que la tristesse estoit pleine de maux,
Et perdois en l'erreur d'vn iugement si faux
La douce resuerie où l'ennui nous amuse,
Mais vous faites le dueil auecques tant d'apas
Que i'aime la rigueur, combien que ie l'accuse,
Et trouue du plaisir à craindre le trespas.

POVR MADAMOISELLE. D. M.
STANCES.

IE suis bien ieune encor, & la beauté que i'aime
Est ieune comme moy;
I'ai souuent desiré de luy parler moi-mesme,
Pour luy donner ma foy.
I'obei sans contrainte à l'Amour qu'il me donne,
Quelque desir qu'il ait,
Et sans luy resister mon ame s'abandonne
A tout ce qui luy plaist,
Si pour luy tesmoigner combien ie suis fidelle,
Il me falloit mourir,
Qoy qu'on eust fait la mort mille fois plus cruelle
L'on my verroit courir,
Ie iure mon destin, & le iour qui m'esclaire,
Qu'il est tout mon soucy,
Et ce Soleil si beau ne fait que me desplaire,
Quand il n'est pas icy.
Lors que l'Aube en suiuant la nuit qu'elle a chassee
Espart ses tresses d'or,
Le premier mouuement qui vient à ma pensee
C'est l'amour d'Alidor.
Ie tasche en m'esueillant à rappeller les songes
Que i'ay faict en dormant.
Et dans le souuenir de leurs plaisans mensonges
Ie reuoy mon amant.
Mon esprit amoureux n'est point sans violence

Au milieu du repos,
Ie voi dans la nuit, & parmi le silence
I'entends ses doux propos.
Tous les secrets d'amour que le Sommeil exprime,
Mon ame les ressent,
Et le matin ie pense auoir commis vn crime
Dans mon lict innocent,
De honte à mon resueilie suis toute confuse,
Et d'vn œil tout fasché,
Ie voi dans mon miroir la rougeur qui m'accuse
D'auoir faict vn peché.
Ie me veux repentir de ceste double offense,
Mais ie ne sçais comment;
Comme mon esprit troublé me faict defense,
Que lui-mesme desment.
Dans mon lict desolé toute moitte de larmes
Ie prie tous les Dieux,
De mal traitter Morphee, à cause que ses charmes
Ont abusé mes yeux.
Helas! il est bien vrai que ie suis amoureuse,
Et qu'en mon sainct Amour,
Ie me puis reputer l'Amante plus heureuse,
Qui soit en ceste Cour,
I'adore vne beauté si viue & si modeste,
Qu'elle peut tout rauir,
Et qui ne prend plaisir d'estre toute celeste,
Qu'afin de me seruir
Il a dedans ses yeux des pointes & des charmes,
Qu'vn tigre gousteroit,

Et si Mars luy voioit mettre la main aux armes,
Il le redouteroit.
Il va dans les combats plus fier qu'à la rapine,
Ne marche le lion:
Et plus braue qu'Achille ardant à la ruine,
Des pompes d'Ilion,
C'est le meilleur esprit & le plus beau visage,
Qu'on ait encores veu,
Et les meilleurs esprits n'ont point eu d'aduantage,
Que mon amant n'ait eu.
La gloire entre nos cœurs qui la font mieux paroistre,
Fait estime du sien.
Et les mieux accomplis ne le sçauroient cognoistre,
Sans en dire du bien,
Hors de luy la vertu dans l'ame la plus belle,
Est comme en vn tombeau
Et ses plus grands esclats sont moins qu'vne estincelle
Au prix de ce flambeau,
Ie pense en l'adorant que mon idolatrie
A beaucoup merité,
Et i'aimerois bien mieux mettre à feu ma patrie
Que l'auoir irrité.
Dieux que le beau Paris eut vne belle proie,
Que cet amant fit bien.
Alors qu'il alluma l'embrazement de Troie,
Pour amortir le sien.
O mon cher Alidor, ie suis bien moins qu'Helene,
Digne de t'esmouuoir.

Mais tu sçais bien aussi qu'auecques moins de peine,
Tu me pourrois auoir.
Il la fallut prier, mais c'est moy qui te prie,
Et la comparaison
De ses affections auec ma furie,
Est loing de la raison.
L'impression d'honneur & celle de la honte
Sont hors de mon esprit.
La chasteté m'offence, & paroist vn vieux conte,
Que ma mere m'apprit,
Iamais fille n'aima d'vne amitié si forte.
Tous mes plus chers parens
Depuis que ie conçeu l'amour que ie porte
Me sont indifferens:
Ils auroient beau se plaindre & m'appeller barbare,
On me doit pardonner:
Car vers eux ie ne suis de mon amour auare,
Que pour te la donner.
Reçois ma passion: pourueu que ton merite,
N'en soit pas offencé
Et vois que mon esprit ne te l'auroit escrite.
S'il n'estoit insensé.

STANCES.

MAintenant que Philis est morte,
Et que l'amitié la plus forte
Dont vn cœur fut iamais atteint
Est dans le sepulchre auec elle,

Ie croy que l'amour le plus sainct
N'a plus pour moy rien de fidelle.
Cloris, c'est mentir trop souuent,
Tes propos ne sont que du vent,
Tes regards sont tous pleins de ruzes,
Tu n'as point pour tout d'amitié,
Ie me mocque de tes excuses,
Et t'aime moins de la moitié.
Ie te voy tousiours en contrainte,
Il te vient tousiours quelque crainte
Tu ne trouues iamais loisir,
Dis plustost que ie t'importune,
Et que ie te ferois plaisir
De chercher ailleur ma fortune.
Ne fais plus semblant de m'aimer,
Et quoy qu'il me soit bien amer
De perdre vne si douce flame,
Si tu n'as point d'amour pour moy
Ie iure tes yeux & mon ame
De ne songer iamais à toy.
Ie t'allois consacrer ma plume,
Et te peindre dans vn volume,
Sur qui les ans ne peuuent rien,
Sçache vn peu de la renommée,
Cemme i'ay sçeu dire du bien,
D'vne autre que i'auois aimée.
Mais cela ne te touche pas,
Les vers sont de mauuais appas,
Vn roch n'en deuient point passible.

Ce sont de foibles hameçons,
Pour ton naturel insensible,
Que luy promettre des chansons.
Que veux-tu plus que ie te donne;
Aujourd'huy que Dieu m'abandonne;
Que le Roi ne me veut pas voir,
Que le iour me luit en cholere,
Que tout mon bien est mon sçauoir,
Dequoi plus te pourrois-ie plaire?
Si mon mauuais sort peut changer;
Ie iure de te partager
Les prosperitez où i'aspire,
Et quand le Ciel me feroit Roy.
Vn present de tout mon Empire,
Te feroit preuue de ma foy.
Mais tu n'as point l'esprit auare,
Et quelque dignité si rare
Qu'vn Dieu mesme te vint offrir,
Quelque tourment qu'il eust dans l'ame,
Tu le laisserois bien souffrir
Auant que soulager sa flame.
Quant à moy las de tant brusler,
Et si pressé de reculer,
I'ay desesperé la place,
La nature icy vaut bien peu,
Qu'vn front de neige, vn cœur de glace
Puisse tenir contre le feu.

A CLORIS.

A CLORIS.

STANCES.

S'Il est vrai Cloris que tu m'aimes,
Mais i'entens que tu m'aimes bien,
Ie ne croi point que les Rois mesmes
Aient vn heur comme le mien;
Que la mort seroit importune:
De venir changer ma fortune
A la felicité des Dieux:
Tout ce qu'on dit de l'ambrosie,
Ne touche point ma fantaisie,
Au pris des graces de tes yeux.

Sur mon ame il m'est impoßible
De passer vn iour sans te voir,
Qu'auec vn tourment plus sensible
Qu'vn damné n'en sçauroit auoir
Le sort qui menaça ma vie,
Quand les cruautez de l'enuie
Me firent esloigner du Roi,
M'exposant à tes yeux en proie,
Me donna beaucoup plus de ioie
Qu'il ne m'auoit donne d'effroi.

Que ie me pleus dans ma misere
Que i'aimai mon bannissement,
Mes ennemis ne valent guere,
De me traitter si doucement,
Cloris, prions que leur malice

Tu penses que ie ne respire,
Que de sçauoir où va l'Empire,
Que deuient ce peuple mutin,
Et quand Rome se doit resoudre,
A faire partir vne foudre,
Qui consomme le Palatin.
Toutes ces guerres insensées
Ie les trouue fort à propos,
Ce ne sont point là les pensées,
Qui s'opposent à mon repos.
Quelques maux qu'apportent les armes,
Vn amant verse peu de larmes
Pour flechir le courroux diuin,
Pourueu que Cloris m'accompagne,
Il me chaut peu que l'Allemagne
Se noye de sang ou de vin.
Et combien qu'vn appas funeste
Me traine aux pompes de la Cour.
Et que tu sçais bien qu'il me reste
Vn soin d'y retourner vn iour:
Quoy que la fortune appaisée,
Se rendist à mes vœux aisée,
Auiourd'huy ie ne pense pas,
Soit-il le Roy qui me rappelle,
Que ie puisse m'esloigner d'elle,
Sans trouuer la mort sur mes pas.
Mon esprit est forcé de suiure
L'aimant de son diuin pouuoir,
Et tout ce que i'appelle viure,

C'est de luy parler & la voir.
Quand Cloris me fait bon visage,
Les tempestes sont sans nuages,
L'air le plus orageux est beau.
Ie ris quand le tonnerre gronde,
Et ne croy point que tout le monde
Soit capable de mon tombeau.
La felicité la plus rare,
Qui flatte mon affliction,
C'est que Cloris n'est point auare
De carresse & de paßion,
Le bon-heur nous tourne en coustume,
Nos plaisirs sont sans amertume,
Nous n'auons ny courroux ny fard,
Nos trames sont toutes de soie,
Et la Parque apres tant de ioie,
Ne les peut acheuer que tard.

DESESPOIRS AMOVREVX.

STANCES.

ESloigné de vos yeux où i'ai laissé mon ame,
Ie n'ay de sentiment que celuy du mal-heur,
Et sans vn peu d'espoir qui luit parmi ma flame
Mon trespas eust esté ma derniere douleur.
Pleust au Ciel qu'auiourd'huy la terre eut quitté l'onde,
Que les raiz du Soleil fussent absens des Cieux,
Que tous les elemens eussent quitté le monde,
Et que ie n'eusse pas abandonné vos yeux.

Vn arbre que le vent emporte à ses racines,
Vne ville qui void démolir son rampart,
Le faiste d'vne tour qui tombe en ses ruines.
N'ont rien de comparable à ce sanglant depart.
Depuis vostre demon ne sert plus que de nombre
Mes sens de ma douleur s'en vont desia rauis;
Ie ne suis plus viuant & passerois pour ombre,
Sinon que mes souspirs descouurent que ie vis.
Mon ame est dans les fers, mon sens est dans la flame,
Iamais mal-heur ne fut à mon mal-heur égal;
I'ay des vautours au sein, i'ay des serpens dans l'ame,
Et vos traits qui me font encore plus de mal.
Errant depuis deux mois de Prouince en Prouince,
Ie traine auecques moy la Fortune & l'Amour
L'vn oblige mes pas à courtiser mon Prince,
L'autre oblige mes sens à vous faire la cour,
Des plus rares beautez en ce fascheux voiage
Où iadis pour aimer les Dieux fussent allez,
M'ont assez prodigué les traits de leur visage:
Mais ce n'estoit qu'horreur à mes yeux desolez,
Par tout où loin de toi la fortune me traine,
Ie iure par tes yeux que tout mon entretien,
N'est que d'entretenir ma vagabonde peine,
Et qu'il me souuient moins de mon nom que du tien.
En ma condition d'où mille soins ne partent,
L'entendement me laisse, & tout conseil me fuit:

Tous autres penſemens de mon ame s'eſcartent ,
Au ſouuenir du rien qui ſans ceſſe me ſuit.
Que ta fidelité ſe forme à mon exemple ,
Fui comme moi la preſſe, hay comme moi la Cour:
Ne frequente iamais , bal, pourmenoir, ny temple,
Et que nos deitez ne ſoient rien que l'Amour.
Tout ſeul dedans ma chambre où i'ai faict ton Egliſe ,
Ton image eſt mon Dieu , mes paſsions ma foi:
Si pour me diuertir Amour veut que ie liſe,
Ce ſont vers que lui-meſme a compoſé pour moy.
Dans le trouble importun des ſoucis de la guerre
Chacun me void chagrin: car il me ſemble à me voir
Que ie faits des proiets pour conquerir la terre,
Et mes plus hauts deſſeins ne ſont que de t'auoir.

STANCES.

I'Ai trop d'honneur d'eſtre amoureux
Et voy que les plus heureux ,
Ont droit de me porter enuie:
Mais quoi que menaſſe le ſort ,
Ie puis bien deffier la mort ,
Puis que vous poſſedez ma vie.
Les plus deuotieux mortels ,
Rendant leur ſeruice aux Autels ,
Qu'on dreſſe aux deitez ſuprémes ,
Ne font bruſler que de l'encens ;
Et pour vous adorer ie ſens
Que ie me ſuis bruſlé moi-meſme.

Les Rois ont des diuers honneurs,
Leurs esclaues sont des Seigneurs,
Les elemens sont leur partage,
Toute la terre est leur maison,
Moi ie n'ai rien qu'vne prison,
Mais ie l'estime dauantage.

STANCES.

QVand tu me vois baiser tes bras
Que tu poses nuds sur tes draps
Bien plus blancs que le linge mesme:
Quand tu sens ma bruslante main,
Se pourmener dessus ton sein,
Tu sens bien Cloris que ie t'aime,
Comme vn deuot deuers les Cieux,
Mes yeux tournez deuers tes yeux
Agenoux aupres de ta couche,
Pressé de mille ardans desirs,
Ie laisse sans ouurir ma bouche,
Auec toi dormir mes plaisirs.
Le sommeil aise de t'auoir,
Empesche tes yeux de me voir,
Et te retient dans son empire
Auec si peu de liberté,
Que ton esprit tout arresté,
Ne murmure ni ne respire.
La rose en rendant son odeur,
Diane & le char qui la traine,

Vne Naiade dedans l'eau,
Et les Graces dedans vn tableau,
Font plus de bruict que ton haleine.
Là ie souspire aupres de toi,
Et considerant comme quoi
Ton œil si doucement repose,
Ie m'escrie: ô Ciel! peux-tu bien
Tirer d'vne si belle chose,
Vn si cruel mal que le mien?

STANCES.

IE iure le iour qui me luit,
Et la froide horreur de la nuit
Où la tristesse me conuie,
Que le temps de mon amitié
Doit plus durer de la moitié,
Que ne fait celui de ma vie.
Apres que mon supréme iour
M'aura porté dans le seiour
Des ames mieux fauorisées,
Mon ame versera des pleurs
Qui feront naistre mille fleurs
Dans les campagnes Elizees,
Ce doux & ce poignant souci.
Le mesme qui me touche ici,
Reuiendra dans mon ame morte,
Et les esprits qui me verront,
Approchant mon feu iureront,
Qu'ils n'en ont point veu de la sorte.

Apres moi d'vn amour flatteur
Quelque infidelle seruiteur
Surprendra tes desirs nouices,
Et tu n'as point assez de foi,
Pour permettre que mes seruices
Te fassent souuenir de moi.
Ie te coniure par tes yeux,
Que i'aime & que i'honore mieux,
Ni que le ciel, ny que la terre,
Tost ou tard de t'en repentir,
Car le ciel te feroit sentir
Quelque pointe de son tonerre.

STANCES.

LA fraieur de la mort esblranle le plus ferme,
Il est bien malaisé,
Que dans le desespoir, & proche de son terme
L'esprit soit appaisé.
L'ame la plus robuste, & la mieux preparée
Aux accidens du sort,
Voiant aupres de soi sa fin toute asseuree,
Elle s'estonne fort.
Le criminel pressé de la mortelle crainte
D'vn supplice douteux,
Encore auec espoir endure la contrainte,
De ses liens honteux,
Mais quand l'arrest sanglant a resolu sa peine,
Et qu'il void le bourreau,
Dont l'impetueuse main lui detache vne chaine

Et luy met Vn cordeau :
Il n'a goutte de sang qui ne soit lors glacee,
Son ame est dans les fers,
L'image du gibet luy monte à la pensee,
Et l'effroi des enfers,
L'imagination de cét obiet funeste
Luy trouble la raison,
Et sans qu'il ait du mal, il a pis que la peste,
Et pis que le poison,
Il iette malgré lui les siens dans sa detresse,
Et traine en son mal-heur
Des gens indifferens qu'il Void parmi la presse
Parler de sa douleur.
Par tout dedans la Greue il Void fendre la terre,
La Seine est l'Acheron,
Chaque rayons du iour est Vn traict de tonnerre,
Et chaque homme Charon.
La consolation que le prescheur apporte
Ne lui fait point de bien :
Car le pauure se croit Vne personne morte,
Et n'escoute plus rien.
Les sens sont retirez, il n'a plus son Visage,
Et dans ce changement,
Ce seroit estre fol, de conseruer l'Vsage
D'Vn peu de iugement.
La nature, de peine & d'horreur abbatuë,
Quitte ce mal-heureux,
Il meurt de mille morts, & le coup qui le tuë,
Est le moins rigoureux.

GONSOLATION A M. D. L.
STANCES.

DOnne vn peu de relasche au dueil qui t'a surpris,
Ne t'oppose iamais aux droits de la nature,
Et pour l'amour d'vn corps ne mets point tes esprits
Dedans la sepulture
La mort dans tes regrets à toy se presentant,
Te fait voir qu'elle n'est qu'horreur & que misere,
Pourquoi donc tasches-tu qu'elle t'en fasse autant
Q'elle a fait à ton Pere?
Quoy que l'affection te fasse discourir,
Tes beaux iours ne sont point en estat de le suiure
Comme c'estoit à luy la saison de mourir,
C'est la tienne de viure.
Il estoit las d'honneur, de fortune & de iours;
Tes ieunes ans ne font que commencer la vie,
Et si tu vas si tost en acheuer le cours,
Que deuiendra Liuie?
Remets pour l'amour d'elle encore ses appas
Qui s'en vont effacer dans ton visage sombre,
Et qu'vn si long chagrin ne te mal-traite pas
Pourquoy contenter vn ombre
Il est vrai qu'vn tel mal est faceux à guerir,
Et de quelque vigueur que ton esprit puisse estre
Il te faut souspirer lors que tu vois perir
Celuy qui t'a fait naistre.

Encore ses vertus touchoient ton amitié,
Au delà du deuoir où la nature oblige,
Si bien que la raison approuue la pitié,
Pour l'ennui qui t'afflige.
Ses conseils sçauoient rendre vn Roy victorieux,
Son renom honoroit & la paix & la guerre,
Et ie croi que l'enuie est cause que les Cieux
L'ont osté de la terre.
Mais aussi quel climat n'en a du desplaisir:
L'Europe à son sujet se plaint contre les Parques,
Autant que si leurs lacs estoient venus saisir
Quelqu'vn de ses Monarques.
Ie voi comme le Ciel pour soulager ton dueil
Veut que tout l'Vniuers à tes souspirs responde.
Et pour t'en exempter, ordonne à son cercueil
Les pleurs de tout le monde.
Toutes-fois tous ses cris sont des soins superflus:
Nos plaintes dans les airs sont vainement poussées,
Vn homme enseueli ne considere plus,
Nos yeux ny nos pensées.
Sçachant qu'il a rendu ce qu'on doit aux Autels,
Tu dois estre asseuré de sa beatitude,
Où ton esprit troublé croit que les Immortels
Sont plains d'ingratitude.
Tes importuns regrets se rendront criminels,
Ton pere en son repos ne trouuera que peine,
Puis qu'il semble estre admis aux plaisirs eternels
Pour te mettre à la gesne,
Le mal deuient plus grand lors que nous l'irritons,

Reuient dans les plaiſirs que la ieuneſſe apporte:
C'eſt vn grand bien de voir fleurir les retettons,
Lors que la ſouche eſt morte.
Vn homme de bon ſens ſe mocque des mal-heurs,
Il plaint également ſa ſeruante & ſa fille,
Iob ne verſa iamais vne goutte de pleurs
Pour toute ſa famille.
Apres t'eſtre affligé penſe à te reſioüir,
Qui t'a faict la douleur t'a laiſſé les remedes,
Il ne te reſte plus que de ſçauoir ioüir
Des biens que tu poſſedes.
Arreſte donc ces pleurs vainement reſpandus,
Laiſſe en paix ce deſtin que tes douleurs deteſtent,
Il faut apres ces biens que nous auons perdus
Sauuer ceux qui nous reſtent.

STANCES.

Dans ce temple, où ma paſſion
Me mit dedans le cœur les beautez de Madame,
Ie banniſſois l'amour encore que ſa flame,
Deſtournaſt ma deuotion,
Au lieu de penſer à nos Dieux,
I'adorois en voiant l'image de Diane,
Et m'eſtimois heureux de deuenir profane,
En me conſacrant à vos yeux.
Ce fut auec des meſme traits
Que la mere d'Amour perça le cœur d'Anchiſe
Suis-ie pas glorieux de donner ma franchiſe
A la merci de ſes attraits?

Ne connoiſt que meſpris, ne ſent qu'ingratitude,
Qui de noſtre exercice aime le doux ſouci,
Il hait ſa renommee: & ſa fortune außi
Le ſçauoir eſt honteux, depuis que l'ignorance
A verſe ſon venin dans le ſein de la France,
Auiourd'hui l'iniuſtice à vaincu la raiſon,
Les bonnes qualitez ne ſont plus de ſaiſon,
La vertu n'euſt iamais vn ſiecle plus barbare,
Et iamais le bon ſens ne ſe trouua ſi rare,
Celui qui dans les cœurs met le mal ou le bien,
Laiſſe faire au deſtin ſans ſe meſler de rien,
Non pas que ce grand Dieu qui donne l'ame au monde,
Ne trouue à ſon plaiſir la nature feconde,
Et que ſon influence encore à pleine mains,
Ne verſe ſes faueurs dans les eſprits humains,
Parmi tant de fuſeaux la Parque en ſçait retordre,
Où la contagion du vice n'a ſceu mordre,
Et le ciel en fait naiſtre encore infinité,
Qui retiennent beaucoup de la diuinité,
Des bons entendemens qui ſans ceſſe trauaillent
Contre l'erreur du peuple, & iamais ne defaillent,
Et qui d'vn ſentiment hardi, graue & profond,
Viuent tout autrement que les autres ne font,
Mais leur diuin genie eſt forcé de ſe feindre:
Et les rend malheureux s'il ne ſe peut contraindre.
La couſtume & le nombre authoriſe les ſots,
Il faut aimer la Cour, rire des mauuais mots.
Acoſter vn brutal, lui plaire, en faire eſtime:

Ie ne veux reclamer ny Muse, ny Phœbus,
Grace à Dieu bien guery de ce grossier abus
Pour façonner vn vers que tout le monde estime,
Vostre contentement est ma derniere lime:
Vous entendez le poids, le sens, la liaison,
Et n'auez en iugeant pour but que la raison;
Aussi mon sentiment à vostre adueu se renge,
Et ne reçoit d'autruy ny blasme, ny loüange.
Imite qui voudra les merueilles d'autruy,
Mal-herbe *a tres-bien fait, mais il a fait pour lui.*
Mille petits voleurs l'escorchent tout en vie:
Quant à moy ces larcins ne me font point d'enuie.
I'approuue que chacun escriue à sa façon,
I'aime sa renommee & non pas sa leçon,
Ces esprits mandians d'vne veine infertile,
Prennent à tous propos sa rime ou son style,
Et de tant d'ornemens qu'on trouue en luy si beaux,
Ioignent l'or & la soye, à de vilains lambeaux,
Pour paroistre auiourd'huy d'aussi mauuaise grace
Que parut autrefois la corneille d'Horace,
Ils trauaillent vn mois à chercher comme à fils
Pourra s'apparier la rime de Memphis,
Ce liban, ce turban, & ces riuieres mornes,
Ont souuent de la peine à retourner leurs bornes,
Cét effort tient leurs sens dans la confusion,
Et n'ont iamais vn rais de bonne vision.
I'en cognois qui ne font des vers qu'à la moderne,
Qui cerchent à midy Phœbus *à la lanterne,*
Grattent tant le François qu'ils le deschirent tout.

Blasmant tout ce qui n'est facile qu'à leur goust,
Sont vn mois à cognoistre en tastant la parolle,
Lors que l'accent est rude, ou que la rime est mole,
Veulent persuader que ce qu'ils font est beau,
Et que leur renommee est franche du tombeau,
Sans autre fondement, sinon que tout leur aage
S'est laissé consommer en vn petit ouurage,
Que leurs vers dureront au monde precieux,
Pource qu'en les faisant ils sont deuenus vieux,
De mesme l'Areignee en filant son ordure,
Vse toute sa vie & ne fait rien qui dure.
Mais cét autre Poëte est bien plein de fureur,
Il est blesme, transi, solitaire, resueur,
La barbe bien peignee, vn œil branslant & caue,
Vn front tout refrongné, tout le visage haue,
Ahane dans son lict, & marmotte tout seul,
Comme vn esprit qu'on oit parler dans vn linceul.
Grimasse par la ruë, & stupide retarde
Ses yeux sur vn obiect sans voir ce qu'il regarde:
Mais desia ce discours m'a porté trop auant,
Ie suis bien pres du port, ma voile à trop de vent,
D'vn insensible ardeur peu à peu ie m'esleue,
Commançant vn discours que iamais ie n'acheue,
Ie ne veux point finir le fil de mon suject,
Diuersement ie laisse & repren mon obiect.
Mon ame imaginant n'a point la patience
De bien polir les vers & ranger la science
La regle me desplaist, i'escris confusement,
Iamais vn bon esprit ne fait rien qu'aisement,

Autresfois quand mes vers ont animé la Seine,
L'ordre où i'estois contraint, m'a bien faict de la peine;
Ce trauail importun m'a long-temps martiré,
Mais en fin grace aux Dieux ie m'en suis retiré.
Peu sans faire naufrage & sans perdre leur ourse
Se sont aduanturez à ceste longue course;
Il y faut par miracle estre fol sagement,
Confondre la memoire auec le iugement,
Imaginer beaucoup, & d'vne source pleine,
Puiser tousiours des vers dans vne mesme veine:
Le dessein se dißipe, on change de propos,
Quand le stile à gousté tant soit peu le repos,
Donnant à tels efforts ma premiere furie,
Iamais ma veine encor ne s'y trouua tarie:
Mais il me faut resoudre à ne la plus presser,
Elle m'a bien seruy, ie la veux carresser,
Luy donner du relasche, entretenir la flame
Qui de sa ieune ardeur m'eschauffe encore l'ame,
Ie veux faire des vers qui ne soient pas contraints,
Promener mon esprit par des petits desseins,
Chercher des lieux secrets où rien ne me desplaise,
Mediter à loisir, resuer tout à mon aise,
Emploier toute vne heure à me mirer dans l'eau,
Ouïr comme en songeant la course d'vn ruisseau,
Escrire dans le bois, m'interrompre, me taire,
Composer vn quatrain sans songer à le faire,
Apres m'estre esgaié par cette douce erreur,
Ie veux qu'vn grand dessein reschauffe ma fureur;

Qu'vn œuure de dix ans me tenne à la contrainte;
De quelque beau Poëme, où vous serez dépeinte,
L'à, si mes volontez ne manquent de pouuoir
I'aurai bien de la peine en ce plaisant deuoir.
En si haute entreprise où mon esprit s'engage,
Il faudroit inuenter quelque nouueau langage,
Prendre vn esprit nouueau, penser & dire mieux
Que n'ont iamais pensé les hommes & les Dieux,
Si ie paruiens au but ou mon dessein m'appelle,
Mes vers se mocqueront des ouurages d'Apelle
Qu'Helene resuscite elle aussi rougira,
Par tout où vostre nom dans mon ouurage ira
Tandis que ie remets mon esprit à l'escole,
Obligé des long-temps à vous tenir parole,
Voici de mes escrits ce que mon souuenir,
Desireux de vous plaire, en a peu retenir.

IE pensois au repos, & le celeste feu,
Qui me fournit des vers s'allantissoit vn peu:
Lors que le messager qui m'a rendu la lettre,
Dans ma premiere ardeur m'est venu tout remettre,
I'ai d'abord à peu prés deuiné ton dessein,
Et dés lors que mes yeux ont recogneu ton sein,
Mon sang s'est rechauffé, tes vers m'ont picqué l'ame,
Et de leur propre esclat m'ont ietté de la flame,
Clairac en est esmeu, son fleuue en a grossi.
Et dans ce peu de temps que ie t'escris ceci,
D'autant qu'à ta faueur il sent flatter son onde,

Lot s'est rendu plus fier que riuiere du monde,
Le desbord insolent de ses rapides eaux,
Couurant auec orgueil le faist de ses roseaux,
Fait taire nos moulins, & sa grandeur farouche
Ne sçauroit plus souffrir qu'vn auiron le touche
Dans l'excés de la ioye où tu le viens rauir,
Ce torrent glorieux ne daigne plus seruir,
Ie l'aime de l'honneur qu'il rend à ta caresse,
Et *lui veux faire part aux Autels que ie dresse*
R*esuant sur son riuage apres tes beaux escrits,*
T*out à coup dans l'obiect d'vn penser qui m'a pris,*
Ie disois en voiant comme son flot se pousse,
Ainsi va la fureur d'vn Roy qui se courrouce.
Ainsi mes ennemis contre moi furieux,
M*'ont rendu sans suject le sort iniurieux,*
Et si loin estendu leur orgueilleux rauage,
Q*u'à peine sur les monts ai-ie veu du riuage,*
Mon exil ne sçauroit où trouuer seureté,
Par tout mille accidens chocquent ma liberté,
Quelques deserts affreux, ou des forests suantes
R*endent de tant d'humeur les campagnes puantes*
Ont esté le sejour où le plus doucement
I'ai passé quelques iours de mon bannissement.
L*à vraiment l'amitié d'vn* M*arquis fauorable,*
Qui n'eut iamais horreur de mon sort deplorable,
Diuertit mes soucis, & dans son entretien,
Ie trouuai du bon sens qui consola le mien,
Autrement dans l'ennui d'vn lieu si solitaire,
Où l'esprit ni le corps ne trouuent rien à faire,

Où le plus Philosophe auecques son discours
Ne sçauroit sans languir auoir passé deux iours,
Le chagrin m'eust saisi dans vne grande chere
Qui deux fois chasque iour enchantoit ma misere,
Car ie n'ay sceu trouuer de l'humeur dont ie suis,
Vn plus present remede à chasser mes ennuis:
Et si comme tu dis vous auez tous enuie
De me faire passer vn iour de douce vie,
Apreste de bon vin: mais ie n'en prẽds d'autruy,
Car ie sçay que ton pere en a de bon chez luy.
Il m'a bien obligé du salut qu'il m'enuoie,
Dis-luy que cét honneur m'a tout comblé de ioye,
Et qu'vn pauure banny ne croioit pas auoir
Cette prosperité que tu m'as fait sçauoir:
Ainsi t'aime le Ciel, & iamais la disgrace
Ne frappe ton destin, ny celuy de ta race.
Si mon mal-heur s'appaise, & qu'il me soit permis
De refaire ma vie auecques mes amis,
Ie verrai de quel œil tu verras mon passage,
Et que ces vers t'en soient vn asseuré message.
Possible auant qu'vn mois ait acheué son cours
Le Soleil me rendra ses agreables iours.
Ie croy que ce prin-temps doit chasser mon orage,
Mon mauuais sort vaincu flattera mon courage;
Et perdant tout espoir de m'abatre iamais
Tout confus il viendra me demander la paix:
Et quand mon iuste Roy n'aura plus de cholere
Qui m'a persecuté taschera de me plaire:

Lors pour toute vengeance quoy qu'il aient tasché,
Ie diray sans mentir qu'ils ne m'ont point fasché,
Et qu'vn exil si plein de danger & de blasme,
Ne m'a point fait changer le visage ny l'ame,
Ceux auec qui ie vis sont estonnez souuent
De me voir en mon mal aussi gai que deuant:
Et le mal-heur fasché de ne me voir point triste,
Ignore d'où me vient l'humeur qui luy resiste,
C'est l'arme dont le Ciel a voulu me munir
Contre tant d'accidents qui me deuoient venir:
Autrement vn tissu de tant de longues peines,
M'eust gelé mille-fois le sang dedans les veines,
Mon esprit des long-temps fust reduit en vapeur
S'il eust peu conceuoir vne vulgaire peur:
Mon ame de fraieur fust-elle point faillie?
Lors que Panat me fit sa bataille saillie?
Que les armes au poinct accompagné de deux
Il me fit voir la mort en son teint plus hideux?
Ie croiois bien mourir, il le croioit de mesme:
Mais pour cela le front ne me deuint point blesme,
Ma voix ne changea point, & son fer inhumain,
A me voir si constant luy trembloit à la main.
Encore vn accident aussi mauuais ou pire:
Me plongea dans le sein du poisonneux Empire,
Au milieu de la nuict, où le front du Croissant,
D'vn petit bout de corne à peine apparoissant,
Sembloit se retirer & chasser les tenebres
Pour ietter plus d'effroy dans des lieux si funebres.
L'vne rompt ton silence, & pour me dementir,

Estoit du feu, de l'air, de la terre & de l'onde,
Immortels elemens, dont les corps si diuers
Estrangement meslez font vn seul Vniuers,
Et durent enchainez par les liens des ames,
Selon que le destin à mesuré nos trames,
Triste condition, que le sort plus humain
Ne nous peut asseurer au soir d'estre demain.
Ainsi te mit nature au cours de la fortune,
Aussi suiect que tous à ceste loy commune,
D'vn naturel fragile, & qui se vient ranger
A quel poinct que l'humeur le force de changer,
Impatient, tardif, iniurieux, affable,
Despiteux, complaisant, malicieux, aimable,
Serf de tes passions, & du commun souci,
Des vices des mortels & des vertus aussi:
N'atens point qu'en ton nom honteusement i'escriue,
Ce qui ne fut iamais sur la Troyenne riue,
Que ie t'appelle Achille, & que tu sois vanté,
Par tant de faux exploits qu'on a iadis chanté.
Ces Poëtes resueurs par leur plume hypocrite,
De tous ces vieux Heros ont trompé le merite,
Et sans aucune foy laissans mille tesmoins,
Il nous en disent plus, mais en font croire moins:
Car au rapport trompeur d'vn demy Dieu qu'on nõme.
Ie douteray s'il fut tant seulement vn homme,
Mon esprit plein d'amour, & plein de liberté,
Sans fard & sans respect, t'escrit la verité;
Et sans aucun dessein d'offencer ou de plaire

Se trouue pour ton bien de nature amoureuse.
En ce destin les maux que le Ciel a versez,
Dans l'erreur de tes iours sans cesse trauersez,
Ont trouué leur remede, & n'est peine si forte,
Que par luy ton esprit legerement ne porte.
Quand le poison d'amour t'eut vne fois charmé
Contre tout autre effort tu fus assez armé,
Toute autre passion au prix mousse & legere,
Depuis, ne fut en toy que foible & passagere,
Depuis pour viure esclaue auioug d'vne beauté,
Ton ame ne fut plus qu'amour, que loiauté:
Celle qui gouuernoit ta captiue pensée
Dissimuloit le coup dont elle fut blessee:
La honte, & le deuoir, & ce fascheux honneur:
Ennemis coniurez de tout nostre bon-heur,
De contraintes froideurs desesperoient son ame,
Quand ton obiect pressant sollicitoit sa flame:
En ses regards forcez son amour paroissoit,
Et par la resistance heureusement croissoit.
Tes yeux dont la fureur auoit changé l'vsage,
Languissoient estonnez aupres de son visage,
Son visage & le teint plus blanc, frais & vermeil
Que le teint de l'Aurore, & le front du soleil.
Elle estoit à tes yeux plus agreable encore,
Que deuant le Soleil ne fut iamais l'Aurore.
Vostre obiect en son sexe, esgallement pouuoit
Se dire le plus beau que la nature auoit.
Et les traits de ta face auiourd'huy, que l'iniure,
Du temps qui change tout a changé ta figure,

Vniquement parfaits, sont punis d'vn amour,
A qui mille beautez font encore la Cour,
Qu'elle deust estre alors, & combien plus prisee
Ta face que le poil n'auoit point desguisee.
En sa ieune vigueur, conforme au ieune obiect
De la premiere belle à qui tu fus sujet.
Tu merites beaucoup, & si l'amour auare,
Eust frustré ton espoir, il eust esté barbare,
Indigne que iamais à son sacré brasier
Aucun Amant portast le mirthe & le rosier.
Mais ce Dieu pour t'oster tout suiet de te plaindre
L'a voulu auec toy de mesmes nœuds estraindre:
De mutuelle ardeur son esprit enflamma,
Et rangea ton amour au point qu'elle t'aima.
D'vn semblable desir vous taschiez à vous plaire,
Ce que l'vn dessignoit, l'autre le vouloit faire:
Vous lisiez dans vos fronts ce que vos cœurs disoient,
Et de mesmes propos vos ames deuisoient:
Alors qu'impatiente en ta flamme excessiue
Tu blasmois le refus de son amour craintiue,
Son cœur plus que le tien de martyre souffroit,
Te refusant du corps ce que l'ame t'offroit;
Ta qualite de marque aucunement estrange,
A son sang populaire & tiré de la fange,
Nioit à son espoir les bien heureux accords.
Qui ioignent sous l'hymẽt deux esprits & deux corps,
Et le tiltre d'espoux, honteux aux ames fortes,
Que par despit du Ciel & de l'amour tu portes,
Duisoit mal à ton aage; & pour vous allier

Il eust fallu la terre au Ciel apparier.
Quelquefois en riant tu mas compté la feste,
Que pour vostre nopçage l'on pensoit toute preste
Lors que sa parenté ridicule, esperoit,
Qu'vn accord d'entre vous ferme demeureroit,
Elle qui seulement d'Amour fut insensee,
Ne s'entrétint iamais de si folle pensee:
Mais contre le destin auec toy se plaignoit,
Qu'à vos desirs esgaux le rang ne se ioignoit.
Il est vrai qu'en l'effort de ceste rage extreme,
Tu pouuois oublier & ta race & toi-mesme,
Et l'amant qui troublé de tel empeschement,
Se destourne d'aimer, aime trop laschement,
Mais tu sçauois qu'Amour meurt en la iouyssance,
Qu'il nous trauaille plus, moins il a de licence,
Qu'en des baisers permis ceste vertu s'endort,
Et que le lict d'Hymen est le lict de sa mort.

DEsia trop longuement la paresse me flate,
Et ie sens qu'à la fin elle deuient ingrate.
I'ai donné trop de temps à mon propre plaisir,
Pour trop de liberté i'ay manqué de loisir,
Ie veux effrontement auecques mon salaire,
Nourrir à tes despens le souci de me plaire?
Ie ne puis estre esclaue & viure en te seruant,
Comme vn Maistre d'hostel, Secretaire, ou suiuant.
Telle condition veut vne humeur seruile,
Et pour me captiuer elle est vn peu trop vile,
Mais puis que le destin à trahi mon esprit,

Et que loin du Perou la fortune me prit,
Ie dois aimer mon ioug, m'y rendre volontaire,
Et dedans la contrainte, obeir & me taire:
C'est d'vn iuste deuoir surmonter la raison,
Et trouuer la franchise au fonds d'vne prison,
Or ie suis bien-heureux sous ton obeissance,
En ma captiuité i'ay beaucoup de licence,
Et tout autre que toy, se lasseroit en fin,
D'auoir si librement vn serf si libertin,
Le soin de te seruir c'est ce qui moins m'afflige,
Et l'honneur de te voir est-ce qui plus m'oblige,
Ton entretien est doux, agreable & sçauant,
Aux plus doctes discours qu'on peut mettre en auant
Tes regards sont courtois, tes propos amiables,
Ton humeur agreable, & tes mœurs sociables,
Tes charges, tes maisons, tes qualitez, ton bien,
Au prix de ta vertu, ie ne les prise rien.
I'estime ton merite il vaut mieux que le Gange,
Tes richesses aux prix sont de terre & de fange.
Cela n'a point d'esclat aupres de ta valeur,
Et mon poëme aussi n'emprunte rien du leur,
La race, la grandeur, l'argent, la renommee,
Aux iugemens si clairs n'est qu'ombre & que fumee:
C'est vn lustre pipeur, qui s'escoule, & qui fuit,
Auec l'entendement du brutal qui le suit.
Ie sçay que la nature à voulu que tu prinsses,
Et le sang, & le nom d'vne race de Princes:
Mais quãd bien les grãd Roys, dont ce nom est fameux,

T'auroient laißé bien riche, & florissant comme eux,
Si d'vn esprit commun le Ciel t'auoit fait naistre,
Ie serois bien marri de t'auoir eu pour maistre.
Qu'vn homme sans esprit est rude & desplaisant,
Et que le ioug des sots est fascheux & pesant:
Vn sage à leur desir sans contrainte ne plie,
Et iamais sans regret d'vn tel nœud ne se lie:
Vn sot il est cruel, ingrat, imperieux,
Tantost on le voit morne, & tantost furieux,
Oblige sans suiect, mal à propos offence,
Et qui ne fait iamais du bien quand il y pense.
Son esprit ignorant ne peut rien estimer,
Il n'a nulle raison, il ne sçait rien aimer:
Or il veut qu'on le tance, & tantost qu'on le loüe,
Tantost il fait du bruit, & tantost il se ioüe.
Il ne sçait qui le fasche, ou qui luy fait plaisir,
Et luy-mesme en son cœur n'entend point son desir.
Mais d'vn orgueil farouche, & d'vne ame insolente,
Il force tout deuoir, toutes loix violente,
Et ne peut accorder, tout ignorant qu'il est,
Qu'vne chose soit bien que quand elle luy plaist:
Estre sçauant chez luy, c'est vne honte, vn crime,
Il croit que c'est tout vn qu'vn charme ou qu'vn rime.
Si Dieu m'auoit iamais à tel maistre donné,
Ie pourrois bien iurer que ie serois damné,
Et croy que mes destins auroient moins de cholere,
De m'auoir attaché des fers d'vne galere,
Bourrellé comme ceux que tu voiois ramer,

Quand vn si beau dessein te porta sur la mer.
Neptune est effroiable, il tempeste, il escume,
Sa fureur iusqu'au Ciel vomit son amertume,
Trahit les plus heureux, & leur fait vn cercueil
Tantost d'vn banc de sable, & tantost d'vn escueil,
Ses abois font horreur, & mesme en la bonace,
Par vn silence affreux ce trompeur nous menace.
Il a deuant tes yeux fait blesmir les Nochers,
Obscurcy le Soleil, & fendu les rochers:
De ses flots il fait n'aistre & mourir le tonnerre,
Et de son bruit hideux gemir toute la terre:
L'image de la mort passe au trauers des flots,
Dans les cœurs endurcis des plus fiers matelots:
Ces fraieurs ne t'ont point esbranlé le courage,
On t'a veu tousiours ferme au plus fort de l'orage,
D'vn iugement robuste au milieu du danger,
Tenir indifferent vn sepulchre estranger,
Et les lasches accens d'vne voix estonnee,
Ne t'ont point fait gemir comme faisoit Aenée,
Bien que moins rudement Neptune l'assaillit,
Tout heros qu'il estoit, le cœur luy deffaillit
Il eut peur de la mort, & se remit en l'ame,
Ses compagnons bruslez dans la Troienne flame:
Enuia leur destin, & d'vn esprit peureux,
Pour estre hors du peril, les nomma bien heureux,
Se fust voulu rebattre auec l'ombre d'Achille,
Se plaignoit de suruiure aux cendres de sa ville,
Et de n'auoir l'honneur que ses os fussent mis
Dans le tombeau de Troye où gisoient ses amis,

Iamais

Iamais tes ſentimens n'auront tant de malaiſe,
Quelque pan de la terre où le Soleil ie laiſſe,
Tu tiens eſgalement & propice & fatal,
Ou la terre eſtrangere, ou le pais natal.
Ha! que i'ai de regret de n'auoir veu le monde,
Par où ta ieune ardeur te promena ſur l'onde
I'eſcrirois en beaux vers le climat & le lieu
Où ton bras attaqua les ennemis de Dieu.
Ie ſerois glorieux d'auoir pris ton image,
A qui les mieux vantez viendroient faire vn hommage;
Tu me dois accorder deux heures de loiſir,
Pour contenter ici mon curieux deſir:
Me faire vn long recit de toutes les trauerſes,
Que t'ont fait tant de mers & de terres diuerſes,
Ie ſçaurai iuſques où la ligne tu paſſas,
Les hommes que tu pris, les lieux que tu forças;
Et ce combat naual, où ton ardeur trop prompte,
Fit rougir tous les tiens de cholere & de honte:
I'ignore ces hazards, tu me diras que c'eſt,
Tu me diras comment vn naufrage ſe fait,
Le ſanglant deſeſpoir dont le vaincu ſe ronge,
Et les dangers hideux où le ſoldat ſe plonge,
L'eſtat qu'vn homme libre apres que le deſtin,
Au Comite cruel l'a donné pour butin,
Auec combien d'horreur il ſe range à la chaiſne,
Et force l'innocence à receuoir la peine.
A voir tous ces obiects d'horreur & de pitié,
Ie croi qu'on en deuient plus dur de la moitié,

C'est ce qui rend ainsi le marinier farouche,
Du mal de son prochain moins esmeu qu'vne souche:
Et sur nos passions nostre desir vainqueur,
En fin dispose à tout & les yeux & le cœur.
Vne lente coustume auec le temps emporte
De nostre naturel l'affection plus forte:
Mais ta douce nature, & ton cœur seulement.
De ces contagions n'est touché nullement,
Tu reuiens tout courtois, si bien qu'en apparence.
Tu n'auois point passé les riuages de France.
Entre tes qualitez cette douceur d'esprit,
Qui si facilement par l'oreille me prit,
Oblige plus que tout, vn grand qui s'humilie,
Fait vn ioug fort aisé dont le plus fier se lie.
Il ne faut qu'vn sousris, il ne te faut qu'vn mot,
Afin d'ensorceller & le sage & le sot;
Ceux-là de leur grandeur comme ie pense abusent,
Qui leur salut au moindre insolemment refusent,
Dans vne vanité qui les tient tout contrains,
Ne voiant ce qu'ils sont, qu'en l'esclat de leurs, trains.
Se trouuent estonnez perdans leur bonne mine,
Si leur suitte ordinaire auec eux ne chemine:
Pour monstrer leur pouuoir d'vn accent irrité,
Parlent à leurs suiuants auec authorité.
Il est bien raisonnable icy que ie te die,
Que ton esprit bien sein n'a point leur maladie:
L'Astre qui te fit naistre éuita ce mal-heur,
Et suiuit vn destin bien differend du leur:

Ne crois point que ie mente à dessein de te plaire,
C'est ce que ie n'ay point accoustumé de faire.
Ie fais le plus souuent mes discours trop hardis,
Et pource qu'on me croit on hait ce que ie dis:
Bien-heureux auiourd'huy, que te voulãt depeindre
Ie ne suis obligé de faillir ou de feindre:
Pour toy seul mon humeur qui suit la verité,
Trouue de l'aduantage en sa seuerité.
Vne iuste amitié m'excite le courage
D'vne incroiable ardeur au dernier ouurage:
Mon esprit glorieux s'attache à cét obiect,
Et tire vanité d'vn si rare suiet.
Ta vertu me rauit, & fait que mon poëme
Seruant à ton plaisir m'obligera moy-mesme.
Or pour le grand dessein où i'engage mes vers,
Il faut que tes destins me soient mieux descouuers.
Que i'entre dans ton ame, & que de là ie tire
La matiere du liure où ie te veux descrire:
Mon trauail sera long, & depuis ton berceau,
Poßible durera iusques à mon tombeau.
Au rapport de mes vers, n'espere pas qu'on croie
Que tu sois descendu du fugitif de Troie:
Car mes inuentions sans prendre rien d'autrui,
Te feront bien sortir d'außi bon lieu que lui.
Il fut vn vagabond, & quoi qu'on le renomme,
Ie ne sçai s'il posa les fondemens de Rome:
Le conte de sa vie est fort vieux & diuers;
Virgile par lui-mesme a dementi ces vers.
Il le depeint deuot, & le confesse traître,

Vers l'ame que leurs Dieux reconnoissent pour maistre,
Mais mon dessein n'est pas d'examiner icy
Les deffauts du Troien, ny du Poëte aussi:
Plaise à Dieu que des miens nos escriuains se taisent
Et qu'à leur goust tardif mes ardeurs ne desplaisent:
Toutesfois mon renom n'aura que faire d'eux.
Pourueu que mon trauail soit au gré de nous deux:
Si mes esprits lassez perdent iamais haleine
Ton agreable accueil r'animera ma veine:
En me loüant vn peu tu me feras plaisir,
Et me rechaufferas d'vn plus ardant desir.
Vn regard de mespris me rebute & me lasse,
Et mon sang le plus chaud en deuient tout de glace,
Donne-moi du repos, & ne viens point choisir
A mes conceptions les lieux ny le loisir,
Ores i'aime la ville, ores la solitude,
Tantost la promenade, & tantost mon estude:
Bref, si tu me tiens pour vn fascheux rimeur,
Tu souffriras vn peu de ma mauuaise humeur.

A MONSIEVR DE FARGIS.

IE ne m'y puis resoudre. excuse-moy de grace,
Escriuant pour autruy ie me sens tout de glace,
Ie t'ay promis chez toi des vers pour vn amant,
Qui se veut faire aider à plaindre son tourment,
Mais pour lui satisfaire & bien plaindre sa flame,
Ie voudrois parauant auoir conneu son ame,

Tu sçais bien que chacun à des gousts tout diuers,
Qu'il faut à chaque esprit vne sorte de vers,
Et que pour bien ranger le discours & l'estude,
En matiere d'amour ie suis vn peu trop rude
Il faudroit comme Ouide auoir esté picqué,
On escrit aisément ce qu'on a pratiqué.
Et ie te iure ici sans faire le farouche,
Que de ce feu d'amour aucun trait ne me touche,
Ie n'entens point les loix, n'y les façons d'aimer,
Ny comment Cupidon se mesle de charmer:
Cette diuinité des Dieux mesme adorée,
Ces traits d'or & de plomb, cette trousse dorée.
Ces aisles, ces brandons, ces carquois, ses appas,
Sont vraiement vn mystere où ie ne pense pas.
La sotte antiquité nous a laissé des fables
Qu'vn homme de bon sens ne croit point receuables,
Et iamais mon esprit ne trouuera bien sain.
Celuy-là qui se plaint d'vn fantosme si vain,
Qui se laisse emporter à des confus mensonges,
Et vient mesme en veillant s'embarasser de songes
Le vulgaire qui n'est qu'erreur, qu'illusion,
Trouue du sens caché dans la confusion,
Mesme des plus sçauants: mais non pas des plus (sages
Expliquent auiourd'huy ces fabuleux ombrages.
Autresfois les mortels parloient auec les Dieux,
On en voioit pleuuoir à toute heure des Cieux:
Quelquesfois on a veu prophetiser des bestes,
Les arbres de Dodonne estoient aussi Prophetes
Ces contés sont fascheux à des esprits hardis,

Qui sentent autrement qu'on ne faisoit iadis
Sur ce propos vn iour i'espere de t'escrire,
Et prendre vn doux loisir pour nous donner à rire,
Cependant ie te prie encore m'excuser,
Et me laisser ainsi libre à te refuser,
Me permettre tousiours de te fermer l'oreille,
Quand tu me prieras d'vne faueur pareille,
Pense-tu quand i'aurois employé tout vn iour,
A bien imaginer des paßions d'Amour,
Que mes conceptions seroient bien exprimées
En parole de choix, bien mises, bien rimées;
L'autre ne trouueroit poßible rien pour lui,
Tant il est malaisé d'escrire pour autrui.
Apres qu'à son plaisir i'aurois donné ma peine,
Ie sçai bien que poßible il loüeroit ma veine:
Vraimẽt ces vers sont beaux, ils sõt doux & coulãts
Mais pour ma paßion ils sont vn peu trop lents;
I'eusse bien desiré que vous eußiez encore
Mieux loüé sa beauté, car vraiment ie l'honore:
Vous n'auez point parlé du front, ny des cheueux,
Ny de son bel esprit seul obiect de mes vœux:
Tant seulement six vers encor ie vous supplie,
Mon dieu que de trauail vous donne ma folie!
Il voudroit que son front fust aux astres pareil,
Que ie la fisse ensemble & l'Aube & le Soleil,
Que i'escriue comment ses regards sont des armes,
Comme il verse pour elle vn occean de larmes,
Ces termes ésgarez offençent mon humeur,
Et ne viennent qu'au sens d'vn nouice rimeur,

ui reclame Phœbus, quant à moy ie l'abiure,
ne recognois rien pour tout que ma nature.

SATYRE.

Q*Vi que tu sois, de grace escoute ma satyre,*
Si quelque humeur ioieuse autre par ne t'attire
Ayme ma hardiesse, & ne t'offence point
e mes vers, dont l'aigreur vtilement te poinct;
oy que les elemens ont fait d'air & de bouë,
rdi naire subiet où le mal-heur se iouë,
ache que ton filet que le destin ourdit,
st de moindre importance encor qu'on ne te dit.
our ne te point flatter d'vne diuine essence,
oy la condition de ta sale naïssance,
ue tiré tout sanglant de ton premier seiour,
u vois en gemissant la lumiere du iour,
a bouche n'est qu'aux cris & à la faim ouuerte,
a pauure chair naissante est toute descouuerte,
on esprit ignorant encor ne forme rien,
t moins qu'vn sens brutal, sçait le mal & le bien.
grand peine deux ans t'enseignent vn langage,
t des pieds & des mains te font trouuer vsage,
eureux au prix de toi les animaux des champs,
s sont les moins haïs, comme les moins meschans.
oiselet de son nid à peu de temps s'eschappe,
t ne craint point les airs de son aisle il les frappe:
s poissons en naissant commencent à nager,
le poulet esclos chante, & cherche à manger.
ature douce mere à ces brutales races,

Plus largement qu'à toi leur a donné des graces :
Leur vie est moins subiecte aux fascheux accidens
Qui trauaillent la tienne au dehors & dedans:
La beste se sent point peste, guerre, ou famine,
Les remors d'vn forfaict en son corps ne la mine:
Elle ignore le mal pour en auoir la peur,
Ne cognoit point l'effroi de l'Acheron trompeur
Elle à la teste basse & les yeux contre terre,
Plus pres de son repos, & plus loin du tonnerre:
L'ombre des trespassez n'aigrit son souuenir,
On ne voit à sa mort le desespoir venir:
Elle conte sans bruit & loin de toute enuie
Le terme dont nature à limité sa vie,
Donne la nuit paisible aux charmes du sommeil,
Et tous les iours s'esgaye aux clartez du Soleil,
Franche de passions & de tant de trauerses,
Qu'on voit au changement de nos humeurs diuerses.
Ce que veut mon Caprice, à ta raison desplaist,
Ce que tu trouue beau mon œil le trouue laid :
Vn mesme train de vie au plus constant n'agrée,
La prophane nous fasche autant que la sacrée.
Ceux qui dans les bourbiers des vices empeschez,
Ne suiuent que le mal, n'aiment que les pechez,
Sont tristes bien souuent, & ne leur est possible
De consommer vne heure en volupté paisible.
Le plus libre du monde est esclaue à son tour,
Souuent le plus barbare est subiet à l'amour :
Et le plus patient que le Soleil esclaire
Se trouue quelquefois emporté de cholere,

Comme Saturne laiſſe & prend vne ſaiſon;
Noſtre eſprit abandonne & reçoit la raiſon,
Ie ne ſçai quelle humeur nos volontez maiſtriſe,
Et de nos paſsions eſt la certaine criſe:
Ce qui ſert auiourd'hui nous doit nuire demain,
On ne tient le bon-heur iamais que d'vne main;
Le deſtin inconſtant ſans y penſer oblige,
Et nous faiſant du bien ſouuent il nous afflige:
Les riches plus contans ne ſe ſçauroient guerir
De la crainte de perdre & du ſoin d'acquerir,
Noſtre deſir changeant ſuit la courſe de l'aage,
Tel eſt graue & peſant qui fut iadis volage,
Et ſa maſſe caduque eſclaue du repos
N'aime plus qu'à reſuer, hait le ioieux propos:
Vne ſalle vieilleſſe en deſplaiſir confite;
Qui touſiours ſe chagrine, & touſiour ſe deſpite,
Voit tout à contre-cœur, & ſes membres caſſez
Se rongent de regret de ſes plaiſirs paſſez,
Veut trainer noſtre enfance à la fin de la vie,
De meſme ſang boüillant veut eſtouffer l'enuie.
Vn vieux pere reſueur aux nerfs tous refroidis,
Sans plus ſe ſouuenir quel il eſtoit iadis,
Alors que l'impuiſſance eſteint ſa conuoitiſe
Veut que noſtre bon ſens reuere ſa ſottiſe.
Que le ſang genereux eſtouffe ſa vigueur,
Et qu'vn eſprit bien né ne ſe plaiſe à la rigueur,
Il nous veut arracher nos paſsions humaines,
Que ſon malade eſprit ne iuge pas bien ſaines.
Soit par rebellion, ou bien par vne erreur,

Vn eſprit enragé qui voudroit voir en guerre,
Pour ſon contentement & le Ciel & la terre,
Ne reſpire brutal que la flame & le fer,
Et qui croit que ſon ombre eſtonnera le fer, (mes,
Qu'il emploie au carnage, & la force, & les char-
Et ſon corps nuit & iour ne ſoit veſtu que d'armes;
Vne ſauuage humeur, qui dans l'horreur des bois
Des chiens auec le cor anime les abois.
Son deſſein innocent heureuſement pourſuiue,
Et la tranquilité de cette peine oiſiue:
Qui trauerſe ſans ceſſe à broſſer les foreſts,
Et iamais le butin n'échappe de ſes rets.
Celuy d'vne beauté d'ineuitable amorce
Reuient dans ſes liens plus de gré que de force,
Qu'il ſe flatte en ſa peine, & taſche à prolonger
Les ſoucis qui le vont ſi doucement ronger,
Qu'il perde rarement l'obiect de ce viſage,
Ne deſtourne iamais ſon cœur de cette image,
Ne ſe ſouuienne plus du ieu ny de la Cour
N'adore aucun des Dieux qu'apres celuy d'amour,
N'aime rien que ce ioug & touſiours s'eſtudie,
A tenir en humeur, ſa chere maladie,
Ne ſe trouble iamais d'aucun ſoupçon ialoux,
Se mocque des acqueſts d'vn impuiſſant eſpoux,
Qu'il ſe trouue allegé par la moindre careſſe
Des fers les plus peſans dont la rigueur le preſſe,
Sauue les momens de ſes affections
Ne taſche de brider iamais ſes paſſions.
Si tu veux reſiſter l'amour te ſera pire,

En ta rebellion estendra son empire:
Amour a quelque but, quelque temps de durer,
Que nostre entendement ne peut pas mesurer:
C'est vn fieureux tourment qui trauaillant nostre
Lui donne des accez, & de glace & de flame (ame
S'attache à nos esprits comme la fieure au corps,
Iusqu'à ce que l'humeur en soit toute dehors.
Contre ses vains efforts la resistance est vaine
Qui ne peut l'euiter il doit aimer sa peine.
L'esclaue patient n'est qu'à demi dompté,
Il veut à sa contrainte vnir sa volonté.
Le sanglier enragé qui d'vne dent pointuë
Dans son gosier sanglant mord l'espieu qui le tuë
Se nuit pour se deffendre, & d'vn aueugle effort
Se trauaille luy-mesme, & se donne la mort
Ainsi l'homme souuent s'obstine à se destruire
Et de sa propre main il prend peine à se nuire.
Celuy qui de nature, & de l'amour des Cieux
Entrant en la lumiere est nai moins vicieux,
Lors que plus son Genie aux vertus le conuie,
Il force sa nature, & fait toute autre vie,
Imitateur d'autrui ne suit plus ses humeurs,
S'esgare par plaisir du train des bonnes mœurs
S'il est n'ai liberal, au discours d'vn auare
Il taschera desteindre vne vertu si rare;
Si son esprit est haut, il le veut faire bas,
S'il est propre à l'estude, il parle des combats.
Ie croi que les destins ne font venir personne
En l'estre des mortels qui n'ait l'ame assez bonne,

Mais on la vient corrompre & le celeste feu
Qui luit à la raison ne nous dure que peu:
Car l'imitation rompt nostre bonne trame,
Et tousiours chez autrui fait demeurer nostre ame
Ie pense que chacun auroit assez d'esprit,
Suiuant le libre train que Nature prescrit.
A qui ne faut farder, ny le cœur, ny la face,
L'impertinence mesme a tousiours bonne grace.
Qui suiura son genie, & gardera sa foi,
Pour viure bien-heureux, il viura comme moy.

SATYRE SECONDE.

Cognois-tu ce fascheux, qui contre la fortune
Aboie impudemmẽt cõme vn chien à la Lune
Et qu'il voudroit ce semble en destourner le cours
Par l'importunité d'vn outrageux discours:
D'vne sotte malice en son ame il s'afflige,
Quand la faueur du Roi ses fauoris oblige.
Vn homme, dont le nom est à peine cogneu,
D'vn païs estranger nouuellement venu,
Que la fortune aueugle en promenant sa rouë,
Tire sans y penser d'vne orniere de bouë
Malgré toute l'enuie au dessus du mal-heur,
D'vn credit insolent gourmande la valeur:
Et nous le permetons, & le François endure
Qu'à ses propres despens ceste grandeur lui dure.
Nos Princes autrefois estoient bien plus hardis,
Où se cache auiourd'hui la vertu de iadis?
Apprends malicieux comme tu sçais mal viure

Qu'vne fortune est dor, & que l'autre est de cuiure,
Que le sort a des loix qu'on ne sçauroit forcer,
Que le compas est droit qu'on ne le peut fausser.
Nous venons tous du ciel, pour posseder la terre,
La faueur s'ouure aux vns, aux autres se reserre:
Vne necessité que le Ciel establit,
Deshonore les vns, les autres establit:
Vn ignoble souuent de riches biens herite,
L'autre dans l'hospital est tout plein de merite.
Pour trouuer le meilleur il faudroit bien choisir:
Ne crois point que les Dieux soiet si pleins de loisir:
Encor si chaque infame estoit marqué d'vn signe,
Qui de toutes vertus le fit trouuer indigne,
Les Rois qui sous les Dieux disposent du bon-heur
Enrichiroient tousiours le merite & l'honneur:
Que si l'ame des Dieux est la mesme iustice,
Si ce qui leur desplaist porte le nom de vice,
Les Rois qui sont leurs fils & Lieutenans ici,
Peuuent iuger des bons, & des mauuais aussi.
Et sans flatter mon Roi, ie trouue bien estrange
Qu'vn vulgaire ignorant & tiré de la fange,
Contre sa maiesté se monstre iniurieux
Dessus ses actions portant l'œil curieux,
Quant à moy ie repute vne faueur bien mise
Enuers le plus chetif que le Roi fauorise, (daigné
Quoi que tousiours bien pauure, & tousiours d'e-
Sur mon esprit l'ẽuie encor n'ait rien gaigné:
Qu'vn homme de 3. iours, de soie & d'or se couure,

Du bruit de ſa caroſſe importune le Louure;
Qu'vn eſtranger heureux ſe mocque des François,
Qu'il ait mille ſuiuans pourueu que ie n'en ſois,
Ie leur fais ce ſouhait en mon humeur hardie,
Ie ne crains point faillir, quoi que ma Muſe die:
Ma liberté dit tout ſans toutesfois nommer
Par vne vaine aigreur ceux que ie veux blaſmer
Auſſi n'attens iamais que ie te face rire
D'vn vers que ſans danger ie ne ſçaurois eſcrire.
Ceux-là ſont fols vraiemẽt qui vendẽt vn bon mot,
De cent coups de baſton que fait donner vn ſot,
Eſclaues imprudens de leur humeur mauuaiſe,
Ne ſçauent mediter vn vers qui ne deſplaiſe.
Des paſquins contre aucuns ie ne compoſe ici,
Et ne ſçaurois ſouffrir des iniures auſſi.
Le Dieu des vers m'inſpire vne modeſte flame,
Qui n'eſt propre à donner ny receuoir du blaſme:
Je hai la mediſance, & ne puis conſentir
De gaigner auec peine vn triſte repentir.
Chacun qui voit mes vers, s'il a les yeux d'vn homme,
Connoiſtra ſon pourtraict combien qu'on ne le nomme,
Qui ne lit ma ſatyre, il n'en eſt pas tancé.
Pluſieurs s'en faſcheront à qui ie n'ai pensé,
Qui hait trop la laideur de ſon vilain viſage
Il ne deueroit iamais en regarder l'image:
Qui craint d'eſtre repris, il n'a qu'à ſe cacher,
Et de là mon deſſein n'eſt plus de le facher.

ELEGIE.

CHere Philis, i'ai bien peur que tu meure
Dans ce desert si triste où tu demeure
Helas ! quel sort peût la te retenir?
A quoy se peut ton cœur entretenir?
Ta fantaisie est-elle point passée?
L'aurois-tu bien encore en la pensée
Te souuient-il de la Cour ny de moy,
Et de m'auoir iadis donné ta foi?
S'il te souuient Philis ie te coniure,
Par tous les droits d'amour & de nature,
Fais moy l'honneur de m'asseurer aussi
Que ie languis de mon premier souci,
Si tu sçauois à quel point de folie;
M'a fait venir cette melancolie;
Si tu sçauois à quoy ie suis reduit,
En quel trauail mon ame est iour & nuict
Quoy que t'ait dit de moy ta deffiance,
Ta ialousie ou ton impatience:
Tu m'aimerois, & sçachant mes ennuis,
Tu me plaindrois en l'estat où ie suis;
Pasle, deffait, & sec comme vne idole,
Changé d'humeur, de face & de parole:
Tousiours ie resue en mon affliction,
Sans nul desir de consolation,
Ie ne veux point que personne s'emploie
A r'animer mon espoir ny ma ioie:
Car sans te faire vn peu de trahison,

Ie ne

Ie ne ſçaurois chercher ma gueriſon.
Puis qu'il eſt vray que i'ay cét aduantage,
Que mon ſeruice à gaigné ton courage,
Et que parmi tant d'aimables amans
Mon ſeul obiet touche tes ſentimens:
Ie ſerois bien d'vn naturel barbare,
Bien moins ciuil, qu'vn Scythe, qu'vn Tartare,
Si ie n'aimois le bien de ton amour
Plus cherement que la clarté du iour.
Le Ciel m'enuoie vn traict de ſon tonnerre,
Et ſous mes pieds faſſe creuer la terre:
Dés le moment qu'vn ſort iniurieux
De ma memoire effacera tes yeux,
Helas! comment trouuerai-ie en ma vie,
Quelque ſuiet qui m'en donnaſt enuie?
Quelle beauté me ſçauroit obliger
A diuertir ma flame où la changer?
Dedans la tienne où loge ma fortune,
Venus a mis ces trois graces en vne:
Amour luy-meſme auec tous ſes attraits,
Comme il eſt peint dans les plus beaux pourtraits
Rapporte à peine vne petite trace,
D'vn vif eſclat qui reluit dans ta face:
Et tes beaux yeux, où s'eſt lié mon ſort,
Touchent les cœurs d'vn mouuement ſi fort,
Que ſi le Ciel d'vne pareille flame
Nous inſpiroit ſa volonté dans l'ame,
Tous les mortels d'vne inuincible foy,
Obeiroient à la diuine loy.

Ton front paroit, comme aupres de la nuë
Paroit au Ciel Diane toute nuë,
Plus vni qu'elle, & qu'on ne void gasté
D'aucune tache empreinte en sa beauté:
Le teint vermeil, & frais comme l'Aurore,
Lors qu'elle vient des riuages du More,
Ton visage est semé de tant d'appas,
Qu'il faut t'aimer, ou bien ne te voir pas,
Amour sçachant de quels traits est pourueuë
Ceste beauté, s'est fait oster la veuë
Il n'ose point hazarder ses esprits
A la merci du charme qui m'a pris,
Et tel qu'il est imperieux & braue,
Il meurt de peur de deuenir esclaue.
O cher tyran des hommes & des Dieux,
Aueugle toy de grace encore mieux,
Demeure ainsi dans la premiere crainte,
Et ne la vois iamais viue ny peinte:
Tu ne sçaurois regarder vn moment
De ses beautez l'ombre tant seulement,
Sans t'embraser, sans trouuer la ruine
De ton Empire en leur flame diuine.
Que si l'effort de ton cœur indompté
De ses appas sçauoit la liberté,
Tu te plaindrois d'auoir l'ame trop dure,
Et maudirois ta force & ta nature:
Car le bon-heur d'aimer en si bon lieu,
Passe la gloire & le repos d'vn Dieu,
Que penses-tu que le Soleil est aise,

Lors qu'vn rayon de sa clarté la baise;
Lors que Philis regarde son flambeau
D'vn air ioyeux, le iour en est plus beau:
Et quand Philis luy fait mauuais visage,
Le iour est triste & chargé de nuage:
L'air glorieux de former ses souspirs
Entre en sa bouche auecque des zephirs
Tous embausmez des roses & de l'Aurore
Et tous couuerts des richesses de Flore,
Zephir doux vent, doux createur des lis,
S'il te souuient encores de Philis.
Ranime-la, fais tant qu'elle reuienne
Pour te baiser, & me laisse la mienne.
Mais les discours qu'on nous a fait de toy,
En mon esprit n'ont iamais eu de foy:
Ton feint amour, tes fausses aduantures
Ne sont que vent, & que vaines figures:
Mais il vray que ie suis bien atteint;
Et que mon mal ne sçauroit estre feint.
Que pleust aux Dieux que le discours des fables
Trouuast en moy ses effets veritables,
Et que le sort me voulust transformer
En quelque obiect qui ne sçeust rien aimer:
Que ie mourusse, ou qu'il me fust possible
De deuenir vne chose insensible,
Vn vent, vn ombre, vne fleur, vn rocher,
Qu'aucun desir ne peust iamais toucher.
O vous amans qui n'estes plus en vie,
Esprits heureux qui n'estes plus en vie,

Là bas noïant vos maux en vos erreurs,
Vous trouuez bien plus douces vos faueurs,
Tristes forçats qui remplissez ce gouffre.
Souffrez-vous bien les peines que ie souffre?
Pasles sujets des eternelles nuits,
Estes-vous bien aussi morts que ie suis?
O mon fidelle & mon triste Genie,
Quand tu verras ma trame des-vnie,
Et que mon ame ira toucher les bords
De la riuiere où passent tous les morts;
Vole au desert où ma Philis demeure,
Dy luy qu'en fin le Ciel veut que ie meure,
Que la rigueur de mon iniuste sort
Consent en fin de me donner la mort,
Tu la verras peut-estre vn peu touchée,
Et de ma mort aucunement faschee.
Va donc Genie il est temps de partir:
Vois que mon ame est preste de sortir,
Mais mon Genie, arreste toy, ie resue,
Ceste douleur me donne vn peu de tresue:
I'entends Philis, son visage me rit,
Le souuenir de ses yeux me guerit,
Comment, mourir; non, reprenons courage,
Vn teint plus vif remonte en mon visage,
Ma force esteinte est preste à s'animer,
Et tout mon sang vient à se r'allumer.
Amour m'esmeut, ie ne suis plus si blesme,
Philis m'aima que i'estois tout de mesme:
Car ie sçai bien qu'encore elle verroit

Et mes regards des traits qu'elle aimeroit.
Que si l'excez de ma douleur fatale
Rend quelques-fois ce corps hydeux & pasle,
Cela, Philis, deuroit plus animer
Ce beau desir qui te pousse à m'aimer:
Mon mal me rend ainsi desagreable
Pour trop aimer ie deuiens moins aimable.
Ton œil me rend, ou plus laid, ou plus beau,
Comme il m'approche où tiré du tombeau.

EN fin gueri d'vne amitié funeste,
A mon esprit desormais il ne reste
Qu'vn sentiment de iuste desplaisir,
D'auoir langui d'vn si mauuais desir;
Bien mal-heureux d'auoir dans la pensée
Le souuenir de ma fureur passée,
Qui fut honteuse, & dont ie m'en repens,
Doresnauant plus sage à mes despens:
Que si iamais mon iugement s'oublie,
Iusqu'à rentrer en semblable folie,
Dieux qui vengez les crimes des humains,
Punissez-moy si vous auez des mains,
Si vous auez pouuoir sur la tempeste,
Ne la poussez ailleurs que sur ma teste.
Et vous beaux yeux plus aimez que le iour,
Qui remplissez tous mes esprits d'amour,
Pour penitence octroiez moy de grace,
Mourant pour vous, que mon peché s'efface,
Que ie reprenne en vos diuins appas

D'vn lasche crime vn glorieux trespas :
Et quand mon ame en vos liens captiue
Pour mieux souffrir obtiendra que ie viue,
Que le regret d'auoir esté si sot ,
Et sans le bien de vous seruir plustost,
Chaque moment reproche à mon courage
Le des-honneur de mon premier seruage
Faites le donc beaux yeux , ie le consens :
Mais ie demande vn mal que ie ressens:
Ie suis desia dans ce supplice mesme
Prest de mourir depuis que ie vous aime,
Le souuenir d'auoir porté des fers,
Si mal-heureux me tient dans les enfers.
A chaque fois que ce bel œil m'enuoie
Ses doux regards pleins d'honneur & de ioye,
Où Venus rit , où ses petits Amours
Passent le temps à se baiser tousiours ;
Les vains souspirs d'vne contrainte flame ,
Me font ainsi discourir en mon ame.
Pauure abuzé que i'eus mauuais conseil,
Que i'ay bien pris la nuict pour le Soleil:
Que mon esprit fut autre-fois facile ,
Et que l'erreur me trouua bien docile ,
Que ie fus lourd , que ie fus insensé ,
Mon iugement en est tout offensé :
Les faux attraits à qui ie fais hommage
Qu'ont-ils d'égal à ce diuin visage ?
Ce n'est qu'horreur au pris de ta beauté,
A qui ie viens donner ma liberté ,

Dieux que l'amour eſtoit bien cholere,
De m'obliger au ſouci de luy plaire:
Que mes deſtins ſont bien mes ennemis,
Qui m'ont trahi de me l'auoir permis.
Vous qui m'oſtez ceſte mauuaiſe enuie,
Qui banniſſez la honte de ma vie,
Chere Amaranthe, à qui ie dois le bien
D'auoir rompu cét infame lien.
Gardez qu'Amour ne me ſoit plus contraire,
Que mon deſtin ne ſoit mon aduerſaire,
Dittes aux Dieux, vous qui les gouuernez
Et leur eſprit en vos yeux retenez,
Que ſi mon ame eſt encore capable
D'vne autre Amour ſi laſche & ſi coulpable,
Ils n'auront point de tonnerre ſi fort,
Qui ne me donne vne trop douce mort
Mais où l'Amour trouueroit-il des armes?
Qu'elle beauté lui fournira des charmes,
Pour deſgager encore mes eſprits
Des beaux liens où ie demeure pris?
Autre que vous n'a rien que ie deſire,
Vous eſtes ſeule au monde que i'admire:
Ie vous adore, & iure vos beaux yeux,
Qu'vn Paradis ne me plairoit pas mieux.
Que ſi mes vœux rendoient iamais poßible
Qu'à vos regards mon ame fuſt viſible:
Vous y verriez les plus beaux mouuemens
Qu'amour iamais fit n'aiſtre à des Amans,
Vous y verriez la douce frenaiſie

Dont vous auez ma volonté saisie;
Mille pensers à vos yeux inconnus
D'vn grand respect iusqu'icy retenus:
Vous y verriez vn cœur sans artifice,
Se presentant luy-mesme en sacrifice,
Et qui se croit mourir assez heureux,
Si vous croiez qu'il fist bien l'amoureux,
Il est trop vrai, ma peine est assez claire.
Et c'est en vain que ie la pense taire.
Qui ne connoit à mes yeux languissans,
A mes souspirs sans cesse renaissans,
Qu'vne fureur secrette me deuore,
Que ie n'ay sçeu vous descouurir encore?
Bien que pressé de ne la plus celer,
Aupres de vous ie ne sçaurois parler.
Ce que ie voy reluire en ce visage
Me fait faillir la voix & le courage:
Mais si ie puis iamais me r'asseurer,
Ou si ie puis en fin moins souspirer,
Ie parlerai, ie vous dirai ma peine,
Qu'autre que moy iugeroit inhumaine:
Mais que ie sens plus douce mille fois,
Que ie ne croy la fortune des Rois.

AVssi souuent qu'amour fait pẽser à mon ame,
Combien il mit d'attraits dans les yeux de Madame.
Combien c'est de l'honneur d'aimer en si bon lieu,
Ie m'estime aussi grãd & plus heureux qu'vn Dieu.

Amaranthe, Philis, Caliste, Pasithée:
Ie hay ceste molesse à vos noms affectée:
Ces titres qu'on vous fait auecques tant d'appas,
Tesmoignent qu'en effect vos yeux n'en auoient pas.
Au sentiment diuin de ma douce furie,
Le plus beau nom du monde est le nom de Marie,
Quelque souci qui m'ait enueloppé l'esprit,
En l'oiant proferer, ce beau nom me guerit,
Mon sang en est esmeu, mon ame en est touchée
Par des charmes secrets d'vne vertu cachée:
Ie la nomme tousiours, ie ne m'en puis tenir,
Ie n'ay dedans le cœur autre ressouuenir.
Ie ne connois plus rien, ie ne voy plus personne,
Pleust à Dieu qu'elle sçeust le mal qu'elle me donne.
Qu'vn bon Ange vousust examiner mes sens,
Et qu'il luy rapportast au vrai ce que ie sens,
Qu'amour eust pris le soin de dire à ceste belle,
Si ie suis vn moment sans souspirer pour elle:
Si mes desirs luy font aucune thrahison,
Si ie pensai iamais à rompre ma prison.
Ie iure par l'esclat de ce diuin visage,
Que ie serois marri de deuenir si sage,
En l'estat où ie suis aueugle & furieux,
Tout bon aduis me choque & m'est iniurieux.
Quand le meilleur amy que ie pourrois auoir,
Touché du sentiment de ce commun deuoir,
A m'oster cét amour emploieroit sa peine,
Il n'auroit trauaillé que pour gaigner ma haine:
En telle bien-veillance vn Dieu m'offenceroit:

Et ie me vengerois du bien qu'il me feroit.
Qui me veut obliger, il faut qu'il me trahisse,
Qu'il prenne son plaisir à voir que ie perisse,
Honorez mes fureurs, vantes ma lascheté,
Mesprisez deuant moy l'honneur, la liberté,
Consentez que ie pleure, aimez que ie souspire,
Et vous m'obligerez de plus que d'vn Empire.
Mais non, reprochez moy la honteuse douleur,
Dittes combien l'Amour m'apporte de mal-heur,
Que par vn faux plaisir ie perds ma renommée,
Que mes esprits n'ont plus leur force accoustumée,
Que ie deuiens fascheux, sans courage, & brutal:
Bref que pour cét amour tout m'est rendu fatal.
Faites-le pour tuer l'ardeur qui me consume,
Car ie cognois qu'ainsi ma flame se ralume:
Plus on presse mon mal, plus il fuit au dedans,
Et mes desirs en sont mille fois plus ardans.
A l'Abord d'vn Censeur ie sens que mon martyre,
De dépit & d'horreur dans mes os se retire:
Amour ne faict alors que renforcer ses traits,
Et donne à ma maitresse encores plus d'attraits.
Ainsi ie trouue bon que chacun me censure,
Afin que mon tourment d'auantage me dure.
Pour conseruer mon mal ie fais ce que ie puis,
Et me croiant heureux sans doute ie le suis:
Ie ne recherche point des Dieux, ny des fortunes,
Ce qu'ils font au dessous, ou par dessus la Lune,
Pour le bien des mortels: tout m'est indifferent,
Excepté le plaisir que ma peine me rend,

Ie croi que mon seruage est digne de loüange,
Ie croi que ma maistresse est belle comme vn Ange,
Qu'elle merite bien d'auoir lié ma foy,
S'il est vrai que son ame ait de l'amour pour moy
Elle me l'a iuré, la promesse est vn gage,
Où la foy tient le cœur auecque le langage,
Ie suis bien peu deuot d'auoir quitté ses yeux,
Ie suis trop nonchalant d'vn bien si precieux.
Ie ne deurois iamais esloigner ce visage,
Qu'apres que de mes sens i'aurai perdu l'vsage,
Aussi bien mes esprits loing de ses doux regards,
N'ont que melancholie. & mal de toutes parts:
Le seul ressouuenir des beautez de ma Dame,
Est l'vnique entretient qui resiouït mon ame.
Mais si les immortels me font iamais auoir,
Au moins deuant mourir l'honneur de la reuoir:
Quelque necessité que le Ciel me prescriue,
Quelque si grand mal-heur que iamais m'en arriue,
I'e me suis resolu d'attendre que le sort
Aupres de ses beautez fasse venir ma mort,
Si tandis ie souffrois le coup des destinées,
I'aurois bien du regret à mes ieunes années,
Mon ombre ne feroit qu'iniurier les Dieux,
Et plaindre incessamment l'absence de vos yeux

ELEGIE.

MOn ame est triste, & ma face abbatuë,
Ie n'en puis plus, ta disgrace me tuë:
Croi que ie t'aime, & que pour te fascher,

I'ay ton plaisir & mon repos trop cher,
Que si ie viens iamais à te desplaire,
Ie ne veux point que le Soleil m'esclaire.
Et si les Dieux ont si peu de pitié
Que de m'oster vn iour ton amitié,
Il ne faut point d'autre coup de tonnerre,
Pour me bannir du ciel & de la terre,
Hier pressé bien fort de ma douleur,
Et souspirant mon innocent mal-heur,
Ie suppliois Lisandre de te dire,
Que ton courroux au desespoir me tire,
Et si bien tost il ne s'en va cesser
Tu n'auras plus à qui te courroucer:
Car mon esprit consommé de ta haine
Ne peut souffrir d'auantage de peine.
Sans plus de mal, ie connois bien pourquoy.
Ton doux regard s'est destourné de moy,
Et que ma faute est assez pardonnable.
Où tu rendras ton amitié coulpable,
Voy donc de grace, auant que te vanger:
Que ton amour, ou mon crime est leger.
Que i'ay du droict assez pour me deffendre,
Si tu ne prens plaisir de me reprendre:
Car en tel cas ie me veux accuser,
Et mon pardon moy-mesme refuser,
Ie dirai tout pour flatter ta cholere
I'ay si tu veux assassiné mon pere,
Mesdit des Dieux, empoisonne l'Autel,
I'ay plus failli que ne peut vn mortel:

Mais si iamais tu me donnois licence
De te presser à bien voir mon offence,
Ie iugerois que ie suis trop puni,
Pour vn moment de ta grace banni.
Lors que le Ciel de tes faueurs me priue,
Comment crois-tu mon Ange que ie viue?
Ce qui me plaist, de tous costez me fuit:
En toutes parts tout me choque & me nuit.
Ie ne voi rien que des obiets funebres,
Comme mes yeux, mon ame est en tenebres.
Mon ame porte vn vestement de dueil,
Tous mes esprits sont comme en vn cercueil:
Lors ma memoire est toute enseuelie,
Mon iugement suit ma melancholie:
Tantost ie prens le soir pour le matin,
Tantost ie prens le Grec pour le Latin.
Soit Vers où Prose, à quoi que ie trauaille,
Ie ne puis rien imaginer qui vaille,
Prends en pitié, redonne la clarté
A mon esprit, rends luy la liberté.
Que me veux-tu? ie confesse mon crime,
I'ay merité que le foudre m'abysme,
Puis qu'il te plaist, ie t'ai manqué de foy,
Ie me reprens, & ne sçay pourquoy,
Il est bien vray qu'aux yeux du populaire
Ce que i'ay fait paroistra temeraire,
Et me traittant comme vn esprit abiect,
Ce long discours semble auoir du sujet.
Mais si tu veux, considerer encore

*Ce que ie suis, à quel poinct ie t'honore·
A quel degré mon amitié s'estend,
Ce souuenir ne t'ennuira pas tant;
Ie ne veux point m'aider de ton merite,
Pour excuser ma faute qui t'irrite,
Ny mandiant vn estranger appui
Deuoir ma paix à la faueur d'autrui:
Il ne faut point qu'autre que moy me trace
Honteusement vn retour à ta grace:
Si c'est Lisandre à qui ie dois ce bien.
Mon repentir ne m'a serui de rien;
Si c'est luy seul pour qui tu me pardonnes,
C'est desormais à luy que tu me donnes,
Et que tu veux laisser à sa merci,
De me sauuer & de me perdre aussi.
Mais s'il te reste encor quelque flame,
Des beaux desirs que ie t'ay veu dans l'ame,
Si tu n'as point perdu ceste bonté,
Si tu n'as point changé de volonté.
Ie suis certain que tu seras bien aise,
Qu'autre que toy (mon cœur) ne me rappaise:
Et ie serois marri qu'autre que nous,
Eut iamais sçeu ma faute, & ton courroux.
Tu me diras que ta haine estoit feinte,
Qu'en ce despit ton ame estoit contrainte:
Que tu voulois esprouuer seulement,
Si ton courroux me pressoit mollement:
Si le refus de ta douce caresse,
M'obligeroit à changer de maistresse:*

Lors par le Ciel, par l'honneur de ton nom
Par tes beaux yeux ie iurerai que non,
Que l'amitié de tous les Rois du monde.
Tous les presens de la terre & de l'onde,
L'amour du Ciel, la crainte des enfers,
Ne me sçauroient faire quitter mes fers:
Ne me sçauroient arracher le courage,
Ce bel esprit & ce diuin visage.
Comme les cœurs se plaisent à l'amour,
Comme les yeux sont aises d'vn beau iour,
Comme vn printemps tout l'Vuniuers recrée:
Ainsi l'esclat de ta beauté magrée,
L'eau de la Seine arrestera son flux,
Le temps mourra, le Ciel ne sera plus,
Et l'Vniuers aura changé de face,
Auparauant que cét humeur me passe.

ODE.

L'Infidelité me desplaist
Et mon amour iuge qu'elle est
Le plus noir crime de la terre.
Lors que les Dieux firent venir
Les premiers esclats du tonnerre,
Ce ne fut que pour la punir.
La Deesse qui fait aimer,
Des flots de l'inconstante mer
Sortit à la clarté du monde.
Or Venus si ton doux flambeau
Fust venu d'ailleurs que de l'onde

Sans doute il eust esté plus beau.
Ce qu'vn hyuer a fait mourir,
Vn Printemps le fait refleurir,
Le destin change toute chose,
Mon amitié tant seulement,
Vos beaux lis & vos belles roses
Dureront eternellement.

ODE.

EN fin mon amitié se lasse,
Ie suis forcé de me guerir,
L'amour qui me faisoit perir
Tous les iours peu à peu se passe:
I'ay r'appellé mon iugement,
I'ay fait vœu d'aimer sagement,
Ie rougis de ma seruitude,
Et proteste deuant les Dieux
Que ie hay ton ingratitude
Plus que ie n'ai cheri tes yeux.
Ie n'ai plus de soin de te plaire,
Mes charmes sont esuanoüis,
Desormais ie me resioüis
De ta haine & de ta cholere.
Ceste lascheté d'endurer
Ne me sçauroit guere durer,
Ie veux estre exempt de souffrance
Aussi bien que toi de pitié,
Et viure auec l'indifference
Dont tu traittes ton amitié,

Iamais

Iamais douleur insupportable
Iusques à mon mal n'empira:
Iamais esprit ne souspira
D'vn trauail si peu profitable:
Ie vis trop amoureusement,
Ie sers trop mal-heureusement
Ma belle ne veut point entendre
Le mal qu'elle me faict sentir,
Et me deffend de rien pretendre
Que la honte & le repentir,
O mes Dieux, ô mon influence,
Regardez la peine où ie suis:
Sans faire vn crime ie ne puis
Esperer vne recompense.
O Dieux qui gouuernez nos cœurs,
Si vous n'estes des Dieux mocqueurs,
Ou des Dieux sans misericorde,
Remettez-moy dans ma maison;
Ou faictes en fin qu'on m'accorde
Ou la mort, ou la guerison.

ODE.

IE n'ay repos ny nuict ny iour,
Ie brusle, ie me meurs d'Amour;
Tout me nuit, personne ne m'aide.
Le mal m'oste le iugement,
Et plus ie cherche de remede,
Moins ie trouue d'allegement;
Ie suis desesperé, i'enrage;

Qui me veut conſoler m'outrage,
Si ie penſe à ma gueriſon
Ie tremble de ceſte eſperance,
Ie me fache de ma priſon,
Et ne crains que ma deliurance.
Orgueilleuſe & belle qu'elle eſt
Elle me tuë, elle me plaiſt,
Ses faueurs qui me ſont ſi cheres,
Quelquesfois flattent mon tourment,
Quelquesfois elle a des choleres
Qui me pouſſent au monument.
Mes amoureuſes fantaiſies,
Mes paſsions mes frenaiſies,
Qu'ay-ie plus encore à ſouffrir?
Dieux, Deſtins, Amour, ma Maiſtreſſe,
Ne dois-ie iamais n'y guerir,
Ny mourir du traict qui me bleſſe?
Mais ſuis-ie point dans vn tombeau?
Mes yeux ont perdu leur flambeau,
Et mon ame Iris l'a rauie;
Encor voudrois-ie que le ſort
Me fiſt auoir plus d'vne vie,
Afin d'auoir plus d'vne mort,
Pleuſt aux Dieux qui me firent naiſtre,
Qu'ils euſſent retenu mon eſtre
Dans le froid repos du ſommeil:
Que ce corps n'euſt iamais eu d'ame,
Et que l'Amour ou le Soleil,
Ne m'euſſent point donné leur flame,

Tout ne m'apporte que du mal,
Mon propre démon m'est fatal,
Tous les Astres me sont funestes,
I'ay beau recourir aux autels,
Ie sens que pour moy les celestes
Sont foibles comme les mortels.
O Destins tirez-moy de peine,
Dittes moy si ceste inhumaine
Consent à mon affliction:
Ie benirai mon iniustice
Et n'auray d'autre passion,
Que de courir à mon supplice.
Las! ie ne sçay ce que ie veux
Mon ame est contraire à mes vœux,
Ce que ie crains ie le demande,
Ie cherche mon contentement;
Et quand i'ay du mal i'apprehende;
Qu'il finisse trop promptement,

ODE.

DIs-moy Tyrsis sans vanité
Remarques-tu que la beauté,
Qui tient ton esprit & ta vie.
Ayt pour toy quelque peu d'amour!
Connois-tu bien qu'elle ayt enuie
De te le tesmoigner vn iour?
Elle est si parfaicte & si belle;
Que sans blasme d'estre cruelle,
Elle peut destourner ses yeux
Des mortels & de leurs offrandes;

Et mesme refuser aux Dieux,
L'amitié que tu luy demandes.
Mais faut-il encor aduoüer,
Que tout ce qu'on sçauroit loüer
En tes perfections abonde,
Et qu'elle se doit estimer
La premiere beauté du monde,
Pource que tu la veux aimer.
S'il est vray qu'vne mesme flame
Vous ait mis des desirs dans l'ame,
Ie te louë d'estre amoureux,
Tu fais bien d'essuyer tes larmes,
Et de te croire bien-heureux
Depuis qu'on a quitté les armes,
Que ton amour eut de profit.
Du monstre que le Roy defit,
Tout le monde alloit à la guerre,
Et chacun s'estonnoit de voir
Le plus braue homme de la terre
Si paresseux à ce deuoir,
Ie disois palissant de honte,
Il n'a qu'vne valeur trop prompte,
Mais ce courage est endormi,
C'est en vain que l'honneur le blesse,
Il hayt trop peu cét ennemy,
Et cherit trop ceste maistresse.

ODE.

VN corbeau deuant moy croasse,
Vn ombre offusque mes regars,

Deux bellettes, & deux renards
Trauerſent l'endroit où ie paſſe:
Les pieds faillant à mon cheual
Mon laquay tombe du haut mal,
Ientends craqueter le tonnerre,
Vn eſprit ſe preſente à moy,
I'oy Charon qui m'appelle à ſoy,
Ie voy le centre de la terre,
Ce ruiſſeau remonte en ſa ſource
Vn bœuf grauit ſur vn rocher,
Le ſang coule de ce rocher,
Vn aſpic s'accouple d'vn ourſe,
Sur le haut d'vne vieille tour,
Vn ſerpent dechire vn vautour,
Le feu bruſle dedans la glace,
Le Soleil eſt deuenu noir,
Ie voy la lune qui va choir,
Cét arbre eſt ſorti de ſa place,

SONNET.

SI i'eſtois dans vn bois pourſuiui d'vn lion,
Si i'eſtois à la mer au fort de la tempeſte,
Si les Dieux irritez vouloient preſſer ma teſte,
Du faix du mont Olympe & du mont Pelion,
Si ie voyois le iour que vid Deucalion,
Où la mort ne cuida laiſſer homme ny beſte,
Si pour me deuorer ie voyois toute preſte
La rage des flambeaux qui bruſloient Ilion,
Ie verrois ces dangers auecques moins d'ennui

Que les maux violents que ie souffre auiourd'huy,
Pour vn mauuais regard que ma donné mon Ange,
Ie voy desia sur moy mille foudres pleuuoir
De la mort de son fils, Dieu contre moy se venge
Depuis que ma Philis se fasche de me voir ,

SONNET.

LEs Parques ont le teint plus gai que mõ visage,
Ie croi que les damnez sõt plus heurex que moy
Aussi le vieux tyran qui leur donne la loy.
Des peines que ie sens n'a iamais eu l'vsage
Les iours les plus serains pour moi sont pleins d'ora-(ge
Les obiects les plus beaux pour moy sont pleins d'effroy,
Et du plus doux accueil que me fasse le Roy
Mon esprit insensé croit souffrir vn outrage.
Ton iniuste mespris m'a faict ceste douleur,
Depuis incessamment ie resue à mal malheur,
Et rien plus que la mort ne me peut faire enuie,
Voyez si mon malheur s'obstine à me punir ,
Ie pense que la mort refuse de venir,
Pource qu'elle n'est point si triste que ma vie,

SONNET.

QVoi que tu sois bien grand & bien-heureux sans doute ,
Puis que Deheins en parle , & qu'il t'estime tant
Voy la trouppe des Sœurs qui se dispose toute,
A courre auecques toy sur l'empire flottant.

Thetis ne frapera ta nef qu'en la flattant.
Tu choisiras les vents, & la celeste voûte,
De tous ces feux ioyeux sur ton chef esclattant,
Caressera tes yeux, & guidera ta route.
Quelque terre inconneuë où tu viendras abord,
Tes vers connus par tout seront ton passeport:
Mais non ne les prends pas auecque toy dans l'onde,
Le Soleil qui ne mid iamais rien de si beau,
Enchanté parmi nous s'amuseroit dans l'eau,
Et d'vne longue nuit aueugleroit le monde.

SONNET.

TOn orgueil peut durer en plus 2. ou 3. ans:
Apres ceste beauté ne sera plus si viue,
Tu verras que ta flame alors sera tardiue,
Et que tu deuiendras l'obiect des mesdisans
Tu seras le refus de tous les Courtisans,
Les plus sots laisseront ta paßion oysiue,
Et tes desirs honteux d'vne amitié lasciue,
Tenteront vn valet à force de presens,
Tu chercheras à qui te donner pour maistresse
On craindra ton abord, on fuira ta caresse;
Vn chacun de part tout te donnera congé,
Tu reuiendras à moy, ie n'en feray nul compte,
Tu pleureras d'amour, ie riray de ta honte:
Lors tu seras punie, & ie seray vangé,

SONNET.

VOs rigueurs me pressoiët d'vne douleur si for- (ce
Que si vostre present receu si cherement,

Encor vn iour ou deux eust tardé seulement,
Vous n'eussiez obligé qu'vne personne morte.
Iamais esprit ne fut trauaillé de la sorte,
Tous ce que ie faisois aigrissoit mon tourment,
Et pour me secourir i'essayois vainement,
Tout ce que la raison aux plus sages apporte.
En fin ayant baizé dans ce don precieux
La trace de vos mains, & celle de vos yeux,
I'ay repris ma santé plus qu'à demi rauie,
Cloris vous estes bien maistresse de mon sort:
Car ayant eu pouuoir de me donner la vie,
Vous auez bien pouuoir de me donner la mort,

SONNET.

DEpuis qu'on m'a donné licence d'esperer,
Ie me trouue obligé, d'aimer ma seruitude,
Ie n'accuseray plus Cloris d'ingratitude,
Puis qu'elle me permet l'honneur de l'adorer,
Ie croy qu'apres cela tout me doit prosperer
Que mon amour sera franc de solicitude;
Et que le sort humain n'a point d'inquietude,
Dont mes felicitez se puissent alterer,
I'espere desormais de viure sans enuie
Parmy tous les plaisirs que peut donner la vie,
Ie voy mes plus grands maux entierement gueris
Mon ame mocque-toy des maux que tu souspires,
I'espere des thresors, i'espere des Empires,
Et si n'espere rien que de seruir Cloris.

SONNET.

ME dois ie taire encor Amour, qu'elle apparẽce
Iamais esprit ne fut forcé comme le mien:
Il faut ou denoüer, ou rompre ce lien,
Et d'vn dernier effort tenter ma deliurance.
Trop de discretion nuit à mon esperance:
En fin ie veux sçauoir, ou mon mal, ou mon bien,
Et quitter ce respect qui ne sert plus de rien,
Que d'vn sot exercice à ma perseuerance.
Mon amour ne veut plus seruir si laschement,
Elle ostera bien tost ce foible empeschement
Rien plus ne me scauroit obliger à me taire.
Philis se rit d'vn mal qu'elle me voit celer,
Et me iuge vn enfant qui ne sçauroit rien faire,
Puis que comme vn enfant ie ne sçaurois parler,

SONNET

L'Autre iour inspiré d'vne diuine flame
I'entray dedans vn temple, où tout religieux,
Examinant de prés mes actes vicieux,
Vn repentir profond faict souspirer mon ame,
Tãdis qu'à mõ secours tous les Dieux ie reclame,
Ie voy venir Phillis: quand i'apperceu ses yeux,
Ie m'escriay tout haut: Ce sont icy mes Dieux
Ce temple & cét autel appartient à ma Dame,
Les Dieux iniuriez de ce crime d'Amour
Conspirent par vengeance à me rauir le iour
Mais que sans plus tarder leur flame me confonde.
O mort quand tu voudras ie suis prest à partir

Car ie ſuis aſſeuré que ie mourray martir
Pour auoir adoré le plus bel œil du monde.

SONNET.

SI quelques fois Amour permet que ie reſpire,
Et que pour vn moment i'eſcoute ma raiſon,
Mon eſprit auſsi toſt penſe à ma gueriſon,
Taſchant de m'affranchir de ce faſcheux Empire.
Il eſt vray que mon mal ne peut deuenir pire
Qu'vn eſclaue ſeroit honteux de ma priſon,
Et que les plus damnez à ma comparaiſon
Trouueroient iuſtement des matieres pour rire.
Cloris d'vn œil riant, & d'vn cœur ſans remords
Me tient dans des tourmẽs pires que mille morts.
Sans eſpoir que iamais ſa cruauté s'amande.
Helas! apres auoir à mes douleurs ſongé,
Ie voudrois me reſoudre à demander congé:
Mais i'ay peur d'obtenir le don que ie demande.

SONNET.

QVelque ſi doux eſpoir où ma raiſon s'appuie
Vn mal ſi deſcouuert ne ſe ſçeuroit cacher,
I'emporte malheureux, quelque part où ie fuie,
Vn trait qu'aucun ſecours ne me peut arracher,
Ie viens dãs vn deſert mes larmes eſpancher,
Où la terre languit, où le Soleil s'ennuie,
Et d'vn torrent de pleurs qu'on ne peut eſtancher
Couure l'air de vapeurs, & la terre de pluye,
Parmi ces triſtes lieux trainant mes longs regrets
Ie me promene ſeul dans l'horreur des foreſts,

Où le funeste orfraye, & le hibou se perchent,
Là le seul reconfort qui peut m'entretenir,
C'est de ne craindre point que les viuans me cherchẽt
Où le flambeau du iour n'osa iamais venir

SONNET.

IE passe mon exil parmi des tristes lieux,
Où rien de plus courtois qu'vn loup ne m'a-
uoisine,
Où des arbres puants formillent d'Escurieux,
Où tout le reuenu n'est qu'vn peu de resine.
Où les maisons n'ont rien plus froid que la cuisine,
Où le plus fortuné craint de deuenir vieux,
Où la sterilité faict mourir la lesine.
Où tous les elemens sont mal voulus des Cieux,
Ou le Soleil contraint de plaire aux destinees,
Pour estendre mes maux alonge ses iournées..
Et me faict plus durer le temps de la moitié:
Mais il peut bien changer le cours de sa lumiere
Puis que le Roy perdant sa bonté coustumiere
A destourné pour moy le cours de sa pitié,

SONNET.

COurtisans qui passez vos iours dans les delices
Qui n'esloignez iamais la demeure des Rois,
Qui ne sçauez que c'est de la rigueur des loix,
Vous seuls à qui le Ciel a caché ses malices:
Si vous trouuez mauuais qu'au fort de mes supplices
Les souspirs & les pleurs m'eschappent quelquefois
Parlez à ces rochers, venez dedans ces bois
Qui de mon desespoir vont estre le complices,

Vous verrez que mes maux sont sans comparaison,
Et que i'inuoque en vain le temps & la raison
Aux tourmens infinis que le destin m'ordonne:
Ie sens de tous costez mon espoir assailli:
Pourquoy veux-ie esperer aussi qu'on me pardonne
On ne pardonne point à qui n'a point failli.

SONNET.

Esprits qui cognoissez le cours de la nature
Vous seul à qui le Ciel apprend sa volonté
Et dont les sentimens trouuent de la clarté
Dans la plus noire nuict d'vne chose future,
Celestes qui voyez mon ame à la torture,
Qui sçauez le dedale où le sort m'a ietté
Quand est-ce que ie dois r'auoir ma liberté?
Dittes moy qui de vous entend mon aduanture
Ange qui que tu sois, vueille songer à moy:
Et lors que tu seras de garde aupres du Roy,
De qui le cœur deuot est tousiours en priere,
Arreste moy le cours de son inimitié,
Et dis luy que s'il veut exercer sa pitié,
Il n'en trouua iamais de si belle matiere.

SONNET.

Vous dont l'ame diuine aspire aux choses sainctes,
Et que le Ciel a faict l'obiect de son amour
Verserez vous des pleurs, & ferez vous des plainctes,
Quand pour l'amour de Dieu vous laisserez le iour
Les coulpables esprits ont tousiours mille craintes,
Lors qu'il leur faut quitter ce vicieux seiour

Et leurs yeux criminels auec des contraintes;
Approchent de l'esclat de la celeste Cour,
Mais vostre espoux, qui sceut parfaitemẽt biẽ viure
S'est pleu dans les assauts que le trespas nous liure,
Il est dedans le Ciel, où vous irez aussi,
Il est où vos pensees incessamment seiournent: (nẽt
Pourquoy dõc voulez-vous que ses esprits retour-
Ils sont plus auec vous que s'ils estoient icy

EPIGRAMME

CEste femme a faict comme Troye.
De braues gens sans aucun fruict
Furent dix ans à ceste proye,
Vn cheual n'y fut qu'vne nuict,

EPIGRAMME.

IE doute que ce fils prospere,
Mars & l'amour en sont ialoux
Pource qu'il est beau comme vous;
Et *courageux comme son* Pere,

EPIGRAMME.

GRace à ce Comte liberal,
Et à la guerre de Mirande:
Ie *suis* Poëte *& Caporal,*
O Dieux que ma fortune est grande:
O combien ie reçois d'honneur
Des sentinelles que ie pose:
Le sentiment de ce bon-heur
Fait que iamais ie ne repose:
Si ie couche sur le paué,
Ie *n'en suis que plustost leué,*

Parmy les trouppes de la guerre,
Ie n'ay point vn repos en l'air:
Car mon liƈt ne ſçauroit branler
Que pas vn branlement de terre.

A MONSIEVR DV FARGIS.

IE ne m'y puis reſoudre, excuſe-moy de grace,
Eſcriuant pour autruy ie me ſens tout de glace,
Ie te promis chez toy des vers pour vn Amant,
Qui ſe veut faire aider à plaindre ſon tourment:
Mais pour lui ſatisfaire, & bien plaindre ſa flame,
Ie voudrois parauant auoir conneu ſon ame,
Tu ſçais bien que chacun a des gouſts tous diuers;
Qu'il faut à chaſque eſprit vne ſorte de vers
Et que pour bien ranger le diſcours & l'eſtude,
En matiere d'amour ie ſuis vn peu trop rude:
Il faudroit comme Ouide auoir eſté piqué,
On eſcrit aiſement ce qu'on a pratiqué,
Et ie te iure icy ſans faire le farouche.
Que de ce feu d'amour aucun traiƈt ne me touche;
Ie n'entends point les loix ny les façons d'aimer,
Ny comment Cupidon ſe meſle de charmer:
Ceſte diuinité des Dieux meſme adoree:
Ces traits d'or & de plomb, ceſte trouſſe doree,
Ces aiſles, ces brandons, ces carquois, ces appas
Sont vrayement vn myſtere ou ie ne penſe pas,
La ſotte antiquité nous a laiſſé des fables
Qu'vn hõme de bon ſens ne croit point receuables.

Et iamais mon esprit ne trouuera bien sain.
Celuy-là qui se paist d'vn fantosme si vain,
Qui se laisse emporter à des confus mensonges,
Et vient mesme en veillant s'embarasser de songes,
Le vulgaire qui n'est qu'erreur, qu'illusions,
Trouue du sens caché dans la confusion.
Mesme des plus sçauans: mais non pas des plus sages;
Expliquent auiourd'huy ces fabuleux ombrages,
Autrefois les mortels parloient auec les Dieux,
On en voyoit pleuuoir à toute heure des Cieux
Quelquesfois on a veu prophetiser des bestes,
Les arbres de Podonne estoient aussi Prophetes.
Ces comptes sont fascheux à des esprits hardis,
Qui sentent autrement qu'on ne faisoit iadis
Sur ce propos vn iour i'espere de t'escrire,
Et prendre vn doux loisir pour nous donner à rire,
Cependant ie te prie encore m'excuser,
Et me laisser ainsi libre à te refuser,
Me permettre tousiours de te fermer l'oreille,
Quand tu me prieras d'vne faueur pareille,
Penses-tu quand i'aurois emploié tout vn iour
A bien imaginer des passions d'amour
Que mes conceptions seroint bien exprimees
Et paroles de choix, bien mises, bien rimees:
L'autre ny trouueroit possible rien pour luy,
Tant il est malaisé d'escrire pour autruy:
Apres qu'à son plaisir i'aurois donne ma veine
Ie sçay bien que possible il loueroit ma peine,
Vrayement ces vers sont beaux, ils sont doux &
coulants,

Mais pour ma paßion ils sont vn peu trop lents,
I'eusse bien desiré que vous eußiez encore
Mieux loüé sa beauté, car vrayement ie l'honore:
Vous n'auez point parlé du front, ny des cheueux
Ny de son bel esprit seul obiect de mes vœux,
Tant seulement six vers encor ie vous supplie,
Mon Dieu que de trauail vous donne ma folie,
Il voudroit que son front fust aux astres pareil,
Que ie la fisse ensemble & l'Aube & le Soleil
Que i'escriue comment ses regards sont des armes;
Comme il verse pour elle Vn occean de larmes,
Ces termes esgarez offencent mon humeur,
Et ne viennent qu'au sens d'vn nouice rimeur,
Qui reclame Phœbus, quant à moy ie l'abiure,
Et ne reconnois rien pour tout que ma nature,

SVR LE BALET DV ROY.

Le Forgeron pour le Roy.

IE ne suis point industrieux
Comme ce Forgeron des Dieux,
Dont les subtilitez nuisibles,
Pour vn chef-d'œuure de son art;
Dessous des filets inuisibles
Firent voir qu'il estoit cornard.
Cét infame aux creux Aetneants,
Dessus les tombeaux des Geans,
Enyuré de souffre & de flamme.

Forgeoit des armes pour autruy,
Cependant que Mars & sa femme
Faisoient des forgerons pour luy.
Ie suis vn forgeron nouueau,
Qui sans enclume & sans marteau
Forge vn tonnerre à ma parole,
Et du seul regard de mes yeux,
Fais partir vn esclat qui vole,
Plus puissant que celuy des Cieux.
Les plus rebelles des humains
Subiuguez des traits de mes mains
Ont fait esmerueiller l'Europe:
Et Vulcan aduoüe aisément
De n'auoir iamais veu Cyclope
Battre le fer si rudement.
Le dard qu'amour me fait forger
Sans desplaisir & sans danger
Penetre au fond de la pensée
Et la Dame qu'il veut toucher
En est si doucement blessée
Qu'elle n'en peut haïr l'archer.
Mais les fleches de mon courroux
Fatales qu'elles sont á tous,
Font trembler le Dieu de la guerre
Et rien ne l'à fait habiter
Dans vn Ciel si loin de la terre,
Que le soin de les éuiter.

POVR MONSEIGNEVR LE DVC DE LVYNE.

APOLLON EN THESSALIE.

ESloigné du celeste Empire.
Et du siege de la clarté ;
N'attendez point que ie souspire :
Car les faueurs du Roy dont ie suis arresté
Font que mon dessein n'est pas pire,
Et que i'ay plus d'honneur, & plus de liberté:
Au rauissement qui me reste
Parmy ces agreables lieux,
Ie croy que la maison celeste,
Ne se doit point nommer la demeure des Dieux,
Pour moy ie la iuge funeste,
Et ce nouueau seiour me plaist mille fois mieux.
Ce Prince a les Vertus parfaites,
Ses appas ont gaigné ma foy:
Iupiter fait bien les tempestes,
Et quoy que les mortels tremblent dessous sa loy,
On ne celebre point ses festes
Auec tant de respect qu'on sert ce ieune Roy.
A voir comme quoy tout succede
A ses desseins auantureux,
Et qu on ne sçait point de remede
Pour ceux que sa cholere a rendu mal-heureux:
Sa faueur à qui la possede,
Rend le sort à son gré propice ou rigoureux.

VN BERGER PROPHETE.

Ie vis dans ces lieux innocens,
Où les esprits les plus puissans
Quittans leurs grandeurs souueraines
Suiuent ma prophetique voix
Dans le silence de nos bois,
Et dans le bruit de nos fontaines.
Icy mon desir est ma loy,
Mon entendement est mon Roy,
Ie preside à mes aduentures:
Et comme si quelqu'vn des Dieux
M'eust presté son ame & ses yeux,
Ie comprens les choses futures.
I'ay veu quand des esprits mutins
Sollicitent nos bons destins
A quitter le soin de la France,
Et deuiné que leur mal-heur
Trouueroit dans nostre valeur
Le tombeau de leur esperance.
Ie voy qu'vn ieune Potentat
Bornera bien tost son estat
Du plus large tour de Neptune,
Et son bon-heur sans estre vain
Pourra voir auecques desdain
Les carresses de la fortune,

APOLLON CHAMPION,

Moy de qui les raions sont les traits du tõnerre
Et de qui l'Vniuers adore les Autels:

Moi dōt les plus grāds Dieux redouteroiēt la guerre
Puis-ie sans deshonneur me prendre à des mortels?
I'attaque malgré moy leur orgueilleux enuie,
Leur audace a vaincu ma nature & le sort:
Car ma vertu qui n'est que pour donner la vie,
Est aiourd'huy forcée à leur dōner la mort.
I'affranchis mes Autels de ces fascheux obstacles
Et foulant ces brigands que mes traits vont punir,
Chacun doresnauant viendra vers mes oracles,
Et preuiendra le mal qui luy peut aduenir.
C'est moy qui penetrant la dureté des arbres
Arrache de leur cœur vne sçauante voix
Qui fay taire les vents, qui fay parler les marbres,
Et qui trace au destin la conduite des Rois.
C'est moy dont la chaleur dōne la vie aux roses,
Et fai ressusciter les fruits enseuelis,
Ie donne la durée & la couleur aux choses,
Et fais viure l'esclat de la blancheur des lis.
Si peu que ie m'absente, vn manteau de tenebres,
Tient d'vne froide horreur Ciel & terre couuerts,
Les vergers les plus beaux sont des obiets funebres,
Et quand mon œil est clos tout meurt en l'Vniuers.

BALET.

Venus aux Reines.

LOrs que ie sortois de la mer
Moins couuerte d'eau que de flames
La beauté qui me fait aimer
Me destina Reine des ames,

Et me dit que ie cederois
A vos yeux qu'elle a fait mes Rois.
Le Soleil *monstrant son flambeau*
Par Cythere & par Amathonte,
Lors *qu'il eut veu le mien si beau,*
Il faillit à mourir de honte:
Mais vous emportez auiourd'huy,
L'auantage que i'eus sur luy.
L'*estonnement qu'il eut aux Cieux*
Lors que ie me leuay de l'onde,
Ie le ressens deuant vos yeux ,
Qui sont les plus beaux yeux du monde.
Astre des esprits bien heureux,
Dont mes amours, sont amoureux.
Mes petits amours, mes appas,
Et mes graces les plus parfaites,
Belles Reines *sont-elle pas*
Aux mesmes places où vous estes,
Ie sçay que veritablement
Vostre Cour est leur Element
Les bords *de Cypre où mon Autel*
Autrefois en si belle estime
M'auoit rendu chasque mortel
Tributaire d'vne victime,
Sont *desers à cause de vous,*
Qui receuez les vœux de tous.
Ces Princes qu'vn deuoir d'amour
Retenoit en ma seruitude,
La*ssez d'vn si mauuais seiour*

Vous verrez que mes maux sont sans comparaison,
Et que i'inuoque en vain le temps & la raison
Aux tourmens infinis que le destin m'ordonne:
Je sens de tous costez mon espoir assailli:
Pourquoy veux-ie esperer aussi qu'on me pardonne
On ne pardonne point à qui n'a point failli.

SONNET.

Esprits qui cognoissez le cours de la nature
Vous seul à qui le Ciel apprend sa volonté
Et dont les sentimens trouuent de la clarté
Dans la plus noire nuict d'vne chose future,
Celestes qui voyez mon ame à la torture,
Qui sçauez le dedale où le sort m'a ietté
Quand est-ce que ie dois r'auoir ma liberté?
Dittes moy qui de vous entend mon aduanture
Ange qui que tu sois, vueille songer à moy:
Et lors que tu seras de garde aupres du Roy,
De qui le cœur deuot est tousiours en priere,
Arreste moy le cours de son inimitié,
Et dis luy que s'il veut exercer sa pitié,
Il n'en trouua iamais de si belle matiere.

SONNET.

Vous dont l'ame diuine aspire aux choses sainctes,
Et que le Ciel a faict l'obiect de son amour
Verserez vous des pleurs, & ferez vous des plaintes,
Quand pour l'amour de Dieu vous laisserez le iour
Les coulpables esprits ont tousiours mille craintes,
Lors qu'il leur faut quitter ce vicieux seiour

Et leurs yeux criminels auec des contraintes;
Approchent de l'esclat de la celeste Cour,
Mais vostre espoux, qui sceut parfaitemẽt biẽ viure
S'est pleu dans les assauts que le trespas nous liure,
Il est dedans le Ciel, où vous irez aussi,
Il est où vos pensees incessamment seiournent: (nẽt
Pourquoy dõc voulez-vous que ses esprits retour-
Ils sont plus auec vous que s'ils estoient icy

EPIGRAMME

CEste femme a faict comme Troye.
De braues gens sans aucun fruict
Furent dix ans à ceste proye,
Vn cheual n'y fut qu'vne nuict,

EPIGRAMME.

IE doute que ce fils prospere,
Mars & l'amour en sont ialoux
Pource qu'il est beau comme vous;
Et courageux comme son Pere,

EPIGRAMME.

GRace à ce Comte liberal,
Et à la guerre de Mirande:
Ie suis Poëte & Caporal,
O Dieux que ma fortune est grande:
O combien ie reçois d'honneur
Des sentinelles que ie pose:
Le sentiment de ce bon-heur
Fait que iamais ie ne repose:
Si ie couche sur le paué,
Ie n'en suis que plustost leué,

Parmy les trouppes de la guerre,
Ie n'ay point vn repos en l'air:
Car mon lict ne ſçauroit branler
Que pas vn branlement de terre.

A MONSIEVR DV FARGIS.

IE *ne m'y puis reſoudre, excuſe-moy de grace,*
Eſcriuant pour autruy ie me ſens tout de glace,
Ie te promis chez toy des vers pour vn Amant,
Qui ſe veut faire aider à plaindre ſon tourment:
Mais pour lui ſatisfaire, & bien plaindre ſa flame,
Ie voudrois parauant auoir conneu ſon ame,
Tu ſçais bien que chacun a des gouſts tous diuers;
Qu'il faut à chaſque eſprit vne ſorte de vers
Et que pour bien ranger le diſcours & l'eſtude,
En matiere d'amour ie ſuis vn peu trop rude:
Il faudroit comme Ouide *auoir eſté piqué,*
On eſcrit aiſement ce qu'on a pratiqué,
Et ie te iure icy ſans faire le farouche.
Que de ce feu d'amour aucun traict ne me touche;
Ie n'entends point les loix ny les façons d'aimer,
Ny comment Cupidon ſe meſle de charmer:
Ceſte diuinité des Dieux meſme adoree:
Ces traits d'or & de plomb, ceſte trouſſe doree,
Ces aiſles, ces brandons, ces carquois, ces appas
Sont vrayement vn myſtere ou ie ne penſe pas,
La ſotte antiquité nous a laiſſé des fables
Qu'vn hõme de bon ſens ne croit point receuables.

Et iamais mon esprit ne trouuera bien sain.
Celuy-là qui se paist d'vn fantosme si vain,
Qui se laisse emporter à des confus mensonges,
Et vient mesme en veillant s'embarasser de songes,
Le vulgaire qui n'est qu'erreur, qu'illusions,
Trouue du sens caché dans la confusion.
Mesme des plus sçauans: mais non pas des plus sages,
Expliquent auiourd'huy ces fabuleux ombrages,
Autrefois les mortels parloient auec les Dieux,
On en voyoit pleuuoir à toute heure des Cieux
Quelquesfois on a veu prophetiser des bestes,
Les arbres de Podonne estoient aussi Prophetes.
Ces comptes sont fascheux à des esprits hardis,
Qui sentent autrement qu'on ne faisoit iadis
Sur ce propos vn iour i'espere de t'escrire,
Et prendre vn doux loisir pour nous donner à rire,
Cependant ie te prie encore m'excuser,
Et me laisser ainsi libre à te refuser,
Me permettre tousiours de te fermer l'oreille,
Quand tu me prieras d'vne faueur pareille,
Penses-tu quand i'aurois emploié tout vn iour
A bien imaginer des passions d'amour
Que mes conceptions seroint bien exprimees
Et paroles de choix, bien mises, bien rimees:
L'autre ny trouueroit possible rien pour luy,
Tant il est malaisé d'escrire pour autruy:
Apres qu'à son plaisir i'aurois donne ma veine
Ie sçay bien que possible il loueroit ma peine,
Vrayement ces vers sont beaux, ils sont doux &
coulants,

Mais pour ma paßion ils sont vn peu trop lents,
I'eusse bien desiré que vous eußiez encore
Mieux loüé sa beauté, car vrayement ie l'honore:
Vous n'auez point parlé du front, ny des cheueux
Ny de son bel esprit seul obiect de mes vœux,
Tant seulement six vers encor ie vous supplie.
Mon Dieu que de trauail vous donne ma folie,
Il voudroit que son front fust aux astres pareil,
Que ie la fisse ensemble & l'Aube & le Soleil
Que i'escriue comment ses regards sont des armes;
Comme il verse pour elle Vn occean de larmes,
Ces termes esgarez offencent mon humeur,
Et ne viennent qu'au sens d'vn nouice rimeur,
Qui reclame Phœbus, quant à moy ie l'abiure,
Et ne reconnois rien pour tout que ma nature,

SVR LE BALET DV ROY.

Le Forgeron pour le Roy.

IE ne suis point industrieux
Comme ce Forgeron des Dieux,
Dont les subtilitez nuisibles
Pour vn chef-d'œuure de son art,
Dessous des filets inuisibles
Firent voir qu'il estoit cornard.
Cét infame aux creux Aetneants,
Dessus les tombeaux des Geans,
Enyuré de souffre & de flamme.

Forgeoit des armes pour autruy,
Cependant que Mars & sa femme
Faisoient des forgerons pour luy.
Ie suis vn forgeron nouueau,
Qui sans enclume & sans marteau
Forge vn tonnerre à ma parole,
Et du seul regard de mes yeux,
Fais partir vn esclat qui vole,
Plus puissant que celuy des Cieux.
Les plus rebelles des humains
Subiuguez des traits de mes mains
Ont fait esmerueiller l'Europe:
Et Vulcan aduoüe aisément
De n'auoir iamais veu Cyclope
Battre le fer si rudement.
Le dard qu'amour me fait forger
Sans desplaisir & sans danger
Penetre au fond de la pensée
Et la Dame qu'il veut toucher
En est si doucement bleßée
Qu'elle n'en peut haïr l'archer.
Mais les fleches de mon courroux
Fatales qu'elles sont á tous,
Font trembler le Dieu de la guerre
Et rien ne l'à fait habiter
Dans vn Ciel si loin de la terre,
Que le soin de les éuiter.

POVR MONSEIGNEVR LE DVC DE LVYNE.

APOLLON EN THESSALIE.

Esloigné du celeste Empire.
Et du siege de la clarté ;
N'attendez point que ie souspire :
Car les faueurs du Roy dont ie suis arresté
Font que mon dessein n'est pas pire,
Et que i'ay plus d'honneur, & plus de liberté:
Au rauissement qui me reste
Parmy ces agreables lieux,
Ie croy que la maison celeste,
Ne se doit point nommer la demeure des Dieux,
Pour moy ie la iuge funeste,
Et ce nouueau seiour me plaist mille fois mieux.
Ce Prince a les vertus parfaites,
Ses appas ont gaigné ma foy:
Iupiter fait bien les tempestes,
Et quoy que les mortels tremblent dessous sa loy,
On ne celebre point ses festes
Auec tant de respect qu'on sert ce ieune Roy.
A voir comme quoy tout succede
A ses desseins auantureux,
Et qu on ne sçait point de remede
Pour ceux que sa cholere a rendu mal-heureux:
Sa faueur à qui la possede,
Rend le sort à son gré propice ou rigoureux.

VN BERGER PROPHETE.

IE vis dans ces lieux innocens,
Où les esprits les plus puissans
Quittans leurs grandeurs souueraines
Suiuent ma prophetique voix
Dans le silence de nos bois,
Et dans le bruit de nos fontaines.
Icy mon desir est ma loy,
Mon entendement est mon Roy,
Ie preside à mes aduentures:
Et comme si quelqu'vn des Dieux
M'eust presté son ame & ses yeux,
Ie comprens les choses futures.
I'ay veu quand des esprits mutins
Sollicitent nos bons destins
A quitter le soin de la France,
Et deuiné que leur mal-heur
Trouueroit dans nostre valeur
Le tombeau de leur esperance.
Ie voy qu'vn ieune Potentat
Bornera bien tost son estat
Du plus large tour de Neptune,
Et son bon-heur sans estre vain
Pourra voir auecques desdain
Les carresses de la fortune,

APOLLON CHAMPION,

MOy de qui les raions font les traits du tõnerre
Et de qui l'Vniuers adore les Autels:

Et me dit que ie cederois
A vos yeux qu'elle a fait mes Rois
Le Soleil monstrant son flambeau
Par Cythere & par Amathonte;
Lors qu'il eut veu le mien si beau,
Il faillit à mourir de honte:
Mais vous emportez auiourd'huy,
L'auantage que i'eus sur luy.
L'estonnement qu'il eut aux Cieux
Lors que ie me leuay de l'onde,
Ie le ressens deuant vos yeux ,
Qui sont les plus beaux yeux du monde.
Astre des esprits bien heureux,
Dont mes amours, sont amoureux.
Mes petits amours, mes appas,
Et mes graces les plus parfaites,
Belles Reines sont-elle pas
Aux mesmes places où vous estes,
Ie sçay que veritablement
Vostre Cour est leur Element
Les bords de Cypre où mon Autel
Autrefois en si belle estime
M'auoit rendu chasque mortel
Tributaire d'vne victime,
Sont desers à cause de vous,
Qui receuez les vœux de tous.
Ces Princes qu'vn deuoir d'amour
Retenoit en ma seruitude,
Lassez d'vn si mauuais seiour

En ont faict vne solitude,
Et rendent à vos maiestez
Mon Empire & leurs libertez.
Leur cœur desgousté de mes loix,
Aussi bien que de mon visage,
Demande à captiuer des Rois
Quelque plus glorieux seruage:
Vous seules auez des liens
Plus honorables que les miens,
Vos beautez font qu'auec raison
Ces Princes m'ont esté rebelles,
Craignez mesme trahison,
Quand vous ne serez plus fidelles,
Mais si c'est par là seulement,
Ils sont serfs eternellement.

LES NAVTONNIERS

Les amours plus mignards à nos rames se lient,
Les Tritons à l'enuy nous vienent carresser,
Les vents sont moderez les vagues s'humilient
Par tous les lieux de l'onde où nous voulons passer
Auec nostre dessein va le cours des estoiles,
Lorage ne fait point blesmir nos matelots,
Et iamais Alcion sans regarder nos voiles
Ne commit sa nichée à la mercy des flos.
Nostre Ocean est doux comme les eaux d'Euphrate,
Le Pactole & le Tage sont moins riche que luy
Icy iamais nocher ne craignit le Pirate
N'y d'vn calme trop long ne ressentit l'ennuy.

Sous vn climat heureux, loing du bruit du Tõuerre,
Nous passons à loisir nos iours delicieux
Et là iamais nostre œil ne desira la terre,
Ny sans quelque desdain ne regarda les Cieux.
Agreables beautez pour qui l'amour souspire,
Esprouuez auec nous vn si ioyeux destin,
Et nous dirons par tout qu'vn si rare nauire
Ne fut iamais chargé d'vn si rare butin,

LES PRINCES DE CYPRE.

Les lieux que nous auons laissez (terre,
Sõt beaucoup plus heureux qu'autres lieux de la
Le degoust de la paix, ny la peur de la guerre
Iamais ne les a menacez.
Mars arriuant à la contrée,
Que nostre esloignement conuertit en desers,
Hayt le fer & la flamme, & veut que les baisers
Facent l'honneur de son entrée.
Cypre ne se peut estimer,
Ses riuages feconds que Neptune enuironne,
Sont au milieu des flots la plus belle couronne
Que porte le Roy de la mer.
Cupidon y est sans malice:
Les plus grandes beautez ont le plus d'amitié,
Là iamais vn esprit qui manque de pitié
Ne sçauroit manquer de supplicè.
Les plaisirs y sont sans rigueur:
La loy de l'Hymenée au desirs asseruie
Dans le contentement de nostre douce vie

Ne mesla iamais sa rigueur.
Comme les dieux en leur Empire
De tout ce qu'il nous plaist nous nous rẽdons espris?
Et pour vne beauté qui n'a que du mespris,
Iamais nostre ame ne souspire.
Ce qu'amour faict dessous les eaux,
Est vne loy pour nous que le Ciel mesme ordonne,
Accordant à nos feux la liberté qu'il donne
A l'innocence des oiseaux.
Autour de nos fontaines viues,
Toutes peintes d'azur, & de raions du iour.
Les zephirs & les eaux parlent tousiours d'amour
Aux Nimphes de ces belles riues.
Nostre Ciel est tousiours serain,
Nostre ioyeux destin n'est iamais en disgrace,
Et chez nous le Soleil ne void aucune trace
Du siecle de fer ny d'airain.
Nous n'oions point le bruit des Syrthes,
Le plus fresle vaisseau se mocque des rochers,
Trouue le vent facile, & conduit les nochers
Iusqu'à l'ombrage de nos myrthes.
Nous ne voions iamais pleuuoir,
Si ce n'est des rubis eschappez à l'aurore,
Que nos champs glorieux plus ennoblis encore
Daignent à peine receuoir.
Nostre sort aux Dieux admirable,
Lors qu'vn renom meilleur nous a parlé de vous,
A perdu son estime, & s'est rendu ialoux
Du vostre encor plus desirable.

Aux pieds de vostre Majesté,
Nos grandeurs mesprisant leur premiere puissance
Mettent au seul honneur de vostre obeissance
Tout l'espoir qui leur est resté.
Au nombre des sujets de France,
Auiourd'huy bien-heureux nous nous venõs rãger,
Et nostre masque osté de ce front estranger
Nous ostera la difference.

LE plus aimable iour qu'ait iamais eu le monde,
Le plus riche prin-temps que le Soleil ait veu,
Celuy de nos amours, d'attraits le mieux pourueu,
Ny toutes les beautez de la fille de l'onde.
Ce que donne Apollon pour embellir sa sœur,
Aux graces de vos yeux à peine s'accompare,
Ny toutes ces fleurs d'Or dont l'aurore se pare,
Quand elle va baiser san amoureux chasseur.

QVi voudra pense à des Empires ;
Et auecques des vœux mutins,
S'obst.ne contre ses destins,
Qui tousiours luy deuiennent pires :
Moy ie demande seulement
Du plus sacré vœu de mon ame,
Qu'il plaise aux Dieux & à Madame,
Que ie brusle eternellement.

MOn frere ie me porte bien,
La Muse n'a soucy de rien :
I'ay perdu c'est humeur prophane,
On me souffre au coucher du Roy,

Et Phœbus les iours chez moy,
A des manteaux doublez de pane,
Mon ame incague les destins,
Ie say tous les iours des festins:
On me va tapisser ma chambre,
Tous mes iours sont des mardy-gras,
Et ie ne boy point d'hipocras,
S'il n'est faict auecques de l'ambre.

FIN.

LARISSA.

ANcillabar in ædib⁹ Romani ciuis cõser uo Greco adolescente quã infœlix mariũ fides à libertate patria in exoticã seruitutẽ egerat: nam quib. indiciis natura signat in frõte, aut genus, aut ęducationẽ, nobilitatẽ stirpis ingenu⁹ iuuenis liberali prorsus vultu præse ferebat, & quã ingenuis occupationib. ętatem incepisset, tota vitæ suæ ratione mõstrabat: tam enim à seruilibus muniis erat alienus, vt si quãdo veru depromeret, dixisses tenere lãceã si gestãdũ esset onus, leuioribus impar erat, & viginti põdo vltra milliariũ ferre non valebat. Enitebatur tamẽ ad omnia & difficilimis obsequiis facilẽ se prębebat, aĩum que docilem generis oblitum sui seueritati sortis obedientem fecerat. Excruciabat itaque teneros artus in expertæ seruitutis iugũ, & breui postquam seruire cœpit, mollis & delicati corporis vires duriori victu, asperiori cultu

languidæ marceſcunt labore & vigiliis quibus non aſſueuerant minuuntur & deficiunt. Aurei capilli puta calamiſtris olim diſcriminati tunc ſordidis & intricatis nodis impexi negligebantur: frontis niueæ venuſtas ad rugas, & ſqualloremprope deformata, oculi languidi, genæ diductæ, manus calloſæ, macies per vniuerſa mēbra horridulũ, & eneruem ad extremam pene tabem perduxerāt: animus in tāta ruina corporis ſi qua ſpirabat aura ſingultus erant, & ſuſpiria. Dolebam ego vicem afflicti, & de Fortunæ tam ſæua varietate commiſeratione illius mœſta conquerebar: tum ſi quando ſe dederat occaſio hortabar ærumnoſum, & ſæpiſſime fletib⁹ meis lacrymosũ aut ſolabar, aut adiuuabā, tum quæ illius erāt officia præripiebam, & anxie defungebar, imo, quæcunque domi curanda erāt ipſa plenè ſola peragebā. Neque vero illius demũ obire munera, ac laborib. meis otium illi cōparare, ſed proprio ſeruitio vltroneũ eius mācipium facta ſocium colere, & demereri conata ſum. Enimuero quantumuis nouæ cōditionis fato demiſſa facies aliquid habebat ſublimioris genij, & quam libet nubilo oculorum lumine fulgebat quiddā lucidioris humili, & obſcuro meo ſideri iure velut aliquo dominantis. Eminebat itaque ex vultu planè nobili neſcio quid in nos imperij, quod meus animus haud inuitus ſequebatur, intellexit tamen benè natus

iuuenis quãtũ deberet humanitati meę, & quoties beneficiũ accepit puduit, nõ potuisse referre, gratiasq; verecũdus egitiis verbis quib. solet vrbanitas aulica truciorib. aĩs suppalpari: vt erat ingenium mite, placidi mores, sermo blandus, os amabile, & planè diuinissimi vultus, formosa & luculẽta materia, breui de mina ærũnarum in amorem eius lapsa sum. Primò quidẽ inoffensũ antea pectus leuiter cœpit sauciari, nec dum penitus admissus Cupido in ipso mentis aditu nascentibus flammis militabat? sensit aĩus orientem oculis ignem, & hoste gauisus suo, vltrò se illi permisit.
Ad lenocinantẽ huiusmodi fabulam progrediens Larissa oĩum aures ad sedulam attentionem erexerat; sed duarum præcipuè virginũ. Illæ autem auersione simulata, ne sermoni castis aĩs refugiendo inuerecundiùs interesse viderentur, faciem ab ore narrantis auerterant, ac iugiter oscitantes, tum conniuẽtibus oculis, nutanteq; capite molliter in sõnum tota corporis specie fluere videbantur, vt quietis desiderium emẽtitæ, tuto silentio indulgerent secretę libidini, ac lasciui sermonis gratissimè blãdientes illecebras mẽtib. prorsus experrectis: & vigilantissimis aurib. hauriebant. Vibrauit etiam interim altera in cõspectũ loquẽtis curiosa lumina, sed velut improuisa & obtutu vago in somni recentis imaginib. errantia subindè recondidit. Altera spontaneo

lapſu de ſede ſua cõmota, tãquã è cubiculo ſub diluculũ excitata: Hem!(ait) nũ illuceſcit? rubor tamẽ id parũ confirmata frõte, vero pudore fictæ verecundiæ latebras indicauit. Riſimus, & tãtillũ in punicãtibus virginũ malis intuitu morati commentum apparuiſſe prodidimus. Deſierat tamen à ſermone Lariſſa, ac negans verba ſe vlterius habiturã, quæ cuiuſpiam ſupercilium neue per ſpeciem irritarent, veterem neſcio quam de Carmenta hiſtoriam minabatur, quum Philæſius interceptæ narrationis impatiẽs: Et hæc (inquit) ô Lariſſa? ſoporẽ tentant haud dubiè, quo tui Græculi libinoſam imaginẽ in sõnis amplexari queant; tum impetu iuuenili rugoſæ vetulæ marcidas genas exoſculatus: Et per tuã te Venerẽ obteſtor (ait) noli tam grauiter nobis iraſci: ac diutiſſimè de rãcido collo pẽdulus bellulus puer impetrauit vt pergeret, puellis vero cætera ſe quàm pudiciſſime poſſet abſoluturam anus pollicita eſt iuſſitq; propius aſſiderent ſibi. Licet (inquit) iuuenib⁹ quotidie ſemel inſanire. Tum his verbis tanquam data venia moribus improbis, & quiduis audiendi facta copia, virgines haud grauatim morem gerunt, & applicarunt ſe proximé Lariſſæ, quæ ſuas expectatiſſimas omnibus voces ſic recepit.

Senſim illapſus amor, ac de tenui principio ſibi per vniuerſã aĩam viam fecit. Iam ex illo velut in ardente ſegete factus validior, breui

ſuis primordiis oble ctante fallaci cupidine ſæuior neſcio quis Deus, & de triumpho captiuę mẽtis ferocior in nos imperiũ exercere cœpit; deq; hoſpite primo fœliciter in oculis & innocuè diuerſãti ſenſimus incẽdiariũ, qui tepidũ venis ſanguinẽ, & exuſtis voret oſſib. medullas. Nihil hic cõtrà, pudor! quàm gemere aut lacrymari potui; ac quicquid de miſera Lariſſa placeat Tyrãno grauiꝰ ſtatuere, neue ipſa volõtas auſit reluctari. Quid quid id eſt, aut quomodo dicendũ haud ſatis ſcio, ſpõte ne an per vim ſubeatur amoris iugũ, qui iudicẽ; quæ ſubĩde querelis illũ atq; in eodẽ labore mẽtis votis etiã proſequuta ſim. O peſtẽ, dixi, quoties ſapere voluit meus furor, & humani generis peſtẽ? cur ſibi tantũ de me licuit? tũ repente de cõtumeliis in preces verſa: Parce, inquã, ô potẽtiſſime Deorum Domine, inſania mea eſt quæ te criminatur, ac ſi quid eſt in hoc corde reliquũ ſani, Paphiũ & Idaliũ venerata quæſo Gliſonẽ meum mihi cõciliato, & quicquid ego vnquã in te patraui ſceleris, feruido paſſerum & colũbarum sãguine roſeis in altarib. tuis diluetur. At vero cõſternatis animis, ad vltimũ lethali vulnere properãtibꝰ non iã cibus, non ſomnus ad leuamen placuerunt, mentẽque noſtrã impotẽtiſſima rabie ſeruolo mãcipatã nulla ratio liberauit. Et formoſior inde meus Gliſo (hoc enim erat puero nomẽ) & gratior loquentis ſermo videri cœpit, ocu-

lisq3 in horas clari⁹ nitescētib. illecebrę nouæ voluptatis accedebāt: nā vbi lēta dierū medicina luct⁹ acerbitatē mitigauit, atq3 anim⁹ assuetudine malorum obduruit ad dolores, enituit vult⁹ pristino splēdori restitutus tāta pulchritudine, vt Venerē referre potuisset eā quā Apelles dicitur effinxisse. Interim mihi tacito vulnere pereūti toto corpore languescūt vires, & quātum ad speciē formosi iuuenis noui decoris additū, tātum decessū meę formę illa ętate haud oīno pœnitēdæ. Quod autē ēst in tormētis amātiū, acerbius, quæ me incēderat flāma, iam adultior premebatur misero metu, quūque prouectę libidinis ferociores essent, impetus quā vt vlterius cohiberi possent, minus tamē audax erat tenellus, & amorū inexpertus aīus quā vt pudoris mei pretium tāto repulsę periculo auderet temerariæ voci cōmittere. Itaq3 desperādum fuit, quippe in tabescēte corpore moriens animā suā sibi sepulturam foderat in misericordia fatorum meus amator conclamatæ propemodum vitæ meæ salutis vià aperuisset: nam vbi pertinaci morbo labefactari vidit eam, cui plurimū debere se volut, indoles generosi genij haud potuit mœrorē inhibere, imo, ne lachrymis quidem pepercit, sed recentis sui casu memor, solatiis humanitatis mee rependit officiosam vocem. Dies erat, quē à venere noīamus. Illo die ferè sub vesperā de reliquiis herilis mēsæ cibum

sũpturi ſimul accũbimus. Gliſo iãpridẽ à faſtidio veteris triſtitiæ liberior, cœnã haud ita parcã cœnabat lubẽs, meq; obtutu gemino oculis eius affixam, ac tridua inedia labilẽ ad cibũ identidẽ ſollicitauit. Quicquid ille de me aut cerneret, aut loqueretur, videbantur amoris inuitamẽta, & inſanã mentẽ multa ſpe ad cupidinem adiuuabãt, quicquid ego de ſuis affectib. cogitaſſem ſui mihi videbãtur oculi promittere, at poſtquã amãdi rabies altius in præcordiis efferbuit, aut pereũdũ erat, aut tãdem experiũdũ etiã euẽtu dubio quorſum effrenis audaciæ primi conat⁹ euaderẽt. Igitur poſtera die cœpi pudorem pueri ſollicitare, & ſecreti ocaſionẽ nacta, adorta ſũ in meo lectulo meridiantem, ibi lachrymas vberius effuſa, Gliſo inquã, aut tua baſia, aut mea funera liceat erogare, hos oculos, & hos quos amplexor poplites obteſtor, miſerere tua cauſa pereũtis. Arriſit ſerenus amatoris vult⁹, & primis efflagitationib. ſtatim annuit, quid plura? rapuit in cubile nõ recuſãtẽ & repentino caſu turbatã ad latus ſuũ applicuit. lõgiſſimiſq; baſijs periculoſo gaudio deficiẽtem aĩauit. O diẽ nũquam rediture voluptatis! nos deinceps libere clandeſtinis amorib. indulſimus. Vos dũ per ætatẽ licet, viuite, & feliciter ductæ iuuentutis dulcia ſtamina ad canos perducite, vt recordatione grata exacta gaudia veluti repetentes querulæ ſenectutis otioſa tædia ſolemini. FINIS.

OEVVRES
DV SIEVR
THEOPHILE

SECONDE PARTIE.

M. DC. XXVIII

AV LECTEVR



EVX qui veulent ma perte, en font courir de si grands bruits, que i'ay besoin de me monstrer publiquement, si ie veux qu'on sçache que ie suis au monde. Ie ne produicts point icy l'impression d'vn trauail si petit & si desaduantageux à ma memoire, afin qu'on le voie: mais afin qu'il fasse voir que Dieu veut que ie viue. Et que le Roy souffre que ie sois à la Cour. Il semble que ie face vn imprudence de me plaindre de mon mal-heur, d'autant que c'est le diuulguer: I'ay assez d'adresse pour m'en taire, s'il y auoit encore quelqu'vn à le sçauoir: mais il ne se trouue plus personne à qui ie ne doiue satisfaction de ma vie, dont les mauuais & les faux bruits ont rendu les meilleures actions scandaleuses à tout le monde. Ie crains que mon silēce ne fasse mon Crime: car si ie ne repousse la Calommie, il semble que ma consciēce ne l'ose desaduoüer. On a suborné des Imprimeurs, pour mettre au iour en mon nom des Vers sales & profanes, qui n'ont rien de mon style, n'y de mon humeur: I'ay voulu que la Iustice en sceust l'autheur

pour le punir: Mais les Libraires n'en cognoissent à ce qu'ils disent, ny le nom, ny le visage, & se trouuent eux-mesmes en la peine d'estre chastiez pour cét imposteur: Les Iuges les ont voulu traitter auec toute la seuerité que mon bon droit leur a demandé: mais le pouuoir que i'ay eu de me venger m'en a osté l'enuie. Et comme ie n'ay point plaidé pour faire du mal: mais pour l'euiter, i'ay pardonné à des ignorans qui n'ont abusé de mon nom, que pour l'vtilité de la vente de leurs Liures, & me suis contenté d'en faire supprimer les Exemplaires, auec la deffence de les r'imprimer. Le soin que i'ay pris en cela pour ma protection, est vn tesmoignage assez euident, que ie ne suis pas cause de ma disgrace, & que ie ne la merite. Ie voudrois bien que les Censeurs qui sont si diligens à examiner ma vie, fussent au moins capables de croire les actes publics de la iustice qui font foy de cete verité. Mais tout ce qui fait à ma iustification, est contre leur dessein, leur chagrin ne se prend qu'au mal, ils ne me cognoissent que par où ils exercent leur aigreur, & l'inclination qu'ils ont à tout reprendre, fait qu'ils craignent plus l'amendement d'vn homme, qu'ils ne haissent sa desbauche. C'este promptitude de rechercher les mauuaises actions d'autruy, & ceste nonchalance à recognoistre les bonnes, est vne fausse prud'hommie, & vne superstition malicieuse qui tient plus de l'hypocrisie que du vray zele. On souffre toutes sortes de desordres & de blasphemes en la personne de qui ce soit

mais on fait gloire de diffamer l'innocence en la mienne. Ces calomniateurs qui sont des gens presque incogneus, & de la lie du monde ont voulu persuader leur imposture à des saincts personnages de qui ie veux euiter la haine, pour l'estime que ie fais de leur vertu, & pour le respect que ie dois à leur credit, & i'espere que l'enuie trauaillera inutilement à seduire la charité de ces Prelats, qui cognoissent trop bien le visage de l'erreur, & sçauent que toutes les medisances sont suspectes de fausseté: il est vray que des plus grands & des mieux sensez de la Cour, pource qu'ils sçauent ma vie, en ont parlé fauorablement. Ie les nommerois en les remerciant, Mais dans le deshonneur qu'on me procure, ie ne veux pas leur reprocher qu'ils me cognoissent, il n'y a pas iusqu'à des Bourgoises, que ie sçay viure encore dans la penitence de leurs adulteres, qui ne fassent vne deuotion de maudire mon nom, & de persecuter ma vie. L'esprit malin qui souffle la calomnie à mes enuieux, les porte contre moy au soupçon de quelques crimes où le sens commun ne peut consentir. Ie parlerois plus clairement pour ma deffence: Mais la reuerence publique & ma propre discretion me commandent d'estouffer ces iniures, & de cacher à la curiosité des esprits foibles, la confusion de quelques accusateurs, de peur que ce ne fust vne instructiõ pour le crime à tout le mõde. Le mal qu'on fait à blasmer vn peché incogneu, c'est qu'on l'enseigne. Et les ames qui sont aisées à se desbaucher,

trouuent là des occasions de se peruertir, il me suffit de me sauuer de leur malice ; & de leur faire entendre que si les efforts de leur animosité leur succedent iusqu'à ma ruine, il me restera tousiours vne consolation du remors qui leur est ineuitable : car ie sçay bien que le dessein de leur persecution n'est pas tant de me sacrifier à la pieté qu'a leur ambition : le peu d'estime qu'on fait de mes escrits ; & les medisances contre vne reputation de si peu d'importance, sont des outrages qui ne me nuisent guere, & qui ne m'affligent pas aussi beaucoup. Mais ceste enuie enragee qui ne me laisse point de fondement pour ma fortune, ny de seureté pour ma vie me pique veritablement, & me met aux termes d'esclater contre mes ennemis, s'ils me font voir ma perte manifeste, ie ne me soucieray fort peu du peril qui la pourroit aduancer. Il y a desia long-temps que ma paresse & ma timidité laissent impunement courir sur moy leur iniustice, ils ont pris à tasche de pousser mes infortunes iusqu'au bout ; & me font voir presque à la veille de me bannir moy-mesme pour trouuer vne liberté à mon ressentiment, ie ne demande plus de la vie qu'autant de temps pour me plaindre, qu'ils en ont passé à m'iniurier : ie ne suis point vn faiseur de libelles, & n'offençay iamais personne du moindre trait de plume, & ie croy que selon les hommes, i'ay la conscience droite, & l'esprit traitable : si bien que ie suis à deuiner encore, ce qui m'a peu susciter vne si violente & si longue haine, il est vray que la cou-

ſtume du ſiecle eſt contraire à mon naturel. Ie voy que dans la conuerſation des plus ſages les diſcours ordinaires ſont choſes feintes & eſtudiees, ma façon de viure eſt toute differente. Ceſte mignardiſe de complimens communs, & ces reuerences inutiles qui ſont auiourd'hui la plus grãde partie du diſcours & des actiõs des hommes: ce ſont des ſuperfluitez, où ie ne m'amuſe point, & combien qu'elles ſoiet receuës, & comme neceſſaires, pource qu'elles repugnent entierement à mon humeur: ie ne ſuis pas capable de m'y aſſuiettir. En vn mot, ma ſocieté n'eſt bonne qu'à ceux qui ont la hardieſſe de viure ſans artifice. Le fonds de mon ame à des amorces aſſez puiſſantes pour ceux qui oſent viure librement auecque moy, & qui ſe peut aduanturer de me cognoiſtre ne ſe ſçauroit deffendre de m'aimer, i'ay ſans doute trop de liberté à reprendre les fautes d'autruy, peu de gens ont ce mal-heur. Mais ie ne trouue que moy qui ſe ſente obligé des cẽſures des autres: ce n'eſt peut-eſtre pas tant de la docilité de mon eſprit, & de la facilité de mes mœurs, que par vne couſtume d'eſtre repris: car les moindres, ou de condition, ou de merite ont ceſte permiſsion ſans me faſcher, ceſte patience de ſouffrir tant de reprimandes, me donne bien l'importunité d'en receuoir ſouuent d'iniuſtes, mais i'en tire auſsi l'aduantage de recognoiſtre beaucoup de choſes qu'on blaſme bien à propos. Ce petit ramas de mes dernieres fantaiſies, que ie preſente auiourd'huy, moins pour l'ambition d'accroiſtre mon hon-

neur, que par la necessité de le sauuer, est vne matiere assez ample aux Critiques : mais puis que ce n'est pas vn crime que de faire des mauuais vers, Ie suis desia trop consolé de la honte des miens. Si Dieu me faisoit iamais la grace de traicter des matieres Saintes, comme mon emploi seroit plus digne, mon trauail seroit plus soigneux, & quoy qui me puisse auiourd'hui reüssir de fauorable pour vn ouurage si peu estudié, ie ne m'en flatterai pas beaucoup, car ie sçay bien qu'vn iour ie me repentirai de ce loisir que ie deuois donner à quelque chose de meilleur, & d'vne raison plus meure, considerant les folies de ma ieunesse, Ie serai bien aise d'auoir mal trauaille en ouurage superflu, & de m'estre mal acquité d'vne occupation nuisible.

OEVVRES DE

THEOPHILE

PREMIERE IOVRNEE.

CHAPITRE PREMIER.



L'Elegance ordinaire de nos Escriuains est a peu pres selon ces termes.

L'aurore toute d'or & d'azur, brodée de perles & de rubis, paroissoit aux portes de l'Orient; les Estoilles esbloüis d'vne plus viue clarté, laissoient effacer leur blancheur, & deuenoient peu à peu de la couleur du Ciel, les bestes de la queste reuenoient aux bois & les hommes à leur trauail, le silence faisoit place au bruit, & les tenebres à la lumiere.

Et tout le reste que la vanité des faiseurs de Liures, fait esclater à la faueur de l'ignorance publique.

Il faut que le discours soit ferme, que le sens y soit naturel & facile, le langage expres, & signifiant, les affeteries ne sont que mollesse, & qu'artifice qui ne se trouue iamais sans

effort, & sans confusion. Ces larcins qu'on appelle imitation des Autheurs anciens, se doiuent dire des ornemens qui ne sont point à nostre mode. Il faut escrire à la moderne, Demosthene & Virgile n'ont point escrit en nostre temps, & nous ne sçaurions escrire en leur siecle, leurs liures quand il les firent estoient nouueaux, & nous en faisons tous les iours de vieux. L'inuocation des Muses à l'exemple de ses Payens est profane pour nous & ridicule. RONSARD pour la vigueur de l'esprit, & la nuë imagination à mille choses cõparables à la magnificence des anciens Grecs. & Latins, & a mieux reüssi à leur ressembler qu'alors qu'il les à voulu traduire & qu'il a pris en ce Cythaream, Patarea, par qui le trepied Tymbrean. Il semble qu'il se vueille rendre incognu pour paroistre docte, & qu'il affecte vne fausse reputatiõ de nouueau & hardi escriuain. Dãs ces termes estrãgers, il n'est point intelligible pour François, Ces extrauagances ne font que desgouster les sçauans, & estourdir les foibles. On appelle ceste façon d'vsurper des termes obscurs & impropres, les vns barbarie, & rudesse d'esprit, les autres pedenterie & suffisance. Pour moy ie croy que c'est vn respect & vne passion que Ronsard auoit pour ces anciens à trouuer

excellent tout ce qui venoit d'eux, & chercher de la gloire à les imiter par tout. Ie sçay qu'vn Prelat homme de bien est imitable à tout le monde. Il faut estre chaste, comme luy charitable, & sçauant qui peut, mais vn courtisan pour imiter sa vertu n'a que faire de prendre, ny le viure, ny les habillemens à sa sorte, il faut comme Homere faire bien vne description: mais non point par ses termes ny par ses Epithetes, il faut escrire comme il a escrit, mais non pas ce qu'il a escrit. C'est vne deuotion loüable, & digne d'vne belle ame, que d'inuoquer au commencement d'vne œuure des puissances souueraines: mais les Chrestiës n'ōt que faire d'Apolon ny des Muses, & nos Vers d'auiourd'huy, qui ne se chantent point sur la Lire, ne se doiuent point nōmer Liriques, non plus que les autres heroïques, puis que nous ne sommes plus au temps des Heros, & toutes ces singeries ne sont ny du plaisir ny du profit d'vn bon entēdement. Il est vrai que le desgoust de ces superfluitez nous à fait naistre vn autre vice, car les esprits foibles que l'amorce du pillage auoit iettez dans le mestier des Poëtes, de la discretion qu'ils ont euë d'euiter les extrémes redictes, desia rebattuës par tant de siecles, se sont trouuez dans vne grande sterilité, & n'estans pas d'eux-mesme assés vigoureux, où assés

adroits pour se seruir des obiects qui se presentent à l'imagination n'ont creu qu'il n'y auoit plus rien dans la poësie que matiere de prose, & se sont persuadez que les figures n'estoient point, & qu'vne metaphore estoit vne extrauagance, mais comme i'auois dit il estoit iour. Or ces disgressions me plaisant, ie me laisse aller à ma fantaisie, & quelque pensee qui se presente, ie n'en destourne point la plume, Ie fais icy vne conseruation diuerse & interrompuë, & non pas des leçons exactes, ny des oraisons auec ordre, ie ne suis ny assez docte, ny assez ambitieux pour l'entreprendre. Mon liure ne pretend point d'obliger le lecteur, car son dessein n'est pas de le lire pour m'obliger, & puis qu'il luy est permis de me blasmer, qu'il me soit permis de luy desplaire.

CHAPITRE. II.

CE iour là, comme le Ciel fut serain, mon esprit se trouua gay, la dispositiō de l'air se communique à mon humeur, quelque discours qui s'oppose à ceste necessité, le temperammēt du corps force les mouuemens de l'ame. Quand il pleut, ie suis assoupi & presque chagrin, lors qu'il fait beau, ie trouue toute sorte d'obiects plus agreables. Les arbres, les bastimens, les riuieres, les elemens

paroiſſent plus beaux dans la ſerenité que dans l'orage, ie cognoy qu'au changement du Climat les inclinations s'alterent ſi c'eſt vn defaut, il eſt de la nature, & non pas de mon naturel. Ayant paſſé l'heure ordinaire de mon ſommeil, ie me leuay, & m'approchant du lict de Sidias, comme ie tirois ſon rideau il s'eueilla en ſurſaut, *Per Deum atque hominum fidem*, me dit-iſ, laiſſez-moy dormir, i'ay paſſé la moitié de la nuict apres cét *intrigo de moda li-bus*, & ce forgerō que vous oyez là bas à continué ceſte ſonnerie depuis deux heures apres minuict. Clitiphon n'a ſceu repoſer non plus que moy, il ne fait que ſortir de voſtre chābre, & s'eſt fort éſtonné de vous voir dormir ſi profondement: Auſſi-toſt que ie fus habillé, ie paſſay dans la chambre de Clitiphon, qui d'abord s'eſcria vers moy: Eſt-il poſſible que vous aiez dormi ſi à repos dans vne affliction ſi recente, vous ne fuſtes banni que d'hier, & vous voila deſia gueri de ceſte peine, c'eſt auoir les ſentimens bien farouches, ou bien hebetez. Ce qui ne me touche, luy diſ-ie, ny le corps, ny l'ame, ne me donne point de douleur, ie me porte Dieu mercy aſſez bien de l'vn & de l'autre, ſi les banniſſemens faiſoient effort à quelqu'vn des ſens, tu me verrois atteint de tous les deſplaiſirs dont la nature & la raiſon ſont capables: ie ne reſi-

ste poin tpar Philosophie aux ateintes du malheur, car c'est accroistre son iniure, & tout le combat que le discours fait contre la tristesse, la rengrege sans doute & la prolonge: si ie m'apercevois que j'eusse du mal, tu me verrois bien-tost souspirer: mais ie ne sçaurois prendre l'apparence pour l'effet, ny la menace pour le coup. C'este disgrace n'est que paroles qui ne sont que vent. On m'a chassé de la Cour où ie n'auois que faire, si on me presse encore à sortir de France, quelque part de l'Europe où ie vueille aller, mon nom m'y a fait des cognoissances. Ie me sçais facilement accommoder à toute diuersité de viures & d'habillements, les Climats & les hommes me sont indifferents: i'ay l'esprit & le corps à la fatigue. Mais tousiours serez-vous estranger & receu dans la societé des autres, auec moins de familiarité & d'honneur: Celuy, di-ie, qui prise moins la faueur des hommes, & l'aduantage de la fortune que sa propre vertu, se trouue peu empesché de ces incommoditez ordinaires. Si est-ce, disoit Clitiphō, que ce sera vn exil, & vn hōneste homme ne doit pas estre indifferēt à l'infamie: si i'ay merité la mienne, luy di-je, ie serois iniuste de m'en plaindre, & si ie n'en suis pas coulpable, ie suis assez sage pour la mespriser, ne croy point que la ioie qui me reste en cet accident

ſoit d'aucun eſtourdiſſement, ie cognois bien que ie ſuis ſorti de Paris, que le Roy le veut, que mes ennemis en ſont aiſes, que ie pers ſa preſence de mes amis, & qu'en ſuite leur affection ne me durera guere, car ils ſont hommes & courtiſans, à cela voicy mon remede. Ie ne taſcheray point de reuenir à la Cour: mais à m'en paſſer, & au lieu de rentrer dans la grace du Roy, ie penſerai à m'oſter de ſa memoire, ie m'efforcerai d'oublier mes amis, car s'ils ſont fideles, ils me le pardonneront, & s'ils ne m'aiment guere i'aurai le plaiſir d'auoir preuenu leur infidelité, & ſerai biẽ aiſe, d'autant que ie les aymes de me rendre coulpable pour les ſauuer de ce blaſme. Il me ſemble que c'eſt faire des amitiez de bonne ſorte, il faut auoir de la paſſion, non ſeulemẽt pour les hommes de vertu, pour les belles femmes: mais auſſi pour toute ſorte de belles choſes. I'ayme vn beau iour, des fontaines claires, l'aſpect des mõtagnes, l'eſtenduë d'vne grande plaine, de belles forests, l'Ocean, ſes vagues, ſon calme, ſes riuages: I'ayme encore tout ce qui touche plus particulierement les ſens la muſique, les fleurs, les beaux habits, la chaſſe, les beaux cheuaux, les bonnes odeurs, la bonne chere: mais à tout cela mon deſir ne s'attache que pour ſe plaire, & non point pour ſe trauailler, lors que l'vn ou

l'autre de ces diuertissemens occupent entierement vne ame, cela passe d'affection en fureur & brutalité, la passion la plus forte que ie puisse auoir ne m'engage iamais au poinct de ne la pouuoir quitter dans vn iour, si i'ayme, c'est autant que ie suis aimé, & comme la Nature, & la Fortune ne m'ont pas donné beaucoup de parties à plaire, ceste passion ne m'a iamais gueres continué ny son plaisir ny sa peine. Ie me tiens plus asprement à l'estude & à la bonne chere, qu'à tout le reste. Les Liures m'ont lassé quelquesfois: mais ils ne m'ont iamais estourdi, & le vin m'a souuent resioui: mais iamais enyuré; la desbauche des femmes & du vin faillit à m'empieter au sortir des escoles: car mon esprit vn peu precipité auoit franchy la subiection des precepteurs, lors que mes mœurs auoient encore besoin de discipline. Mes cōpagnons auoient plus d'âge que moy: mais non pas tant de liberté. Ce fut vn pas bien dangereux à mon ame que ceste premiere licence qu'elle trouua apres les contraintes de l'estude. Là ie m'allois plonger dans le vice qui s'ouuroit assez fauorablement à mes ieunes fantaisies: mais les empeschemens de ma Fortune destournerent mon inclination, & les trauerses de ma vie ne donnerent pas le loisir à la volupté de me perdre, depuis insensiblement

mes

mes desirs les plus libertins se sont attiedis auecques le sang, & leur violence s'esuanoüissant tous les iours auecques l'aage me promet d'orenauant vne tranquilité bien asseuree, ie n'aime plus tant, ni les festins, ni les balets, & me porte aux voluptez les plus secrettes auec beaucoup de mediocrité. Tout à coup Sydias, à qui le moindre bruit interrompoit le sommeil, nous chanta tout haut ce vers de Virgile,

Nec Veneris, nec tu vini capiaris amore.

Il croit dit Clitiphon, auoit tres-bien rencôtré, : C'est le plus orgueilleux Pedan qui soit en son mestier, nous allasmes à lui, & le trouuasmes encore dãs son lict: *Nunquid* (nous dit il) *excepistis quem transuersum parietem vobis vi braui versũ, potuit ne opportunius laudari?* fort bien, lui dit Clitiphon: mais habillez-vous donc, & nous allons vn peu promener dans ce iardin en attendant à desieuner. Sydias respondit qu'il s'habilleroit, & desieuneroit quand nous voudrions: mais qu'il ne se promeneroit point, & que *non poterat satis laudari Turcarum mos, penes quos ambulationes huiusmodi sine consilio pro ridiculis habebãtur*, & en suite de cela il no⁹ eust estourdis de son Latin mais nous sortimes de là, Clitiphon & moi, pour aller voir ce iardin que l'hoste entretenoit assez curieusement;

CHAPITRE III.

D'abord Clitiphon faillit à pasmer de l'odeur des Roses que nous trouuasmes en abondance dés l'entree du iardin, & se portant la main au visage, le nez bouché, & les yeux clos, il fit cinq ou six pas fort viste pour s'oster d'aupres du rosier, ie croiois que c'estoit vne feinte, ou quelque fantaisie delicate d'vn esprit foible, iusqu'à ce que l'aiãt veu passé & presque defaillant, ie cogneus que c'estoit vne tache en son naturel, comme il se trouue en des choses semblables, quelques ames ombrageuses en beaucoup d'obiects, il y en a qui sont malades à voir des cerises, d'autres pour regarder du vin. Ie n'ai Dieu merci aucune de ces mignardises en mon appetit, comme aussi ie me trouue tousiours auec antipathie & horreur aux serpens, aux rats, aux vers, & à toute sorte de saleté & de pourriture. Ie ne repasserois point par la dit Clitiphon, deussai-ie sauter ces pallissades, suis-ie pas malheureux d'vne si sotte debilité de cerueau, il n'y a point de poison pour moi comme celuy-là, i'aime bien les œillets, les violettes, ie souffre toute sorte de parfums, mais si i'approche des roses, tous mes sentimens me quittent à coup, ceste fleur, lui disie, c'est l'haleine de vostre mauuais Ange qui vous ensorcele, & vous donne des conuul-

ſions d'vn Demoniaque, les yeux vous ont tourné, vous auez grincé les dents,& quuert les leures, auec des grimaces toutes pareilles à celles de la fille obſedee que ie vis dernierement. Ie n'ai point d'autre diable que ceſte odeur là,dit Clitiphõ,mais ſi vous m'aimez, faites moi le conte de ceſte aduanture: car on dit qu'elle fut plaiſante, ie ne m'en ſuis pas bien oſé reſiouir de peur quelle ne fuſt fauſſe, & puis que vous auez la reputation d'eſtre exactement veritable iuſques aux moindres choſes, apprenez-moi comment tout s'eſt paſſé, afin que ie m'oſe aſſeurer de le bien ſçauoir. Voici,lui diſ-ie, tout ce qui en eſt. Le bruit de cet accident alarmoit deſia tout le païs, & les plus incredules ſe laiſſoient vaincre au rapport d'vne infinité de gens de bien, qui croient auoir veu veritablement des effets par deſſus les forces de la nature en la perſonne de ceſte fille là. Ie me trouuai par occaſion dãs la ville, où deſia long temps auparauant elle faiſoit ſon ieu,& cõme on me tient d'vn naturel à ne croire pas facilement les impoſſibilitez,deux de mes amis pour cõuaincre les doutes que i'auois là deſſus, me preſſerent de l'aller voir,auec promeſſe de ſe deſabuſer, ſi au ſortir de là,ie ne me trouuois de leur opiniõ, elle eſtoit logee aſſez pres des murailles de la ville, dans vne meſchãte mai-

ſon où vn preſtre la venoit ezorciſer reglement deux fois la ſepmaine, vne femme fort vieille & deux petits enfans, eſtoient inſeparablement aupres d'elle,ce qui me donnoit la premiere coniecture de la tromperie : car d'abord que ie veis dans ſa chambre, que le ſexe & l'aage le plus foible & le plus timide viuoient en ſeureté aupres de ce diable, ie iugeai qu'il n'eſtoit pas des plus mauuais. Apres auoir heurté aſſez fort, vn vieillard qui nous ouurir la porte, nous dit que la patiente auoit beſoin d'vn peu de repos à cauſe d'vn trauail extraordinaire que lui auoit fait le mauuais eſprit vn peu auparauant, mais que reuenant à deux heures de là, nous pourrions contenter nos curioſitez,ie cogneus qu'il demandoit ce terme pour luy donner loiſir de preparer ſes contenances ſurnaturelles, & ſans m'arreſter à ſon aduertiſſement,ie montai promptement dans la chambre où eſtoit la fille,auec ſa compagnie, de la vieille & des petits enfans la regardant fixemẽt à la veuë, ie la trouuai ſurpriſe : & remarquai facilement qu'elle contraignoit ſon viſage,& commençoit à eſtudier ſa poſture. A ceſte feinte vn peu groſſiere, ie ne me ſçeus tenir de rire, ce que cete vieille trouua tres-mauuais,& me dit que Dieu me pourroit punir pour ma mocquerie, par le méme chaſtiemẽt de ce pauure

corps, ie luy dis que ie riois d'autre chose, & que nous n'estions point des gens incapables de persuasion, pour tout ce ou nous trouuiõs quelque apparence, mais que nous demandions quelque tesmoignage visible qui peust faire foy d'vne chose si incroiable. Cependant la Demoniaque commence à s'agiter le corps, à s'effaroucher, la veuë, & nous dire presque hors d'haleine, qu'elle sentoit là des incredules, & que cela luy alloit bien faire du mal: Insensiblement, la voila dans le transport, elle iette à terre vne quenouille qu'elle tenoit, & passant d'ou nous estions dans vne autre chambre elle se iette à terre, contrefait des grimasses de pendu, des cris de chat des conuulsions d'Epileptique, se traine sur le ventre, se roule sous des licts, saute à des-fenestres, & se veut precipiter sans l'empeschement des petits enfans deuant qui elle s'arrestoit, court en grommelant quelques mots de Latin mal prononcé, ie luy parlai Latin le plus destinctement qu'il m'estoit possible: mais ie ne veis iamais aucune apparence, qu'elle l'entendist, ie lui dis du Grec, de l'Anglois, de l'Espagnol, & de l'Italien, mais à tout cela, ce diable ne trouua iamais à respondre vn son articulé, pour du Gascon, elle ne manqua point d'iniures à me repartir: car elle estoit du païs, & le Prestre venu son

Latin trouua de l'intelligence auecques luy, elle entendoit ses interrogations, & lui ses responces, en vn mot, selon les termes de leur dialogue, elle renforçoit ou relaschoit ses postures, auec effroi de plusieurs des assistans, dőt ie ne pouuois me tenir de me mocquer, protestant que ce diable estoit ignorăt pour les langues, & qu'il n'auoit point voiagé, & combien qu'à chaque fois la Demoniaque eust des boutades à me sauter aux yeux, ie ne laissai pas d'attendre la fin de son accez, sçachant bien qu'à moins de se transformer en quelque chose de plus fort & de plus farouche qu'vne fille, quelque diable que ce fust, ne pouuoit me nuire que mal aisément, ceste resolution bien aisee que ie tesmoignai en vn accident que tout le monde croioit si dangereux, fut cause que l'abus ne demeura pas lon-temps caché : car les iustes soupçons que donna cét euenement, permirent à la curiosité de plusieurs d'examiner ce mystere de plus pres, & comme les esprits se deliuroient peu à peu de ceste superstitieuse credulité, les deffiances croissoient de plus en plus, iusqu'à ce que le temps leur produisit vn tesmoignage qui osta tout à fait l'incertitude : car apres auoir esté traitée par vn bon Medecin, il se trouua que son mal n'estoit qu'vn peu de melancholie, & beaucoup

de feinte. Finiſſant ce conte, i'entroüis du bruit qui ſe faiſoit au logis, & me tournant vers la porte où nous auions paſſé, voicy venir Sydias tout en deſordre, ſans colet & ſans chappeau, vn pèu ſanglant au viſage, nous coniurant par tous les deuoirs de la ſocieté humaine, de lui aider à tirer raiſon d'vn affront qui lui venoit d'eſtre fait auec la plus grande iniuſtice du monde, que tous les anciens bien entendus eſtoient pour lui, & la pluſpart des Modernes, & qu'eſt-ce, dit Cliphon, Cét ignorant, dit-il, n'a iamais ſceu les voix de Porphire: *O quam dura res eſt cum inſipiente rem habere.* Mais quelle eſt donc voſtre querelle, il m'a voulu ſouſtenir, que *odor in pomo non erat accidens*, & que vous importe-il-lui diſ-ie, que ce ſoit accident ou ſubſtance, autant dit Sydias, qu'il m'importe d'eſtre ſçauant ou ignorant, d'eſtre homme ou beſte, nous riſmes de la conſequence, bien qu'elle fuſt des ordinaires de ſon diſcours, & le ramenaſmes au logis pour accorder leur different.

CHAPITRE IV.

L'Hoſte & ſes domeſtiques eſtoient empeſchez à retenir l'autre, qui eſtoit en vne cholere furieuſe, de ce que Sydias lui auoit donné vn dementi, c'eſtoit vn ieune homme nouuellement ſorti des Eſcholes, qui

s'en alloit porter les armes en Hollande, fort chatoüilleux sur le poinct d'honneur, & qui ne vouloit resolument receuoir aucune condition que du duel, il estoit pour dire le vrai offencé : car le Pedan luy auoit sanglé le visage d'vne ceinture qu'il portoit ordinairement, & les meurtrisseures que les boucles luy auoient faites paroissoient bien fort, si bien que nous eusmes beaucoup de peine à le faire consentir de remettre son affaire entre nos mains, & d'auoir esgard qu'il auoit affaire à vn homme de lettres, auec qui tous les aduantages qu'il se pouuoit promettre, ne luy sçauroient donner que peu de reputation, & que nous le porterions à lui demander pardon du dementi, Sydias nia que ce fust vn dementi, & qu'il sçauoit mieux le respect qu'il deuoit à Pallas pour traicter si outrageusement son nourrisson, qu'il n'auoit dit autre chose si non qu'il estoit faux que *odor in pomo*, fust autre chose qu'accident, & qu'il estoit resolu de mourir sur ceste opinion il falut mettre dãs les conditions de l'accord que le soldat aduoüeroit ceste verité, ce qu'il fit tres-facilement, disant qu'il ne croioit pas que son hõneur despẽdist de la frenesie d'vn Philosophe, ceste façon de parler faillit à rebrouiller tout : car le Pedan se piqua de nouueau par ceste iniure, & reprit tout haut, que

les Philosophes n'estoient point frenetiques *frenesis enim, inquit ille, est alienatio quædã mẽtis & furor animi ratione destituti*, & que *Philosophorũ studiũ in excolenda potissimũ ratione versabatur*, là dessus nous leur imposames silẽce, & ordonasmes que Sidias s'excuseroit du dementi, & que l'autre tiendroit *odor in pomo* pour accident, cela conclu, nous les fismes embrasser & boire ensemble. On nous auoit apresté à desieuner en vne salle basse, ou il y auoit desia des Allemans & des Italiẽs qui mangeoient à diuers escots, les Allemans estoient à la main droicte, & les Italiens à la gauche, & nostre table estoit au milieu, attẽdant qu'on nous apportast à desieuner, nous acheuions Clitiphon & moy, de r'appaiser la fougue de nostre nouueau soldat, qui ne se pouuoit pas bien satisfaire sur certains restes du procedé, & meditoit encore vne maniere d'esclaircissement, Sydias qui n'y pensoit plus pour tout, s'approche de la table de ces Allemans, & comme il estoit fort estourdi, & tousiours curieux sans dessein, aiant consideré leurs visages & leurs habillemens il leur fait vn petit sousris, & les saluant de la teste sans oster son chapeau: *Quantum* dit-il *ex vultu & ex amictis licet conijcere, ego vos exoticos puto*, Ces Messieurs du Septentrion, qui d'vne grauité froide & nonchalante, rebu-

tent d'abord les plus eſchauffez, ne daignerent pas ſeulement reſpondre le moindre ſigne à la demande du Pedan, qui n'imputant ce ſilence qu'à laſtupidité de la nation, continue a leur dire, *Nuper nifallor apuliſtis ad noſtrũ littus,ad huc enim vobis veſtes ſunt indigenæ* à ceſte ſeconde attaque ils ſe regardent leurs habits les vns les autres & ſe parlans en leur langue, ils reietterent quelques regards de trauers ſur noſtre Pedan, qui cogneut bien que ce n'eſtoit pas là ſa cõuerſation, & ſe deſtournant à la main gauche vn peu refroidi de ce premier rebut, comme il eſtoit à contempler ces Italiens, à peine eut-il loiſir d'ouurir la bouche pour les ſaluër, que ces Meſſieurs ſe leuent, & d'vne ciuilité extraordinaire auec des reuerences profondes, le coniurerent de prendre part à leur petit repas, *Deus bone* (s'eſcria Sydias) *quam varia ſunt hominũ ingenia, tot capita, tot ſenſus, tot populi, tot mores, tot ciuitates, tot iura, Noi altri,* lui dirẽt-ils *Reuerendiſſimo ſignore non parliamo Latine, baſtamo de ſaber il vulgare ma vos ſigõria pille vn ſeggio & fora colatione con iſuoi ſeruitori,* Sydias, à qui la cognoiſſance du Latin & du François dõnoient aſſez d'intelligence pour l'Italien, Meſſieurs, leur dit, vous eſtes bien plus honneſtes gens que ces gros Meſſieurs là, mais vous ne faites pas ſi bonne chere, com-

ment pouuez-vous manger des herbes si bon matin? *Herbæ enim nisi post rorem frigidiores sūt & plane sub meridiem apponendæ*, & faut que le Soleil ait passé par dessus. Nous le faisons, dirent-ils, pour nous remettre l'appetit: car nous fismes hier desbauche, & la teste nous en fait encore vn peu de mal, *Optime*, dit Sydias, *Contraria contrarijs curantur. & cum dicto*, il s'en reuient à nous, qui estions desia en train de desieuner, Clitiphon se fait donner vn verre à moitié plein, & porte à Sydias la santé de son Antagoniste, *Ex animo*, dit-il, ie vo⁹ ferai raison, & tout sur le champ se fait donner le plus grand verre, & le but plein iusques aux bords: les Allemans voians ceste action si franche, se repentirent de la mauuaise opinion qu'ils auoient euë de son esprit, & auec des regards plus familiers, luy vouloient faire entendre qu'ils eussent esté bien aises de faire cognoissance auecques lui, mesme l'vn d'eux le verre à la main, les yeux tousiours fichez sur Sydias, pour prendre occasion d'estre veu de lui, & toussant pour se faire apparceuoir, comme Sydias se fut vn peu destourné, il se leue & boit à ses bonnes graces, le Pedan qui n'estoit pas irreconcilable, le receut de bon cœur, & par la s'introduisant en leur societé, nous vouloit persuader Clitiphon & moi, de ioindre

noſtre eſcot au leur ; Car pour lui, c'eſtoit vn fort beuueur ; Mais Clitiphon qui a le cerueau delicat au poſſible, n'en ſçauroit porter vne pinte ſans eſtre incommodé, non plus que ce ieune Eſcolier. I'eſtois entre les deux, & ne ſuis pas des plus foibles à la desbauche, Mais ie n'aime que celle où ie ne ſuis pas contraint. Tous ces Meſſieurs du Païs bas ont tant de regles & de ceremonies à s'ennyurer, que la diſcipline m'en rebute autant que l'exces, ie me laiſſe facilement aller à mon appetit : mais les ſemonces d'autrui ne me perſuadent guere, & le mal eſt, qu'eſtant vne fois engagé à la table, le vin pipe inſenſiblement, & les alterations du corps vous mettent l'eſprit hors de game, ſi bien que les reſolutions qu'on faiſoit de ſe retenir de boire, s'oublient en beuuant, & chacun ſe picque d'abatre ſon compagnom. Ces desbordemens font vn grand changement & vn grand tumulte en noſtre diſpoſition : mais ils ne ſont pas ſi dangereux à la ſanté qu'on les croit, à les continuer on y ſuccombe : mais à s'y l'aiſſer quelquefois ſurprẽdre on s'en trouue mieux. Les meilleurs Medecins tiennent que s'ennyurer vne fois le mois deſtourne d'autres maladies. Il eſt vrai que s'en eſt vne & plus à fuir à cauſe qu'elle eſt honteuſe, & que la raiſon y patit. Ceux qui cherchent

leur santé par ceste voye, sont comme ceux qui recourent à la Magie pour auoir leur Maistresse. Nous laissasmes dont le Pedan embarqué auec les Allemans, & nous nous en allasmes pour voir sur le port vn Nauire qui estoit fraischement arriué des Topinanbous où ie voulois m'enquerir des nouuelles d'vn de mes amis qui deuoit arriuer enuiron ce temps-là.

Chapitre V.

Comme nous allions vers la porte du quai, nous rencontrasmes au destour d'vne petite rue le Sainct Sacrement que le Prestre apportoit à vn malade, nous fusmes assez surpris à ceste ceremonie : car nous estions Huguenots, & Clitiphon & moi : mais lui sur tout auec vne opiniastrete inuincible, ce qu'il tesmoigna tres-mal à propos en ceste rencontre : car tout le monde se mettant à genoux en l'honneur de ce sacré Mystere, ie me rangeai contre vne maison nud teste, & vn peu encliné, par vne reuerence que ie croiois deuoir à la coustume receuë, à la Religion du Prince (Dieu ne m'auoit pas fait encore la grace de me receuoir au giron de son Eglise) Clitiphon voulut insolemment passer par la ruë où tout le monde estoit prosterné, sans s'humilier d'aucune apparence de salut, vn homme du peuple, comme sou-

uent ces gens là par vn aueuglement de zele se laissent plus esmouuoir à la cholere qu'à la pieté, saute à la teste de Clitiphon, lui iette son chappeau par terre, & en suite se prend à crier, ô Caluiniste, toute la ruë se sousleue, & sans la faueur d'vn vieil homme de robbe longue, qui se trouua lâ inopinément, on l'eust sans doute lapidé, ce bon homme fit semblant de se saisir de la personne de Clitiphon pour le mettre en prison, & en respondit sur la vie, pour appaiser les plus seditieux, qui commençoient â le trainer vers la maison de ville, où estoient les prisons de ceste ville là. Clitiphon, parmi tout ce danger auoit de la peine à se repentir de sa faute: mais le bon homme qui s'estoit beaucoup hazardé pour luy rendre ce bon office, se monstra si sage, qu'il ne parut aucunement touché de l'obstination brutale où Clitiphon perseueroit tousiours, seulement il le pria deux ou trois fois de ce contraindre vn peu deuant ce peuple, pour n'estre pas occasion de nous faire tous assommer. Car nous estions enuironnez desia de plus de deux cens personnes qui ne nous quitterent point, iusqu'à ce que ce bon vieillard l'eust conduit chez le Magistrat, & s'estant obligé de poursuiure la punition d'vn crime si scandaleux, il laissa tous ces mutins dans la ruë, & se renferma

auec nous chez le Magiſtrat ; qui pour l'amour de noſtre Introducteur nous receut fauorablemẽt. Aiant ouï le ſuiet de noſtre viſite, il nous ordonna de paſſer trois ou quatre heures dans ſon logis, attandant qu'il euſt loiſir de rappaiſer l'emotion populaire. Prenant pour cet effect ſa robbe Magiſtrale, il ſort auec le vieil bon homme pour trauailler à noſtre paix, & nous met dans vne chambre où ſa femme & vne ſienne ſœur, tres-belle fille, vindrent pour nous entretenir, en attẽdant le retour du maiſtre du logis. Ceſte femme offrit à Clitiphon des habits à chãger, car les ſiens eſtoient en deſordre, nous la remerciaſmes de ceſte courtoiſie, & priſmes vn Lacquais, pour aller querir vn deshabiller pour Clitiphõ à l'Hoſtellerie, elle ſe deſroba vn peu de nous, pour dire tout bellemẽt à ſõ Lacquais, qu'il aduertiſt à noſtre logis que nous n'y diſnerions pas nous fiſmes ſemblãt de ne le pas ouir, voiant bien que nous ne pouuions pas nous en deffendre, puis que nous auions long temps à nous cacher la dedans. Ceſte importunité nous eſtoit ineuitable, car toute la ceremonie & les hõneſtetez qu'on fait à refuſer vne choſe neceſſaire tienent quelque choſe d'vne hypocriſie qui dement la ciuilité, & qui efface tout le cõplimẽt, apres qu'elle nous euſt fait aſſeoir dans des

ſieges tres-beaux, car tout eſclatoit la dedans & ſentoit ſon bien, elle prit plaiſir à m'ouir raconter noſtre aduanture, & ne ſe pouuoit tenir de me ſouſrire de la punition de Clitiphon, luy ne s'attendoit guere à nos diſcours car il tournoit ſes yeux de fois à autre ſur ceſte fille, qui auoit veritablement dequoi amuſer la veuë d'vn honneſte homme mais il y auoit parmi les attraits de ſon viſage vne froideur de modeſtie & de chaſteté ſi bien peinte que elle obligeoit à aimer beaucoup, mais à ne guere eſperer, i'y auois pris garde à la deſrobee auſſi bien que mon compagnon: & i'ai ce bon-heur que des le premier pas que mon eſprit veut faire vers quelque paſſion, vne petite eſtincelle de iugement s'ingere à me dõner conſeil. & me deſtourne ordinairement d'vn deſſein où ie voi de la difficulté à pourſuiure vn plaiſir, & de l'incertitude à l'atteindre. La Maiſtreſſe du logis apres nous auoir mis en diſcours auecques ſa ſœur, s'en alla pour diſpoſer ſes gens à nous faire chere, cõme on no⁹ la fit tres-bõne. Auſſi toſt qu'elle fut ſortie, Clitiphon ſe tourna vers l'autre. Et ſe mettans là deſſus à caioler, ils ſe piquent tous deux de rencontres, & du biẽ dire ordinaire de ceux qui font l'amour, à quoi ie n'ai ſçeu iamais encore accommoder la rudeſſe de mon eſprit, Ce qui interrõpit ceſte

premiere

premiere conuersation fut le retour du Lacquais qui amenoit le valet de chambre de Clitiphon auec son des habiller, & nous dit qu'vn honneste homme de ceste Hostellerie nommé Monsieur Sydias auoit beu tout deuant luy a nostre santé, & lui auoit donné vn billet pour no⁹ apporter que ie pris, & voulois differer à la lire deuant ceste damoiselle, sçachant bien que i'y trouuerois des impertinences à son ordinaire. Clitiphon me l'arracha des mains, & pour prendre occasion de faire quelque commencement d'vne confidence auec elle, le lui presenta pour le voir, ce qu'elle m'aiant remis, ie me veis obligé de le lire, il estoit moitié Latin, moitié François, comme tous ses discours, & voici ce que c'estoit, *A quo me vobis socij charissimi, misera mea sors eripuit, ingressus sũ periculosissimum mare, atq; ideo quæso vos*, Messieurs, mes bons amis, de prier Dieu qu'il lui plaise auoir pitié de mon ame: car ie vois bien que nous sommes tous perdus *Iã mihi cernũtur trepidis delubra moueri sedibus, vsq; adeo vnà Eurusque, Notusque ruunt, & iã exonerata nauis, & quicquid vestium & mercium fuit in mare proiectũ, vix nudos nos fere sustinet* Il me va souuenir que nous l'auiõs laissé en train de boire, & demandai au Laquais en quelle posture il l'auoit trouué, qui se retenant par respect de nous le dire, nous fit assez

connoiſtre : que ce Pedan eſtoit en déſordre, Clitiphon le preſſe de nous dire en quel eſtat il l'auoit laiſſé, le garçon nous dit ingenuëment qu'ils eſtoient quatre ou cinq qui croyoient aller faire naufrage, comme s'ils euſſent eſté dans vn Nauire bien en peril, ils iettoient les meubles de la maiſon par les feneſtres, croyant que c'eſtoit de la marchandiſe du vaiſſeau qu'il falloit ietter dans la mer, & que parmi ceſte eſpouuante, ils ne laiſſoient pas de boire par interualles, de ſe coucher, de piſſer deuant tout le monde, & de vomir les vns ſur les autres, à quoi la Damoiſelle tournant la teſte nous obligea de l'entretenir d'autres choſes. Clitiphon alloit reprendre ſa pointe quand voici le Magiſtrat reuenu de la ville auec de bonnes nouuelles pour nous, il nous dict qu'il auoit aſſoupi ce tumulte, mais que pour la liberté de ſortir nous ne pouuions l'auoir qu'apres diſner, que luy-meſme nous vouloit ramener à noſtre logis Clitiphon commença lors à ſe repentir de ſa faute, pour la peine que de ſi honneſtes gens auoient priſe à la reparer, ce Magiſtrat eſtoit vn peu ceremonieux : car il paſſoit deſia midy, & le diſner commençoit à deuenir froid, qu'ils eſtoient encore à l'entree de la chambre ou l'on auoit ſerui : diſputans à la porte, & comme nous eſtions venus ſur le ſueil, ils

ſe retirerent tout à coup, & ſe conſiderans l'vn l'autre. Allons donc, Monſieur, Monſieur ie n'ai garde, ce ſera apres vous: Ieſus Monſieur, que dittes-vous; i'aimerois mieux mourir, Monſieur, ie ne ſçaurois pas vous repartir, mais ie ſçaurois bien me tenir ici tout auiourd'huy. Monſieur ie ne ſçai pas beaucoup de ciuilité, mais ie ne l'ignore pas iuſqu'à ce poinct là, Monſieur; en vn mot ie veux eſtre obey ceans, le Charbonnier fut maiſtre dans ſon logis: i'eſtois vn peu à part, baiſſans la veuë de honte, & hauſſant les eſpaules en me mocquant, & en ſouffrant beaucoup de leurs honneſtetez fort à contretemps à la fin voiant que cela tiroit de long, & que les viandes ſe gaſtoient, ie fis ſigne à Clitiphõ qu'il ſe laiſſaſt vaincre, il defera cela à mõ impatience, & paſſant le premier, ne ſe peut empeſcher de dire encore, Mõſieur, i'aime mieux eſtre ſot qu'importun: puis qu'il vous plaiſt que ie faille, ie merite que vous me le pardonniez ie paſſai auſſi à la faueur de ces cõplimens, & d'abord que ie fus dans la chambre, ie quittai mon manteau, & me fis donner à lauer aupres du buffet pour euiter la ceremonie, & par là les obliger à n'en point faire, ce qui me reüſſit, Clitiphon laua auec les femmes, ceſte Maiſtreſſe lui donnoit touſiours dans

la veuë, & comme nous fumes à table, il ne se pouuoit tenir de la regarder auec vne passion si apparente, qu'il estoit aisé à tout le mõde de s'en apperceuoir, & que la fille & lui en rougirent deux ou trois fois : pour moi ie ne m'amusois qu'à manger de bon appetit, & disois à nostre hoste en passant quelque mot de sa bonne chere: car tout y estoit delicat, & fort bien apresté. Lors qu'en des repas on a la liberté de parler de la chere qu'on fait, on se traicte, ce me semble, auec plus de plaisir, & les tables des grands Seigneurs son odieuses, en ce qu'on passe presque le repas sans dire mot, leurs ordinaires qui pourroient passer pour festins, si on auoit la licence de les gouster, sont tousiours affamez pour moi à cause de la ceremonie : car i'y trouue de si grandes contraintes, & tãt de degousts, qu'au sortir de la table, il me semble que ie viens de disner dans ces Chasteaux en chantez, où les viandes n'estoient qu'illusion, par où la foiblesse de la veuë trompe les dents & l'estomach. Autrefois la bonne chere a esté le plaisir des honnestes gens, Homere introduit presque tous ces Heros grands mangeurs & grands beuueurs, & la raison y est naturelle. Car vne composition robuste comme elle dissipe beaucoup d'esprits, elle a besoin de beaucoup d'alimens pour la reparer, pour

moy ſi peu d'appetit que ma ſanté me donne, ie l'emploie aſſez ſenſiblement, & ſuis bien aiſe qu'on ne me preſſe point au repas. Ce Magiſtrat me fit ceſte complaiſance, car comme Clitiphon s'amuſe à reſuer ſur le viſage de ceſte nouuelle Maiſtreſſe, l'Hoſte & moy parmi le deuis & les ragouſts, nous fuſmes à table iuſqu'à trois heures apres midy. De là, il nous falut retirer à noſtre logis, ce que nous fiſmes vn peu pluſtoſt, ſans doute, que noſtre Amoureux n'euſt voulu.

CHAPITRE VI.

I'eſtois en vne grande impatience de ſçauoir à quoy en eſtoit la confiance de nos beuueurs, & auſſi toſt que ie fus dans l'Hoſtellerie, i'entrai dans la ſale ou nous auions deſieuné, pour voir s'ils eſtoient encore à la deſbauche, Mais ie les trouuai, l'vn endormi le nez ſur ſon aſſiette, l'autre rẽuerſe ſur le bãc, Sydias couché tout plat ſur les carreaux, la moitie des eſcuelles à terre, preſque vn muid de vin ou vomi ou renuerſé, vne muſique de ronflemẽs, vne odeur de Tobac, des chandelles allumees cõme deuãt des morts, bref, tout m'apparoiſſoit d'vn viſage ſi eſtranger, que ſi ie ne me fuſſe retiré de la, ie m'allois imaginer de n'eſtre plus en France, tant cela tenoit des carameſſes du Pais-bas : i'allois pour faire rire Clitiphon de ce ſpecta-

cle, car d'abord que nous fusmes de retour de chez le Magistrat, il s'estoit enfermé dans vne chambre, ou ie vins à heurter assez fort, auant qu'il voulust respondre, à la fin me reconnoissant à la voix, il m'ouurit la porte, & plia cõme i'entrois, vn papier qu'il mit à la desrobee dans sa pochette : mais non pas si finement que ie n'y prisse garde, sans luy faire pourtant connoistre que ie l'auois apperçeu : car ie suis homme de peu de curiosité, & laisse tousiours mes amis dans leur secret d'autant que ie ne crois pas qu'aucune amitié puisse iamais adiouster vne confidence au poinct de n'auoir quelque chose de reserue, les gens de bien qui viennẽt, à s'aimer parfaittemẽt, ne se doiuent rien cacher de ce qui leur importe, & dont le secret peut donner de la ialousie à son ami: mais il ne laisse pas de se trouuer biẽ souuent des choses particulieres, que le respect & la consideration de l'amitie ne veut pas que l'on communique, ie ne m'offencerai iamais que mon ami dans ses affaires domestiques, ne me face point son confident, il peut ouurir & fermer toute sorte de lettres deuant moy, sans que ie l'espie seulement d'vn regard: mais s'il auoit vn dessein, ou de mariage, ou de voiage, sãs me le faire sçauoir, ie ne croirois plus estre en ses bonnes graces, & luy rendrois la pa-

reille de ses deffiances. L'affaire de Clitiphon n'estoit point de ceste importance là, ie me doutois bien à peu pres que ce pouuoit estre, voiant dans son visage qu'il estoit en peine de sa feinte, soit qu'il se sentist rougir, ou qu'il eust apperçeu que ie l'auois descouuert, si bien qu'il ne me le fit pas long : car apres m'auoir dit la premiere fois, qu'il estoit là a faire vn calcul de quelques petites despences pour venir à certains comptes qu'il alla controuuer, il vid que ie fis semblãt de croire trop facilemẽt pour en croire rien du tout, & me disposant à luy donner le loisir de faire des supputations, i'allois sortir, qu'il me pria d'arrester, pour me dire au vray ce qui l'amusoit là, à cõdition que ie ne m'en mocquerois point, ce que luy aiant promis il tire de sa pochette quelques moitiez de vers & de proses, d'où il vouloit r'assembler vn present pour ceste Maistresse. Est-il bien vrai, luy dis-ie, que vous soyez pris ? seriez vous si fol que d'estre Amoureux? ie ne le suis pas, dit-il, au poinct qu'il paroist peut estre à ma contenance: mais à la verité, ceste fantaisie me passe fort aggreablement dans l'esprit, & ceste resuerie commence à me desrober le goust des obiects que ie trouuois auparauant les plus aimables, ie ne sçaurois me souuenir d'elle qu'auec vn peu demotion,

& pour si peu de temps que ie l'ai veuë, i'ay toute ceste idee si bien imprimee dans le cœur qu'il n'y a point de traict si caché dans son visage, ou de mouuemens si diuers en ses regards, qui ne soient presents à mon imagination, ceste taille, ceste parole, ce rire, ceste façon de cheminer, ie le vois mieux que ie ne faisois tantost: car mes yeux l'ont mis bien fidelement dans mon ame, & mon ame la remet incessamment deuant mes yeux. Ceux qui se sont imaginez d'auoir parlé à des diuinitez corporelles songeoient sans doute à leur Maistresse, car on ne voit en absēce rien si clairement que cela. A ce petit discours qu'il me poussa precipitēment, & qu'il monstroit bien partir du profond du cœur, il me sembla voir vn homme qui commence à s'estendre, & bâille du premier accez de sa fieure, & iugeai bien qu'à la fin il faudroit que ceste maladie prist son cours, ie ne laissai pas de lui representer que c'estoit là le commencement d'vn dessein qui engage les hommes aux affaires les plus importantes de la vie, & qu'on se deuoit donner le loisir d'examiner vn peu ceste entreprise, tout ce qui nous surprēd pour nous engager, ne se porte que bien rarement à nostre aduantage. Ceste aduanture, lui dis-ie, si inopinee, ne peut pas estre de vostre bon genie, voiez que desia vous

commencez à vous en trouuer mal, la melancholie vous saisit, les souspirs vous eschappent, vous ne mangez plus qu'auec degoust, vous n'auez plus vn sommeil qu'interrompu, ny des songes qu'auec des vapeurs mal digerees qui ne vous representent que precipices, & que visions d'espouuentemens: ne laissez pas gaigner le mal plus auant, coupez lui la racine tandis qu'elle est encore foible, aussi bien possible trauaillerez-vous à ceste recherche inutilement: ce sera peut-estre quelque esprit capricieux, sur qui vous ne pourrez poser aucun fondement de vostre poursuite, ou quelque humeur deffiante que vous ne pourrez iamais asseurer de la verité de vostre affection, ou quelque naturel delicat & superbe, à qui, ny la vertu ny la passion ne sçauroit iamais vo⁹ rendre agreable, & qui se trouuant honoré que de soy-mesme, se desoblige de lamitié & du respect qu'on luy veut rendre. Peut-estre, comme à sa mine elle est assez froide, & semble auoir du iugement, elle souffrira bien que vous la seruiez, & ne se faisant au fonds que rire de vostre mal, vous laissera vieillir sans recompense. Mon ami, vous courez danger de tous ces inconueniens là. Au reste ie ne suis pas si peu complaisant à la passion de mes amis, que si i'auois la liberté de demeurer en ceste Ville

ie ne fuſſe bien aiſe de vous y tenir compagnie car ie voi que ceci s'en va rompre voſtre voiage, & que vous n'eſtes pas preſt à partir d'icy demain. Là commençant à me reſpondre par vn ſerment, il me proteſte qu'il ſeroit à Tours ſi toſt que moy, & que dans trois iours il prẽdroit la poſte pour me r'atteindre, qu'il me ſupplioit de luy donner ce temps-là, & de pardonner cette neceſſité à la foibleſſe de ſon eſprit, qui s'eſtoit veritablement laiſſé prendre, & ne ſe ſentoit pas capable de ſe deliurer ſi promptement. Cependant puis que vous me donnez vne ſorte de congé en ceſte desbauche, pluſtoſt qu'vne approbation à ce diuertiſſement de mon ame, acheuez ie vous supplie l'obligatiõ que ie vous ai de m'approuuer en ma freneſie, & pour la faire mieux reuſſir, puis que les vers ne vous couſtent rien, & que tout le monde, & moy particulierement les eſtiment tant, donnez-moy vn Quatrain de voſtre façon qui luy touche quelque choſe de mon affection, & de ſa beauté: Et comment luy dis-ie, voudriez vous emprunter les habits d'vn autre pour vous parer deuant voſtre Maiſtreſſe, & vous farder le viſage pour luy plaire? Cela eſt encore plus eſtrange d'auoir des imaginations empruntées pour luy diſcourir, & ſçachez, ie vous prie, que les pen-

ſees d'vn autre ne ſe rapportent iamais ſi bien à nos ſentimens, & qu'il faut eſtre Amoureux pour les ſçauoir dire. Pour exprimer voſtre fantaiſie, il faudroit que voſtre Maiſtreſſe me paruſt auſſi belle qu'elle vous sẽble : Les plus excellens traicts de la Poëſie ſont à bien peindre vne naïfueté: Vous ferez mieux cela auec vn ſouſpir que ie ne ſçaurois auec tout l'artifice. Le plus non chalãment que vous luy pourrez eſcrire, & auec plus de deſordre luy perſuadera mieux que vous auez l'eſprit diuerti & que l'amour ne vous laiſſe pas la liberté du diſcours, ſi bien qu'autant de fautes que vous ferez, feront autant de marques de voſtre paſſion, & des ſubiets de vous faire aimer. Voila, ce me dit il, le plus honneſte refus que ie pouuois eſperer de vous, donnez-moy pour le moins ce ramas de vos dernieres Poëſies qu'õ na point encore veuës, afin que i'en tire ſi ie puis quelque choſe à mon ſubiet, ce que ie fis facilement, & commençai à prendre reſoluiton de lui laiſſer faire l'amour, & de partir le lendemain auecques Sydias.

AV ROY SVR SON RETOVR DV LANGVEDOC.

IEune & victorieux Monarque
Dont les exploits si glorieux
Ont donné de l'enuie aux Dieux
Et de la fraieur à la Parque,
Qu'attendez-vous plus des Destins?
C'est assez puni de mutins,
C'est assez demoli de Villes,
Nous sçauons bien que desormais
La fureur des guerres ciuiles
Ne nous sçauroit oster la paix.

Laissez-là ces terres Estranges
Où vous faites tant de deserts,
Boisset prepare des concerts,
Et moy des vers à vos loüanges:
Paris ne fut iamais si beau,
Les sources de Fontaine-bleau,
Rompant leurs petits flots de verre
Contre les murs de leurs rampars
Ne murmurent que de la guerre
Qui les priue de vos regards.

Dans les allegresses publiques,
Mesme en celebrant vos vertus
Nos visages sont abatus

Et nos ames melancholiques,
Vos exploits qu'on nous fait ouir,
Ne peuuent ſans nous reſiouir,
Vous donner de la renommee.
Et ne peuuent ſans nous faſcher,
Expoſer au ſort de larmee
Vn Roi que nous auons ſi cher.
Dans ce ſanglant meſtier des armes
Où vos bras ſon trop exercez,
Le peuple verſe ici des larmes.
Le demon ennemi du iour
Noyant les Aſtres de la Cour
Dans l'horreur de ſes fleuues ſombres,
Partage voſtre eſtat aux morts,
Baſtit l'empire de ſes ombres
De la ruine de nos corps.
Si les fureurs eſtoient hardies
A ce point que leur cruauté
Attaqua voſtre Maieſté,
De leurs funeſtes maladies,
Quelle ſi ſecourable main
Peuſt fournir le ſecours humain,
Ou qu'elle aßiſtance diuine,
Vous pourroit ſi ſoudain guerir,
Que la peur de noſtre ruine
Ne nous euſt pluſtoſt fait mourir,
Reuenez au ſein de la France,
C'eſt où les Aſtres les plus doux

Et encore pour l'amour de vous
Adouciront leur influence,
Tous les plus gracieux climats:
Qui sans gresles & sans frimats,
Peuuent accomplir leur année;
Dans leur plus fauorable iour,
N'ont rien d'esgal à la iournée,
De vostre bien-heureux retour.
Vostre Demon tenant la guerre
Reduite à sa deuotion;
Laisse gronder l'Ambition.
Des plus vaillans Rois de la terre,
On n'en voit plus du temps passé,
De qui le nom effacé
Ne vous rende vn muet hommage,
Et le marbre deuant vos Lys,
Est honteux de seruir d'image
A leurs exploits enseuelis:

ELEGIE.

SOuuerain qui regis l'influence des vers;
Aussi bien que tu fais mouuoir tout l'vniuers;
Ame de nos esprits qui dans nostre naissance
Inspiras vn raion de ta diuine essence,
Pourquoy ne m'as tu fait les sentimens meilleurs?
Pourquoy tes beaux thresors sont-ils coulez ailleurs
Ie voi de toutes parts des escriuains sans nombre,
Dont la grandeur a mis mon petit nom à l'ombre,
Ie n'ai qu'vn pauure fonds d'vn mediocre esprit.

Où ie nai cultiué ce que le Ciel m'apprit
Des tristes sons rimeurs, d'vn stile qui se traine,
Espuisant tous les iours ma languissante veine,
Si i'auois la vigeur de ces fameux Latins,
Où l'esprit de celuy qui força les destins,
Qui vid à ces chansons les Parques desarmees;
Et de tous les damnez les tortures charmees.
Quand pour l'amour de luy le Prince des Enfers
Laissa viure Euridice, & la tira des fers
Où si c'est trop d'auoir ces merueilleux genies,
Qu'à nostre siecle infame à bon droit tu dénies,
Ie me contenterois d'esgaler en mon art
La douceur de Malherbe ou l'ardeur de Ronsard,
Et mille autres encore, à qui ie fais hommage,
Et de qui ie ne suis que l'ombre & que l'image,
Ie donnerois ma plume à ces soins violans,
A peindre ces sanglots & ces desirs brustans,
Que depuis peu de iours quelque demon alume
Dans mon sang où l'amour se plaist & me consomme,
Si mes vers retenoient encore la ferueur
Qui les fit autrefois naistre pour la faueur,
Et tant d'escrits perdus que pour chanter leur flamme,
Mille de mes amis m'ont arraché de l'ame
O Cloris que tu sçais si bien faire adorer,
Qui l'Ame par les yeux m'as peu si bien tirer:
Beauté que desormais ie nommerai mon Ange,
Ie les consacrerois sans doute à ta loüange.

Iai ſi peur que ma Muſe ait perdu ſes appas ;
A flater vainement ceux que ie n'aime pas ,
Que ma plus belle ardeur auiourd'hui ſe retire ,
M'eſtant ſi neceſſaire à ce nouueau martyre ,
Et qu'au meilleur beſoin mes eſprits finiſſans,
Ne me fourniſſent plus que des vers languiſſans;
Mon eſprit eſpuiſé dans des trauaux funeſtes,
N'aura pour ton ſubiet rien gardé que des reſtes,
Cloris ie le confeſſe & qu'en ce beau deſſein
Mon ardeur s'amortit , en mon timide ſein ,
Mais le feu de l'amour qui s'eſt rendu le maiſtre,
De tous mes ſentimens la peut faire renaiſtre ,
Et ſa douce faueur par vn traict de tes yeux,
Peut rendre à mon eſprit ce qu'il auoit de mieux
Ainſi fut cet eſpoir dont ta beauté me flate,
Ta beauté dont le feu par tous moyens eſclate :
Encore mon eſprit oſe ſe faire fort
De ſauuer ton merite & mon nom de la mort.
Ie conçois vn Poeme en l'ardeur qui me pique,
De ce vaſte deſſein qu'on appelle heroïque.
Ie ſçai que les François n'ont pas encor appris
De pouſſer dans ces champs leurs delicats eſprits ,
Ie me veux engager à ce penible ouurage,
Car tu m'en fourniras la force & le courage ,
Si ie ſuis le premier à ce diuin effort,
Ce n'eſt à mon aduis que le plaiſir du ſort,
Qui voulant que premier ceſte œuure i'ecriuiſſe,
Voulut que le premier ceſte beauté ie viſſe ,
Et que dans ces appas ie prinſſe vne chaleur ;

Où les sœurs d'Apollon n'ont rien donné du leur,
Où rien que ton obiect ma paßion n'allume,
Où ie n'ay que ta main pour conduire ma plume.
O Dieux pourray-ie bien sans vous fascher vn peu
Suiure les mouuemens de mon aueugle feu!
Desia comme l'amour m'engage à la furie,
Ie croy que l'adorer n'est pas idolatrie,
D'eusse-ie despiter vostre diuin courroux.
Tout ce que i'en veux dire est au dessous de vous,
S'il vous plaist que le monde vniquement vous aime,
Si vous voulez purger la terre du blaspheme,
Faire que les mortels rendent la liberté
De leurs desirs peruers à vostre volonté,
Sans les espouuanter de l'esclat du tonnerre,
Changez-vous en Cloris & venez sur la terre,
Alors de vostre amour ils seront tous rauis,
Alors resolument vous en serez seruis:
Il est vray que tout cede à l'amoureuse peine,
Que Paris & sa ville ont bruslé pour Heleine,
Et les antiquitez font voir aux curieux,
Que l'Aigle mit Titan dans le siege des Dieux,
Et de tant de beautez qui furent les Maistresses
De l'aisné de Saturne on en fait des Deesses,
Qui n'ont esté pourtant non plus que leur amant
Que le triste butin d'vn mortel monument,
Mais d'autant que l'amour est le bien de la vie,
Qui seul ne peut iamais esteindre son enuie,
Qui tousiours dans la peine espere le plaisir,
Qui dans la resistance augmente le desir,

Et que les corps humains de ceste douce flame
Suiuent iusqu'à la fin les derniers traits de l'ame:
On a creu de l'amour qu'il estoit immortel,
Et qu'aussi son subiect ne peut estre que tel,
Ainsi ces Dieux Paiens furent ce que nous sommes,
Ainsi les vrais amans seront plus que les hommes.
Pour moy qui n'ay souffert que d'vn iour seulement,
Ie n'ose m'asseurer de passer pour amant,
Ie ne sçay si l'amour me croit de son Empire,
Depuis si peu de temps qu'il voit que ie souspire,
Il faut bien que ce soit vn obiect violent,
Pour me donner si tost vn desir bruslant,
Ou que mon ame soit d'vne matiere aisee,
Et d'vne humeur bien prompte à se voir embrasee,
Ce feu me brusle tant à force qu'il me plaist,
Qu'à peine ai-ie loisir de regarder qu'il est,
Les dieux qui peuuent tout auec les destinees
S'aident de mille maux & de beaucoup d'annees,
Et faut que les Soleils l'vn l'autre se suiuans
A force d'esclairer esteignent les viuans,
Qu'vn siecle ce flambeau passe sur nostre vie,
Et Cloris d'vn trait d'œil me l'a desia rauie,
Mes sens enueloppez dans vn profond sommeil
Ne sçauent plus que c'est des clartez du Soleil,
Mes premiers sentimens sont dans la sepulture,
Ton amour, ô Cloris, a changé ma nature,
L'esclat des diamans ny du plus beau metal,
Bacchus tout Dieu qu'il est, riant dans le cristal,
Au prix de tes regards n'ont point trouué la voye,

Qui conduit dans mon ame vne parfaite ioye,
Si le sort me donnoit la qualité de Roy,
Si les plus chers plaisirs s'addressoient tous à moy,
Si i'estois Empereur de la terre & de l'onde
Si de ma propre main i'auois basti le monde,
Et comme le Soleil de mes regards produit
Tout ce que l'vniuers a de fleur & de fruit,
Si cela m'arriuoit ie n'aurois pas tant d'aise,
Ny tant de vanité que si Cloris me baise,
Mais i'entens vn baiser où le cœur puisse aller,
Auec les mouuemens des yeux & du parler,
Que son ame sans peine auec moy s'entretienne,
Et que sa volonté seconde vn peu la mienne.
Amans qui vous piquez vers vn obiect forcé,
Qui ne sçauez que c'est d'vn baiser bien pressé,
Qui ne trouuez l'amour que dans la tyrannie;
Et n'aimez les faueurs qu'entant qu'on les vous nie,
Que vous estes heureux en vos lasches desirs,
Puis que mesme vos maux font naistre vos plaisirs.
Pour moy, chere Cloris, ie n'en suis pas de mesme,
Ie ne sçaurois aimer si ie ne voy qu'on m'aime,
Et si peu qu'on refuse à ma saincte amitié,
Ie sens que mon ardeur decroit de la moitié,
I'entens que le salaire égale mon seruice,
Ie pense qu'autrement la constance est vn vice,
Qu'amour hait ces esprits qui lui sont trop deuots,
Et que la patience est la vertu des sots,
Ce que ie dis, Cloris, auec plus d'asseurance,
D'autant que ie te voy flater mon esperance,

Et que pour nous tenir dans cet heureux lien,
Ie voy desia d'accord ton esprit & le mien,
Aimons-nous ie te prie, & lors que mon visage
Te voudra rebuter ou mon poil ou mon aage,
Regarde en mon esprit où i'ay mis ton tableau,
Lors tu verras en moy quelque chose de beau,
Tu te verras logee en ce petit Empire,
Où l'esprit de l'amour auecques moy souspire,
Il se tient glorieux de receuoir ta loy,
Et semble qu'il poursuit mesme dessein que moy;
Si ie voy dans tes yeux il y va prendre place,
Ie ne voy là dedans que ses traits & ma face,
Ie doute s'il y fait ou mon bien ou mon mal,
Et ne sçay pas s'il est mon maistre ou mon riual:
Ie cognois bien l'amour, ie sçay qu'il est perfide,
Et si pour le chasser ie suis vn peu timide,
Ie luy feray tousiours vn traitement humain,
Puis que ie l'ay receu d'vne si bonne main.
Puis que c'est toy Cloris, apres l'auoir fait naistre,
Qui l'as mis dans mon ame, où ton œil est le maistre,
Où tu vis absolue en tes commandemens,
Où ton vouloir preside à tous mes sentimens,
C'est par toy que ces vers d'vne veine animee,
S'en vont à ma faueur flater la renommee,
Mais ie diray par tout que tes seules beautez
Ont esté le demon qui me les a dictez,
Et tant que tes regards luiront à ma pensee,
Sans ouurir vne veine aucunement forcee:
Ma Muse se promet de meriter vn iour,

Que ses vers soient nommez les fruits de ton amour
Autant que ton humeur aime la Poësie,
Ie te prie, ô Cloris, aide ma frenaisie:
Et puis que ie m'engage à ce diuin proiect,
Ne te lasse iamais de me seruir d'obiect.
Auiourd'huy donne moy tes beaux cheueux à peindre,
Tu verras vne plume au Pactole se teindre,
Et d'vne lettre d'or grauer selon mes vœux,
Mon ame entrelassee auec tes cheueux,
Ie ne veux point laisser ma paßion oisiue,
Ma veine est pour Cloris & sans fonds & sans riue,
Demain ie descriray ses yeux & ce beau front,
Pour elle mon genie est abondant & prompt,
Et pour voir que ma veine en ce suiet tarisse,
Il faudra voir plustost que sa beauté perisse,
Que mes yeux dans ses yeux ne trouuent plus d'amour,
C'est à dire, il faut voir perir l'astre du iour:
Car ie ne pense point que ses attraits succombent,
Sous l'iniure des ans, tant que les cieux ne tombent,
Ils se renforceront au lieu de defaillir,
Comme l'or s'embellit à force de vieillir,
Et comme le Soleil à qui le vieil vsage,
N'a point osté l'ardeur, ny changé le visage.
Toutefois il n'importe à mon contentement,
Que mon Soleil esclaire ou meure promptement:
Puis que desia ma vie à demy consommee,
Ne se peut asseurer d'estre long temps aimee,
Que ie dois defaillir à ce diuin flambeau,
Et perdre auecques moy sa memoire au tombeau,

Mais tandis que le ciel me souffrira de viure,
Et que le traict d'amour me daignera poursuiure,
Ie me veux consommer dans ce plaisir charmant,
Et me resous de viure & mourir en aimant,
Ie sçai bien que Cloris ne me veut pas contraindre
Au soin perpetuel de seruir & de craindre,
Qu'elle a des mouuemens suiets à la pitié,
Et qu'au moins sa raison songe à mon amitié.
Cloris si ie venois aueuglé de tes charmes,
Le cœur tout en souspirs, & les yeux tous en larmes
Demander instamment vn amoureux plaisir,
Ie croi que ton amour m'en laisseroit choisir:
Maintenant que le ciel despoüille les nuages,
Que le front du Prin-temps menace les orages,
Que les champs comme toy paroissent embellis
De quantité d'œillets, de roses & de lis:
Que tout est sur la terre, & qu'vne humeur feconde,
Qu'attire le Soleil, fait raieunir le monde,
Comme si i'auois part à la faueur des cieux,
Qui redonnent l'enfance à ces boccages vieux,
Et que ce renouueau qui rend tout agreable,
Me rendist à tes yeux plus ieune & plus aimable,
Ie te veux coniurer auec des vœux discrets,
De passer auec moy quelques moments secrets:
Nous irons dans des bois sous des feuillages sombres
Où iamais le Soleil n'a sceu forcer les ombres,
Personne là dedans n'entendra nos amours:
Car ie veux que les vents respectent nos discours,
Et que chasque ruisseau plus vistement s'enfuie:

De deuant tes regards, de peur qu'il ne t'ennuie,
Maintenant que le Roi s'esloigne de Paris,
Suiui de tant de gens au carnage nourris,
Qui dans ces chauds climats vont requerir les restes
Du danger des combats & de celui des pestes.
Il faut que ie le suiue, & Dieu sans me punir,
Cloris ne te sçauroit empescher d'y venir,
Si tu fais ce voiage, où mon amour te prie
D'y ramener tes yeux, car c'est là ma patrie:
C'est où les rais du iour daignerent deualer,
Pour faire viure vn cœur que tu deuois brusler.
Là tu verras vn fonds où le païsan moissonne
Mes petits reuenus sur les bords de Garonne,
Le fleuue de Garonne où des petits ruisseaux
Au trauers de mes prez vont apporter leurs eaux,
Où des saules espais leurs rameaux verds abaissent,
Pleins d'ombre & de fraischeur sur mes troupeaux qui paissent,
Cloris si tu venois dans ce petit logis,
Combien qu'à te l'offrir de si loin ie rougis,
Si ceste occasion permet que tu l'approches,
Tu le verras assis entre vn fleuue & des roches,
Où sans doute il falloit que l'amour habitast
Auant que pour le ciel la terre il ne quittast,
Dans ce petit espace vne assez bonne terre,
Si ie la puis sauuer du butin de la guerre,
Nous fournira des fruits aussi delicieux,
Qui sçauroient contenter ou ton goust ou tes yeux:
Mais afin que mon bien d'aucun fard ne se voile,

Mes plats sont d'estain & mes rideaux de toile,
Vn petit pauillon dont le vieux bastiment
Fut massonné de brique & de mauuais ciment,
Monstre assez qu'il n'est pas orgueilleux de nos tiltres.
Par où les vents d'Hyuer s'introduisans vn peu,
Ne puissent venir voir si nous auons du feu,
Ie ne veux point mentir, & quand le sort auare,
Qui me traicte si mal m'eust esté plus barbare,
Et qu'il m'eust fait sortir d'vn sang moins recogneu,
Ie te confesserois d'où ie serois venu,
Que i'ay bien plus de peine à descouurir ma face,
Deuant tes yeux si beaux qu'à te monstrer ma race
Dans l'estat où ie suis i'ay bien plus de raison
De te faire agreer mes yeux que ma maison,
Ie iure les rayons dont ta beauté m'esclaire,
Que le but de mon ame est le soin de te plaire,
Et que i'ayme si fort ta veuë & tes propos,
Qu'à ton suiet la nuict est pour moy sans repos,
Et sans faire l'amour à la façon commune,
Sans accuser pour toy le ciel ny la fortune,
Sans me plaindre si fort i'ay ce coup plus profond,
Que les autres mortels, i'ayme mieux qu'ils ne font,
Et si ton cœur n'en tire vne preuue assez bonne,
De ces vers insensez que mon amour te donne,
Pour m'en iustifier à tes yeux adorez,
Ie repandray le sang d'où ie les ay tirez,
Si ton humeur estoit de me le voir respandre,
Et qu'autrement ton cœur ne me voulut entendre.

ELEGIE.

CLoris lors que ie ſonge en te voyant ſi belle,
Que ta vie eſt ſuiette à la loy naturelle,
Et qu'à la fin les traits d'vn viſage ſi beau
Auec tout leur eſclat iront dans le tombeau,
Sans eſpoir que la mort nous laiſſe en la penſee,
Aucun reſſentiment de l'amitié paſſee,
Ie ſuis tout rebuté de l'aiſe & du ſouci
Que nous fait le deſtin qui nous gouuerne icy,
Et tombant tout à coup dans la melancholie,
Ie commence à blaſmer vn peu noſtre folie,
Et fay vœu de bon cœur de m'arracher vn iour
La chere reſuerie où m'occupe l'amour.
Auſsi bien faudra-il qu'vne vieilleſſe infame,
Nous gele dans le ſang les mouuemens de l'ame,
Et que l'aage en ſuiuant ſes reuolutions,
Nous oſte la lumiere auec les paſsions,
Ainſi ie me reſous de ſonger à ma vie,
Tandis que la raiſon m'en fait venir l'enuie,
Ie veux prendre vn obiect où mon libre deſir
Diſcerne la douleur d'auecque le plaiſir,
Où mes ſens tous entiers ſans fraude & ſans cõtrainte,
Ne s'embarraſſent plus, ny d'eſpoir ny de crainte,
Et de ſa vaine erreur mon cœur deſabuſant,
Ie gouſteray le bien que ie verray preſent,
Ie prendray les douceurs à quoy ie ſuis ſenſible,
Le plus abondamment qu'il me ſera poſsible,
Dieu nous a tant donné de diuertiſſemens

Nos sens trouuent en eux tant de rauissemens,
Que c'est vne fureur de cercher qu'en nous-mesme
Quelqu'vn que nous aimions, & quelqu'vn qui nous aime.
Le cœur le mieux donné tient tousiours à demi,
Chacun s'aime vn peu mieux tousiours que son ami,
On les suit rarement dedans la sepulture,
Le droit de l'amitié cede aux loix de nature:
Pour moy si ie voyois en l'humeur où ie suis
Ton ame s'enuoler aux eternelles nuits,
Quoy que puisse enuers moy l'vsage de tes charmes,
Ie m'en consolerois auec vn peu de larmes,
N'attens pas que l'amour aueugle aille suiuant
Dans l'horreur de la nuict, des ombres & du vent.
Ceux qui iurent d'auoir l'ame encore assez forte,
Pour viure dans les yeux d'vne maistresse morte
N'ont pas pris le loisir de voir tous les efforts,
Que fait la mort hideuse à consumer vn corps,
Quand les sens peruertis sortent de leur vsage,
Qu'vne laideur visible efface le visage,
Que l'esprit defaillant & les membres perclus,
En se disant adieu ne se cognoissent plus,
Que dedans vn moment apres la vie esteinte,
La face sur son cœur n'est pas seulement peinte,
Et que l'infirmité de la puante chair,
Nous fait ouurir la terre afin de la cacher,
Il faut estre animé d'vne fureur bien viue,
Ayant consideré comme la mort arriue,
Et comme tout l'obiect de nostre amour perit,

Si par vn tel remede vne ame ne guerit,
Cloris tu vois qu'vn iour il faudra qu'il aduienne,
Que le deſtin rauiſſe & ta vie & la mienne,
Mais ſans te voir le corps ny l'eſprit deperi,
Le ciel en ſoit loüé, Cloris ie ſuis gueri,
Mon ame en me dictant les vers que ie t'enuoye,
Me vient de plus en plus reſſuſciter la ioye,
Ie ſens que mon eſprit reprend la liberté,
Que mes yeux deſuoilez cognoiſſent la clarté,
Que l'obiect d'vn beau iour, d'vn pré, d'vne fontaine,
De voir comme Garonne en l'ocean ſe traine,
De prendre dans mon iſle en ſes longs promenoirs,
La paiſible fraiſcheur de ſes ombrages noirs:
Me plaiſt mieux auiourd'hui que le charme inutile
Des attraits dont amour te fait voir ſi fertile,
Languir inceſſamment apres vne beauté,
Et ne ſe rebuter d'aucune cruauté,
Gaigner au prix du ſang vne foible eſperance
D'vn plaiſir paſſager qui n'eſt qu'en apparence.
Se rendre l'eſprit mol, le courage abatu,
Ne mettre en aucun prix l'honneur ni la vertu,
Pour conſeruer ſon mal mettre tout en vſage,
Se peindre inceſſamment & l'ame & le viſage,
Cela tient d'vn eſprit où le ciel n'a point mis
Ce que ſon influence inſpire à ſes amis.
Pour moy que la raiſon eſclaire en quelque ſorte
Ie ne ſçaurois porter vne fureur ſi forte,
Et deſia tu peux voir au train de cet eſcrit
Comme la gueriſon auance mon eſprit:

Car insensiblement ma Muse vn peu legere
A passé dessus toy sa plume passagere,
Et destournant mon cœur de son premier obiet,
Dés le commencement i'ay changé de suiet,
Emporté du plaisir de voir ma veine aisee,
Seurement r'aborder ma flamme r'appaisee,
Et ioüer à son gré sur les propos d'aimer,
Sans auoir auiourd'huy pour but que de rimer,
Et sans te demander que son bel œil esclaire,
Ces vers où ie n'ay pris aucun soin de te plaire.

STANCES.

Maintenant que Cloris a iuré de me plaire,
Et de m'aimer mieux que deuant,
Ie despite le sort & crains moins sa colere,
Que le Soleil ne craint le vent.

Cloris renouuellant ma chaine presqu'vsee,
Et renforçant mes doux liens,
M'a rendu plus heureux que l'amy de Thesee
Quand Pluton relascha les siens.

Desia ma liberté faisoit trembler mon ame,
Mon salut me faisoit perir,
Ie mourois de regret d'auoir tué ma flamme,
Combien qu'elle me fist mourir,

Sortant de ma prison ie me trouuois sauuage,
I'estois tout esbloüy du iour,
De tous mes sentimens i'auois perdu l'vsage
En perdant celuy de l'amour.

Ainsi l'oiseau de cage alors qu'il se deliure,

Pour ſe remettre dans les bois
Trouue qu'il à perdu l'vſage de ſon viure,
De ſes aiſles & de ſa voix.
Dieux où cet auanture auoit porté ma vie,
Ie fremiſſois de ſon orgueil,
Cependant ie ſentois que ie mourois d'enuie,
De l'adorer iuſqu'au cercueil.
Cloris trauaillez bien à deſnoüer ma chaiſne,
Mon ioug eſt tres-bien aſſeuté,
Vous ſeriez fort long temps pour me metre en la pein
Dont vous m'auez ſi toſt tiré.
Ie ne ſuis pas ſi fol que d'eſcouter encore
Les cenſures de ma raiſon,
Et combien que mon mal euſt beſoin d'Ellebore
Ie prendrois pluſtoſt du poiſon.

SONNET.

ON n'auoit point poſé le fondement de Rome,
On n'auoit point parlé du ſiege d'Ilion,
La terre n'auoit point receu Deucalion,
Ny Babel diuiſé le langage de l'homme.
Les ſœurs de Phaëton ne pleuroient point la gome:
Les Geans n'auoient point monté ſur Pelion,
Et celuy qui cauſa noſtre rebellion,
N'auoit pas mis la dent ſur la premiere pomme.
Cypre n'auoit point veu ſes riues s'animer,
De ce germe diuin qui tomba dans la mer,
Quand la mere d'amour voulut ſortir de l'onde,
Bref nous ne ſçauons point des ſiecles aſſez vieux:

Depuis qu'on a cogneu l'origine du monde,
De qui l'antiquité ne le cede à vos yeux.

SONNET.

MInistre du repos, sommeil pere des songes,
Pourquoy t'a-t'on nommé l'image de la mort?
Que ces faiseurs de vers t'ont iadis fait de tort
De le persuader auecques leurs mensonges.
Faut-il pas confesser qu'en l'aise où tu nous plonges
Nos esprits sont rauis par vn si doux transport,
Qu'au lieu de racourcir à la fureur du sort
Les plaisirs de nos iours, sommeil tu les allonges.
Dans ce petit moment, ô songes rauissans,
Qu'amour vous a permis d'entretenir mes sens,
I'ay tenu dans mon lict Elise toute nuë.
Sommeil, ceux qui t'ont fait l'image du trespas;
Quand ils ont peint la mort i's ne l'ont point cogneuë:
Car vraiment son pourtrait ne lui ressemble pas.

SONNET.

AV moins ay-ie songé que ie vous ay baisee:
Et bien que toute l'amour ne s'en soit pas allé,
Ce feu qui dans mes sens a doucement coulé
Rend en quelque façon ma flamme r'appaisee.
Apres ce doux effort mon ame reposee,
Peut rire du plaisir qu'elle vous a volé,
Et de tant de refus à demi consolé,
Ie trouue desormais ma guerison aisee.
Mes sens desia remis commencent à dormir,

Le sommeil que deux nuits m'auoit laißé gaunir,
En fin dedans mes yeux vous fait quitter la place.
Et quoy qu'il soit si froid au iugement de tous,
Il a rompu pour moy son naturel de glace,
Et s'est monstré plus chaud & plus humain que vous.

SONNET.

D'Vn sommeil plus tranquille à mes amours resuant,
I'esueille auant le iour mes yeux & ma pensee,
Et ceste longue nuit si durement passee,
Ie me trouue estonné dequoy ie suis viuant.
Demi desesperé ie iure en me leuant,
D'arracher cet obiect à mon ame insensee,
Et soudain de ses vœux ma raison offensee,
Se desdit, & me laisse außi fol que deuant.
Ie sçay bien que la mort suit de pres ma folie,
Mais ie voy tant d'appas en ma melancholie,
Que mon esprit ne peut souffrir sa guerison.
Chacun à son plaisir doit gouuerner son ame,
Mithridate autrefois a vescu de poison,
Les Lestrigons de sang, & moy ie vis de flame.

SONNET.

CHere Isis tes beautez ont troublé la nature,
Tes yeux ont mis l'amour dans son aueuglement,
Et les dieux occupez apres toy seulement,
Laissent l'estat du monde errer à l'aduanture.

Voyans dans le Soleil tes regards en peinture,
Ils en sentent leur cœur touché si viuement,
Que s'ils n'estoient cloüez si fort au firmament,
Ils descendroient bien tost pour voir leur creature.
Croy moy qu'en ceste humeur ils ont peu de soucy
Ou du bien ou du mal que nous faisons icy,
Et tandis que le ciel endure que tu m'aimes.
Tu crains bien dans mon lict impunément coucher,
Isis que craindrois-tu? puis que les Dieux eux-mesmes
S'estimeroient heureux de te faire pecher.

SONNET.

SAcrez murs du Soleil où i'adoray Philis,
Doux seiour où mon ame estoit iadis charmee,
Qui n'est plus auiourd'huy sous nos toicts desmolis,
Que le sanglant butin d'vne orgueilleuse armee.
Ornemens de l'autel qui n'estes que fumees,
Grand Temple ruiné, mysteres abolis,
Effroyables obiects d'vne ville allumee,
Palais, hommes, cheuaux, ensemble enseuelis.
Fossez larges & creux tous combles de murailles,
Spectacles de frayeur, de cris, de funerailles,
Fleuue par où le sang ne cesse de courir:
Charniers où les Corbeaux & Loups vont tous repaistre.
Clerac pour vne fois que vous m'auez fait naistre,
Helas! combien de fois me faites-vous mourir?

POVR

POVR VNE AMANTE IRRITEE.

CEux qui tirent le cœur par les traits du visage,
Remarquent dans le tien des signes de valeur,
Mais comme la vaillance est tousiours vn presage,
Qui promet de la gloire auecques du malheur.
Iespere que la mort auecques sa pasleur,
Couurira tes beautez de sa funeste Image,
Et que ton ieune sang tout rempli de chaleur,
Viendra faire à ton dam preuue de ton courage.
Vn iour que tu voudras combatre au premier rang,
Ie te verray couuert de poußiere & de sang,
Et le cœur trauersé d'vne mortelle playe.
Tourne ces traistres yeux deuers ton monument,
Lors pour te faire voir que ma vengeance est vraye,
Ie n'en ietteray pas vn souspir seulement.

POVR VNE AMANTE CAPTIVE.

TYrannique respect, triste & fascheux deuoir,
Qui tiens si rudement mes volontez cõtraintes,
Dois-ie mourir icy sans que ie puisse auoir
Autre soulagement que celuy de mes plaintes?
Souffriray-ie, ô Thirsis: mon cœur gelé de craintes,
Dans le desir bruslant que i'ay de te reuoir,
Loix que ma paßion deuoit auoir enfraintes,
Garderez vous tousiours ce rigoureux pouuoir?
Ie crois que le Tyran qui d'eternelles flames.
Donne le chastiment ordonné pour les ames,
Quand ie serois esclaue au fonds de ses Enfers.

S'il ſçauoit le ſubiet de mon impatience,
Sentiroit me voiant bleſſer ſa conſcience ;
S'il ne me permettoit de ſortir de mes fers.

ELEGIE.

DAns ce climat barbare, ou le deſtin me range,
Me rendant mon païs comme vn païs eſtrange,
Deſlogez, ie ne ſçai quel eſtourdiſſement
Aſſoupit les aigreurs de mon baniſſement,
Ie n'ay point ſouſpiré depuis l'heure funſte,
Que ie receus ce traict de la fureur Celeſte,
Ton ame en fut touchée, & gemit ſous l'effort
Que me fit la rigueur de mon iniuſte ſort.
Mon maiſtre en eut auſſi de bien viues atteintes,
Et vos reſſentimens n'attendoient pas mes plaintes.
Moy voiant mon deſaſtre auec voſtre amitié,
I'eus vn peu de douleur & beaucoup de pitié,
Ie ſentis mon malheur, mais le ſoucy viſible
De voſtre affection me fut bien plus ſenſible ;
Mon cœur preſſé du mal, comme en deux ſe fendit,
Et ſur luy tout mon fiel alors ſe reſpandit,
Mon courage esbloui laiſſa tomber les armes,
Et mon œil fut honteux de n'auoir point de larmes
Mais depuis le moment que ie te dis adieu,
Mon eſprit raſſeuré reuint à ſa couſtume,
Et ſoudain que mon cœur perdit ſon amertume,
Ie vis tous mes ſoucis en l'air s'euanoüir,
Et trouuay dans moymeſme en quoy me reſioüir.

L'obiect de ce chagrin m'eschappa comme vn songe,
Et ce vrai desplaisir me parut vn mensonge
Comme dans nos cerueaux l'Image d'vn penser
Quelquefois se dissipe & ne faict que passer
L'imagination ne le sçait plus restreindre,
Et la memoire aussi ne la peut pas atteindre,
L'ombre de cét ennui s'esuanoüit si bien,
Que ie m'en trouue quitte, & n'y cognois plus rien,
Desloges, rien de tel iamais ne t'importune,
Iamais rien de pareil n'arriue à ta fortune,
Iamais tel accident n'esprouue ta raison.
Iamais vn tel oyseau ne volle en ta maison :
Ie sçai bien que ton ame & sage & courageuse,
T'a fait voir la mer calme & la mer orageuse,
Et que ton front esgal au changements des flots,
Vid mille fois changer le front des matelots ;
Quand ces desseins hardis te firent prendre enuie
D'aller de là la ligne abandonner ta vie,
Ie sçai dans quel danger la fortune t'a mis,
Et combien ta valeur a choqué d'ennemis,
Que tu ris des malheurs dont les mortels souspirent,
Et des traits les plus forts que les destins nous tirent.
Mais tousiours vaut-il mieux viure paisiblement,
D'autant que le repos vaut mieux que le tourment,
L'effort de la raison, & ce combat farouche,
Contre nos sentimens quand la douleur nous touche,
Importune la vie & son fascheux secours,
Nuit plus que si le mal prenoit son iuste cours
Qui retient vn soupir, s'attriste d'auantage

Vn tourment qu'on estouffe estourdit le courage,
Et si iamais l'obiet de quelque desplaisir,
De ses tristes appas t'estoit venu saisir,
Plains toy, ne force rien, fay que ton ame esclate;
Et sçache qu'en pleurant vne douleur se flate,
Mais ces remedes là ne te sont pas besoin,
Les matieres de pleurs te touchent de trop loing,
L'Arc qu'on void reluire au poinct de ta naissance;
D'vne meilleure forme a basti ton essence
Le Ciel te voit tousiours le visage serain,
Comme si le destin t'eust fait l'ame d'airain,
Toute sorte de maux, ton esprit les deffie,
Sans besoin du secours de la Philosophie,
Mais moy qui vois mon Astre en si mauuais sentier,
Qui ne goustay iamais vn seul plaisir entier,
Qui sens que tout me choque, & qui ne vois personne
M'aßister aux assauts que fortune me donne,
Suis-ie pas bien-heureux qu'au fort de mon malheur,
Ie n'aye ressenti tant soit peu de douleur.
Bien que tu sois banni peu s'en faut du Royaume,
Qu'icy ie ne vois plus, ny dez, ny ieu de paulme.
Ie ne vois rien que champs, que riuieres, que prez,
Où le plus doux rozier me put comme cyprez,
Où ie n'ay plus l'aspect de la place Royale;
Où ie ne puis aller boire frais en ta salle,
Où mon Maistre n'est pas, où ne vient point la Cour,
Où ie ne sçaurois voir ny toy ny Liancour,
Ie ne sçay comme quoy ma sauuage nature
Peut sans estonnement souffrir ceste auanture,

Mon œil n'a point regret au lieu que i'ay laissé.
Mon ame ne plaint point le temps qu'elle a passé.
Au lieu de tant de pompes où la Cour vous amuse,
Icy ie n'entretiens que Bacchus & la Muse,
Qui tous deux liberaux auec leurs doux presens
A leur deuotion tiennent vos ieunes ans,
Innocent que ie suis plein de repos, dans l'ame,
Qui tiens indifferent qu'on me loüe ou me blasme:
Qui fais ce qui me plaist, qui vis comme ie veux,
Qui plaindrois au destin le moindre de mes veux,
Qui ris de la Fortune, couché dans la boüe,
Me mocquans des captifs qu'elle attache à sa roüe,
Icy comme à la Cour i'ay le sort tout pareil,
Et vois couler mes iours sous vn mesme Soleil,
Que si nostre Siluandre à l'esprit prophetique,
Si les euenemens suiuent sa prognostique,
Et que cét an fini, quelqu'vn ait le credit,
De faire reüssir le bien qu'il m'a predit,
On verra que Paris n'a point changé de place,
Et que mes sentimens n'ont point changé de face,
Or comme dans la cour i'estois peu Courtisan,
Sçache que dans les champs ie ne suis point Paysan,
Et que mes passions aucunement ne cedent
A la contagion des lieux qui me possedent,
Mon sens en toutes parts suiuant vn mesme cours,
Tu me verras tout tel que tu m'as veu tousiours,
Que si mon long exil doit borner ma demeure,
Quelque part ou ce soit, si faut-il que ie meure,

Et quoy que face Ilax & les plus fauoris,
Le Ciel n'est pas plus loin d'icy que de Paris.

ODE.

PErside ie me sens heureux
De ma nouuelle seruitude,
Vous n'auez point d'ingratitude,
Qui rebute vn cœur amoureux:
Il est bien vray que ie me fasche,
Du fard où vostre teint se cache,
Nature a mis tout son credit,
A vous faire entierement belle,
L'Art qui pense mieux faire qu'elle,
Me desplaist & vous enlaidit,
L'esclat, la force, & la peinture
De tant & de si belles fleurs,
Que l'Aurore auecques ses pleurs,
Tire du sein de la Nature,
Sans fard & sans desguisement,
Nous donne bien plus aisément,
Le plaisir d'vne odeur naïfue,
Leur obiect nous contente mieux,
Et se monstre deuant nos yeux,
Auec vne couleur plus viue,
Les oyseaux qui sont si bien teints,
Ne couurent point d'vne autre Image,
Le lustre d'vn si beau plumage,
Dont la nature les a peints,
Et leur celeste melodie,

Plus aimable, qu'en Arcadie
N'estoient les flageolets des Dieux,
Prend elle mesme ses mesures,
Choisit les tons, fait les censures,
Mieux que l'art le plus curieux,
L'eau de sa naturelle source,
Trouue assez de canaux ouuerts,
Pour trainer par des plis diuers,
La facilité de sa course,
Ses riuages sont verdissans,
Ou des arbrisseaux fleurissans
Ont tousiours la racine fresche,
L'herbe y croist iusqu'à leur grauier,
Mais vne herbe que le bouuier
N'aporta iamais à sa creche.
Ces petits cailloux bigarrez,
Et des diuersitez si belles,
Où trouueroient-ils des modelles,
Qui les fissent mieux figurez,
La Nature est inimitable,
Et sans sa beauté veritable,
Elle esclate si viuement,
Que l'Art gaste tous ses ouurages,
Et luy fait plustost mille outrages,
Qu'il ne luy donne vn ornement.
L'Art ennemi de la franchise,
Ne ueut point estre recogneu,
Mais l'Amour qui ne va que nu,
Ne souffre point qu'on se desguise.

Les Nymphes au sortir des eaux,
D'vn peu de ionc & de roseaux,
Se font la coiffure & la robbe:
Et les yeux du Satyre ont droict,
De regretter encore l'endroict,
Que le vestement leur desrobe.

Si vous sçauiez que peut l'effort
De vostre beauté naturelle,
Et combien de vainqueurs pour elle
Implorent l'aide de la mort,
Vous casseriez ces pots de terre,
De bois, de coquille, de verre,
Où vous renfermez vos onguens,
La nuict vous quitteriez le masque,
Et perdriez cét humeur fantasque
De dormir auecques vos gans,

Lors que vous serez hors d'vsage,
Et que l'iniure de vos ans
Appellera les Courtisans,
A l'Amour d'vn plus beau visage,
Quand vos appas seront ostez,
Que les rides de tous costez
Auront coupé ce front d'albastre,
Taschez lors d'excroquer l'Amour
Et si vous pouuez chaque iour,
Faites-vous de cire ou de plastre.

Si le Ciel me fait viure assez,
Pour voir la fin de vostre gloire,
Et me punir de la memoire

De nos contentemens passez,
Ie croi que ie seray bien aise.
Ne trouuant plus rien qui me plaise,
Au visage que vous aurez,
De reuoir l'amour & les les Graces,
Et d'en aller baiser les traces,
Sur le fard donc vous userez.
Mais auiourd'hui belle Perside,
Vos ieunes yeux seront tesmoins;
Qu'il faut vn siecle pour le moins,
Pour vous amener vne ride,
L'Aurore qui dedans mes vers.
Voit apprendre à tout l'vniuers,
Que vostre beauté la surmonte,
Arrachant de ces beaux habits.
Et les perles & les rubis,
Elle pleure & rougit de honte.
L'Aube n'est point rouge au matin,
D'autant que Titon l'a baisee,
Et ne verse point sa rosee,
Pour la mariolaine & le tin.
La rougeur qui paroist en elle
C'est de voir Perside trop belle,
Et l'humidité de ses pleurs,
Quoy que chante la poësie,
Ce sont des pleurs de ialousie,
Et des marques de ses douleurs,

ELEGIE.

DEpuis ce triste iour qu'vn adieu malheureux,
M'osta le cher obiect de mes yeux amoureux,
Mon ame de mes sens fut toute des-vnie,
Et priué que ie fus de vostre compagnie,
Ie me trouuay si seul auecques tant d'effroy,
Que ie me creus moy mesme estre esloigné de moy,
La clarté du Soleil ne m'estoit point visible.
La douceur de la nuict ne m'estoit point sensible,
Ie sentois du poison en mes plus doux repas,
Et des gouffres par tout où se portoient mes pas,
Depuis rien que la mort n'accompagna ma vie,
Tant me cousta l'honneur de vous auoir suiuie,
O Dieux qui disposez de nos contentemens,
Les donnez-vous tousiours auecques des tourmens,
Ne se peut-il iamais qu'vn bon succez arriue,
A l'estat des mortels qu'vn mauuais ne le suiue,
Meslez-vous de l'horreur au sort plus gracieux?
Icy vostre puissance est en vain appellée,
Comme vn corps à son ombre, vn costau sa valée,
Ainsi que le Soleil est suiui de la nuict,
Tousiours le plus grand bien a du mal qui le suit,
Lors que le beau Paris acompagnoit Helene,
Son ame de plaisir voit la fortune pleine,
Mais le sort, ce bon-heur, cruellement vengea,
Car comme auec le temps la fortune changea,
De sa prosperité nasquit vne misere,

Qui fit brusler sa ville, & massacrer son pere,
Bien que dans ce carnage on vist tant de malheurs,
Qu'on versast dans le feu tant de sang & de pleurs,
Ie iure par l'esclat de vostre beau visage,
Que pour l'amour de vous ie souffre dauantage,
Car si long temps absent des graces de vos yeux,
Il me semble qu'on m'a chassé d'aupres des Dieux,
Et que ie suis tombé par vn coup de tonnerre,
Du plus haut lieu du Ciel, au plus bas de la terre:
Depuis tous mes plaisirs dorment dans le cercueil,
Aussi vrayement depuis ie suis vestu de dueil,
Ie suis chagrin par tout où le plaisir abonde,
Ie n'ay plus nul soucy que de desplaire au monde,
Comme sans me flatter ie vous proteste icy,
Que le monde ne fait que me desplaire aussi,
Au milieu de Paris ie me suis fait Hermite,
Dedans vn seul obiect mon esprit se limite,
Quelques part où mes yeux me pensent diuertir,
Ie traine vne prison d'où ie ne puis sortir,
I'ay le feu dans les os, & l'ame deschiree,
De ceste flesche d'or que vous m'auez tirée,
Quelque tentation qui se presente à moy,
Son appas ne me sert qu'a renforcer ma foy,
L'ordinaire secours que la raison aporte,
Pour rendre à tout le moins ma passion moins forte,
L'irrite dauantage, & me fait mieux souffrir
Vn tourment qui m'oblige en me faisant mourir,
Contre vn dessein prudent s'obstine mon courage
Ainsi que le rocher s'endurcit à l'orage,

I'aime ma frenesie, & ne sçaurois aimer,
Aucuns de mes amis qui la voudroient blasmer,
Aussi ne crois-ie point que la raison consente,
De m'approcher tandis que vous serez absente,
I'entens que ma pensee espreuue incessamment,
Tout ce que peut l'ennuy sur vn fidelle Amant,
I'entens que le Soleil auecques moy s'ennuie,
Que l'air soit couuert d'ombre, & la terre de pluye,
Que parmi le sommeil, de tristes visions,
Enuelopent mon ame en leurs illusions,
Que tous mes sentimens soient meslez d'vne rage,
Qu'au lict ie m'imagine estre dans vn naufrage,
Tomber d'vn precipice, & voir mille serpens,
Dans vn cachot obscur au tour de moy rampans,
Aussi bien, loin de vous vne vie inhumaine,
Sans doute me sera plus aimable & plus saine,
Car ie ne puis songer seulement au plaisir,
Qu'vne mort ne me vienne incontinent saisir,
Mais quand le Ciel lassé du tourment qu'il me liure
Sous vn meilleur aspect m'ordonnera de viure,
Et qu'en leur changement les Astres inconstans
Me pourront amener vn fauorable temps,
Mon ame à vostre obiet se trouuera changee,
Et de tous ces malheurs incontinent vengée,
Quand mes esprits seront dans vn mortel sommeil,
Vos regards me rendront la clarté du Soleil,
Dessus moy vostre voix agira de la sorte,
Que le Zephire agit sur la campagne morte;
Voyez comment Philis renaist à son abord,

Desia l'Hyuer contre elle a finy son effort.
Desormais nous voyons espanoüir les roses.
La vigueur du Printemps reuerdit toutes choses:
Le Ciel en est plus gay, les iours en sont plus beaux.
L'Aurore en s'habillant escoute les oyseaux,
Les animaux des champs qu'aucun soucy n'outrage,
Sentent renouueller & leur sang & leur aage,
Et suiuant leur nature & l'apetit du sens,
Cultiuent sans remords des plaisirs innocens,
Moy seul dans la saison où chacun se contente,
Accablé des douleurs d'vne cruelle attente,
Languis sans reconfort, & tout seul dans l'Hyuer
Ne vois point de Printemps qui me puisse arriuer
Seul ie vois les forests encore desolées,
Les parterres deserts, les riuieres gelées,
Et comme ensorcelé ne puis gouster le fruict
Qu'à la faueur de tous ceste saison produit.
Mais lors que le Soleil adoré de mon ame,
Du feu de ses rayons rechauffera ma flame,
Mon Printemps reuiendra, mais mille fois plus beau
Que n'en donne aux mortels le celeste flambeau,
Si iamais le destin permet que ie la voye,
Plus que tous les mortels, tout seul i'auray de ioye,
O Dieux! pour deffier l'horreur du monument,
Ie ne demande rien que cela seulement,

ELEGIE,

CRuelle à quel propos prolonges-tu ma peine,
Qui t'a solicité à renoüer ma chaisne,

Quel demon ennemi de mes contentemens,
Me vient remettre encore en tes enchantemens,
Mon mal alloit finir, & desia ma pensée
Ne gardoit plus de toy qu'vne Image effacee,
Ma fieure n'auoit plus que ce frisson léger,
Qui du dernier accez acheue le danger:
Encore vn iour ou deux de ton ingratitude,
Et i'allois pour iamais sortir de seruitude,
Ce n'estoit plus l'Amour qui guidoit mon desir,
Il m'auoit acheué sa peine & son plaisir,
Ie songeois aux douceurs que ce Printemps presente,
Mes yeux trouuoient desia la campagne plaisante,
Nous auions fait dessein mon cher Damon & moy,
D'estre absent quelques iours de Paris, & de toy,
Pour faire esuanoüir les restes de la flamme.
Qui si subitement ont allumé mon ame.
Tout du premier obiect ses charmes inhumains
Ont reblessé mon cœur & r'attaché mes mains,
Il n'a fallu qu'vn mot de ceste voix traistresse,
Que voir encore vn coup les yeux de ma Maitresse,
Au moins s'il se pouuoit qu'vn desir mutuel,
Nous eust lié tous tous deux d'vn ioug perpetuel,
Que iamais son caprice, & iamais ma cholere,
N'alterast en nos cœurs le souci de nous plaire,
Iamais de nos plaisirs n'interrompist le cours,
Ie serois bien heureux de l'adorer tousiours,
Lors qu'à l'extremité ma passion pressee,
Se voit de ton accueil tant soit peu caressee,
Et que ta complaisance ou d'aise ou de pitie,

Ne laisse pas long-temps languir mon amitié,
Ie sens dans mes esprits se respandre vne ioye,
Qui passe tous les biens que la Fortune enuoye.
Si Dieu me faisoit Roy ie serois moins content,
L'Empire du Soleil ne me plairoit pas tant,
Au sortir des plaisirs que ta beauté me donne,
Ie foulerois aux pieds l'esclat d'vne couronne,
Et dans les vanitez où tu me viens rauir,
Ie tiendrois glorieux vn Roy de me seruir,
Sans toy pour m'enrichir Nature est infertile,
Et pour me resiouir Paris mesme inutile,
Toy seule és le Thresor & l'obiect precieux,
Ou veillent sans repos mon esprit & mes yeux,
Et selon que ton œil me rebute ou me flatte,
Dans le mien ou la ioye ou la fureur esclatte,
Quand mes desirs pressez du feu qui les poursuit,
Cerchent dans tes faueurs vne amoureuse nuict,
Si peu que ton humeur refuse à mon enuie,
Tu fais pis mille fois que m'arracher la vie,
Souuiens toy ie te prie à quel poinct de douleur
Me fit venir l'excez de mon dernier malheur,
Combien que mon respect auecques des contraintes,
Se veulent efforcer de retenir mes plaintes,
Tu sçais dans quels tourmens i'attendis le Soleil,
Et par quels accidens ie rompis ton sommeil,
Panché dessus les bords d'vn gouffre ineuitable,
Tu me vis supporter vn mal insuportable,
Vn mal ou mon destin me faisoit consentir,
Quoy qu'il t'en preparast vn peu de repentir,

Dans le ressentiment de ce cruel outrage,
Ma raison par despit esueilla mon courage,
Ie fils lors vn dessein de separer de moy
Ceste part de mon cœur qui vit auecques toy,
De ne songer iamais à retrouuer la trace,
Par où desia souuent i'auois cerché ta grace,
Damon estoit tousiours aupres de mon esprit,
Pour l'assister, au cas que son mal le reprit,
Ie rappellois desia, le ieu, la bonne chere,
Ma douleur tous les iours deuenenoit plus legere;
Ie dormis la moitié de la seconde nuict,
L'abscence trauailloit auec beaucoup de fruict;
Desia d'autres beautez auec assez de charmes,
Diuertissoient ma peine & tarissoient mes larmes,
Leur naturel facile à mon affection,
Auoit mis ton esclaue à leur deuotion,
Et comme vne amitié par vne autre s'efface,
Chez moy d'autres obiects auoient gagné ta place;
Lors que ta repentance où plustost ton orgueil
Irrité que mes maux estoient dans le cercueil,
Me ramena tes yeux qui chez moy retrouuerent
La mesme intelligence alors qu'ils arriuerent,
Tes regards n'eurent pas examiné les miens,
Que ie me retrouuay dans mes premiers liens,
Ma raison se desdit, mes sens à ton entrée,
Sentent qu'vn nouueau mal les blesse & les recrée,
Et du mesme moment qu'il ont cogneu leurs fers,
Ils n'ont peu s'empescher qu'ils ne s'y soient offerts.
Caliste s'il est vray que ton cœur soit sensible.

Au

Au feu qui me consume & qui t'est bien visible.
S'il est vray que tes yeux lors qu'ils me vont blesser,
Ont de la confidence auecquer ton penser,
Que ma possession te donne vn peu de gloire,
Que iamais mon obiect ait flatté ta memoire,
Ainsi que tes regards, ta voix & ton beau teint
Ont leur pourtrait fidele en mon cœur bien empreint.
Considere souuent quel plaisir, quelle peine,
Me fait comme tu veux ton amour ou ta haine,
Pardonne à ma fureur vne importunité,
Qu'elle ne te fait point auec impunité:
Car ie veux que le ciel m'accable du tonnerre
Si tousiours ma raison ne luy fait point la guerre,
Et ie croy que le temps m'assistera si bien,
Qu'en fin i'accorderay ton desir & le mien.

ELEGIE.

A MONSIEVR DE PESE.

VNique confident de ma nouuelle flame,
Toy seul que i'ay laissé lire au fonds de mon ame,
Toy chez qui mon secret demeure sans danger,
Qui sçais comme tu dois me plaindre & me vanger,
Escoute je te prie vne plainte forcee,
Qu'vn vif ressentiment arrache à ma pensee,
Celle à qui i'ay donné mon ame à gouuerner
Fait le pis qu'elle peut afin de la damner,
Tous les iours son orgueil contre sa conscience,

Par de nouueaux affronts combat ma patience:
Ie ne puis plus porter la pesanteur des fers
Que i'ay depuis deux ans honteusement soufferts;
Helas! quand ma raison remet en ma memoire,
Ce que tu me disois au riuage du Loire,
Lors qu'auec tant d'honneur & de bon traitement
Tu voulois diuertir mon mescontentement,
Ie me veux repentir d'auoir esté rebelle
A ton opinion; quoy qu'elle fust cruelle,
Quoy que ce fust m'oster la lumiere du iour,
Tu m'aurois fait plaisir de me guerir d'amour,
Si tu sçauois combien cela me fait de peine,
Combien ceste fureur desguise vne ame saine;
Combien ceste molesse enchante la vertu,
Sous quel effort l'esprit y demeure abatu;
Et comment l'honneur mesme y compatit encore,
Tu maudirois pour moy la beauté que i'adore,
Mais auec qui bien tost ie t'oserois iurer,
Viure indifferemment au lieu de l'adorer,
Ie sens que ma raison fremit de mes supplices,
Que mon affection se rend à ses malices,
Elle est insupportable en sa legereté,
Elle a trop peu de soin & trop de liberté,
Elle voit dans mon ame, & sans m'ouurir la sienne
Elle veut posseder absolument la mienne,
Tu sçais comment l'amour peut forcer quelquefois,
A trahir le deuoir & transgresser les loix,
Et que sans le secret de deux esprits fidelles,
Toutes les passions sont vn peu criminelles;

Qu'il est bien dangereux de viure en confident,
Auec qui sans dessein nous perd en se perdant,
Calisté sourde au bruit d'vne mauuaise estime,
Cherche des vanitez à publier vn crime,
M'a quelque-fois prié de luy donner des vers
Où tout le monde vist tous nos desirs ouuers,
De luy faire vne Image où ceste humeur lasciue
Apres nos derniers iours parust encore viue,
Vraiment ie suis heureux qu'elle m'ait contenté
Par toutes les faueurs que donne vne beauté,
Ce souuenir m'en donne vne si chere ioye
Que mes yeux sont ialoux que personne la voye,
Mesme à toy qui me vois & dedans & dehors,
Ie ne te l'ay point dit sans vn peu de remords,
Mais puis qu'elle est d'vne ame à ne pouuoir rien faire
Enuers toy ma prudence estoit peu necessaire,
Puis que tout est public en cest esprit leger,
Mon secret ne seruoit qu'à te desobliger,
Ma patiente humeur flattoit son imprudence,
Et ma discretion trompoit ta confidence,
Cher Damon ie t'adiure au nom de l'amitié
Qui nous a partagé les cœurs par la moitié,
Pardonne à mon erreur: en fin ie te confesse,
Que ie t'ay moins aimé iadis que ma maistresse.
Aujourd'huy que mon cœur panche à sa guerison,
Comparant ta franchise auec sa trahison,
Ses imperfections auecques ton merite,
Ie crains qu'en m'excusant mon peché ne t'irrite.
Depuis que mes regards ont descouuert le iour

Que ie me suis osté le bandeau de l'amour,
Ie commence à tout voir d'vn different visage,
Ie r'ameine mes sens à leur premiere vsage,
Ie cognois de ton cœur qu'il vaut mille fois mieux
Que l'esclat de son teint ny l'attrait de ses yeux.
Damon i'ay veu depuis d'vne claire apparence,
Qu'en toy seul i'ay plus d'aise, & d'heur, & d'asseurance
Que ie n'en puis trouuer dans ces liens honteux,
Où le mal est certain & le plaisir douteux.
En la plus belle ardeur où ie puis voir Caliste
Mon ame y sent tousiours quelque chose de triste,
Tousiours quelque soupçon rebute mon desir,
Et m'empesche d'y prendre vn absolu plaisir.
Dans ces molles fureurs qui m'alloient rendre infame,
Certains enchantemens enuelopoient mon ame,
Tous mes sens esgarez prenoient vn autre cours,
Desia ie n'auois rien de libre en mes discours,
Ces plaisirs qu'aime tant nostre commun genie
S'estoient laissé surprendre à ceste tyrannie,
Ie ne goustois plus rien qui ne me fust amer,
Tant l'esprit par le corps s'estoit laissé charmer,
Tu m'as veu quelque fois toute la nuict entiere,
Resuer profondement sans aucune matiere,
N'as-tu point remarqué diminuer mes sens,
N'ay-ie point fait depuis des vers plus languissans?
Croy que i'ay bien souffert, & que c'est aduanture
Auoit si puissamment estourdi ma nature,
Qu'encore vn mois ou deux à force d'endurer,

Mes pauures sens vsez ne pouuoient plus durer,
Si son dernier mespris ne m'eust donné ma grace,
Ie m'en allois mourir comme mourut le Tasse:
Puis que i'en suis sauué, car ces vers sont tesmoins,
Que ie ne l'aime plus puis que ie l'aime moins,
D'vn sommeil releué lors que le pied nous glisse,
On tresbuche tousiours du faiste au precipice,
Puis que i'en suis dehors ie te laisse à choisir,
L'obiect que tu voudras prescrire à mon desir,
Et si tu veux complaire à ma derniere enuie,
Cher Damon prens le soin de gouuerner ma vie.

ELEGIE.

NE me fais point aimer auecques tant de peine,
Dedans ma paßion garde moy l'ame saine,
Tiens le plaisir des vers dans la fureur d'amour,
Si i'ay souffert la nuict console moy le iour,
Quand tu m'auras bleßé permets que ie souspire,
Et quand i'ay souspiré permets moy de l'escrire,
Ce beau feu si subtil qui pour nous faire aimer
Vient dedans nostre sang afin de l'animer,
S'il est trop violent & s'il a trop de flame
Il affoiblit le corps, il esbloüit nostre ame:
Mais lors qu'à petits traits le cœur en est espris
Il nous en rend meilleurs les corps & les esprits:
Ainsi qui n'est saisi de ceste rage extreme,
Qui prend la liberté de sçauoir ce qu'il aime,
Qui s'en fait obliger, & ne se laisse pas
Abuser sottement à de legers appas,

Auec peu de trauail il a bien tost sa proye,
Et de peu de souspirs il achepte sa ioye,
Ainsi dans le tourment il trouue le bon-heur,
Et dans la seruitude il fait venir l'honneur,
Par fois sa passion se tient vn peu cachee,
Pour auoir le plaisir de se voir recherchee,
Et s'il veut consentir de se voir mal traité.
Ce n'est que pour le bien d'estre apres regretté,
Moy qui toute la nuict offusqué de tes charmes,
Les pauots du sommeil ay distillez en larmes,
Et qui m'imaginant d'ouïr tes doux propos,
N'ay sceu prendre en dormant tant soit peu de repos,
Ie meriterois bien que toute la iournee
On flatast la douleur que la nuict m'a donnee,
Et que Cloris vint faire auec vn doux baiser
De ses afflictions mon ame reposer,
On dit que le Soleil sortant du sein de l'onde
Pour rendre l'exercice & la lumiere au monde
Dissipe à son resueil ceste confuse erreur
Des songes de la nuict qui nous faisoient horreur,
Mais quand nous guerissons à l'aspect de sa flame,
Ces petites frayeurs ne percent point dans l'ame,
Ce n'est qu'vn peu de bile & de froide vapeur
Qui peint legerement des visions de peur,
Car vne passion bien auant imprimee
Ne s'esuanouït pas ainsi qu'vne fumee,
Et ceux qui comme moy sont trauaillez d'amour,
Gardent leur resuerie & la nuict & le iour,
Cloris est le Soleil dont la clarté puissante

Console à son regard mon ame languissante,
Escarte mes ennuis, dißipe à son abord
Ce chagrin de la vie, & la peur de la mort,
Mais depuis peu de iours sa flamme est si tardiue,
Pour estre comme elle est, si perçante & si viue,
Que l'ingrate me laisse à petit feu mourir,
Faute d'vn seul regard qui me pourroit guerir.
Donne moy la raison d'vne amitié si lente,
Cloris aurois-tu peur que mon ame insolente
Offrist à ta beauté qu'vn vœu respectueux,
Mes desirs sont ardans, mais ils sont vertueux,
Et ce plaisir lascif où le brutal aspire,
N'est pas le mouuement du feu que ie souspire,
I'aime à te regarder, & d'estre tout vn iour,
Mourant aupres de toy sans te parler d'amour.
Si ce n'est que mes yeux au desceu de mon ame
Fassent estinceler quelque raion de flame,
Et que mon cœur surpris de trop de paßion,
Lasche quelque souspir sans mon intention,
Mon pauure esprit captif craint si fort ta cholere,
Qu'il n'ose hazarder mesme de te complaire,
I'aime mieux me fascher de n'auoir point osé,
Que mourir dans l'affront de me voir refusé,
Car nier quelque chose à mon desir fidelle,
Ce seroit me donner vne douleur mortelle,
Et de regret contraint de me desesperer,
Ie perdrois le plaisir que i'ay de t'adorer,
Il vaut mieux viure encore en ceste incertitude,
Et quoy que le destin garde ma seruitude,

Cependant cet amour me tient les ſens ouuerts,
A la facilité de compoſer des vers,
N'en tire le plaiſir de prendre en mon ouurage
Tous les traits de mon ame & de ton beau viſage,
Et leurs lineamens pourtraits dans mes eſcrits
M'entretiennent touſiours les yeux & les eſprits,
Puis que le ciel t'a mis dedans la fantaiſie,
Le bon-heur de gouſter vn peu de ma Poëſie,
Tu verras mon genie à tes yeux complaiſant,
T'en faire tous les iours quelque nouueau preſent,
Ma paßion deſtine vn œuure à ta loüange,
Qui te doit plaire mieux que les threſors du Gange,
Et lors que mon trauail te fait ſonger à moy,
Ie m'eſtime außi riche & plus heureux qu'vn Roy:
Ce qu'on tient de fortune eſt vne fauſſe pompe,
Où noſtre infirmité ſe captiue & ſe trompe,
Vn iugement bien ſain y ſent peu de plaiſir,
Et n'y ſouſmet iamais ſon glorieux deſir:
Ces metaux qu'vn auare auidement enſerre,
Comme indignes du iour ſont cachez ſous la terre,
Si les threſors eſtoient comme on dit precieux,
Cloris, les diamans nous tomberoient des cieux,
La perle deſcenderoit auecques la roſee,
Elle ne ſeroit point aux ondes expoſee,
La mer qui la vomit la tiendroit cherement,
La mer dont l'ambre meſme eſt comme vn excrement:
Le Soleil qui fait l'or en auroit des couronnes,
Ainſi ie ne veux point, Cloris que tu me donnes:
Et tu ſçais bien außi que ie ne penſe pas,

Que des riches presens soient pour toy des appas.
Car vn de mes souspirs que ie te fais entendre,
Vne goutte de pleurs que tu me vois respandre,
Peuuent plus sur ton ame, & te font plus aimer,
Que si ie te donnois & la terre & la mer,
Ie te proteste aussi de n'estre point auare
De tout ce que la mer & la terre ont de rare,
Et qu'vn de tes regards me vaut mille fois mieux
Que le gouuernement de l'Empire des cieux.

ELEGIE.

I'Ay fait ce que i'ay peu pour m'arracher de l'ame
L'importune fureur de ma naissante flame,
I'ay leu toute la nuict, i'ay ioüé tout le iour,
I'ay fait ce que i'ay peu pour me guerir d'amour,
I'ay leu deux ou trois fois tous les secrets d'Ouide,
Et d'vn cruel destin à mes amours perfide,
Goustant tous les plaisirs que peut donner Paris,
I'ay tasché d'estouffer l'amitié de Cloris,
I'ay veu cent fois le Bal, cent fois la Comedie,
I'ay des Luths les plus doux gousté la melodie,
Mais malgré ma raison encore Dieu merci
Ces diuertissemens ne m'ont point reüssi,
L'image de Cloris tous mes desseins dissipe,
Et si peu qu'autre part mon ame s'emancipe,
Vn sacré souuenir de ses beaux yeux absens,
A leur premier obiect fait reuenir mes sens,
Lors que plus vn desir de liberté me presse,
Amour ce confident rusé de ma maistresse,

Luy qui n'a point de foy me fait ressouuenir
Que i'ay donné la mienne, & qu'il la faut tenir,
Il me fait vn serment qu'il a mis mon Idee
Dans le cœur de ma Dame, & qu'elle l'a gardee,
Me fait imaginer, mais bien douteusement,
Qu'elle aura souspiré de mon esloignement,
Et que bien tost si l'art peut suiure la nature,
Sa beauté me doit faire vn don de sa peinture:
Cela me perce l'ame auec vn traict si cher,
Qu'il me fait receuoir le feu sans me fascher,
Cela remet mon cœur sur ses premieres traces,
Me fait reuoir Cloris auecques tant de graces,
Me rengage si bien que ie me sens heureux
Quoy qu'auec tant de mal, estre encore amoureux.
Ie sçay bien qu'elle m'aime, & cet amour fidelle
Demande auec raison que ie despende d'elle,
Et si nostre destin par de si fermes loix
Prescrit aux plus heureux de mourir vne fois,
Qu'vn autre ambitieux se consume à la guerre,
Et meure dans le soin de conquerir la terre,
Pour moy quand il faudra prendre congé du iour,
Puis que Cloris le veut ie veux mourir d'amour,
Qu'on ne me parle point de son humeur legere,
Ie veux que ces deffauts me la rendent plus chere,
Ce que fait la raison pour empescher d'aimer,
Ne peut que mes desirs dauantage allumer,
Quoy que dans le trauail mon esprit diminuë,
Que ma vie en deuienne vne mort continuë,
Que mon sens estourdi relasche sa vigueur,

Et desi a sur mon front imprime sa langueur,
Cependant que Cloris est la viue peinture,
Du plus riche embonpoinct que peut donner nature,
Que son cœur nonchalant, ou peut-estre inhumain,
A mon dernier mal-heur doiue prester la main,
Que souuent d'vn baiser elle me soit auare,
C'est tout-vn, il me plaist qu'elle me soit barbare,
Ie veux pour mon plaisir aimer sa cruauté,
En faueur de ses yeux ie hay ma liberté,
Ie hay mon iugement, & veux qu'on me reproche,
Que i'aime sans suiet vn naturel de roche,
Ie me console assez puis que ie voy les Cieux
Endurer comme moy l'Empire de ses yeux,
Que le Soleil ialoux de la voir luire au monde,
Pasle ou rouge tousiours se va cacher sous l'onde,
Ie ne sçaurois penser que la fierté des ans,
De ce vieillard cruel qui mangue ses enfans,
Voyant tant de beautez puisse auoir le courage,
Tout impiteux qu'il est, de leur faire vn outrage,
Et quoy qu'vn siecle entier la conduise au trespas,
Pour moy tousiours ses yeux auront assez d'appas,
Mon inclination est assez pure & forte,
Contre le changement que la vieillesse apporte,
Quand le ciel par despit renuerseroit le cours,
Et l'ordre naturel qu'il a prescrit aux iours,
Et que demain pour voir si mes desirs perfides
Se pourroient dementir, il luy donnast des rides,
Ma flame dans mon sang en ses plus chauds boüillons
Adoreroit son front tout coupé de sillons,

N'y soustient son esclat ny ses yeux sans lumiere
Ne pourroient rien changer de mon humeur premiere,
Que son ame & son corps soient tous couuerts d'hor-
reur,
Ie veux suiure par tout mon amoureuse erreur,
Toy quelque changement dont la fortune essaye
De voir en m'affligeant si ta constance est vraye,
Cloris rends la pareille à ma ferme amitié,
Et ne me manque point de foy ny de pitié,
Ie sçay bien qu'aisément tu te pourras desdire,
Sans qu'il arriue en moy quelque chose de pire,
Pource que mes defauts sont des occasions
Pour destourner de moy tes inclinations,
Mais pour diminuer ceste amitié sacree,
Et pour rompre la foy que tu m'as tant iuree,
Mes imperfections sont vn foible subiect:
Car ton amour n'a point ma vertu pour obiect,
On dit que les meschans qui d'vne aueugle rage
Pressent ceux qui iamais ne leur ont fait d'outrage,
Suiuant vn naturel malin qui les espoint,
Persecutans plus fort & ne pardonnans point,
Ne demordent iamais de leur fausse vengeance,
Quãd leur courroux n'a point pour obiect vne offense,
Ainsi ton amitié qui n'a pour fondement
Que de suiure enuers moy sa bonté seulement,
Qui ne sçauroit trouuer par où ie suis capable
De la moindre faueur, ny d'où ie suis aimable,
Ne peut trouuer aussi par où se destourner:
Ne peut trouuer ainsi dequoy m'abandonner,

Et sur ceste esperance où mon Amour se fonde,
Ie croy viure & mourir le plus heureux du monde.

SVR LE BALLET DV ROY POVR MONSEIGNEVR LE DVC DE MONTMORENCY.

Celle pour qui ie veux mourir,
Me fait vn mal si fauorable,
Que si l'on me venoit guerir
On me rendroit bien miserable.
Vn Roy pour des tourmens si doux,
Quitteroit toutes ses delices,
Et me voyant seroit ialoux
De mes fers & de mes supplices.
Aussi pour mieux fauoriser
Le diuin secret de ma flame,
Mon front s'est voulu desguiser,
De peur de descouurir mon ame.
C'est ainsi que le Roy des Dieux
Picqué de quelque beau visage,
Prenoit en deualant des Cieux
Tousiours vn masque à son visage.
Et desguisant sa Maiesté
Pour complaire à sa frenesie;

Il auoit pour chaque beauté
Vne forme à sa fantaisie.
Pour moy si mes vœux auoient lieu,
On verroit ma figure humaine
Bien tost se changer en vn Dieu,
Non pas pour moins souffrir de peine.
Mais plustost pour sçauoir ainsi
Conseruer le mal qui me presse,
Et pour estre plus digne aussi
De l'amitié d'vne Deesse.
Pleust au Ciel qu'vn iour seulement
Iupiter m'eust donné sa face,
Et qu'il voulust pour vn moment
Me laisser regner en sa place.
I'ordonnerois que les Autels
Que par tout l'vniuers on dresse,
Pour les Dieux ou pour les mortels
Ne seroient que pour ma maistresse.
Le temps serf de ses volontez,
Comme moy luy rendant hommage,
Laisseroit viure ses beautez,
Sans leur faire iamais outrage.
Ie commanderois aux Zephirs
De produire vne fleur nouuelle,
Toute de flame & de souspirs,
Où ie serois peint auec elle.
Quelque si cher contentement,
Dont Iupiter nous fasse enuie,
La terre seroit l'element,

Où nous voudrions passer la vie.
Paris seroit nostre seiour,
Et dans ceste ioye infinie,
Rien que moy, la Paix, & l'amour
Ne seroit en sa compagnie.

LE DESGVISÉ
POVR MONSIEVR
LE PREMIER.

DAns la felicité des graces de vos yeux,
Dont l'esclat m'est si cher, alors qu'il me consomme,
Pouuant passer pour vn des Dieux,
Ce que ie suis n'est plus que le semblant d'vn homme.
Depuis que ie vous veis les clartez du Soleil
Ne furent plus pour moy qu'vne lumiere peinte,
La faueur du plus doux sommeil,
Depuis que ie vous sers n'est pour moy qu'vne feinte.
Dans l'estroitte prisen où demeure vn amant,
Et dont ie ne croy pas qu'aucun sort me deliure,
Viure tousiours dans le tourment,
Ce n'est que proprement faire semblant de viure.
Mes yeux lors que la nuict aueugle l'vniuers
Semblent estre endormis, & ne voir plus de flame,
Et toutes-fois ils sont ouuerts,
Mais c'est vers le Soleil qui luit dedans mon ame.
Lors qu'Alcmene eut blessé des traits de son amour

Ce Dieu dont les larcins ont esté si celebres
Nature desguisa le iour,
Et couurit tout le ciel d'vn manteau de tenebres.
Si pour vn beau dessein il faut se desguiser,
Si le secret d'amour a besoin qu'on le couure:
On ne me sçauroit accuser
D'estre auiourd'hui le seul qui dissimule au Louure.

THISBE' POVR LE POVRTRAICT DE PYRAME.

AV PEINTRE.

FAy moy de grace vne peinture,
Si tu fis iamais rien de beau,
Toy qui des traits de ton pinceau
Surpasses l'art & la nature,
Mais sans prendre plus de loisir,
Que mon impatient desir,
Ne peut accorder à mon ame,
Au moins apporte moy demain
Le portraict de l'œil de Pyrame,
Ou celuy de sa belle main.
N'eusse-tu tracé que l'ombrage
De son front ou de ses cheueux
Ne fais point tant languir mes vœux
En l'attente de ton ouurage,
Apporte moy dés auiourd'hui
Quelque petit semblant de lui.
Peintre n'as-tu rien fait encore?

Tu recherches trop de façon,
Il ne faut que peindre l'Aurore,
Sous l'habit d'vn ieune garçon.
Cognois-tu les lis & les roses,
En sçay-tu faire les pour traicts
En vn mot sçais tu tous les traicts,
De toutes les plus belles choses?
As-tu veu ces tableaux hardis,
Qui iadis sur les Autels de Iadis,
Ont porté le pinceau d'Apellé,
Sçache que tu m'offenceras
De ne prendre au plus beau modelle,
Vn portraict que tu luy feras.
Suy tous les fameux exemples
Des Peintres morts ou des viuans
Voy tout ce que les plus sçauans
Ont fait pour embellir nos Temples
Voy le teint, les yeux & les mains,
Dont l'artifice des humains,
A voulu figurer les Anges,
Leur plus superbe monument
Doit quitter toutes ses loüanges,
A l'Image de mon Amant.
Si tu voulois peindre Hyacinthe,
Pour le faire voir au Soleil,
Ou d'vn plus superbe appareil,
Vaincre le Tasse en son Amynthe,
Tu peindrois Pyrame, ou l'Amour
Ou ce premier esclat du iour,

Vn amant desolé, melancholique, & sombre
Ialoux de son chemin, de ses pas, de son ombre,
Baisoit aux bords de Loire en flattant son ennui,
L'Image de Caliste errante auecques luy,
Resuant aupres du fleuue il disoit à son onde.
Si tu vas dans la Mer qui va par tout le monde,
Fai le ressouuenir d'apprendre l'vniuers,
Qu'il n'a rien de si beau que l'obiect de mes vers.
Ces fleurs dont le Printemps fait voir tes riues peintes,
Au matin sont en vie & le soir sont esteintes:
Mais quelque changement qui se puisse arriuer,
Caliste & ses beautez n'auront iamais d'hiuer,
Ces humides baisers dont tes riues moüillées
Seront pour quelques iours encore chatouillées,
Arresteront en fin leur Amoureuse erreur,
Et s'approchant de toy se geleront d'horreur,
Alors que tous les flots sont transformez en arbre,
Lors que les Aquilons vont deschirer les arbres,
Et que l'eau n'ayant plus humidité ni pois,
Fait prendre le cristal, des roches & des bois,
Que l'eau applanissant ses orgueilleuses bosses
Souffre sans murmurer le fardeau des carosses,
Que la neige durcie a paué les marets,
Confondu les chemins auecques les guerets,
Que l'Hiuer renfrongné d'vn orgueilleux Empire.
Empesche les Amours de Flore & de Zephire,

Mon sang est plus gelé que des ruisseaux glacez.
Blois est l'Enfer pour moy, le Loire est le Cocyte,
Ie ne suis plus viuant si ie ne ressuscite,
Vous qui faignez d'aimer auecques tant de foy
Trompeurs vous estes bien moins amoureux que moy,
Courtisans qui par tout ne seruez que de nombre.
Qui n'aymez que le vent, qui ne suiuez que l'ombre,
Qui traisnez sans plaisirs vos iours mal asseurez,
Pendans chez la Fortune à des liens dorez,
Vous sçauez mal que c'est des veritables peines,
Que donne vn feu subtil qui fait brusler les veines,
Esclaues insensez des pompes de la Cour,
Vous sçauez mal que c'est d'vn veritable Amour.
Infidelle Alidor *tu feins d'aimer Syluie,*
Mais tu pers son obiet, & ne pers point la vie,
Tu chasses tout le iour, tu dors toute la nuict,
Et tu dis que par tout son Image te suit,
Qu'elle est profondement emprainte en ta pensee,
Et que ton ame en est mortellement blessee,
O toy qui ma Caliste auiourd'hui me rauis,
Qui vois ce que ie sens, qui sçais comme ie vis.
Malicieux destin qui me separe d'elle,
Tu respondras pour moy si ie luy suis fidelle,
Si depuis son depart i'eus vn mauuais dessein,
Si ie n'ay tousiours eu des serpens dans le sein,
Tout ce que fait Damon pour diuertir ma peine.
Toute sa bonne chere est importune & vaine,
Ie suis honteux de voir qu'il faille ingratement,
Faire mauuaise mine à son bon traitement,

Que ie ne puiſſe en rien deſguiſer ma triſteſſe,
Quoi qu'a me diuertir ſon amitié me preſſe,
Auſſi toſt que ie puis me deſrober de luy,
Que ie trouue vn endroit commode à mon ennui,
Afin de digerer pluſtoſt mon amertume,
Ie la fais par mes vers diſtiller à ma plume,
Par fois lors que ie penſe eſcrire mon tourment,
Ie paſſe tout le iour à reſuer ſeulement,
Et deſſus mon papier laiſſant errer mon ame,
Ie peins cent fois mon nom & celuy de Madame
De penſer en penſer confuſément tiré,
Suiuant le mouuement de mon ſens eſgaré,
Si i'arreſte mes yeux ſur nos noms que ie trace,
Quelque goutte de pleurs m'eſchappe, & les efface,
Et ſans que mon trauail puiſſe changer d'obiect,
Mille fois ſans deſſein ie change de proiect,
Toute ceſte beauté dans mes ſens ramaſſee,
Tantoſt ſes doux regards preſente en ma penſee,
Quelquefois ſon beau teint, & m'offre quelque-fois
Les œillets de ſa léure, & l'accent de ſa voix,
Tantoſt ſon bel eſprit d'vne ſuperbe Image.
Tout ſeul de mes eſcrits veut receuoir l'hommage
Confus ie me retire, & ſonge qu'il vaut mieux,
Conſoler autrement, & mon ame & mes yeux.
Ie m'en vay dans les champs pour voir s'il eſt poſſible,
Qu'vn bien-heureux hazard me la rendiſt viſible.
Ie m'en vay ſur les bords de ces publiques eaux,

Dont le dos nuict & iour est chargé de batteaux,
Et tout ce que tu vois descendre sur la riue,
Me fait imaginer que ma Caliste arriue,
Bref, contre tout espoir mon cœur n'est iamais las.
De trauailler en vain à chercher du soulas,
Quoy que le temps prescrit à ceste longue absence,
Pour tout ce que ie fais d'vn seul poinct ne s'auance,
Ie veux persuader à mon ardant Amour,
Qu'il voit à tous momens l'heure de son retour,
Ainsi dit Mœlibee, & pasle, & las, & triste,
Acheua sa iournée en adorant Caliste.

ODE.

CLoris pour ce petit moment,
D'vne volupté frenetique,
Crois-tu que mon esprit se pique
De t'aimer eternellement,
Lors que mes ardeurs sont passées
La raison change mes pensees,
Et perdant l'amoureuse erreur,
Ie me trouue dans des tristesses,
Qui font que tes delicatesses
Commencent à me faire horreur.
A voir tant fuir ta beauté,
Ie me lasse de la poursuiure,
Et me suis resolu de viure
Auec vn peu de liberté:
Il ne me faut qu'vne disgrace,

Encore auras-tu ceste gloire,
Que si la voix de ta memoire
Parle à quelqu'vn de mes douleurs
On dira que ma seruitude
Respecta ton ingratitude,
Iusqu'au dernier de mes mal-heurs.
I'ay souffert auant que i'ay veu,
Ie n'ay plus de nerfs pour tes gesnes,
Ny goutte de sang dans mes veines,
Qui ne se brusle a petit feu,
Ie me sens honteux de mes larmes,
Amour n'a desia plus de charmes,
Ie suis pressé de toutes parts,
Et bien tost, quoy que tu trauailles,
Ie m'arracheray des entrailles,
Tout le venin de tes regards,
Sçachant bien que ie meurs d'Amour,
Que ie brusle d'impatience,
As-tu si peu de conscience,
Que de m'abandonner vn iour,
Apres ton ingrate paresse,
Si tu n'as que ceste carresse,
Fatale à ma credulité,
Puisse-tu perir d'vn tonnerre,
Ou que le centre de la terre,
Cache ton infidelité
Non ie ne sçaurois plus souffrir,
Ceste liberté de ta vie,
Tout me blasme & tout me conuie,

De me plaindre & de me guerir,
Aussi bien ta beauté se passe,
Mon amitié change de face.
L'ardeur de mes premiers plaisirs
Perd beaucoup de sa violence,
Ma raison & ta nonchalance,
M'a presque amorty mes desirs.
Ie sçay bien que la vanité,
Qui te fait plaire en mes supplices,
Cherche encore dans tes malices
Dequoy trahir ma liberté,
Encores tes regards perfides,
Preparent à mes sens timides,
L'effort de leur esclat pipeur,
Et malgré le plus noir outrage,
S'imaginent que mon courage,
Deuant eux n'est qu'vne vapeur,
Mais ie fay le plus grand serment,
Que peut faire vne ame boüillante,
De la fureur la plus sanglante,
Qui peut tourmenter vn Amant,
Ie iure l'air, la terre & l'onde,
Ie iure tous les Dieux du monde,
Que ny force ny trahison,
Ny m'outrager ny me complaire,
N'empescheront point ma cholere,
De me donner ma guerison,
Mon tourment ne t'esmeut en rien,
Ta fierté rit de ma mollesse,

Ie ne croy point qu'vne Deesse,
Eust vn orgueil comme le tien,
C'en est fait ie sens que mon ame
Souspire sa derniere flame,
Tous ces regards sont superflus,
Ie ne voy rien, rien ne me touche,
Ie suis sans oreille & sans bouche,
Laisse moy ne me parle plus.

LES ACTEVRS

THISBE.

PYRAME. (.·.)

BERSIANE.

NARBAL. (.·.)

LIDIAS.

LE ROY. (.·.)

SYLLARD.

DISARQVE. (.·.)

DEVXIS.

LA MERE DE THISBE.

ET SA CONFIDENTE.

LES.

AMOVRS

TRAGIQVES DE PYRAME ET THISBE'.

TRAGEDIE.

ACTE PREMIER.

THISBE' BERSIANE, NARBAL, LIDIAS, LE ROY, SYLLARD.

SCENE I.

THISBE', BERSIANE



Vbruit & des fascheux aujourd'hui separée,
Ma seule fantaisie auec moy retiree,
Ie puis ouurir mon ame à la clarté des Cieux,
Auec la liberté de la voix & les yeux,
Il m'est icy permis de t'appeller mon ame,
Mon ame qu'ay-ie dit, c'est fort mal discourir,
Car l'ame nous fait viure & tu me fais mourir,
Il est vray que la mort que ton amour me liure,

Est aussi seulement ce que i'appelle viure,
Nos esprits sans l'Amour assoupis & pesans,
Comme dans vn sommeil passoient nos ieunes ans,
Auparauant qu'aimer on ne sçait point l'vsage
Du mouuement des sens ny des traicts du visage,
Sans ceste passion les plus lourds animaux,
Cognoistroient mieux que nous & les biens & les maux,
Nostre destin seroit comme celuy des arbres,
Et les beautez en nous seroient comme des marbres,
En qui l'ouurier grauant l'Image des humains
Ne sçauroit faire agir ny les yeux ny les mains.
Vn bel œil dont l'esclat ne luit qu'à l'auanture,
C'est comme le Soleil que cachoit la nature,
Auparauant qu'il fust entré dans ses maisons,
Et qu'il peust discerner la beauté des saisons.
Moy ie crois seulement depuis l'heure premiere.
Que l'Amour me toucha d'auoir veu la lumiere,
Et que mon cœur ne vint à respirer le iour,
Que dés l'heure qu'il vint à souspirer l'Amour,
Et combien que le Ciel face couler ma vie
Dans ceste passion auec vn peu d'enuie,
Que milles empeschemens combattent mes desirs.
Et qu'vn triste succez menasse mes plaisirs,
Que les discords mutins d'vne haine ancienne,
Diuisent la maison de Pirame & la mienne,
Qu'hommes. Ciel, temps & lieux, nuisent à mon dessein,
Ie ne sçaurois pourtant me l'arracher du sein,

Et quand ie le pourrois ie ferois bien marrie,
Que d'vn si cher tourment mon ame fust guerie,
Vne telle santé me donneroit la mort,
Le penser seulement m'en fasche & me fait tort.

BERSIANE

Comment vous estre ainsi de nous tous esloignée,
Osez-vous bien aller sans estre accompagnieé?
Tout le monde au logis est en peine de vous,
Et sur tout vostre mere en est en grand courroux.

THISBE.

Pourquoy cela? ma vie est-elle si suspecte?

BERSIANE.

Non! mais tousiours les vieux veulent qu'on les respecte,
Vous deuiez pour le moins vn de nous aduertir
Faire quelque semblant que vous alliez sortir.

THISB.

Sçais-tu pas bien que i'aime a resuer & me taire,
Et que mon naturel est vn peu solitaire,
Que ie cerche souuent à m'oster hors du bruit
Alors pour dire vrai ie hay bien qui me suit,
Quelquefois mon chagrin trouueroit importune
La conuersation de la bonne Fortune,
La visite d'vn Dieu me desobligeroit,
Vn rayon du Soleil parfois me fascheroit:

BERS.

La cheute d'vne feüille, vn zephir, vn atome?

THISB.

Ie te laisse à iuger que feroit vn fantosme,

Que ie ne puisse en rien desguiser ma tristesse,
Quoi qu'a me diuertir son amitié me presse,
Aussi tost que ie puis me desrober de luy,
Que ie trouue vn endroit commode à mon ennui,
Afin de digerer plustost mon amertume,
Ie la fais par mes vers distiller à ma plume,
Par fois lors que ie pense escrire mon tourment,
Ie passe tout le iour à resuer seulement,
Et dessus mon papier laissant errer mon ame,
Ie peins cent fois mon nom & celuy de Madame
De penser en penser confusément tiré,
Suiuant le mouuement de mon sens esgaré,
Si i'arreste mes yeux sur nos noms que ie trace,
Quelque goutte de pleurs m'eschappe, & les efface,
Et sans que mon trauail puisse changer d'obiect,
Mille fois sans dessein ie change de proiect,
Toute ceste beauté dans mes sens ramassee,
Tantost ses doux regards presente en ma pensee,
Quelquefois son beau teint, & m'offre quelque-
fois
Les œillets de sa léure, & l'accent de sa voix,
Tantost son bel esprit d'vne superbe Image.
Tout seul de mes escrits veut receuoir l'hommage
Confus ie me retire, & songe qu'il vaut mieux,
Consoler autrement, & mon ame & mes yeux.
Ie m'en vay dans les champs pour voir s'il est pos-
sible,
Qu'vn bien-heureux hazard me la rendist visible
Ie m'en vay sur les bords de ces publiques eaux,

Dont le dos nuict & iour est chargé de batteaux,
Et tout ce que tu vois descendre sur la riue,
Me fait imaginer que ma Caliste arriue,
Bref, contre tout espoir mon cœur n'est iamais las.
De trauailler en vain à chercher du soulas,
Quoy que le temps prescrit à ceste longue absence,
Pour tout ce que ie fais d'vn seul poinct ne s'auance,
Ie veux persuader à mon ardant Amour,
Qu'il voit à tous momens l'heure de son retour,
Ainsi dit Mœlibee, & pasle, & las, & triste,
Acheua sa iournée en adorant Caliste.

ODE.

CLoris pour ce petit moment,
D'vne volupté frenetique,
Crois-tu que mon esprit se pique
De t'aimer eternellement,
Lors que mes ardeurs sont passées
La raison change mes pensees,
Et perdant l'amoureuse erreur,
Ie me trouue dans des tristesses,
Qui font que tes delicatesses
Commencent à me faire horreur.
A voir tant fuir ta beauté,
Ie me lasse de la poursuiure,
Et me suis resolu de viure
Auec vn peu de liberté:
Il ne me faut qu'vne disgrace,

Encore auras-tu ceste gloire,
Que si la voix de ta memoire
Parle à quelqu'vn de mes douleurs
On dira que ma seruitude
Respecta ton ingratitude,
Iusqu'au dernier de mes mal-heurs.

I'ay souffert auant que i'ay veu,
Ie n'ay plus de nerfs pour tes gesnes,
Ny goutte de sang dans mes veines,
Qui ne se brusle a petit feu,
Ie me sens honteux de mes larmes,
Amour n'a desia plus de charmes,
Ie suis pressé de toutes parts,
Et bien tost, quoy que tu trauailles,
Ie m'arracheray des entrailles,
Tout le venin de tes regards,

Sçachant bien que ie meurs d'Amour,
Que ie brusle d'impatience,
As-tu si peu de conscience,
Que de m'abandonner vn iour,
Apres ton ingrate paresse,
Si tu n'as que ceste carresse,
Fatale à ma credulité,
Puisse-tu perir d'vn tonnerre,
Ou que le centre de la terre,
Cache ton infidelité

Non ie ne sçaurois plus souffrir,
Ceste liberté de ta vie,
Tout me blasme & tout me conuie,

De me plaindre & de me guerir,
Aussi bien ta beauté se passe,
Mon amitié change de face.
L'ardeur de mes premiers plaisirs
Perd beaucoup de sa violence,
Ma raison & ta nonchalance,
M'a presque amorty mes desirs.
Ie sçay bien que la vanité,
Qui te fait plaire en mes supplices,
Cherche encore dans tes malices
Dequoy trahir ma liberté,
Encores tes regards perfides,
Preparent à mes sens timides,
L'effort de leur esclat pipeur,
Et malgré le plus noir outrage,
S'imaginent que mon courage,
Deuant eux n'est qu'vne vapeur,
Mais ie fay le plus grand serment,
Que peut faire vne ame boüillante,
De la fureur la plus sanglante,
Qui peut tourmenter vn Amant,
Ie iure l'air, la terre & l'onde,
Ie iure tous les Dieux du monde,
Que ny force ny trahison,
Ny m'outrager ny me complaire,
N'empescheront point ma cholere,
De me donner ma guerison,
Mon tourment ne t'esmeut en rien,
Ta fierté rit de ma mollesse,

Ie ne croy point qu'vne Deesse,
Eust vn orgueil comme le tien,
C'en est fait ie sens que mon ame
Souspire sa derniere flame,
Tous ces regards sont superflus,
Ie ne voy rien, rien ne me touche,
Ie suis sans oreille & sans bouche,
Laisse moy ne me parle plus.

LES ACTEVRS

THISBE.

PYRAME. (.·.)

BERSIANE.

NARBAL. (.·.)

LIDIAS.

LE ROY. (.·.)

SYLLARD.

DISARQVE. (.·.)

DEVXIS.

LA MERE DE THISBE.

ET SA CONFIDENTE.

LES.

AMOVRS

TRAGIQVES DE PYRAME ET THISBE'.

TRAGEDIE.

ACTE PREMIER.

THISBE' BERSIANE, NARBAL, LIDIAS, LE ROY, SYLLARD.

SCENE I.

THISBE', BERSIANE



Du bruit & des fascheux auiourd'hui separée,
Ma seule fantaisie auec moy retiree,
Ie puis ouurir mon ame à la clarté des Cieux,
Auec la liberté de la voix & les yeux,
Il m'est icy permis de t'appeller mon ame,
Mon ame qu'ay-ie dit, c'est fort mal discourir,
Car l'ame nous fait viure & tu me fais mourir,
Il est vray que la mort que ton amour me liure,

Est aussi seulement ce que i'appelle viure,
Nos esprits sans l'Amour assoupis & pesans,
Comme dans vn sommeil passoient nos ieunes ans,
Auparauant qu'aimer on ne sçait point l'vsage
Du mouuement des sens ny des traicts du visage,
Sans ceste passion les plus lourds animaux,
Cognoistroient mieux que nous & les biens & les maux,
Nostre destin seroit comme celuy des arbres,
Et les beautez en nous seroient comme des marbres,
En qui l'ouurier grauant l'Image des humains
Ne sçauroit faire agir ny les yeux ny les mains.
Vn bel œil dont l'esclat ne luit qu'à l'auanture,
C'est comme le Soleil que cachoit la nature,
Auparauant qu'il fust entré dans ses maisons;
Et qu'il peust discerner la beauté des saisons.
Moy ie crois seulement depuis l'heure premiere.
Que l'Amour me toucha d'auoir veu la lumiere,
Et que mon cœur ne vint à respirer le iour,
Que dés l'heure qu'il vint à souspirer l'Amour,
Et combien que le Ciel face couler ma vie
Dans ceste passion auec vn peu d'enuie,
Que milles empeschemens combattent mes desirs.
Et qu'vn triste succez menasse mes plaisirs,
Que les discords mutins d'vne h ıine ancienne,
Diuisent la maison de Pirame & la mienne,
Qu'hommes. Ciel, temps & lieux, nuisent à mon dessein,
Ie ne sçaurois pourtant me l'arracher du sein,

Et quand ie le pourrois ie serois bien marrie,
Que d'vn si cher tourment mon ame fust guerie,
Vne telle santé me donneroit la mort,
Le penser seulement m'en fasche & me fait tort.

BERSIANE

Comment vous estre ainsi de nous tous esloignée,
Osez-vous bien aller sans estre accompagniée?
Tout le monde au logis est en peine de vous,
Et sur tout vostre mere en est en grand courroux.

THISBE.

Pourquoy cela? ma vie est-elle si suspecte?

BERSIANE.

Non! mais tousiours les vieux veulent qu'on les respecte,
Vous deuiez pour le moins vn de nous aduertir
Faire quelque semblant que vous alliez sortir.

THISB.

Sçais-tu pas bien que i'aime a resuer & me taire.
Et que mon naturel est vn peu solitaire,
Que ie cerche souuent à m'oster hors du bruit
Alors pour dire vrai ie hay bien qui me suit,
Quelquefois mon chagrin trouueroit importune
La conuersation de la bonne Fortune,
La visite d'vn Dieu me desobligeroit,
Vn rayon du Soleil par fois me fascheroit:

BERS.

La cheute d'vne feüille, vn zephir, vn atome?

THISB.

Ie te laisse à iuger que feroit vn fantosme,

Que ie ne puisse en rien desguiser ma tristesse,
Quoi qu'a me diuertir son amitié me presse,
Aussi tost que ie puis me desrober de luy,
Que ie trouue vn endroit commode à mon ennui,
Afin de digerer plustost mon amertume,
Ie la fais par mes vers distiller à ma plume,
Par fois lors que ie pense escrire mon tourment,
Ie passe tout le iour à resuer seulement,
Et dessus mon papier laissant errer mon ame,
Ie peins cent fois mon nom & celuy de Madame
De penser en penser confusément tiré,
Suiuant le mouuement de mon sens esgaré,
Si i'arreste mes yeux sur nos noms que ie trace,
Quelque goutte de pleurs m'eschappe, & les efface,
Et sans que mon trauail puisse changer d'obiect,
Mille fois sans dessein ie change de proiect,
Toute ceste beauté dans mes sens ramassee,
Tantost ses doux regards presente en ma pensee,
Quelquefois son beau teint, & m'offre quelque-fois
Les œillets de sa léure, & l'accent de sa voix,
Tantost son bel esprit d'vne superbe Image.
Tout seul de mes escrits veut receuoir l'hommage
Confus ie me retire, & songe qu'il vaut mieux,
Consoler autrement, & mon ame & mes yeux.
Ie m'en vay dans les champs pour voir s'il est possible,
Qu'vn bien-heureux hazard me la rendist visible
Ie m'en vay sur les bords de ces publiques eaux,

Dont le dos nuict & iour est chargé de batteaux,
Et tout ce que tu vois descendre sur la riue,
Me fait imaginer que ma Caliste arriue,
Bref, contre tout espoir mon cœur n'est iamais las.
De trauailler en vain à chercher du soulas,
Quoy que le temps prescrit à ceste longue absence,
Pour tout ce que ie fais d'vn seul poinct ne s'auance,
Ie veux persuader à mon ardant Amour,
Qu'il voit à tous momens l'heure de son retour,
Ainsi dit Mœlibee, & pasle, & las, & triste,
Acheua sa iournée en adorant Caliste.

ODE.

CLoris pour ce petit moment,
D'vne volupté frenetique,
Crois-tu que mon esprit se pique
De t'aimer eternellement,
Lors que mes ardeurs sont passées
La raison change mes pensees,
Et perdant l'amoureuse erreur,
Ie me trouue dans des tristesses,
Qui font que tes delicatesses
Commencent à me faire horreur.
A voir tant fuir ta beauté,
Ie me lasse de la poursuiure,
Et me suis resolu de viure
Auec vn peu de liberté:
Il ne me faut qu'vne disgrace,

Encore auras-tu ceste gloire,
Que si la voix de ta memoire
Parle à quelqu'vn de mes douleurs
On dira que ma seruitude
Respecta ton ingratitude,
Iusqu'au dernier de mes mal-heurs.

I'ay souffert auant que i'ay veu,
Ie n'ay plus de nerfs pour tes gesnes,
Ny goutte de sang dans mes veines,
Qui ne se brusle a petit feu,
Ie me sens honteux de mes larmes,
Amour n'a desia plus de charmes,
Ie suis pressé de toutes parts,
Et bien tost, quoy que tu trauailles,
Ie m'arracheray des entrailles,
Tout le venin de tes regards,

Sçachant bien que ie meurs d'Amour,
Que ie brusle d'impatience,
As-tu si peu de conscience,
Que de m'abandonner vn iour,
Apres ton ingrate paresse,
Si tu n'as que ceste carresse,
Fatale à ma credulité,
Puisse-tu perir d'vn tonnerre,
Ou que le centre de la terre,
Cache ton infidelité

Non ie ne sçaurois plus souffrir,
Ceste liberté de ta vie,
Tout me blasme & tout me conuie,

De me plaindre & de me guerir,
Aussi bien ta beauté se passe,
Mon amitié change de face.
L'ardeur de mes premiers plaisirs
Perd beaucoup de sa violence,
Ma raison & ta nonchalance,
M'a presque amorty mes desirs.
Ie sçay bien que la vanité,
Qui te fait plaire en mes supplices,
Cherche encore dans tes malices
Dequoy trahir ma liberté,
Encores tes regards perfides,
Preparent à mes sens timides,
L'effort de leur esclat pipeur,
Et malgré le plus noir outrage,
S'imaginent que mon courage,
Deuant eux n'est qu'vne vapeur,
Mais ie fay le plus grand serment,
Que peut faire vne ame boüillante,
De la fureur la plus sanglante,
Qui peut tourmenter vn Amant,
Ie iure l'air, la terre & l'onde,
Ie iure tous les Dieux du monde,
Que ny force ny trahison,
Ny m'outrager ny me complaire,
N'empescheront point ma cholere,
De me donner ma guerison,
Mon tourment ne t'esmeut en rien,
Ta fierté rit de ma mollesse,

Ie ne croy point qu'vne Deesse,
Eust vn orgueil comme le tien,
C'en est fait ie sens que mon ame
Souspire sa derniere flame,
Tous ces regards sont superflus,
Ie ne voy rien, rien ne me touche,
Ie suis sans oreille & sans bouche,
Laisse moy ne me parle plus.

LES ACTEVRS

THISBE.

PYRAME. (.·.)

BERSIANE.

NARBAL. (.·.)

LIDIAS.

LE ROY. (.·.)

SYLLARD.

DISARQVE. (.·.)

DEVXIS.

LA MERE DE THISBE.

ET SA CONFIDENTE.

LES.

AMOVRS

TRAGIQVES DE PYRAME ET THISBE'.

TRAGEDIE.

ACTE PREMIER.

THISBE' BERSIANE, NARBAL, LIDIAS, LE ROY, SYLLARD.

SCENE I.

THISBE', BERSIANE



V bruit & des fascheux auiourd'hui separée,
Ma seule fantaisie auec moy retiree,
Ie puis ouurir mon ame à la clarté des Cieux,
Auec la liberté de la voix & les yeux,
Il m'est icy permis de t'appeller mon ame,
Mon ame qu'ay-ie dit, c'est fort mal discourir,
Car l'ame nous fait viure & tu me fais mourir,
Il est vray que la mort que ton amour me liure,

Et quand ie le pourrois ie serois bien marrie,
Que d'vn si cher tourment mon ame fust guerie,
Vne telle santé me donneroit la mort,
Le penser seulement m'en fasche & me fait tort.

BERSIANE

Comment vous estre ainsi de nous tous esloignée,
Osez-vous bien aller sans estre accompagniée?
Tout le monde au logis est en peine de vous,
Et sur tout vostre mere en est en grand courroux.

THISBE.

Pourquoy cela? ma vie est-elle si suspecte?

BERSIANE.

Non! mais tousiours les vieux veulent qu'on les respecte,
Vous deuiez pour le moins vn de nous aduertir
Faire quelque semblant que vous alliez sortir.

THISB.

Sçais-tu pas bien que i'aime a resuer & me taire.
Et que mon naturel est vn peu solitaire,
Que ie cerche souuent à m'oster hors du bruit
Alors pour dire vrai ie hay bien qui me suit,
Quelquefois mon chagrin trouueroit importune
La conuersation de la bonne Fortune,
La visite d'vn Dieu me desobligeroit,
Vn rayon du Soleil parfois me fascheroit:

BERS.

La cheute d'vne feüille, vn zephir, vn atome?

THISB.

Ie te laisse à iuger que feroit vn fantosme,

THISB.

n'importe qu'elle y veille,
Ie n'ay rien fait iamais à craindre des tesmoins,
Mon innocente humeur se mocque de vos soins,
I'en suis esmeuë autant que du bruit d'vne fueille
Car ie vis sans reproche.

BERS.

he! le bon Dieu le vueille

THISB.

Adieu cherche quelqu'vn à qui te faire ouir,

BERS.

On a beau tel secret dans les os enfüir,
L'Amour l'ambition, l'orgueil, & la cholere,
Sont tousiours sur nos fronts d'vne apparẽce claire,
I'espere en peu de iours que nous viendrons à bout
De ceste confidence, & que nous sçaurons tout,

SCENE

NARBAL, LIDIAS,

MAlgre moy persister en ce funeste amour,
Apres les droits du Ciel l'ingrat me doit le iour,
Toy qui si laschement flattes sa fantaïsie,
Tu veux que ma raison cede à ta frenaisie,
Et me rememorant ce qu'autrefois ie fis,
Tu me veux conseiller la perte de mon fils,
Il est vrai qu'autrefois i'ay senti ceste flame.
Lors qu'vn sang plus subtil faisoit agir mon ame,

Esclaue que ie suis des naturelles loix,
Comme vn autre en mon temps de ce feu ie bruslois.
Mais tousiours mes desseins estoiēt auecques licence
Et mes iustes desirs pleins d'heur & d'innocence.

LIDIAS.

Vous en auez depuis perdu le souuenir,
Mais si les mesmes ans pouuoient vous reuenir,
Et qu'en vostre faueur la Loy de la Nature
Vous effaçant l'horreur que fait la sepulture,
A vos membres assez leur force rapportast,
Et remist vos esprits en leur premier estat,
Ie croi que vos rigueurs changeroient bien de termes,
Et que vos santimens ne seroient pas si fermes,
Ce pauure fils à qui vous voulez tant de mal,
Vous verroit transformé de censeur en riual
On ne sçauroit dompter la passion humaine.
Contre Amour la raison est importune & vaine
Tousiours l'obiet aimable a droit de nous charmer
Lors qu'on est en estat de le pouuoir aimer,
L'ame se voit bien tost d'vne beauté forcee,
Par le rapport des yeux auecques la pensee.

NARBAL.

Ton esprit tient encor vn peu de la saison,
Qui ne voit point mourir les fruicts de la raison.
Moy qui suis bien gueri de ceste humeur volage,
Aiant desia passé tous les degrez de l'aage,
Ie cognois mieux que toy la vie & le deuoir,
Et bien tost mieux que toy ie luy ferai sçauoir,

Aimer sans mon congé & s'obstiner encore,
D'vn Amour qui le perd & qui me deshonore,
D'vn ennemi mortel la fille rechercher,
Ie t'aime mieux le cœur hors du sein arracher,
Tu demordras mutin ie te ferai cognoistre
Le respect que tu dois à ceux qui t'ont fait naistre,
Et que tu ne dois point suiure ta passion,
Ny faire des desseins sans ma permission,

LIDIAS.

Quand on s'engage au sort d'vne pareil affaire
Vne permission n'est iamais necessaire,
On y sçauroit pouruoir quand c'est vn accident.
A cela le plus fin est le plus imprudent,
On ne demande point congé d'vne aduanture,
S'il en faut demander c'est donc à la nature,
Qui conduit nostre vie, & s'adresser aux Dieux
Qui tiennent en leur main nos esprits & nos vœux,

NARBAL.

Ne sçait-il pas qu'il est oblgé de me plaire,
Que cet Amour furtif irrite ma cholere,
Qu'il va dans ce proiect mes iours diminuant,
Et fait vn parricide en le continuant,
Les Dieux trouuent-ils bon, puis qu'ils sont equitables.
Qu'on face des forfaits.

LIDIAS.

s'ils sont ineuitables.
Les Dieux n'en veulent point en retirer nos pas,
Mesmes puis qu'en amour le crime a des appas,

Que la rigueur des loix l'entretient & l'augmente,
Les Amans trouuent grace aupres de Radamante;
Mais vne noire humeur qui meut des assaßins
Vne nature lasche encline à des larcins,
C'est ce qui fait horreur, au Ciel & à la terre,
Et surquoy iustement doit tomber le tonnere,
Ou la neceßité d'vn amoureux desir,
Qui de l'ame & du corps n'aspire qu'au plaisir,
Merite qu'on l'aßiste, & vouloir sa ruine,
Tient vn peu d'vne humeur enuieuse & chagrine.

NARBAL.

Tes discours ne sont point assez persuasifs,
Ce mal ne prend qu'aux cœurs mols, delicats, oisifs,
Où iamais le bon sens n'a choisi sa demeure,
Où iamais la vertu ne trouue vne bonne heure;
Suffit. Quand la raison le contraire voudroit,
L'Empire paternel conseruera son droit.
Mon pouuoir absolu rompra ceste entreprise
Et mon authorité luy fera lascher prise.

LIDIAS.

Vous voulez qu'Ixion lié dans les Enfers,
S'arrache de sa roue, & qu'il brise ses fers,
Qu'vn homme desia mort sa guerison reçoiue,
Que Sysiphe repose, & que Tantale boiue,
Tous nos efforts ne sont que d'vn pouuoir humain
Qui tend à l'impoßible il se trauaille en vain.

SCENE III

LE ROY, SILLAR

C'Est trop faire de vœux, c'est trop verser
de larmes,
Il faut auoir recours à de meilleures armes,
Ceste ingrate farouche auecques ses mespris,
A donné trop long-temp la gesne à mes esprits,
La qualité de Roy, l'esclat de ma fortune,
Au lieu de l'attirer la choque & l'importune,
Elle aime mieux ignoble & honteuse qu'elle est
Vn simple Citoien.

SYLLARD,

son semblable lui plaist,

LE ROY.

Ie le rendrai pourtant si le Soleil m'esclaire,
Seulement auiourd'hui, peu capable de plaire,

SILLAR,

A quel si bon moyen pouuez-vous recourir
Pour le rendre odieux?

LE ROY.

ie le feray mourir
Toute autre inuention est douteuse & grosiere
Lors qu'elle le verra sanglant sur la pousiere
Que les yeux en mourant les regards à l'enuers,
Hideux sans mouuement demeureront ouuerts,
Il faut que l'amitié soit bien dans la pensée,
Si par vn tel obiect n'en elle est chassée,

Ie sçai bien que Thisbé sans des viues douleurs,
Ne verra point sa mort, ny sans beaucoup de pleurs
Mais auecques le temps iusqu'à la moindre trace,
Le plus forte douleur se dissipe & s'efface,
Aiant veu que l'obiect de son premier Amour
N'aime plus ne sent rien, n'a plus de part au iour,
Elle encore viuante & encore sensible.
A mon affection sera plus accesible.

SYLLAR.

L'aimez-vous iusqu'au point de violer la loy?

LE ROY.

Tu sçais que la Iustice est au dessous du Roy,
La raison deffaillant la violence est bonne,
A qui sçait bien vser des droicts d'vne couronne.

SYLLAR.

Mais tousiours vous sçauez que l'equité vaut mieux.

LE ROY.

Les grands Rois doiuent viure à l'exemple des dieux.

SYLLAR,

Aussi vous ont ils faicts leurs Lieutenans en terre.

LE ROY.

Leur cholere à son gré fait tomber ce tonnere.
Et quoy qu'ils soient portez ce semble à nous cherir,
Pour monstrer leur puissance ils nous font tous mourir,
Et moy ie tiens du Ciel ma meilleure partie.
Mon ame auec les Dieux à de la sympatie,
I'ayme que tout me craigne. & croy que le trespas.
Tousiours est iuste à ceux qui ne me plaisent pas.

Pyrame est en ce rang, sa mort est legitime,
Car desplaire à son Roy, c'est auoir faict vn crime,
Il n'est pas innocent ceux que la loy du sort
Rend mal voulus du Prince, ils sont dignes de mort,
Mon Amour l'a conclu. Ce Tyran implacable,
En donne auecques moy l'arrest irreuocable,
Il sera ma victime, & ie iure deuant,
Qu'aucun ait ietté l'œil sur le Soleil leuant,
D'eusse-ie par m'a main executer ma haine,
Son trespas resolu me tirera de peine,
Icy me fera voir cét acte officieux,
Celuy de tous les miens qui m'aimera le mieux,
Icy dois-ie tirer vne preue asseuree,
De la fidelité qu'on m'a cent fois iuree:

SYLLARD,

Le temps & la raison pouroient ils point oster,
Ces violens desein.

LE ROY.

rien de les augmenter,
Le temps & la raison feront du feu la glace,
Et m'osteront plustost le cœur hors de sa place.

SYLLAR.

Puis que c'est vn dessein qu'on ne peut diuertir,
A quel prix que ce soit, il en faut donc sortir,
Sire, me voicy l'ame & la main toute preste,
A quoy que vos desseins ayent destiné ma teste.

LE ROY

Comment tu me preuiens ha! veritablement,
Ie voy bien que tu veux m'obliger doublement
Vn plaisir est plus grand qui vient sans qu'on y pense

Qui souffre qu'on demande à pris sa recompense.
Mesme quand le besoin de nos desirs pressez,
A qui ne fait le sourd, se fait entendre assez,

SYLLAR.

Ie m'en vais de ce pas vacquer à l'entreprise.

LE ROY.

O qu'en ton amitié le Ciel me fauorise.

SYLLAR,

Dans deux heures d'icy nous y mettrons la main.

LE ROY.

Il est vray qu'il vaut mieux au iourd'hui que demain,
Ie ne te parle point encore du salaire.

SYLLAR.

SIRE, tout mon espoir est l'honneur de vous plaire,

LE ROY.

Ie sçay que tout seruice est digne de loyer,

SYLLAR.

Il scait bien comme il faut les hommes emploier.
Vne telle action dessus le gain se fonde.
C'est le plus liberal de tous les Rois du monde,
Il en est mieux serui. L'argent à des ressorts,
Que font aller par tout nos esprits & nos corps.

ACTE II.

THISB. PYRAME, DISARQVE,

SCENE I.

PYRAME, DISARQVE

IE sçay bien cher amy que ton sage dessein,
Est de m'oster la flame & l'amour hors du sein,
De ramener à soy ma pauure ame esgarée,
Qui s'est depuis deux ans d'auec moy separée:
Mais sçache que mon ame abhorre ta raison,
Que ie prens tes conseils pour vne trahison,
Et d'abord que tu viens, à me parler d'esteindre
Ce feu dont nuict & iour ie ne fais que me plaindre
Malgré le sentiment que i'ay de mon erreur,
Et de ton amitié, ta voix me faict horreur,
Ie te hay si tu es ennemi de mon aise,
Il faut que ton esprit à mon humeur se plaise.
Que tu perdes le soin de censurer mes pleurs,
Que ton affection consente à mes malheurs,
Et que ton iugement mette son industrie
A conseruer mon mal.

DISARQVE.

mon Dieu quelle furie,

PYRAME

Autrement ie te tiens barbare & sans pitié

DISARQVE.

Que vous cognoissez mal les fruits de l'amitié,

PYRAME.

Ie veux que mon ami sans feinte & sans reserue,
Dedans ma paßion me complaise & me serue,

DISARQVE.

Et quoi si vostre ami vous auoit veu courir,
Dans vn danger mortel.

PYRAME

qu'il me laissast mourir,
Le plus sanglant d'épit que la Fortune liure
A des desesperez, c'est les forcer de viure.

DISARQVE.

Il est vray qu'vn desir vne fois emporté,
Vers vn funeste amour a plus de fermeté,
On retracte plustost le dessein legitime,
D'vne bonne action que le proiect d'vn crime,
Le mal a plus d'appas, & ce qui plus nous nuit,
Auecque plus d'adresse & de vigueur nous suit,
Vous courez obstiné ce semble à vostre perte,
Quelque difficulté qui vous y soit offerte,
Vos parens obligez d'vn naturel deuoir,
Vous opposent icy leur absolu pouuoir.

PYRAME.

C'est par où mon desir dauantage se picque,
I'aime bien à forcer vne loy tyrannique,
Amour n'a point de Maistre, & vos empeschemens
Ne me sont desormais que des allechemens:
C'est vne occasion de me monstrer fidelle,

C'est prouuer à Thisbé que i'ose tout pour elle,
N'as-tu point quelquefois pris garde à sa beauté,
Toy qui par dessus tous aime la nouueauté,
Toy qui depuis les bords d'où le Soleil se leue,
Iusqu'aux flots reculez où la clerté s'acheue,
Des obiects les plus beaux as fait iuges tes yeux
En as-tu recogneu qui puissent plaire mieux?

DISARQVE

Il est certain qu'elle a quelque chose de rare

PYRAME.

Dis qu'elle a quelque chose à tenter vn barbare,
Celuy que ses regards ne peuuent pas toucher,
Il a des duretez de souche & de rocher.

DISARQVE.

Voilà bien des discours de la melancholie,

PYRAME.

Ie croy que ta raison vaut moins que ma folie,
Et que tu viens à tort me plaindre & m'accuser
D'vn erreur où les Dieux se voudroient abuser,
Ne m'en parle iamais, ta resistance est vaine,
Et si tu n'as iuré de t'acquerir ma haine,
Si tu n'as resolu de rompre auecque moy,
Dedans ma passion ne me fais plus la loy,
Tu voudrois que i'aimasse à la façon commune,
Et qu'vn lasche dessein de faire ma fortune,
M'amenast dans le but, de tes intentions.

DISARQVE.

Ie voudrois gouuerner vn peu vos passions,
Et vous sauuer l'esprit du danger & du blasme,

PYRAME,

Est-ce à toy ie te prie à gouuerner mon ame,
Ce cœur fut-il par toy la dedans enfermé?
Laisse faire à Nature elle me l'a donné,
C'est d'elle dont Thisbé se vit ainsi formee,
Pour enflammer ce cœur, & pour en estre aimée,
N'aians tous deux qu'vn but de peine & de plaisir
Semblables à l'humeur de l'aage & du desir
Et si i'osois flatter encore mon visage, (Image
On nous pourroit tous deux cagnoistre en vne
C'est le premier appas dont mon cœur souspira.
C'est le premier espoir dont Amour m'attira,
Cher espoir dont mon ame heureusement se flatte,
Car son œil fauorable à mes regards esclatte,
Me comble de faueur, bref ie suis asseuré,
D'vn Amour mutuel elle me l'a iure
Mes leures dans ses mains en ont cueilli le gage,
Et pour le confirmer d'vn plus pressant langage,
Ses pensers me l'ont dit, ses yeux en sont tesmoins.
Car dans tous nos discours la voix parle le moins.
Nous disons d'vn traict d'œil à nos ames blessees,
Bien plus qu'vn liure entier n'exprime de pensees
Et des souspirs de feu, d'elle à moy repassans,
Mieux que nul confidant s'expliquent à nos sens,
Nous n'auons pas besoin que d'autres s'introduisent
A traiter nos Amours, les arbitres nous nuisent,
Le meilleur confident ne sert iamais si bien
Que dans nostre interrest il ne mesle le sien,
Selon sa fantaisie il aduance où recule,

L'aueugle mouuement d'vn pauure esprit qui brusle,
Pour moy ie ne sçaurois souffrir vn Gouuerneur,
I'aime mieux reusir auec moins de bonheur.
Les soins de la prudence ont trop d'inquietude
Mon ame n'a d'obiect si non ma seruitude,
Ou ie trouue mon bien mieux qu'en ma liberté;
Et que i'aime sans doute autant que la clarté.

DISARQVE.

Puis que c'est vne peste à vos os attachee,
Vne fleche mortelle en vostre cœur fichee,
C'est en vain que l'on prend le soin de vous guerir;

PYRAME

Guerir, on ne le peut sans me faire mourir,

DISARQVE.

Au moins prenez bien garde en cet Amour furtiue
Qu'vn funeste succez à vos desseins n'arriue,
Vous estes espiez & de loin & de pres,
Par des yeux vigilans qu'on y commet expres,

PYRAME.

Toute leur diligence est assez inutile,
L'ame des Amoureux n'est pas si peu subtile,
Nous sçauons bien choisir & le temps & le lieu,
Où mesme ne sçauroit nous descouurir vn Dieu,
Ne t'en mets point en paine, & seulement endure
Si tu me veux aimer, que ma fureur me dure,
Adieu laisse moy seul m'entretenir icy,
Voila la nuit qui vient, le Ciel est obscurci,
Ma maistresse m'attend. Afin de me complaire,
L'autre Soleil s'en va quand cestui-ci m'esclaire

Priuez de tous moyens de nous parler ailleurs,
Et ne pouuant venir à des accez meilleurs.
Vne petite fente en ceste pierre ouuerte
Par nous deux seulement encore descouuerte,
Nous fait secretement aller & reuenir
Les propos dont amour nous laisse entretenir,
Car c'est le lieu par où nos passions discrettes,
Donnent vn peu de iour à nos flamés secrettes,
Icy cruels parens malgré vos dures loix.
Nous faisons vn passage à nos timides voix,
Icy nos cœurs ouuerts malgré vos tyrannies.
Se font entrebaiser nos volontez vnies.
Conseillers inhumains peres sans amitié;
Voyez comme ce marbre est fendu de pitié,
Et qu'à nostre douleur le sein de ses entrailles;
Pour receler nos feux s'entrouue les entrailles,
Que l'air se prostitue à nos contentemens,
L'air le plus rigoureux de tous les Elemens,
Le pere des frimats, la source des orages,
A plus d'humanité que vos brutaux courages,
Mais i'entens quelque bruit, c'est elle sans faillir,
Ie sens tous mes esprits d'aise me defaillir,
Elle ne ment iamais, & feroit conscience
De charcher son Amant de trop de patience,
Ie voi comme elle approche & marche à pas contez
Soupçonneuse elançant ses yeux de tous costez,

SCENE III

THISBE', PYRAME.

THISB.

Es-tu là mon souci.

PYRAME.

qui vous a retenue,
Auiourd'huy pour le moins vous estes preuenue,
Vous arriuez plus tard que ie ne fis hier.

THISB.

Il est vray que i'ay tort ie ne le puis nier,
Mais quand ie t'aurai dit ce qui m'a deu contraindre
Ie croy que tu seras obligé de me plaindre,
Ie te feray pitié, car ie ne pense pas
Que le mal qu'on ma fait soit moins que le trespas

PYRAME.

Comment, vous a-on fait quelque iniure mon ame?
Quelqu'vn en son absence a-il blessé Pyrame?
Vn Dieu ne le pourroit auec impunité

THISB.

Ceste offence n'estoit que l'importunité
D'vne vieille hideuse & sote creature,
Qui m'a tout auiourd'huy mis l'ame à la torture,
Qui m'a fait tant de loix, m'a tant donné d'aduis,
Et tant reiteré d'inutiles deuis,
Qu'on tariroit plustost l'humidité de l'onde.
Que ceste humeur chagrine en caquets si feconde,

PYRAME.

Dites moy ie vous prie encore enquoy tendoit
Le discours où plus fort la vieille s'estendoit;

THISB.

De rendre vne parfaite & pleine obeïssance
A ceux à qui ie doy le bien de ma naissance,
De ne me dispenser de prendre aucun plaisir
Que leur commandement ne me le vinst choisir,
Sur tout de bien deffendre, & l'esprit, & l'oreille,
Des pointes dont amour vn ieune sang resueille,
Que les ieunes esprits n'ont rien de dangereux,
Au prix que d'escouter vn conseil amoureux,
Que mesme au plus heureux cet appas est funeste,
Que c'est vn precipice, vn poison vne peste,

PYRAME.

Elle vous à doncfait l'amour bien odieux.

THISBE.

Elle me l'a depeint comme il est dans ses yeux.

PYRAME.

Estranges changemens ou ombe la Nature;
Vn pauure corps vsé qui n'est que pourriture,
Vne vieille à qui l'aage a seiche les humeurs,
A qui les sens gastez ont peruerti les mœurs,
Vn sang gros & pesant, tousiours froid comme glace,
Si ce n'est qu'vne fieure eschauffe vn peu sa masse
Vn tronc de nerfs & d'os d'artifice mouuant,
Qu'on ne sçauroit nommer qu'vn fantosme viuant.
Persecute tousiours d'vne ialouse enuie,
Les passe-temps heureux de nostre ieune vie.
Ces vieillards dont l'esprit & le corps abbatu,

Erigent

Erigent l'impuissance en tiltre de vertu,
Eux-mesme qui le cours de la nature suiuent,
Qui selon l'appetit de leur viellesse viuent,
Pretendent contre nous forcer l'ordre du temps,
Et que nous serons vieux en l'aage de vingt ans,
Nos mœurs par leur exemple impudemmēt censurent,
Alleguans ce qu'ils sont & non pas ce qu'ils furent,
Au moins ma chere vie en ce sot entretien,
Ie croy que cét esprit n'a rien peu sur le tien.

THISB.

Ces discours m'ont passé plus loin qu'vne nuee.

PYRAME.

Ta bonne volonté n'est pas diminuee.

THISB.

Elle a creu dauantage, on n'a fait que ietter
Du souffre dans la flame afin de l'irriter,
Ie suis d'vn naturel à qui la resistance,
Renforce le desir, l'espoir & la constance,
Ie croy qu'on me verroit mourir autant de fois,
Qu'on me force d'ouïr ces importunes voix,
Sinon que mon amour de plus en plus persiste,
Et brusle dauantage alors qu'on luy resiste,
Et ie n'ay rien de cher comme vne occasion,
De tout ce qui sçauroit nourrir ma passion,
Puis qu'au diuin obiect dont ie suis amoureuse,
Le sort veut que ie sois parfaictement heureuse,
Que tu merites bien l'inuiolable foy,
Que iusques au tombeau ie garderay pour toy.

PYRAME.

Et moy si le tombeau laissoit encor aux ames
Quelque petit rayon de leurs deffunctes flames,
Ie n'aurois autresfois que toy dans les Enfers,
Et dedans leurs prisons ie n'aurois que tes fers,
Mais parmy nos discours nous ne prenons pas garde
Que ce doux entretien dont amour nous retarde,
S'il n'est bien mesnagé nous manquera bien tost.

THISB.

Helas ! ne pourrons nous iamais dire qu'vn mot.
Les oyseaux dans les bois ont toute la iournee
A chanter la fureur qu'Amour leur à donnee:
Les eaux & les zephirs quand ils se font l'amour,
Leur rire & leurs souspirs font durer nuict & iour.

PYRAME.

Il se faut retirer de crainte qu'il n'arriue
Que de ce peu de bien encor on ne nous priue.

THISB.

Dans vne heure au plus tard ie reuiens donc icy.

PYRAME.

Et moy ie seray mort, si ie ne viens aussi.

ACTE III

DEVXIS, SILLAR, PIRAME, LE ROY.

SCENE I.

DEVXIS, SILLAR, PIRAME.

SYllar ie suis troublé d'vn funeste presage,
Vn glaçon de frayeur m'estraint tout le courage,
Pensant à tel dessein ie me remets aux yeux
Les iustes iugements des hommes & des Dieux.

SILLAR.

Quoy, tu manque de cœur.

DEVXIS.

ie sens de la contrainte,
En ce que i'entreprens, & non pas de la crainte.

SILLAR.

Ie cognois ton courage, & c'est la cause aussi
Qui fait que ie t'employe en ceste affaire icy.

DEVXIS.

Il est beau de tenter vne mort legitime,
Pour quelque grand exploict & qui se fait sans crime,
On appelle courage vn esprit genereux,
Qui n'est point inhumain come il n'est point heureux,
Qui meurt sur vne breche, & dont les funerailles
Se font chez l'ennemi sous vn bris de murailles,
Le trespas est louable ou innominieux,
Selon que le suiect est lasche ou glorieux,

Mais pense à qu'elle fin nous auons pris l'espee
A quel exploict sera nostre main occupee,
Quoy, sans estre offencez nous nous voulons venger,
Quand on n'a point de haine on n'en sçauroit forger,

SYLLAR.

Nostre commißion donne toute licence.

DEVXIS,

On ne peut sans remords s'en prendre à l'innocence,
Il ne nous a rien fait nous le voulons tuer.

SILLAR.

La volonté du Roy se doit effectuer.

DEVXIS,

Si quelque excez leger contentoit sa cholere,
Ie croy que iustement on luy pourroit complaire,
Mais en vn fait semblable en vne trahison,
Chacun le peut desdire auec trop de raison.

SYLLAR,

En desdisant son Roy, quelque iuste apparence
Que puisse prendre vn peuple il commet vn offence,
Comme les Dieux au Ciel, sur la terre les Roys,
Establissent aussi des souueraines Loix,
Ils partagent egaux ce que le monde enserre.
Les Dieux sont Roys du Ciel, les Roys Dieux de la terre.
Iupiter d'vn clin d'œil, fait les Astres mouuoir,
Et nos Princes sur nous ont le mesme pouuoir,
A la grandeur des Dieux leur grandeur se figure,
Comme au vouloir des Dieux leur vouloir se mesure.

DEVXIS.

Il leur faut obeir, si leur commandement
Imite ceux des Dieux qui font tout iustement.

SYLLAR.

Enquerir leur secret tient trop du temeraire,
C'est aux Roys à le dire, & à nous à le faire.
S'il a mal commandé, l'homicide commis
Tombera sur sa teste, & nous sera remis,
Le deuoir ignorant rend vne ame innocente.

DEVXIS.

Mais cognoissant le mal, il faut qu'elle y consente,
Vn deuoir ignorant, & quoy ne vois-tu pas
Qu'on brasse à l'innocent vn perfide trespas,
Que l'Enfer vn pareil ne sçauroit faire naistre.

SYLLAR.

Considerant de pres & l'honneur & le droit,
Tout le monde sans doute icy nous reprendroit:
Mais nous sommes forcez, le Prince le fait faire,
Il luy faut obeyr, c'est vn poinct necessaire.

DEVXIS.

Et pourquoy necessaire, il vaut mieux encourir
Sa disgrace eternelle.

SILLAR.

Il vaut donc mieux mourir.

DEVXIS.

I'aimerois mieux la mort qu'vne honteuse vie,
De remords criminels incessamment suiuie,
Quand le chien des Enfers auecques ses abbois,
Vient troubler les viuans, ils sont morts mille fois,

Mais mourant pour l'honneur, on court par les brisees
D'vn bien-heureux repos dans les champs Elisees,
Les esprits deschargez des vicieux discords,
Qu'ils ont auec nos sens, ioyeux quittent nos corps.

SILLAR.

Quelque si doux accueil que Mercure prepare,
Crois qu'vn homme se trouble alors qu'il se separe,
Que les corps trespassez d'vne pierre couuerts
Change les os en poudre, & la charongne en vers,
Que les esprits errans par les riues funebres,
D'vn Cocite incognu, ne sont plus que tenebres,
Qu'on soit bien dans ce regne où Pluton tient la Cour,
C'est vn compte, il n'est rien de si beau que le iour,
Le moindre chien viuãt vaut mieux que cent cohortes,
De Tygres, de Lions, ou de Pantheres mortes,
Bien que pauure sujet ie prefere mon sort
A celuy-là d'vn Prince ou d'vn Monarque mort,
Croi moy, suï mon conseil, ne donnons point nos testes,
Pour preseruer autruy ne soyons pas si bestes.

DEVXIS.

Mourions nous pour cela?

SILLAR.

crois-tu viure vn moment,
Apres t'estre mocqué de son commandement?

DEVXIS.

Mais le Roy craint-il point la iustice plus haute,
En nous faisant mourir il descouure sa faute,
Nos testes ne sçauroient venir sur l'eschauffaut,
Sans y faire monstrer son criminel deffaut.

SILLAR.

Pour nous exterminer quand ils en ont enuie,
Les Roys ont cent moyens pour nous oster la vie,
Nos iours sont dans leurs mains ; ils les peuuent finir,
Ils peuuent le plus iuste innocemment punir,
Quelque tort que ce soit quand vn Roy nous accuse,
Sa grande authorité ne manque point d'excuse,
Contre le Prince aux droict, il ne se faut fier,
Le pretexte plus faux le peut iustifier,
Outre qu'au Souuerain la perte de deux hommes
Ne se doit reprocher de deux tels que nous sommes,
Plusieurs qui ne sont point ainsi Religieux,
Et qu'vn si grand secret rendroit trop glorieux,
Ces mouuemens du Roy ne craindront pas de suiure,
Apres cela crains-tu qu'il nous souffrist de viure,
Nous ne sçaurions fuir de son bras irrité,
L'iniure d'vn supplice à demi merité.

DEVXIS.

Il faut donc se bannir & bien loin d'vn Empire,
A tous les gens de bien, le moins seur & le pire.

SILLAR.

Voyageant l'vniuers de l'vn à l'autre bout,
Nous ne sçaurions fuir, les Roys courent par tout,
Ils ont de longues mains qui par tout ce bas monde,
Sans se mouuoir d'vn lieu touchent la terre & l'onde:

DEVXIS.

Tu dis vray, ta raison me rend ores confus.

SILLAR.

Coulpables vers le Roy, de ce coüard refus,

C'est fait de nous aussi, faisant ce qu'il commande,
Sans doute apres cela nostre fortune est grande,
Ces Royales faueurs nos esprits saouleront,
Et dans nos cabinets des flots d'Or couleront.

DEVXIS.

L'or ce metal sorcier, corrompt tout par ses charmes,
Deuant luy prosterné, l'honneur met bas les armes,
Il n'est si fort rempart de Iustice ou de foy,
Qu'il ne brise, il ne craint, ny piete, ny Loy,
L'or peut tout, mesme alors que son appas s'adresse
A des hommes vaillans que la misere blesse,
Comme moy mal-heureux que l'horreur de la faim,
Contraint à desirer ce detestable gain,
Monstre de pauureté, ta dent est plus funeste,
Que le feu plus cuisant & la plus forte peste,
Le meurtrier que la peur bourrelle incessamment,
Au prix de tes forçats est puny doucement,
Dans les plus grands remords des faits les plus infames
Sçauoir qu'on a dû bien console fort les ames,
L'argent purge le crime, & nous guerit de tout.

SYLLAR.

A la fin tout va bien, ie voy qu'il se resoult.

DEVXIS.

Le sort en est ietté, mon ame est exposee
A ce qu'il te plaira, ie voy l'affaire aisee.

SYLLAR.

Il ne faut seulement que le guetter icy.

DEVXIS.

Le voila ce me semble.

SYLAR.

il me le ſemble auſsi

DEVXIS.

Donnons

PYRAME.

on ne me peut ſurprendre,
Aſſaſsins vous ſçaurez ſi ie me ſçay deffendre
Bien que ſeul contre deux ie vous feray ſentir,
Qu'on ne ſe prend à moy qu'auec du repentir.

DEVXIS.

O Dieux! ie ſuis bleſſé.

PYRAME.

ſi ta main n'eſt meilleure,
Ce laſche & traiſtre ſang tu vomiras ſur l'heure,
Ton ſort comme le ſien pend au bout de ce fer.

DEVXIS.

O Dieux! que ie fais bien icy l'experience,
Qu'il ne faut rien tenter contre ſa conſcience.

PYRAME.

Conſcience voleur, ie croy que le remords,
Ne te preſſe qu'entant que tu vas voir les morts
Que tu ſens la frayeur d'vne peine eternelle,
Recueillir en mourant ton ame criminelle.

DEVXIS.

Ha! ſi vous me laiſsiez vn peu la liberté,
De vous parler auant que perdre la clarté

PYRAME.

Que me ſçaurois-tu dire?

DEVXIS.

Vne chose sans doute
Qui vous pourroit seruir.

PIRAME.

il faut que ie l'escoute.
Qu'est-ce?

DEVXIS.

ce qu'on pourroit à peine deuiner,
Le Roy nous à contraint de vous assaßiner.

PIRAME.

O ciel! que m'as-tu dit, mais faut-il croire vn traistre?

DEVXIS.

Ie vous dis ce qui est.

PIRAME.

mais ce qui ne peut estre,
Dieux, tout mon sang se trouble, il est vray que le Roy
Aime à ce qu'on m'a dit, en mesme lieu que moy,
Helas! ie suis perdu, mon mal est sans remede,
Contre mon Roy, quel Dieu puis ie trouuer qui m'aide.

DEVXIS.

Voyez de vous conduire en cela sagement,
Maintenant ie trespasse auec allegement.

PIRAME.

L'Enfer me soit propice, & sa nuict mal-heureuse,
Pour vn si bon remors te soit moin, rigoureuse,
Au reste il faut fuir c'est le meilleur conseil,
Sans faire plus icy, ny repos ny sommeil.
Quand le courroux des Roys fait esclater leurs ames,
C'est pis dix mille fois que torrens & que flammes,
Il faut s'oster de là, mais de neceßité,

Thisbé, vous m'en auez souuent solicité,
Vous m'auez dit cent fois que vous seriez heureuse
De suiure loin d'icy ma fortune amoureuse,
Que vous craigniez ce Prince, & que de nostre Amour,
Quelque mal'heur au nostre arriueroit vn iour,
Il y faudra pouruoir, & l'humeur trop hardie,
De ce courage ardent ne s'est pas refroidie,
Nous nous affranchirons de ses cruelles loix.
Et nous n'aurons que nous, de parens, ny de Roys.

SCENE II

PIRAME, DEVXIS,

SYLLAR, LE ROY.

A Cét affront, le sang au visage me monte,
Que ma condition souffre auiourd'hui de honte,
Sçachant que de ma part tu luy voulois parler.

SILLAR.

En vain cent fois le iour vous m'y ferrez aller.

LE ROY.

Que Thisbé n'a point fait semblant de te cognoistre.

SILLAR.

SIRE, *tout aussi-tost qu'elle m'a veu paroistre,*
Destournant ses regards surprise à l'inpourueu
Ainsi qu'elle auroit fait d'vn serpent qu'elle eut veu,
Elle s'est engagee en vne compagnie,

PYRAME.

Et moy si le tombeau laissoit encor aux ames
Quelque petit rayon de leurs deffunctes flames,
Ie n'aurois autresfois que toy dans les Enfers,
Et dedans leurs prisons ie n'aurois que tes fers,
Mais parmy nos discours nous ne prenons pas garde
Que ce doux entretien dont amour nous retarde,
S'il n'est bien mesnagé nous manquera bien tost.

THISB.

Helas! ne pourrons nous iamais dire qu'vn mot.
Les oyseaux dans les bois ont toute la iournee
A chanter la fureur qu'Amour leur à donnee:
Les eaux & les zephirs quand ils se font l'amour,
Leur rire & leurs souspirs font durer nuict & iour.

PYRAME.

Il se faut retirer de crainte qu'il n'arriue
Que de ce peu de bien encor on ne nous priue.

THISB.

Dans vne heure au plus tard ie reuiens donc icy.

PYRAME.

Et moy ie seray mort, si ie ne viens aussi.

ACTE III

DEVXIS, SILLAR, PIRAME, LE ROY.

SCENE. I.

DEVXIS, SILLAR, PIRAME.

Syllar ie ſuis troublé d'vn funeſte preſage,
Vn glaçon de frayeur m'eſtraint tout le courage,
Penſant à tel deſſein ie me remets aux yeux
Les iuſtes iugements des hommes & des Dieux.

SILLAR.

Quoy, tu manque de cœur.

DEVXIS.

ie ſens de la contrainte,
En ce que i'entreprens, & non pas de la crainte.

SILLAR.

Ie cognois ton courage, & c'eſt la cauſe außi
Qui fait que ie t'employe en ceſte affaire icy.

DEVXIS.

Il eſt beau de tenter vne mort legitime,
Pour quelque grand exploict & qui ſe fait ſans crime,
On appelle courage vn eſprit genereux,
Qui n'eſt point inhumain cõme il n'eſt point heureux,
Qui meurt ſur vne breche, & dont les funerailles
Se font chez l'ennemi ſous vn bris de murailles,
Le treſpas eſt louable ou innominieux,
Selon que le ſuiect eſt laſche ou glorieux,

Mais pense à qu'elle fin nous auons pris l'espee
A quel exploict sera nostre main occupee,
Quoy, sans estre offencez nous nous voulons venger,
Quand on n'a point de haine on n'en sçauroit forger,

SYLLAR.

Nostre commißion donne toute licence.

DEVXIS,

On ne peut sans remords s'en prendre à l'innocence,
Il ne nous a rien fait nous le voulons tuer.

SILLAR.

La volonté du Roy se doit effectuer.

DEVXIS,

Si quelque excez leger contentoit sa cholere,
Ie croy que iustement on luy pourroit complaire,
Mais en vn fait semblable en vne trahison,
Chacun le peut desdire auec trop de raison.

SYLLAR,

En desdisant son Roy, quelque iuste apparence
Que puisse prendre vn peuple il commet vn offence,
Comme les Dieux au Ciel, sur la terre les Roys,
Establissent aussi des souueraines Loix,
Ils partagent egaux ce que le monde enserre.
Les Dieux sont Roys du Ciel, les Roys Dieux de la terre.
Iupiter d'vn clin d'œil, fait les Astres mouuoir,
Et nos Princes sur nous ont le mesme pouuoir,
A la grandeur des Dieux leur grandeur se figure,
Comme au vouloir des Dieux leur vouloir se mesure.

DEVXIS.

Il leur faut obeir, si leur commandement
Imite ceux des Dieux qui font tout iustement.

SYLLAR.

Enquerir leur secret tient trop du temeraire,
C'est aux Roys à le dire, & à nous à le faire.
S'il a mal commandé, l'homicide commis
Tombera sur sa teste, & nous sera remis,
Le deuoir ignorant rend vne ame innocente.

DEVXIS.

Mais cognoissant le mal, il faut qu'elle y consente,
Vn deuoir ignorant, & quoy ne vois-tu pas
Qu'on brasse à l'innocent vn perfide trespas,
Que l'Enfer vn pareil ne sçauroit faire naistre.

SYLLAR.

Considerant de pres & l'honneur & le droit,
Tout le monde sans doute icy nous reprendroit:
Mais nous sommes forcez, le Prince le fait faire,
Il luy faut obeyr, c'est vn poinct necessaire.

DEVXIS.

Et pourquoy necessaire, il vaut mieux encourir
Sa disgrace eternelle.

SILLAR.

Il vaut donc mieux mourir.

DEVXIS.

I'aimerois mieux la mort qu'vne honteuse vie,
De remords criminels incessamment suiuie,
Quand le chien des Enfers auecques ses abbois,
Vient troubler les viuans, ils sont morts mille fois,

Mais mourant pour l'honneur, on court par les brisees
D'vn bien-heureux repos dans les champs Elisees,
Les esprits deschargez des vicieux discords,
Qu'ils ont auec nos sens, ioyeux quittent nos corps.

SILLAR.

Quelque si doux accueil que Mercure prepare,
Crois qu'vn homme se trouble alors qu'il se separe,
Que les corps trespassez d'vne pierre couuerts
Change les os en poudre, & la charongne en vers,
Que les esprits errans par les riues funebres,
D'vn Cocite incognu, ne sont plus que tenebres,
Qu'on soit bien dans ce regne où Pluton tient la Cour,
C'est vn compte, il n'est rien de si beau que le iour,
Le moindre chien viuãt vaut mieux que cent cohortes,
De Tygres, de Lions, ou de Pantheres mortes,
Bien que pauure sujet ie prefere mon sort
A celuy-là d'vn Prince ou d'vn Monarque mort,
Croi moy; sui mon conseil, ne donnons point nos testes,
Pour preseruer autruy ne soyons pas si bestes.

DEVXIS.

Mourions nous pour cela?

SILLAR.

crois-tu viure vn moment,
Apres t'estre mocqué de son commandement?

DEVXIS.

Mais le Roy craint-il point la iustice plus haute,
En nous faisant mourir il descouure sa faute,
Nos testes ne sçauroient venir sur l'eschauffaut,
Sans y faire monstrer son criminel deffaut.

SILLAR.

Pour nous exterminer quand ils en ont enuie,
Les Roys ont cent moyens pour nous oster la vie,
Nos iours sont dans leurs mains ; ils les peuuent finir,
Ils peuuent le plus iuste innocemment punir,
Quelque tort que ce soit quand vn Roy nous accuse,
Sa grande authorité ne manque point d'excuse,
Contre le Prince aux droict, il ne se faut fier,
Le pretexte plus faux le peut iustifier,
Outre qu'au Souuerain la perte de deux hommes
Ne se doit reprocher de deux tels que nous sommes,
Plusieurs qui ne sont point ainsi Religieux,
Et qu'vn si grand secret rendroit trop glorieux,
Ces mouuemens du Roy ne craindront pas de suiure,
Apres cela crains-tu qu'il nous souffrist de viure,
Nous ne sçaurions fuir de son bras irrité,
L'iniure d'vn supplice à demi merité.

DEVXIS.

Il faut donc se bannir & bien loin d'vn Empire,
A tous les gens de bien, le moins seur & le pire.

SILLAR.

Voyageant l'vniuers de l'vn à l'autre bout,
Nous ne sçaurions fuir, les Roys courent par tout,
Ils ont de longues mains qui par tout ce bas monde,
Sans se mouuoir d'vn lieu touchent la terre & l'onde:

DEVXIS.

Tu dis vray, ta raison me rend ores confus.

SILLAR.

Coulpables vers le Roy, de ce coüard refus,

C'est fait de nous aussi, faisant ce qu'il commande,
Sans doute apres cela nostre fortune est grande,
Ces Royales faueurs nos esprits saouleront,
Et dans nos cabinets des flots d'Or couleront.

DEVXIS.

L'or ce metal sorcier, corrompt tout par ses charmes,
Deuant luy prosterné, l'honneur met bas les armes,
Il n'est si fort rempart de Iustice ou de foy,
Qu'il ne brise, il ne craint, ny pieté, ny Loy,
L'or peut tout, mesme alors que son appas s'adresse
A des hommes vaillans que la misere blesse,
Comme moy mal-heureux que l'horreur de la faim,
Contraint à desirer ce detestable gain,
Monstre de pauureté, ta dent est plus funeste,
Que le feu plus cuisant & la plus forte peste,
Le meurtrier que la peur bourrelle incessamment,
Au prix de tes forçats est puny doucement,
Dans les plus grands remords des faits les plus infames
Sçauoir qu'on a dù bien console fort les ames,
L'argent purge le crime, & nous guerit de tout.

SYLLAR.

A la fin tout va bien, ie voy qu'il se resoult.

DEVXIS.

Le sort en est ietté, mon ame est exposee
A ce qu'il te plaira, ie voy l'affaire aisee.

SYLLAR.

Il ne faut seulement que le guetter icy.

DEVXIS.

Le voila ce me semble.

SYLAR.

il me le semble aussi

DEVXIS.

Donnons

PYRAME.

on ne me peut surprendre,
Assassins vous sçaurez si ie me sçay deffendre
Bien que seul contre deux ie vous feray sentir,
Qu'on ne se prend à moy qu'auec du repentir.

DEVXIS.

O Dieux! ie suis blessé.

PYRAME.

si ta main n'est meilleure,
Ce lasche & traistre sang tu vomiras sur l'heure,
Ton sort comme le sien pend au bout de ce fer.

DEVXIS.

O Dieux! que ie fais bien icy l'experience,
Qu'il ne faut rien tenter contre sa conscience.

PYRAME.

Conscience voleur, ie croy que le remords,
Ne te presse qu'entant que tu vas voir les morts
Que tu sens la frayeur d'vne peine eternelle,
Recueillir en mourant ton ame criminelle.

DEVXIS.

Ha! si vous me laissiez vn peu la liberté,
De vous parler auant que perdre la clarté

PYRAME.

Que me sçaurois-tu dire?

DEVXIS.

Thisbé, vous m'en auez souuent solicité,
Vous m'auez dit cent fois que vous seriez heureuse
De suiure loin d'icy ma fortune amoureuse,
Que vous craigniez ce Prince, & que de nostre Amour,
Quelque mal'heur au nostre arriueroit vn iour,
Il y faudra pouruoir, & l'humeur trop hardie,
De ce courage ardent ne s'est pas refroidie,
Nous nous affranchirons de ses cruelles loix.
Et nous n'aurons que nous, de parens, ny de Roys.

SCENE II

PIRAME, DEVXIS,

SYLLAR, LE ROY.

A Cét affront, le sang au visage me monte,
Que ma condition souffre auiourd'hui de honte,
Sçachant que de ma part tu luy voulois parler.

SILLAR.

En vain cent fois le iour vous m'y ferrez aller.

LE ROY.

Que Thisbé n'a point fait semblant de te cognoistre.

SILLAR.

SIRE, *tout aussi-tost qu'elle m'a veu paroistre,*
Destournant ses regards surprise à l'inpourueu
Ainsi qu'elle auroit fait d'vn serpent qu'elle eut veu,
Elle s'est engagee en vne compagnie,

A faire des discours d'vne suite infinie,
Iusqu'à tant qu'elle a peu se desrober de moy,

LE ROY.

Traicter si rudement la paßion d'vn Roy;
Faut-il que nous ayõs, fils des Dieux que nous sommes,
Le sentiment semblable au vulgaire des hommes,
Ingrate si faut-il que ie te mette vn iour,
Dans le chois d'esprouuer ma haine ou mon amour,
Tu sçauras que ie regne, & que la tyrannie
Me peut bien accorder ce que l'amour me nie,
Ce beau fils depesché, si ton cœur ne demord,
Tu te pourras bien voir sa compagne à la mort,
Mais! voicy de retour mon fidelle ministre,
Ie lis dessus son cœur quelque rapport sinistre
Il craint de m'aborder, parle & leue les yeux?

SILLAR.

L'affaire va tres-mal.

LE ROY.

ie n'attendois pas mieux.

SILLAR.

Mon compagnon est mort, & moy couuert de playes,
Vous viens faire rapport de ces nouuelles vrayes,
Nous auions à peu pres l'ouurage executé,
Que le peuple en fureur dessus nous s'est ietté,
Et d'armes & de cris vne croissante suitte,
A peine m'a donné le loisir de la fuite.

LE ROY.

C'est trop, ie voy qu'Amour ce mocque de mes veux,
Que le Ciel par dessein deffend ce que ie veux,

Ie ſuis au deſeſpoir mon ame eſt trop geſnée,
I'ay gardé dans le ſein la mort toute vne année
Mes malheurs vont ſans fin, l'vn l'autre ſe ſuiuans,
La ſaiſon de l'Hyuer n'a iamais tant de vents,
Iamais tant de frimats, ny de froid, ny de greſle,
Qu'il ne face trois mois quelque beau iour pour elle,
Iamais vieillard caduc ne s'eſt ſi mal porté
Qu'il n'ait eu dans l'annee quelque heure de ſanté,
Elle quelquefois tient tous les vents en bride,
Et fait voir aux Nochers le front des eaux ſans ride,
Et l'aſtre le plus fier & plus malin des Cieux
Iamais de mon deſtin n'a deſtourné ſes yeux,
Ce traiſtre me donna le ſceptre & le courage,
Pour me donner les maux auecques plus d'outrage,
Mais ie me plains en vain, le Ciel n'a point de tort,
Tout homme de courage eſt maiſtre de ſon ſort,
Il range la fortune à ſon obeiſſance,
Son deuoir ne cognoit de Loi que ſa puiſſance,
Meſme quand c'eſt vn Roy qui n'a d'autre deuoir,
Que de ioüyr des droicts d'vn ſouuerain pouuoir,
Non, non, mon iugement n'eſt plus ſur la balance,
Syllar tous mes conſeils vont à la violence,
Retente vne autrefois encores mon deſſein,
Va dans ſon lict luy mettre vn poignard dans le ſein,
Dis que c'eſt de ma part, fai toy donner main forte,
Pour forcer la maiſon, dis que c'eſt moy, n'importe,
Qu'on trouue quelque crime afin de l'accuſer
En mon nom tu pourras tout dire & tout oſer,

SYLLAR.

Que la fureur des Roys est vne chose estrange,
Ils veulent que le Ciel à leur humeur se range,
Que tout leur face joug en ce cruel desir,
S'il se seruoit d'vn autre il me feroit plaisir.

ACTE IV

PIRAME, THISB., LA MERE DE THISB., SA CONFIDENTE.

SCENE I.

PIRAME, THISB.

TV vois en quel danger nostre fortune est mise,
Que mesme la clarté ne nous est pas permise,
En fin ne veus-tu point forcer ceste prison;
Icy l'impatience est jointe à la raison,
Le tyran qui desia fait esclater sa rage,
Afin de l'assouuir mettra tout en vsage,
Et possible deuant que le flambeau du iour,
Nous face voir demain ses coursiers de retour,
Nous sçaurons ce que peut vne fureur vnie,
Auec l'authorité d'vne force impunie.

THISB.

Le conseil en est pris attendez à demain,
Il faut resolument s'affranchir de sa main,
Ie seray bien-heureuse ayant de la fortune,
Et disgrace & faueur, auecques toy commune,
Lors que ie n'auray plus d'espions à flatter,
Que ie n'auray parens ny mere à redouter,

Et qu'Amour ennuié de se monstrer barbare
Ne nous donnera plus de mur qui nous separe,
Que sans empeschemens nos yeux pourront passer,
Par tout où sont venus la voix & le penser,
Lors d'vn parfait plaisir entre les bras comblee,
Mon ame du Tyran ne sera pas troublee,
Lors ie n'auray personne à respecter que toy.

PYRAME.

Lors tu n'auras personne à commander que moy,
Dessus mes volontez, la tienne souueraine
Te donnera tousiours la qualité de Reine,
Thisbé ie iure icy la grace de tes yeux,
Serment qui m'est plus cher que de iurer les Dieux.
Que ton affection auiourd'huy me transporte,
Ie ne la croiois pas estre du tout si forte,
Ie doutois que l'on peust aimer si constamment,
Et que tant d'amitié fust pour moy seulement,
Que des obiects plus beaux.

THISB.

n'acheue point Pyrame,
Vn si mauuais soupçon tu blesserois mon ame,
Autre obiect que le tien, c'est me desobliger,
Mon cœur, & quel plaisir prens-tu de m'affliger.

PYRAME.

Ne crois point que cela trouble ma fantaisie,
Mais laisse à tant d'amour vn peu de ialousie,
Non pas pour les mortels, car i'ose m'asseurer
Que tu n'aime que moy.

THISB.

tu le peux bien iurer.

PYRAME,

Mais ie me sens ialoux de tout ce qui te touche,
De l'air qui si souuent entre & sort par ta bouche,
Ie croy qu'a ton suiect le Soleil fait le iour,
Auecques des flambeaux, & d'enuie & d'amour,
Les fleurs que sous tes pas tous les chemins produisent
Dans l'honneur qu'elles ont de te plaire me nuisent
Si ie pouuois complaire à mon ialoux dessein,
I'empescherois tes yeux de regarder ton sein:
Ton ombre suit ton corps de trop pres ce me semble,
Car nous deux seulement deuons aller ensemble,
Bref, vn si rare obiect m'est si doux & si cher,
Que ta main seulement me nuit de te toucher.

THISB.

Hors de l'empeschement qui nous separe icy,
Tu sçauras que tes vœux sont mes desirs aussi,
Que ton mal est celuy dont ie me sens pressee:
Mais la course du iour s'en va desia passee,
La Lune se confond auecque sa clarté,
Il est temps de pouruoir à nostre liberté,
Il faut que nostre fuite à la nuict se hazarde,
Car auec trop de soin tout le iour on me garde.

PYRAME.

C'est tres-bien aduisé quand vn sommeil profond,
La premiere douceur dans nos veines se fond,
Qu'en ce pesant fardeau tout taciturne & sombre,
On n'oit que le silence, on ne voit rien que l'ombre,

Il se faut desrober chacun de sa maison,
Où plustost se sauuer chacun de la prison.

THISBE'.

Mais au sortir d'icy pour nous voir en peu d'heure,
Qu'elle aßignation trouuerons nous plus seure,

PYRAME.

En attendant le iour, vn lieu propre & bien pres,
Il semble que l'amour me le descouure expres,
Le tombeau de Ninus.

THISBE'.

il est vrayement bien proche.

PYRAME.

La coule vn clair ruisseau tout au pied d'vne roche,
Qui de ses viues eaux entretenant les fleurs,
Maintient à la prairie & l'ame & les couleurs:
Vn arbre tout aupres fertile en meures blanches,
Nous offre le couuert de ses espaisses branches,
Sçaurions nous rencontrer vn lieu plus à souhait.

THISBE'.

Il est le mieux du monde, allons cela vaut fait.

SCENE II

LA MERE SA CONFIDENTE.

ENcore de frayeur tous mes cheueux se dressent,
Ses farouches regards encor à moy s'adressent,
Ha sommeil malheureux en ce songe trompeur,
Que tu m'as fait, ô Dieux que tu m'as fait de peur,

De ceste vision l'image triste & noire,
Auecq trop d'horreurs s'attache à ma memoire,
I'ay resué tout le iour dans l'apprehension,
De ma mauuaise nuit.

LA CONFIDENTE.

ce n'est qu'illusion,

LA MERE.

Combien en voyons nous à qui la voix des songes
A dit des veritez?

LA CONFIDENTE.

comme aussi des mensonges,

LA MERE.

Ceste frayeur pourtant me tient dans les esprits,
Trop auant pour auoir son presage à mespris,
Iamais vne si triste & si pasle figure
Ne se presente à nous sans vn mauuais augure
Vne pareille nuict ne me vient pas souuent.

LA CONFIDENTE.

A qui suit la raison le songe n'est que vent
Il est bon ou mauuais, feint, vray, ou variable,
Selon l'erreur douteux de nostre esprit muable.

LA MERE.

Si tu sçauois comment ce songe est apparu,
Comment cent fois la mort par mes os a couru,
De quelque fermeté que ta raison se vante,
Possible prendrois-tu ta part de l'espouuante.

LA CONFIDENTE.

S'il ne vous est fascheux de me le faire ouyr,

LA MERE.

Si cét ombre en parlant pouuoit s'euanoüir
Et que sa forme errante encores dans ma couche,
Peust sortir de mon ame en sortant de ma bouche,
Tu me verrois tres-prompte à te faire sçauoir
Ce que mes yeux fermez m'ont fait clairement voir.

LA CONFIDENTE.

„ Deschargeant sa douleur dedans l'ame fidelle,
„ De quelqu'vn que l'on aime on la sent moins cruelle
Le plus foible secours que l'on nous puisse offrir
Nous fait le mal au moins plus doucement souffrir,
S'il en faut souspirer, qu'auec vous ie souspire.

LA MERE.

Ta curiosité me presse de le dire,
L'heure ou nos corps chargez de grossieres vapeurs,
Suscitent en nos sens des mouuemens trompeurs,
Estoit desia passee, & mon cerueau tranquile,
S'abbreuoit des pauots que le sommeil distille,
Sur le point que la nuict est proche de finir.
Et le char de l'Aurore est encore à venir,

LA CONFIDENTE.

Enuiron ce temps-là, l'opinion vulgaire
Tient que les songes ont la vision plus claire.

LA MERE.

Plusieurs euenemens me sont desia tesmoins,
Que leur incertitude alors trompent le moins.

LA CONFIDENTE.

Nous preserue le Ciel que cestui-cy persiste,
A nous pronostiquer son aduenture triste.

Ie ſens que tout d'horreur mon cœur ſe va geler.

LA MERE.

De la tombant a coup dans des frayeurs plus viues,
Il m'a ſemblé d'errer aux infernales riues,
Ou d'vne nuit plus noire encore m'aueuglant,
I'ai rencontré d'abord vn corps paſle & ſanglant
Qui me repreſentoit d'vn obiect lamentable.
De ma fille Thisbé, le pourtraict veritable,
Le corps auoit le ſein de trois grands coups ouuert,
Qui teignoit le linceul dont il eſtoit couuert,
Auſsi toſt que ſes yeux ont cogneu mon viſage,
Quoy qu'ils ne fuſſent plus que d'ombre & de nuage,
M'eſlançoient des regards auec vn tel effort,
Qu'ils me ſembloient des traicts que decochaſt la mort,
Puis m'aprochant me dit d'vne voix aigre & forte,
Que cherche-tu tigreſſe, & bien me voila morte,
Tu viens donc inhumaine en ces bords malheureux,
Pour encor eſpier nos eſprits amoureux,
Et me prenant la main tiree hors de ma place,
Pour me monſtrer Pyrame eſtendu ſur la glace,
Qui par le meſme endroit d'autant de coups bleſſé,
Monſtroit qu'vn meſme eſprit l'auoit auſsi pouſſé,
Voy, dit-elle barbare en ce piteux ſpectacle,
De quoy nous a ſerui ton enuieux obſtacle,
Qui te meut de venir troubler noſtre amitié,
Icy noſtre deſtin abhorre ta pitié:
L'Enfer plus doux que toy laiſſe viure nos flames,
Va ne reuiens iamais importuner nos ames,
Là ſon bras m'a pouſſee, alors tout en ſurſaut.

Ie me suis esueillee auec vn cri fort haut,
N'est-ce pas là dequoy me donner de l'ombrage,

LA CONFIDENTE.

Mais bien dequoy troubler le plus hardi courage.

LA MERE.

Vraiment ie me repens d'auoir tancé si fort,
Vne si bonne fille, & cognois que i'ay tort,
Ie veux d'oresnauant d'vne bride moins forte
Retenir les desirs où son aage la porte.

LA CONFIDENTE.

Madame, il est bien vray qu'vn peu moins rudement,
Vous la gouuernerez, bien plus commodement,
Comme elle est de bon sang, elle a l'humeur altiere,
La force en vn bon cœur fait moins que la priere,
En cét aage à peu pres il me souuient qu'vn iour,
Mon pere me voulut destourner d'vn Amour,
Qu'il iugeoit peu sortable, & moy bien à ma sorte,
Sa deffence rendit ma paßion si forte,
Que dedans peu de iours il veit bien qu'il falloit,
A la fin s'accorder à ce qu'Amour vouloit,
Ny le respect d'autruy, ny nostre ame elle-mesme,
Ne se peut empescher de suiure ce qu'elle aime.

LA MERE.

Asseure toy d'auoir desormais le plaisir,
De me voir indulgente à son ieune desir.

SCENE III

TISBE' SEVLE.

DEeſſe de la Nuict, Lune mere de l'ombre,
Me voyant arriuer ſous ce fueillage ſombre.
Tiens toy dans ton ſilence, & ne t'offence pas,
De l'Amour effronté qui guide icy mes pas,
Ne me regarde point pour eſuiter mon aiſe,
C'eſt aſſez qu'icy bas Endimion te baiſe,
Et ſans me quereller d'aucun ialoux ſoupçon,
Demeure toute ſeule auecques ton garçon,
Et croy qu'en ce deſſein que mon Amour hazarde,
Ie n'ay d'intention pour rien qui te regarde,
Celuy qui maintenant me fait icy venir,
N'a que trop dans ſes yeux de quoy m'entretenir,
Et toy ſacré ruiſſeau dont le plaiſant riuage,
Semble plus accoſtable en ce qu'il eſt ſauuage,
Redoubl' en ma faueur le doux bruit de ton cours,
Tant que tous les Syluains en puiſſent eſtre ſours.
Et que la vaine Echo de ton bruit aſſourdie,
Mes amoureux propos à ces bois ne redie,
Mais non va doucement de peur de reſueiller,
Les Nymphes de tes eaux laiſſe les ſommeiller,
L'onde ne leur met pas tant de froideur dans l'ame,
Qu'elle ne s'embraſaſt en regardant Pyrame,
Mais quoy? ce pareſſeux eſt encore à venir,
Ie ne ſçay quel ſuiet le peut tant retenir,
Il a bien de l'amour, mais il n'eſt pas poßible,

Qu'il ne ressente au point, ou ie me voy sensible,
Ie ne le dis qu'à vous, ruisseaux, antres forests,
A qui mesme Diane à commis ses secrets;
A ma faueur, Echo commande à ceste roche,
De luy toucher vn mot d'vn amoureux reproche.
Mais n'oy-ie pas de loin ce semblé vn peu de bruit,
I'entreuoy la clairté comme d'vn œil qui luit,
Helas! qu'ay-ie apperceu, Dieux l'effroyable beste,
Vn Lion affamé qui cherche icy sa queste,
Fuy Thisbé les horreurs d'vn si mauuais destin,
Dieux! que Pyrame au moins n'en soit pas le butin.

ACTE V

SCENE I.

PYRAME SEVL.

En fin ie suis sorti, leur prudence importune,
N'a plus à gouuerner, ny moy ny ma fortune,
Mon Amour ne suit plus que le flambeau d'Amour.
Dans mon aueuglement ie trouue assez de iour,
Belle nuit qui me tends tes ombrageuses toiles,
Ha! vrayement le Soleil vaut moins que tes estoiles,
Douce & paisible nuit, tu me vaus desormais,
Mieux que le plus beau iour ne me valut iamais,
Ie voi que tous mes sens se vont combler de ioye,
Sans qu'icy nul des Dieux ny des mortels me voye,
Mais me voicy desia proche de ce tombeau,

I'aperçoy le Meurier, i'entens le bruit de l'eau.
Voicy le lieu qu'Amour destinoit à Diane.
Icy ne vient iamais rien que moy de prophane,
Solitude, silence, l'obscurité, sommeil,
N'auez-vous point icy veu luire mon Soleil,
Ombres, ou cachez-vous les yeux de ma maistresse!
L'impatient desir de le sçauoir me presse,
Tant de difficultez m'ont tenu prisonnier,
Que ie mourois de peur d'estre icy le dernier,
Mais à ce que ie voy, ie m'i rends à bonne heure,
Puis qu'encore en son lict, mon Aurore demeure,.
Attendant qu'elle arriue icy bien à propos,
Le reste de la nuict m'offre son doux repos:
Mais pourrois-ie dormir en mon inquietude,
Quelque someil qui regne en ceste solitude,
Depuis que ie la sers, Amour m'a bien instruit,
A passer sans dormir les heures de la nuit,
Le murmure de l'eau, les fleurs de la prairie.
Cependant flatteront vn peu ma resuerie,
O fleurs si vos esprits iamais se transformans,
Despouillerent les corps des malheureux Amans,
S'il en est parmi vous, qui se souuienne encore.
D'auoir souffert ailleurs qu'en l'Empire de Flore,
Doux obiects de pitié ne soyez point ialoux,
Si la faueur d'Amour m'a traicté mieux que vous,
Et si du temps passé le souuenir vous touche,
Prestez nous sans regret vostre amoureuse couche,
Mais desia la rosee à vos tapis moüillez,
Que dis-ie c'est du sang qui vous les à soüillez,

D'ou peut venir ce sang : La troupe sanguinaire,
Des Ours & des Lions, vient icy d'ordinaire:
Vne frayeur me va dans l'ame repassant,
Ie songe aux cris affreux d'vn Hibou menaçant.
Qui m'a tousiours suiui, ces ombrages nocturnes,
Augmantent ma terreur, & ces lieux taciturnes.
Dieux! qu'est-ce que ie voy, i'en suis trop esclairci,
Sans doute vn grand Lion a passé par icy
I'en recognois la trace, & voy sur la poussiere
Tout le sang que versoit sa gueulle carnassiere
O Ciel! en quelle horreur en fin ie suis tombé,
Detestable i'arriue aux traces de Tysbé,
Ces traces que ie voy son pied les a formees.
Et celles du Lion pesle-mesle imprimees,
Parmi cela du sang abondamment espars,
Ha! ie ne voy qu'horreur, que morts de toutes parts,
Il n'en faut plus douter, mon œil me dit ma perte,
Iustes Dieux se peut-il que vous l'ayez soufferte,
Mais vous n'ẽ sçauiez rien, vous estes de faux Dieux,
C'est moy qui l'ay conduite en ces coulpables lieux
Moy traistre qui sçauois qu'aupres de ceste source,
Les Ours, & les Lions font leur sanglante course,
Que la comodité de ce frais abbreuuoir,
Et de ce lieu desert, tousiours les y fait voir,
Infame criminel & desloial Pyrame,
Qu'as-tu fait de Thisbé, qu'as-tu fait de ton ame,
Comment me suis-ie ainsi de moy-mesme priué:
Elle m'a preuenu, le iour est arriué,
Voy-ie pas que l'Aurore en sa pointe premiere,

Espanche au Ciel ouuert sa confuse lumiere,
Soleil voudrois-tu luire apres cét accident.
Cherche pour te cacher vn plus noir accident,
Toutesfois monstre toy, tu le pourras sans honte,
Il n'est plus de Soleil ça bas qui te surmonte,
This bé n'est plus au monde, ô bel arbre, o rocher,
O fleurs en quel endroit me la faut-il chercher?
Beau cristal innocent dont le miroir exprime,
Sur mon front paslissant l'image de mon crime.
Toy qui dessus tes bords la voyois dechirer,
N'en as-tu quelque membre au moins sçeu retirer?
Traistre tu n'as serui qu'à rafraischir la gueule,
Du Lion luy laissant ma Thisbé toute seule,
Mais pourquoy les cailloux veux-ie icy quereller,
C'est à mon imprudence à qui ie dois parler,
C'est à mes cruautez à qui ie dois la peine
De la mort la plus iuste, & la plus inhumaine
C'st moi de qui les bras la deuoient secourir,
Et qui ne l'ont pas fait, c'est moi qui dois mourir,
Sortez à ma faueur de vos demeures creuses,
Pour deschirer ce corps venez troupes affreuses,
Mon iuste desespoir vous presse, il vous attend,
Sans defense vn butin ce pauure corps vous tend,
Cruels ne cherchez point que dans les bergeries
Quelque innocent agneau, s'immole à vos furies,
Destournez desormais le cours à vos larcins.
Mangez les criminels, tuez les assaßins,
En toy, Lion, mon ame à fait ses funerailles,
Qui digerez desia mon cœur dans ses entrailles

Reuiens & me fais voir au moins mon ennemi,
Encores tu ne m'as deuoré qu'à demi,
Acheue ton repas, tu seras moins funeste:
Si tu m'es plus cruel, acheue donc ce reste,
Oste moy le moyen de te iamais punir,
Mais ma douleur te parle en vain de reuenir,
Depuis que ce beau sang passe en ta nourriture,
Tes sens ont despoüillé leur humaine nature.
Ie croi que ton humeur change de qualité,
Et qu'elle a plus d'amour que de brutalité,
Depuis que sa belle ame est icy espandue,
L'horreur de ses forests est à iamais perdue,
Les Tygres, les Lions, les Pantheres, les Ours.
Ne produiront icy que des petits Amours,
Et ie croi que Venus verra bien tost escloses,
De ce sang amoureux mille moissons de roses,
Mon sang dessus le sien par icy coulera,
Mon ame auec la sienne icy se meslera,
Qu'il me tarde desia que mon ombre n'arriue,
Resioindre son esprit sur la mortelle riue,
Au moins si ie trouuois d'vn chef-d'œuure si beau,
Qu'elque saincte relique à mettre en vn tombeau,
Ie ferois dans mon sein vne large ouuerture,
Et sa chair dans la mienne auroit sa sepulture,
Toy son viuant cercueil, reuiens me deuorer,
Cruel Lion, reuiens, ie te veux adorer:
S'il faut que ma Deesse en ton sang se confonde,
Ie te tiens pour l'Autel le plus sacré du monde,
O Dieux! si ie ne voi rien d'elle à mon trespas,

Au moins ie baiseray la trace de ses pas.
Et ma leure ensuiuant ceste sanglante route,
Cent fois rebaisera son beau sang goutte à goutte,
Ah beau sang precieux qui tout froid & tout mort,
Faites dedans mon ame encor vn tel effort,
Vous auez dont quitté vos delicates veines,
Pour acheuer en vous vos tourmens & mes peines,
Puis que le sort me dit que vous l'auez voulu,
Il ne m'y verra pas moins que vous resolu,
Mais que trouuai-ie icy? ceste sanglante toile,
A la pauure deffuncte auoit seruy de voile,
O trop cruel tesmoin de mon dernier malheur,
Tesmoin de mon forfait sois-le de ma douleur,
Mais quoy dedans l'obiect d'vn sort si desplorable,
Sanglant & deschiré tu m'es encor aymable,
Le faut-il adorer, il le faut ie le veux,
Il a touché iadis l'or de ses blands cheueux:
Ce voile à nos amours prestant son chaste vsage,
Deffendoit au Soleil de baiser son visage,
Il fut en ma faueur soigneux de son beau teint,
Sois-tu doresnauant reueré comme sainct,
Et qu'en faueur du sang qui peint nostre infortune,
La nuict le daigne mettre auec sa robbe brune,
Mais ie croy que mon cœur se flatte en sa langueur,
Il est temps que ma vie acheue sa rigueur,
Au dessein de mourir doi-ie chercher qui m'aide,
Rien que ma main ne s'offre à ce dernier remede,
Terre si tu voulois t'ouurir dessous mes pas,
Tu me ferois plaisir, mais tu ne le fais pas,

Il semble que ton flanc d'auantage se serre,
Dieux ! si vous me vouliez enuoyer le tonnerre
Ie vous serois tenu mais o propos honteux,
Mon trespas à m'ouyr est encore douteux,
Mon desespoir encor en moy se delibere,
Mais l'estourdissement non la peur le differe:
Voicy dequoy vanger les iniures du sort,
C'est icy mon tonnerre, & mon goufre & ma mort:
En despit des parens, du Ciel, de la nature,
Mon supplice sera la fin de ma torture
Les hommes courageux meurent quand il leur plaist,
Aime ce cœur Thisbé tout massacré qu'il est,
Encore vn coup Thisbé par la derniere playe,
Regarde la dedans si ma douleur est vraye.

SCENE II

THISBE', SEVLE.

APeine ay-ie repris mon esprit & ma voix,
C'este peur m'a faict perdre vn voile que iauois,
Et m'a fait demeurer assez long-temps cachee,
Possible mon amant m'aura depuis cherchee,
Il doit estre arriué s'il n'a perdu le soin
De me venir trouuer, car le iour n'est pas loin,
Ie n'entends plus que l'eau que verse la fontaine,
Le silence profond me rend assez certaine,
Que ie puis approcher la tombe, ou cependant
Mon Pyrame languit sans doute en m'attendant,
La beste qui cherchoit l'eau de ceste vallee,

Ayant esteint la soif, ores s'en est allee,
Autrement i'entendrois qu'elle feroit vn bruit
Et ses yeux brilleroient au trauers de la nuict,
O nuit ie me remets en fin sous ton ombrage,
Pour auoir tant d'amour, i'ay bien peu de courage,
Mais ou mon œil s'abuse en vn obiect trompeur,
Voicy dequoy rentrer en ma premiere peur.
Vne subite horreur me prend à l'impourueuë,
Et si l'obscurité peut asseurer ma veue,
Vn augure incertain, mes soupçons ne dement,
Certains pas dans les miens meslez confusement,
Ceste place par tout sanglante & si foulee
Monstre qu'icy la beste à sa fureur saoulee,
Dieux! ie voy par la terre vn corps qui semble mort,
Mais pourquoy m'effrayer, c'est Pyrame qui dort,
Pour diuertir l'ennui de son attente oisiue,
Il repose au doux bruit de ceste source viue,
Ce sera maintenant à luy de m'accuser:
Mais ce lieu dur & froid, mal propre à reposer
Que desia la rosee à rendu tout humide,
M'oblige à l'esueiller, Dieux! que ie suis timide
I'ay son contentement, & son repos si cher,
Que ma voix seulement à peur de le facher,
Il dort si doucement qu'on ne sçauroit à peine
Discerner parmi l'air le bruit de son haleine,
Mais d'ou vient qu'immobile, & froid dessus ma main,
Il semble mort, Pyrame, ô Dieux! i'appelle en vain.
Il ne respire plus, ce beau corps est de glace,
Helas! ie voy la mort peinte dessus sa face,

D'vne eternelle nuit son bel œil est couuert,
Ie voy d'vn large coup son estomac ouuert,
Hé! ne meurs pas si tost, ouure vn peu la paupiere,
Respire encor vn coup ie mourrai la premiere,
Ne t'en va point sans moy, ne me fais point ce tort,
Tu ne me respons rien, mon cœur tu n'es pas mort,
Les Dieux ne meurent point la nature est trop sage,
Pour laisser ruiner son plus aimable ouurage,
Mais, ô foible discours, ô faux soulagement,
La perte que ie fais m'oste le iugement,
Pyrame ne vit plus, ha! ce souspir l'emporte,
Comment? il ne vit plus & ie ne suis pas morte?
Pyrame, s'il te reste encor vn peu de iour.
Si ton esprit me garde encor vn peu d'amour,
Et si le vieux Charon touché de ma misere.
Retarde tant soit peu sa barque à ma priere,
Attends moy ie te prie, & qu'vn mesme trespas,
Acheue nos destins, ie m'en vais de ce pas,
Mais tu ne m'attends point. & si peu que ie viue,
En ce dernier deuoir mon sort veux que ie suiue,
Coulpable que ie suis de ceste iniuste mort,
Malheureux criminel de la fureur du sort,
Quoy? ie respire encore & regardant Pyrame,
Trespassé deuant moy ie n'ay point perdu l'ame:
Ie voy que ce Rocher *s'est esclaté de dueil,*
Pour respandre des pleurs pour m'ouurir vn cercueil,
Ce ruisseau fuit d'horreur qu'il a de mon iniure,
Il en est sans repos, ses riues sans verdure.
Mesme au lieu de donner de la *rosee aux fleurs,*

L'aurore

L'aurore à ce matin n'a versé que des pleurs.
Et cet arbre touché d'vn desespoir visible
A bien trouué du sang dans son tronc insensible,
Son fruict en a changé, la Lune en a blesmi,
Et la terre a sué du sang qu'il a vomi,
Bel arbre puis qu'au monde apres moy tu demeures,
Pour mieux faire paroistre au ciel tes rouges meures,
Et luy monstrer le tort qu'il a faict à mes vœux,
Fais comme moy de grace, arrache tes cheueux,
Ouure toy l'estomach & fais couler à force
Ceste sanglante humeur par toute ton escorce:
Mais que me sert ton dueil, rameaux, prez verdissans,
Qu'à soulager mon mal vous estes impuissans,
Quand bien vous en mourriez on voit la destinee
Ramener vostre vie en ramenant l'annee,
Vne fois tous les ans nous vous voyons mourir,
Vne fois tous les ans nous vous voyons fleurir,
Mais mon Pyrame est mort sans espoir qu'il retourne
De ces pasles manoirs où son esprit seiourne
Depuis que le Soleil nous voit naistre & finir,
Le premier des deffuncts est encore à venir,
Et quand les Dieux demain me le feroient reuiure,
Ie me suis resoluë auiourd'huy de le suiure,
I'ay trop d'impatience, & puis que le destin
De nos corps amoureux fait son cruel butin,
Auant que le plaisir que meritoient nos flames
Dans leurs embrassemens ait peu mesler nos ames,
Nous les ioindrons là bas, & par nos saincts accords,
Ne ferons qu'vn esprit de l'ombre de deux corps,

Et puis qu'à mon suiet sa belle ame sommeille,
Mon esprit innocent luy rendra la pareille.
Toute-fois ie ne puis sans mourir doublement,
Pyrame s'est tué d'vn soupçon seulement,
Son amitié fidelle vn peu trop violente,
D'autant qu'à ce deuoir il me voyoit trop lente,
Pour auoir soupçonné que ie ne l'aimois pas
Il ne s'est peu guerir de moins que du trespas.
Que donc ton bras sur moy dauantage demeure,
O mort! & s'il se peut que plus que luy ie meure,
Que ie sente à la fois, poison, flammes, & fers,
Sus, qui me vient ouurir la porte des enfers?
Ha! voicy le poignard qui du sang de son maistre
S'est souillé laschement; il en rougit le traistre.
Execrable bourreau si tu te veux lauer
Du crime commencé tu n'as qu'à l'acheuer,
Enfonce là dedans, rends toy plus rude, & pousse
Des feux auec ta lame, helas! elle est trop douce,
Ie ne pouuois mourir d'vn coup plus gracieux,
Ny pour vn autre obiect haïr celuy des Cieux.

FIN.

RECVEIL DE TOVTES LES PIECES QVE LE S[r]. THEOPHILE A MISES EN LVMIERE PENDANT ſa priſon iuſques à preſent.

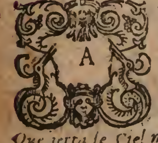
AVEC QVELQVES AVTRES Oeuures à luy enuoyees par ſes Amis.

TROISIESME LIVRE.



M. DC. XX.

LA REQVESTE DE THEOPHILE AV ROY.



V milieu de mes libertez,
Dans vn plein repos de ma vie,
Où mes plus molles voluptez
Sembloient auoir passé l'enuie
D'vn traict de foudre inopiné
Que ietta le Ciel mutiné
Dessus le comble de ma ioye,
Mes desseins se virent trahis,
Et moy d'vn mesme coup la proye
De tous ceux que i'auois hays.
Le visage des Courtisans
Se peignit en ceste aduanture,
Des couleurs dont les mesdisans
Voulurent peindre ma nature,
Du premier traict dont le mal-heur
Separa mon destin du leur,
Mes amis changerent de face:
Ils furent tous muets & sours,
Et ie ne vis en ma disgrace,

Rien que moy-mesme à mon secours.
Quelques foibles solliciteurs
Faisoient encore vn peu de mine
D'arrester mes persecuteurs
Sur le panchant de ma ruine:
Mais en vn peril si pressant,
Le secours fut si languissant,
Et ma guerison si tardiue,
Que la raison me resolut
A voir si quelque estrange riue
M'offriroit vn port de salut.
Ie fus long temps à desseigner
Où i'irois habiter la terre,
Et sur le poinct de m'esloigner
Mille peurs me faisoient la guerre:
Car le Soleil qui chasque iour
Fait si viste vn si large tour,
Ne visite point de contree
Où ces chefs de dissentions
Ne donnent aisément l'entree
A quelqu'vn de leurs espions.
Apres cinq ou six mois d'erreur,
Incertain en quel lieu du monde
Ie pourrois r'asseoir les terreurs
De ma misere vagabonde,
Vne incroyable trahison
Me fit rencontrer ma prison
Où i'auois cherché mon Azile,
Mon protecteur fut mon Sergent

O grand Dieu qu'il est difficile
De courre auecques de l'argent.
Le billet d'vn Religieux
Respecté comme des Patentes,
Fit espier en tant de lieux
Le porteur des Muses errantes,
Qu'à la fin deux meschans Preuosts
Fort grands volleurs & tres-deuots,
Prians Dieu comme deux Apostres,
Mirent la main sur mon collet,
Et tous disans leurs Patenostres
Pillerent iusques à mon vallet.
A l'esclat du premier appas,
Esblouïs vn peu de la proye,
Ils doutoient si ie n'estois pas
Vn faiseur de fausse monnoye:
Ils m'interrogeoient sur le prix
Des quadruples qu'on m'auoit pris,
Qui n'estoient pas du coin de France,
Lors il me prit vn tremblement,
De crainte que leur ignorance
Me iugeast Preuostablement.
Ils ne pouuoient s'imaginer
Sans soupçon de beaucoup de crimes,
Qu'on trouuast tant à butiner
Sur vn simple faiseur de rimes:
Et quoy que l'or fust bon & beau,
Aussi bien au iour qu'au flambeau,
Ils croyoient me voyant sans peine,

Quelque fonds qu'on me desrobast,
Que c'estoient des fueilles de chesne
Auec la marque du Sabat.
Ils disoient entr'eux sourdement
Que ie parlois auec la Lune,
Et que le diable asseurément
Estoit autheur de ma fortune,
Que pour faire seruice à Dieu
Il falloit bien choisir vn lieu
Où l'obiect de leur tyrannie
Me fist sans cesse discourir
Du trespas plein d'ignominie
Qui me deuoit faire perir.
Sans cordons, iartieres, ny gans,
Au milieu de dix hallebardes
Ie flattois des gueux arrogans
Qu'on m'auoit ordonné pour Gardes,
Et nonobstant chargé de fers
On m'enfonce dans les enfers
D'vne profonde & noire caue,
Où l'on n'a qu'vn peu d'air puant,
Des vapeurs, de la froide baue
D'vn vieux mur humide & gluant.
Dedans ce commun lieu de pleurs
Où ie me vis si miserable,
Les assassins & les voleurs
Auoient vn trou plus fauorable,
Tout le monde disoit de moy
Que ie n'auois ny Foy ny Loy,

Qu'on ne cognoissoit point de vice
Où mon ame ne s'addonnast,
Et quelque traict que i'escriuisse
C'estoit pis qu'vn assasinat.
Qu'vn sainct homme de grand esprit,
Enfant du Bien-heureux Ignace,
Disoit en chaise & par escrit
Que i'estois mort par contumace,
Que ie ne m'estois absenté
Que de peur d'estre executé
Aussi bien que mon effigie:
Que ie n'estois qu'vn suborneur,
Et que i'enseignois la Magie
Dedans les cabarets d'honneur.
Qu'on auoit bandé les ressorts
De la noire & forte Machine,
Dont le souple & le vaste corps
Estend ses bras iusques à la Chine,
Qu'en France & parmi l'estranger
Ils auoient dequoy se vanger,
Et dequoy forger vne foudre,
Dont le coup me seroit fatal,
En d'eust-il couster plus de poudre
Qu'ils n'en perdirent à Vital.
Que par le sentiment Chrestien
D'vne charité volontaire,
Infinité de gens de bien
Auoient entrepris mon affaire,
Qu'on estoit si fort irrité

Qu'en despit de la Verité,
Que Iesus-Christ a tant aimee,
Pour les interests du Clergé
On me vouloit voir en fumee
Soudain que ie serois iugé.
On employe de par le Roy
De la force & de l'artifice,
Comme si Lucifer pour moy
Eust entrepris sur la Iustice:
A Paris soudain que i'y fus,
I'entendois par le bruit confus
Que tout estoit prest pour me cuire,
Et ie doutois auec raison
Si ce peuple m'alloit conduire
A la Greue ou dans la prison.
Icy donc comme en vn tombeau,
Troublé du peril où ie resue,
Sans compagnie & sans flambeau,
Tousiours dans le discours de Greue,
A l'ombre d'vn petit faux iour,
Qui perce vn peu l'obscure tour
Où les bourreaux vont à la queste:
Grand Roy, l'honneur de l'Vniuers,
Ie vous presente la Requeste
De ce pauure faiseur de vers.
Ie demande premierement,
Qu'on supprime ce grand volume
Qui braue trop insolemment
La captiuité de ma plume,

Et que Monsieur le Cardinal,
Apres m'auoir fait tant de mal,
Pour l'amour de Dieu se retienne:
Il va contre la Charité,
Et choque vne vertu Chrestienne
Quand il choque ma liberté.
Qu'on remonstre aux Religieux
A qui mon nom semble vn blaspheme,
Que leur zele est iniurieux
De vouloir m'oster le Baptesme:
Que les crimes qu'ils ont preschez,
Incogneus aux plus desbauchez
Sont controuuez pour me destruire,
Et sement vn subtil appas
Par où l'ame se peut instruire
Au vice qu'elle ne sçait pas.
Que si ma plume auoit commis
Tout le mal qu'ils vous font entendre,
La fureur de mes ennemis
M'auroit desia reduit en cendre,
Que leurs escrits & leurs abois,
Qui desia depuis tant de mois
Font la guerre à mon innocence,
M'auroient fait faire mon procez,
Si dans ma plus grande licence
Ie n'auois euité l'excez.
Que c'est vn procedé nouueau,
Dont Ignace estoit incapable,
De fouiller l'Air, la Terre, & l'Eau,

Pour rendre vn innocent coulpable,
Qu'autrefois on a pardonné
Ce Carnaual desordonné
De quelques-vns de nos Poëtes,
Qui les trouuerent conuaincus
D'auoir sacrifié des bestes
Deuant l'Idole de Bacchus.

Qu'à mon exemple nos Rimeurs
Ne prendront point ce priuilege,
Et que mes escrits & mes mœurs
Ont en horreur le sacrilege,
Que mon Confesseur soit tesmoin
Si ie ne rens pas tout le soin
Qu'vn bon Chrestien doit à l'Eglise,
Et qu'on ne voit en aucun lieu
Qu'vn vers de ma façon se lise
Qui soit au deshonneur de Dieu.

Que l'honneur, la pieté, le droict
Sont violez en ma poursuite,
Et que certain Pere voudroit
N'auoir point empesché ma fuite,
Mais la honte d'auoir manqué
Ce qu'il a si fort attaqué
Demande qu'on m'aneantisse:
De peur que me rendant au Roy
Les marques de son iniustice
Ne suruiuent auecques moy.

Iuste Roy Protecteur des Loix,
Vous sur qui l'equité se fonde,

Qui ſeul emportez ſur les Rois
Ce tiltre le plus beau du monde,
Voyez auec combien de tort
Voſtre Iuſtice ſent l'effort
Du tourment qui me deſeſpere,
En France on n'a iamais ſouffert
Ceſte procedure eſtrangere,
Qui vous offenſe & qui me perd.
Si i'eſtois du plus vil meſtier
Qui s'exerce parmi les rues,
Si i'eſtois fils de Sauetier,
Ou de vendeuſe de morues,
On craindroit qu'vn peuple irrité
Pour punir la temerité
De celuy qui me perſecute,
Ne fiſt auec ſedition
Ce que ſa fureur execute
En ſon aueugle eſmotion.
Apres ce iugement mortel
Où l'on a veu ma renommee
Et mon pourtraict ſur leur Autel
N'eſtre plus qu'vn peu de fumee,
Falloit-il chercher de nouueau
Les matieres de mon tombeau?
Falloit-il permettre à l'enuie
D'employer ſes iniuſtes ſoins,
Pour faire icy languir ma vie
En l'attente des faux teſmoins.
Mais quelques peuples ſi loingtains,

Dont la nouuelle intelligence
Puiſſe accompagner les deſſeins
De leur cruelle diligence.
Que des Lutins, des Loups-garoux
Obeïſſans à leur courroux
Viennent icy pour me confondre,
Dieu qui leur ſerrera la voix,
Pour mon ſalut fera reſpondre
La ſaincte authorité des Loix.
Qui peut auoir aſſez de front?
Quels fols ont aſſez de licence,
Pour ne ſe taire auec affront
A l'abord de mon innocence,
Et quoy que la canaille ait dit,
Pour l'argent ou pour le credit,
Dont on leur a ietté l'amorce,
Dans les mouuemens de leurs yeux,
On verra qu'ils parlent par force
Deuant des Iugees & des Dieux.
O grand Maiſtre de l'Vniuers,
Puiſſant Autheur de la nature,
Qui voyez dans ces cœurs peruers
L'appareil de leur impoſture:
Et vous Saincte Mere de Dieu,
A qui les noirs creux de ce lieu
Sont auſſi clairs que les Eſtoilles,
Voyez l'horreur où l'on m'a mis,
Et me deſueloppez des toilles
Dont m'ont enceint mes ennemis.

SIRE, iettez vn peu vos yeux
Sur le precipice où ie tombe,
Saincte Image du Roy des Cieux,
Rompez les maux où ie succombe:
Si vous ne m'arrachez des mains
De quelques morgueurs inhumains,
A qui mes maux donnent à viure,
L'Hyuer me donnera secours,
En me tuant il me deliure
De mille trespas tous les iours.

Qu'il plaise à vostre Maiesté
De se remettre en la memoire,
Que par fois mes vers ont esté
Les Messagers de vostre gloire,
Comme pour accomplir mes vœux
Encor auiourd'hui ie ne veux
R'auoir ma liberté premiere,
Que pour la mettre en ce deuoir,
Et ne demande la lumiere
Que pour l'honneur de vous reuoir.

Dans ces lieux voüez au mal-heur
Le Soleil contre la nature
A moins de iour & de chaleur
Que l'on ne fait à sa peinture,
On n'y voit le Ciel que bien peu,
On n'y voit ny terre ny feu:
On meurt de l'air qu'on y respire,
Tous les obiects y sont glacez,
Si bien que c'est icy l'Empire

Qui tient ſes aiſles en langueur
Au fond de ſes petites cruches,
S'en va continuer le miel:
Et quittant la priſon des ruches
N'a ſon vol borné que du Ciel,
Que les Zephires s'eſpanchans
Parmi les entrailles des champs
Laſche ce que le froid en ſerre:
Que l'Aurore auec ſes pleurs
Ouure les cachots de la terre
Pour en faire ſortir des fleurs.
Que le temps ſe rend ſi benin
Meſme aux ſerpens pleins de venin,
Dont noſtre ſang eſt ſa paſture,
Qu'en faueur de cette ſaiſon
Et par Arreſt de la Nature,
Il les fait ſortir de priſon.
L'an a fait plus de la moitié
Que tous les iours voſtre pitié
Me doit faire changer de place;
Ne me tenez plus en ſuſpens,
Et me faites au moins la grace
Que le ciel fait à des ſerpents.

PLAINTE.
DE THEOPHILE
A VN SIEN AMI, PENDANT SON ABSCENCE.

THyrsis tu connois bien dās le mal qui me presse
Qu'vn peu d'ingratitude est iointe à ta paresse
Tout contre mon brasier ie te voi sommeiller,
Et sa flamme & son bruit te deuroit esueiller.
Tu sçais bien qu'il est vrai que mō proces s'acheue
Qu'on va bien tost brusler mon portrait à la Greue,
Que desia mes amis ont trauaillé sans fruict
A preuenir l'horreur de cét infame bruit.
Que le Roi me delaisse, & qu'en cette auanture,
Vne iuste douleur doit forcer ma nature:
Que le plus resolu ne peut sans souspirer
Entendre les ennuis où tu me vois durer.
Sçache aussi que mon ame est presque toute vsée,
Que Cloton tient mes iours au bout de sa fusée,
Qu'il faut que mon esprit se rende à mes malheurs,
Et que mon iugement me conseille mes pleurs.
Si mon mauuais Destin a fini la durée
De la saincte amitié que tu m'auois iurée,
Comment suiuant le cours du naturel humain,
Tu me vois tresbucher sans me donner la main.
Pour le moins fais semblant d'auoir vn peu de peine
Voiant le precipice où le Destin me traisne

Afin qu'vn bruit fascheux ne vienne à me blasmer
D'auoir si mal conneu que te deuois aimer.
Damon qui nuit & iour pour esuiter ce blasme
S'obstine à trauailler & du corps & de l'ame,
M'asseure pour le moins, en son petit secours
Que sa fidelité me durera tousiours.
Il ne tient pas à lui que l'iniuste licence
De mes persecuteurs, ne cede à l'innocence:
Il fait tout ce qu'il peut pour escarter de moy,
Les perils qui me font examiner ta foi.
Sans eux ie n'aurois veu iamais ton ame ouuerte,
Tousiours ta lascheté m'auoit esté couuerte,
L'excez de mon mal-heur n'est cruel qu'en ce poinct
Qui me dit, malgré moi, que tu ne m'aimes point.
Si le moindre raion de la vertu t'esclaire,
Souuiens-toi qu'on t'a veu dans le soin de me plaire,
Et qu'auant ma disgrace où tu me vois soubmis
Tu faisois vanité d'estre de mes amis.
Regarde que ton cœur se lasche & m'abandonne
Dés le premier essai que mon mal-heur te donne,
Et tu sçais que mon sort n'est auiourd'huy battu
Que par des trahisons qu'on fait à ma vertu.
Toy mesme qui me vois au fond de ma pensée,
Qui sçais comme ma vie est ci-deuant passée
Et que dans le secret d'vn veritable amour
Mon esprit innocent s'est peint cent fois le iour.
Tu sçais que d'aucun tort ton cœur ne me soupçone,
Que ie n'ay ny trompé, ny fait tort à personne,
Que depuis m'estre instruit à la Romaine Loy,

Ce n'eſt pas vne tache à ſon diuin Empire,
Car touſiours de deux maux faut euiter le pire,
Encore ai-ie vn defaut contre qui leur aboy
Eſclatte hautement: C'eſt Tirſis que ie voi,
Ils penſent que le vin ſoit le feu qui m'inſpire
Cette facilité, dont tu me vois eſcrire:
Et qu'on ne me ſçauroit oüir parler Latin,
Si ce n'eſt que ie ſois à la pomme de Pin.
Ils croient que le vin m'ayant gaſté l'haleine
M'a plus fait de bourgeons qu'on n'en peint à Silene.
Ie croi que ma desbauche, en ſes plus grands efforts,
Ne m'empeſcha iamais ny l'eſprit ny le corps.
Mes plus ſobres repas meritent des cenſures,
Par tout ma liberté ne ſent que des morſures:
Il eſt vrai que mon ſort en ceci eſt mauuais,
C'eſt que beaucoup de gens ſçauent ce que ie fais.
Quelques lieux ſi cachez, où mon peché ſe niche,
Auſſi toſt mon peché au carrefour s'affiche:
Par tout où on me voit ie ſuis touſiours à nu,
Tout le crime que i'ai c'eſt d'eſtre trop conneu.
Que malgré ma bonté cette gloire legere
D'auoir vn peu de bruit m'a cauſé de miſere,
Que mon ſort eſtoit doux s'il euſt coulé mes ans,
Où les bords de Garonne ont les flots ſi plaiſans.
Tenant mes iours cachez dans ce lieu ſolitaire,
Nul que moi ne m'euſt veu ny parler ny me taire,
A ma commodité i'aurois eu le ſommeil,
A mon gré i'aurois pris & l'ombre & le Soleil.
Dans ces valons obſcurs, où la mere Nature

Apourueu nos troupeaux d'eternelle pasture
I'aurois eu le plaisir de boire à petits traicts
D'vn vin clair, petillant, & delicat & frais.
Q'vn terroir assez maigre, & tout coupé de roches
Produit heureusement sur les montagnes proches:
Là mes freres & moi pouuions ioieusement,
Sans Seigneur ny vassal, viure assez doucement.
I'aurois peu consacrer ma plume à mes plaisirs
I'aurois suiuy par tout l'obiect de mes desirs.
Là tous ces medisans, à qui ie suis en proie
N'eussent point enuié, ny censuré ma ioye.
Là d'vne passion, ny ferme, ny legere
I'aurois donné mon feu aux yeux d'vne bergere
Dont le cœur innocent, eust contenté mes vœux
D'vn brasselet de chanure, auecques ses cheueux.
I'aurois dans ce plaisir si bien flatté ma vie,
Que l'orgueil de Caliste en eust creué d'enuie,
I'aurois peint la douceur de nos embrasemens
Par tous les lieux tesmoins de nos embrassemens.
Et comme ce climat est le plus beau du monde,
Ma veine en eust esté mille fois plus feconde:
L'aisle d'vn papillon m'eust plus fourni des vers
Qu'auiourd'huy ne feroit le bruit de l'Vniuers.
Et s'il faut malgré moi que mon esprit se picque
De l'orgueilleux dessein de son poëme heroïque,
Il faut bien que ie cherche vn plus libre seiour
Que celui de Paris ou celui de la Cour.
Si ma condition peut deuenir meilleure,
Que le Roi me permettre vne retraitte seure,

Que ie puiſſe trouuer en France vn petit coin,
Où mes perſecuteurs me trouuent aſſez loin.
Dans le doux ſouuenir d'eſtre ſorti de peine
De quelle gaietez ie nourrirai ma veine :
Lors tu ſeras honteux qu'en mon aduerſité
Ie t'aie tant de fois en vain ſollicité.
D'auoir abandonné le train d'vne fortune
Qu'il te falloit auoir auecques moi commune,
Recherche en tes deſirs, ores ſi refroidis
Si tu m'es auiourd'huy, ce que tu fus iadis.
Ie t'euſſe fait iadis paſſer les Pirenées,
I'euſſe attaché tes iours auecques mes années,
Et conduit tes deſſeins au cours de mon deſtin
Des bords de l'Occident, iuſqu'au flot du matin.
Et ie n'ai rien commis meſme dans mon courage
Qui te puiſſe obliger à te tourner viſage,
Depuis ie n'ai rien fait, & i'en iure les Dieux,
Que d'aimer, ô Thyrſis, tous les iours vn peu mieux.
Helas! ſi mon malheur auoit vn peu de crime,
Ma raiſon trouueroit ta froideur legitime,
Ie me conſeillerois, de ne trouuer dequoy
Ie me peuſſe en mon mal, me venger que de moy.
Vn reſte d'amitié fait qu'auiourd'huy i'enrage
De ſentir que celuy que ie cheris m'outrage :
Tu vois bien que le ſort ſans yeux ny iugement
Tourne tes volontez auec ſon changement.
Depuis mon accident tu m'as trouué funeſte,
Tu crois que mon abord te doit donner la peſte,
Tu m'accuſe par tout où tu me vois blaſmer

Et me haïs autant que tu me dois aimer.
Au moins asseure-toy, quoi que le temps y face
Qu'vn si perfide orgueil n'aura iamais de grace:
Ie voi bien que ces maux acheueront leurs cours,
Qu'vn Soleil plus heureux acheuera mes iours.
Que ma bonne fortune escrasera l'enuie
Malgré les cruautez qui font gemir ma vie:
Au bout du desespoir paroistra mon bon-heur,
Toute cette infamie accroistra mon honneur.
Ce n'est plus aux enfans d'vne commune race
Quelque si grand pouuoir, dont le corps me menace
Quelque trespas honteux, dont le cruel dessein
S'agite contre moi dans leur perfide sein.
Et comme malgré-moy tu t'es rendu perfide,
Comme malgré l'honneur tu t'es rendu timide
Parmi tous mes trauaux, sçache que malgré toi
Ie garderai tousiours mon courage & ma foi.
Et l'obstination de la malice noire
Auec ma patience augmentera ma gloire.

....

CONSOLATION
A THEOPHILE
EN SON ADVERSITE'

I'Ai veu crier dans le Palais
La penitence que tu fais,
I'ai veu ta plainte Theophile,
Rien ne me plaist dedans Paris,

Que quand ie voy parmi la ville
Tant de beaux vers que tu escris.
L'austerité du Parlement,
Est le subiet & l'argument
D'vne penitence si saincte,
L'ingratitude de Tirsis
Est le vrai subiet de ta plainte
Et de celle de tes amis.
Alexis souspire pour toy
Mais il confesse comme moy
Que c'est chose trop difficile
De bien escrire ton mal-heur:
Car il n'y a que Theophile
Qui puisse plaindre sa douleur,
Apres tant d'elegans discours,
Que tu nous trace tous les iours
Dedans vne prison obscure:
I'ose bien dire que ie puis
D'escrire le mal que i'endure,
Mais non pas dire tes ennuis.
Theophile, *i'ay grand regret*
De la teneur de ce decret,
Où l'on te charge de blaspheme,
Ta prison m'est à creue-cœur,
Mais il faudroit estre toy mesme
Pour bien deffendre ton honneur.
I'ay regret qu'vn si bel esprit
Apres auoir si bien escrit
Reçoiue vn traittement si rude:

Mais ie ſçay d'autre coſté
Qu'en cette dure ſeruitude
Ton eſprit eſt en liberté.
Ie ſçay bien que tes vers François
En quelque peine que tu ſois
Pourront appaiſer la diſgrace,
Et la colere de la Cour:
Car ils n'ont point mauuaiſe grace
Pour eſtre faits dans vne Tour.
Toutesfois les mois & les iours,
Et les ſaiſons coulent touſiours
Sans que perſonne ſe propoſe
De te ſortir de là dedans,
Où tu n'es point pour autre choſe
Que pour l'amour des courtiſans.
Amour qui deuoit obliger
L'Eſprit meſme le plus leger
A ſecourir ton innocence:
Si ceux qui frequentent la Cour
Eſtans priuez de ta preſence
Auoient encore de l'amour.
Mais ton bon droict eſt aſſez fort
Pour monſtrer que tu n'as pas tort,
Et que c'eſt choſe trop iniuſte
De condamner les beaux eſprits,
Car ce n'eſt pas du temps d'Auguſte
Qu'on a veu naiſtre tes eſcrits.
La France qui les a nourris
Dedans la ville de Paris

Ne se peut pas dire leur mere,
Si touchée d'humanité
Elle n'a pitié de leur Pere
Et ne le met en liberté.
Il faut attendre ce bon-heur
Par le moyen de la faueur
De ceux qui cherissent ton stile:
Peut-estre qu'on sera marry
De voir le pauure Theophile
Dans la Tour de Mont-gommery.
Cependant ie desire fort
Que tu m'excuses, si i'ay tort
De contrefaire ton langage.
Ce n'est pas l'honneur du pinçon
Quand le Roßignol est en cage
De l'imiter dansle buisson.
Mais pour en dire mon aduis
Il ne te peut arriuer pis
Ie ne croy plus qu'on te moleste,
Et desormais le Parlement
Voyant ton amour plus modeste
Te traittera plus doucement.
Ce n'est pas pour te reprocher
Que ton plaisir te soit si cher,
Ou que ta Muse trop lasciue
Soit le subiet de ta prison,
Mais le meilleur homme qui viue
N'est point exempt de trahison
Aussi le monde cognoit bien

Que tout cela ne sera rien,
Les iuges mesmes de ton crime
N'estiment pas que ton amour
Soit vne cause legitime
Pour te tenir dans vne Tour.

Si tu n'auois prou de raisons,
Et de belles comparaisons
Pour exemples de ta fortune,
Et si i'estois ce que tu es,
Ie t'en pourrois dire quelqu'vne
Sur le subiet de ton proces.

Si tu fus iamais amoureux
Ne fus tu pas plus mal-heureux
D'estre l'esclaue d'vne Dame?
Tu le fus certes plus alors
D'autant que les peines de l'ame
Sont bien plus grandes que du corps.

Ton esprit lors estoit contraint,
Et ton corps maintenant se plaint
D'vne si longue seruitude,
Mais les neuf Muses que tu sers
En ceste triste solitude
T'apprennent à faire des vers.

Ie ne veux que tes mesmes vers
Qui nous representent les fers
Sous lesquels vn amant souspire,
Pour monstrer par viue raison
Qu'amour est vn cruel martyre,
Et plus cruel qu'vne prison.

Mais i'ay peur qu'en n'y songeant point
I'aigrisse le mal qui te poinct,
Quoy que mes paroles soient vraies
Ie veux retrancher ce discours
Car c'est r'ouurir tes vielles plaies
Que de parler de tes amours.

Amour auoit peur comme moy,
Quand Ouide fit comme toy
Ce que maintenant tu regrettes,
Car afin de ne le blesser
Il ne porta plus de sagettes
Et moy i'ay peur de t'offencer

I'ay peur en contant tes plaisirs
De renoueller tes souspirs,
Ainsi amour parmi les Getes
Eust bien fait ressouuenir
Ouide de ses amourettes
S'il eust osé l'entretenir.

Ie n'ay pas aussi entrepris
De parler icy du mespris
Que font les hommes de merite
De tous les iugemens humains,
L'entreprise n'est pas petite,
Elle requiert tes propres mains.
Mais ie sçay que les gens de bien.
Ne s'estonnent iamais de rien
Et ont tousiours de l'Esperance:
Ie sçay que les hommes sçauans
Ne manquent iamais d'asseurance

Contre la haine des meſchans.

Toutesfois ſi tu veux ſçauoir
Ce qui me peut plus eſmouuoir
A viſiter les pauures Muſes,
Theophile tu cognoiſtras
A mes penſées ſi confuſes
Que c'eſt de ne te parler pas.

Si tu ne veux mon entretien
Au moins le deuoir d'vn Chreſtien
Eſt de faire telles viſites:
Mais ie puis bien en ſecond lieu,
Dire que c'eſt pour tes merites
Le faiſant pour l'amour de Dieu.

Amour que tu peins beaucoup mieux
Que celuy-là qui n'a point d'yeux
Car en liſant ta penitence,
Ie croy viure dans le ciel,
Et ſans monſtrer ton innocence
Tu ne peux pas le peindre tel.

Puis que tu portes dans les Cieux,
Ton cœur autrefois amoureux,
Les ſaincts Peres dedans le Temple
Pourront auoir plus de lecteurs,
Qu'vn fol amour à ton exemple
N'attiroit à ſoy d'auditeurs.

Celuy-là n'eſt point arreſté.
Mais eſt pluſtoſt en liberté,
Qui a pour priſon ceſte ville
Que tu nommes Cité de Dieu

Et si c'est toy mon Theophile,
Es-tu restraint en peu de lieu.
Celuy-là qui ne songe plus
Qu'à la doctrine de Iesus.
Qui ne pense qu'à l'Euangile,
Ne vit-il pas selon sa foy
Et si c'est toy mon Theophile.
Qui se pourra plaindre de toy.
Celui qui vit austerement,
Celui qui lit iournellement
Sainct Augustin, & sainct Basile,
Peut il mesdire de quelqu'vn,
Et si c'est toy mon Theophile.
Que veut dire le bruit commun?
Celui qui recourt à l'Autel
Aiant fait vn peché mortel,
Qui à l'Eglise pour azile,
N'est-il pas digne de pitié,
Et si c'est toy mon Theophile.
Où est logée l'amitié?
Celuy qui voit deuotement
Et l'vn & l'autre Testament
Est-il oisif & inutile?
Est-il rempli d'iniquité,
Et si c'est toy mon Theophile.
Que te sert ton austerité.
Celuy donc maintenant reclus
Produit tant d'actes de vertus,
Est-il rebours & indocile?

Ne se peut-il pas conuertir.
Et si c'est toy mon Theophile,
Que te sert donc le repentir?
Ie compatis à ta douleur,
Ie porte ton mal sur le cœur
Mais i'espere que la Iustice
Ira deliurer quelque iour
Celuy qui n'a point d'autre vice
Que d'auoir escrit de l'amour:
Or attendant l'heureux succez
Que i'espere de ton procez
Reçoy ces lignes imparfaites,
Qui feroient tort à leur autheur
Si ce n'estoit qu'elles sont faites
Et escrites en ta faueur.

LES SOVSPIRS D'ALEXIS.

MAintenãt que ie voy ton nõ mis au pillage
Et que chacũ se plaist à te picquer d'outrage
Ie me veux tesmoigner en ton aduersité,
De tes meilleurs amis encore inusité.
Ne pouuãt point souffrir qu'õ tiene en tõ absence,
Tant de propos de toy remplis de mesdisance,
Et que si le destin peut ioindre nos esprits
Que ie te sois conioint par ces vers que i'escris.
Et pourtant que si c'est d'vn accent si debile
Tu m'en accuseras volontiers Theophile,
Car te voyant ainsi flottant sur le danger
Ce m'est assez d'honneur de te vouloir venger.

Et que si tu peris au deffaut de ces armes
Fortifie les aides tiennes si tres fermes,
Si toi-mesme voulois prendre ta cause en main
Tu pourrois captiuer ce qui t'est inhumain.
Le miel de tes chansons, la douceur de ta Lyre
Pourroient vaincre ton sort si tu le voulois dire.
Mais que ne le veux-tu, comme fit autrefois
Ce charmeur des esprits, les chanter de ta voix?
Lors que faisant parler son sacré luth d'yuoire
Il pleuroit Euridice & sa chere memoire,
Sous les crouppes de Trace, ou le charme des vers
Toucha si puissamment tout ce grand Vniuers.
Qu'il arresta tout court les chrystallines sources,
Et leur fit oublier leurs ordinaires courses.
Si que lors que son chant amusoit les ruisseaux
L'on croioit que le Gete auoit tari ses eaux.
Il sortoit des appas si puissans de sa bouche
Que le boccage y vint & sont sexe farouche,
Et si quelque oisillon se pourmenoit en haut
A la douceur des sons il tomboit en deffaut.
Et le superbe Athos on pouuoit voir encores,
Se rompant en escueils opprimer cent Centaures,
Et le long de Rhodope au milieu des chansons,
La neige amolissant & fondant à ses sons.
Tout cedoit tellement à la douce harmonie,
Que chaque Deité en deuenoit rauie,
Ce Poëte diuin dictoit de ses accords
Qu'il appaisa entr'eux les animaux discords.
Les Lions & les Loups epris de ses langages

Regardoient les Brebis & les Dains sans outrage
La douceur de ses chants auoit tant de diuin
Que le Serpent y fut priué de son venin.
Voire ainsi souspirant auec tant de tristesse
Eut recours à sa voix pour r'auoir sa maistresse,
Et de si doux fredons aiant vaincu les Dieux
Du profond des Enfers remontoit glorieux.
Lors, helas! que le sort ennemi de la ioie
Lui fit bien tost plorer la perte de sa proie,
Apres auoir submis la puissance des Dieux
Vn sort lui est fatal & trop iniurieux.
Il regarde apres soi, & pour si peu de chose
Il perd le doux loier des chansons qu'il compose
Tu pourrois aussi bien comme lui sous tes loix
Captiuer les esprits les plus durs de ta voix.
Desia parmi la Cour ta chanson est si douce,
Que le Louure souspire alors qu'on te courrouce
La douceur de tes vers inspire tant d'appas,
Que mesmes les Dauphins te suiuent pas à pas.
Ton nom en est conneu au delà de la France,
Et ton vers recogneu d'vne telle puissance:
L'on cherit Theophile, & des traicts de son nom
L'on accuse le sort contraire à son renom. (mesme,
Mais que ne t'en plains-tu? que ne dis-tu toy
Ce que ie n'oserois de crainte du blaspheme:
Ie n'oserois iamais, & ne veux point nommer
Vn si mortel blason de peur de te blasmer.
Car l'iniure souuent acquiert plus de malice
Sur l'aisle du Renom tant plus qu'elle s'ygliffe

De sorte qu'en pensant t'obliger d'vn plaisir,
Ie serois, le disant, trompé de mon desir.
Aussi ne puis-ie pas conceuoir vn tel crime
D'vn si gentil esprit au milieu de ma rithme :
Dis-lé donc s'il te plaist, dis qu'on mesdit de toy,
Que tu es vn Athée exterminant la Loi.
Et rien sinon le Sort & le Destin n'adore,
Et que l'œil que la nuict & le fils de l'Aurore,
Et que tu prises moins que l'Aurore des Cieux
Que le vin de Cormier le plus delicieux.
Descouure à vn chacun le fonds de ta pensée
Afin que ta vertu ne soit point offencée,
Dis-lé dont si tu veux, declare à l'Vniuers
Que tu ne fus iamais d'vn esprit si peruers.
Que tu es aßisté d'vn bien meilleur genie,
Et qu'en vain l'on te mord de cette calomnie,
Que tu sens bien de Dieu, & que de son honneur
Tu ne parus iamais si mauuais blasonneur.
Neantmoins tes escrits font foi de tes pensées,
Et tes deportemens de tes mœurs accusées,
Et en ceux-là vraiement l'on peut Voir vn amour
D'vn traict assez hardi communiqué au iour.
Et rien n'y peut-on voir que douceur en ta veine,
Et qu'vne gaieté dont elle est tousieurs pleine,
Et que si c'est vn crime au iugement des Dieux,
Qu'auoir depeint l'amour si naturel aux yeux.
Pourquoi l'ont-il dõc fait dans leurs palais descendre
Pour mettre auec nous & puis nous en reprendre,
Mais tant s'en faut que ces esprits soient enuieux,

Qu'ils ont ri de se voir imitez sur les Cieux.
Ton sort seroit commun auec Promethée,
Si tu estois coupable en ton œuure inuentée,
Et le poinct de l'honneur à ton merite deu
Deuroit plus dignement qu'à lui t'estre rendu.
Mais comme ce n'est point à des petits courages
Tant de vertus, aussi de souffrir tant d'outrages:
Quelquefois on pourroit condamner vn dessein
Qu'on deuroit approuuer en vn esprit plus sein:
Et souuent le mal-heur fleschit sous la fortune
De l'homme genereux, si quelqu'vn l'importune
Tout va de mesme train & dedans & dehors
Que sommes affectez & de l'ame & du corps.
L'on ne doit souuent s'arrester à la terre
Que le sens qui est beau ne se rende le maistre
Et lors qu'vn bel esprit compose vne chanson
Il y faut estimer plus l'esprit que le son.
Et que si quelquefois il sortoit de cadence,
Ie lui demanderois ce qu'alors il en pense.
Car si tost que le luth rend quelque son discord
Il vaut mieux le pincer & le rendre d'accord,
Que trop tost le briser inutile au seruice
Pour en faire à Vulcan vn dernier sacrifice:
Et lors que quelque vers eslancé de fureur
Sonne mal quelquefois, n'en faut perdre l'Autheur,
Il vaut mieux le pincer, & lui dire à l'oreille
Qu'il change de suiet & d'autre chanterelle
Sans faire tant de cris & se plaindre si haut
Que pour vn tel esprit le feu n'est assez chaud.

Car ſoit que telles gens ſoient pouſſez d'vn bon zele
La douceur y vaut mieux qu'vne mort ſi cruelle:
Et puis qu'en auroient-ils de voir ainſi vn corps
Effacé dans ſa cendre au rang des autres morts.
Ils auroient du regret de voir qu'vn ſi braue hõme
Fuſt profané des mains du fils de Iean Guillaume,
Et que ſa cendre obtint la Greue pour tombeau,
Son eſprit en ſes vers s'en dreſſant vn ſi beau,
Pourroient-ils eſtouffer auecques ſa fumée,
Theophile & ſon nom, toute ſa renommée?
Et quoi ſes vers ſuſpects en ſon embraſement
Seront-ils rendus purs au feu de ſon tourment?
Non point que ie ne vueille, & qu'on face iuſtice
A lui & à ſes vers, s'ils ont tant de malice:
Mais que ces auortons eſtouffez au braſier,
Le pere en ſoit exempt pour les deſaduoüer.
Et pour les regretter n'eſtans venus à terme
Qu'il les euſt mieux produits ſans ſouſpirs & ſans (larme
Et que ſans vanité il iure ſainctement
Par les yeux de Caliſte & ce beau firmament.
Qui repeindra l'amour d'vne façon plus belle,
Comme l'inuention en eſtant plus nouuelle,
Et que de plus en plus il ſe rendra fecond
Pour l'honneur de ſa Muſe & ſon cher Helicon.
Pour laiſſer aupres lui quelque plus belle ligue
Que garde ſon pinceau pour vn ſuiet plus digne,
Et qu'ainſi ſurmontant les plus braues eſprits,
Chacun lui en adiuge vn honerable prix.
Afin que quelquefois tu combattes l'enuie

Qui te voudroit rauir & l'honneur & la vie.
Et qu'au moins (Theophile *) en si peu de loisir*
Tu monstre ta constance en vn grand desplaisir.
Et que parmi les maux que le destin augmente,
Tu releue ton cœur de l'aduis de Carmente,
Alors que son bon fils du destin trauersé
Paroissoit de courage à demi renuersé.
Et de pareils efforts à tant de galants hommes,
Tu te iuge en cela plus digne qu'on te nomme :
Car ordinairement ceux qui meritent mieux
Sõt (& non sãs raison) plus mal traittez des Dieux
Et le grand Iupiter ne foudroie les plaines
Comme il fait bien souuent les plus hautes Collines,
Ceux qui viuent plus bas dans la mediocrité
Sont à l'abri des dards de tant d'aduersité.
Tousiours en vn troupeau ceux de plus d'apparẽce
Espreuuent le plustost la rigueur & l'outrance,
Et pourtant que si tu te vois ainsi battu,
Ne t'en prens point à rien sinon à ta vertu.
Que si t'auois esté portant vne houlette,
Vn petit Bergerot d'vne stupide teste,
Tu verrois doucement sauteller ton troupeau,
Mille fois plus content, que d'vn esprit si beau.
Tu n'aurois point esté subiet à tant d'orages,
Et tu n'aurois aussi tant souffert de naufrages :
Quelquefois tu dirois vne simple chanson,
Flattant vne Bergere à l'ombre d'vn buisson.
Tu n'aurois veu la Cour ta Circe charmeresse,
Et dans sa vanité (cause de ta detresse)

Tu n'aurois pas esté si souuent inuité
A feindre des appas que t'aurois euité.
T'aurois veu sa faueur que tu as reclamée,
Beaucoup mieux comme elle est vne vaine fumée:
Et tu peux bien iuger si ie dis verité
Maintenant que sur toy le sort est irrité.
Et mesme ton Thyrsis que tu presumois estre
Le plus entier ami que tu peusses connoistre,
Thyrsis qui te voit bien captif dans la prison,
Et ne se soucie pas d'en auoir la raison.
Mais que seul inconneu fasché de ton desastre
Ie prenne ton parti afin de le combatre:
Sçache aussi de Thyrsis qui t'a promis la foi,
Que la voix est en lui, & les effets en moi.
Mais que si quelque iour, ainsi que ie l'espere
Le Roi se monstre doux, & te traitte en bon pere
T'obligeant plus en plus à chanter ses grandeurs,
Tu feras peu d'estat du reste des faueurs.
Si la Cour te permet de respirer encore,
Et de voir librement la clarté de l'Aurore,
De cette liberté quelquefois glorieux
Tu loüeras sa douceur malgré tes enuieux,
Et ceux qui maintenant te võt tournant la face
Lors que les Aquilons agitent le Parnasse,
Tu les verras venir au retour du Soleil
Te carresser encor auecque plus d'accueil.
Mais pour lors Theophile, & si tu m'ẽ veux croire
Tu n'auras plus de vers dont tu leur vueille plaire
Ta veine t'arira, & n'auras rien pour eux

LA PENITENCE DE THEOPHILE

AViourd'hui que les Courtisans,
Les Bourgeois & les Artisans,
Et les peuples de la campagne
Pour noier les soins du trespas
Passent les excez d'Alleimagne
En leurs voluptueux repas.

Que le ieu, la dance, & l'amour
Occupent la nuit & le iour,
Des enfans de la douce vie,
Que le cœur le plus desbauché
Contente la plus molle enuie
Que lui fournisse le peché.

Que les plus modestes desirs
Ne respirent que les plaisirs,
Que les luths par toute la terre
Ont fait taire les pistolets,
Et cacher les Dieux de la guerre
Dans la machine des Balets.

Mon ieu, ma dance & mon festin
Se font auec sainct Augustin,
Dont l'aimable & saincte lecture
Est ici mon contrepoison,
En la miserable aduanture
Des longs ennuis de ma prison.

Ne ſe peut-il pas conuertir.
Et ſi c'eſt toy mon Theophile,
Que te ſert donc le repentir?
Ie compatis à ta douleur,
Je porte ton mal ſur le cœur
Mais i'eſpere que la Iuſtice
Ira deliurer quelque iour
Celuy qui n'a point d'autre vice
Que d'auoir eſcrit de l'amour:
Or attendant l'heureux ſuccez
Que i'eſpere de ton procez
Reçoy ces lignes imparfaites,
Qui feroient tort à leur autheur
Si ce n'eſtoit qu'elles ſont faites
Et eſcrites en ta faueur.

LES SOVSPIRS D'ALEXIS.

MAintenãt que ie voy ton nõ mis au pillage
Et que chacũ ſe plaiſt à te picquer d'outrage
Je me veux teſmoigner en ton aduerſité,
De tes meilleurs amis encore inuſité.
Ne pouuãt point ſouffrir qu'õ tiene entõ abſence,
Tant de propos de toy remplis de meſdiſance,
Et que ſi le deſtin peut ioindre nos eſprits
Que ie te ſois conioint par ces vers que i'eſcris.
Et pourtant que ſi c'eſt d'vn accent ſi debile
Tu m'en accuſeras volontiers Theophile,
Car te voyant ainſi flottant ſur le danger
Ce m'eſt aſſez d'honneur de te vouloir venger.

Et que si tu peris au deffaut de ces armes
Fortifie les aides tiennes si tres fermes
Si toi-mesme voulois prendre ta cause en main
Tu pourrois captiuer ce qui t'est inhumain.
Le miel de tes chansons, la douceur de ta Lyre
Pourroient vaincre ton sort si tu le voulois dire.
Mais que ne le veux-tu, comme fit autrefois
Ce charmeur des esprits, les chanter de ta voix?
Lors que faisant parler son sacré luth d'yuoire
Il pleuroit Euridice & sa chere memoire,
Sous les crouppes de Trace, ou le charme des vers
Toucha si puissamment tout ce grand Vniuers.
Qu'il arresta tout court les chrystallines sources,
Et leur fit oublier leurs ordinaires courses.
Si que lors que son chant amusoit les ruisseaux
L'on croioit que le Gete auoit tari ses eaux.
Il sortoit des appas si puissans de sa bouche
Que le boccage y vint & sont sexe farouche,
Et si quelque oisillon se pourmenoit en haut
A la douceur des sons il tomboit en deffaut.
Et le superbe Athos on pouuoit voir encores,
Se rompant en escueils opprimer cent Centaures,
Et le long de Rhodope au milieu des chansons,
La neige amolissant & fondant à ses sons.
Tout cedoit tellement à la douce harmonie,
Que chaque Deité en deuenoit rauie,
Ce Poëte diuin dictoit de ses accords
Qu'il appaisa entr'eux les animaux discords.
Les Lions & les Loups epris de ses langages

Regardoient les Brebis & les Dains sans outrage
La douceur de ses chants auoit tant de diuin
Que le Serpent y fut priué de son venin.
Voire ainsi souspirant auec tant de tristesse
Eut recours à sa voix pour r'auoir sa maistresse,
Et de si doux fredons aiant vaincu les Dieux
Du profond des Enfers remontoit glorieux.
Lors, helas! que le sort ennemi de la ioie
Lui fit bien tost plorer la perte de sa proie,
Apres auoir submis la puissance des Dieux
Vn sort lui est fatal & trop iniurieux.
Il regarde apres soi, & pour si peu de chose
Il perd le doux loier des chansons qu'il compose
Tu pourrois aussi bien comme lui sous tes loix
Captiuer les esprits les plus durs de ta voix.
Desia parmi la Cour ta chanson est si douce,
Que le Louure souspire alors qu'on te courrouce
La douceur de tes vers inspire tant d'appas,
Que mesmes les Dauphins te suiuent pas à pas.
Ton nom en est conneu au delà de la France,
Et ton vers recogneu d'vne telle puissance:
L'on cherit Theophile, & des traicts de son nom
L'on accuse le sort contraire à son renom.
Mais que ne t'en plains-tu? que ne dis-tu toy mesme,
Ce que ie n'oserois de crainte du blaspheme:
Ie n'oserois iamais, & ne veux point nommer
Vn si mortel blason de peur de te blasmer.
Car l'iniure souuent acquiert plus de malice
Sur l'aisle du Renom tant plus qu'elle s'yglisse

De ſorte qu'en penſant t'obliger d'vn plaiſir,
Ie ſerois, le diſant, trompé de mon deſir.
Auſsi ne puis-ie pas conceuoir vn tel crime
D'vn ſi gentil eſprit au milieu de ma rithme:
Dis-lé donc s'il te plaiſt, dis qu'on meſdit de toy,
Que tu es vn Athée exterminant la Loi.
Et rien ſinon lè Sort & le Deſtin n'adore,
Et que l'œil que la nuict & le fils de l'Aurore,
Et que tu priſes moins que l'Aurore des Cieux
Que le vin de Cormier le plus delicieux.
Deſcouure à vn chacun le fonds de ta penſée
Afin que ta vertu ne ſoit point offencée,
Dis-lé dont ſi tu veux, declare à l'Vniuers
Que tu ne fus iamais d'vn eſprit ſi peruers.
Que tu es aſsiſté d'vn bien meilleur genie,
Et qu'en vain l'on te mord de cette calomnie,
Que tu ſens bien de Dieu, & que de ſon honneur
Tu ne parus iamais ſi mauuais blaſonneur.
Neantmoins tes eſcrits font foi de tes penſées,
Et tes deportemens de tes mœurs accuſées,
Et en ceux-là vraiement l'on peut voir vn amour
D'vn traict aſſez hardi communiqué au iour.
Et rien n'y peut-on voir que douceur en ta veine,
Et qu'vne gaieté dont elle eſt touſieurs pleine,
Et que ſi c'eſt vn crime au iugement des Dieux,
Qu'auoir depeint l'amour ſi naturel aux yeux.
Pourquoi l'ont-il dõc fait dans leurs palais deſcendre
Pour mettre auec nous & puis nous en reprendre,
Mais tant s'en faut que ces eſprits ſoient enuieux,

Qu'ils ont ri de se voir imitez sur les Cieux.
Ton sort seroit commun auec Promethée,
Si tu estois coupable en ton œuure inuentée,
Et le poinct de l'honneur à ton merite deu
Deuroit plus dignement qu'à lui y estre rendu.
Mais comme ce n'est point à des petits courages
Tant de vertus, aussi de souffrir tant d'outrages:
Quelquefois on pourroit condamner vn dessein
Qu'on deuroit approuuer en vn esprit plus sein:
Et souuent le mal-heur fleschit sous la fortune
De l'homme genereux, si quelqu'vn l'importune
Tout va de mesme train & dedans & dehors
Que sommes affectez & de l'ame & du corps.
L'on ne doit souuent s'arrester à la terre
Que le sens qui est beau ne se rende le maistre
Et lors qu'vn bel esprit compose vne chanson
Il y faut estimer plus l'esprit que le son.
Et que si quelquefois il sortoit de cadence,
Ie lui demanderois ce qu'alors il en pense.
Car si tost que le luth rend quelque son discord
Il vaut mieux le pincer & le rendre d'accord,
Que trop tost le briser inutile au seruice
Pour en faire à Vulcan vn dernier sacrifice:
Et lors que quelque vers eslancé de fureur
Sonne mal quelquefois, n'en faut perdre l'Autheur,
Il vaut mieux le pincer, & lui dire à l'oreille
Qu'il change de suiet & d'autre chanterelle
Sans faire tant de cris & se plaindre si haut
Que pour vn tel esprit le feu n'est assez chaud.

Car ſoit que telles gens ſoient pouſſez d'vn bon zele
La douceur y vaut mieux qu'vne mort ſi cruelle:
Et puis qu'en auroient-ils de voir ainſi vn corps
Effacé dans ſa cendre au rang des autres morts.
Ils auroient du regret de voir qu'vn ſi braue hõme
Fuſt profané des mains du fils de Iean Guillaume,
Et que ſa cendre obtint la Greue pour tombeau,
Son eſprit en ſes vers s'en dreſſant vn ſi beau,
Pourroient-ils eſtouffer auecques ſa fumée,
Theophile & ſon nom, toute ſa renommée?
Et quoi ſes vers ſuſpects en ſon embraſement
Seront-ils rendus purs au feu de ſon tourment?
Non point que ie ne vueille, & qu'on face iuſtice
A lui & à ſes vers, s'ils ont tant de malice:
Mais que ces auortons eſtouffez au braſier,
Le pere en ſoit exempt pour les deſaduoüer.
Et pour les regretter n'eſtans venus à terme
Qu'il les euſt mieux produits ſans ſouſpirs & ſans (larme
Et que ſans vanité il iure ſainctement
Par les yeux de Caliſte & ce beau firmament.
Qui repeindra l'amour d'vne façon plus belle,
Comme l'inuention en eſtant plus nouuelle,
Et que de plus en plus il ſe rendra fecond
Pour l'honneur de ſa Muſe & ſon cher Helicon.
Pour laiſſer aupres lui quelque plus belle ligne
Que garde ſon pinceau pour vn ſuiet plus digne,
Et qu'ainſi ſurmontant les plus braues eſprits,
Chacun lui en adiuge vn honerable prix.
Afin que quelquefois tu combattes l'enuie

Qui te voudroit rauir & l'honneur & la vie.
Et qu'au moins (Theophile) *en si peu de loisir*
Tu monstre ta constance en vn grand desplaisir.
Et que parmi les maux que le destin augmente,
Tu releue ton cœur de l'aduis de Carmente,
Alors que son bon fils du destin trauersé
Paroissoit de courage à demi renuersé.
Et de pareils efforts à tant de galants hommes,
Tu te iuge en cela plus digne qu'on te nomme:
Car ordinairement ceux qui meritent mieux
Sõt (& non sãs raison) plus mal traittez des Dieux
Et le grand Iupiter ne foudroie les plaines
Comme il fait bien souuent les plus hautes Collines,
Ceux qui viuent plus bas dans la mediocrité
Sont à l'abri des dards de tant d'aduersité.
Tousiours en vn troupeau ceux de plus d'apparẽce
Esprouuent le plustost la rigueur & l'outrance,
Et pourtant que si tu te vois ainsi battu,
Ne t'en prens point à rien sinon à ta vertu.
Que si t'auois esté portant vne houlette,
Vn petit Bergerot d'vne stupide teste,
Tu verrois doucement sauteller ton troupeau,
Mille fois plus content, que d'vn esprit si beau.
Tu n'aurois point esté subiet à tant d'orages,
Et tu n'aurois aussi tant souffert de naufrages:
Quelquefois tu dirois vne simple chanson,
Flattant vne Bergere à l'ombre d'vn buisson.
Tu n'aurois veu la Cour ta Circe charmeresse,
Et dans sa vanité (cause de ta detresse)

Tu n'aurois pas esté si souuent inuité
A feindre des appas que t'aurois euité.
T'aurois veu sa faueur que tu as reclamée,
Beaucoup mieux comme elle est vne vaine fumée:
Et tu peux bien iuger si ie dis verité
Maintenant que sur toy le sort est irrité.
Et mesme ton Thyrsis que tu presumois estre
Le plus entier ami que tu peusses connoistre,
Thyrsis qui te voit bien captif dans la prison,
Et ne se soucie pas d'en auoir la raison.
Mais que seul inconneu fasché de ton desastre
Ie prenne ton parti afin de le combatre:
Sçache aussi de Thyrsis qui t'a promis la foi,
Que la voix est en lui, & les effets en moi.
Mais que si quelque iour, ainsi que ie l'espere
Le Roi se monstre doux, & te traitte en bon pere
T'obligeant plus en plus à chanter ses grandeurs,
Tu feras peu d'estat du reste des faueurs.
Si la Cour te permet de respirer encore,
Et de voir librement la clarté de l'Aurore,
De cette liberté quelquefois glorieux
Tu loüeras sa douceur malgré tes enuieux,
Et ceux qui maintenant te võt tournant la face
Lors que les Aquilons agitent le Parnasse,
Tu les verras venir au retour du Soleil
Te carresser encor auecque plus d'accueil.
Mais pour lors Theophile, & si tu m'ẽ veux croire
Tu n'auras plus de vers dont tu leur vueille plaire
Ta veine t'arira, & n'auras rien pour eux

LA PENITENCE DE THEOPHILE

AViourd'hui que les Courtiſans,
Les Bourgeois & les Artiſans,
Et les peuples de la campagne
Pour noier les ſoins du treſpas
Paſſent les excez d'Alleimagne
En leurs voluptueux repas.

Que le ieu, la dance, & l'amour
Occupent la nuit & le iour,
Des enfans de la douce vie,
Que le cœur le plus desbauché
Contente la plus molle enuie
Que lui fourniſſe le peché.

Que les plus modeſtes deſirs
Ne reſpirent que les plaiſirs,
Que les luths par toute la terre
Ont fait taire les piſtolets,
Et cacher les Dieux de la guerre
Dans la machine des Balets.

Mon ieu, ma dance & mon feſtin
Se font auec ſainct Auguſtin,
Dont l'aimable & ſaincte lecture
Eſt ici mon contrepoiſon,
En la miſerable aduanture
Des longs ennuis de ma priſon.

Se font en la Cité de Dieu.
Grande lumiere de la foi,
Qui me donnez si bien dequoi
Me consoler dans ces tenebres,
Mon desespoir le plus mordant,
Et mes soucis les plus funebres
Se calment en te regardant.
Ie ne te puis lire si peu,
Qu'aussi-tost vn celeste feu
Ne me perce au profond de l'ame,
Et que mes sens faits plus Chrestiens
Ne gardent beaucoup de la flame
Qui me font esclatter les tiens.
Ie maudis mes iours desbauchez,
Et dans l'horreur de mes pechez
Benissant mille fois l'outrage
Qui m'en donne le repentir,
Ie trouue encor en mon courage
Quelque espoir de me guarentir.
Cét espoir prend à son secours
Le souuenir de tant de iours,
Dont la ieune & grande licence
Eust besoin de confeßions,
Qui cherchent de l'innocence
Pour tes premieres actions.
Grand sainct pardonne à ce captif
Qui d'vn emprunt lasche & furtif,
Porte ici ton diuin exemple;
Preßé d'vn accident mortel,

I'entre tout ſanglant dans le Temple,
Et me ſers du droict de l'Autel.
Alors que mes yeux indiſcrets
Ont trop percé dans tes ſecrets,
IESVS m'a mis dans la penſée
Qu'il ſe fit ouurir le Coſté
Et que ſa veine fut percée
Pour lauer noſtre iniquité.
Eſprit heureux puis qu'auiourd'hui,
Tu contemples auecques lui
Les felicitez eternelles.
Et que tu me vois empeſché
Des affections criminelles,
De l'obiet mortel du peché:
Iette vn peu l'œil ſur ma priſon
Et portant de ton oraiſon
La foibleſſe de ma priere:
Gaigne pour moi ſon amitié,
Et me rends la digne matiere
Des mouuemens de ſa pitié.
Ie confeſſe que iuſtement
Vn ſi rude & ſi long tourment
Voit tarder ſa miſericorde,
Mais ny ma plume ny ma voix
N'ont iamais rien fait que n'accorde
La douceur des humaines Loix.
Et puis que Dieu m'a tant aimé
Que d'auoir icy renfermé
Les paunres Muſes eſtonnées,

Sous les aisles du Parlement:
Les meschants perdront leurs iournées
A me creuser le monument.
Augustin ouure icy tes yeux:
Ie proteste deuant les Cieux,
La main dans les fueillets du liure.
Où tu m'as attaché les sens:
Qu'il faut pour m'empescher de viure
Faire mourir les innocens.

REQVESTE DE THEOPHILE A NOSSEIGNEVRS DE PARLEMENT

Celui qui briseroit les portes
Du cachot noir des troupes mortes,
Voiant les maux que i'ay soufferts,
Diroit que ma prison est pire
Ici les ames ont des fers,
Ici le plus constant souspire,
Dieux souffrez-vous que les Enfers
Soient au milieu de vostre Empire?
Et qu'vne ame innocente en vn corps languissant
Ne trouue point de crise aux douleurs qu'elle sent?
L'œil du monde qui par ses flammes,
Nourrit autant de corps & d'ames

Qu'on peut porter chasque element,
Ne sçauroit viure demie heure
Où m'a logé le Parlement:
Et faut que ce bel astre meure
Lors qu'il arriue seulement,
Au premier pas de ma demeure. (sort,
Chers Lieutenans des Dieux qui gouuernez mon
Croiez-vous que ie viue où le Soleil est mort?
Ie sçay bien que mes insolences,
Ont si fort chargé les balances,
Qu'elles panchent à la rigueur;
Et que ma pauure ame abatuë
D'vne longue & iuste langueur:
Hors d'apparence s'éuertuë
De sauuer vn peu de vigueur,
Dans le desespoir qui la tuë. (mains
Mais vous estes des Dieux, & n'auez point de
Pour la premiere faute où tombent les humains.
Si mon offence estoit vn crime,
La calamité qui m'opprime
Dans les horreurs de ma prison,
Ne pourroit sans effronterie
Vous demander sa guerison,
Mon insolente flatterie
Feroit lors vne trahison,
A la pitié dont ie vous prie:
Et ce reste d'espoir qui m'accompagne ici,
Se rendroit criminel de vous crier merci.
Preßé d'vn si honteux outrage,

Ie cherche au fond de mon courage,
Mes secrets le moins paroissans,
Ie songe à toutes les delices
Ou se sont emportez mes sens,
Ie m'adresse à tous mes complices:
Mais ils se trouuent innocens,
Et s'irritent de mes supplices,
O Ciel! o bonnes mœurs, que puis-ie auoir commis,
Pour rendre à mon bon droit tant de Dieux ennemis?
Mais c'est en vain que ie me fie
A la raison qui iustifie,
Ma pensée & mes actions,
Bien que mon bon droit soit palpable,
Ce sont peut-estre illusions,
Le Parlement n'est pas capable
Des legeres impressions
Qui font vn innocent coulpable.
Quelque tort apparent qui me puisse assaillir,
Mes iuges sont des Dieux, ils ne sçauroient faillir.
N'ai-ie point merité la flame
De n'auoir sçeu ploier mon ame
A loüer vos diuins esprits?
Il est temps que le Ciel s'irrite,
Et qu'il punisse le mespris
D'vn flatteur de Cour hypocrite
Qui vous a volé tant d'escrits,
Qui sont deus à vostre merite.
Courtisans qui m'auez tant desrobé de iours

Est-ce vous dont i'espere auiourd'huy du secours?
Race lasche & desnaturée,
Autre-fois si malfigurée
Par mes vers mal recompensez,
Si ma vengeance est assouuie,
Vous serez si bien effacez
Que vous ne ferez plus d'enuie
Aux honnestes gens offencez,
Des loüanges de vostre vie,
Et que les vertueux douteront desormais,
Quel vaut mieux d'vn marquis, où d'vn Clerc du Palais.
Et s'il faut que mes funerailles
Se facent entre les murailles,
Dont mes regards sont limitez,
Dans ces pierres moins impaßibles
Que vos courages hebetez,
I'escrirai des vers si lisibles
Que vos honteuses laschetez
Y seront à iamais visibles,
Et que les criminels de ce hideux manoir
N'y verront point d'obiet plus infame & plus noir.
Mais si iamais le Ciel m'accorde
Qu'vn raion de misericorde
Passe au trauers de cette tour,
Et qu'en fin mes Iuges ploiables
Ou par iustice ou par amour
M'ostent de ces lieux effroiables,
Ie vous ferai paroistre au iour

Dans

Dans ces pourtraicts si venerables,
Que vostre foible esclat se trouuera si faux
Que vos fils rougiront de vos sales defaux.
Mes Iuges, mes Dieux tutelaires
S'il est iuste que vos choleres
Me laissent desormais viuant:
Si le traict de la calomnie
Me perce encore assez auant,
Si ma Muse est assez punie
Permettez que d'ores en auant
Elle soit sans ignominie,
Afin que vostre honneur puisse trouuer des vers,
Dignes de les porter aux yeux de l'vniuers.

TRES-HVMBLE. *REQVESTE DE THEOPHILE* A MONSEIGNEVR LE PREMIER PRESIDENT.

PRiué de la clarté des Cieux
Sous l'enclos d'vne voûte sombre,
Où les limites de mes yeux
Sont dans l'espace de mon ombre,
Deuoré d'vn ardent desir
Qui soûspire apres le plaisir,
Et la liberté de ma vie:
Ie m'irrite contre le sort,
Et ne veux plus mal à l'enuie
Que d'auoir differé ma mort.

Pleust au Ciel qu'il me fust permis
Sans violer les droits de l'ame
De me rendre à mes ennemis,
Et moi-mesme allumer ma flame.
Que bien tost i'aurois euité
La honteuse captiuité
Dont la force du temps me lie,
Aiourd'hui mes sens bien-heureux
Verroient ma peine enseuelie,
Dans vn sepulchre genereux.

Mais ce grand Dieu qui fit nos loix
Lors qu'il regla nos destinees
Ne l'aissa point à nostre choix
La mesure de nos annees,
Quand nos astres ont fait leur cours,
Et que la trame de nos iours
N'a plus aucun filet à suiure,
L'homme alors peut changer de lieu,
Et pour continuer de viure
Ne doit mourir qu'auecques Dieu.

Aussi me puis-ie bien vanter
Que dans l'horreur d'vne aduanture
Assez capable de tenter
La foiblesse de la nature
Le ciel ami des innocens
Fait voir à mes timides sens
Sa diuinité si propice,
Qu'encore i'ai tousiours esté
Sur le bord de mon precipice

D'vn visage assez arresté.
Il est vrai qu'au poinct d'endurer
Les affronts de la calomnie
Qu'on fait si longuement durer,
Ma constance se void finie
Dans le sanglant ressouuenir,
Celui qui veut me retenir
Il a les passions trop lentes,
Et n'a iamais esté battu
Des prosperitez insolentes
Qui s'attaquent à la vertu.
Mais, ô l'erreur de mes esprits
Dans ce siecle infame où nous sommes;
Tout ce des honneur n'est qu'vn prix
Pour passer le commun des hommes,
Combien de fauoris de Dieu
Dans vn plus miserable lieu
Ont senti de pires malices,
Et dans leurs innocentes mains
Qui n'auoient que les Cieux complices
Receu des fers plus inhumains.
D'ailleurs l'espine est sous la fleur,
Le iour sort d'vne couche noire,
Et que sçai-ie si mon malheur,
N'est point la source de ma gloire?
Vn iour mes ennuis effacez
Dans mon souuenir retracez
Seront eux-mesmes leur salaire,
Toutes les choses ont leur tour

Dieu veut souuent que la cholere
Soit la marque de son amour.
Qui me pourra persuader
Que la Cour soit tousiours charmee
D'où la peut encore aborder
Le venin de sa renommee,
Si VERDVN *ouure vn peu ses yeux*
Quel esprit assez captieux
Pourra mordre à sa conscience?
De quel vent peut-on escumer
Dans ce grand gouffre de science
Pour n'y pas bien tost abismer?
Grande lumiere de nos iours
Dont les proiets sont des miracles,
Et de qui les communs discours
Ont plus de poids que les Oracles,
Saincte guide de tant de Dieux
Qui sur les modelles des Cieux,
Donnez des regles à la terre,
Dieu sans excez & sans defaut
Vous auez ça bas vn tonnerre,
Comme en a ce grand Dieu là haut.
Le ciel par de si beaux crayons
Marque le fil de vos harangues,
Qu'on y void les mesmes rayons
Du grand thresor de tant de langues
Qu'il versa par le sainct Esprit,
Aux Disciples de Iesus-Christ:
Paris est ialoux que Toulouse,

Ait deuant lui tant d'honneur,
L'Europe est auiourd'hui ialouse
Que la france ait tout ce bon-heur.
Quand ie pense profondement
A vos vertus si reconneuës,
Mon espoir prend vn fondement
Qui l'esleue au dessus des nuës
Ie laisse reposer mes soins,
Les alarmes de faux tesmoins,
Ne me donnent plus tant de crainte,
Et mon esprit tout transporté
Au milieu de tant de contrainte
Gouste à demi ma liberté.
C'est de vous sur tous que i'attends
A voir retrancher la licence
Qui fait habiter trop long-temps
La crainte auec l'innocence:
Et quand tout l'enfer respandroit
Ses tenebres sur mon droit:
Ie sçai que vostre esprit esclatte,
Dans la plus noire obscurité,
Et que tout l'appas qui vous flatte
C'est la voix de la verité.
Mais, ô l'honneur du Parlement,
Tout ce que i'escri vous offence,
Puis qu'escrire ici seulement
C'est violer vostre deffence,
Mon foible esprit s'est desbauché
A l'obiect d'vn si doux peché

Et croit ſa faute legitime,
Car la vertu doit aduoüer
Qu'elle meſme eſt pis que le crime,
Si c'eſt crime que vous loüer.

PRIERE DE THEOPHILE

AVX POETES DE CE TEMPS.

Vous à qui des freſches vallees
Pour moi ſi durement gelees
Ouurent leurs fontaines de vers
Vous qui pouuez mettre en peinture
Le grand obiect de l'vniuers,
Et tous les traicts de la nature:
Beaux eſprits ſi chers à la gloire,
Et ſous qui l'œil de la memoire
Ne ſçauroit rien trouuer de beau,
Eſcoutez la voix d'vn Poëte,
Que les alarmes du tombeau
Rendent à chaque fois muette.
Vous ſçauez qu'vne iniuſte race
Maintenant fait de ma diſgrace
Le ioüet d'vn zele trompeur,
Et que leurs perfides menees,
Dont les plus reſolus ont peur
Tiennent mes Muſes enchaiſnees,

S'il arriue que mon naufrage,
Soit la fin de ce grand orage
Dont ie voi mes iours menacez,
Ie vous coniure, o troupe saincte
Par tout l'honneur des trespassez,
De vouloir acheuer ma plainte.

Gardez bien que la calomnie,
Ne laisse de l'ignominie
Aux tourmens qu'elle m'a iurez,
Et que le brasier qu'elle allume,
Si mes os en sont deuorez
Ne brusle pas aussi ma plume.

Contre tous les esprits de verre
Autresfois i'auois vn tonnerre,
Mais le temps flatte leur courroux,
Tout me quitte, la Muse est prise,
Et le bruict de tant de verroux
Me choque la voix, & la brise.

Que si ceste race ennemie,
Me laisse apres tant d'infamie,
Dans les termes de me venger,
N'attendez point que ie me venge
Au lieu du soing de l'outrager
I'aurai soin de vostre loüange.

Car s'il faut que mes forces lutent
Contre ceux qui me persecutent,
De quelle terre des humains,
Ne sont leur ligues emparees,
Il faudroit contre eux plus de mains

Que n'en auroient cent Briarces.

Ma pauure ame toute abbatuë
Dans ce long ennui qui me tue,
N'a plus de desirs violens,
Mon courage & mon asseurance
Me sont de vigoureux eslans
Du costé de mon esperance.

Ici pour desnoüer la chaisne
Qui me tient tout prest à la gesne,
Mon esprit s'applique ses soins,
Et ne reserue sa puissance,
Qu'a rembarer les faux tesmoins
Qui combattront mon innocence,

Desia depuis six mois ie songe
Dequel si dangereux mensonge
Ils m'auront tendu le lien,
Et de quel si souple artifice
Leur esprit plus sot que le mien
Me conuaincra de malefice.

On void assez que mes parties
Bien soigneusement aduerties
De mes plus criminels secrets,
N'ont recours qu'à la tromperie,
Et que mes Iuges sont discrets
De ne point punir leur furie.

Mais ainsi qu'à fouler leur haine
Les Iuges ont des pieds de laine,
Ie voi que ces esprits humains,
Laissent long-temps gronder l'enuie,

Sans mettre leurs pesantes mains
Dessus mon innocente vie.
Et cependant ma patience
A qui leur bonne conscience
Promet vn iour ma liberté,
S'exerce à chercher vne rime
Qui persuade à leur bonté
Qu'on me pardonnera sans crime.
Ma Muse foible & sans haleine
Ouurant sa malheureusement veine,
A recours à vostre pitié:
Ne mordez point sur son ouurage,
Car ici vostre inimitié,
Desmentiroit vostre courage.
Ie ne fus iamais si superbe
Que d'oster aux vers de Malherbe
Le François qu'il nous ont appris,
Et sans malice & sans enuie
I'ai tousiours leu dans ses escrits,
L'immortalité de sa vie.
Pleust au ciel que sa renommee
Fust aussi cherement aimee
De mon Prince, qu'elle est de moi,
Son destin loing de la commune
Seroit tousiours auec le Roi
Dedans le char de la fortune.
Vne autre veine violente
Tousiours chaude & tousiours sanglante
Des combats de guerre & d'amour

A tant d'esclat sur les lettres,
Qu'en despit des freslons de Cour
Elle a fait mes sens idolatres.
Hardy *dont le plus grand volume*
N'a iamais sçeu tarir la plume,
Pousse vn torrent de tant de vers
Qu'on diroit que l'eau d'Hipocrene
Ne tient tous ses vaisseaux ouuers
Qu'alors qu'il y remplit sa veine.
Porcheres *auec tant de flame,*
Pousse les mouuemens de l'ame
Vers la voute des immortels,
Qu'il laisse par tout des matieres,
Où ses vers trouuent des Autels,
Et les autres des cimetieres.
Encore n'ai-ie point l'audace
De fouler leur premiere trace
Boisrobert *en peut amener,*
Apres ses pas tout vne presse,
Qui mieux que moy peuuent donner
Des loüanges à sa Princesse.
S. Aman *sçait polir la rime*
Auec vne si douce lime,
Que son luth n'est pas plus mignard,
Ny Gombaut *dans vne elegie,*
Ny l'Epigrame de Menard,
Qui semble auoir de la magie.
Et vous mille ou plus que i'adore
Que mon dessein veut ioindre encore

A ces genies vigoureux,
De qui ie tache icy la gloire,
Pource que le sort malheureux
Les a fait choir à ma memoire.
Voiant mes Muses estourdies
Des fraieurs & des maladies
Qui me prennent à tous momens,
Faites-leur vn peu de caresse,
Et leur rendez les complimens
De celui qui vous les adresse.

COMPASSION DE *PHILOTEE AVX* MISERES DE THEOPHILE.

I'Ai veu dans le Christal des Cieux
Les pleurs qui coulent de tes yeux
Et les doux accents de ta Lyre
Autres qu'ils ne furent iadis,
Ont charmé (si ie l'ose dire)
Tous les Anges de Paradis,
Comme tu les fais sommeiller,
C'est à moi de les esueiller
D'vne voix qui importune:
S'ils n'accordent ce que ie veux
N'en accusez que la fortune
Aueugle & contraire à mes vœux.

Toutesfois l'Empire du ſort
Dépend du celeſte reſſort,
Et ſi les ames fortunees
Ont pour moi quelque bon deſſein,
Aſſeure toi que les annees
Reuerdiront dedans ton ſein.

Apprehendes-tu le treſpas?
Vn genie guide tes pas,
Qui te voit ſans que tu voies,
Si tu crains c'eſt lui faire tort:
Car ce Mercure ny ſes voies
Ne conduiſent pas à la mort.

Parauanture les tourmens,
Qui te deuorent ſi long-temps
Ont fait breſche à ta patience
Mais il faut que ton iugement
Auſſi net que ta conſcience,
Te donne du ſoulagement.

Les tenebres de la priſon
Ne font eclypſer ta raiſon,
Et Minos au viſage bleſme,
Trouue en examinant ta foi,
Si tu n'es l'innocence meſme,
Qu'au moins elle eſt auecque toy.

Et quand auiourd'hui le malheur
Au ſolſtice de la douleur,
T'auroit appendu pour trophee
A des eſprits ſi inhumains,
Tu ſerois mis auec Orphee

Qui fut deſchiré de leurs mains.
Tes Vers n'ont du feu de l'amour
Que pour ſe faire voir au iour
Et ce que ta Muſe compoſe,
N'eſt coulpable d'aucuns forfaits,
Car iamais vne belle choſe,
N'enfanta de vilains effects.
Auſſi les plus diuins eſprits
Sont tous de ſes beautez epris,
Reconnoiſſans l'air & la grace
Du clair Phœbus qui les produit,
Les autres deſſus la face
Que les tenebres de la nuit.
Et ſi le chef des enuieux
Auoit la prunelle des yeux
Auſſi grandes que les oreilles
Il verroit luire dans tes vers
L'vne des plus rares merueilles
Qui ſe trouue dans l'vniuers.
Il verroit Phœbus & ſes ſœurs
Qui de tes charmeuſes douceurs
Endormans les cours des riuieres
Y dreſſent vn pont de criſtal.
Et font que les eaux plus fieres
Repoſent dans leur lict natal.
Car Seine d'où vient que tes flots
Autresfois legers & diſpos
Roidis au milieu de leur courſe
Font que l'œil ne peut eſtimer,

S'ils remontent deuers leur ſource
Ou s'ils vont fondre dans la mer.
N'eſt-ce point que tes Dieux charmez,
Ont ainſi leurs palais fermez
Pour auoir l'oreille attentiue
Aux regrets pleins de reprentir,
Qu'vn Cigne chante ſur ta riue
Eſtant ſur le poinct de mourir?
Soit que ſur vn lict de roſeaux
Tu dormes auecques tes eaux,
Ou que tu n'ais plus de fontaines,
Ce n'eſt pas ſans quelque raiſon,
Phœbus t'a miſe dans ſes chaiſnes,
Comme tu l'as mis en priſon.
Il auoit deſia tempeſté
Dedans l'air affligeant l'Eſté
De maladies ſans remede,
Les ondes ſentent auiourd'hui
La triſteſſe qui le poſſede,
Et languiſſent auecques lui.
Eſtans reduites aux abois.
Elles ne trainent plus de bois.
Où ſon Idole conſumee
Prit ſa volee dans les Cieux;
Quand les aueuglant de fumee
Ce Phœnix fit pleurer les Dieux:
Doncques ce barbare element
En ſera touché tellement
Qu'il alterera ſa nature,

Et moi ie ferai vanité
De couuer vne roche dure
Au sein de mon humanité?
I'atteste les Dieux immortels,
Et leurs Temples & leurs Autels,
Où prosterné ie les adore,
Mon ame ne peut consentir
Qu'vn brasier infernal deuore
Vn cœur touché de repentir.
Ardants Lutins qui voltigez
Sur la teste des affligez,
Comme des Milans sur leur proie
Vos feux ont nos fleuues taris,
Les Grecs les mirent dedans Troie
Et vous les mettez dans Paris.
Mais vous celestes messagers
Dont les esprits mensongers
Ne peuuent dementir le zele,
Animez par des faux rapports
Pour sauuer vne ame si belle
Laisserez-vous perdre le corps
Souuerains Prestres de Themis
Secondez-vous les ennemis
Du Dieu qui preside aux oracles?
Vous qui les rendez tous les iours,
Et qui du bruit de leurs miracles
Percez l'oreille des plus sours.
Dieu de nos mers où que tu sois
Auiourd'hui l'Arion François

Est à la veille du naufrage,
Tandis qu'il attend vn Dauphin,
Calme la tempeste & l'orage
Qui le menasse de sa fin.
Ce flambeau qui luit dans tes mains
Sera-il mortel aux humains
Comme il est fatal aux Idoles?
Est-ce vn presage de malheur?
Et n'a-il pas comme les Poles
La lumiere sans la chaleur?
Esclairez-en l'aueugle né,
C'est Homere qui t'a donné
Dans ces Vers traictans de loüange.
S'il voit le Soleil desormais,
D'vn homme tu feras vn Ange
Benissant ton nom à iamais.

LETTRE DE THEOPHILE
A SON FRERE.

I.

MOn frere mon dernier apui
Toi seul dont le secours me dure,
Et qui seul trouues auiourd'hui
Mon aduersité longue & dure,
Ami ferme, parent, genereux
Que mon sort le plus malheureux,

Pique d'auenture à le ſuiure
Acheue de me ſecourir,
Il faudra qu'on me laiſſe viure,
Apres m'auoir tant fait mourir.

II.

Quand les dangers ou Dieu m'a mis
Verront mon eſperance morte,
Quand mes Iuges & mes amis
T'auront tous refuſé la porte,
Quand tu ſeras las de prier,
Quand tu ſeras las de crier;
Aiant bien balancé ma teſte
Entre mon ſalut & ma mort,
Il faut en fin que la tempeſte
M'ouure le ſepulchre ou le port.

III.

Mais l'heure, qui la peut ſçauoir?
Nos malheurs ont certaines courſes,
Et des flots dont on ne peut voir
Ny les limites ny les ſources,
Dieu ſeul connoit ce changement:
Car l'eſprit ny le iugement,
Dont nous a pourueus la Nature,
Quoi que l'on vueille preſumer
N'entend non plus noſtre aduanture,
Que le ſecret flux de la Mer.

IV.

Ie ſçai bien que tous les viuans,
Euſſent ils iuré ma ruine,

N'aideront point mes pourſuiuans
Malgré la volonté diuine,
Tous les efforts ſans ſon adueu
Ne ſçauroient m'oſter vn cheueu.
Si le ciel ne les authoriſe,
Ils nous menacent ſeulement,
Eux ny nous de leur entrepriſe
Ne ſçauons pas l'euenement.

V.

Ce pendant ie ſuis abatu,
Mon courage ſe laiſſe mordre,
Et d'heure en heure ma vertu
Laiſſe tous mes ſens en deſordre,
La raiſon auec ces diſcours
Au lieu de me donner ſecours,
Eſt importune à ma foibleſſe
Et les pointes de la douleur,
Meſme alors que rien ne me bleſſe,
Me changent & voix & couleur.

VI.

Mon ſens noirci d'vn long effroi
Ne me plaiſt qu'en ce qui l'atriſte,
Et le ſeul deſeſpoir chez moi
Ne trouue rien qui lui reſiſte,
La nuict mon ſomme interrompu
Tiré d'vn ſang tout corrompu,
Me mettant de fraieurs dans l'ame
Que ie n'oſe bouger mes bras,
De peur de trouuer de la flame

Et des ſerpens parmi des dras

VII.

Au matin mon premier obiet
C'eſt la cholere inſatiable,
Et le long & cruel proiet
Dont m'attaquent les fils du Diable,
Et peut eſtre ces noires Lutins
Que la haine de mes deſtins
A trouué ſi prompts à me nuire,
Vaincus par des Demons meilleurs,
Perdent le ſoin de me deſtruire
Et ſoufflent leur tempeſte ailleurs.

VIII.

Peut-eſtre comme les voleurs
Sont quelquefois laſſez de crimes,
Les miniſtres de mes malheurs,
Sont las de deſchiffrer mes rimes:
Quelque reſte d'humanité
Voiant l'iniuſte impunité
Dont on flatte la calomnie:
Peut-eſtre leur bat dans le ſein,
Et s'oppoſe à leur felonnie
Dans vn ſi barbare deſſein.

IX.

Mais quand il faudroit que le Ciel
Meſlaſt ſa foudre à leur bruine,
Et qu'ils auroient autant de fiel
Qu'il leur en faut pour ma ruine.
Attendant ce fatal ſuccez,

Pourquoi tant de fieureux accez
Me feront-ils paſtir la face
Et ſi ſouuent hors de propos
Auecques des ſueurs de glace,
Me troubleront-ils le repos?

X.

Quoi que l'implacable courroux
D'vne ſi puiſſante partie,
Face gronder trente verroux
Contre l'eſpoir de ma ſortie,
Et que ton ardante amitié,
Par tous les ſoins de la pitié
Que te peut fournir la Nature.
Te rende en vain ſi diligent,
Et ne donne qu'à l'aduanture
Tes pas, tes cris, & ton argent.

XI.

I'eſpere toutesfois au Ciel,
Il fit que ce troupeau farouche,
Tout preſt à deuorer Daniel,
Ne trouua ni griffe ni bouche:
C'eſt le meſme qui fit iadis
Deſcendre vn air de Paradis,
Dans l'air bruſlant de la fournaiſe
Où les Saincts parmi les chaleurs
Ne ſentirent non plus la braiſe
Que s'ils euſſent foulé des fleurs.

XII.

Mon Dieu mon ſouuerain recours,

Peut s'opposer à mes miseres,
Car ses bras ne sont pas plus courts
Qu'ils estoient au temps de nos peres,
Pour estre si prest à mourir
Dieu ne me peut pas moins guerir,
C'est des afflictions extrémes
Qu'il tire la prosperité
Comme les fortunes suprémes,
Souuent le trouuent irrité.

XIII.

Tel de qui l'orgueilleux destin
Braue la misere & l'enuie
N'a peut estre plus qu'vn matin,
Ny de volupté, ny de vie,
La Fortune qui n'a point d'yeux,
Deuant tous les flambeaux des Cieux
Nous peut porter dans vne fosse.
Elle va haut, mais que sçait-on,
S'il fait plus seur dans sa Carrosse
Que dans celle de Phaeton.

XIV.

Le plus braue de tous les Rois
Dressant vn appareil de guerre,
Qui deuoit imposer des loix
A tous les peuples de la terre,
Entre les bras de ses subiets,
Asseuré de tous les obiects
Comme de ses meilleures gardes
Se vid frappé mortellement.

D'vn coup à qui cent Hallebardes
Prenoient garde inutilement,

XV.

En quelle plage des mortels.
Ne peut le vent creuer la terre,
En quel Palais, & quels Autels
Ne se peut glisser le tonnerre?
Quels vaisseaux, & quels matelots
Sont tousiours asseurez des flots,
Quelquefois des villes entieres,
Par vn horrible changement
Ont rencontre leurs Cimetieres
En la place du fondement.

XVI.

Le sort qui va tousiours de nuict
Eniuré soit d'orgueil & de ioie,
Quoi qu'il sagement conduit.
Car de mal-aisement sa voie,
Ha! que les souueraines Decrets
Ont tousiours demeuré secrets
A la subtilité des hommes:
Dieu seul connoist l'estat humain
Il sçait ce qu'auiourd'hui nous sommes
Et ce que nous serons demain.

XVII.

Or selon l'ordinaire cours
Qu'il fait obseruer à Nature
L'Astre qui preside de à mes iours
S'en va changer mon aduanture,

Mes yeux sont espuisez de pleurs
Mes esprits vsez de malheurs,
Viuent d'vn sang gelé de craintes,
La nuict trouue en fin la clarté
Et l'excez de tant de contraintes
Me presage ma liberté.

XVIII.

Quelque lacs qui me soit tendu
Par de si subtils aduersaires,
Encore n'ai-ie point perdu
L'esperance de voir Bousseres:
Encor vn coup le Dieu du iour
Tout deuant moi fera sa Cour,
Es riues de nostre heritage,
Et ie verrai ses cheueux blons
Du mesme or qui luit sur le Tage
Dorer l'argent de nos sablons.

XIX.

Ie verrai ces bois verdissans
Où nos Isles & l'herbe fresche
Seruent aux troupeaux muguissans
Et de promenoir & de creche,
L'Aurore y trouue à son retour,
L'herbe qu'ils ont mangé le iour,
Ie verrai l'eau qui les abreuue
Et i'orrai plaindre les grauiers,
Et repartir l'escho du fleuue
Aux iniures des mariniers.

Le pescheur en se morfondant
Passe la nuict dans ce riuage
Qu'il croit estre plus abondant
Que les bords de la mer sauuage,
Il vend si peu ce qu'il a pris
Qu'vn teston est souuent le prix.
Dont il laisse vuider sa nasse,
Et la quantité du poisson
Deschire par fois la tirasse
Et n'en paie pas la façon.

XXI.

S'il plaist à la bonté des Cieux
Encore vne fois en ma vie
Ie paistrai ma dent & mes yeux
Du rouge esclat de la Pauie,
Encore ce brignon muscat
Dont le pourpre est plus delicat.
Que le teint vni de Caliste
Me fera d'vn œil mesnager
Estudier dessus lopiste
Qui me l'est venu rauager.

XXI.

Ie cueillirai ces Abricots,
Les fraises à couleur de flames,
Où nos bergeres font des escots,
Qui seroient ici bons aux Dames,
Et ses figues & ses melons,
Dont la Bouche des aquilons

N'a iamais ſceu baiſer l'eſçorce.
Es iaunes muſcats ſi chers,
Que iamais la greſle ne force
Dans l'aſile de nos rochers.

XXIII.

Ie verrai ſur nos grenardiers,
Leur rouge pommes entr'ouuertes
Où le ciel comme à ſes lauriers
Garde touſiours des fueilles vertes
Ie verrai ce touffu iaſmin
Qui fait ombre à tout le chemin
D'vne aſſez ſpacieuſe allée,
Et la parfume d'vne fleur
Qui conſerue dans la gelee
Son odorat & ſa couleur.

XXIV.

Ie reuerrai fleurir nos prez,
Ie leur verrai couper les herbes,
Ie verrai quelque temps apres
Le païſan couché ſur les gerbes,
Et comme ce climat diuin
Nous eſt tres-liberal de vin,
Apres auoir rempli la grange.
Ie verrai du matin au ſoir
Comme les flots de la vendange
Eſcumeront dans le preſſoir.

XXV

L'a d'vn eſprit labourieux
L'infatigable Bellegarde.

De la voix, des mains & des yeux
A tout le reuenu prend garde,
Il connoist d'vn exacte soin
Ce que les prez rendent de foin,
Ce que nos troupeaux ont de laine,
Et sçait mieux qui les vieux paisãs
Ce que la montagne & la plaine
Nous peuuent donner tous les ans.

XXVI.

Nous cueillirons tout à moitié
Comme nous auons fait encore,
Ignorans de l'inimitié,
Dont vne race se deuore
Et freres, & sœurs, & nepueux,
De mesmes soins, de mesmes veux,
Flattant vne si douce terre,
Nous y trouuerons trop dequoi
Y deust l'orage de la guerre
Ramener le canon du Roy.

XXVII.

Si ie passois dans ce loisir
Encore autant que i'ai de vie,
Le comble d'vn si cher plaisir,
Borneroit toute mon enuie:
Il faut qu'vn iour ma liberté
Se lasche en ceste volupté,
Ie n'ai plus de regret au Louure
Aiant vescu dans ces douceurs,
Que la mesme terre me couure

Qui couure mes predeceſſeurs

XXVIII.

Ce ſont les droicts que mon pais
A meritez de ma naiſſance,
Et mon ſort les auroit trahis
Si la mort m'arriuoit en France
Non, non quelque cruel complot,
Qui de la Garonne & du Lot,
Vueille eſloigner ma ſepulture
Ie ne dois point en autre lieu
Rendre vn corps à la Nature,
Ny reſigner mon ame à Dieu

XXIX.

L'eſperance ne confond point
Mes maux ont trop de vehemence,
Mes trauaux ſont au dernier poinct,
Il faut que mon repos commence
Quelle vengeance n'a point pris
Le plus fier de tous ces eſprits
Qui s'irritent de ma conſtance,
Ils m'ont veu laſchement ſoubmis,
Contrefaire vne repentance
De ce que ie n'ai point commis,

XXX.

Ha! que les cris d'vn innocent,
Quelques longs maux qui les exercent
Trouue mal-aiſement l'accent,
Dont ces ames de fer ſe percent,
Leur rage dure vn an ſur moi

Sans trouuer ni raiſon ni loi,
Qui l'appaiſe ou qui lui reſiſte,
Le plus iuſte & le plus Chreſtien
Croit que ſa charité m'aßiſte
Si ſa haine ne me fait rien.

XXXI.

L'enorme ſuite de mal-heurs!
Dois-ie donc aux races meurtrieres,
Tant de fieures & tant de pleurs,
Tant de reſpects, tant de prieres,
Pour paſſer mes nuicts ſans ſommeil,
Sans feu, ſans air, & ſans Soleil,
Et pour mordre ici les murailles:
N'ai-ie encore ſouffert qu'en vain,
Me dois-ie arracher les entrailles?
Pour ſouler leur derniere faim?

XXXII.

Derechef mon dernier appui,
Toy ſeul dont le ſecours me dure,
Et qui ſeul trouues auiourd'hui
Mon aduerſité longue & dure,
Rare frere, ami genereux,
Que mon ſort le plus mal-heureux
Pique d'auantage à le ſuiure,
Acheue de me ſecourir,
Il faudra qu'on me laiſſe viure
Apres m'auoir faict tant mourir.

RESPONSE A LA PRIERE DE
THEOPHILE
PAR LES POETES.

Toy à qui i'addresse l'honneur
De mes vers qui touchent ton cœur
En ta priere fauorable
Que ton esprit en vn moment
Produit d'vn effect loüable
Bien qu'il se voie au monument,
Au contraire ta prompte main
A prisé la plume soudain.
Ainsi que la Muse t'inspire
De chanter loüange à ses vers
Que de ta plus mignar de lire
Tu resonne par l'Vniuers,
Car tous ces esprits les plus beaux
Ouuriront par toi les tombeaux
Afin d'engloutir tes complaintes.
Et le bien heureux Augustin
De toutes ces prieres sainctes
Fauorisera ton Destin.
Toi qui met ces vers en auant
Qui poursuiuent le plus souuent
Le Parlement & la Iustice,
Afin qu'il aye esgard a toi

Et que d'vn si cruel supplice
Il ne te condamne en la Loi
Faut-il qu'vn si mal-heureux sort
Qui te veut porter à grand tort
Son ombre à ta clarté nouuelle
Que tu vas iettans dans les cœurs
Auec vne seule estincelle
D'vn de tes plus simples labeurs,
Ressouuiens-toi que tes escrits
Ont esté des plus beaux esprits
Tousiours en grande reuerence,
Voiant que dans l'obcurité
Tu n'as laissé en patience
Celle-là qui t'a allaitté.
Bien que tu sois parmi les fers
Au lieu plus noir que les enfers
Où le Soleil perd sa lumiere,
Qui te fait souffrir vn tourment.
Mais la vertu de ta priere
Adoucira le Parlement.
L'espoir que tu as de sortir
Fait incontinent repentir
Tes pauures Muses enchaisnees
Estroittement au dur lien,
Où elles estoient destinees
Pour estre cause de ton bien.
Tes pleurs, tes plaintes, & souspirs
Qui renflamment tous les desirs
Ne tariront point les fontaines

De ceux qui iettent la fureur
Au bruict des langues inhumaines
Qui sont cause de ton malheur.
Si tu as par trop offence
Durant ton courage insensé.
Des Dieux & toute leurs puissance
Mets là ton vice à l'abandon,
Et d'vn cœur rempli d'innocence
Demande leur en leur pardon.
Mais quoi l'on dit que tes ennuits,
Qui se font par toi iour & nuits,
Sont au plus loin de ta pensee,
Et si tu es en liberté,
Tu feras ainsi que rosee,
Distiller ta meschanceté.
Non, non, humains ne croiez pas
Le bruit qui seme ici bas,
Ie pleignerois plustost ma force,
Et y emploier au besoin,
Pour effacer toute l'amorce
Qui le lui fait ronger son foin
Alors mon cœur a dit ainsi,
Tes escrits m'ont mis en souci
Aiant brisé toutes les portes,
Don, ma plume en sent la douleur,
Et l'esprit du ieune Desportes
Qui suit les pas de ta douceur.
Ny vous, Malherbe, ny vos vers,
N'estimeront point l'Vniuers

Pour mieux secourir la foiblesse
De celui plein d'estonnement
Dedans ce lieu où la tristesse,
Le rend proche du mônument.
Hardi, *que le Ciel a beni*
Cependant qu'il nous a fourni
Des vers qui consacrent la gloire,
De nos Muses sur les Autels,
Qu'on dresse à des dieux pour memoire,
De rendre leurs noms immortels.
Ne crain point, mais asseure toy,
De te reuoir proche du Roi
Où ton esperance s'appuie,
Si tu viens à garder la paix
Et que ton pouuoir ne l'essuie,
Ains conserue là à iamais.
Et si tu sors de la prison,
Retire toi en la maison.
D'vn ami qui te fauorise,
Et ne mesle plus ton souci
Parmi ceux qui causent ta prise.
Quand tu seras mis hors d'ici.
Titie en ces grandes douleurs
Ne vid iamais tant de mal-heurs.
Brigue ainsi en sa fortune,
Ou la Muse en a plus souffert,
Au bruit d'vne trouppe commune,
Qu'il ne fait au creux de l'Enfer,
Le peuple qui force les Loix

Sans crier à haute voix
Iettez au feu toute l'ouurage
De cil qui merite la mort.
Ce disent leurs cœurs pleins de rage
Que lui-mesme sente la mort.
Puis que ce fait est mal-heureux
Garde toi de ces enuieux
Qui poursuiuent ton innocence.
Afin que l'obscure prison
Te soit donnée en recompense
Pour te seruir d'vne maison.

THEOPHILE
A SON AMY CHIRON.

TOy qui fais vn breuuage d'eau
Mille fois meilleur & plus beau
Que celui du beau Ganimede,
Et qui lui donne tant d'appas
Que sa liqueur est vn remede
Contre l'atteinte du trespas.
Penses-tu que malgré l'ennui
Que me peut donner auiourd'huy
L'horreur d'vne prison si noire,
Ie ne regarde encor vn lieu
Au mesme endroit de ta memoire
Où se doit mettre vn demi-Dieu.

Le pescheur en se morfondant
Passe la nuict dans ce riuage
Qu'il croit estre plus abondant
Que les bords de la mer sauuage,
Il vend si peu ce qu'il a pris
Qu'vn teston est souuent le prix.
Dont il laisse vuider sa naße,
Et la quantité du poisson
Deschire par fois la tirasse
Et n'en paie pas la façon.

XXI.

S'il plaist à la bonté des Cieux
Encore vne fois en ma vie
Ie paistrai ma dent & mes yeux
Du rouge esclat de la Pauie,
Encore ce brignon muscat
Dont le pourpre est plus delicat.
Que le teint vni de Caliste
Me fera d'vn œil mesnager
Estudier dessus lopiste
Qui me l'est venu rauager.

XXI.

Ie cueillirai ces Abricots,
Les fraises à couleur de flames,
Où nos bergeres font des escots,
Qui seroient ici bons aux Dames,
Et ses figues & ses melons,
Dont la Bouche des aquilons

N'a iamais ſceu baiſer l'eſçorce.
Es iaunes muſcats ſi chers,
Que iamais la greſle ne force
Dans l'aſile de nos rochers.

XXIII.

Ie verrai ſur nos grenardiers,
Leur rouge pommes entr'ouuertes
Où le ciel comme à ſes lauriers
Garde touſiours des fueilles vertes
Ie verrai ce touffu iaſmin
Qui fait ombre à tout le chemin
D'vne aſſez ſpacieuſe allée,
Et la parfume d'vne fleur
Qui conſerue dans la gelee
Son odorat & ſa couleur.

XXIV.

Ie reuerrai fleurir nos prez,
Ie leur verrai couper les herbes,
Ie verrai quelque temps apres
Le païſan couché ſur les gerbes,
Et comme ce climat diuin
Nous eſt tres-liberal de vin,
Apres auoir rempli la grange.
Ie verrai du matin au ſoir
Comme les flots de la vendange
Eſcumeront dans le preſſoir.

XXV

L'a d'vn eſprit labourieux
L'infatigable Bellegarde

De la voix, des mains & des yeux
A tout le reuenu prend garde,
Il connoist d'vn exacte soin
Ce que les prez rendent de foin,
Ce que nos troupeaux ont de laine,
Et sçait mieux qui les vieux paisãs
Ce que la montagne & la plaine
Nous peuuent donner tous les ans.

XXVI.

Nous cueillirons tout à moitié
Comme nous auons fait encore,
Ignorans de l'inimitié,
Dont vne race se deuore
Et freres, & sœurs, & nepueux,
De mesmes soins, de mesmes veux,
Flattant vne si douce terre,
Nous y trouuerons trop dequoi
Y deust l'orage de la guerre
Ramener le canon du Roy.

XXVII.

Si ie passois dans ce loisir
Encore autant que i'ai de vie,
Le comble d'vn si cher plaisir,
Borneroit toute mon enuie:
Il faut qu'vn iour ma liberté
Se lasche en ceste volupté,
Ie n'ai plus de regret au Louure
Aiant vescu dans ces douceurs,
Que la mesme terre me couure

Qui couure mes predecesseurs

XXVIII.

Ce sont les droicts que mon pais
A meritez de ma naissance,
Et mon sort les auroit trahis
Si la mort m'arriuoit en France
Non, non quelque cruel complot,
Qui de la Garonne & du Lot,
Vueille esloigner ma sepulture
Ie ne dois point en autre lieu
Rendre vn corps à la Nature,
Ny resigner mon ame à Dieu

XXIX.

L'esperance ne confond point
Mes maux ont trop de vehemence,
Mes trauaux sont au dernier poinct,
Il faut que mon repos commence
Quelle vengeance n'a point pris
Le plus fier de tous ces esprits
Qui s'irritent de ma constance,
Ils m'ont veu laschement soubmis,
Contrefaire vne repentance
De ce que ie n'ai point commis,

XXX.

Ha! que les cris d'vn innocent,
Quelques longs maux qui les exercent
Trouue mal-aisement l'accent,
Dont ces ames de fer se percent,
Leur rage dure vn an sur moi

Sans trouuer ni raison ni loi,
Qui l'appaise ou qui lui resiste,
Le plus iuste & le plus Chrestien
Croit que sa charité m'assiste
Si sa haine ne me fait rien.

XXXI.

L'enorme suite de mal-heurs!
Dois-ie donc aux races meurtrieres,
Tant de fieures & tant de pleurs,
Tant de respects, tant de prieres,
Pour passer mes nuicts sans sommeil,
Sans feu, sans air, & sans Soleil,
Et pour mordre ici les murailles:
N'ai-ie encore souffert qu'en vain,
Me dois-ie arracher les entrailles?
Pour souler leur derniere faim?

XXXII.

Derechef mon dernier appui,
Toy seul dont le secours me dure,
Et qui seul trouues auiourd'hui
Mon aduersité longue & dure,
Rare frere, ami genereux,
Que mon sort le plus mal-heureux
Pique d'auantage à le suiure,
Acheue de me secourir,
Il faudra qu'on me laisse viure
Apres m'auoir faict tant mourir.

RESPONSE A LA PRIERE DE THEOPHILE PAR LES POETES.

Toy à qui i'addresse l'honneur
De mes vers qui touchent ton cœur
En ta priere fauorable
Que ton esprit en vn moment
Produit d'vn effect loüable
Bien qu'il se voie au monument,
Au contraire ta prompte main
A prisé la plume soudain.
Ainsi que la Muse t'inspire
De chanter loüange à ses vers
Que de ta plus mignar de lire
Tu resonne par l'Vniuers,
Car tous ces esprits les plus beaux
Ouuriront par toi les tombeaux
Afin d'engloutir tes complaintes.
Et le bien heureux Augustin
De toutes ces prieres saincttes
Fauorisera ton Destin.
Toi qui met ces vers en auant
Qui poursuiuent le plus souuent
Le Parlement & la Iustice,
Afin qu'il aye esgard a toi

E t que d'vn ſi cruel ſupplice
Il ne te condamne en la Loi
Faut-il qu'vn ſi mal-heureux ſort
Qui te veut porter à grand tort
Son ombre à ta clarté nouuelle
Que tu vas iettans dans les cœurs
Auec vne ſeule eſtincelle
D'vn de tes plus ſimples labeurs,
Reſſouuiens-toi que tes eſcrits.
Ont eſté des plus beaux eſprits
Touſiours en grande reuerence,
Voiant que dans l'obcurité
Tu n'as laiſſé en patience
Celle-là qui ta allaitté.
Bien que tu ſois parmi les fers
Au lieu plus noir que les enfers
Où le Soleil perd ſa lumiere,
Qui te fait ſouffrir vn tourment.
Mais la vertu de ta priere
Adoucira le Parlement.
L'eſpoir que tu as de ſortir
Fait incontinent repentir
Tes pauures Muſes enchaiſnees
Eſtroittement au dur lien,
Où elles eſtoient deſtinees
Pour eſtre cauſe de ton bien.
Tes pleurs, tes plaintes, & ſouſpirs
Qui renflamment tous les deſirs
Ne tariront point les fontaines

De ceux qui iettent la fureur
Au bruict des langues inhumaines
Qui ſont cauſe de ton malheur.
Si tu as par trop offence
Durant ton courage inſenſé.
Des Dieux & toute leurs puiſſance
Mets là ton vice à l'abandon,
Et d'vn cœur rempli d'innocence
Demande leur en leur pardon.
Mais quoi l'on dit que tes ennuits,
Qui ſe font par toi iour & nuits,
Sont au plus loin de ta penſee,
Et ſi tu es en liberté,
Tu feras ainſi que roſee,
Diſtiller ta meſchanceté.
Non, non, humains ne croiez pas
Le bruit qui ſeme ici bas,
Ie pleignerois pluſtoſt ma force,
Et y emploier au beſoin,
Pour effacer toute l'amorce
Qui le lui fait ronger ſon foin
Alors mon cœur a dit ainſi,
Tes eſcrits m'ont mis en ſouci
Aiant briſé toutes les portes,
Don, ma plume en ſent la douleur,
Et l'eſprit du ieune Deſportes
Qui ſuit les pas de ta douceur.
Ny vous, Malherbe, *ny vos vers,*
N'eſtimeront point l'Vniuers

Sans crier à haute voix
Iettez au feu toute l'ouurage
De cil qui merite la mort
Ce disent leurs cœurs pleins de rage
Que lui-mesme sente la mort.
Puis que ce fait est mal-heureux
Garde toi de ces enuieux
Qui poursuiuent ton innocence.
Afin que l'obscure prison
Te soit donnée en recompense
Pour te seruir d'vne maison.

THEOPHILE
A SON AMY CHIRON.

TOy qui fais vn breuuage d'eau
Mille fois meilleur & plus beau
Que celui du beau Ganimede,
Et qui lui donne tant d'appas
Que sa liqueur est vn remede
Contre l'atteinte du trespas.
Penses-tu que malgré l'ennui
Que me peut donner auiourd'huy
L'horreur d'vne prison si noire,
Ie ne regarde encor vn lieu
Au mesme endroit de ta memoire
Où se doit mettre vn demi-Dieu.

Que la main cherche en s'esueillant.
Au lieu d'estre dans les enfers
De songer des feux & des fers
Qui me font le repos si triste,
Ie songerois d'estre à Paris
Dans le cabinet où Caliste
Eut le triomphe de Cloris.
A L'esclat de ses deux flambeaux
Les noires caues des tombeaux
D'où ie vois sortir les furies,
Se peindroient de viues couleurs
Et feroient à mes resueries
De beaux prez tapissez de fleurs.
Ah! que ie perds de ne pouuoir
Quelquefois t'oüir & te voir
Dans mes noires melancolies,
Qui ne me laissent presque rien
De tant d'agreables folies
Qu'on aimoit en mon entretien.
Que mes Dieux sont mes ennemis
De ce qu'ils ne m'ont pas permis
De t'appeller en ma destresse
Docte Chiron, apres le Roy
Et les faueurs de ma maistresse
Mon cœur n'a de regret qu'à toy.

Dans de ſi dangereuſes toiles,
Le Dieu que nous allons chercher
Loge plus haut que les eſtoiles,
Nulle diuinité que lui,
Ne me peut donner auiourd'hui
Cette flame ou cette fumée,
Dont nos entendemens eſpris
S'efforcent à gaigner le prix,
Que meritent la renommée.
Apres lui ie m'en vais loüer
Vne image de Dieu ſi belle,
Que le Ciel me doit aduoüer
Du trauail que i'ai pour elle:
Car apres les ſacrez Autels,
Qui deuant leur feux immortels
Font auſsi proſterner les Anges,
Nous pouuons ſans impieté
Flatter vne chaſte beauté
Du doux encens de mes loüanges.
Ainſi ſous des modeſtes vœux
Mes vers promettent à Siluie,
Ce bruit charmeux que les nepueux
Nomment vne ſeconde vie:
Que ſi mes eſcrits meſpriſez
Ne peuuent voir authoriſes
Les teſmoignages de ſa gloire,
Ces eaux, ces rochers & ces bois
Prendront des ames & des voix
Pour en conſeruer la memoire.

Si quelques arbres renommez,
D'vne adoration profane,
Ont esté iadis animez
Des sombres regards des Dianes;
Si les ruisseaux en murmurant
Alloient autrefois discourant
Au gré d'vn Faune & d'vne Fée,
Et si la masse du rocher,
Se laissoit quelques-fois toucher
Aux chansons que disoit Orphée.

Qu'elle dureté peut auoir
L'obiet que ma Princesse touche,
Qu'elle ne puiße le pouruoir
Tout außi-tost d'ame & de bouche,
Dans ses bastimens orgueilleux
Dans ses promenoirs merueilleux
Qu'elle solidité de marbres
Ne pourront penetrer ses yeux,
Quelles fontaines & quels arbres
Ne les estimeront des Dieux.
Les plus durs chesnes entr'ouuers
Bien plustost de gré que de force
Peindront pour elle de mes Vers
Et leur fueilles & leur escorce,
Et quand ils les auront grauez
Sur leur fronts plus releuez,
Ie sçai que les plus fiers orages
Ne leur oseront pas toucher,
Et pourront plustost arracher

Leur racines & leurs ombrages.
Ie ſçai que ces miroirs flotans
Où l'obiet change tant de place,
Pour elle deuenus conſtans
Auront vne fidelle glace,
Et ſous vn ornement ſi beau
La ſurface meſme de l'eau,
Nonobſtant ſa delicateſſe
Gardera ſeurement encrez
Et mes characteres ſacrez,
Et les attraits de la Princeſſe.
Mais ſa gloire n'as pas beſoin
Que mon ſeul ouurage en reſponde;
Le Ciel en a deſia pris ſoin
De la peindre par tout le monde,
Ses yeux ſont peints dans le Soleil,
L'Aurore dans ſon teint vermeil
Voit ſes autres beautez tracées,
Et rien n'eſteindra ces vertus
Que les cieux ne ſoient abatus
Et les eſtoiles effacées.

ODE. II.

VN ſoir que les flots mariniers
Appreſtoient leur molle littiere,
Aux quatre rouges limonniers
Qui ſont au ioug de la lumiere,
Ie panchois mes yeux ſur le bord

D'vn lict où la Naiade dort
Et regardant pescher Siluie
Ie voiois battre les poissons
A qui plustost perdroit la vie
En l'honneur de ses hameçons.
D'vne main defendant le bruit,
Et de l'autre iettant la ligne,
Elle fait qu'abordant la nuict
Le iour plus bellement decline,
Le Soleil craignoit d'esclairer,
Et craignoit de se retirer,
Les estoiles n'osoient paroistre,
Les flots n'osoient s'entrepasser,
Le Zephire n'osoit passer,
L'herbe se retenoit de croistre.
Ses yeux iettoient vn feu dans l'eau,
Ce feu choque l'eau sans la craindre,
Et l'eau trouue ce feu si beau
Qu'elle ne l'oseroit esteindre,
Ses eleméns si furieux
Pour le respect de ses beaux yeux
Interrompirent leur querelle,
Et de crainte de la fascher
Se virent contraints de cacher
Leur inimitié naturelle.
Les Tritons en la regardant
Au trauers leur vitres liquides
D'abord à cét obiet ardant
Sentent qu'ils ne sont plus humides,

Et pour estonnement soudain,
Chacun d'eux dans vn corps de dain,
Cache sa forme despoüillée,
S'estonne de se voir cornu,
Et comment le poil est venu
Dessus son escaille moüillée:
Souspirant du cruel affront
Qui de Dieux les a fait bestes,
Et sous les cornes de leur front
A courbé leurs honteuses testes,
Ils ont abandonné les eaux,
Et dans la riue où les rameaux
Leur ont fait vn logis si sombre,
Promenant leurs yeux esbahis
N'osent plus fier que leur ombre
A l'estang qui les a trahis.
On dit que la sœur du Soleil
Eut ce pouuoir sur la Nature,
Lors que d'vn changement pareil
Acteon quitta sa figure,
Ce que fit sa diuine main,
Pour punir dans vn corps humain,
Sa curiosité profane
S'est fait ici contre les Dieux,
Qui n'auoient approché leurs yeux
Que des yeux de nostre Diane.
Ces Dains que la honte & la peur
Chasse des murs & des allées,
Maudissent le destin trompeur

Des froideurs qui leur a volées,
Le cœur priué d'humidité
Voir le Ciel ni fouler la terre,
Où Siluie en ses promenoirs
Iette l'esclat de ses yeux noirs
Qui leur font encore la guerre.

Ils s'estiment heureux pourtant
De prendre l'air qu'elle respire,
Leur destin n'est que trop contant
De voir le iour sous son Empire,
La Princesse qui les charma
Alors qu'elle les transforma
Les fit estre blancs comme neige,
Et pour consoler leur douleur,
Ils reçeurent le priuilege
De porter tousiours sa couleur.

Lors qu'à petits floquons liez,
La neige fraischement venuë,
Sur des grands tapis desliez
Espanche l'amas de la nuë,
Lors que sur le chemin des Cieux
Les grains serrez & gracieux,
N'ont trouué ny vent ny tonnerre,
Et que sur les premiers coupeaux,
Loin des hommes & des trouppeaux,
Ils ont peint les bois & la terre.

Quelque vigueur que nous aions
Contre les esclats qu'elle darde

Ils nous bleſſent, & leurs raions
Esblouiſſent qui les regarde,
Tel dedans ce Parc ombrageux
Eſclaire le troupeau neigeux,
Et dans ſes veſtemens modeſtes
Où le front de Siluie eſt peint,
Fait briller l'eſclat de ſon teint
A l'enui des neiges celeſtes.

En la ſaiſon que le Soleil
Vaincu du froid & de l'orage,
Laiſſent tant d'heures au ſommeil
Et ſi peu de temps à l'ouurage,
La neige voiant que ces Dains
La foulent auec des deſdains
S'irrite de leurs bonds ſuperbes,
Et pour affamer ce troupeau
Par deſpit ſous vn froid manteau,
Cache & tranſit toutes les herbes.

Mais le Parc pour ſes nourriſſons
Tient aſſez de creches couuertes,
Que la neige ni les glaçons
Ne trouueront iamais ouuertes,
Là le plus rigoureux Hyuer
Ne les ſçauroit iamais priuer,
Ny de loge ny de paſture,
Ils y trouuent touſiours du vert.
Qu'vn peu de ſoin met à couuert
Des outrages de la Nature.

Là les Faiſans & les Perdrix,

Y fourniſſent leurs compagnies,
Mieux que les hales de Paris
Ne les ſçauroient auoir fournies,
Auec elle voit-on manger
Ce que l'air le plus eſtranger
Nous peut faire venir de rare
Des Oiſeaux venus de ſi loin
D'vn grand Roy qui n'eſt pas auare.

Les animaux les moins priuez,
Auſſi bien que les moins ſauuages,
Sont eſgalement captiuez
Dans ces bois & dans ces riuages,
Le maiſtre d'vn lieu ſi plaiſant,
De l'Hyuer le plus mal-faiſant,
Deffie toutes les malices
A l'Abondance de ſon bien
Les elemens ne trouuent rien
Pour lui retrancher ſes delices.

ODE. III.

DAns ce Parc valon ſecret
Tout voilé de ramages ſombres
Où le Soleil eſt ſi diſcret
Qu'il n'i force iamais les ombres,
Preſſé d'vn cours ſi diligent
Les flots de deux ruiſſeaux d'argent,
Et donne vne fraiſcheur ſi viue

A tous les obiets d'alentour
Que mesme les martyrs d'amour
Y trouuent leur douleur captiue.
Vn estang d'or là tout aupres
Où ces fontaines violentes
Courent & font du bruit expres
Pour esueiller ses vagues lentes
Lui d'vn maintien maiestueux
Reçoit l'abord impetueux
De ces Naiades vagabondes,
Qui dedans ce large vaisseau
Confondent leur petit ruisseau
Et ne discerne plus ses ondes.

La Melicerte en vn gazon,
Pres de l'estang qui l'enuironne
Fait aux Cygnes vne maison
Qui lui sert aussi de couronne.
Si la vague qui bat ses bors
Iamais auecques des thresors
N'arriue à son petit empire,
Au moins les vents & les rochers
N'y font point crier les nochers
Dont ils ont brisé les Nauires.

Là les Oiseaux font leurs petits
Et n'ont iamais veu leurs couuées,
Saouler les sanglants appetits
Du serpent qui les a trouuées.
Là n'estend point ses plis mortels
Ce monstre de qui tant d'autels

Ont iadis adoré les charmes,
Et qui d'vn goſier gemiſſant
Fait tomber l'ame du paſſant
Dedans l'embuche de ſes larmes.
Zephire enchaſſe les chaleurs,
Rien que les Cygnes n'y repaiſſent,
On ny trouue rien ſous les fleurs
Que la fraiſcheur dont elles naiſſent,
Le gazon garde quelquesfois
Le bandeau, l'arc & le carquois
De mille amours qui ſe deſpoüillent,
A l'ombrage de ſes roſeaux,
Et dans l'humidite des eaux
Trempent leurs ieunes corps qui boüillent,
L'eſtang leur preſte ſa fraiſcheur,
La Naiade leur verſe à boire,
Tout l'eau prend de leur blancheur
L'eſclat d'vne couleur d'yuoire,
On void là ces nageurs ardents,
Dans les ondes qu'ils vont fondants,
Faire la guerre aux Nereides.
Qui deuant leur teint mieux vni,
Cachent leur viſage terni
Et leur front tout coupé de rides.
Or enſemble, ores diſperſez,
Ils brillent dans ce creſpe ſombre,
Et ſous les flots qu'ils ont percez
Laiſſent eſuanouir leur ombre.
Par fois dans vne claire nuict.

Qui du feu de leurs yeux reluit
Sans aucun ombrage de nues,
Diane quitte ſon Berger
Et s'en va là dedans nager,
Auec ſes eſtoiles nuës.
Les ondes qui leur font l'amour,
Se refriſent ſur leurs eſpaules,
Et font danſer tout à l'entour
L'ombre des roſeaux & des ſaules,
Le Dieu de l'eau tout furieux
Hauſſé pour regarder leur yeux
Et leur poil qui flotte ſur l'onde,
Du premier qu'il void approcher,
Penſe voir ce ieune Cocher
Qui fit iadis bruſler le monde.
Et ce pauure Amant langoureux,
Dont le feu touſiours ſe r'allume,
Et de qui les ſoings amoureux
Ont fait ainſi blanchir la plume,
Ce beau Cygne à qui Phaeton
Laiſſa ce lamentable ton,
Teſmoin d'vne amitié ſi ſainƈte,
Sur le dos ſon aiſle eſleuant
Met ſes voiles blanches au vent,
Pour chercher l'obiet de ſa plainte.



Ainſi pour flatter ſon ennui,
Ie demande au Dieu Melicerte,
Si chacun Dieu n'eſt pas celui
Dont il ſouſpire tant la perte

Et contemplant de tous costez
La semblance de leurs beautez,
Il sent renouueller sa flame,
Errant auec des faux plaisirs
Sur les traces des vieux desirs,
Que conserue encore son ame.
Tousiours ce furieux dessein,
Entretient ses blessures fraisches,
Et fait venir contre son sein
L'air bruslant & les ondes seches:
Ces attrais empreints là dedans
Comme auec des flambeaux ardants
Lui rendent la peau toute noire,
Ainsi dans comme dehors,
Il lui teidt l'esprit & le corps

ODE IV.

CHaste Oiseau que ton amitié
Fut mal-heureusement suiuie,
Sa mort est digne de pitié
Comme ta foi digne d'enuie;
Que ce precipité tombeau.
Qui t'en laissa l'obiet si beau,
Fut cruel à tes destinées,
Si la mort l'eust l'aissé viellir;
Tes paßions alloient faillir:
Car tout s'esteint par les années.

Mais quoi! le ſort a des reuers,
Et certains mouuemens de haine,
Qui demeurent touſiours couuerts
Aux yeux de la prudence humaine;
Si pour ſuiure ce repentir
Ton iugement euſt peu ſentir,
Le iour qui nous venoit diſioindre;
Tu n'euſſes iamais veu le iour,
Et iamais le traict de l'amour
Ne ſe fuſt meſlé de te poindre.
Pour auoir aimé ce garçon,
Encor apres la ſepulture;
Ne crains pas le mauuais ſoupçon
Qui peut blamer ton aduanture,
Les courages des vertueux
Peuuent d'vn vœu reſpectueux
Aimer toutes beautez ſans crime;
Comme donnant à tes amours
Ce chaſte & ce commun diſcours:
Mon cœur n'a point paſſé ma rime.
Certains Critiques curieux
En trouuent les mœurs offencées,
Mais leurs ſoupçons iniurieux
Sont les crimes de leurs penſées;
Le deſſein de la Chaſteté,
Prend vne honneſte liberté
Et franchit les ſottes limites;
Que preſcriuent les impoſteurs,
Qui ſous des robbes de Docteurs

Ont des âmes de Sodomites,
Le Ciel nous donne la beauté
Pour vne marque de sa grace,
C'est par où sa diuinité
Marque tousiours vn peu sa trace.
Tous les obiects les mieux formez,
Doiuent estre mieux animez,
Si ce n'est qu'vne ame maligne
Esclaue d'vn corps vicieux,
Combattant les faueurs des Cieux,
En demente son origine.
O que le desir aueuglé,
Ou l'ame du brutal aspire,
Est loin du mouuement reglé.
Dont le cœur vertueux souspire,
Que ce feu que nature a mis
Dans le cœur de deux vrais amis
A des rauissemens estranges,
Nature a fondé cét amour,
Ainsi les yeux aiment le iour,
Ainsi le Ciel aime les Anges.
Ainsi malgré ces tristes bruits,
Et leur imposture cruelle,
Thyrsis & moy goustons les fruits,
D'vne amitié chaste & fidelle,
Rien ne separe nos desirs,
Ny nos ennuis, ny nos plaisirs,
Nos influences enlacées
S'estreignent d'vn mesme lien,

Et mes ſentimens ne ſont rien
Que le miroir de ſes penſées.
Certain feu de diuinité,
Qu'on nommoit autrefois genies
D'vne inuiſible affinité
Tiennent nos fortunes vnies
Quelque viſage different,
Quelque diuers ſort apparent,
Qui ſe liſe en nos aduantures,
Sa raiſon & ſon amitié
Prennent auiourd'hui la moitié
De ma honte & de mes iniures.
Lors que d'vn ſi ſubit effroi
Les plus noirs enfans de l'enuie,
Au milieu des faueurs du Roy,
Oſerent menacer ma vie,
Et que pour me voir opprimé
Le Parlement meſme animé
Des rapports de la Calomnie,
Sans pitié me vid combatu,
De la ſecrette tirannie
Des ennemis de ma vertu.
Thyrſis auecques trop de foi
M'aſſeura comme il eſt vnique
A qui laſtre luiſant ſur moy,
De tous mes deſſeins communique;
Il n'eut pas diſpoſé ſon cours
A commencer les triſtes iours,
Dont ie ſouffre encore l'orage,

Qu'il s'en vint sous vn froid sommeil
De tout ce funeste appareil
A Damon faire voir l'image
Thyrsis outré des mes douleurs,
Me redit ce songe effroiable,
Qu'vn long train de tant de malheurs
Rendent d'oresnauant aimable:
D'vn long souspir qui deuança
La premiere voix qu'il poussa
Pour predire mon aduenture:
Ie sentis mon sang se geler,
Et comme autour de moy voler
L'ombre de ma douleur future.

ODE V.

DAmon, dit-il, i'estois au lit,
Goustant ce que les nuits nous versent,
Lors que le somme enseuelit
Les soins du iour qui nous trauersent,
Au milieu d'vn profond repos,
Ou nul regard n'y nul propos,
N abusoit de ma fantaisie,
Vne froide & noire vapeur
Me transit l'ame d'vne peur
Qui la tient encore saisie.
Iamais que lors nostre amitié
N'auoit mis mon cœur à la gesne,
Tu me fis lors plus de pitié

Que Philis ne me fait de peine.
C'et effroiable ſouuenir,
Me vient encore entretenir
Et me redonne des alarmes
Du ſpectacle plus ennemi,
Que iamais d'vn œil endormi
A peu faire couler des larmes.
Ie ne ſçay ſi le feu d'amour,
Qui n'abandonne point mon ame,
Au defaut des raions du iour
Ouurit lors mes yeux de ſa flame:
Combien que dans cé froid ſommeil
La viſible ardeur du Soleil
Se fuſt du tout eſuanoüie,
Ie creus qu'en ceſte fiction
I'auois libre la function
De ma veuë & de mon oüie.
Vn grand fantoſme ſouſterrain
Sortant de l'infernale foſſe,
Enroüé comme de l'airain,
Ou qui rouleroit vn caroſſe,
D'vn abord qui me menaçoit,
Et d'vn regard qui me bleſſoit,
Dreſſant vers moi ſes pas funebres,
Fier des commiſſions du ſort
Me dit trois fois, Damon eſt mort:
Puis ſe perdit dans les tenebres
Sans doute que leurs veritez
Plus puiſſantes que les menſonges,

Ostant ses fers à ma paupiere
Me resueilla tout en sursaut,
Et me laissa voir la lumiere:
Ie me leuai deshabillé
Plus transi, plus froid, plus moüillé,
Que si i'estois sorti de l'onde:
C'estoit au poinct que l'occident
Laisse sortir le Char ardant,
Où roule le flambeau du monde.
Cherchant du soulas par mes yeux,
Ie mets la teste à la fenestre,
Et regarde vn peu dans les Cieux
Le iour qui ne faisoit que naistre:
Et combien que ce songe là
Dans mon sang que la peur gela,
Laissast encore ses images,
Ie me r'asseure & me rendors
Croiant que les vapeurs du corps
Auoient enfanté ces nuages,
Le sommeil ne m'eut pas repris
Que songeant encore à ta vie
Tu vins r'asseurer mes esprits
Qu'il ne te l'auoit point rauie,
Il est vrai, Thyrsis, me dis-tu,
Qu'on ne veut bien à ma vertu,
Si ie te vis dans vne esmeute
Auancer l'espée à la main
Vers vn portail qui cheut soudain
Et qui t'accabla de sa cheute,

De là ce songe en mon cerueau,
Poursuiuant tousiours son idée,
Ie te vis suiure en vn tombeau
Par vne foulle desbordée,
Les Iuges y tenoient leur rang
L'vn d'entr'eux espancha du sang
Qui me iallit contre la face.
Là tout mon songe s'acheua,
Et ton pauure ami se leua
Noié d'vne sueur de glace.

Cher Thyrsis lors que mon esprit
D'vne souuenance importune,
Repense au destin qui t'apprit
Les secrets de mon infortune,
Lors que ie suis le moins troublé
Tout mon esprit est accablé
De la tempeste ineuitable,
Dont me bat le courroux diuin,
Et voici comment son deuin,
A rendu ta voix veritable.

Ce songe du fatal secret,
Où ma premiere mort fut peinte
Predisoit le cruel decret,
Dont ma liberté fut esteinte
Ce garçon aux vestemens noirs
Qui sembloit sortir des manoirs,
Qui ne s'ouurent qu'a la magie,
Lors qu'il parla de mon tombeau
Predisoit l'imfame flambeau

Qui consuma mon effigie.
Thyrsis encore à l'autrefois
Que cette vision suiuie
Par mes regards & par ma voix
L'asseura que i'estois en vie
Se doit assez ressouuenir
Du souci qui le fit venir
Où i'auois commencé ma fuite,
Lors que sa voix moins que ces pleurs
Me dit ce songe de malheurs,
Dont i'attens encore la suite.
Ce songe auec autant de foi
Lui fit voir l'espée & la porte,
Et le peuple à l'entour de moy,
Comme d'vne personne morte,
Quand mes foibles bras alarmez
A cinquante voleurs armez
Voulurent presenter l'espée,
Ie cheus sous vn portail ouuert,
Et fus saisi dans le couuert,
Ou ma bonne foi fut trompée,
Soudain le sieur de Commartin
Qui porte des habits funebres,
Me fit serrer à sainct Quentin
Entre les fers & les tenebres,
Depuis tousiours tout enchaisné
Soixante Archers m'ont amené
Par les bruits de la populace
Dedans ce tenebreux manoir,

Ou ce ſang & les iuges noirs
M'auoient deſia marqué la place.

ODE. VI.

AInſi propheti ſa Thyrſis
Les mal-heurs que toute vne année
Par des accidens ſi precis
A fait choir ſur ma deſtinée,
La furie de mon deſtin
Lui parut au meſme matin
Qu'elle reſpandit ſa bruine,
Car le Decret du Parlement
Se donnoit au meſme moment
Que Thyrſis ſongeoit ma ruine.
Mon innocence & ma raiſon
Pour eſchapper à leur cholere
Appellerent de ma priſon
A l'Autel d'vn Dieu tutelaire,
C'eſt où ie trouuai mon ſupport.
C'eſt où Thyrſis courut d'abord
Predire & conſoler ma peine,
Nous eſtions lors tous deux couuers
De ces arbres pour qui mes vers
Ouurent ſi iuſtement ma veine.
Nous eſtions dans vn cabinet
Enceint de fontaines & d'arbres,
Son meuble eſt ſi clair & ſi net,
Que l'eſmail eſt moins que les marbres,

Celui qui l'a fait si poli
Semble auoir iadis demoli
Le grand Palais de la lumiere,
Et pillant son riche pourpris
De tout ce glorieux debris,
Auoir là porté la matiere.
Pour conseruer son ornement
Le Soleil le laue & l'essuie,
Car c'est le Soleil seulement,
Qui fait le beau temps & la pluie,
Flore y mettant de belles fleurs,
Que l'Aurore ne peut sãs des pleurs
Voir leur esclat qui la surmonte,
C'est à cause de cét affront,
Qu'elle monstre si peu son front,
Et qu'on la voit rougir de honte,
L'odeur de ces fleurs passeroit
Le musc de Rome & de Castille,
Et la terre s'offenseroit
Qu'on y bruslast de la pastille,
Le Garçon qui se consomma
Dans les ondes qu'il alluma
Voit là tous ses appas renaistre,
Et raui d'vn obiect si beau,
Il admire que son tombeau
Lui conserue encore son estre.
La Nymphe qui lui fait la Cour
Le voit là tous les ans reuiure,
Car son opiniastre amour

La contraint encor à le ſuiure,
Là le Ciel ſemble auoir pitié,
Des longs maux de ſon amitié,
Et permet par fois au Zephire
De la mener à ſon amant,
Qui reſpire inſenſiblement
L'air des flames qu'elle ſouſpire.

Echo dedans vn ſi beau feu
Ialouſe que le Ciel la voie.
Eſt inuiſible & parle peu
De reſpect, de honte, & de ioie:
Ainſi mes eſprits tranſportez
Se trouuent tous desconfortez.
Quand vne beauté regarde,
Et mon diſcours le moins ſuſpect
Trouue touſiours ou le reſpect,
Ou la honte qui le retarde.

Quand ie vois partir les regards
Des ſuperbes yeux de Caliſte,
Qui ſont autant de coups de dards,
Ou nulle qu'elle ne reſiſte;
Le teſmoin le plus aſſeuré,
Qui de mon eſprit eſgaré
Monſtre la paßion confuſe,
C'eſt que ie neſçaurois comment
Le prier d'vn mot ſeulement,
Que ſa voix ne me le refuſe.

Ie ſuiurois l'importun deſir,
Qui m'en parle touſiours dans l'ame.

Et prendrois ici le loisir,
De parler vn peu de ma flâme:
Mais l'entreprise du tableau,
Qui par vn cabinet si beau,
Commence à promener la Muse,
Me tient dans ce Parc enchanté,
Ou le Printemps le plus hasté,
Tousiours cinq ou sixmois s'amuse
Quand le Ciel lassé d'ẽdurer,
Les insolences de Borée
L'a contraint de se retirer,
Loin de la campagne azurée
Que les Zephires rappellez
Des ruisseaux à demi gelez
Ont rompu les escorces dures,
Et d'vn souffle vif & serain
Du celeste Palais d'airain,
Ont chassé toutes les ordures
Les raions du iour esgarez
Parmi les ombres incertaines
Esparpillent leur feux dorez
Dessus lazur de ces fontaines,
Son or dedans l'eau confondu,
Auecques ce cristal fondu,
Mesle son teint & sa nature,
Et semble son esclat mouuant,
Cõme la branche au gré du vent
Efface & marque sa peinture.
Zephire ialoux du Soleil,

ODE. VII.

LE plus ſuperbe ameublement,
Dont le ſeiour des Rois eſclatte,
L'or ſemé prodigalement
Sur la ſoie & ſur l'eſcarlatte,
N'eurent iamais rien de pareil
Aux teintures, dont le Soleil
Couure les petits flots de Verre,
Quelle couleur peut plaire mieux
Que celle qui contraint les Cieux
De faire l'amour à la terre.
Ce cabinet touſiours couuert
D'vne l'arge & haute tenture,
Prend ſon ameublement tout Verd
Des propres mains de la Nature,
D'elle de qui le iuſte ſoin,
Eſtend ſes charitez ſi loin,
Et dont la richeſſe feconde,
Paroit ſi claire en chaſque lieu,
Que la prouidence de Dieu
L'eſtablit pour nourrir le monde.
Tous les bleds elle produit,
Le ſep ne vient que de ſa force,
Elle en fait le pampre & le fruict,
Et les racines & l'eſcorce,
Elle donne le mouuement,
Et le ſiege à chaque element,

Les anime & les fait pancher
Des branches qui lui font ombrage,
Et deuant ces diuinitez
Leur innocentes libertez
Ne craignent rien qui les outrage.
Leurs cœurs se laissent desrober
Insensiblement ils s'oublient,
Et les rameaux qui font courber,
Quelquefois leur pieds se deslient,
Leur petit corps precipité
Se fie en la legereté
De la plume qui les retarde,
Ils planent sur leurs aislerons
Et voletent aux enuirons
De Siluie qui les regarde.
Quand elle escoute leurs chansons
Leur vaine gloire s'estudie
A reciter quelques leçons
De leur plus douce melodie,
Chacun d'eux se trouue rauy;
Ils estallent tout à l'enui
Leur thresor caché sous la plume,
Et ses remedes si plaisans
Qui des soucis les plus cuisans
Destrempent toute l'amertume.
Comme les chantres quelquefois,
D'vne complaisante ignorance,
Mignardant & l'œil & la voix
Deuant les yeaux yeux d'Amarante

Le tumulte de leur ramage,
Leur bruit eſt ce bruit de Paris
Lors qu'vne voix de tant de cris
Benit le Roy parmi les rues,
Qu'on le faſche en le beniſſant,
Et l'air eſclatte d'vn accent
Qui ſemble auoir creué les nuës.

ODE III.

SVr tous le Roßignol outré,
Dans ſon ame encore alterée,
N'a iamais peu dire à ſon gré
Les affronts que luy fit Terée,
Ses poulmons ſans ceſſe enflammez,
Ont ſes vieux ſouſpirs r'animez.
Et ce peu d'eſprit qui luy reſte
N'eſt qu'vn ſouuenir eternel,
De maudire ſon criminel,
Et l'appeller touſiours inceſte.
Ce petit oiſeau tout panché
Où la Princeſſe ſe preſente,
Craint d'auoir le goſier bouché,
Le bec clos, la langue peſante,
Et cependant qu'il peut ioüir
Du bon-heur de ſe faire oüir,
Luy raconte ſon aduanture,
Et gazoüille ſoir & matin
Sur les caprices du Deſtin

Qui luy fit changer de Nature.
Il a de si diuers accez
Dans le long recit de sa honte,
Qu'on aura fini mon procez
Quand il aura fini son conte:
Les morts gisans sous Pelion
Toutes les cendres d'Ilion
N'ont point donné tant de matiere,
De faire des plaintes aux Cieux
Que c'est Oyseau malicieux
En vomit sur son Cimetiere.
Ce plaisir reste à son mal-heur
Que sa voix qui daigne le suiure,
Afin de venger sa douleur
Le fait continuer de viure,
Il ne fait pas bon irriter
Celuy qui sçait si bien chanter;
Car l'artifice de l'enuie
Ne sçauroient trouuer vn tombeau,
D'où son esprit tousiour plus beau
Ne reuienne encor à la vie.
La cendre de son monument
Malgré les traces ennemies,
Fait reuiure eternellement
Sont merite & leurs infamies,
Les vers flatteurs & mesdisans
Trouuent tousiours des partisans:
Le pinceau d'vn faiseur de rimes,
S'il est adroit aux fictions

Aux plus ſinceres actions
Sçait donner la couleur des crimes.
Dieux que c'eſt vn contentement
Bien doux à la raiſon humaine,
Que d'exhaler ſi doucement
La douleur que nous fait la haine:
Vn brutal qu'on va pourſuiuant
Dans des ſouſpirs d'air & de vent,
Cherche vne honteuſe allegeance,
Mais la douleur des bons eſprits
Qui laiſſe des ſouſpirs eſcrits
Guerit auecques la vengeance.
Aiourd'hui dans les durs foucis
Du mal-heur qui me bat ſans ceſſe,
Si mes ſens n'eſtoient adoucis
Par le reſpect de la Princeſſe:
I'eſcrirois auecques du fiel
Les aduerſitez dont le Ciel,
Souffre que les meſchans me troublent
Et quand mes maux m'accableroient,
Mes iniures redoubleroient
Comme leurs cruautez redoublent.
Peut-eſtre les ſanglants autheurs
De tant & de ſi longs outrages,
Ces infames perſecuteurs
Verront mourrir leurs vielles rages,
Et ſi ma fortune à ſon tour
Permet que ie me venge vn iour:
N'ay-ie point vn ancre aſſez noire,

Et dans ma plume assez de traits,
Pour les peindre dans ces pourtraicts
Qui font horreur à la memoire?
Mais ici mes vers glorieux
D'vn obiect plus beau que les Anges,
Laisse ce soin iniurieux
Pour s'occuper à des loüanges,
Puis que l'horreur de la prison
Nous laisse encore la raison,
Muses laissons passer l'orage
Donnons plustost nostre entretien
A loüer qui nous faict du bien
Qu'à maudire qui nous outrage.
Et mon esprit voluptueux
Souuent pardonne par foiblesse,
Et comme font les vertueux
Ne s'aigrit que quand on le blesse,
Encore dans ces lieux d'horreur
Ie ne sçai quelle molle erreur,
Parmi tous ces obiects funebres
Me tire tousiours au plaisir,
Et mon œil qui suit mon desir,
Voit Chantilly dans ces tenebres.
Au trauers de ma noire tour
Mon ame a des raions qui perçent,
Dans ce Parc que les yeux du iour
Si difficilement trauersent,
Mes sens en ont tout le tableau,
Ie sens les fleurs au bord de l'eau,

Ie prens le frais qui les humecte.
La Princeſſe s'y vient aſſeoir,
Ie voi comme elle y va le ſoir,
Que le iour fuit & la reſpecte.
Les Oyſeaux n'y font plus de bruit
Le ſeul Roy de leur harmonie,
Qui touche vn Luth en pleine nuit
Demeure en noſtre compagnie,
Et laiſſant ces vieilles douleurs
Dans la lumiere & les chaleurs
Que la ſuitte du iour emporte,
Il concerte ſi ſagement
Qui ſemble que le iugement
Luy forme des airs de la ſorte.

ODE. II.

MOy qui chante ſoir & matin
Dans le cabinet de l'Aurore,
Où ie voi ce riche butin
Qu'elle prend au riuage More,
L'or, & les perles & les rubis,
Dont ſes flames & ſes habits
Ont iadis marqué la Cigalle,
Et tout ce ſuperbe appareil
Qu'elle deſroboit au Soleil
Pour ſe faire aimer à Cephale.
Tous les iours la Reine des bois
Deuant mes yeux paſſe & repaſſe,

Et souuent pour ouïr ma voix
Se destourne vn peu de la chasse,
Souuent qu'elle se va baigner
Où rien ne l'ose accompagner
Que ses Driades vagabondes,
I'ai tout seul cette priuauté
De voir l'esclat de sa beauté
Dans l'habit de l'air & de l'onde.
Mais i'atteste l'air & les Cieux
Dont ie tiens la voix & la vie,
Que mon iugement & mes yeux
Aiment mieux mille fois Siluie,
Vn de ses regards seulement
Qui partent si nonchalemment,
Dõne à mes chansons tãt d'amorce
Et de si douces vanitez,
Que les autres diuinitez
N'en ioüissent plus que de force.
Si mes airs cent fois recitez,
Comme l'ambition me presse,
Mesle tant de diuersitez
Aux chansons que ie vous adresse
C'est que ma voix cerche des traits,
Pour vn chacun de vos attraits
Mais c'est en vain qu'elle se pique
De satisfaire à tous mes vœux,
Car le moindre de ses cheueux
Peut tarir toute ma musique,
Quand ma voix qui peut rauir

Reüßiroit à vous complaire,
Le soing que i'ai de vous seruir
Tasche en vain de me satisfaire:
Ie croi que mes airs innocens
Au lieu d'auoir flatté vos sens
Leur ont donné de la tristesse,
Et que mes accens enroüez,
Au lieu de les auoir loüez,
Ont choqué leur delicatesse.

Quand la nuict vous oste d'icy,
Et que ses ombres coustumieres;
Laissent ce cabinet noircy
De l'absence de vos lumieres,
Aussi tost ioy que le Zephir
Me demande auec vn souspir
Ce que vous estes deuenuë:
Et l'eau me dit en murmurant,
Que ie ne suis qu'vn ignorant
De vous auoir si peu tenuë.

O Zephires! ô cheres eaux
Ne m'en imputez point l'iniure,
I'ay chanté tous les airs nouueaux
Que m'apprit autresfois Mercure:
Mais que ma voix d'oresnauant
N'approche ny ruißeaux ny vent,
Que l'air ne porte plus mes aisles,
Si dans le Printemps aduenir
Ie n'ay dequoi l'entretenir
De dix mille chansons nouuelles.

Que ie dois à tout le volume:
Mais ie sens croistre mon subiet,
Et tousiours vn plus grand obiect
Se vient presenter à ma plume.
Ie sçai qu'vn seul raion du iour
Meriteroit toute ma peine,
Et que ces estangs d'al'entour
Pourroient bien engloutir ma veine,
Vne goutte d'eau, vne fleur,
Chaque fueille & chaque couleur
Dont Nature a marqué ces marbres:
Merite tout vn liure à part
Aussi bien que chaque regard
Dont Siluie a touché ces arbres.
Mais les Mirtes & les Lauriers
De tant de beautez de sa race,
Et de tant de fameux guerriers
Me demandent desia leur place,
Saincts Rameaux de Mars & d'Amour
En quel si reculé seiour,
Vous plaist-il que ie vous apporte?
C'est pour vous immortels rameaux
Que i'abandonne ces ormeaux,
Et foule aux pieds leur fueille morte.
Pour vous ie laisse aupres de moy
Vne loge auiourd'hui deserte,
Que iadis pour l'amour d'vn Roy
Ces arbres ont ainsi couuerte,
Sous le toict loin des Courtisans

De qui les ſoupçons meſdiſans
N'ont iamais appris à ce faire,
Alcandre a mille fois gouſté
Ce qu'vn Prince a de volupté
Quand il trouue vn lieu ſolitaire.

Ie dirois les ſecrets moments
Des faueurs des faintes malices,
Dont le caprice des Amants
Forme leur plainte & leurs delices,
Mais ſi l'œil de Siluie vn iour
De cette lecture d'Amour
Auoit ſurpris ſon innocence,
Ma priſon me ſeroit trop peu,
Lors faudroit-il dreſſer le feu
Dont on veut punir ma licence,

Suiuant le vertueux ſentier
Où mon deſſein m'attire,
Ie laiſſe à gauche ce quartier
Pour le Faune & pour le Satyre,
Or quelque ſi preſſant deſſein
Qui m'enflame auiourd'hui le ſein,
Quelque vanité qui m'appelle,
Ce ſeroit vn peché mortel,
Si ie ne viſitois l'Autel,
Eſtant ſi prés de la Chapelle.

Que ces arbres ſont bien ornez,
Ie ſuis raui quand ie contemple
Que ces promenoirs ſont bornez
Des ſacrez murs d'vn petit Temple,

Ici loge le Roy des Rois,
C'est ce Dieu qui porta la Croix,
Et qui fit à ces bois funebres
Attacher ses pieds & ses mains,
Pour deliurer tous les humains
Du feu qui vit dans les tenebres.
Son Esprit par tout se mouuant,
Fait tout viure & mourir au monde,
Il arreste & pousse le vent.
Et le flux & reflux de l'onde:
Il oste & donne le sommeil,
Il monstre & cache le Soleil,
Nostre force & nostre industrie
Sont de l'ouurage de ses mains,
Et c'est de luy que les humains
Tiennent race & biens & partie,
Il a fait le tout de neant,
Tous les Anges luy font hommage,
Et le Nain comme le Geant
Porte sa glorieuse Image,
Il fait au corps de l'Vniuers
Et le sexe & l'aage diuers:
Deuant luy c'est vne peinture
Que le Ciel & chaque element,
Il peut d'vn traict d'œil seulement
Effacer toute la Nature.
Tous les siecles luy sont presens
Et sa grandeur non mesurée
Fait des minuttes & des ans,

Mesme trace & mesme durée,
Son esprit par tout espandu,
Iusqu'en nos ames descendu,
Voit naistre toutes nos pensées,
Mesme en dormant nos visions
N'ont iamais eu d'illusions
Qu'il n'ait auparauant tracées.
Ici Muses à deux genoux,
Implorons sa diuine grace,
D'imprimer tousiours deuant nous
Les marques d'vne heureuse trace:
C'est elle qui nous doit guider,
Depuis celui qui vint fonder
La premiere Croix dans la France,
Iusqu'à sa race qui promet
De la planter chez Mahomet,
Auec la pointe de sa lance.
C'est où mon esprit enchaisné
Goustera par vn long estude
L'aise que prend mon cœur bien né
Quand il combat l'ingratitude,
Et si i'ay bien loüé les eaux,
Les ombres, les fleurs, les oiseaux,
Qui ne songent point à me plaire:
Lisis qui songe à mon ennui
Verra sur sa race & sur lui
Ma recognoissance exemplaire.
Il faudroit que ce deuancier
Le plus vieux que ie veux produire,

Euſt bien enroüillé ſon acier
Si ie ne le faiſois reluire:
Mais les liures & les diſcours
Ont ſi bien conſerué le cours
De cette Veritable gloire,
Que ie ferai de mauuais Vers,
Si Vos tiltres les plus couuerts
Ne font eſclat en la memoire.

FIN.



LETTRE DE
THEOPHILE
A BALZAC.



OMBIEN que vous soyez coulpable il y a de la conscience à vous punir, d'autant que vos maux vous tiennent tousiours en l'estat de meriter des consolations de tout le monde: Ces fievres & ces grauelles dont vous infectez les Lecteurs, donnent dispense à vostre chagrin, & excusent en quelque sorte l'aigreur que vous auez contre ceux qui se portent bien. M'ayant promis autrefois vne amitié que i'auois si bien meritee; il faut que vostre temperament soit bien alteré de m'estre venu quereller dans vn cachot, & vous iouër à l'enuy de mes ennemis à qui mieux braueroit mon affliction dans la vanité que vous auez d'exceller : aux letres humaines vous auez fait des inhumanitez qui ont quelque chose de la brutalité ou de la fievre chau-

de : mais afin de vous persuader que ie ne m'en picque point, ie m'en vay vous dire par où ie me defends de vous repliquer. C'est que ie recognois que disant mal de moy vous en auez souffert beaucoup. Vos missiues diffamatoires sont composées auec tant de peine que vous vous chastiez en mal-faisant, & que vostre supplice est si conioint à vostre crime que vous attirez tout ensemble & la colere & la pitié, & qu'on ne se peut fascher contre vous sans vous plaindre. Cét exercice de calomnies vous l'appellez le diuertissement d'vn malade. Il est vrai que si vous estiez biẽ sain vous feriez tout autre chose. Soyez plus moderé en ce trauail, car il entretient vostre indisposition. Et si vous continuez d'escrire vous ne viurez pas long-temps. Ie sçay que vostre esprit n'est fertile, cela vous picque iustement contre moy. Si la nature vous a mal traitté ie n'en suis pas cause : elle vous vend cherement ce qu'elle donne à beaucoup d'autres. Encor vous est-il aduantageux qu'estant nay pour estre ignorant, vos soins & vos veilles qui vous ont donné tant de fiéures vous ont acquis aussi quelque teinture des bonnes letres, vous sçauez la Grammaire Françoise, & le peuple pour le moins croit que vous auez fait vn liure, les sçauans disent

que vous pillez aux particuliers ce que vous donnez au public & que vous n'escriuez que ce que vous auez leu. Ce n'est pas estre sçauant que de sçauoir lire. S'il y a de bonnes choses dans vos escrits, ceux qui ne les cognoissent pas ne vous en peuuent point loüer : & ceux qui les cognoissent sçauent qu'elles ne sont pas à vous. Les anciens n'ont merité que pour eux, tout ce que vous auez du leur est bon : mais tout ce que vous auez du vostre est contre vous. Vostre style a des flatteries d'esclaue pour quelques Grands, & des flatteries de Bouffon pour d'autres. Voús traittez d'esgal auec des Cardinaux, des Mareschaux de France, en cela vous oubliez d'où vous estes nay. C'est vne faute de memoire qui a besoin d'vn peu de iugement, corrigez vostre humeur & vous guarissez s'il est possible. Quand vous tenez quelque pensée de Seneque ou de Cesar il vous semble que vous estes Censeur ou Empereur Romain dans les vanitez que vous faites ordinairement de vos maisons & de vos valets, qui feroit l'Eloge de vos predecesseurs, vous rendroit vn mauuais office, vostre visage & vostte mauuais naturel retiennent quelque chose de la premiere pauureté, & du vice qui lui est ordinaire : Ie ne parle point pour le pillage des

Autheurs. Le Gendre du Docteur Baudius vous accuse d'vn autre sorte de larcin : En cét endroit i'aime mieux paroistre obscur que vindicatif. S'il se fust trouué quelque chose de semblable en mon procez, i'en fusse mort, & vous n'eussiez iamais eu la peur que vous fait ma deliurance. I'attendois en ma captiuité quelque ressentiment de l'obligation que vous m'auez depuis ce voyage. Mais ie trouue que vous m'auez voulu nuire d'autant que vous me deuiez seruir, & que vous ne hayssez à cause que vous m'auez offencé. Si vous eussiez esté assez honneste pour vous en excuser, i'estois assez genereux pour vous pardonner. Ie suis bon & obligeant, & vous estes lasche & malin. Et ie croy que vous suiurez tousiours vos inclinations, & non les miennes. Ie ne me repens pas d'auoir pris autrefois l'espée pour vous venger du Baston. Il ne tint pas à moy que vostre affront ne fust effacé. C'est peut-estre alors que vous ne me creustes pas assez bon Poète, parce que vous me vistes trop bon soldat. Ie n'allegue point cecy pour aucune gloire militaire, ny pour aucun reproche de vostre poltronerie : Mais pour vous monstrer que vous deuiez vous taire de mes defauts, puis que i'auois tousiours caché les vostres : Ie vous aduoüe que

ie ne ſuis ny Poëte ny Orateur. Et ſur tout que ie ne vous diſpute point l'eloquence de voſtre pays : Vous eſtes nay plus proche de Paris que moy. Ie ſuis Gaſcon, & vous d'Angouleſme : Ie n'ay eu pour Regents que des Eſcoliers Eſcoſſois, & vous des Docteurs Ieſuiſtes : Ie ſuis ſans art, ie parle ſimplement, & ne ſçay rien que bien viure. Ce qui m'acquiert des amis & des enuieux, ce n'eſt que la facilité de mes mœurs, vne fidelité incorruptible & vne profeſſion ouuerte que ie fais d'aimer parfaitement ceux qui ſont ſans fraude, & ſans laſcheté. C'eſt par où nous auons eſté incompatibles vous & moy, & d'où naiſſent les accuſations orgueilleuſes, dont vous auez inconſiderément perſecuté mon innocence ſur les fauſſes coniectures de ma ruine, & ſur la foy du Pere Voiſin, ſoyez plus diſcret en voſtre inimitié. Vous ne deuiez point faire gloire de ma diſgrace. C'eſt peut-eſtre vne marque de mon merite. Si vous n'auez eſté ny priſonnier, ny banny, ce n'eſt pas que vous n'ayez aſſez de crimes pour eſtre conuaincu, mais vous n'auez pas aſſez de vertu pour eſtre recherché. Voſtre baſſeſſe eſt voſtre ſeureté. Ie ne tire point vanité de mon mal-heur, & n'accuſe point la Cour d'iniuſtice : Ie me conſole ſeulement de voir que

ma personne est encor tres-chere à ceux qui m'ont condamné, & que ma reputation ait donné vn arrest politique aux crieries de vostre Regent, & de celuy qui est allé se faire absoudre à Rome du crime de m'auoir calomnié. I'ay esté mal-heureux, & vous estes coulpable. Mais quoy la fortune s'irrite continuellement de quelques Graces qu'il a pleu à Dieu me despartir, si suis ie satisfait de ma condition, & ie trouueray tousiours parmi les bons assez d'honneur & d'amitié pour ne me picquer iamais de mespris, & de la haine de vos semblables. Si ie voulois verser quelque goute d'ancre sur vos actions, ie noircirois toute vostre vie. Vous m'aduisez du mal que donnent les graces. Priez Dieu que les Chirurgiens ne descouurent iamais la cause qui vous fit éuiter celuy-là pour vous en donner vn pire. On dit que vous estes vn estrange masle, ie l'entens au rebours, & ie ne m'estonne pas si vous estes si mesdisant contre les Dames. Vous sçauez que depuis quatorze ans de nostre cognoissance, ie n'ay point eu d'autre maladie que l'horreur des vostres, mes desportemens ne laissent point en mon corps quelque marque d'indisposition honteuse non plus que vos outrages en ma reputation, & apres vne tres-exacte recherche de

ma vie il ſe trouuera que mon aduanture la plus ignominieuſe eſt la frequentation de B.

FIN.



APOLOGIE DE THEOPHILE

AV ROY.

SIRE,

Combien que mes infortunes me facent recourir à voſtre pitié, mon innocence a quelque droit de ſolliciter voſtre Iuſtice, mes aduerſitez me laiſſent encore aſſez de iugement pour me faire taire, ſi ie n'eſtois contraint de parler à voſtre Majeſté, qui ne me refuſera point ceſte grace, puis qu'au fort de ma captiuité ma voix a touſiours eu de l'accez enuers Dieu. C'eſt luy, SIRE, qui m'a viſiblement arraché des abyſmes où m'auoit precipité la calomnie, & ſans offencer ſa iuſtice, ie ne puis attribuer ma deliurance à la faueur des hommes, puis qu'il a daigné m'eſprouuer, il a monſtré qu'il

auoit soin de moy, & cette espreuue est vne marque de son amour, qui laisse de la gloire à mon affliction. Il a veu ma iustification dans ma conscience, & s'estant satisfait par luy-mesme de mes mouuemens interieurs, il a voulu que les hommes me iustifiassent deuãt les hommes, & apres vne exacte recherche de mes actions, il a fait consentir mes Iuges à me laisser viure. S'il n'a pas osté les taches à ma reputation, ce n'est que pour exercer la clemence de V. M. qui les effacera sans doute, lors qu'elle sçaura que ma disgrace me vient plustost des malices de ma fortune que des vices de ma vie. Mais d'autant que ce discours est fascheux, & pour la rudesse de mon stile, & pour la dureté du suiet, ie ne vous en diray que ce que ie ne puis taire.

Ce qui a long-temps entretenu ces bruits infames dont on a desguisé ma reputation, n'est autre chose qu'vne grande facilité que mes ennemis ont trouuée à me persecuter. Le peu de nom que les lettres m'ont acquis, & le peu de rang que ma condition me donne dans la fortune, ont exposé mon esprit & mon honneur sans deffence au pouuoir insolent de ceux qui l'ont attaqué, Mon impuissance leur a continué cette impunité, & poussé leur hardiesse si auant, que perdant le respect de l'Eglise & profanant la chaire de verité, ils

en ont fait vn theatre de diffamation. On a veu mes accusateurs en leurs sermons faire des longues digressions, & quitter la predication de l'Euangile pour prescher au peuple leurs meditations frenetiques, & par des iniures d'athée impie, & d'abominable imprimer dans l'ame de leurs Auditeurs, l'aigreur & l'animosité particuliere qu'ils auoient contre moy. Ils parlent tout haut des athées, & il ne faut pas presumer qu'il y en ait, ce soupçō est dāgereux & coulpable. L'ignorance a cela de mal-heureux qu'elle est presque tousiours criminelle, & que mesme les occasions de la vertu, la portent ordinairement dans le vice. C'est deshonorer la grandeur, de Dieu & mal parler de sa puissance, & de sa bonté, que d'accuser ses creatures d'auoir perdu la connoissance de leur Createur, & soupçonner vn si excellent ouurier d'auoir gasté son trauail & desfiguré son image. Les sentimens de la Diuinité sont si exprez dans les hommes, qu'il n'y a point d'ame si confirmée au peché, & si destinée à sa perdition, qu'elle n'aye quelque remords du mal & quelque satisfaction du bien. Les considerations de l'aduenir, & les pensees de la derniere condition de nostre vie penetrent & les plus subtils & les plus hebetez, & ne nous laissent iamais incapables d'esperer & de craindre. Chacun pretend

de se voir en fin ou bien-heureux ou malheureux : Personne ne se peut imaginer de demeurer neutre. Ma conscience me rend vn si ferme tesmoignage de ma foi, que toutes ces accusations ne me sçauroient pas seulement faire honte. On n'auoit garde de me trouuer estonné de telles menaces. Ie croiois tousiours estre sans peril, pource que ie ressentois que Dieu cognoissoit bien mon ame, & que vostre Maiesté ne fut iamais capable ny de foiblesse ny d'iniustice. Ceux qui taschoiẽt à vous rendre ma vie odieuse, vous l'ont representée sous le masque qui vous deuoit faire le plus d'horreur. Rien ne pouuoit d'abord vous former vne auersion de moy, comme la qualité d'impie, directement contraire à la pieté, dont vostre Maiesté est auiourd'hui l'essence, & la perfection. Ces lasches & noires pratiques, s'estans destruites à la clarté d'vne innocence manifeste, laissent mes accusateurs conuaincus d'vn scandale punissable des peines qu'ils me souhaitoient. Et pour faire voir à vostre Maiesté que cette Apologie ne desguise point leurs procedures, & ne prend aucun aduantage pour moy que de la verité, ie m'en vay mettre deuant vos yeux toute cette aduenture, auec protestation de ne rien aduancer que ce qui est escrit au Greffe ne puisse iustifier.

Ce premier Arrest donné par contumace n'enonce aucunes charges & informations faites contre moi : les ruses de mes ennemis ont surpris la Religion de la Cour, & supposé malicieusement des liures, dont i'auois desaduoué & la composition & l'impression, & fait condamner les Libraires par sentence du Preuost de Paris, mesme d'vn dessein particulier que i'auois d'en esclaircir mes accusateurs que la conditiõ de Religieux me faisoit croire plus aueugles de zele que d'inimitié. Ie pris le soin de leur faire voir la condamnation des Imprimeurs absens, & fugitifs, mais ils ont tousiours desguisé la connoissance de mon bon droit, & par vne hypocrisie ont continué leurs solicitations, iusques à ce qu'vne ignominie publique leur eust fait curée de ce fantosme qui fut brullé en ma representation ce qui fait esuanoüir toutes les apparences de l'infamie que ie pouuois encourir par ce Iugement, & qui a conuaincu l'absurdité de ces iniustes poursuittes: c'est que le dernier Arrest donné en plein Parlement, & en grande assemblée de Iuges, a reconneu veritable le desadueu que i'auois fait des liures supposez, comme le premier iugement fut sans aucune preuue, ny d'escrits, ny de tesmoins contre moi, aussi l'a-on poursuiui au temps que vostre Parlement estoit congedié, à cause de

la contagion, & qu'en l'abſcence du plus grãd nombre de Meſſieurs de la grande Chambre, il fallut extraordinairement emprunter des Iuges des Enqueſtes pour trouuer le nombre de dix Iuges, auquel nombre le procez de cõtumace fut viſité & iugé en vne matinée ſeulement qui eſt pour cela peu de tẽps. Ie ne me plaindrai iamais de voſtre Parlement, la voix publique eſt veritable, qui nous apprend que c'eſt où la Iuſtice eſt renduë auec integrité, & que l'innocence n'y peut eſtre opprimée. Il m'a conſerué la vie que l'on conſpiroit de m'oſter auec l'honneur, & m'a banni ſans eſtre conuaincu que du mal-heur d'auoir eſté hay. Les mieux ſenſez & les plus Chreſtiens du ſiecle qui ſont inſtruits des fauſſetez de mes accuſations, accomparent mon accident aux Arreſts qui ſouuent interuiennent aux procez de ſortilege, lors que vos premiers Iuges ont condamné à mort des pauures païſans idiots, le Parlement qui eſt l'azile de l'innocence, iuſtifie ces miſerables, & neãtmoins ſur la diffamation, les bannit du lieu de leur demeure. C'eſt vne neceſſité de la Police, contre laquelle ie ne murmure point auſſi, bien ay-ie contribué quelque choſe à mon malheur, pource que d'abord au lieu de luy reſiſter, ie luy cedai & le renforçai au lieu de le

corrompre. Il est vray que les Iuges ne font rien par imprudence ny par colere. Mon absence qui n'estoit que de peur, a donné des soupçons de crime, & la fuite que ie prenois par respect de mes ennemis, authorisé leur persecution. Tandis que mon estonnement sembloit appuier les pretextes de leur inimitié, vostre M. faisoit paroistre quelque trace des fauorables inclinations qui m'ont engagé à son seruice. Ils l'emploioient auec licence tout l'effort & l'artifice qui pouuoit faire reüssir leur entreprise, on m'auoit bouché tous les passages du Roiaume. Quelques Preuosts de l'intelligence de leur cabale, estoient tousiours aux enuirõs du lieu de ma retraite. Leur liures, leurs Sermons, leurs visites & leurs voiages n'auoient plus autre suiet que mon oppression. I'ay vne cõsolation bien glorieuse & tres sensible, d'auoir reconneu que V. M. ne donnoit aucun adueu à tous ces appareils de ma perte. Vous prestiez vostre consentement à mon salut, & la disposition que vous auiez à me plaindre plustost qu'à me punir condamnoient la procedure de mes parties, & destruisoient les aduantages qu'ils pensoient tirer de mon esloignement, vous approuuiez le soin de ceux qui me vouloient conseruer: Mõsieur de Mõtmorẽcy remarqua que V. M. m'aimoit autant à Chãtilli qu'à

Londres, & l'exemple de vostre bien-vueillance me seruoit de protection inuiolable enuers tous ceux qui auoient à cœur vostre respect & la charité Chrestienne. Le Parlement imitoit vostre bonté, & par vne cognoissance particuliere de vos intentions me permettoit de fuïr lentement, & donnoit assez de loisir à mes ennemis pour se desdire d'vne poursuite qui n'a fini qu'à leur confusion. I'estois desia sur la frontiere, en la meditation de quitter ma patrie, & dans l'incertitude d'y plus reuenir, & cette contrainte d'esloigner vostre Cour, tenoit mon esprit dans des troubles qui me rendoient indifferentes, & la capture & l'euasion. Ce changement de païs ne m'eust pas esté fascheux, si Dieu m'eust fait naistre ailleurs qu'en France, ou sous vn autre Regne que celuy de vostre maiesté, mais vostre Empire & vos vertus ont pour moy des amorces si puissantes, que c'est me retirer du monde que de vous abandonner aussi m'en allois-ie auec des inquietudes & des paresses, qui tesmoignoient assez que le danger de mourir en vostre Roiaume m'affligeoit moins que le regret d'en sortir. Cette apprehension ne laissoit point de repos en mon ame. I'estois desia dans les supplices dont mon emprisonnement m'a retiré, & si la violence de mes ennemis n'eust

precipité le dessein de ma ruine, i'eusse tousiours reculé à ma iustification, & on n'eust iamais descouuert mon innocence ni leur imposture. Lors que i'estois au terme de relascher à leur faueur, & que la patience de vostre Maiesté, & des Iuges, leur donnoit & le temps & le conseil de se moderer, vn hôme qui fait profession de Religieux, & qui a fait le dernier vœu, s'aduisa de corriger vostre clemence, & n'estant hardi que de ma timidité, s'aduentura de me tendre les pieges dont il se trouue encore enueloppé. Il auoit à sa deuotion, vn Lieutenant du Preuost de la connestablie, nommé le Blanc, son confident particulier, celui-là prit vn tel soin de luy rendre cette complaisance, & se trouua si puissant dans cette commission, qu'vne place qui peut soustenir des sieges Roiaux, se trouua foible pour ma protection. Ce Religieux qui disposa si absolument de cét officier de Iustice, & qui trouua le gouuerneur de vostre Citadelle si facile, c'est SIRE, le Pere Voisin Iesuite, qui par vne fantaisie desreglee, & par vn caprice tres-scandaleux, s'est ietté dans la vengeance d'vn tort qu'il n'a point reçeu, & s'est forgé des suiets d'offence, pour auoir pretexte de me haïr. Ie dirois à vostre Maiesté les secrettes maladies de cét esprit, si ce n'estoit vne inciuilité cri-

mneſſe que de vous entretenir, cét homme la eſgaré de ſon ſens, & tres-ignorant du mien, a fait gliſſer dans des ames foibles, vne fauſſe opinion de mes mœurs, & de ma conſcience : & proſtituāt l'authorité de ſa robbe, à l'extrauagance de ſa paſſion, il fait eſclat de toutes ces infames accuſations, dont il fait auiourd'hui penitence. Il a penetré tous les lieux de ſes cognoiſſances & des miennes, pour y reſpandre la mauuaiſe odeur qui auoit rendu ma reputation ſi odieuſe. Il a ſuborné le zele d'vn pere eſtourdi, qui a vomi tout vn volume, pour deſcharger la bile de ſon compagnon, c'eſt l'Autheur de la Doctrine curieuſe, & de quelques autres liures outrageux, à qui ma ſeule diſgrace ſemble auoir donné des priuileges, & dont les crimes n'ont trouué de l'impunité, qu'en la faueur de ceſte animoſité publique, qui authoriſe tout ce qui me peut iniurier. Le rapport de l'erreur populaire à ces Genies malins, & certaine conformité des enuieux & des ignorans, m'auoit ſuſcité vne haine ſi generale, & tellemēt alteré les ſentimens des gens de bien, que chaçun auoit intereſt à me deshonorer, & que perſonne ne pouuoit eſtre ſauué s'il ne taſchoit à me perdre. Cela me mit des eſpiōs par tout, mes plus ſeures confidences m'eſtoient des embuſches, & le lieu de mō azile

fut celuy de ma prise. La franchise & la confiance qui suiuent ordinairement les Innocẽs m'ostoient les soins de ma seureté, & me tenoient tousiours à la merci de la trahison. Ie ne pouuois prendre aucun ombrage du danger le plus apparent, & me trouuois fort nonchalant à l'euiter: ma cõscience m'asseuroit de ma probité, & vostre iustice m'asseuroit de mon salut, les crimes qu'on m'imputoit sont de telle nature, que si i'en eusse esté coupable, Dieu ne m'eust pas permis de viure sous le regne de LOVIS LE IVSTE, & cette ardente affection que i'ai pour vostre seruice, ne sçauroit compatir auec des inclinations peruerses. Ie croi que vous aimer, c'est estre homme de bien: & ie suis si asseuré de l'vn, que ie ne puis me deffier de l'autre, si les tesmoignages que ie vous en ay rendus, n'ont iamais sçeu faire, ni mon deuoir, ni ma volonté: c'est que Dieu ne m'a pas assez donné de fortune pour auoir de l'emploi aupres de vostre Majesté, ni assez d'esprit pour le meriter. Cette basse & facile occupation de vers ne satisfait point mõ ambitiõ, & se trouue inutile à vos loüanges, pource que V. M. aiant merité tout ce que les plus grands Rois ont iamais acquis de gloire: tous ceux qui les ont loüez ont escrit pour vous, & apres tant de liures & tant de statuës, ie croi que la plus

entiere image de leur valeur, c'est vostre courage, lequel il n'est pas besoin que ma plume face paroistre, puis que vos exploits l'ont d'esia fait voir à tout le monde. Si ceste consideration vous rend auiourd'hui tous les escriuains inutiles, ie ne dois pas estre le seul puni de cette impuissance, les autres approchent de vostre personne, & ie suis banni de vostre Roiaume, ils ont les plaisirs de la Cour auec des recompenses, & ie n'ai pas seulement l'vsage de la vie qu'auec des peines, ie n'enuie point leur condition, mais ie me plains de la mienne. Ie suis l'exemple de la plus longue & plus dure calamité de nostre siecle. Il ny a point d'homme qui aye des appetits si delicats pour la vie, ny de si tẽdres sentimens pour la volupté qui n'aimast mieux se priuer de l'vn & de l'autre, par des tourmens les plus exquis, que de souffrir le sale & le cruel traitement d'vne si longue prison que la mienne. Si Dieu ne m'eust fait naistre d'vn temperament robuste & d'vne constitution bien saine: ie fusse mort mille fois de plusieurs incommoditez, dont Dieu mercy ie n'ai pas esté seulement malade: on m'a traitté deux ans durant auec des rigueurs capables de consommer des pierres: d'abord que ie fus pris, on me tint pour condamné, ma detention fut vn supplice & les Preuosts,

des executeurs, ils estoient trois sur chacun de mes bras, & autour de moy, autant que le lieu par où ie passois en pouuoit contenir: on m'enleua dãs la chambre du sieur du Menillet pour y faire mon procez verbal, qui ne fut autre chose que l'inuentaire de mes hardes & de mon argent, qui me fut tout saisi. Apres l'interrogatoire, qui ne contenoit aucune accusation, Monsieur de Commartin m'asseura que i'estois mort, ie luy respondis que le Roy estoit iuste, & moy innocent, de là il ordonne que ie fusse conduit à S. Quentin, par où il prenoit son chemin, afin de reioindre Monsieur le Connestable qu'il auoit quitté pour assister le Preuost à ma capture. On m'attacha de grosses cordes par tout, & sur vn cheual foible & boiteux, qui m'a fait courir plus de risque, que tous les tesmoins de mes confrontations. L'execution de quelque criminel bien celebre n'a iamais eu plus de foule à son spectacle que i'en eus à mon emprisonnement. Soudain que ie fus escroüé on me deuala dans vn cachot, dont le toict mesme estoit sous terre, ie couchois tout vestu & chargé de fers si rudes & pesans, que les marques & la douleur en demeurent encore en mes iambes, les murailles y suoient d'humidité, & moy de peur. Ie vous confesse, SIRE, que ie ne me trouuai, ny assez brutal,

ni assez Philosophe pour me resoudre promptement en vn accident si outrageux. Ie sentis vn grãd desordre en tous les mouuemens de mon ame, mon vnique recours dans cette solitude si serree & si obscure, ce fût ma priere ardante, que i'adressai au Fils du Dieu viuant. Et les vœux que ie fis à sa mere, *Ad Dominum cũ tribularer clamaui, & exaudiuit me.* Et cõbien que ma deuotion sembloit alors forcée, elle estoit pourtant veritable, mes pechez qui sont infinis, n'ont point retardé le cours de la misericorde Diuine, dont i'ay ressenti des effets si puissans, que depuis ces premieres espouuãtes, mon ame n'a iamais esté sans esperance & sans consolation, ce qui renforçoit beaucoup mon asseurance, c'estoit vne ferme persuasion que i'auois du solide & parfait iugement de vostre Maiesté, qui ne cognoissoit pas si peu ma vie, qu'il ne la trouuast digne d'estre examinée auant que d'estre condamnée. Ie passois ces premiers iours de ma captiuité dans des incommoditez tres-rigoureuses, & dans des viues aprehensions de mon procez, qui m'a esté tousiours plus à craindre, pour la puissance de mes ennemis que pour mon crime : & sans blesser l'integrité des autres corps de Iustice, ie crois que l'aduantage que vostre Maiesté m'a fait, de laisser ma cause à la Cour du Parlement de

Paris à beaucoup diminué mon danger. Ces Iuges là, SIRE, ne trompent personne, & ne sçauroient estre trompez. Ils enuoierent la compagnie de Deffuntis à sainct Quentin, pour de là me conduire à la Conciergerie du Palais.

I'estois bien aise d'aller rendre conte de ma vie, deuant des gens que ie sçauois estre capables de la bien mesnager, mais la rudesse de ceux qui m'amenerent troubloit vn peu mon esperance, & me faisoit craindre la passion de quelques particuliers, qui pouuoient leur auoir recommandé cette seuerité : mes accusateurs ont des instrumens de toute nature, & condition, par tout. I'estois monté encore plus mal que de l'ordonnãce de Mõsieur de Commartin, & attaché tout le long du voiage auec des chaisnes, sans auoir la liberté du sommeil ni du repas, & sans quitter les fers ni nuict ni iour : on ne suiuit iamais le grand chemin, & comme s'il y eust eu des desseins par tout à m'enleuer, les troupeaux, ou les arbres vn peu esloignez leur donnoient quelques alarmes assez ridicules, que ie reserue à mes vers, plus capables de cette peinture que la prose. Estant arriué à la Conciergerie, dont la presse du peuple m'empeschoit l'entrée, ie fus enleué dãs la grosse tour, & porté tout d'abord dans

le mesme cachot, où le plus execrable parricide de la memoire a esté gardé: on y renferma deux gardes qui furent quatre mois dans le cachot, auec aussi peu de liberté que i'en auois, le chagrin & les maladies, qui sont presques ineuitables en ce lieu-là, leur firent à la fin donner licence de sortir, depuis on m'associa des prisonniers appellans de la mort, apres auoir esté six mois dãs vne tres-grande impatience de me faire ouir. Monsieur le Procureur General me fit l'honneur de me venir voir, sur le bruit qu'il eut d'vne abstinence extraordinaire dont ie me macerois depuis quelques iours. Il me parla auec des ciuilitez, que ie n'eusse pas merité mesme en l'estat de ma liberté, & cõmanda tres-expressement à ceux qui auoient charge de moy, de me gouuerner auec toute la douceur que la necessité de leur deuoir me pouuoit faire esperer. En cela il a esté tousiours tres-mal obei, car ces gens là sans se contenir mesme dans la rudesse permise aux guichetiers les moins humains, ont passé au delà de la felonnie des hommes les plus barbares. Ie ne sçaurois, auec le respect que ie dois à vostre Maiesté, luy depeindre les salletez & l'horreur, ny du lieu, ny des personnes dont i'estois gardé, ie n'y auois de la clarté que d'vne petite chandelle à chaque repas

le iour y eſt clair ſi peu, qu'on n'i ſçauroit diſcerner la voute d'auec le plancher, ni la feneſtre d'auec la porte. Ie n'i ay iamais eu de feu, auſſi la vapeur du moindre charbon n'aiant la dedans par où s'exaler m'euſt eſté du poiſon, mon lict eſtoit de telle diſpoſition, que l'humidité de l'aſſiette & la pourriture de la paille y engendroit des vers & autres animaux qu'il me falloit eſcraſer à toute heure, diuers priſonniers qui ont eſté auec moy s'ils en ſont ſortis pour viure, peuuẽt verifier mes plaintes. L'on me nourriſſoit de la penſion qu'il a pleu à V. M. de me cõtinuer, mais mon manger & mon boire eſtoit tel, qu'il ſembloient auoir receu pour me faire mourir l'argent que vous leur donniez pour me faire viure, & comme ſi les cruautez d'vn tel entretien n'euſſent peu donner aſſez d'exercice à leur malice, ils s'ingererent dans mes affaires, & trompans la facilité que i'ai touſiours eu, de donner ma confidence à ceux qui la demandent: par diuerſes ruſes ils attraperẽt tous mes ſecrets, qui ſe ſont par la grace de Dieu, trouuez à ma iuſtification. Pour vn teſmoignage plus manifeſte de la fureur extraordinaire, qui les animoit contre moi, c'eſt que durant tout le temps d'vne ſi dure captiuité, où toutes ſortes d'obiets de fraieur & de peine me tenoient touſiour en neceſſité

de consolation, il ne me fut iamais permis de communiquer auec vn Religieux, ni de me faire donner vn chapelet. Il sembloit qu'on eust pris à tasche de me faire perir le corps & l'ame, c'est alors que mes accusateurs faisoient retentir les Eglises de mesdisances, dont l'Hostel de Bourgongne eust esté scandalisé. C'est lors, SIRE, que le Pere Guerin fit vn voiage expres en Bratagne, pour suborner des tesmoins contre moy : ce que ie verifierai par des Conseillers de la Cour de Parlement de Renes, & luy mesme eut l'audace de deposer, mais il n'a osé soustenir la confrontation. Le P. Chaillou Superieur des Minimes, qui est en reputation d'auoir bon sens & bonne conscience, representa à ces Confreres, les affronts que ce detracteur faisoit ordinairement à leur Couuent, si bien qu'on se resolut de le faire sortir de Paris, où ses imprudences se faisoient auec trop d'esclat. Ie serois bien-heureux, si les compagnôs du Pere Garasse m'auoient dôné subiect d'vn ressentiment pareil. Le Pere Margastant Superieur des Iesuistes de Paris, apres m'auoir dit plusieurs iniures dans son College, s'en alla soliciter Monsieur le Lieutenant Ciuil pour faire donner main-leuée aux Imprimeurs, de ce ramas de bouffonneries & d'impietez de Garassus que i'auois fait saisir. Le

Pere Voisin a esté chez plusieurs de mes Iuges leur demander ma mort, pour la deffence de la Vierge & des Saincts, dont il leur recommandoit la cause. Et voilà, SIRE, tout le fondement de ces crieries impudentes dont ils ont si long temps agité mon innocence, & tout ce que ce long trauail de persecution a peu produire contre moy.

La Cour aiant deputé Messieurs de Pinon & de Vertamon pour instruire mon procez, on me fit sortir du cachot ou i'auois esté six mois sans voir la clarté, & on m'amena deuãt eux dans la salle de S. Louys où le grand air m'esblouit d'abord, & faillit à me faire pasmer, apres auoir leué la main, & dit mon nõ, mon païs mõ âge, & ma professiõ, on me demanda si i'estois Chatholique Romain, & si ie l'auois tousiours esté. Ie respondis qu'il y auoit peu de temps que i'estois Catholique, & qu'auparauãt i'auois tousiours fait profession de la Religiõ pretenduë reformé: que ie m'estois instruit en la Foy Romaine par les cõferẽces du P, Athanase, du Pere Arnoux, & du Pere Seguerãd, entre les mains de qui i'auois fait mon abiuration: Monsieur de Pinon me remonstra que i'auois mal fait mon profit des instructions de ces bons Peres, & que i'estois tenu pour vn homme qui ne croioit autre Dieu que la nature. Ie repliquai que i'estois

tenu pour tres-homme de bien par tous ceux qui me cognoissoient, & que mes accusateurs parloient sans preuue n'i apparence, & qu'ils estoient calomniateurs & imposteurs. Monsieur de Vertamon contribuant peut-estre vn aduis à ma iustification; repartit qu'il n'i auoit apparence que ie fusse vn Athee, puis que pour faire voir au public que i'auois des sentimens de la Diuinité tels qu'vn Chrestiē les doit auoir, i'auois fait vn liure de l'immortalité de l'ame, qui rendoit raison de ma creāce. Cela estoit dāgereux pour vn estourdi ou pour vn meschant : mais moi qui auois l'esprit tendu à ma iustification, & qui pour ne m'esgarer n'auois autre chemin à suiure que celui de la verité : ie respondis que ie n'auois point composé ce liure-là, que c'estoit vn ouurage de Platon, que ie l'auois traduit sans m'esloigner du sēs de l'Autheur, & que ce n'estoit point par où ie rendois raison de ma foi, que pour monstrer que i'estois Chrestiē, i'allois à la Messe, ie communiois, ie me confessois. On m'allegua quelques passages de ce traicté, dont ie me suis entierement iustifié. Sainct Augustin, qui ne parle iamais de Platon sans admiration, m'a fourni dequoi faire approuuer la peine que i'ai prise en ceste traduction. Apres l'examen de ceste version ou paraphrase sur l'immortalité de l'a-

nie, on ne me trouua cõuaincu:ie ne le dis pas SIRE, d'vne impieté, mais non pas seulement de la moindre irreuerence contre l'Eglise: Mesme il y a plusieurs endroits que i'ai en quelque façon desguisez pour les tourner à l'aduantage de nostre creance. Les Libraires ont imprimé en suitte de ce traicté quantité de mes vers, auec les ignorances que i'y ay laissees, auec les crimes que mes ennemis y ont adiousté: I'ai esclairci la Cour de tout ce qui estoit en ma composition, & rendu toutes mes pensees manifestement innocentes. On m'aporta d'autres faits sur la prose d'vn second Tome imprimé en mon nom: mais ie fis voir clairement l'impertinence des accusateurs, qui par des subtilitez scholastiques auoient embrouillé le sens de mes escrits, & d'vne malice aueugle pẽsant profiter de mon peu de memoire, produisoient des periodes imparfaites en des choses ou le mesconte d'vne sillabe, peut d'vne pensee innocente faire vn crime. Messieurs mes Commissaires estoiẽt bien aises que i'euitasse les surprises, & se monstrerent tousiours aussi prompts à me iustifier qu'à me conuaincre. Apres que ie me fus purgé de tout ce qu'on me pouuoit reprendre ou soupçonner contre moi, dãs ces deux Tomes qui parurẽt sous mon nõ, on me presenta vn liure intitulé, *Le Parnasse des Vers*

Satirique, dont i'estois accusé auoir compilé les rapsodies, & les auoit mises en vente: i'apportai pour ma deffence la sentence du Preuost de Paris, obtenue contre les Imprimeurs, & suppliai la Cour de considerer que i'estois le premier de ma profession, qui par vne affection aux bonnes mœurs, & pour oster le scandale public, auoit fait suprimer de telles œuures. Aiant annulé toutes les charges que ces liures me pouuoient mettre sus, ie croiois auoir fini les interrogatoires qui furent de trois iournees, & m'attendois à ioüir du priuilege d'vn peu d'eslargissement qu'on ne me pouuoit refuser, selõ les formalitez du Palais: mais l'hypocrisie effrontee de ceux qui solicitoient ma mort, auoient rendu mon affaire de telle importance, & fait estimer ma deliurance si dangereuse, qu'il fallut dõner haleine aux calomniateurs, & leur accorder la licence de redresser les embusches que i'auois euitees iusques là. On me remit dans le cachot pour quatre mois, durant l'esquels les Guichetiers me continuerent leurs inhumanitez auec tant d'excez, qu'on eust iugé qu'ils craignoient plus mes ennemis, qu'ils ne respectoient leurs Maistres. A la seconde attaque, qui fut de quatre iournees en nouueaux interrogatoires, on me represénta plusieurs manuscrits, & de mes amis & de moy

où il ne se trouua Dieu merci, non plus de crime qu'aux accusations precedentes. Le Pere Garassus auoit malicieusement alteré quelques vers en mon Elegie à Thirsis, dont ie me suis iustifié par mon manuscrit, qui s'est trouué tout contraire à l'imprimé de ce faussaire. Tout ce que i'ai composé & aduoüé est encore dās le Greffe: Si i'estois assez heureux pour le faire confronter à la supposition de Garassus, luy qui fait tant du subtil, & qui prophane si impudamment la dignité de sa profession, se trouueroit conuaincu d'vne fausseté punissable du feu, aussi bien que son compagnon, qui se trouue coupable d'auoir suborné des tesmoins, & dont la conuiction est à la cognoissance de la Cour. Permettez moy, SIRE, de vous descouurir ceste imposture, & prenez la peine d'oüir les friuoles & calomnieuses depositions des principaux qui m'ont esté confrontez. Le premier se nomme Anisé aduocat, qui se fit luy mesme tant de reproches, & se coupa si souuent, que Monsieur de Vertamon ne se peut tenir de rire de ses absurditez, cet homme là qui me fut confronté auec la grauité de la robbe & du bonnet carré, tesmoignoit m'auoir oüi dire, que quand ie couchois sur la dure cela me mettoit en humeur. Ces impertinences me fōt rougir, & supplie treshūblemēt V. M.

de pardonner à la necessité qui m'oblige à les dire par leurs termes, & non par les miens il adioustoit encore que certain Pauie à qui ie n'ai iamais parlé, l'auoit entretenu de quelques discours prophanes qu'il supposoit venir de moi. Le sens en estoit, que ie disputois si l'ame estoit dãs le sãg. C'est vn discours de Philosophie dont ie ne suis point capable, il ne m'importe qu'elle soit dans le sang ou ailleurs, pourueu qu'au sortir du corps ie sois asseuré qu'elle ne perd point son estre. Le second tesmoin est vn hõme vagabond, & sans autre appui que du Pere Voisin, qui l'a entretenu aux escoles depuis 12. ans, il se nomme Saïot, son pere le desherita pour d'estrãges rebellions qu'il lui auoit fait dés l'aage de 16. 17. ans, & couroit risque de passer sa vie dãs de grãdes necessitez, s'il ne se fust rẽdu agreable au Pere Voisin qui se ioignit à lui d'vne affection fort particuliere, quoi que ce garçon fust alors dans vne reputation tres-honteuse: depuis le commerce qu'il eut auec ce Religieux, il n'amenda point sa vie : car ces desbordemens qu'il continuoit au scandale du College, luy firent interdire la conuersation de quelques escholiers de la Fleche, qu'il auoit tasché de corrompre. La contrainte de lui donner des reproches m'a fait declarer quelques vnes de ses infamies, que

l'on fait pleurer à la confrontation : & d'autant que les larmes ne se peuuent pas escrire, le Greffier qui est homme de bien, tesmoignera ceste verité. Sçachant bien que sa trahison luy seroit inutile si ie venois à la descouurir ; pource que ie sçauois bien ses crimes, il change son nom & son païs, ce qui merite punition exemplaire. Nonobstant ce desguisemẽt, le regardãt fixement aux yeux il me reuint quelque image d'vne personne que des accidens tres-notables auoient rendu signalé : l'aiant recognu ie dis modestement quelques secrets de sa vie, assez capables d'affoiblir sa deposition. Il ne nia point qu'il n'eust esté en ses ieunes ans disciple du Pere Voisin, aduoua que depuis leur premiere cognoissance ils s'estoient entretenus d'vne amitié tres estroite, & d'vne confidence qu'ils n'ont iamais interrompue, qu'il auoient communiqué ensemble les accusations contre moy, & que le Pere Voisin l'auoit induit à deposer. Il y auoit pour le moins quinze ans que ie n'auois veu Saiot : il depose que depuis 3. ans il m'auoit ouy dire des vers sales & prophanes, dont à la verité il ne se souuient point : il m'accuse notamment auoir dit, que ie ne croiois autre chose que Iesus-Christ crucifié : & infere de là que ie tiens les ceremonies de l'Eglise peu-

necessaires : ie le pressai de me nômer le lieu où il pretendoit m'auoir veu, en presense de qui, en quel iour, & à quelle heure i'auois parlé à luy, il respond qu'il n'en sçait rien, & confesse tousiours que le Pere Voisin luy a dit, qu'il estoit obligé de deposer contre moy. Il se trouue, SIRE, que cét homme là est aux gages du Pere Voisin, qu'il est neueu d'vne Dame Mercie, qui contribuë aussi à la nourriture de Saiot, ceste femme est confidente du Pere Voisin, & du Preuost le Blãc: car aussi tost que ie fus pris le Blanc s'en conioüit par lettre auec le Pere Voisin, & addressa son pacquet à la Dame Mercie, qui communique ordinairement auec ce Religieux, la lettre m'est tombee entre les mains, il y auoit entr'autres termes de respect pour ce Pere, qu'il m'auoit si soigneusement veillé qu'en fin il m'auoit attrapé, selon le commandement qu'il en auoit receu de sa reuerence. Il me fut confronté vn sourd nommé Bonnet Aduocat à Bourges, qui deposoit m'auoit ouy dire en la presence du Pere Philippe Capucin, qu'il y auoit des gens qui se repentiroient de m'auoir tiré de la desbauche : Le Pere Philippe a rendu des tesmoignages tous contraires à ceste imposture.

Tous les autres tesmoins, horsmis vn que ie dirai apres, ne m'accusent point de m'auoir

iamais veu faire, ny ouy dire quelque chose de reprehensible: Ils ne cognoissent pas mesme ma personne, & n'ont autre instruction que les liures & les Sermons de mes accusateurs. Ici ie ne puis me taire de l'integrité de Mõsieur le Procureur General, qui aiant pris le soin d'en examiner quelques vns, mesmes des Libraires, qui confessent auoir pris part en l'impresſion du Parnasse Satirique: il a si bien fonde ceste verité, que tous les tesmoins qu'il a produis n'ont parlé qu'à ma descharge.

Celui qui reste se resolut de me faire vn pur assasinat: car sans accompagner sa deposition d'aucune circõstance, ny couurir d'aucun pretexte les calomnies qu'il m'impropéroit, il fit vne copie de tout ce qui est de plus execrable dans le Parnasse Satirique, & sans m'accuser toutesfois d'auoir rien contribué à la cõposition, il me soustint en Iustice, qu'il auoit appris par cœur ces vers infames à me les ouïr dire plusieurs fois, & en diuerses cõpagnies où il auoit esté en ma frequẽtatiõ, depuis dix ou douze ans qu'il disoit me cognoistre. Ie n'eus point d'autre reproche à luy faire, sinon que ie ne le cognoissois point du tout, & priai M. de Vertamon de lui faire dire le lieu, & les persõnes qui pouuoient faire foy de sa deposition, il ne sceut dire, ni ruë ni maison où il m'eust veu, ni ne se peut

ressouuenir d'vn seul homme parmi tant de conuersations. Là ie priai la Cour de considerer que cet homme incapable de se ressouuenir des maisons & des personnes qui sont obiets fort apprehensibles à la memoire, n'estoit pas capable de se ressouuenir d'vn vers qui n'est qu'vn son, & ie le voulus obliger d'en reciter quelqu'vn, mais le tesmoin se trouua muet. Ie m'aperçeus encore que dans les premieres interrogatoires on m'auoit representé vne ligne de prose pour vn vers, qui me donna des ombrages d'vn faux tesmoin. Ie trouuai dans ceste deposition ce vers là qui estoit failli, tout de mesme dans l'impression du Parnasse Satyrique : si bien qu'il appert clairement, qu'il a retenu ceste faute des Imprimeurs & nõ pas de moi pource que les moins versez dans la Poesie ne sçauroient faillir en la mesure des sillabes, la condition de la personne rendoit aussi son tesmoignage tres-suspect car vn homme de sa sorte ne se trouue pas ordinairement à ouir des vers : c'est vn boucher de la ruë S. Martin, nommé Guibert. Voila, SIRE, la sõme de toutes les charges qui ont si long tẽps entretenu les esperances orgueilleuses de quelques hypocrites, qui ne sçauent mõstrer leur deuotion que par la cruauté, & qui croient que hors de leur cabale il n'y a point de salut. Ils murmurent encores apres mon Ar-

reſt, & ne ſe peuuent ſatisfaire de la iuſtice de Dieu, & de celle du Parlement, pource qu'ils n'ont pas du tout accompli leur haine. Ils cherchent tous les iours des pretextes nouueaux à ralumer leur perſecution, font courir en mon nom des vers mal faits & malicieux, qui deshonorẽt la reputation de mes mœurs & de mon eſprit: ils ne diſent pas que ie vai tous les iours à la Meſſe, que i'ai fait mon bon iour deux fois depuis la ſortie de ma priſon. Ils me iettent tous les iours des amorces à m'attirer à la desbauche, pour blamer ce qu'ils deſirent, & ſe plaindre de ce qu'il leur plaiſt. Ils firent par d'eſtranges ruſes gliſſer dans mon cachot certains mouchars, qui eſpioient ſelon la portee de leur eſprit tous les mouuemens du mien, & lors qu'ils y deſcouuroient quelque deſpit contres les longues iniures de ma captiuité, ils ſe mettoient à deteſter leur calamité, à iurer contre Dieu, & l'accuſer d'iniuſtice, pour m'obliger à blaſphemer à leur exemple. Me repreſentoient l'indifference où ils diſoient que voſtre Maieſté laiſſoit vn ſi grãd perſonnage que moi. Leurs ſollicitations à me faire pecher contre Dieu & cõtre voſtre Maieſté, ont eſté auſſi inutiles que leurs teſmoins. Ie n'ai point de deſir plus ardant, ny d'ambition plus legitime, que de me maintenir au deuoir d'vn bon Chreſtiẽ, & d'vn vrai Frãçois. Ceſt-

tenu pour tres-homme de bien par tous ceux qui me cognoissoient, & que mes accusateurs parloient sans preuue n'i apparence, & qu'ils estoient calomniateurs & imposteurs. Monsieur de Vertamon contribuant peut-estre vn aduis à ma iustification; repartit qu'il n'i auoit apparence que ie fusse vn Athee, puis que pour faire voir au public que i'auois des sentimens de la Diuinité tels qu'vn Chrestiẽ les doit auoir, i'auois fait vn liure de l'immortalité de l'ame, qui rendoit raison de ma creãce. Cela estoit dãgereux pour vn estourdi ou pour vn meschant : mais moi qui auois l'esprit tendu à ma iustification, & qui pour ne m'esgarer n'auois autre chemin à suiure que celui de la verité : ie respondis que ie n'auois point composé ce liure-là, que c'estoit vn ouurage de Platon, que ie l'auois traduit sans m'esloigner du sẽs de l'Autheur, & que ce n'estoit point par où ie rendois raison de ma foi, que pour monstrer que i'estois Chrestiẽ, i'allois à la Messe, ie communiois, ie me confessois. On m'allegua quelques passages de ce traicté, dont ie me suis entierement iustifié. Sainct Augustin, qui ne parle iamais de Platon sans admiration, m'a fourni dequoi faire approuuer la peine que i'ai prise en ceste traduction. Apres l'examen de ceste version ou paraphrase sur l'immortalité de l'a-

nie, on ne me trouua cõuaincu: ie ne le dis pas Sire, d'vne impieté, mais non pas seulement de la moindre irreuerence contre l'Eglise: Mesme il y a plusieurs endroits que i'ai en quelque façon desguisez pour les tourner à l'aduantage de nostre creance. Les Libraires ont imprimé en suitte de ce traicté quantité de mes vers, auec les ignorances que i'y ay laissees, auec les crimes que mes ennemis y ont adiousté: I'ai esclairci la Cour de tout ce qui estoit en ma composition, & rendu toutes mes pensees manifestement innocentes. On m'aporta d'autres faits sur la prose d'vn second Tome imprimé en mon nom: mais ie fis voir clairement l'impertinence des accusateurs, qui par des subtilitez scholastiques auoient embrouillé le sens de mes escrits, & d'vne malice aueugle pẽsant profiter de mõn peu de memoire, produisoient des periodes imparfaites en des choses ou le mesconte d'vne sillabe, peut d'vne pensee innocente faire vn crime. Messieurs mes Commissaires estoiẽt bien aises que i'euitasse les surprises, & se monstrerent tousiours ausi prompts à me iustifier qu'à me conuaincre. Apres que ie me fus purgé de tout ce qu'on me pouuoit reprendre ou soupçonner contre moi, dãs ces deux Tomes qui parurẽt sous mon nõ, on me presenta vn liure intitulé, *Le Parnasse des Vers*

Satirique, dont i'estois accusé auoir compilé les rapsodies, & les auoir mises en vente: i'apportai pour ma deffence la sentence du Preuost de Paris, obtenue contre les Imprimeurs, & suppliai la Cour de considerer que i'estois le premier de ma profession, qui par vne affection aux bonnes mœurs, & pour oster le scandale public, auoit fait suprimer de telles œuures. Aiant annulé toutes les charges que ces liures me pouuoient mettre sus, ie croiois auoir fini les interrogatoires qui furent de trois iournees, & m'attēndois à ioüir du priuilege d'vn peu d'eslargissement qu'on ne me pouuoit refuser, selō les formalitez du Palais: mais l'hypocrisie effrontee de ceux qui solicitoient ma mort, auoient rendu mon affaire de telle importance, & fait estimer ma deliurance si dangereuse, qu'il fallut dōner haleine aux calomniateurs, & leur accorder la licence de redresser les embusches que i'auois euitees iusques là. On me remit dans le cachot pour quatre mois, durant l'esquels les Guichetiers me continuerent leurs inhumanitez auec tant d'excez, qu'on eust iugé qu'ils craignoient plus mes ennemis, qu'ils ne respectoient leurs Maistres. A la seconde attaque, qui fut de quatre iournees en nouueaux interrogatoires, on me represénta plusieurs manuscrits, & de mes amis & de moy

où il ne se trouua Dieu merci, non plus de crime qu'aux accusations precedentes. Le Pere Garassus auoit malicieusement alteré quelques vers en mon Elegie à Thirsis, dont ie me suis iustifié par mon manuscrit, qui s'est trouué tout contraire à l'imprimé de ce faussaire. Tout ce que i'ai composé & aduoüé est encore dãs le Greffe: Si i'estois assez heureux pour le faire confronter à la supposition de Garassus, luy qui fait tant du subtil, & qui prophane si impudamment la dignité de sa profession, se trouueroit conuaincu d'vne fausseté punissable du feu, aussi bien que son compagnon, qui se trouue coupable d'auoir suborné des tesmoins, & dont la conuiction est à la cognoissance de la Cour. Permettez moy, SIRE, de vous descouurir ceste imposture, & prenez la peine d'oüir les friuoles & calomnieuses depositions des principaux qui m'ont esté confrontez. Le premier se nomme Anisé aduocat, qui se fit luy mesme tant de reproches, & se coupa si souuent, que Monsieur de Vertamon ne se peut tenir de rire de ses absurditez, cet homme là qui me fut confronté auec la grauité de la robbe & du bonnet carré, tesmoignoit m'auoir oüi dire, que quand ie couchois sut la dure cela me mettoit en humeur. Ces impertinences me fõt rougir, & supplie treshũblemẽt V.M,

de pardonner à la necessité qui m'oblige à les dire par leurs termes, & non par les miens il adioustoit encore que certain Pauie à qui ie n'ai iamais parlé, l'auoit entretenu de quelques discours prophanes qu'il supposoit venir de moi. Le sens en estoit, que ie disputois si l'ame estoit dās le sāg. C'est vn discours de Philosophie dont ie ne suis point capable, il ne m'importe qu'elle soit dans le sang ou ailleurs, pourueu qu'au sortir du corps ie sois asseuré qu'elle ne perd point son estre. Le second tesmoin est vn hōme vagabond, & sans autre appui que du Pere Voisin, qui l'a entretenu aux escoles depuis 12. ans, il se nomme Saiot, son pere le desherita pour d'estrāges rebellions qu'il lui auoit fait dés l'aage de 16. 17. ans, & couroit risque de passer sa vie dās de grādes necessitez, s'il ne se fust rēdu agreable au Pere Voisin qui se ioignit à lui d'vne affection fort particuliere, quoi que ce garçon fust alors dans vne reputation tres-honteuse: depuis le commerce qu'il eut auec ce Religieux, il n'amenda point sa vie: car ces desbordemens qu'il continuoit au scandale du College, luy firent interdire la conuersation de quelques escholiers de la Fleche, qu'il auoit tasché de corrompre. La contrainte de lui donner des reproches m'a fait declarer quelques vnes de ses infamies, que

l'on fait pleurer à la confrontation : & d'autant que les larmes ne ſe peuuent pas eſcrire, le Greffier qui eſt homme de bien, teſmoignera ceſte verité. Sçachant bien que ſa trahiſon luy ſeroit inutile ſi ie venois à la deſcouurir ; pource que ie ſçauois bien ſes crimes, il change ſon nom & ſon païs, ce qui merite punition exemplaire. Nonobſtant ce deſguiſemēt, le regardāt fixement aux yeux il me reuint quelque image d'vne perſonne que des accidens tres-notables auoient rendu ſignalé : l'aiant recognu ie dis modeſtement quelques ſecrets de ſa vie, aſſez capables d'affoiblir ſa depoſition. Il ne nia point qu'il n'euſt eſté en ſes ieunes ans diſciple du Pere Voiſin, aduoua que depuis leur premiere cognoiſſance ils s'eſtoient entretenus d'vne amitié trés eſtroite, & d'vne confidence qu'ils n'ont iamais interrompue, qu'il auoient communiqué enſemble les accuſations contre moy, & que le Pere Voiſin l'auoit induit à depoſer. Il y auoit pour le moins quinze ans que ie n'auois veu Saiot : il depoſe que depuis 3. ans il m'auoit ouy dire des vers ſales & prophanes, dont à la verité il ne ſe ſouuient point : il m'accuſe notamment auoir dit, que ie ne croiois autre choſe que Ieſus-Chriſt crucifié : & infere de là que ie tiens les ceremonies de l'Egliſe peu-

necessaires : ie le pressai de me nômer le lieu où il pretendoit m'auoir veu, en presense de qui, en quel iour, & à quelle heure i'auois parlé à luy, il respond qu'il n'en sçait rien, & confesse tousiours que le Pere Voisin luy a dit, qu'il estoit obligé de deposer contre moy. Il se trouue, SIRE, que cét homme là est aux gages du Pere Voisin, qu'il est neueu d'vne Dame Mercie, qui contribuë aussi à la nourriture de Saiot, ceste femme est confidente du Pere Voisin, & du Preuost le Blãc: car aussi tost que ie fus pris le Blanc s'en conioüit par lettre auec le Pere Voisin, & addressa son pacquet à la Dame Mercie, qui communique ordinairement auec ce Religieux, la lettre m'est tombee entre les mains, il y auoit entr'autres termes de respect pour ce Pere, qu'il m'auoit si soigneusement veillé qu'en fin il m'auoit attrapé, selon le commandement qu'il en auoit receu de sa reuerence. Il me fut confronté vn sourd nommé Bonnet Aduocat à Bourges, qui deposoit m'auoit ouy dire en la presence du Pere Philippe Capucin, qu'il y auoit des gens qui se repentiroient de m'auoir tiré de la desbauche : Le Pere Philippe a rendu des tesmoignages tous contraires à ceste imposture.

Tous les autres tesmoins, horsmis vn que ie dirai apres, ne m'accusent point de m'auoir

iamais veu faire, ny ouy dire quelque chose de reprehensible: Ils ne cognoissent pas mesme ma personne, & n'ont autre instruction que les liures & les Sermons de mes accusateurs. Ici ie ne puis me taire de l'integrité de Mõsieur le Procureur General, qui aiant pris le soin d'en examiner quelques vns, mesmes des Libraires, qui confessent auoir pris part en l'impresion du Parnasse Satirique: il a si bien sondé ceste verité, que tous les tesmoins qu'il a produis n'ont parlé qu'à ma descharge.

Celui qui reste se resolut de me faire vn pur assasinat: car sans accompagner sa deposition d'aucune circõstance, ny couurir d'aucun pretexte les calomnies qu'il m'improperoit, il fit vne copie de tout ce qui est de plus execrable dans le Parnasse Satirique, & sans m'accuser toutesfois d'auoir rien contribué à la cõposition, il me soustint en Iustice, qu'il auoit appris par cœur ces vers infames à me les ouïr dire plusieurs fois, & en diuerses cõpagnies où il auoit esté en ma frequẽtatiõ, depuis dix ou douze ans qu'il disoit me cognoistre. Ie n'eus point d'autre reproche à luy faire, sinon que ie ne le cognoissois point du tout, & priai M. de Vertamon de lui faire dire le lieu, & les persõnes qui pouuoient faire foy de sa deposition, il ne sceut dire, ni ruë ni maison où il m'eust veu, ni ne se peut

ressouuenir d'vn seul homme parmi tant de conuersations. Là ie priai la Cour de considerer que cet homme incapable de se ressouuenir des maisons & des personnes qui sont obiets fort apprehensibles à la memoire, n'estoit pas capable de se ressouuenir d'vn vers qui n'est qu'vn son, & ie le voulus obliger d'en reciter quelqu'vn, mais le tesmoin se trouua muet. Ie m'aperçeus encore que dans les premieres interrogatoires on m'auoit representé vne ligne de prose pour vn vers, qui me donna des ombrages d'vn faux tesmoin. Ie trouuai dans ceste deposition ce vers là qui estoit failli, tout de mesme dans l'impression du Parnasse Satyrique : si bien qu'il appert clairement, qu'il a retenu ceste faute des Imprimeurs & nõ pas de moi pource que les moins versez dans la Poesie ne sçauroient faillir en la mesure des sillabes, la condition de la personne rendoit aussi son tesmoignage tres-suspect car vn homme de sa sorte ne se trouue pas ordinairement à ouir des vers : c'est vn boucher de la ruë S. Martin, nommé Guibert. Voila, Sire, la sõme de toutes les charges qui ont si long tẽps entretenu les esperances orgueilleuses de quelques hypocrites, qui ne sçauent mõstrer leur deuotion que par la cruauté, & qui croient que hors de leur cabale il n'y a point de salut. Ils murmurent encores apres mon Ar-

reſt, & ne ſe peuuent ſatisfaire de la iuſtice de Dieu, & de celle du Parlement, pource qu'ils n'ont pas du tout accompli leur haine. Ils cherchent tous les iours des pretextes nouueaux à ralumer leur perſecution, font courir en mon nom des vers mal faits & malicieux, qui deshonorẽt la reputation de mes mœurs & de mon eſprit : ils ne diſent pas que ie vai tous les iours à la Meſſe, que i'ai fait mon bon iour deux fois depuis la ſortie de ma priſon. Ils me iettent tous les iours des amorces à m'attirer à la desbauche, pour blamer ce qu'ils deſirent, & ſe plaindre de ce qu'il leur plaiſt. Ils firent par d'eſtranges ruſes gliſſer dans mon cachot certains mouchars, qui eſpioient ſelon la portee de leur eſprit tous les mouuemens du mien, & lors qu'ils y deſcouuroient quelque deſpit contre les longues iniures de ma captiuité, ils ſe mettoient à deteſter leur calamité, à iurer contre Dieu, & l'accuſer d'iniuſtice, pour m'obliger à blaſphemer à leur exemple. Me repreſentoient l'indifference où ils diſoient que voſtre Maieſté laiſſoit vn ſi grãd perſonnage que moi. Leurs ſollicitations à me faire pecher contre Dieu & cõtre voſtre Maieſté, ont eſté auſſi inutiles que leurs teſmoins. Ie n'ai point de deſir plus ardant, ny d'ambition plus legitime, que de me maintenir au deuoir d'vn bon Chreſtiẽ, & d'vn vrai Frãçois: Ceſte

resolution a des racines si profondes en mon ame, qu'on ne les verra iamais bransler pour toutes les secousses de ces mauuais demons, ennemis de la Religion & de l'Estat. Ie serois bien reprouué & bien ingrat si ie ne cognoissois en ma deliurance vne marque de la misericorde Diuine, & de la iustice de V. M. Lors que i'estois enseueli dans les tenebres & ces infections de cachot, parmi les soins continuels d'vn procez, qui m'attaquoit à l'honneur & à la vie : parmi tant de suiets de desesperer vne ame foible, il n'y auoit point de paroles qui s'offrissent plus fauorablement à exprimer ma pensee que celles du Roy Dauid, qui est à mon iugement la regle & l'ame de la deuotiõ:la lecture cõtinuelle de ses Pseaumes m'animoit auec tant de force & de plaisir, que cet exercice me tenoit aussi bien lieu de diuertissement que de priere. Iamais toutes les delicatesses des poësies prophanes ne m'ont touché si tendrement ny si viuement que les fermes & eloquentes Meditations de ce Prophete, i'en ay la plufpart dans la memoire & toutes dãs le cœur. I'espere qu'à l'aduenir les conceptions de mon ame & le train de ma vie retiendront quelques traces d'vne si saincte & si necessaire pieté. Ma premiere occupation, s'il plaist à vostre maiesté d'agreer que ie viue, & que i'escriue, se donnera à corriger tout ce que les Theologiens les

plus exacts trouueront de licentieux dans ces liures qu'on a imprimez si souuent en mõ nom, & auec tant de desordre.

C'est par où ie dois iustifier tous ceux qui se sont engagez dãs mõ malheur, & qui dans vn si grand peril de mon hõneur ont osé me cõtinuer les tesmoignages de leur amitié. Ie ferai ceste satisfaction au public, dont l'applaudissement & l'amour se monstre auiourd'hui visiblemẽt pour moy, & ie meriterois sa haine si ie luy refusois vn deuoir que sa curiosité & son affection me demandent si iustement. Ie laisserai cependãt mes ennemis sãs replique, & ne tascherai point par ma vengeance, ny d'empescher, ny d'irriter l'humeur ou le plaisir qu'ils ont à mesdire de moy. Si leur fureur leur a fait faire des iniustices, ie ne veux point faillir à leur exemple. I'ai l'esprit froid à la medisance, ie n'aime point les affronts, c'est pourquoy ie n'en fais point : s'ils ont fait des mauuais liures, qu'ils les defassent eux-mesme. Leurs folies m'apprennent d'estre sage. Et pour les asseurer que ie ne prendrai iamais la peine de leur en faire, ie leur promets de ne iamais commencer à les reprendre, qu'apres que i'aurai assez loüé V. M.

De V. Maieste',

Le tres-humble, tres-obeissant, & tres-fidelle subiet & seruiteur,

Theophile.

THEOPHILVS
IN CARCERE.

VEtus & procera ædificij moles à primis Parisiẽsibus (nisi me fefellit æditui fides) in nascentis vrbis propugnaculum extructa, tam densa vt murorum & portarum tuta vt (ipsius) credo fulminis impetũ illæsus carceris aditus valeat eludere; in ea ego turri totos sex menses nocte vnica, vt in Lestrigonũ cœlo, mihi videor exegisse, adeo hic temporis spatia nullo discrimine diuiduntur, Solis radij perpetua velut eclypsi laborantes altera tantum hora circa meridiem tentant fallere cæcitatem loci, & per remotissimi foraminis sinuosa concaua tenuissimos effundunt luminis tractus quauis lucernula pallidiores, reliquis horis minutissima candela tanquam fuscum & fuliginosum Vulcanũ velut in cornu conclusum gerit, & in tantam tenebrarum vastitatem tam exiguã spargit lucem, vt vix illius ope discussa tantisper caligine, possint oculi in salebroso latibulo gressum dirigere: qualibet autem proxime admota flamma quippiam vel maiusculis caracteribus excusum lectione consequi non minimæ sit operæ, etsi maxime cõcedatur ampliorem facem in atrã adeo obscuritatem accendere,

non

nō ferat craſſi aëris periculoſa temperies: totius enim aut cibi aut olei pinguiores fumos cum anhelitu ducas neceſſe eſt, & ſiue dormias, ſiue vigiles non niſi morbidum ſpiritū haurire queas. Iſtic autem quidquid videris horridum, quidquid calcaueris ſordidum, quidquid attigeris aſperſum, quidquid comederis fœtidum, quidquid biberis gelidum eſt, & ne qua euadendi ſpe tam ingratæ vitæ moleſtiæ mihi leniantur, neue diutiſſimæ ſeruitutis tædia etiam irritis ad libertatem conatibus ſolari poſſim, in iſtius arcis cellula duabus ſupra viginti portis arctata latere iubeor: è tam ſedula cuſtodia quiuis certè validiſſimus perperam exitum moliatur, dulce tamen eſt miſeris, quamquā falsò, ad meliora nitinihilo ſecius quam ſi quis in mari medio mergētibus vndis incaſſum obluctetur grauius pereat, niſi liberis ad natatū membris etiā diutius mori naufrago concedatur: eſt enim aliquid liberum de conſequenda libertate cogitare, quod ſolatiū nemo ſanæ mētis hic ſibi polliceri queat, tam crebris ferrorum ſeptis, quantumuis anguſtus, denſiſſimi muri aditus clauditur, ſpiſſo cardine, grauibus peſſulis, innumeris clauibus, quos melius cuneos dicas vniuerſa compago tutiſſimè nectitur, atque in eum modum ferratæ portæ, nulli licet obſeratæ clauibus, & obicibus nullis oppreſ-

ſulatæ, ſolo pondere vt mole ſua euaſuros inhibere poſſe videantur, dura ligna, ſurdos lapides, rauca ferra nullis rimulis cuiuſpiam aut oculis aut auribus aperta, nulla querela flectas, nulla arte fallas, nulla vi frangas, ipſum puto Iouem incaſſum per hæc inuia aureos ſuos imbres emiſſurũ: imminet enim talibus inſidiis hic à proxima vicinia nobiliſsimus totius Galliæ Senatus rigidus æquitatis vindex. Ampliſsimi Senatores, Sãctiſsimi Iudices, quos in celeberrimo Themidis Templo columnas diceres, niſi magis deceret eſſe Deos, omnibus mortaliũ technis ingenia diuina ſupra ſunt, nullis adulationibus animos intimæ virtutis capias, nullis munerib. munificẽtiſsimos homines allicias: ſunt enim plerique omnes præclaro genere orti, & quos iãpridẽ res familiaris a maiorib. ſuis, ampla fortuna ſecuros facit, non auctoritas quã pietas aut dignitas maior. Innocentia demũ eſt quæ illorũ ſuffragia vindicat, æqua laude & obſcuris & nobilibus iura reddũt, nullo delectu in Patriciorum aut plebis mores animaduertunt: ſunt illi rerum Domini de quibus tam magnifice ſacra pagina prædicat eſſe Deos, ſi quidẽ & lucem & elementa quibuſlibet mortalium aut prohibent, aut largiuntur: illorum ceruicibus non vt Atlanti cœlũ puro aëre & igneis ſuis circulis leuiſsimũ, ſed tota tell⁹ tot ſaxis horrida, tot ſentibus hiſpida, tot aquis

turgida, tot grauida metallis incumbere vere dicitur: illorum nutu quælibet munitæ pandũtur portę, illorũ ope ſcio me quãtũuis alta malorũ voragine abſorptũ tandẽ emerſurũ. (Vtinam Iudices, qui me tam diris nominibus apud vos criminatus eſt Garaſſus, noſſet & famæ ingenium, & meum. Illa enim tam ficti quam veri nũtia, ego vero, cętera prauus, illud certe veracem eſſe me & intemeratæ fidei nemo qui me nouit, diffitetur. Nõ aduertit male feriatus homo iſtã maledicendi licẽtiã, qua me licet ignotum tam petulanter inuadit, non aduertit, inquã, male cautus calũniator ſua iſta obtrectandi rabie lędi æquiſſimorũ iudicum integritatem, & tanta fallacia ſuſceptis votis male reſpondere furẽtis animum. Mirũ neſcire illum nocendi artẽ, cui noctes dieſq; inſudet, in meam famam iam à ſuis primordiis imperitæ turbæ nebulonibus inuiſam Garaſſus imprudẽs, integris voluminib. debacchatur, cæco certe conſilio & ſtilo languido, feruidis adeo irarum motibus lõge impari liceat & fortaſſe nobis tam inuidioſæ calũniæ debitam vicem rependere. Et ni reuerentia morũ & Chriſtiana probitas vetet, quantulacũq; eſt ingenii noſtri acies, tot aduerſis retuſa, tot fracta malis, eã in lethiferas illas tot tuorum amicorum minas vbicunque ſtringere nõ expueſcam: ſed Deus meliora

non licet hic nobis clauum clauo pellere, aut conuiciantibus conuiciari. Apage, scelus homine Christiano indignum, imo & dum mea se tutatur innocentia, ne tuus error cuiuis pateat, nolui vernaculo sermone tuas ineptias prodere ignauæ plebi, cui tu tantum studes: atque è sociis tuis aliquem hodie, me actore, tui criminis fieri conscium erubesco: sed tua me impulit insania vt sanè loquerer; tua me adigunt mendacia vt vera dicam. Primũ omnium ne in genus meum tibi non cognitum dum cauillaris inutilem operam ludas: scito mihi Auum fuisse Reginæ Nauarræorum à secretis, patrem à teneris annis quibus decuit sumptibus literis humanioribus incubuisse, qui cum ad Iurisprudentiam animum apulisset, vna aut altera tantũ orata causa, tumultu bellico à foro Burdigalensi ad nostrates secessit, vbi etiam pace redeunte, rustico otio delinitus in opimi soli fundo innocentissimos exegit dies. Domus est in ripa Garonæ sita cæteras vicinorum ædiculas satis humili turricula atauis extructa supereminens. Frater illi primogenitus, meus patruus, dum Regi Henrico militat, præfecturã adeptus est non ignobilis vrbis inter Aginates; Turnonum vocãt, ibiq; diẽ obiit. Quanta fama alter ocio & literis, hic labore & armis ad tumulum deuenerint non maximi negotii est percunctari.

Quã nos colimus paternam hęreditatem, dimidia demum leuca distat ab vrbecula quam Portum vocant cui cognomen est à Diua Maria Virgine. Eam demum quam tu cauponam vocas, Aulici plures atque ij melioris notæ dignati sunt inuisere, pro tenui nostro prouentu aliquot dies frugaliter excepti saltem immunes abiere. Sed quid ad mores publicos, Cuias ego sim? Num licet é quouis loco ad fortunam surgere? Num tibi mea sors tãtę apparet inuidię, vt mihi hodie in vinculis, nisi frater foueat & vestiat frigore pereundum sit? Cui neuè ad sudariolum emendum à tanta fortuna vel leuissimus nummus superat ac ni D. D. Molæus Regius procurator suam curam tam sæuientibus miseriis interponat, fames hic, quã tu frustra perniciem moliris, iam peruertisset? Sed (quę tanti Senatus est pietas) licet humaniter inhumanitatis tuæ euentus expectare, & quam omnes merito iure iudicum meorum pietatem & fidem prædicant eludere, tandem tam vehementis odii perfidos tuos conatus concedetur. Num te quæso tot ac tam pii tui conuentus viri istis simultatibus erudierunt? Num istas in meum caput sycophantias struis authore R.P. Seguirando quẽ mihi ingenij mei & meorum morum notitia semper fecit amicissimum? scilicet neque ille tibi videtur satis sapiens, vir bone, quem dum

tua te in meos mores vesania, susque de cusque raptatum occidat, falso quopiam si bene memini Phocionis nomine imperitiæ, & improbitatis criminaris, rem ausus, super clementiam omnem, insolentem: tum audes pessimis, agitatus furiis tanti Regis penetrare limina, & virum tanta pietate conspicuum, in cuius sinũ Regius animus singulis se mensib. effũdit contumeliis tuis fœdare & Regię consciẽtiæ veluti scrinium scelerata lingua expilare. Quid; tibi Episcopus Nanneti arridet? parum ille fortassis tua sententia Genium meum agnouit, nimis scilicet tuo iudicio cernit in mores hominum: at non ita probi quemadmodum tu deque illo déque me sentiunt, qualecumque poterit vir tantus de fide & probitate mea testimonium per inoffensę consciẽtiæ iura perhibere non cunctabitur, sed receptã adeo venerandissimi Episcopi fidem & eruditionem indoctissimo nebuloni suspectam fore non ambigo: qua techna refelles Episcopum Bellæum si quo auxilio innocentiæ nostræ patrocinari velit? nũ exprobraturus es, quod interdum versiculos meos sacris suis Concionibus immiscuerit? & decerptos opusculis nostris flosculos sermone & stilo publico in Christianũ orbẽ sparserit? Quid illum culpaturus eras Coeffetellum Massiliẽsem Episcopũ mihi aliqua coniũctione morũ, & nonnullo humanarũ literarum cõmer-

cio familiarē? Ille me paulo antequā excederetē viuis in ſuam viciniam vocauerat, vt haberet in procinctu ſtudioſum aliquem cuius in cōuictu ſuauiter inter laboris & morbi tædia pius animus relaxaretur. Si quid etiā R. P. Aubigny tuę ſocietatis (ſed quid dixi tuæ, imo Ieſu & ſui ſociorum)non vltimus honos, ſi quid ille fauentius de me referat, non erit etiam tuis odiis inuiſus? Quid prætereaм R. P. Athanaſium (Eccleſiæ Chriſtianæ vtiliſſimum certē decus) quem inter molliores delicias educatum(vt ſolent Nobiliſsimi ſui generis adoleſcentes) ſeuera pietas à tam culto antiquę & prædiuitis domus mundo auulſum in humilimas Franciſcanorum cellulas deturbauit, cilicij aſperitate incultum, nuditate pedum horridū, & ieiunij pertinacia macilentum, ille vt vir probus ita & eruditus (nam nemo eruditus niſi probus, ô improbe) tanti ingenii vis ſtupenda, & pietatis feruor incōparabilis plures hæreticos ſola diuini ſui laboris impenſa, quam vniuerſæ inuictiſsimi Regis acies tot hominum & nummorū ſumptibus expugnauit. Ille(ne quid erres(mihi in hæreſeos tenebroſo cæno colluctanti primos Eccleſiæ Catholicæ ſpiritus afflauit, ac ſemel in horto Regio ſecum ſpatiantem nihilque ſerius quam de tam proſpera mei mutatione cogitantem adortus eſt, eo ſermone qui &

admiationē ſui quam plurimam, Catholicę fidei incredibilem amorem intimis præcordiis effudit. Quid quid ille de me cogitet, quicquid de mea ſorte conſtituat ratū eſto, ô Garaſſe, num refragaris? Quid ſi inter aduerſaria mea crebris epiſtolis atq; omnino ſcriptis meis Chriſtiani notam reperies? quid, in penitioribus meis ſecretis ſine vllo meo conſilio retectis aliquamne ſimulationis ſpeciem commentus es? Num ſi tibi è ſarcinis meis (iam mecum auctoritate iudicum ſolui expectantibus) depromatur chartula quædam cui medici & presbyteri teſtantis ſigillum veritatis fidem facit, ea ego vltimo prope periculoſi morbi iniuria conſternatus Ichthiophagiæ ſatietatem ægerrimo ſtomacho depellerent flagitaui: alioqui paratus in eo mortis & futurę vitæ confinio potius toxicū ſorbere quam ouum: an etiā hæc à me ficta cauſaberis? O prodigium! tu me in tam aperta religionis profeſsione, tot piorum virorum amplexibus Romanæ Eccleſiæ hærentem Chriſtianum eſſe non ſinis, cæteriſque omnibus palam ſpernendę fidei me impulſorem eſſe prędicas? Sycophanta inuidioſæ tuæ criminationis probe conſcii.

Quibus indiciis quo teſte probaſti?

Nil horum, verboſa & grandis epiſtola venit.

Nec diutius ſpero latere poteſt iudices quam

prauis artibus in paulo ſecurius otium meum ſit graſſatus: tu quam profundas radices egerit innocentia mea exploraturus, intima cauponarum & lupanarium (Deus faxit ne peiori animo) perluſtraſti, inſpecturus ſi qua ibi meæ vitæ labes Theophilo vel leue periculum faceret: at vbi non ceſſit ea perluſtratio in quæuis opuſcula mea, in quibus multa non mea paſſim inſerta ſunt & librariorum errore & fraude tua, ibi tu & oculorum & ingenij quantulum tibi eſt intendis curioſam aciem, atque vbi torquere ſenſum modo & verborũ ſeriem inuertere non ſufficit, ad calumniam integras meas lineas pungis, tua reponis, vnde tua crimina meo nomine in lucem eant: ſiccine iuuat illudere capto? Poteriſne ire infic'as te in Elegia in Thyrſidem, quam etiam ignarus nobis impingit in toto verſu qui ſic habet.

Et que ſa Sainčteté ne punit pas à Rome.

pro dictione *punit*, à me ſcriptum prodidiſſe, *permet*, vt fiat turpiſſimum ſcelus quod puriſſimis Muſis improperes? Domine noſter Ieſu Chriſte, ille ne eſt in ſocietate Ieſu calũniator impudens? Cauiſti ſcilicet & qui ſequantur & qui præcedant verſus adducere ex iis nempe colligitur quantum illius poëtæ mẽs, quicunque tandem ille poëta ſit, tuis ſycophãtiis parum congruat, & quam ridicule

tuis tute tricis inuolutum exponas bonorum ludibrio. Cæterum in confuso multis titulis quodam volumine quod in genere Parnassũ Satyricum vocant, effinxisti improbissimos aliquod versus qui meum nomen prę se ferrent, atque ita quotquot mortalium aut legere aut audire possunt infensos mihi fecisti: si quis in aliquo Conuentu Theophilũ, nominat, venit illico in suspicionẽ Magi: nec defuere mulierculæ quæ mei nominis literas ad philtra valere crediderint. Si quis autem plebeios illos falso mei rumore fascinatos propius vrgeat num aut vultũ aut mores aut institutum vitæ aut patriam meã norint, negant se scire. sed ita concionari Garassum, ita scribere cæteros, quã plures etiam sui Cænobii viros probos de me secus sentire. Tui qui me non nosti, pessime, quicunque me norunt optime de me prædicare solent. Rem nouam, ô Garasse, filius Cauponis in celeberrima Galliarum Regis aula annos vltra tredecim enutritus, tot nobilium familiaritate notus, atque aliquo etiam ingenii lumine exteris nonnullis & visus & optatus tam pestilentum vbique afflarit vitiorum virus, vt vniuersum Christianũ orbem scelerib⁹ suis (si qua tibi fides est) contaminarit, neq; de illius moribus aut aliquo delicto apud viles iudices ante tuam vel minima querela peruenerit, atque

à remotissimi Regni finibus vltimo diuini & humani iuris officio solicitati testes aut voce, aut silentio fatētur innocentē. Neque tu tibi mediocriter indignaris quod è tam multis tui instar mihi oblatrantibus nemo sit cuius testimonio damnari possim, quia scilicet qui tam in turba clamant nihil habent in foro quod dicant. O insana turba, ignauum vulgus, vasti fluctus, cæci turbines, ô vapa, ô spuma rerum, virtutis inimica, impotens vitiorū arca, ô clamosa turba inuidię tutissimū præsidium, fidissimum calumniæ subsidium, ô fœda turba Garassi præcipuum decus, ignara nugarum vindex. Cæca turba cui nullum nomen nisi,
Fama malum quo non aliud, &c.
& *Tam ficti prauique, &c.*
Et hoc est demum quod tu recte, quia inconsulto locutus es, in turba clamor, in foro silentium. Quid ni? Tu ne apud sacras & inconcussas iudicum mentes idem atque in tumultuosæ & profanæ turbæ cæcis animis fieri posse credidisti? falleris vehementer, Doctor Turbarum, parce si sapis tanto tuo dedecore me vlterius insectari, sine cuiuis liberū sit de me premere quod compertum habet, tuas nugas si quis protinus iure iurando ratas non fecerit minitari inferorū pœnā desine! patere si quid plectēdus sum magistratuum disceptationib. excutiatur, si venia donādus, noli tuis

illis turbis offundere nebulas candori legum. At non ita Diuus Macarius qui cum hominē falso mortis criminis damnatū supplicio eripere suę pietatis esse duxisset, iudicibus ad perempti tumulum conuocatis in nomine Iesu iussit excitari mortuum, quem vt prima voce compellauit, illico dehiscente tellure reseratum est sepulchrū & obstupentibus qui aderant viuus adstitit qui olim decesserat, rogante Diuo: num is esset patratæ cædis reus quem proximum manebat supplicium, clara voce insontem eū esse pronunciauit, ac protinus iussus recumbere, feretro suo sese recondens obmutuit, instāte iudice, vt de sonte à mortuo percunctaretur, negauit Diuus, & sat est inquit mihi seruasse innocentē. Idē & Diuus Franciscus qui à Padua cognominatur pro libertate parentis sui in simili discrimine vocati præstitisse fertur, ea in vitis sāctorum prodita nemo nescit. Quam fuit illorum pietas tuæ absimilis, ô Garasse? quia illi cura etiam improbos in futuræ penitentiæ spem seruari voluerunt, ea tu & vegetiori in bonorum perniciem incumbis, illi paganorū impotentem superbiam humilitate Christiana frangere sunt enisi: tu in mediis Christianæ fidei triumphis iactas te Paganorum sæuitijs, & in societatis Iesu, calumniantis, id est, Diaboli vicem agis. Sed quid ego misera in-

uidiæ tuæ victima, vanis per iſtás tenebras planctibus indulgeo? Quia perſecutus eſt inimicus animam meam, humiliauit in terra vitam meam : collocauit me in obſcuris ſicut mortuos ſæculi & anxiatus eſt ſuper me ſpiritus meus in me turbatum eſt cor meum. Tu vindictæ meæ longe ſecurus experiri pergis quorſum in miſeros extrema petulantia valere poſſit, ô Garaſſe. Vlterius ne tende odiis, nam vti ſpero tandem. (Educet Dominus de tribulatione animam meam, & miſericordia ſua diſperdet omnes inimicos meos, & perdet omnes qui tribulāt animam meam, quoniam ego ſeruus ſuus ſum.) Te ſi tandem mihi nocuiſſe pœniteat, me tibi protinus ignouiſſe nō pœnitebit, Vale & ſi quando videbis ſoſpitem Theophilum ne pigeat amplexari

---

APOLOGIE DE
THEOPHILE.

PVis que la peruerſité de mes amis auſſi bien que celle de mes ennemis me reduit à ce point, que ie ne puis eſperer la fin de ma perſecution que de ſon ſuccez, & qu'il ſemble que mon procez ne ſe puiſſe cōmencer qu'apres que le Pere Garaſſus aura acheué ſes liures : ie le voy en trop belle humeur d'eſcrire, pour me promettre de long temps

ma liberté, il trauaille à peu de frais. Car tout le monde contribuë à son ouurage, & fait bō marché de ce qu'il escrit, pource qu'il le volle, le mal pour luy, c'est qu'il ne desguise pas bien sa marchandise, & que tout ce qu'il apporte ou des viuans ou des morts, il l'ageance si mal, & le produit auec tant d'imprudence qu'on descouure bien aisement qu'il ne cognoit pas le prix de ce qu'il debite, il nous allegue mille beaux passages de diuers autheurs, & touche tous les bons endroits des escriuains anciens & modernes, & n'en entend pas vn: comme le Iacquemar qui se tient à tous les mouuemēs de l'horloge, & ne sçait iamais quelle heure il est. Le P. ne laisse pas de se tenir assidu à son trauail, & ie trouue qu'il fait bien de ne point espargner vne si mauuaise plume que la sienne, ie ne sçai si c'est d'enuie ou de charité qu'il me fait l'obiect de son exercice de medisance: car ie croi qu'il est assez orgueilleux pour s'imaginer que ie dois tirer vanité de ses iniures, comme il est honorable d'estre vaincu d'vn braue hōme, pource qu'on la combattu: si le progrez de ses calomnies ne s'estendoit pas plus auant qu'à la reputation de mes escrits, ie serois bien aise d'en tirer de la mocquerie aussi bien que luy: car cela est plaisant de voir vn fol qui croit estre sage, vn Reuerend dancer les ma-

taſſins, & vn bouuier faire des liurés. La premiere coniecture d'ou i'ay pris garde qu'il a l'eſprit vn peu comique c'eſt que dans ceſte *Doctrine curieuſe des beaux eſprits de ce-tēps*, il dōne à ſon liure le tiltre des affiches de l'hoſtel de Bourgongne, où l'on inuite les gens à ces diuertiſſements par la curioſité. Ie m'eſgaierois de quolibets qu'il a contre moy, & les prendrois comme d'vne farce : mais la captiuité & le danger où ſes impoſtures me tiennent me font paſſer l'enuie de me iouer: il eſt vrai que ie ſuis honteux du trauail que me donne vne ſi chetiue beſongne; & à moins que d'eſtre dans le cachot, i'y plaindrois les heures & le papier: car il en faut autant qu'à quelque choſe de bon, cōme autant de coups de marteaux à battre vn double qu'vne piſtole. Pour auoir le plaiſir de s'exercer à me nuire, il me fait vn païs, vn pere, & vn meſtier à ſa poſte, il ſe forge des monſtres pour les vaincre, il ne ſe fait que battre cōtre des ombres, & controuue tous les iours des crimes à ſa fātaiſie pour en accuſer des vers, où ie n'ay iamais ſongé, i'attēds qu'vn iour il m'impute d'auoir commenté ſur l'Alcorā, & quoy que tous les fantoſmes de ſes accuſations ne ſoient que des marottes dont il ſe coiffe luy-meſme à ſō plaiſir, il ne laiſſe pas d'y paſſer ſō temps doucemēt & de trouuer parmi quel-

ques-vns vne ſorte d'aprobation qui le tient enchanté dans ſa freneſie. Les feſtins des iſles fortunees ne ſont pas plus ridicules que les delices qu'il trouue à me calomnier en quelques endroits : mais comme il eſt obſcur & malin, il ne m'attaque point ſans ietter premierement des nuages au deuant de la plus claire verité, de meſme que les ſorciers qui font ordinairemẽt leuer les bruines aux plus claires matinees, il deſguiſe ſi fort mes intentiõs, que ſouuent les apparences flattent ſon deſſein, il repreſente tout à faux, mais auec des feintes groſsieres, où l'eſclat de ſes plus viues raiſons, n'eſt au fonds, que la lueur de ce petit animal qui de loin ſemble vne eſtoile, & de pres n'eſt qu'vn vermiſſeau. A me voir dans ſes liures ie ſuis plus mõſtrueux qu'vne Chimere, ce ſont ces mirouers doubles, où le viſage le plus parfait du monde ne trouue en la place de ſon obiect que des beſtes ſauuages en autant de formes qu'il plaiſt aux charlatans, mais rompez la glace vous desfaites plus de mõſtres d'vn coup de poin; qu'Hercule n'en a iamais tué de ſa maſſuë : ſi nous ouurons le pacquet du Pere; nous trouuerons qu'il n'a pas grand ſecret, auſsi ſe deffie-il aucunefois de n'eſtre pas fin, & ſe met aux groſſes iniures, il m'appelle eſprit deſnaturé: ce coup là, l'iniure ne vient pas à ſon

ſens;

ſens, car on appelle deſnaturé celuy qui aime la cruauté, comme ceux qui preſchent touſiours le feu & le ſang, ceux qui haiſſent leurs plus proches, qui ſont ingrats à leurs amis; farouches, inſociables, qui rechignent aux plus legitimes faueurs dont la nature nous peut obliger, & viuent contre les regles de leur profeſſion, vn Courtiſan inciuil, vn pauure orgueilleux, vn Poëte auare, vn Docteur eſpion, vn Religieux calomniateur, le rebours de toutes ces choſes, c'eſt proprement mon naturel : mais voions ſi voſtre humeur ne ſe peut pas mieux aſſortir à ceſt epithete. Vous faites vœu d'obedience, & par l'aueugle orgueil d'vne ſuffiſance inſupportable, vous voulez aſſuiettir les plus grands eſprits de la terre, & faire ploier les plus fermes conſciences ſous l'authorité de vos impoſtures. Il me ſemble que c'eſt contre la nature d'obedience. Pour le vœu de pauureté vous vous en acquittez tres-mal: car voſtre robbe, voſtre logis, & voſtre reuenu pourroit bien mettre vn homme vn peu voluptueux, à couuert de la neceſſité. Et quant au dernier pour vous eſtre voüé à la chaſteté, & pour auoir ce tiltre ſacré de Ieſuite, vous allez ſans doute contre la nature de voſtre profeſſion, dans le ſoin que vous auez de controuuer les vers de Sodomie, &

enseigner publiquement vn si enorme vice, sous couleur de le reprendre, en suite le Pere Reuerend dit, que ie ne fai bien qu'aux choses mauuaises, & nettement qu'aux vilaines: dans a pensee qu'il auoit lors sur mon esprit, si le Pere n'eust esté d'vn naturel chagrin,ous'il eust eu la mesme opiniõ pour quelqu'vn de ses fauoris, voici comment il eust parlé, que cet esprit la trouue quelque chose de bon mesme dans les meschancetez, & a quelque pureté dans son stile, qui cache les ordures des sales imaginations: mais il ne m'a pas trouué digne de cet ornement, quand on voit vn homme de qualité grand & bien formé, on dit qu'il est de belle taille, si c'est vn valet, on dit voila vn pussant coquin, si peu de faueur que ie merite de sa plume il ne me la donne qu'en me frapant, mais ie le remercie de sa caresse, ie n'ai iamais rien fait, ni bien ni mal, soit en vilainie, soit en meschanceté, & voici pour luy rendre son compliment, comme il dit que ie fai bien en meschanceté, & nettement en vilainies, & que le Pere Reuerend affecte de ne me point ressembler: ie confesse qu'il fait mal aux choses bonnes, & salement aux choses nettes, pour les pensees & les paroles où ie fai, dit-il, horriblement: car pourueu qu'il trouue vne cadence pour vn de ces aduerbes horriblement

abominablement, execrablement, il se descharge la bile, & s'espanoüit la ratte, & pense auoir mieux persuadé que par vne demonstration, il croit que la foy d'vn Chrestien est en quelque façon obligee à ses authoritez. Quant aux pensees, dit-il, & aux paroles, c'est horriblement, ie luy responds qu'il me les a supposees, & qu'il a trop de passion pour estre croiable, mesmement en vne cause qu'il a faite sienne : quant aux conceptions ce n'est pas à luy à les penetrer, Dieu seul voit les mouuemens de nostre ame. Ie croi charitablement que le Pere a de bonnes pensees, mais il a ce malheur de ne s'exprimer qu'en impertinence. Pour mon stile n'en desplaise à sa reuerence, ie ne le voudrois pas changer au sien, il appelle des ieunes gens fraischement sortis de son Eschole, ieunes tendrons, germes & bourrees, & pare son stile pour les garçons d'vne gentillesse plus que monachale, si les hommes de bon sens prenoient la peine d'examiner ce qu'il escrit, on logeroit bien tost le Pere aux petites maisons. I'admire comme il peut aduanturer ses impertinences auec tant de seureté, en voici vne bien visible, & presq; mecognoissable en vn hõme de sa robbe, i'ai escrit qu'il faut auoir de la passion, pour toutes les belles choses, pour les beaux habits, pour les beaux cheuaux, pour la chasse,

pour les hommes de vertu, pour les belles femmes, pour de belles fleurs, pour des fontaines claires, pour la musique, & pour autre chose qui touche particulierement nos sens. Il dit que c'est vne proposition brutale & cōtraire à l'Euangile; Car nostre Seigneur dit, qu'il ne faut pas regarder vne femme pour cōuoiter sa beauté, Theophile de Viau, dit-il, passe bien au delà du desir : car il va iusques à la passion. Le Pere qui n'entend pas le François, ne sçait pas qu'auoir de la passion pour quelque chose, se prend ordinairement pour le simple mouuement d'vne legere affection, qui nous fait plaire à quelque obiect agreable, hors de toute apparence de conuoitise; comme on dit, i'aime ceste couleur auec passion, ou ceste senteur. Le Pere n'a pas bien consideré aussi que i'ai dit ce mot de passion generalement pour toutes les belles choses, & que si on le prend aussi inconsiderement que luy, on entendra qu'auoir de la passion pour vne fontaine claire, c'est pour paillarder auec elle, qu'aimer la chasse, c'est la conuoiter lasciuement. Vn homme qui a de la passion pour des beaux habits, est vn amoureux lubrique des estoffes, & que se couurir du manteau d'vn autre c'est cōmettre adultere, si le Pere veut garder la signification du Latin au François qui

en deriue; il dira qu'vne femme propre est la quatriesme des cinq voix de Porphyre, & en suite de cela vne longue trainee d'absurditez qui se trouuent enchaisnee dans les consequences de ce Docteur. Voici encor vn flot d'iniures, où il escume auec plus de fureur, il m'appelle Atheiste, corrupteur de ieunesse, & adonné à tous les vices imaginables. Pour Atheiste, ie luy responds, que ie n'ai pas publié comme luy & *Lucinio Vanino*, les maximes des impies qui ont esté autant de leçons à l'Atheisme: (car ils les ont refutees aussi bien l'vn que l'autre, & laissent au bout de leur discours vn esprit foible, fort mal edifié de sa religion,) que sans faire le sçauant en Theologie, ie me contente auec l'Apostre de ne sçauoir que Iesus-Christ, & icelui crucifié, & où mon sens se trouue court à ce mystere i'ai recours à l'authorité de l'Eglise, & croi absolument tout ce qu'elle croit. Que pour l'interieur de mon ame, ie me tiens si content des graces de Dieu, que mon esprit se tesmoigne par tout incapable de mesme cognoistre son Createur, ie l'adore & ie l'aime de toutes les forces de mon entendement, & me ressens viuement des obligatiōs que ie luy ai, que pour ce qui paroist au dehors en la regle de mes moeurs, ie fai profession particuliere & publique de Chrestien

Catholique Romain, ie vai à la Messe, ie cõmunie, ie me confesse : Le Pere Segueran, le Pere Athanase, & le Pere Aubigny en feront foy, ie ieusne aux iours maigres, & le dernier Caresme pressé d'vne maladie où les Medecins m'alloient abandonner pour l'opiniastreté que i'auois à ne point manger de viande, ie fus contraint de recourir à la dispense, de peur d'estre coupable de ma mort, Messieurs de Roguene au Curé de ma Paroisse, & de Lorme Medecin, qui ont signé l'attestation, sont tesmoins irreprochables de ceste verité, ie n'allegue point ceci par vne vanité d'hipochrite: mais par la necessité d'vn pauure accusé, qui ne public sa deuotion, que pour declarer son innocence. Quãt à ceste licence de ma vie que vous pensez rendre coupable de la corruption de la ieunesse, ie vous iure que depuis que ie suis à la Cour, & que i'ai vescu à Paris, ie n'ai point cogneu de ieunes gens qui ne fussent plus corrompus que moy, & qu'aiant descouuert leur vice, ils n'ont pas esté long-temps de ma conseruation, ie ne suis obligé à les instruire que par mon exemple : ceux qui les ont en charge doiuent respondre de leurs desbauches, & non pas moy qui ne suis ny gouuerneur ny regent de personne : si ie voulois rechercher la source du desordre, & de la mauuaise nature de beau-

coup d'enfans de bonne maison, peut-estre que ie vous ferois honte, & à quelques autres que ie ne veux point scandaliser : car ie ne les sçai point coupables de la fureur dont vous m'auez assailli, à Dieu ne plaise, que ie sois iamais agresseur, ie ferois tort à leur amendement, dont ie croi qu'ils appaisent auiourd'hui l'ire de Dieu par la penitence de leurs fautes. Pour la troisiesme iniure, où vous dites que ie suis adonné à tous vices imaginables, ie ne suis pas si orgueilleux de me croire incapable de vice, il est vrai que i'ai des vices & beaucoup : mais ils sont comme vous auez escrit, imaginables & pardonnables. Vous en auez Pere Reuerend de bien pires, les vostres ne sont pas imaginables : car qui pourroit imaginer qu'vn Religieux fust calomniateur, & qu'vn homme de la compagnie de IESVS exerçast le mestier du Diable, qui pourroit imaginer qu'vn Docteur cõme vous estes de reputation & d'authorité receuë, eust des gens à gage dans les cabarets, dans les bordels, & dans tous les lieux de desbauche les plus celebres, pour sçauoir en combien d'excez & de postures on y offẽse Dieu? si vous dites que c'est pour cognoistre ceux qui y font la desbauche, on vous reprochera que vous n'auez repris que ceux qui n'en ont point esté: car il y a beaucoup d'apparence en l'af-

fection que vous auez tesmoigné à me corriger, si vous eussiez descouuert quelque tesmoignage de mon peché vous ne l'eussiez point oublié dans vos liures, ou vous en alleguez tant de faux, faute d'en trouuer vn veritable : vous eussiez esté bien aise d'espargner la peine de les controuuer : car vostre esprit de soy n'est pas trop inuentif, qui me fait croire que vous ne m'auez imputé que ceux que la pratique vous à appris, cela encor vous eust tenu la conscience en haleine pour d'autres crimes : car ie croi que le remors de l'iniure que vous me faites vous diuertit d'vne autre meschanceté, tandis que vous estes à me nuire, vous ne faites que cela. Voions, Pere Reuerend, si en vn autre endroit vostre calomnie a mieux reüssi, vous me reprenez de n'aimer que la bonne chere où ie ne suis point contraint, & poussez tout à contre sens le prouerbe de la brebis, qui en beelland perd vn brin d'herbe, l'allegation est vn peu populaire, & de la conception d'vn necessiteux : ceste contrainte dont ie parle, vous la prenez pour estre pressé de sortir trop tost de la table, & que ie me fasche comme vn affamé, de n'auoir pas assez de loisir de me saouler, vous allez tout au rebours de mon sens & de ma condition : ie ne me suis guere iamais trouué, où ie n'eusse assez de liberté

pour les heures de mon repas, i'ai esté tousiours nourri loin de ceste pauureté honteuse, qui laisse au sortir de la table quelque regret d'auoir quitté la viande, i'entens par la contrainte des festins, ceste desbauche opiniastre qui est ordinaire dans le Pais-bas, où l'on est forcé de manger & de boire plus qu'ō ne peut digerer, ie veux dans ma refection me garder ma liberté de reseuer ma bouche à l'appetit ordinaire que la nature ordonne, pour la necessité de viure, & sans qu'il me faille declarer ici plus ouuertement tout ce que i'escris deuant ou apres la ligne, ou vous me reprenez, tesmoigne que dans mes plus grandes licences i'aime à me tenir dans vne sobrieté modeste, & que vous estes vn imposteur. Vous auez maintenant vn aduantage, c'est qu'on imprime tous vos liures, & on ne laisse voir rien des miens que ce qu'il vous plaist d'alleguer contre moy, où vous faites cōme les couppeurs de bourses qui crient les premiers au larron, & parcourant d'vn œil d'enuie les premices de ma plume, ressemblez aux mouches, qui descouurent plutost vne petit galle sur vne belle main, que le plus bel endroit de tout vn corps. Mais en quelque façon que vous quintessentiez mes escrits, vous n'en tirerez iamais le venin que vous y recherchez, Dieu vueille que celuy

qui a plus de pouuoir ſur ma vie que vous trauaille auſsi inutilement en la recherche qu'il fait de mes crimes, & que la peine volontaire qu'il prend à incommoder autrui, rende l'extraict qu'il fait de mes œuures auſsi ridicules aux yeux des Iuges, comme mon innocence ſe promet de rendre foible à la faueur de ce peu de memoire qu'il a pleu à Dieu me departir, laquelle, comme i'eſpere, garde encor aſſez heureuſement la meilleure partie des conceptions, & des termes que ie puis auoir mis au iour depuis ſix ans ou plus. En vn autre lieu, ie remarque vne hardieſſe eſtrange, où l'eſtourdiſſement rend voſtre haine trop claire, dãs certaine Elegie à Thyrſis, incertain que vous eſtes de l'Autheur, vous l'iniuriez ſous mon nom : car quelque mal que vous faſsiez, vous ſeriez marri qu'il ne fuſt pour moy, voici les vers.

Des plaiſirs innocens où mes eſprits enclins
Ne laiſſent point de place à des deſirs malins,
Ce diuertiſſement qu'on doit permettre à l'homme,
Et que ſa Sainctetė ne punit pas à Rome:
Car la neceſsité que la Police ſuit
En ſouffrant ce peché ne fait pas peu de fruit.

Apres auoir frappé de tous coſtez le ſens de tous ces termes pour les tordre à la confuſion de ce pauure rimeur, vous n'en pouuez tirer qu'vn ſimple adieu de ceſte infirmité

naturelle, où l'esprit succombe aux appetits de la chair, & ce peché s'appelle fornication. Il est vrai que ce discours est de mauuais exemple, & que le rimeur moins indiscret que vous, n'a point voulu publier, & comme ceste licence Poëtique ne donne pas par vne censure legitime assez de prise à vostre calomnie, qui en veut tirer vne leçon publique de Sodomie, voici par où vous allez à vostre dessein, vous n'alleguez que ce vers.

Et que sa saincteté ne punit pas à Rome.

Là par vne subtilité de reformation des mots, dont les Grecs ne se sont iamais aduisez, vous changez *punit* en *permet*, & par vne surprise qui vous embarrasse dans le sens cõtre vostre dessein, vous dites que le vice que sa Saincteté ne permet pas, se doit entendre la Sodomie, comme si sa Saincteté permettoit tous les autres, ô prophane, allez vous porter vos ordures iusques au sainct Siege, Dieu me garde de croire que sa saincteté permette aucune sorte de vice, ie croi qu'il est le Lieutenant de Dieu en terre pour les abolir, & tous ceux qui en fõt profession. Aduoüez, Docteur, que ceste fausseté signalee est de l'estourdissement d'vn esprit à qui la melancholie empesche l'vsage de la raison, que quand bien quelque sale conception seroit passee par l'esprit de ce Poëte, quand mesme

il l'euſt eſcrite, le Ieſuite Vaſquez nous enſei-gne que les plus religieux peuuent auoir des penſees abominables qui ne ſont pas fautes, d'autant que nous n'i perſiſtons pas. *Tu vero lector quiſquis es falleris qui de ſimplicibus verbis mores noſtros ſpectes, feros quidem iſta obſident, bonos præter labuntur.* Les paroles ſont paroles, qui chez les Caſuiſtes ne ſont pas plus, en cas d'offence, que les ſimples penſees; parler de la douceur de la vengeance, n'eſt pas aſſaſsi-ner ſon ennemi, faire des vers de Sodomie ne rend pas vn hõme coulpable du fait, Poë-te & Pederaſte ſont deux qualitez differen-tes. Vous attaquez encor vn autre lieu ſous mon nom, le ſage Salomon, & l'Apoſtre S. Paul, de qui i'ai appris que le temperament du corps, & ſemblablemẽt le corps meſme eſt ſouuent le maiſtre des mouuemens de l'ame par l'empire que le peché luy donne. Le corps mortel, diſent-ils, aſſomme l'ame, & la traine dans ſes deſirs charnels, & ie fai le mal, dit S. Paul, que ie ne veux pas faire, & ne fai pas le bien que ie veux faire: mais il faut eſtre plus ſage que Salomon, & plus retenu que l'Apoſtre. S. Paul, pour eſtre à couuert, de vos meſdiſances, & voici comment le ſens dont i'ai eſcrit, trouue de la ſeureté pour mon innocence. En ſuitte de ceſte for-ce que le temperament du corps a ſur les

mouuemens de l'ame, ie dis quand il pleut ie ſuis aſſoupi, & preſque chagrin, ie ne di pas que quand il pleut ie me trouue diſpoſé à paillarder, iurer ou deſrober : car par ceſte ame qui ſe laiſſe contraindre à la diſpoſition du corps, & qui tient du changement du temps, ie n'entends point l'ame intellectuelle capable de la vertu & du vice, du ſalut & de la damnation: mais i'entends ceſte ame, comme dit S. Auguſtin, ſuſceptible des eſpeces corporelles, que les Platoniciens ont nommee *ſpiritualis*. Et quoi, Pere reuerend, vous concluez en me condamnant, que changer d'humeur quand il pleut c'eſte vne impieté, que ſi par le temperament du corps le mauuais air donne quelque maladie, il nous faut faire exorciſer, qu'auoir la fieure, ou la colique par quelque excez corporel, c'eſt eſtre obſedé, ô Pere ignorant, la malice vous aueugle. Vous m'imputez encore aſſez mal à propos vn vers d'vn certain Sonnet, ſi vous dites qu'il eſt imprimé en mon nom, ceux qui me cognoiſſent vous diront que ie n'ai iamais eu aſſez de vanité ni de diligence pour les impreſſions, à ce qu'on me doiue imputer tout ce qui eſt imprimé comme mien, quelques-vns qui ſe trompent en l'opinion de mon eſprit, ſont bien aiſes de faire imprimer leurs vers en mon nom, & ſe ſeruent de

reputation pour essaier la leur, i'ai songé à ce vers là, depuis l'auoir oüir citer de vostre part, il semble vn peu confus : mais il n'est pas criminel comme vous le dites. Si vn bon zele Religieux esleuoit aussi souuent vostre esprit à la meditation de vostre propre misere, comme l'enuie & l'orgueil le precipitent & l'attachent à la recherche des deffauts d'autrui, vous sçauriez mieux que vous ne faites, ou pour le moins ne tairiez pas si malicieusement le desordre que la rebellion du premier homme a causé à toute sa posterité sçachez donc Reuerend Pere, que puis que l'homme s'est rebellé contre son Createur, que tout ce qui auoit esté creé pour son seruice s'est aussi iustement rebellé contre luy, iusques là, qu'il n'i a si petit moucheron qui ne tasche venger de son aiguillon l'offence faite à son Createur & ne sont pas seulement les animaux qui font la guerre à l'homme depuis son peché, mais Dieu pour le punir & pour se venger, la comme abandonné à son propre sens, par la corruption duquel mille folles passions comme autant de furies l'assaillent interieurement, l'orgueil, l'ingratitude, la haine, l'auarice, l'ambition, la concupiscence. Bref, l'homme n'a point de soy quelque mouuement en son ame, que par sa propre preuarication il ne le face agir contre soy-mesme:

Tout cela beau Pere, sont-ce point des marques de la vengeance Diuine, il est vrai que ceux qui auancent de toute leur force la regeneration que l'esprit de Sainteté a commencé en leur cœur, combattent auec les armes de la foi & de l'esperance, les affections charnelles du peché. Mais pource que l'esprit est prompt & la chair fragile, combien de fois le plus homme de bien succombe-il en ces combats, voire qui iamais en ce monde en a esté plainement victorieux, que le Fils eternel de Dieu? Or quand nous pechons, nous ne pouuons auoir recours qu'à sa passion, & lors que nous venons à mespriser le fruict qu'elle nous apporte, & que le merite de son sang precieux est offensé par nostre ingratitude, Dieu se venge sur nous par les peines temporelles & eternelles, mais vostre ame qui est aussi noire que vostre habit, n'a iamais esté esclairee de ses considerations, sans doute ce Poëte y estoit plus auant que vous, car ie veux croire de luy veritablement, que se sentant brusler d'vn fol amour, & voiant combien il est miserable d'estre par son peché assuietti aux œillades d'vne maitresse ; par la felicité de ses conceptions, il en a plustost escrit ce vers, que considerée la bien seance de ses termes, si ceste explication peut estre receuë de ceux qui ne participent

Catholique Romain, ie vai à la Messe, ie cõmunie, ie me confesse : Le Pere Segueran, le Pere Athanase, & le Pere Aubigny en feront foy, ie ieusne aux iours maigres, & le dernier Caresme pressé d'vne maladie où les Medecins m'alloient abandonner pour l'opiniastreté que i'auois à ne point manger de viande, ie fus contraint de recourir à la dispense, de peur d'estre coupable de ma mort, Messieurs de Roguene au Curé de ma Paroisse, & de Lorme Medecin, qui ont signé l'attestation, sont tesmoins irreprochables de ceste verité ; ie n'allegue point ceci par vne vanité d'hipochrite : mais par la necessité d'vn pauure accusé, qui ne publie sa deuotion, que pour declarer son innocence. Quãt à ceste licence de ma vie que vous pensez rendre coupable de la corruption de la ieunesse, ie vous iure que depuis que ie suis à la Cour, & que i'ai vescu à Paris, ie n'ai point cogneu de ieunes gens qui ne fussent plus corrompus que moy, & qu'aiant descouuert leur vice, ils n'ont pas esté long-temps de ma conseruation, ie ne suis obligé à les instruire que par mon exemple : ceux qui les ont en charge doiuent respondre de leurs desbauches, & non pas moy qui ne suis ny gouuerneur ny regent de personne : si ie voulois rechercher la source du desordre, & de la mauuaise nature de beau-

coup d'enfans de bonne maison, peut-estre que ie vous ferois honte, & à quelques autres que ie ne veux point scandaliser : car ie ne les sçai point coupables de la fureur dont vous m'auez assailli, à Dieu ne plaise, que ie sois iamais agresseur, ie ferois tort à leur amendement, dont ie croi qu'ils appaisent auiourd'hui l'ire de Dieu par la penitence de leurs fautes. Pour la troisiesme iniure, où vous dites que ie suis adonné à tous vices imaginables, ie ne suis pas si orgueilleux de me croire incapable de vice, il est vrai que i'ai des vices & beaucoup : mais ils sont comme vous auez escrit, imaginables & pardonnables. Vous en auez Pere Reuerend de bien pires, les vostres ne sont pas imaginables : car qui pourroit imaginer qu'vn Religieux fust calomniateur, & qu'vn homme de la compagnie de IESVS exerçast le mestier du Diable, qui pourroit imaginer qu'vn Docteur cõme vous estes de reputation & d'authorité receuë, eust des gens à gage dans les cabarets, dans les bordels, & dans tous les lieux de desbauche les plus celebres, pour sçauoir en combien d'excez & de postures on y offẽse Dieu? si vous dites que c'est pour cognoistre ceux qui y font la desbauche, on vous reprochera que vous n'auez repris que ceux qui n'en ont point esté: car il y a beaucoup d'apparence en l'af-

fection que vous auez tesmoigné à me corriger, si vous eussiez descouuert quelque tesmoignage de mon peché vous ne l'eussiez point oublié dans vos liures, ou vous en alleguez tant de faux, faute d'en trouuer vn veritable : vous eussiez esté bien aise d'espargner la peine de les controuuer : car vostre esprit de soy n'est pas trop inuentif, qui me fait croire que vous ne m'auez imputé que ceux que la pratique vous à appris, cela encor vous eust tenu la conscience en haleine pour d'autres crimes : car ie croi que le remors de l'iniure que vous me faites vous diuertit d'vne autre meschanceté, tandis que vous estes à me nuire, vous ne faites que cela. Voions, Pere Reuerend, si en vn autre endroit vostre calomnie a mieux reüssi, vous me reprenez de n'aimer que la bonne chere où ie ne suis point contraint, & poussez tout à contre sens le prouerbe de la brebis, qui en beelland perd vn brin d'herbe, l'allegation est vn peu populaire, & de la conception d'vn necessiteux : ceste contrainte dont ie parle, vous la prenez pour estre pressé de sortir trop tost de la table, & que ie me fasche comme vn affamé, de n'auoir pas assez de loisir de me saouler, vous allez tout au rebours de mon sens & de ma condition : ie ne me suis guere iamais trouué, où ie n'eusse assez de liberté

pour les heures de mon repas, i'ai esté tousiours nourri loin de ceste pauureté honteuse, qui laisse au sortir de la table quelque regret d'auoir quitté la viande, i'entens par la contrainte des festins, ceste desbauche opiniastre qui est ordinaire dans le Pais-bas, où l'on est forcé de manger & de boire plus qu'ō ne peut digerer, ie veux dans ma refection me garder ma liberté de reseuer ma bouche à l'appetit ordinaire que la nature ordonne, pour la necessité de viure, & sans qu'il me faille declarer ici plus ouuertement tout ce que i'escris deuant ou apres la ligne, ou vous me reprenez, tesmoigne que dans mes plus grandes licences i'aime à me tenir dans vne sobrieté modeste, & que vous estes vn imposteur. Vous auez maintenant vn aduantage, c'est qu'on imprime tous vos liures, & on ne laisse voir rien des miens que ce qu'il vous plaist d'alleguer contre moy, où vous faites cōme les couppeurs de bourses qui crient les premiers au larron, & parcourant d'vn œil d'enuie les premices de ma plume, ressemblez aux mouches, qui descouurent plutost vne petit galle sur vne belle main, que le plus bel endroit de tout vn corps. Mais en quelque façon que vous quintessentiez mes escrits, vous n'en tirerez iamais le venin que vous y recherchez, Dieu vueille que celuy

qui a plus de pouuoir sur ma vie que vous trauaille aussi inutilement en la recherche qu'il fait de mes crimes, & que la peine volontaire qu'il prend à incommoder autrui, rende l'extraict qu'il fait de mes œuures aussi ridicules aux yeux des Iuges, comme mon innocence se promet de rendre foible à la faueur de ce peu de memoire qu'il a pleu à Dieu me departir, laquelle, comme i'espere, garde encor assez heureusement la meilleure partie des conceptions, & des termes que ie puis auoir mis au iour depuis six ans ou plus. En vn autre lieu, ie remarque vne hardiesse estrange, où l'estourdissement rend vostre haine trop claire, dãs certaine Elegie à Thyrsis, incertain que vous estes de l'Autheur, vous l'iniuriez sous mon nom : car quelque mal que vous fassiez, vous seriez marri qu'il ne fust pour moy, voici les vers.

Des plaisirs innocens où mes esprits enclins
Ne laissent point de place à des desirs malins,
Ce diuertissement qu'on doit permettre à l'homme,
Et que sa Saincteté ne punit pas à Rome:
Car la necessité que la Police suit
En souffrant ce peché ne fait pas peu de fruit.

Apres auoir frappé de tous costez le sens de tous ces termes pour les tordre à la confusion de ce pauure rimeur, vous n'en pouuez tirer qu'vn simple adueu de ceste infirmité

naturelle, où l'esprit succombe aux appetits de la chair, & ce peché s'appelle fornication. Il est vrai que ce discours est de mauuais exemple, & que le rimeur moins indiscret que vous, n'a point voulu publier, & comme ceste licence Poëtique ne donne pas par vne censure legitime assez de prise à vostre calomnie, qui en veut tirer vne leçon publique de Sodomie, voici par où vous allez à vostre dessein, vous n'alleguez que ce vers.

Et que sa sainctete ne punit pas à Rome.

Là par vne subtilité de reformation des mots, dont les Grecs ne se sont iamais aduisez, vous changez *punit* en *permet*, & par vne surprise qui vous embarrasse dans le sens cõtre vostre dessein, vous dites que le vice que sa Saincteté ne permet pas, se doit entendre la Sodomie, comme si sa Saincteté permettoit tous les autres, ô prophane, allez vous porter vos ordures iusques au sainct Siege, Dieu me garde de croire que sa saincteté permette aucune sorte de vice, ie croi qu'il est le Lieutenant de Dieu en terre pour les abolir, & tous ceux qui en fõt profession. Aduoüez, Docteur, que ceste fausseté signalee est de l'estourdissement d'vn esprit à qui la melancholie empesche l'vsage de la raison, que quand bien quelque sale conception seroit passee par l'esprit de ce Poëte, quand mesme

il l'euſt eſcrite, le Ieſuite Vaſquez nous enſei-
gne que les plus religieux peuuent auoir des
penſees abominables qui ne ſont pas fautes,
d'autant que nous n'i perſiſtons pas. *Tu vero lector quiſquis es falleris qui de ſimplicibus verbis mores noſtros ſpectes, feros quidem iſta obſident, bonos præter labuntur.* Les paroles ſont paroles,
qui chez les Caſuiſtes ne ſont pas plus, en cas
d'offence, que les ſimples penſees; parler de
la douceur de la vengeance, n'eſt pas aſſaſſi-
ner ſon ennemi, faire des vers de Sodomie
ne rend pas vn hōme coulpable du fait, Poë-
te & Pederaſte ſont deux qualitez differen-
tes. Vous attaquez encor vn autre lieu ſous
mon nom, le ſage Salomon, & l'Apoſtre
S. Paul, de qui i'ai appris que le temperament
du corps, & ſemblablemēt le corps meſme eſt
ſouuent le maiſtre des mouuemens de l'ame
par l'empire que le peché luy donne. Le
corps mortel, diſent-ils, aſſomme l'ame, & la
traine dans ſes deſirs charnels, & ie fai le
mal, dit S. Paul, que ie ne veux pas faire, & ne
fai pas le bien que ie veux faire: mais il faut
eſtre plus ſage que Salomon, & plus retenu
que l'Apoſtre S. Paul, pour eſtre à couuert
de vos meſdiſances, & voici comment le
ſens dont i'ai eſcrit, trouue de la ſeureté
pour mon innocence. En ſuitte de ceſte for-
ce que le temperament du corps a ſur les

mouuemens de l'ame, ie dis quand il pleut ie suis assoupi, & presque chagrin, ie ne di pas que quand il pleut ie me trouue disposé à paillarder, iurer ou desrober : car par ceste ame qui se laisse contraindre à la disposition du corps, & qui tient du changement du temps, ie n'entends point l'ame intellectuelle capable de la vertu & du vice, du salut & de la damnation: mais i'entends ceste ame, comme dit S. Augustin, susceptible des especes corporelles, que les Platoniciens ont nommee *spiritualis*. Et quoi, Pere reuerend, vous concluez en me condamnant, que changer d'humeur quand il pleut c'este vne impieté, que si par le temperament du corps le mauuais air donne quelque maladie, il nous faut faire exorciser, qu'auoir la fieure, ou la colique par quelque excez corporel, c'est estre obsedé, ô Pere ignorant, la malice vous aueugle. Vous m'imputez encore assez mal à propos vn vers d'vn certain Sonnet, si vous dites qu'il est imprimé en mon nom, ceux qui me cognoissent vous diront que ie n'ai iamais eu assez de vanité ni de diligence pour les impressions, à ce qu'on me doiue imputer tout ce qui est imprimé comme mien, quelques-vns qui se trompent en l'opinion de mon esprit, sont bien aises de faire imprimer leurs vers en mon nom, & se seruent de

reputation pour essaier la leur, i'ai songé à ce vers là, depuis l'auoir oüi citer de vostre part, il semble vn peu confus : mais il n'est pas criminel comme vous le dites. Si vn bon zele Religieux esleuoit aussi souuent vostre esprit à la meditation de vostre propre misere, comme l'enuie & l'orgueil le precipitent & l'attachent à la recherche des deffauts d'autrui, vous sçauriez mieux que vous ne faites, ou pour le moins ne tairiez pas si malicieusement le desordre que la rebellion du premier homme a causé à toute sa posterité sçachez donc Reuerend Pere, que puis que l'homme s'est rebellé contre son Createur, que tout ce qui auoit esté creé pour son seruice s'est aussi iustement rebellé contre luy, iusques là, qu'il n'i a si petit moucheron qui ne tasche venger de son aiguillon l'offence faite à son Createur & ne sont pas seulement les animaux qui font la guerre à l'homme depuis son peché, mais Dieu pour le punir & pour se venger, la comme abandonné à son propre sens, par la corruption duquel mille folles passions comme autant de furies l'assaillent interieurement, l'orgueil, l'ingratitude, la haine, l'auarice, l'ambition, la concupiscence. Bref, l'homme n'a point de soy quelque mouuement en son ame, que par sa propre preuarication il ne le face agir contre soy-mesme:

Tout cela beau Pere, ſont-ce point des marques de la vengeance Diuine, il eſt vrai que ceux qui auancent de toute leur force la regeneration que l'eſprit de Sainćteté a commencé en leur cœur, combattent auec les armes de la foi & de l'eſperance, les affećtions charnelles du peché. Mais pource que l'eſprit eſt prompt & la chair fragile, combien de fois le plus homme de bien ſuccombe-il en ces combats, voire qui iamais en ce monde en a eſté plainement vićtorieux, que le Fils eternel de Dieu? Or quand nous pechons, nous ne pouuons auoir recours qu'à ſa paſſion, & lors que nous venons à meſpriſer le fruićt qu'elle nous apporte, & que le merite de ſon ſang precieux eſt offenſé par noſtre ingratitude, Dieu ſe venge ſur nous par les peines temporelles & eternelles, mais voſtre ame qui eſt auſſi noire que voſtre habit, n'a iamais eſté eſclairee de ſes conſiderations, ſans doute ce Poëte y eſtoit plus auant que vous, car ie veux croire de luy veritablement, que ſe ſentant bruſler d'vn fol amour, & voiant combien il eſt miſerable d'eſtre par ſon peché aſſuietti aux œillades d'vne maitreſſe ; par la felicité de ſes conceptions, il en a pluſtoſt eſcrit ce vers, que conſiderée la bien ſeance de ſes termes, ſi ceſte explication peut eſtre receuë de ceux qui ne participent

point à voſtre rage, voiez M. Garaſſe, combien vous eſtes violent, & ne deguiſez point du pretexte de pieté, tant de trahiſons que vous faites au ſens commun. Voila à peu prés ce que i'ai peu apprendre de vos calomnies les plus dangereuſes : mais ce n'eſt, ni l'intereſt du public, ni la deſcharge de voſtre conſcience, ni voſtre zele à mon ſalut; qui vous ont fait vomir tant de fiel ſur mon innocence : car qui croira que vous m'aimiez mieux que Sainct Gelais Eueſque d'Angouleſme, que Philippes Deſportes Abbé de Tiron, que Ronſard, que Rapin, que Remi Beleau, que Larioſte, que le Tace, que Dante, que Petrarque, que Boſcan, que le Marin en ſon Adom: deſquels vous n'auez point recherché les licences. Force gens de bien ſçauent auecques moy ce qui vous á picqué au jeu.

Manet alta mente repoſtum
Detectum crimen læſæque iniuria famæ.

Mais laiſſons celà, ceſte verité la n'eſt pas encore bonne à dire, vous eſtes en droit de me perſecuter : Moy ie ne puis qu'aduoüer qu'outre vos ruſes & dexteritez nompareilles, vous auez la force de ceſte apparence pompeuſe qui canoniſe toutes vos actions: Vous vous ſeruez dextrement du Ciel & de la Terre, de la Fortune & du Deſtin, des amis

ges, des corps & des ames, de la prouidence de Dieu, & de la malice du diable, & faites vn cahos de tout l'Vniuers pour faire esclater vos desseins, ainsi quelque mine que ie face de me deffendre, ie ne laisse pas de songer à mon epitaphe: car ie sçay bien que si vous pouuez quelque chose à ma perte ie suis mort, veu mesmes que vos supposts ont presché ma condamnation, *Expedit vnum hominem tantæ inuidiæ reum mori pro populo ne tota gens pereat.* Voila comme cestui-cy faisoit couler ses profanations à la faueur de l'ignorance publique. Et icy ie ne dis point la dixiesme partie de ce que ie sçay, & ie ne sçay pas la dixiesme partie de la verité: Veu encore qu'vn autre crioit en chaire à gorge desploiee: Lisez le Reuerend Pere Garassus, ie vous dis que vous le lisiez, & que vous n'y manquiez pas, c'est vn tres-bon liure. Et dés que ie fus conduit en ceste ville, il orna vn de ses Sermons de ceste equippee, *maudit sois tu Theophile,* maudit soit l'esprit qui t'a dicté tes pensees, maudit soit la main qui les a escrites, malheureux le Libraire qui les a imprimees, malheureux ceux qui les ont leuës, mal-heureux ceux qui t'ont iamais cogneu: & benit soit Monsieur le premier President, & be-

nit soit Monsieur le Procureur General, qui ont purgé Paris de ceste peste. C'est toy qui es cause que la peste est dans Paris : Ie dirai apres le Reuerend Pere Garassus, que tu es vn belistre, que tu es vn veau, que dis-ie vn veau : d'vn veau la chair en est bonne bouillie, la chair en est bonne rostie, de sa peau on en couure des liures, mais la tienne meschant, n'est bonne qu'à estre grillee, aussi le seras-tu demain, tu t'es mocqué des Moines, & les Moines se mocqueront de toy. O beau torrent d'eloquence. O belle saillie de Iean Guerin ! O passage de sainct Mathurin ! faut-il donc point que ie songe à moy, veu que ie sçay que Garassus & ses supposts passent pour Prophetes, veu que ceux qui ne me cognoissent que par vostre recit, m'ont desia confisqué à la Parque; veu que ne me pouuant restituer ma reputation, il vous est expedient de me perdre, veu que c'est le seul moien de vous purger de vos impostures, veu que ma mort semble maintenant plus necessaire que le commencement de ma poursuitte, veu que bien que ie fusse tres-innocent, il faudroit comme vous dites, me sacrifier à la haine publique, c'est à dire, à l'effect de vos predications, veu que le tonnerre à trop grondé

pour n'amener pas la foudre, veu que tout le monde sçait bien cecy, & que personne ne l'ose dire: ainsi pour vostre regard tout mon salut est de n'en esperer point. Si vous pouuez, il faut que ie perisse. Mais, Pere charitable, bien que vous soyez le premier mobile de toutes les intelligences funestes qui sémblent auoir conspiré ma ruine, vous ne disposez pas absolument des influences de ma vie ou de ma mort, iusques icy, graces à Dieu, *in vanum laborauerunt gentes*, toutes vos accusations sont des Chymeres, & des viandes creuses pour des estomachs cacochimes, il faut à cet Auguste Senat quelque-chose de plus solide, ses arrests ne sont point escrits sur l'onde, ny executez sur le vent. Ie me console dans les affreuses tenebres de ma prison, me mettant deuant les yeux plustost le deuoir de mes Iuges, que le pouuoir de mes ennemis: car ie sçay par vn Echo qui me sonne par tout, que ce grand Verdun, l'ame de la Iustice, & chef de cet Auguste Senat, l'ornement de nostre aage, & la merueille de la posterité, n'est pas le nom d'vn homme seulement: mais celuy de l'equité, de qui i'aime mieux me taire que n'en dire pas assez. Ie sçay que Monsieur le Procureur General est d'vne

probité plus qu'inuiolable, dont l'ame zelee au deuoir de sa charge, s'anime mesme contre le soupçon du vice, tant les effects luy sont en horreur: il n'est pas moins lazile de l'innocence, que le fleau du crime: & ceste verité que l'enuie mesme ne sçauroit dementir, fait que ie m'esiouis d'auoir pour partie celuy que ie voudrois pour Iuge, ie sçay maintenant qu'il est question de ma vie, que ce personnage l'examinera par sa passion propre, qui est celle de l'equité, & non par celle qui a coniuré ma perte: il ayme trop son honneur pour donner ses conclusions à l'animosité d'autruy, ie sçay que la prudence tres-accorte du Parlement, tire du puits de Democrite les veritez les plus occultes qu'elle penetre dans les obscuritez plus tenebreuses, où le mensonge & l'artifice se cachent, que c'est *summum auxilium omnium gentium*: où l'innocence est asseuree contre les efforts de l'enuie, & les ruses de l'imposture. qu'vn corps si celebre ne peut errer quoy qu'il face, puis qu'il fait luy-mesme le droict, n'a pour iurisprudence que le preiugé de ses Arrests, & la lumiere de sa raison. Ce sont icy mes consolations, Reuerend Pere, c'est où ie songe plus souuent qu'à respondre à tant

d'iniures que vous auez desgorgees sur iceluy que vous ne cogneustes iamais, Si nous escriuions tous deux en mesme liberté, peu estre vous mettrois-ie aux termes de vous deffendre au lieu de m'attaquer. Il faut que ie subisse la necessité du temps qui vous fauorise. Ne vous estonnez pas que dans vn cachot si serré i'aie troué de l'ouuerture à faire passer ceste Apologie, ce n'est pas que ie n'y sois gardé fort soigneusement, & que deux fois le iour on ne vienne espier icy iusqu'à mes regards, pour voir si ie ne fais point quelque embuche à ma captiuité: mais Dieu ne veut pas que les hõmes puissẽt descouurir vne voie qu'il me laisse d'escrire les iustes subiets de ma plainte: il me fait ceste grace, afin que mon mal-heur ne laisse pas pour le moins quelque honte à ma memoire, ou quelque tache à la vie des miens, & que ie tesmoigne au public que mon affliction ne me vient que de vostre crime & de mon innocence.

FIN.

point à voſtre rage, voiez M. Garaſſe, combien vous eſtes violent, & ne deguiſez point du pretexte de pieté, tant de trahiſons que vous faites au ſens commun. Voila à peu prés ce que i'ai peu apprendre de vos calomnies les plus dangereuſes : mais ce n'eſt, ni l'intereſt du public, ni la deſcharge de voſtre conſcience, ni voſtre zele à mon ſalut, qui vous ont fait vomir tant de fiel ſur mon innocence : car qui croira que vous m'aimiez mieux que Sainct Gelais Eueſque d'Angouleſme, que Philippes Deſportes Abbé de Tiron, que Ronſard, que Rapin, que Remi Beleau, que Larioſte, que le Tace, que Dante, que Petrarque, que Boſcan, que le Marin en ſon Adom : deſquels vous n'auez point recherché les licences. Force gens de bien ſçauent auecques moy ce qui vous à picqué au jeu.

Manet alta mente repoſtum
Detectum crimen læſæque iniuria famæ.

Mais laiſſons celà, ceſte verité la n'eſt pas encore bonne à dire, vous eſtes en droit de me perſecuter : Moy ie ne puis qu'aduoüer qu'outre vos ruſes & d'exteritez nompareilles, vous auez la force de ceſte apparence pompeuſe qui canoniſe toutes vos actions: Vous vous ſeruez dextrement du Ciel & de la Terre, de la Fortune & du Deſtin, des amis

&

ges, des corps & des ames, de la prouidence de Dieu, & de la malice du diable, & faites vn cahos de tout l'Vniuers pour faire esclater vos desseins, ainsi quelque mine que ie face de me deffendre, ie ne laisse pas de songer à mon epitaphe: car ie sçay bien que si vous pouuez quelque chose à ma perte ie suis mort, veu mesmes que vos supposts ont presché ma condamnation, *Expedit vnum hominem tantæ inuidiæ reum mori pro populo ne tota gens pereat.* Voila comme cestui-cy faisoit couler ses profanations à la faueur de l'ignorance publique. Et icy ie ne dis point la dixiesme partie de ce que ie sçay, & ie ne sçay pas la dixiesme partie de la verité: Veu encore qu'vn autre crioit en chaire à gorge desploiee: Lisez le Reuerend Pere Garassus, ie vous dis que vous le lisiez, & que vous n'y manquiez pas, c'est vn tres-bon liure. Et dés que ie fus conduit en ceste ville, il orna vn de ses Sermons de ceste equippee, *maudit sois tu Theophile*, maudit soit l'esprit qui t'a dicté tes pensees, maudit soit la main qui les a escrites, malheureux le Libraire qui les a imprimees, malheureux ceux qui les ont leuës, mal-heureux ceux qui t'ont iamais cogneu: & benit soit Monsieur le premier President, & be-

nit soit Monsieur le Procureur General, qui ont purgé Paris de ceste peste. C'est toy qui es cause que la peste est dans Paris : Ie dirai apres le Reuerend Pere Garassus, que tu es vn belistre, que tu es vn veau, que dis-ie vn veau : d'vn veau la chair en est bonne boüillie, la chair en est bonne rostie, de sa peau on en couure des liures, mais la tienne meschant, n'est bonne qu'à estre grillee, aussi le seras-tu demain, tu t'es mocqué des Moines, & les Moines se mocqueront de toy. O beau torrent d'eloquence. O belle saillie de Iean Guerin ! O passage de sainct Mathurin ! faut-il donc point que ie songe à moy, veu que ie sçay que Garassus & ses supposts passent pour Prophetes, veu que ceux qui ne me cognoissent que par vostre recit, m'ont desia confisqué à la Parque ; veu que ne me pouuant restituer ma reputation, il vous est expedient de me perdre, veu que c'est le seul moien de vous purger de vos impostures, veu que ma mort semble maintenant plus necessaire que le commencement de ma poursuitte, veu que bien que ie fusse tres-innocent, il faudroit comme vous dites, me sacrifier à la haine publique, c'est à dire, à l'effect de vos predications, veu que le tonnerre à trop grondé

pour n'amener pas la foudre, veu que tout le monde sçait bien cecy, & que personne ne l'ose dire: ainsi pour vostre regard tout mon salut est de n'en esperer point. Si vous pouuez, il faut que ie perisse. Mais, Pere charitable, bien que vous soyez le premier mobile de toutes les intelligences funestes qui semblent auoir conspiré ma ruine, vous ne disposez pas absolument des influences de ma vie ou de ma mort, iusques icy, graces à Dieu, *in vanum laborauerunt gentes*, toutes vos accusations sont des Chymeres, & des viandes creuses pour des estomachs cacochimes, il faut à cet Auguste Senat quelque-chose de plus solide, ses arrests ne sont point escrits sur l'onde, ny executez sur le vent. Ie me console dans les affreuses tenebres de ma prison, me mettant deuant les yeux plustost le deuoir de mes Iuges, que le pouuoir de mes ennemis: car ie sçay par vn Echo qui me sonne par tout, que ce grand Verdun, l'ame de la Iustice, & chef de cet Auguste Senat, l'ornement de nostre aage, & la merueille de la posterité, n'est pas le nom d'vn homme seulement: mais celuy de l'equité, de qui i'aime mieux me taire que n'en dire pas assez. Ie sçay que Monsieur le Procureur General est d'vne

probité plus qu'inuiolable, dont l'ame zelee au deuoir de sa charge, s'anime mesme contre le soupçon du vice, tant les effects luy sont en horreur: il n'est pas moins lazile de l'innocence, que le fleau du crime: & ceste verité que l'enuie mesme ne sçauroit dementir, fait que ie m'esiouis d'auoir pour partie celuy que ie voudrois pour Iuge, ie sçay maintenant qu'il est question de ma vie, que ce personnage l'examinera par sa passion propre, qui est celle de l'equité, & non par celle qui a coniuré ma perte: il ayme trop son honneur pour donner ses conclusions à l'animosité d'autruy, ie sçay que la prudence tres-accorte du Parlement, tire du puits de Democrite les veritez les plus occultes qu'elle penetre dans les obscuritez plus tenebreuses, où le mensonge & l'artifice se cachent, que c'est *summum auxilium omnium gentium*: où l'innocence est asseuree contre les efforts de l'enuie, & les ruses de l'imposture. qu'vn corps si celebre ne peut errer quoy qu'il face, puis qu'il fait luy-mesme le droict, n'a pour iurisprudence que le preiugé de ses Arrests, & la lumiere de sa raison. Ce sont icy mes consolations, Reuerend Pere, c'est où ie songe plus souuent qu'à respondre à tant

d'iniures que vous auez desgorgees sur iceluy que vous ne cogneustes iamais, Si nous escriuions tous deux en mesme liberté, peu estre vous mettrois-ie aux termes de vous deffendre au lieu de mattaquer. Il faut que ie subisse la necessité du temps qui vous fauorise. Ne vous estonnez pas que dans vn cachot si serré i'aie trouué de l'ouuerture à faire passer ceste Apologie, ce n'est pas que ie n'y sois gardé fort soigneusement, & que deux fois le iour on ne vienne espier icy iusqu'à mes regards, pour voir si ie ne fais point quelque embuche à ma captiuité : mais Dieu ne veut pas que les hõmes puissẽt descouurir vne voie qu'il me laisse d'escrire les iustes subiets de ma plainte: il me fait ceste grace, afin que mon mal-heur ne laisse pas pour le moins quelque honte à ma memoire, ou quelque tache à la vie des miens, & que ie tesmoigne au public que mon affliction ne me vient que de vostre crime & de mon innocence.

FIN.



